

Architecture urbaine, Gender Mainstreaming et impact du féminisme

Giulia Custodi

▶ **To cite this version:**

Giulia Custodi. Architecture urbaine, Gender Mainstreaming et impact du féminisme. Géographie. Sorbonne Université; Università degli studi (Bologne, Italie), 2022. Français. NNT : 2022SORUL100 . tel-04333534

HAL Id: tel-04333534
https://theses.hal.science/tel-04333534

Submitted on 10 Dec 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ FRANCO ITALIENNE | UNIVERSITÀ ITALO FRANCESE

LETTRES SORBONNE UNIVERSITÉ

ALMA MATER STUDIORUM UNIVERSITÀ DI BOLOGNA

SORBONNE UNIVERSITÉ

ÉCOLE DOCTORALE VII : espaces société aménagement

Laboratoire de recherche Médiations

T H È S E en COTUTELLE

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ SORBONNE UNIVERSITÉ

Discipline : Aménagement et Urbanisme

Présentée et soutenue par :

Giulia CUSTODI

le : 09 décembre 2022

Architecture urbaine, gender mainstreaming et impact du féminisme

Les changements, dans les approches théoriques et dans les pratiques professionnelles, opérés à travers la mise en discussion du système patriarcal dans les grandes villes occidentales

Sous la direction de :

M. Louis DUPONT – Professeur, Sorbonne Université

Mme Corinne LUXEMBOURG – Professeure, Université Sorbonne Paris Nord

M. Andrea BORSARI – Professeur, Université de Bologne

Membres du jury :

Mme Valentina ORIOLI – Professeure, Université de Bologne (Rapporteure)

Mme Antonella TUFANO – Professeur, Université Paris 1 (Rapporteure)

Mme Patrizia INGALLINA – Professeure, Sorbonne Université (Examinatrice)

Puis-je en appeler à la *sbaglieranza*[1] ?

« In contesto di benvedenza, si chiama sbaglieranza la presa di posizione di una compagna a voler agire pur non essendo sicura che vada bene. La sbaglieranza si pratica in terreno scivoloso, quando ogni azione potrebbe esporre la sbaglierante a critiche più o meno forti, più o meno durature. La sbaglieranza fa riferimento ad un'azione fatta come tentativo sperimentale di creare altri mondi, di fare micro politiche che seguano il processo di decostruzione di una realtà data. La possibilità di diventare sbaglierante è direttamente proporzionale alla benvedenza delle compagne e ad una presa di responsabilità collettiva che parte dalla considerazione che "chi fa sbaglia". La sbaglieranza si pratica a scale, in particolare a cerchi concentrici. Si chiamano cerchi di fiducia quelli costruiti in uno spazio benvedente. Si dice che sia questo il terreno più propizio alla sbaglieranza, nel momento in cui la sbaglierante è sempre in postura di messa in discussione di sé individuale e collettiva »

(Wittig fan clubba (2018), Brugliona, Campo Politico Femminista Agape, 21-28 luglio).

« Dans un contexte de bienveillance, on appelle **tromperrance** la prise de position d'une camarade [militante] à vouloir agir malgré la possibilité de l'échec. La **tromperrance** se pratique en terrain glissant, quand chaque action pourrait exposer la **tromperrante** à des critiques plus ou moins fortes, plus ou moins durables. La **tromperrance** fait référence à une action faite dans la tentative expérimentale de créer d'autres mondes, de faire des micropolitiques qui suivent le processus de déconstruction d'une réalité donnée. La possibilité de devenir **tromperrante** est directement proportionnelle à la bienveillance des camarades et à la prise de responsabilité collective dérivant de la conscience que "qui fait, se trompe". La **tromperrance** se pratique par échelle, en particulier par cercles concentriques. On appelle cercles de confiance les cercles construits dans un espace bienveillant. On dit que celui-ci est le terrain le plus propice à la **tromperrance**, du moment où la **tromperrante** est toujours dans une posture de mise en discussion du soi individuel et collective »

(Wittig fan clubba (2018), Brouillonne, Camp Politique Féministe Agape, 21-28 juillet).

[1] *Sbaglieranza* est un terme inventé en 2018 par certaines participantes (groupe « Wittig fan clubba ») au camp politique féministe qui se tient chaque année au centre Agape, à Prali, Italie.

Cercle de clôture du camp politique féministe Agape, 2019



Photographie du groupe Facebook « Campo Politico Femminista Agape »

REMERCIEMENTS

L'interdisciplinarité de cette thèse a été possible grâce à une grande quantité de discussions et réflexions disparates avec des personnes aux profils humains, professionnels et scientifiques totalement différents.

Louis Dupont et Corinne Luxembourg, mes directeur·rices pour la partie française de cotutelle de thèse, ont accepté de prendre le relais de mon encadrement en 2018 après un début compliqué et rocambolesque : en passant du seul domaine de l'architecture au domaine de la géographie urbaine, j'ai acquis un bagage culturel doublement enrichissant. Je les remercie d'avoir été présent·es et de m'avoir soutenue scientifiquement et humainement jusqu'à la fin. Je remercie également Andrea Borsari, mon directeur pour la partie italienne de cotutelle, d'avoir été présent depuis le début avec bienveillance et un intérêt vivace pour les aspects d'interrelation entre l'esthétique et l'architecture urbaine sous le prisme du genre.

Pour la relation entre architecture, urbanisme et genre, je tiens à remercier Valentina Orioli et son point de vue à la fois pragmatique et idéaliste. Sur les mêmes thématiques, les échanges et la collaboration professionnelle avec Genre et Ville ont été essentielles, en particulier les allers-retours en train avec Chris Blache, Pascale Lapalud et Eloïse Kling, en discutant d'engagement militant et de rapports socio-économiques.

Pour l'axe des expériences associatives et militantes, je remercie MEMO, FéminiCités, Feminists in the city, À nous la nuit, l'association Orlando de Bologne et bien d'autres encore, rencontres plus ou moins informelles que j'ai eu la chance de faire le long du chemin. En particulier, je remercie Rossella Gotti et Anne Labroille pour leur énergie et la constante remise en question de pratiques patriarcales dans la profession de l'architecture.

Je remercie Christine Guillemaut pour m'avoir ouvert les portes de la machine institutionnelle qu'est la ville de Paris. Je remercie également toutes les personnes que j'ai interviewées dans les services techniques des villes de Paris, Bologne, Vienne, Le Havre et Stockholm.

Je remercie chaleureusement les ami·es du collectif genrEspace, Lucile Biarrotte, Milan Bonté, Daphné Caillol, Serena Olcuire, Martina Silvi : sans elleux ces années seraient restées grises et solitaires. Les profondes réflexions couleur arc-en-ciel sur la déconstruction des identités de genre et le difficile rapport à la production de l'espace public ont été possibles grâce à l'association Polychrome, Clélia, Larissa, Kate, Laura, Renaud… Merci à elleux pour l'exploration queer du milieu de l'art, y compris de l'art urbain. Un remerciement particulier pour Rachele Borghi, sans laquelle je ne serai pas ici aujourd'hui, et pour toutes les compagnes féministes du mouvement Non Una di Meno Italia.

Merci enfin à Piccio, le groupe Stalker de Rome et les dérives, urbaines et humaines, que j'ai pu effectuer depuis et grâce à cette rencontre joyeuse d'une architecture alternative en opposition aux lois du marché.

Merci à mes parents, Barbara et Alberto, pour leur soutien absolu. Merci à Alessandro pour son soutien depuis 20 ans. Merci à ma tante Antonietta, mon oncle Luciano et à mon cousin Lorenzo, pour leur accueil ma toute première année ici à Paris.

Merci à Lucia et Francesco pour cette longue amitié d'italien·nes à Paris. Merci à Charles, et tou·tes les copain·ines qui m'ont donné la force et l'amour nécessaires pour continuer ces dernières années. Merci à la Caserne Bascule (CasBa) à Joigny, où j'ai écrit les derniers chapitres au calme, loin du tourbillon parisien.

Pour finir, un remerciement du fond du cœur en souvenir de mes grandes mères, *nonna* Lina pour sa joie de vivre, qui lui a permis de rester avec nous jusqu'en 2019 à 94 ans ; et *nonna* Anna, pour son militantisme féministe dès l'après-guerre, seule la mort l'a empêchée de poursuivre la lutte.

RÉSUMÉS FRANÇAIS – ITALIEN

Architecture urbaine, Gender Mainstreaming et impact du féminisme

Ce travail de thèse explore les possibilités d'une architecture urbaine attentive aux questions de genre, sous un prisme féministe intersectionnel. Depuis la fin des années 1990, des expérimentations en ce sens ont commencé à devenir de plus en plus nombreuses, à partir de l'exemple pionnier de Vienne, devenue la ville de référence par excellence. Cette thèse s'intéresse particulièrement aux expérimentations parisiennes, tout en gardant une vision comparative avec des projets dans d'autres villes européennes. En tant qu'axes influençant l'architecture urbaine, les politiques publiques et la militance sont aussi explorées, au niveau français et italien. Leur apport met en lumière les potentialités de réinvention symbolique et matérielle de l'architecture urbaine, basculant du système hétéropatriarcal vers plus d'inclusion et de justice spatiale. Les questions de fond de ce travail reposent sur l'influence des théories féministes dans la pratique professionnelle des architectes et urbanistes, sur leur rôle dans la transformation des approches à la ville et à l'urbanisme, ainsi que dans la transformation des esthétiques architecturales et urbaines. À travers une approche méthodologique située, réflexive et interdisciplinaire, issue des disciplines de l'architecture et de l'urbanisme, le travail de terrain effectué a eu l'objectif de rechercher des tendances, des évolutions et des constantes dans les projets d'architecture urbaine genrée. En tenant compte de l'évolution temporelle des mentalités sur le genre, et de la prise de conscience de plus en plus profonde des questions féministes, cette thèse se positionne avec une approche critique vis-à-vis du Gender Mainstreaming.

Mots-clés : architecture urbaine, féminisme, gender mainstreaming, intersectionnalité, participation, militance, politiques publiques, esthétique de la ville.

Architettura Urbana, Gender Mainstreaming e l'impatto del femminismo

Questo lavoro di tesi esplora i possibili sviluppi di un'architettura urbana sensibile alle questioni di genere, sotto un prisma femminista intersezionale. Dalla fine degli anni '90, le sperimentazioni in questa direzione hanno cominciato a farsi sempre più numerose, a cominciare dall'esempio pionieristico di Vienna, divenuta città di riferimento per eccellenza. Questa tesi è particolarmente interessata ai progetti sperimentali di Parigi, pur mantenendo una visione comparativa con progetti in altre città europee. In quanto approcci che influenzano l'architettura urbana, vengono esplorati anche le politiche pubbliche e l'attivismo, a livello francese e italiano. Il loro contributo evidenzia il potenziale di reinvenzione simbolica e materiale dell'architettura urbana, passando dal sistema eteropatriarcale verso una maggiore inclusione e giustizia spaziale. Gli interrogativi principali di questo lavoro si basano sull'influenza delle teorie femministe nella pratica professionale di architette·i e urbaniste·i, sul loro ruolo nella trasformazione degli approcci alla città e alla pianificazione urbana, nonché nella trasformazione dell'estetica architettonica e urbana. Attraverso un approccio metodologico situato, riflessivo e interdisciplinare, derivante dalle discipline dell'architettura e dell'urbanistica, il fieldwork svolto ha avuto l'obiettivo di ricercare tendenze, evoluzioni e costanti nei progetti di architettura urbana di genere. Tenendo conto dell'evoluzione temporale delle mentalità sul genere e della consapevolezza sempre più profonda delle questioni femministe, questa tesi assume un approccio critico al Gender Mainstreaming.

Parole chiave: architettura urbana, femminismo, gender mainstreaming, intersezionalità, partecipazione, attivismo, politiche pubbliche, estetica della città.

SOMMAIRE

Remerciements 6
Résumés français – italien 9
Note liminaire Ecriture inclusive et interprétation personnelle 14
Préambule 16
PREMIÈRE PARTIE 19
INTRODUCTION 21

Le genre en architecture et urbanisme 21
Une étude engagée 28

Chapitre 1 41
NOTE MÉTHODOLOGIQUE : UNE APPROCHE PAR LA RECHERCHE-ACTION 41

1.1 Partir de soi 46
1.2 Récit de stage : un contexte figé 61

Chapitre 2 81
LES MOTS DE L'ARCHITECTURE URBAINE 81

2.1 Architecture urbaine 82
2.2 Participation 86
2.3 Architecture féministe et Approche intersectionnelle 87
2.4 Esthétique urbaine 89

Chapitre 3 91
CADRE CONCEPTUEL : LE GENDER MAINSTREAMING 91

3.1 De la ville à l'urbain, du genre à l'inclusion 94
3.2 Les manuels gender mainstreaming en Planification urbaine 100

Chapitre 4 113
PROBLÉMATIQUE, MÉTHODES ET TERRAINS 113

4.1 Problématique 114
4.2 Approches méthodologiques 116
4.3 Axes d'analyse 121
4.4 Le déroulé de la recherche théorique et de terrain 123

DEUXIÈME PARTIE 137
Chapitre 5 139
LES POLITIQUES PUBLIQUES GENRÉES, COMPARAISON ENTRE L'ITALIE ET LA FRANCE 139
5.1 Temps et budget dans l'approche genrée 141
5.2 Approches minoritaires à Paris 160
5.3 Approches minoritaires à Bologne 182
5.4 Conclusion de chapitre : infusion, médiation, attention. Le *care.* 194
Chapitre 6 205
LES PROJETS D'ARCHITECTURE URBAINE GENRÉE 205
6.1 Un cas pionnier non déclaré 207
6.2 La réinvention des Sept places parisiennes 224
6.3 Le renouvellement du parc Massillon au Havre 261
6.4 Conclusion de chapitre : le design des espaces urbains entre neutralité et pluralité 292
Chapitre 7 307
MILITANCE URBAINE GENRÉE 307
7.1 Dérives, marches et démarches 309
7.2 Analyse des « marches officielles » 345
7.3 Conclusions de chapitre : quel enseignement pour l'architecture urbaine ? 371
CONCLUSION GENERALE 393
Une question de langage 396
La relation à la norme 398
La transformation des mentalités 402
Un projet féministe pour l'architecture urbaine 404
De la neutralité a l'engagement 410
[off] Manifeste naïf d'une architecte-chercheuse située 420
Table des matieres 426
Table des illustrations 434
Bibliographie 440

NOTE LIMINAIRE
ECRITURE INCLUSIVE ET INTERPRÉTATION PERSONNELLE

> « La langue n'est pas un « donné » qui serait tombé du ciel avec toutes ses bizarreries. Il faut réaliser que des gens l'ont complexifiée à plaisir pour pouvoir « se distinguer des ignorants et des simples femmes », comme le disait crûment dans les années 1660 l'homme qui était alors chargé de la confection du Dictionnaire de l'Académie, Eudes de Mézeray. Que ce qui a été fait dans un sens peut être fait dans l'autre. Que l'école, chargée malgré elle d'enseigner que « le masculin l'emporte sur le féminin », pourrait enseigner qu'il l'a emporté longtemps parce que des misogynes le voulaient ainsi, mais qu'il ne l'emporte plus, parce des féministes et des hommes progressistes se sont battus contre eux pendant des siècles, et qu'elles et ils ont finalement gagné la partie. »
>
> (Viennot 2018, 6)

Le français, comme l'italien, sont des langues qui n'envisagent pas le pronom neutre. Cependant, depuis plusieurs dizaines d'années les activistes féministes engagées dans les questions de langage proposent de nouveaux mots, voire des inventions provocatrices. Pour les pronoms, il y a souvent des mélanges entre les pronoms féminins et masculins, comme c'est le cas pour iel/ielle (il + elle), iels/ielles (ils + elles), elleux (elles + eux), celleux (celles + ceux), toustes/touStes (tous + toutes), etc. Pour les noms, souvent il y a un ou deux points du milieu pour signaler le changement de suffixe entre féminin et masculin (auteur·ice ou aut·eur·rice), mais parfois on peut lire des termes qui sont la jonction des deux sans aucun signe de ponctuation (auterice). Ce dernier cas est souvent utilisé dans le monde militant et permet d'inclure également les personnes non-binaires[2]. Il n'existe pas une forme inclusive définie, et aujourd'hui plusieurs sont les textes donnant des conseils d'écriture inclusive ou épicène[3], mais nous ne trouvons pas des normes vraiment généralisées ou fixes. Il faut tout de même signaler qu'en français, notamment à la suite de textes d'Eliane Viennot (2017; 2018) et l'agence Mots-clefs, qui a publié le premier Manuel d'écriture inclusive (2017).

Consciente que « *le langage inclusif dessine bel et bien un programme politique ambitieux [qui a pour but] de démanteler les stratégies élaborées pour installer en douce dans les cerveaux l'évidence absolue, incontestable, légitime de la supériorité masculine* » (Viennot 2018, 6), je vais utiliser dans cette thèse les formulations suivantes[4] :

[2] Personnes qui ne s'identifient ni femmes ni hommes, ou le deux : ielles refusent la définition binaire de genre.
[3] « Se dit d'un nom qui a la même forme aux deux genres, correspondant aux deux sexes (par exemple un élève/une élève, un enfant/une enfant) ». URL: [https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/%C3%A9pic%C3%A8ne/30339]. Dernière consultation le 18 juin 2022.
[4] Malgré la formalisation en acte, plusieurs choix sont encore arbitraires, et mes choix ne sont que ceux que j'ai considéré les plus fonctionnels selon mon point de vue.

Adjectifs, déterminants et pronoms

- Celleux (remplace) Celles et ceux : il s'agit d'un choix suivant l'usage militant ;
- Toustes (remplace) Toutes et tous : il s'agit d'un choix suivant l'usage militant ;
- Iel, iels (remplacent) Il et/ou elle, ils et/ou elles : il s'agit d'un choix suivant l'usage militant ;
- La·e (remplace) La ou le : il s'agit d'un choix suivant l'usage militant ;
- Chacun·e (remplace) Chacune et chacun ;
- Du·de la (suivi par un mot en écriture inclusive).

Mots

- Chargé·e, chargé·es (remplace) chargé et chargée, chargés et chargées : cet usage est plus fréquent, et l'absence du deuxième point médian pour le pluriel (chargé·es au lieu de chargé·e·s) simplifie et évite d'isoler le féminin comme autrefois les parenthèses dans chargé (e)s (Viennot 2018);
- Élu·e, élu·es ;
- Syndical·e, syndicales·aux : en suivant l'ordre alphabétique ;
- Chef·fe, chef·fes ;
- Professionnel·le, professionnel·les ;
- Citoyen·ne, citoyen·nes ;
- Usager·ère, usager·ères ;
- Travailleur·euse, travailleur·euses : en suivant l'ordre alphabétique ;
- Ingénieur·e, ingénieur·es ;
- Acteur·rice, acteur·rices ;
- Etc.

PRÉAMBULE

Chère lectrice, cher lecteur, *Cher·ère lecteur·rice*

Je vous invite à lire cette thèse comme une aventure, une aventure de recherche-action, avec des questionnements qui font souvent l'aller-retour entre les cas d'étude, l'extrapolation critique, les avancements et les retours en arrière. Parler d'un quelconque sujet et le mettre à l'épreuve des questions de genre et des *troubles* que les revendications féministes et queers ont mis en lumière signifie tenir compte du fait que la composante émotionnelle liée aux revendications accompagnera toutes les étapes de recherche jusqu'à l'épuisement moral et intellectuel, et s'infiltrera sans demander dans toutes les activités du quotidien du·de la chercheur·euse. Pendant ces années, je me suis retrouvée souvent en colère, au fur et à mesure que ma recherche avançait, surtout pour l'énorme décalage entre les milieux scientifiques militants et les milieux scientifiques non militants, ignorants tout avancement sur les questions de genre et reproduisant au sein même des institutions les déséquilibres et les injustices de genre que les scientifiques militant·es avaient très bien élucidés depuis au moins une cinquantaine d'années.

Pour vous donner un exemple, lors de la conférence Espaces| Genrés·Sexués·Queer*[5], à la fin de la première journée qui avait vu nombre d'interventions théoriques et artistiques très intéressantes, un professeur d'un certain âge (à juger des cheveux blancs et la peau ridée) rentre dans l'auditorium de La Villette en criant, furieux, parce que nous lui avions empêché de faire son cours[6]. En heurtant violemment ses dossiers sur la table, il a crié face aux intervenant·es et le public qu'à cause de « nos conneries, nos questions de femmes, querelles inutiles… », nous avions piétiné sur son droit à occuper l'auditorium. Son cours comportait une dizaine d'étudiant·es, tandis que notre public comportait 50 personnes, mais bien sûr pour lui c'était à nous d'aller dans une plus petite salle.

Malheureusement personne n'a repris la scène, vraiment étonnante et digne d'une autre époque. Une réaction agressive, intolérante, intrinsèquement convaincu de sa légitime domination. C'est d'ailleurs une réaction de moins en moins visible, malgré ce soit encore bien ancrée dans nos consciences. La domination masculine est un acquis, caché derrière une structure sociale et intellectuelle qui défendra son droit d'occuper l'espace à notre place : le patriarcat. Cela tout en minimisant et dévalorisant l'importance du travail d'autrui.

[5] Conférence co-organisé avec Hakima El Kaddioui, Serena Olcuire et Martina Silvi, en collaboration avec les écoles d'architecture La Villette et Belleville, 19-20-21 octobre 2017.
[6] Son cours était régulièrement déplacé dans une autre salle, parce que depuis au moins 6 mois l'administration de l'école était au courant et nous avait accordé l'auditorium pour le premier jour de conférence.

Lorsque je m'apprêtais à commencer ce travail de thèse, j'ai eu deux réactions initiales : la drague et le mépris, parfois les deux en même temps. Par la suite, et au fur et à mesure que la composante féministe se faisait plus forte, la méfiance et la dévalorisation revenaient plus souvent, dans des phrases plus conciliantes, mais issues d'une même mentalité :

> Mais qu'est ce qu'il a à voir le genre avec l'architecture ?
> Vous croyez vraiment qu'on peut avoir une architecture pour les femmes ?
> Le genre n'a rien à voir avec la conception, l'architecte est avant tout architecte, qu'il soit homme ou femme !
> Etc.

J'ai voulu explorer le rapport entre genre et architecture depuis mon diplôme en 2012, et en 2014 j'ai commencé les recherches, qui m'ont conduite à la réalisation d'un mémoire pour un post master en architecture et philosophie en 2015, et j'ai par la suite commencé la thèse. J'ai fait cela, et je n'ai pas abandonné, malgré la vie parfois m'en ait donné envie, surtout pour démontrer :

- À quel point les stéréotypes sont-ils enracinés dans le milieu des professionnel·les de l'espace (architectes, urbanistes, ingénieurs, etc.)
- Que les expériences d'architecture féministe ont un vrai impact sur la manière de concevoir l'espace

J'ai utilisé une approche scientifique fondée sur mes expériences de terrain à Paris et Bologne. À cela, j'ai intégré la pratique artistique de la dérive urbaine, essentielle dans ma prise de conscience de l'espace urbain lors ma formation d'architecte à Rome. Ce manuscrit est donc le résultat de la tentative d'hybrider approche scientifique et pratique artistique, par le biais d'une démarche féministe. ; le parcours de recherche s'effectue pour la plupart à travers l'outil de la marche à pied : l'exploration d'un territoire urbain, la participation aux moments de revendication féministe. C'est un outil puissant de référence entre la théorie et la pratique : la manche incarne la possibilité d'une réflexion sensible et genrée, puisqu'elle oblige à l'exploration physique et non seulement intellectuelle. Mieux encore, elle permet à la réflexion intellectuelle de prendre corps, de s'incarner dans le contexte physique, en la mettant à l'épreuve de la réalité.

On y va ?

PREMIÈRE PARTIE

INTRODUCTION
PREMIÈRE PARTIE
CHAPITRE 1 : NOTE MÉTHODOLOGIQUE : UNE APPROCHE PAR LA RECHERCHE-ACTION
CHAPITRE 2 : LES MOTS DE L'ARCHITECTURE…
CHAPITRE 3 : CADRE CONCEPTUEL : LE GENDER MAINSTREAMING
CHAPITRE 4 : PROBLÉMATIQUE, MÉTHODES ET TERRAINS

INTRODUCTION

> *« Hier considéré comme une approche spécifique, le genre est aujourd'hui progressivement intégré aux études urbaines, voire aux politiques publiques, dans un nombre croissant de pays, sous l'impulsion des directives onusiennes et européennes. Cette intégration a notamment donné lieu à différentes initiatives, comme la rédaction de la Charte européenne pour l'égalité des femmes et des hommes dans la vie locale, la mise en place d'un Observatoire de l'égalité femmes/hommes ou la rédaction d'un guide référentiel Genre et espace public par la mairie de Paris. Néanmoins, elle ne s'est pas réalisée sans ambiguïtés. La première est de confondre genre et femme, la catégorie femme étant considérée comme synonyme de genre. La seconde est de confondre genre et sexe, et d'appréhender le genre comme une variable descriptive. La dernière est de réduire l'analyse à cette seule dimension. Cela ne veut évidemment pas dire qu'il ne faille pas s'intéresser aux femmes ou produire des indicateurs sexués, mais que l'on ne peut s'en tenir uniquement à cela. En effet, le genre est « Un système de bicatégorisation hiérarchisée entre les sexes (hommes/femmes) et entre les valeurs et les représentations qui leur sont associées (masculin/féminin) » (Bereni et al., 2012, p. 7). Le genre est donc à la fois une construction sociale, un processus relationnel et un rapport de pouvoir qui s'intrique avec d'autres rapports de pouvoir. […] En tant que concept d'analyse, le genre nous invite à développer une lecture critique et réflexive des rapports de pouvoir, pouvoir qui est toujours incarné dans le matériel et le symbolique, dans la ville comme dans le savoir sur l'urbain. »*
>
> (Blidon 2017, 7−8)

LE GENRE EN ARCHITECTURE ET URBANISME

Si la relation entre le genre et l'architecture a toujours existé, elle n'a pas toujours été observée au prisme du féminisme, des questions de genre et des théories queers. Dans un prisme non féministe, de la production architecturale, féminin/masculin représente un binôme interprétatif, comme lumière/ombre, ouvert/fermé, vertical/horizontal, courbe/droit, etc. (Masiero 1999). Nombreuses·eux architectes ont joué avec les symbolismes sexuels, jusqu'au paroxysme esthétique à l'échelle urbaine. C'est le cas pour l'incontestable forme phallique de plusieurs tours (image 1), au-delà de tout possible malentendu ; ou pour les expérimentations sinueuses très probablement inspirées aux vagins de Zaha Hadid (planche 1)[7]. D'autres projets et représentations d'architecture mettent en lumière l'ambiguïté des formes sous un prisme plus ouvertement féministe et queer, en proposant des univers où les sexualités féminin/masculin s'entrelacent de manière fluide et abstraite, laissant délibérément à l'observateur le doute sur ce qui est effectivement représenté (image 2). Ce type de production représente une relation au genre qui questionne les sexualités et les identités, et il a une valeur

[7] Intéressant remarquer que lors d'une simple recherche internet, on trouve beaucoup plus de références pour des projets à la forme phallique que pour des projets à la forme du vagin.

politique de subversion de la norme esthétique traditionnelle (planche 2). Ces réflexions questionnent la norme sociale sexuelle de genre dans les représentations de l'espace architectural et urbain. Pour pousser encore plus loin le questionnement sur les normes sociales, plusieurs sont les architectes et les urbanistes qui ont réfléchi aux mécanismes de représentations de ces normes. Un exemple très marquant reste celui sur le design des objets électroménager (planche 3).

Image 1 : Photographie de la Tour Agbar



Jean Nouvel 2005, Barcelone[8]

Planche 1 : Stade qatari d'Al Wakrah



À gauche image du projet, 2013[9], à droite construction, 2019[10]. Zaha Hadid, Qatar

[8] URL: [https://a.travel-assets.com/findyours-php/viewfinder/images/res40/107000/107651.jpg] Dernière consultation le 13/09/22.
[9] URL: [https://i.pinimg.com/originals/0b/3c/1d/0b3c1dfeed5251498b829e1b920316c5.jpg] Dernière consultation le 13/09/22.
[10] URL: [https://www.aljazeera.com/wp-content/uploads/2019/09/0f6c1687636a41e883df5f2f5c2e63e1_7.jpeg] Dernière consultation le 13/09/22.

Image 2 : 'Reproduction of Flagrant Délit' (1975)



Madelon Vriesendorp. Courtesy of the artist[11.]

[11] URL: [https://arkdes.se/en/utstallning/cruising-pavilion-architecture-gay-sex-and-cruising-culture/] Dernière consultation le 13/09/22.

Planche 2 : La famille dans l'imaginaire américain année 1950-1960



Publicité année 1950 à gauche[12], portrait de famille devant leur maison (1960) à droite[13]

[12] URL: [https://i.pinimg.com/564x/81/70/c9/8170c9f12d74250c8fd3441156592f5e.jpg] Dernière consultation le 13/09/22.
[13] URL: [https://www.alamyimages.fr/photo-image-1960-portrait-de-famille-par-permanent-suburban-house-12655667.html] Dernière consultation le 13/09/22.

Planche 3 : *Visualising gender Norms in Design*



Projet de design, Karin Ehrnberger Suède 2012[14]

[14] (Ehrnberger, Räsänen, et Ilstedt 2012).

Pour l'espace urbain et la production architecturale urbaine, cela fait au moins depuis 50 ans que des réflexions surgissent autour de la relation entre espace et questions de genre (Biarrotte 2017). Ici, nous ne nous positionnons pas sur une esthétique reconnaissable ou sexualisée, vouée à la provocation, mais sur un plan de réflexion sur les usages, sur la marginalisation spatiale de certaines catégories de personnes en fonction de leur genre. L'effet esthétique des résultats reste marginal vis-à-vis de l'effet — toujours esthétique — lié au changement de point de vue. Les expériences d'architecture urbaine féministe ont en effet un impact sur le changement du processus de conception, qui se formalise dans des espaces plus inclusifs, avec des choix respectueux de l'environnement, en suivant une esthétique engagée et militante, qui peut parfois se coupler avec des esthétiques queers plus provocatrices, mais rien ne l'oblige. À l'inverse de la présence des aspects sexuels du genre dans la production architecturale qu'on a vu auparavant, il est impossible identifier de manière facile et rapide la présence du genre dans la production de l'espace urbain. En effet, une grande partie des actions urbaines visant la sensibilisation aux questions de genre prend la forme d'évènements participatifs dans l'espace urbain[15] (marches, moments de convivialité, processus de co-conception et co-construction, etc.) (fig.7). Le format utilisé n'est pas exclusif vis-à-vis de la sensibilisation aux questions de genre, et toute autre forme de rassemblement citoyen lui ressemble (fig. 8).

Cependant, les recherches sur les questions de forme et de conception les plus adaptées à contrer les inégalités d'accès à l'espace public sont loin d'être inexistantes. En effet, grâce à l'impulsion économique et politique du *gender mainstreaming*[16], nombreuses sont les expérimentations de production d'espace urbain sous le prisme des questions de genre, mais le système de production, requalification et gestion de l'espace urbain est un mécanisme complexe dans lequel s'entrelacent politiques publiques, projets d'architecture urbaine et les réflexions plus radicales issues des milieux militants. Il sera question d'analyser cette production d'espace, pensée dès le début comme une production attentive aux questions d'égalités de genre.

[15] Les collectifs qui expérimentent ces formes de sensibilisation sont pour la plupart de collectifs d'architecture et d'urbanisme, sensibles également aux questions de production de l'espace.
[16] Gender mainstreaming ou Approche intégré du genre, c'est une approche visant à promouvoir l'égalité femme/homme, avec une politique volontariste transversale à tous les contextes de la vie, du droit à l'éducation, la politique, la culture, etc., jusqu'au droit à la ville.

Image 3 : Making Space in Dalston



Photographie, Muf architecture/art, (2009)[17]

Image 4 : Journée des créateur.ices #7, Grands Voisins



Photographie, Grand Voisins (2020)

Les deux imagent ci-dessus sont similaires, avec des tables, des activités, une ambiance décontractée. La première image illustre un projet sur la réappropriation des espaces publics, d'un groupe d'architectes féministe londonien ; la deuxième illustre un évènement autour de la création artisanale à Paris en 2020[18].

[17] (Vallerand 2019)
[18] URL: [https://lesgrandsvoisins.org/2020/06/18/journee-des-createur-rice-s-7-4-juillet-2020/] Dernière consultation le 13/09/22.

UNE ÉTUDE ENGAGÉE

Cette étude se situe à l'intersection parmi plusieurs disciplines. Ayant d'abord une formation en architecture, avec un parcours d'approfondissement sur l'esthétique de la ville, et une pratique professionnelle orientée vers l'urbanisme participatif au sein de la fonction publique, je fais appel à des études provenant principalement de l'architecture, de l'urbanisme, de la géographie, de la philosophie. L'origine hétéroclite de mes bases théoriques reste néanmoins toujours filtrée par une double approche : orientée vers la pratique professionnelle de la gestion et transformation du milieu urbain[19] d'un côté ; engagée au maintien du prisme féministe pour l'égalité et la justice spatiale de l'autre.

Mon état de l'art comporte deux parties, une « historique » et une « géographique », mais le fil d'Ariane n'en demeure pas moins le cheminement intellectuel qui m'a mené à la découverte de la littérature et des expérimentations d'un féminisme appliqué à l'étude et à la conception de l'espace. La première rencontre se fit avec le livre *Sexuality and Space* édité par Beatriz Colomina, un ouvrage collectif sorti en 1992. Cet ouvrage est le recueil des interventions du symposium homonyme qui a eu lieu à la Princeton University School of Architecture le 10 et 11 mars 1990. L'ensemble des chapitres, signés par des auteur·rices issu·es de plusieurs domaines, tels que les *cultural studies*, le cinéma, l'histoire de l'architecture, l'art, etc., offre un regard interdisciplinaire sur la relation entre espace et sexualité. Ce chassé-croisé interdisciplinaire fut parfois un peu déroutant pour un regard d'architecte ou d'urbaniste à la recherche de pistes d'actions, d'orientations conceptuelles, de cas d'étude. Mais il y n'y en a pas. Ce livre contient plutôt des essais critiques genrés de certaines architectures bien connues d'Adolf Loos et Le Corbusier (Colomina 1992), ou bien encore des analyses esthétiques genrées autour de la théorie de l'architecture (Ingraham 1992; Ponte 1992). Ce livre met en exergue le sexisme existant dans la vision esthétique des architectes, mais n'offre pas de pistes concrètes, ou même une réflexion cohérente sur le « comment faire » pour sortir de cette vision sexiste et qu'elle change. Pour ce faire, il faut chercher dans d'autres ouvrages. En effet, en 1982 (10 ans avant la sortie de *Sexuality and Space*) sortait un ouvrage bien plus concret : *The Grand Domestic Revolution*, dans lequel l'autrice Dolores Hayden relate l'histoire de la conception de l'habitat domestique, avec comme point focal les réalisations inspirées par le féminisme matérialiste. Ce faisant, elle

[19] Dans les milieux professionnels, les pratiques LGBTQI de l'espace restent malheureusement un impensé, encore plus profond que celui des rapports femmes/hommes. C'est pourquoi je garde un focus de genre axé davantage sur les rapports entre femmes et hommes, et non sur d'autres rapports de domination de genre comme par exemple entre personnes hétérosexuelles et homosexuelles.

démontre jusqu'à quel point l'idéologie influence le projet d'architecture, montrant donc comment le féminisme matérialiste va de pair avec une attention particulière aux thématiques de justice sociale dans le traitement des espaces de vie domestique. Dans la même optique, le livre *gender Space Architecture* de Jane Rendell, Barbara Penner et Iain Borden (2000) revient sur les rapports entre genre, espace et architecture, avec des contributions interdisciplinaires qui ont pour objectif d'intégrer des réflexions plus récentes sur la critique de la production de l'espace. Enfin, le livre *Architecture and Feminisms* du pôle de recherche en architecture et genre de l'université de Stockholm est le plus récent ouvrage collectif qui essaie de traiter le sujet d'un point de vue théorique, tout en analysant des cas d'études plus récents. En mettant l'accent sur le pluriel de féminisme, cet ouvrage ouvre à une critique intersectionnelle qui problématise l'intégration des questions de genre dans les politiques publiques (Frichot, Gabrielsson et Runting 2017), et souligne également les ponts disciplinaires avec d'autres thématiques, telles que l'écologie et les nouvelles technologies.

Dans mon cheminement, j'ai pu par ailleurs mettre en comparaison ces textes anglophones aux textes italiens considérés comme la première réponse féministe au contexte culturel de l'architecture italienne dans lequel je me suis formée. Un texte sorti en 1982, *L'architetto fuori di sé*[20] de Marta Lonzi, architecte et sœur de la philosophe féministe Carla Lonzi (autrice de *Sputiamo su Hegel*[21] paru en 1970), est une réflexion genrée sur le métier d'architecte et une dénonciation du système de valeurs et des codes professionnels et formels de conceptions, liés à une vision patriarcale de l'architecture. Ce livre est comparable aux réflexions sur l'esthétique de l'architecture présentées par Colomina en 1992, avec une approche plus personnelle due à la nature du livre, qui est une monographie autobiographique. Ensuite, deux livres de l'architecte et chercheuse Gisella Bassanini m'ont permis d'élargir l'horizon de réflexion genrée italienne à l'histoire de l'habitat dans *Tracce silenziose dell'abitare*[22] (1995) et à la dimension urbaine dans *Per amore della città*[23] (2008).

Ces textes et beaucoup d'autres plus ou moins académiques ont été à l'origine de mon cheminement hors du courant dominant de l'architecture. Qu'ai-je découvert ? Que beaucoup d'idées sur l'espace et les rapports de genre étaient déjà là bien avant que les publications anglophones, anglo-américaines ou européennes ne les visibilisent avec leurs textes d'envergure internationale, que souvent les expérimentations sont parallèles dans plusieurs pays, avec des différences propres à chaque contexte social, d'où la nécessité de faire une

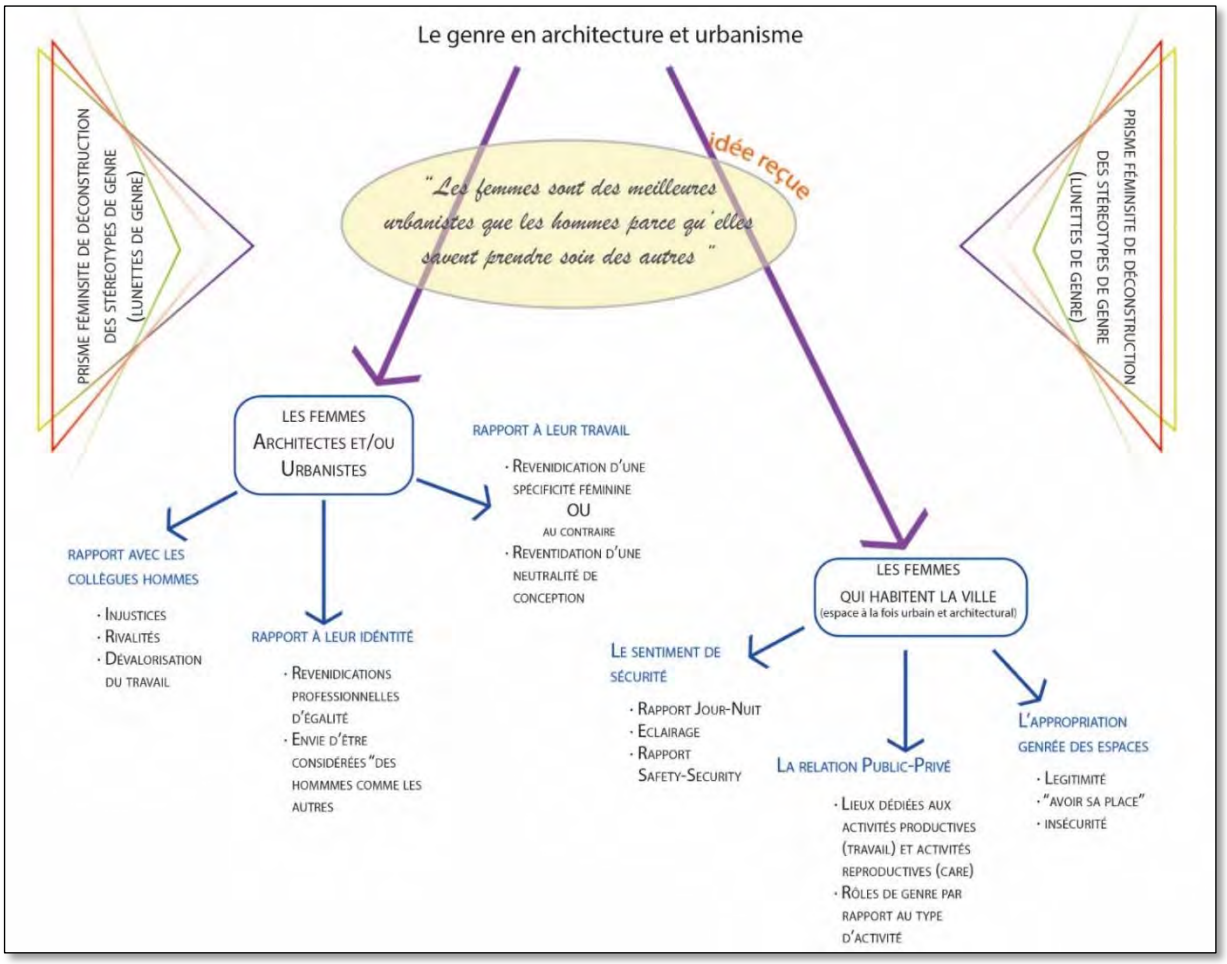
[20] *L'architecte hors de lui-même*. (Traduction, Custodi)
[21] *Crachons sur Hegel*. (Traduction, Custodi)
[22] *Traces silencieuses d'habitat*. (Traduction, Custodi)
[23] *Pour l'amour de la ville*. (Traduction, Custodi)

reconstruction géohistorique. Enfin, je questionne l'importance des femmes architectes, l'importance de femmes en tant qu'utilisatrices des espaces, l'importance enfin de proposer une esthétique et une politique de la ville alternative à celle dominante et sortir aussi du binarisme femme/homme. Ces questionnements concernent une pluralité de thématiques assez hétérogènes, à partir des apports des femmes en architecture et en urbanisme, en passant par l'approche du féminisme matérialiste, jusqu'aux questions centrées sur une idée du féminisme essentialiste (le féminin sacré ou le féminisme de la différence). Les deux sujets de ces questionnements sont les femmes architectes d'un côté et les femmes qui habitent la ville de l'autre. Les premières portent des questionnements sur la pratique professionnelle, leur rapport à leurs collègues hommes, à la conception et à leur identité. Les deuxièmes sont de fait un parmi d'autres « types humains » pour lesquels les femmes et les hommes concepteur·rices conçoivent les espaces, elles portent les questionnements sur la relation aux espaces privés, aux espaces publics, aux sentiments de sécurité, aux appropriations genrées des espaces. Une des conclusions majeures de ces questionnements est que, une fois que la prise de conscience féministe se répand parmi les concepteur·rices, un réel processus de création d'espaces attentifs aux nécessités des femmes habitant l'espace s'active, devenant un paramètre de bonne conception.

L'analyse critique de ces rôles « femmes architectes/urbaniste » et « femmes utilisatrices d'espaces » se fera en endossant celles qu'on appelle les « lunettes de genre »[24]. Il s'agit de se mettre sous le prisme de la déconstruction des stéréotypes de genre, en essayant ici d'identifier l'essentialisme, le démêler des caractéristiques socialement acquises, pour ensuite le contester. Par exemple : j'ai souvent entendu l'idée reçue que « les femmes sont de meilleures urbanistes parce qu'elles savent prendre soin des autres ». Or cette phrase généralise un concept, « *TOUTES les femmes savent prendre soin des autres ET DONC sont TOUTES de meilleures urbanistes* ». Cette caractéristique semble ainsi être propre aux femmes, faisant partie de l'essence des femmes. Si nous démêlons la partie essentialisante « *toutes les femmes sont ainsi* », de la composante de construction sociale, qui fait que — dans les faits — la plupart des femmes jusqu'à aujourd'hui ont grandi avec une injonction sociale très forte à prendre soin des autres, nous pouvons comprendre que, derrière la formulation essentialisante de cette phrase, existe la réalité d'une socialisation des personnes attribuées femmes qui a impliqué et implique toujours une forte composante de prise de soin des autres.

[24] Cette expression, formulée par Isabelle Clair dans *Sociologie du genre* (2012), est reprise par toute la littérature sur le genre et l'urbain (Blidon 2017).

Schéma 1 : Le genre et les femmes – insertion dans le savoir



Conception et réalisation. Custodi, 2022

Dans la continuité de ces questionnements initiaux, la première partie est constituée par quatre chapitres de cadrage interdisciplinaire. Le chapitre 1 contient un approfondissement théorique sur le symbolisme femme/homme dans la relation à l'espace, pour ensuite introduire la recherche située et l'implication du·de la chercheur·euse, pour se focaliser en particulier sur mon choix de traiter l'espace public, en expliquant de quelle manière mon expérience personnelle est prise en compte, en approfondissant le cas d'étude de Vienne, terrain de référence qui a été l'objet de mon mémoire en 2015 ; j'introduis ensuite les actions de la ville de Paris concernant l'approche genrée, la mise en valeur des bonnes pratiques, le rapport au gender mainstreaming, en montrant une piste interprétative du développement des actions genrées, qui se baserait sur les liens relationnels parmi les acteur·rices du processus, pour ensuite détailler ma mission spécifique. Le chapitre 2 explicite le contexte intellectuel, théorique et professionnel qui demeure derrière les concepts clefs qui m'ont orientée tout au le long de la recherche : architecture urbaine, participation, architecture féministe et approche intersectionnelle, esthétique urbaine. Le chapitre 3 contient la description détaillée du gender mainstreaming, concept central de la thèse, avec une réflexion sur la relation entre la ville et

l'urbain, et une analyse de la production des manuels gender mainstreaming relatifs à la planification urbaine. Le chapitre 4 contient la problématique, les axes d'analyse choisis, et le déroulé de la recherche théorique et de terrain.

La deuxième partie, plus linéaire, constitue le cœur de la recherche-action, avec le rendu des terrains et l'analyse des projets, en suivant les trois axes d'analyse identifiés au début : politiques publiques genrées, architecture urbaine genrée et militance urbaine genrée.

Le chapitre 5 explore les politiques publiques genrées, y sont décrites les politiques temporelles et la budgétisation sensible au genre. Je définis ces approches comme étant majoritaire, par leur présence — considérée légitime par les pouvoirs publics — dans les espaces décisionnels ; en opposition avec toute une prolifération réticulaire d'autres approches, que je définis comme étant minoritaires, à cause de leur caractère parfois récent, parfois considéré peu décisif pour la prise en compte du genre en ville. Je présente la gestion des approches majoritaires en France et en Italie, tandis que pour les approches minoritaires, je me focalise sur mon terrain principal de Paris et sur le terrain de comparaison à Bologne. Pour conclure le chapitre 5, j'introduis l'analyse d'une terminologie de travail typique des approches minoritaires, en démontrant la centralité de certains concepts clefs de la pratique féministe, tel le *care*.

Le chapitre 6 se focalise sur les cas d'études en architecture urbaine genrée que j'ai analysés pendant la phase de terrain. D'abord, j'analyse une expérience participative à Bologne entre 2007 et 2009 : l'approche par le genre est ici encore dans une phase naissante, mais certains points incontournables apparaissent déjà. Ensuite dans le deuxième chapitre, je montre le cœur de mon terrain d'analyse, les projets des sept places parisiennes entre 2016 et 2018, dans le cadre du programme municipal Réinventons nos places ! : avec l'analyse des processus mis en place par chaque équipe, je démontre à quel point les difficultés d'intégration de l'approche genrée perdurent, et les progrès effectués dans deux des sept places. J'approfondis ensuite la démarche d'un collectif sur un projet d'architecture urbaine spécifique : le parc Massillon au Havre, pour lequel j'ai été directement impliquée en tant que cheffe de projet. En conclusion du chapitre 6, je mets en évidence les constantes de chaque projet, l'émergence des indicateurs applicables aux analyses genrées pour les projets, les blocages et la méfiance encore existantes. Enfin, j'indique les premiers résultats de ces projets, définis encore aujourd'hui comme expérimentaux, en mettant en évidence celle qui pourrait être considérée comme une esthétique féministe dans les projets d'architecture urbaine.

Le chapitre 7 retrace les expériences de militance urbaine genrée effectuées en parallèle de ma recherche académique, et qui sont des terrains de comparaison d'un point de vue surtout idéologique. Je pars du concept de dérive pour introduire ma définition de dérive féministe et queer ; j'analyse ensuite le dispositif des marches exploratoires et leur dérive, c'est-à-dire les détournements non officiels et empouvoirants (*empowering*) mis en acte à travers une conscience militante ; je montre ensuite comment la carte est un des résultats communs des pratiques de dérive ou de marche urbaine, en mettant en lumière son caractère ambivalent, à la fois potentiellement répressif ou libératoire. En conclusion de cette partie, je définis les stratégies militantes comme outils de résistance urbaine, capables d'opérer une déviation du regard sur l'espace urbain, de faire sortir du rôle d'architecte, chercheur·euse ou opérateur·rice du service public, d'observer ledit espace dans ses potentialités imaginatives, pour la création d'une nouvelle relation humain-espace, révolutionnaire par rapport aux normes d'habitat social.

POUR UN POINT DE VUE HISTORIQUE : LES « VAGUES » FÉMINISTES DANS LA PRODUCTION DE L'ESPACE

Une première analyse historique générale du rapport entre féminisme et production de l'espace en France a été réalisée tout récemment, par Lucile Biarrotte dans sa thèse *Déconstruire le genre des pensées, normes & pratiques de l'urbanisme*[25]. Ici, je ne vais parler que de la réaction architecturale et urbaine aux vagues féministes, dont l'histoire est bien détaillée dans plusieurs textes spécialisés (Bard 2020; Rochefort 2018; Riot-Sarcey 2015). De plus, je m'intéresse plus précisément à la construction/transformation de l'espace urbain. Selon l'historienne de l'architecture Mary Macleod, de la Columbia Graduate School of Architecture, Planning and Preservation (GSAPP) à New York, il y aurait trois étapes fondamentales reflétant les évolutions de la pensée féministe anglo-américaine dans les écoles d'architecture américaine (Macleod 2005). Cette structuration est généralement aussi acceptée dans les milieux académiques européens, qui s'en réfèrent aussi en fonction des différentes périodes architecturales (modernisme, post-modernisme, déconstructivisme, bioarchitecture, etc.) (Baglione et Daguerre 2005). Il faut souligner que ces vagues spatiales ne correspondent pas aux vagues de l'histoire féministe au sens large, et que si aujourd'hui nous pouvons parler de quatrième vague féministe, avec l'impact des réseaux sociaux sur les mouvements

[25] Soutenue le 5 mai 2021.

militants à partir des années 2000, il est encore difficile d'affirmer le passage à une quatrième vague dans le domaine de l'architecture et de l'urbanisme.

PREMIÈRE VAGUE (1970-1980)

Au début des années 1970, les instances politiques et culturelles ont orienté le discours vers une approche matérialiste et sociale. Les objectifs, très simples et pragmatiques, consistaient à repenser l'histoire de l'architecture moderne (années 1930), afin de faire émerger les professionnelles oubliées et de reconsidérer la nature et les limites de la profession pour englober l'expérience des femmes (surtout en ce qui concerne les espaces domestiques)[26]. Durant cette première vague, les recherches féministes dans les domaines de l'espace sont plutôt orientées vers l'étude de l'approche des femmes à la profession, ainsi que vers l'analyse des espaces domestiques et notamment de la cuisine, comme lieu d'émancipation plus que d'oppression. Il n'y a pas de véritables remises en question des pratiques de l'architecture, mais plutôt une nécessité de visibiliser le travail des femmes architectes. Pourtant, Jane Jacobs ouvre déjà à l'époque la réflexion sur la dimension urbaine, faisant ainsi émerger la dimension politique qui relègue le domestique aux femmes. On observe alors comment les gouvernements conservateurs agissent pour les décourager de travailler, avec des aides économiques directement attribuées aux mères plutôt qu'aux garderies (Jacobs [1961] 2012).

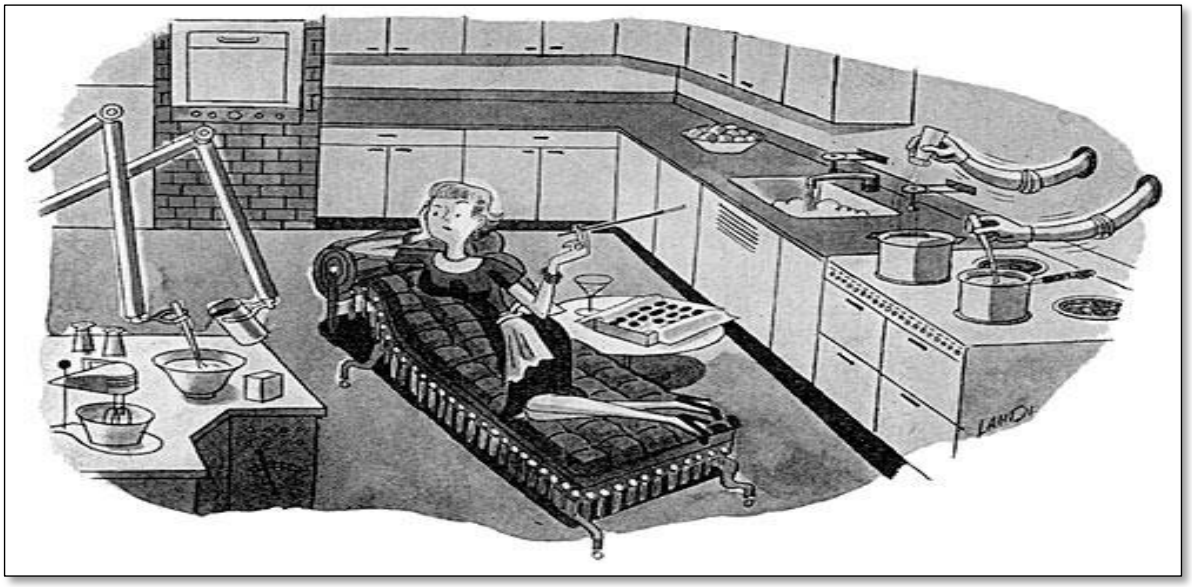
La chercheuse Stéphanie Dadour, qui a étudié cette vague pour sa thèse de doctorat, affirme que « *le rêve américain combine les vertus de piété et de valeurs familiales basées sur des stéréotypes de genre […] et les politiques gouvernementales visent à inciter les femmes [à s'occuper de] la maison et des enfants [pendant que] leur mari travaille en ville durant la journée pour se reposer le soir* » (Dadour 2013, 71). Il s'agit d'un imaginaire spatial très précis, avec la dichotomie entre vie familiale et domestique qui doit se passer dans les *suburbs* (banlieues), et la vie économique et professionnelle qui reste en centre-ville. Dans son ouvrage *Building Suburbia* (Hayden 2004), l'historienne urbaine Dolores Hayden met en relation cette configuration spatiale avec des valeurs familiales religieuses, basées sur des stéréotypes de genre. Selon Hayden, l'espace de vie suburbain répondrait aux besoins d'une l'idéologie protestante dans laquelle la femme-mère élève ses enfants dans un cadre de vie naturel, loin de l'immoralité de la ville. Les *suburbs* sont les parties du paysage dominant, au

[26] Grâce à cette période, nombreuses femmes architectes et artistes eurent plus de visibilité, telles que Julia Morgan, Eleanor Raymond, Marion Mahony Griffin, Natalie de Blois, Anne Griswold Tyng et Denise Scott Brown.

niveau culturel, politique et territorial. Stéphanie Dadour, en citant Dolores Hayden, remarque comme « *en effet, cet espace [les* suburbs*] est le résultat d'un choix, des élus par la majorité pour vivre et voter et pour ça il est aussi le lieu de promesse, de rêves. Et dans le rêve américain, la propriété est promue, avec son imaginaire d'une maison, sa pelouse, sa piscine à l'arrière et ses arbres fleuris* » (Dadour 2013, 51).

Pareillement, dans les écrits de Gisella Bassanini (1995), chercheuse italienne en histoire de l'architecture, émerge une transformation du statut de la femme à cette époque-là : le modèle bourgeois de la femme au foyer est le pilier sur lequel repose la valorisation du noyau occidental capitaliste, productif et reproductif. Les revues destinées aux femmes de classe moyenne et supérieure ont joué un rôle crucial pour le retrait des femmes du monde professionnel et politique. Ces revues montraient comme un progrès l'image de la femme au foyer, « *en chef [d'une] armée d'électroménagers modernes* » (Clarisse 2004, 4). La famille nucléaire avec femmes au foyer et hommes au travail commençait à envahir l'espace des *suburbs*, des publicités et des rêves d'amour romantique.

Image 5 : Woman in the kitchen[27]



Pour comprendre le glissement entre espace privé et espace public, il faut revenir au processus de visibilisation du travail féminin qui commence à partir de la Première Guerre mondiale et les revendications des femmes à cette époque qui ont suivi. D'un côté, le travail féminin sert la cause de l'avancée du capitalisme suite à l'arrivée de la main d'œuvre féminine en période de guerre. De l'autre, ce travail contribue à la diffusion des théories

[27] URL: [http://www.creativelydifferentblinds.com/CollectionsAdvertisingArchives/MagazineAdvertisement_1950s2.aspx] Dernière consultation le 13/09/22.

marxistes et du féminisme matérialiste. La division « femmes au foyer / hommes au travail » n'était plus tenable, d'autant plus que le travail domestique commence à être considéré comme étant effectivement du travail (Federici et al. 2020; Gallot et Siblot 2021). Les femmes commencent à revendiquer l'égalité salariale, et en général les droits des femmes, en animant et popularisant les mouvements féministes. Elles se réunissent dans les mouvements féministes, mais également dans les syndicats. Dans ce processus dit d'*agency*[28] (agentivité), il y a une composante importante de visibilisation : non plus cachés au sein des foyers, les corps des femmes sont bien présents dans l'espace public, dans l'espace du travail et dans la ville en général. En particulier, l'*agency* opère à plusieurs niveaux spatiaux et engendre une importante transformation représentative et symbolique : dans les espaces du pouvoir politique, en essayant de briser le plafond de verre et, une fois aux postes décisionnels, en valorisant et en donnant de l'ampleur aux problématiques socialement attribuées aux femmes, notamment concernant la maison et le travail reproductif, le *care* et le contrôle du corps.

À partir de là, le concept de *care* ou « du soin » sort de la sphère privée de la maison et rentre dans la réflexion sur la ville et l'espace urbain ; il y restera pour toujours, en transposant l'attention du privé vers le public. En effet, le *care* est conceptualisé par toute une partie du féminisme comme étant structurant de la socialisation féminine et, définissant le rôle de genre pour les femmes (Gilligan [1982] 2019), il devient une manière de concevoir l'espace inspiré de valeurs non patriarcales (Jacobs [1961] 2012; Mumford 1962; Pulcini 2009; Marinelli 2002).

DEUXIÈME VAGUE (1980-1990)

La pensée féministe — en architecture comme ailleurs — se chargera de reformuler aussi les atours idéologiques de ses revendications. Cette période, toujours à partir d'une propagation d'idées depuis le milieu américain, est fortement imprégnée de l'influence française, grâce en particulier aux travaux d'Hélène Cixous, Luce Irigaray et Julia Kristeva, autrices « importées » via la *French Theory*[29] et liées à une révision psychanalytique et symbolique du concept essentialiste de *la femme*. C'est à la même période qu'émergent les

[28] L'*agency* est une capacité d'agir dans un contexte traditionnel faite de relations de pouvoir et de domination, qui rend possible la formation d'une conscience de soi, dans sa propre dimension située de subalterne (Montenach 2012).
[29] « Durant les années 1980-1990, les universités anglo-américaines se sont appropriées des postulats des études culturelles, en ciblant leur objet sur l'intersection entre genre, sexualité, classe et race. Par ailleurs, les transferts culturels, c'est-à-dire les traductions et les appropriations des ouvrages comme ceux de Derrida ou de Foucault, donneront lieu à des réceptions et à des interprétations spécifiquement américaines, tout à fait différentes de celles qui auront lieu en France, ou dans d'autres Pays, et la vitesse (ou pas) de traduction d'un ouvrage sera fondamentale dans ce processus ». Stéphanie Dadour, 2013, p. 106.

réflexions de Paola Coppola Pignatelli (1982), architecte et enseignante à La Sapienza (Rome), qui a répertorié une série d'archétypes architecturaux lors de son expérience en tant que professeure invitée à l'Université de Berkeley. En reprenant les études qui cherchent à redimensionner l'importance de la géométrie, elle démontre qu'il existe une approche spatiale libre de toute géométrie ou mathématique[30]. Elle aborde aussi la question de l'espace en partant de la peau, comme frontière de l'être et de démarcation entre soi et le monde.

Cette deuxième phase est souvent considérée comme trop hermétique à cause du rapport au discours psychanalytique postfreudien et lacanien. Le livre *Sexuality and Space* (Colomina 1992) est considéré comme un exemple de ce type d'approche expérimentale. En effet, et malgré la difficulté de s'orienter dans des textes théoriques très symboliques, ce livre marquera un « tournant culturel et de genre » en architecture, et ouvrira la voie à d'autres réflexions encore plus poussées sur le caractère structurel et symbolique de l'espace genré dans la troisième vague. Pour Colomina et les chercheuses de cette période, la sexualité rentre dans l'analyse de l'esthétique architecturale comme le prétexte permettant d'infiltrer le discours dominant en architecture. Il fait ainsi émerger son caractère machiste et patriarcal dans tous les choix, par exemple les textiles appropriés pour un boudoir masculin qui devraient évoquer la virilité, ou alors les espaces féminins qui devraient s'accorder au teint de peau de la maîtresse du foyer. En effet, l'importance de cette vague réside dans l'effort de déconstruire les normes mêmes de l'architecture, au-delà de la revalorisation des espaces domestiques ou marginaux. Comme le dit Stéphanie Dadour (2013, 110) : « [Colomina] *insiste sur le fait que la sexualité* [est] *un élément permettant d'insérer les intérêts féministes dans le discours masculin et officiel de l'architecture. Elle explique que même si les échanges entre les théories critiques contemporaines et la théorie architecturale ont été nombreux, la discipline a ignoré les théories féministes des quinze années précédentes, tant au niveau du discours que dans la pratique. [Il] ne s'agit pas de rejeter la culture dominante de l'architecture* […] *mais de remettre en question son caractère dominateur, et de puiser à l'intérieur même de ses normes, des potentialités de renouvellement et de multiplication du discours* ».

En conclusion, dans le discours de Beatriz Colomina et de la deuxième vague, on trouve expliquée la raison culturelle et psychanalytique pour laquelle en architecture le principal usager est représenté par l'homme blanc hétérosexuel occidental de classe moyenne, et comment la femme (ou au moins le symbole de la femme féminine) n'est qu'un objet, un

[30] Paola Coppola Pignatelli se réfère aux écrits de K. Lynch, Merleau-Ponty, Abraham Moles, C. Alexander, E. T. Hall, Kurt Lewin, Norberg-Schulz et David Canter.

outil, un accessoire, qu'elle soit à la maison comme mère et épouse, ou en ville, comme maîtresse, mais toujours subordonnée aux plaisirs masculins.

TROISIÈME VAGUE : DÉCOLONISER LA PENSÉE (1990 - AUJOURD'HUI)[31]

Du point de vue strictement féministe, les années 1990 sont caractérisées par une ouverture décoloniale, avec l'émergence d'autrices et auteur non occidentaux qui remettent en question l'eurocentrisme que le mouvement a adopté jusqu'à maintenant, en faveur d'une multiplicité des discours (Braidotti 2009). En ce qui concerne la dimension spatiale des inégalités, la centralité du binôme femmes/hommes est remise en question. La géographe Claire Hancock parle ainsi de l'apport de la géographie de langue anglaise sur les questions de genre dans cette troisième vague : « *Il ne s'agit pas seulement de réfléchir, pour chacune des dimensions spatiales, à l'expérience différente que peuvent en faire hommes et femmes, mais aussi aux différences entre hétérosexuel(le)s et homosexuel(le)s comme entre personnes de classes d'âges différentes* » (Hancock 2002, 257).

Les théories et les pratiques liées aux rapports de genre dans l'espace se multiplient, la littérature autour du sujet aussi : les recherches de Paul B. Preciado (2011) dans *Pornotopia: Playboy: architettura e sessualità* montrent les espaces de vie illustrés dans le magazine *Playboy*. De même, les recherches d'architecture queer continuent d'alimenter l'axe de déconstruction de stéréotypes de la deuxième vague (Betsky 1997; Bonnevier 2007; Oswin et Seitz 2017; Vallerand 2019). Cependant, à la même période, un courant prend forme, destiné à prendre beaucoup d'ampleur dans le milieu institutionnel de politiques publiques : le gender mainstreaming. Du côté des politiques urbaines à l'échelle européenne, nous retrouvons l'avancée du gender mainstreaming, avec des publications ciblées sur l'étude et la restitution de *case studies* partout dans le monde sur l'*agency* des femmes. Une approche qui reste dominante vis-à-vis des Suds (Dauphin et Sénac 2008; Jacquot 2013).

[31] Dans le domaine de l'architecture, il est difficile d'affirmer l'existence d'une quatrième vague, du point de vue de la critique féministe aux questions spatiales, nous pouvons considérer que la troisième vague perdure et que les expérimentations continuent sur les mêmes bases théoriques mises en exergue dans les trois vagues citées.

CHAPITRE 1

NOTE MÉTHODOLOGIQUE : UNE APPROCHE PAR LA RECHERCHE-ACTION

> *« La modernità ha escluso la creatività dalla vita quotidiana, consegnandola agli artisti, all'ideale romantico del genio e sregolatezza, mentre tutte le cose relative al controllo e al governo (le cose serie) sono affidate all'argomentazione e alla burocrazia; la garanzia dell'uguaglianza nel pubblico è data dall'impersonalità. »*
>
> « La modernité a exclu la créativité du quotidien, la livrant aux artistes, à l'idéal romantique du génie et de la débauche, tandis que tout ce qui touche au contrôle et à la gouvernance (les questions sérieuses) est confié à l'argumentation et à la bureaucratie ; la garantie de l'égalité dans le service public est gérée par l'impersonnalité. »
>
> (Sclavi 2009, p. 56 ; traduction : Custodi, 2021)

> « La planification urbaine est un projet social […] un processus de contrôle [avec] le côté obscur de l'oppression appliqué aux personnes à travers une multiplicité de divisions possibles, qui incluent la classe, la race, l'ethnicité, le genre, et l'orientation sexuelle. […] la planification urbaine encourage l'hétérosexualité […] contrôle l'immoralité sexuelle et en particulier la sexualité des femmes […] ôte l'homosexualité à travers les notions d'ordre, de public, de famille, de reproduction de et nature. »
>
> (Frisch 2002, 254)

Je partage avec les chercheur·euses de l'espace en études de genre et queer la conviction que la neutralité présupposée de la planification dans l'urbanisme a été bâtie autour d'un modèle de société bourgeoise, de la division du travail dictée par l'esprit du progrès industriel et capitaliste, de la division sociale et professionnelle entre hommes et femmes : entre d'un côté la capacité à produire, et de l'autre, la capacité à reproduire. Avant que tout cela ne change, avec les révolutions sociales et culturelles de la deuxième moitié du XXème siècle, les villes ont été interprétées dans cette optique. C'est dans ce cadre que le chercheur en *urban studies* Michael Frisch propose de parler d'hétérosexisme, en faisant explicitement référence à l'influence de Lewis Mumford dans la planification américaine de la première moitié du XXème siècle. Frisch fait également référence aux écrits de son mentor Patrick Geddes, réputé pour avoir théorisé la sexualité et le comportement social des hommes et des femmes au sein de la famille (Frisch 2002).

Dans *La cité à travers l'histoire,* Lewis Mumford étudie la ville comme étant un organisme vivant, en se référant au tissu urbain dans le sens biologique du terme (Paquot

2015). Cela lui permet d'entrelacer la forme urbaine, le type d'organisation politique et les mœurs de chaque civilisation dans un unique paradigme d'évolution du genre humain. Il évoque la comparaison entre les agglomérations humaines et les sociétés d'insectes pour démontrer à quel point la création de la *ville* fait partie structurante de la *nature* humaine. Pour Lewis Mumford (2011 [1964], 13), la ville joue un rôle essentiel de « *réceptacle clos de dimensions déterminées où les divers corps sociaux*[32] *ne peuvent manquer d'avoir d'étroits contacts* […] *Le rôle de la femme dut être déterminant au cours de ce processus, qui devait exiger ses soins, sa sollicitude, son appréhension des développements naturels. Avec l'accroissement des ressources vivrières par la culture et l'élevage, la place centrale de la femme dans la nouvelle économie était établie*. » Selon Mumford, il y aurait une division pragmatique des *rôles sociaux*, dans laquelle les femmes seraient à l'origine même de la naissance du village ; grâce à l'instinct féminin (ou plutôt maternel) envers les autres, mais aussi vers la Terre (les divinités Hestia et Héra sont souvent associées), en suivant l'idée de l'enracinement du principe féminin, maternel et reproductif avec la maison, le foyer, le soin des enfants, etc. Si « *la place centrale de la femme dans la nouvelle économie était établie* » (Mumford2011 [1964], 13), nous pouvons alors parler d'un modèle archétypique qui se prolonge tout au long de l'histoire sans être finalement jamais discuté. Il faut attendre les premiers mouvements pour l'émancipation des femmes pour voir les choses changer.

Mumford affirme aussi que, du fait que les femmes étaient sédentaires, elles ont pu, à la Préhistoire, réaliser les premières manufactures textiles, les premiers travaux en argile et donc les premières *maisons*. Il s'agit de *maison* et non pas de logement, car l'auteur cite dans le texte l'influence féminine dans la création du village du point de vue matériel (constructions et cultures), mais aussi du point de vue symbolique (construction des liens sociaux, éducation des enfants). Il se réfère bien sûr à un ordre hétérosexuel, au sein d'un paradigme qui voit l'ordre urbain, la naturalité et l'hétérosexualité se structurer ensemble en se renforçant l'un l'autre.

L'idée de foyer comme incarnation du féminin relève d'un caractère culturel, et non pas naturel, ce qui est montré notamment à travers les recherches de l'historien et anthropologue Jean-Pierre Vernant. Chez les Grec·ques par exemple, la divinité du foyer, Hestia, perçue comme protectrice de la Terre et des biens immobiles, peut expliquer une division des rôles

[32] Les corps sociaux dont Lewis Mumford parle sont également des corps sexués (Giardini 2010) : cette précision est importante pour lier les aspects sociaux, considérés comme politiques et publiques, aux aspects sexuels, qui finalement ne peuvent pas être relégués seulement au privé.

féminin/masculin strictement associée à l'économie de l'époque. Communément associée à Hermès, Hestia est ainsi décrite par Jean-Pierre Vernant (1963, 15) :

> « […] sa signification est transparente, son rôle strictement défini. Parce que son lot est de trôner, à jamais immobile, au centre de l'espace domestique, Hestia implique, en solidarité et contraste avec elle, le dieu véloce qui règne sur l'étendue du voyageur. À Hestia, le dedans, le clos, le fixe, le repli du groupe humain sur lui-même ; à Hermès, le dehors, l'ouverture, la mobilité, le contacte avec l'autre que soi. On peut dire que le couple Hermès-Hestia exprime, dans sa polarité, la tension qui se marque dans la représentation archaïque de l'espace […]. »

Et par la suite en découle le rapport avec l'espace du dedans-féminin et du dehors-masculin :

> « L'espace domestique, espace fermé, pourvu d'un toit (protégé) est, pour le Grec, à connotation féminine. L'espace du dehors, du grand air, à connotation masculine. La femme est dans son domaine à la maison. C'est là qu'est sa place ; en principe, elle n'en doit pas sortir. L'homme représente au contraire, dans l'oikos, l'élément centrifuge : c'est à lui de quitter l'enclos rassurant du foyer pour affronter les fatigues, les dangers, les imprévus de l'extérieur, à lui d'établir les contacts avec le dehors, d'entrer en commerce avec l'étranger. Qu'il s'agisse du travail, de la guerre, du négoce, des relations d'amitié, de la vie publique, qu'il soit aux champs, à l'agora, sur la mer ou par route, les activités de l'homme sont orientées vers le dehors. Xénophon ne fait qu'exprimer le sentiment commun quand, après avoir opposé l'espèce humaine au bétail comme ce qui a besoin d'un toit pour s'abriter à ce qui vit en plein air, en hupaithrô, il ajoute que la divinité a doté l'homme et la femme de nature contraires. Corps et âme, l'homme est fait pour les erga hupaithria, les erga exô, les activités en plein air, les occupations au-dehors, la femme pour celles du dedans. Aussi est-il "plus convenable pour la femme de rester à la maison que de sortir au-dehors, plus honteux pour l'homme de demeurer au-dedans que de s'occuper de l'extérieur". »
>
> (Vernant 1963, 18)

Cette division divine, et par la suite humaine, fait écho à un discours resté jusqu'ici inchangé. Mais il ne s'agit pas d'un ordre naturel, comme le suppose Lewis Mumford : il s'agit plutôt d'un ordre économique, d'une société, ancêtre de la civilisation occidentale moderne, sur laquelle nous fondons (encore !) nos règles actuelles. Il y a donc un lien clair entre l'hétérosexualité (et par conséquent l'institution de la famille) et l'ordre de la ville, en ce sens que l'union sexuelle est un commerce depuis toujours, puisque « *dans une civilisation masculine, comme celle de Grèce,* […] *le mariage est un fait de commerce contractuel entre groupes familiaux ; la femme est un élément de ce commerce* » (Vernant 1963, 25). La polarité entre le fixe et le mobile, le fermé et l'ouvert, le dedans et le dehors se légitime « *dans le jeu des institutions domestiques (division des tâches, mariage, filiation, repas), mais [elle] s'inscrit jusque dans la nature de l'homme et de la femme. Cette même polarité, nous la*

retrouvons au niveau des puissances divines, dans une structure du panthéon. Ni Hermès ni Hestia ne peuvent, en effet, être posés isolément » (Vernant 1963, 26). Le rapport divin se complexifie et s'éloigne du seul principe de l'économie du mariage, car il est plus profond, il bouscule l'intériorité même des dieux et apporte un caractère fondamental d'ambiguïté. Hestia, en tant que déesse vierge et mère en même temps, demeure dans la maison paternelle, tandis que la femme se voit partir du foyer pour aller vers celui d'un autre homme ; et l'homme incarne la continuité d'un foyer, même si sa nature même consistait à rester en dehors de la maison. Toutes ces ambiguïtés dont Vernant nous informe sont le fondement de la composante idéologique et socialement construite qui fait que nous associons certaines qualités aux femmes et d'autres aux hommes. Les polarités Hestia/Hermès sont à proprement parler celles qui sont associées aux oppositions féminin/masculin, mais cela n'empêche pas les ambiguïtés et les fluctuations à l'intérieur même de ce couple d'opposés. Cette ambiguïté fondamentale constitue la possibilité même de structurer différemment les équilibres entre femmes et hommes, dans une logique plus fluide de la réalité. Détacher le féminin (Hestia) de la réalité de toutes les femmes, et le masculin (Hermès) de la réalité de tous les hommes est une conception qui s'avère utile en termes esthétiques et conceptuels.

Pour en revenir aux idées de Mumford, il généralise et naturalise la distinction féminin/masculin jusqu'à dire que « *la maison et le village, la ville elle-même parfois, sont les incarnations à grande échelle de la femme* » (Mumford [1964] 2011, 14). Cela renvoie à la description de la sinuosité des rues évoquée plusieurs chapitres plus tard dans *La cité à travers l'histoire*, où Lewis Mumford — en parlant du Moyen Âge, cite *De Re Aedificatoria — L'Art d'édifier* de Leon Battista Alberti (Alberti [1450] 2004), pour montrer que la ville elle-même est une femme, voire *est* le féminin. Dans *Mort à crédit* (1936), Ferdinand Céline évoque la ville comme une dame géante qui englobe bâtiments, rues, personnes :

> « D'abord, j'ai vu tout en rouge… Comme un nuage tout gonflé de sang… Et c'est venu dans le milieu du ciel… Et puis il s'est décomposé… Il a pris la forme d'une cliente… Et alors d'une taille prodigieuse ! Une proportion colossale… Elle s'est mise à nous commander… Là-haut… En l'air… Elle nous attendait… Comme ça en suspens… Elle a ordonné qu'on se manie… Elle faisait des signes… Et qu'on se dégrouille tous ! […] Tous les gens qu'on avait connus, ils couraient maintenant tous ensemble dans les profondeurs de la dame, dans son pantalon, à travers rues et quartiers compressés dessous ses jupons… Ils allaient où elle voulait. »
>
> (Céline [1936] 2014, 108)

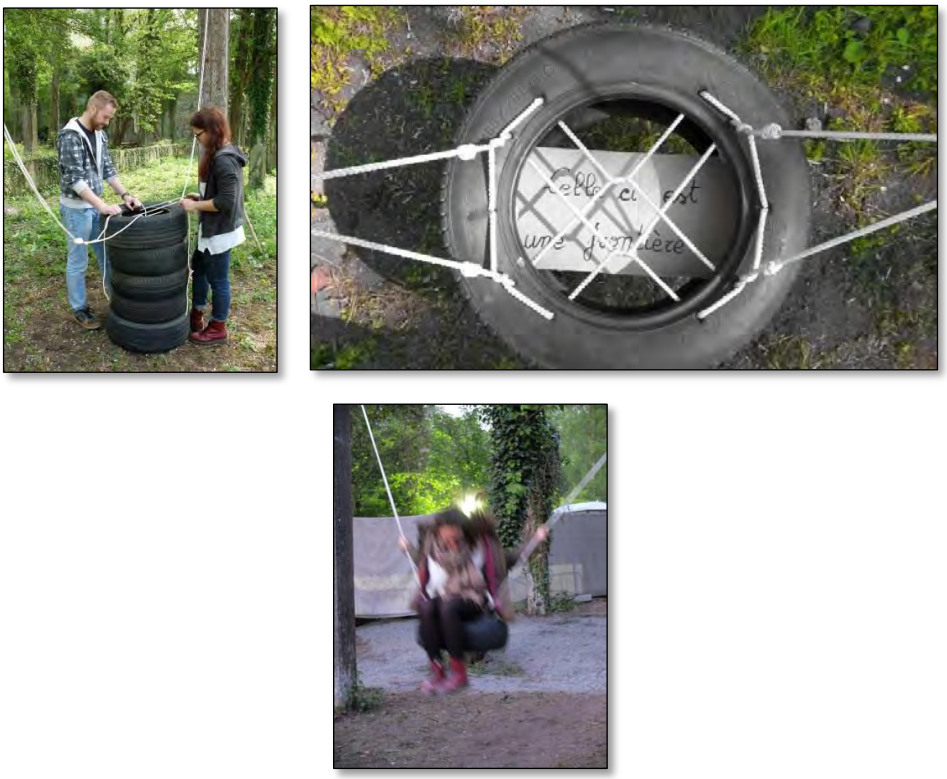
Parmi les multiples et souvent contradictoires formes que le principe du féminin a prises tout au long de l'histoire — et celle de Céline en est un exemple — nous voyons que le

symbolisme associé au féminin suscite un effet de symbiose qui fait que les femmes doivent ressembler à l'idée de La Femme Parfaite. En revanche, si on apprend à considérer le féminin et le masculin comme principes fluides, nous pouvons remarquer que des traits esthétiques et formels sont utilisés en complémentarité, sans aucun jugement éthique ou d'importance.

1.1 PARTIR DE SOI

Loin d'être une velléité autoréférentielle, le principe de partir de soi-même, de se situer dans un contexte[33], est pour moi une pratique, davantage féministe qu'intellectuelle, qui sert à partager un chemin. Dans ce cas, il s'agit d'une errance, dans le double sens de « errer » et « erreur ».

Planche 4 : Images de l'installation « la balançoire » à Tournai, 2014



Photographie : Custodi, 2014.[34]

Les travaux sur les savoirs situés de Sarah Harding et Donna Haraway ont contribué, entre autres, à la théorisation de cette pratique. Partir de soi permet de s'opposer à l'approche universaliste caractérisée par une « *masculinité abstraite* » (Hartsock 1983) et une « *blancheur triomphale* » (Ware 1992). Il est néanmoins nécessaire de rappeler que la théorisation développée dans les travaux académiques a été possible grâce à un substrat de recherche collective et militante traversant les milieux féministes « *bien avant que la*

[33] Pour les références de la politique du positionnement, je fais référence à Rosi Braidotti qui décrit l'imbrication entre les théoricien·nes et la pratique féministe, en montrant comment la théorie suit la pratique du principe féministe pour lequel : « *le personnel c'est politique* ».

[34] Pour cette installation dans une friche urbaine pour le festival Jour&nuit de l'architecture, j'ai interrogé la sensation de basculement entre les frontières des États membres de l'Union Européenne. En effet, en tant que personnes ressortissantes d'un des pays membres, les frontières n'existent presque plus, mais elles restent bien présentes pour toutes les autres personnes, et le fait de rentrer et sortir d'un pays à n'importe quel moment est un privilège pour certain·es.

psychanalyse ou le poststructuralisme ne la théorisent dans leur philosophie » (Braidotti 2009, 52). Sur ce même principe, mon cheminement n'est donc pas seulement intellectuel mais personnel et sensible, il se constitue par des rencontres humaines autant que par des références bibliographiques. De plus, il est d'abord un élan humain intime, face aux injustices (de genre, de classe, etc.) qui m'ont traversées de près ou de loin, et il devient ensuite une revendication politique.

Je me suis formée à la profession d'architecte de 2006 à 2012. Je pars donc de ma formation d'architecte, à l'école d'architecture de Rome où il n'y avait aucun personnage féminin de référence, constamment remise à ma place présumée dans l'injonction à un comportement et à une composition féminine, injonction que je contrastais systématiquement avec des projets durs et sévères sans la grâce qu'on aurait pu attendre « *d'une jeune fille avec un beau sourire* »[35]. Ce sera justement à partir de commentaires de ce type, sur le caractère masculin ou féminin des projets, qui étaient la norme lors des examens de conception, que j'ai commencé à me questionner. Avant même la question du genre, c'était donc la relation entre le féminin et le masculin dans le milieu culturel dans lequel j'étais plongée qui a déclenché ma curiosité de recherche.

Il y a une symbolique, archétypique et presque mythique, entre un design masculin et féminin, qui englobait tout discours d'esthétique d'architecture. Pourquoi ? Qu'y avait-il dessous ? Le désir de comprendre le pourquoi de cette opposition m'a menée vers les textes des chercheuses américaines de la première et deuxième vague féministe en architecture. À travers le livre *Sexuality and Space* (Colomina 1992), j'ai appris à sortir de ce que j'ai ensuite identifié comme une impasse essentialiste dans l'esthétique en architecture. Texte central de la deuxième vague féministe appliquée à l'architecture, on y trouve la forte opposition sémantique entre un espace du dedans, féminin, « *full of care* » (*careful*, attentionné) et peuplé par des femmes (un certain type de femmes), et un espace du dehors, masculin, « *carefree* » (nonchalant) et peuplé d'hommes (un certain type d'hommes).

[35] Cela a été le commentaire d'un de mes professeurs lors d'une « *revisione* » (le suivi de projet), en dehors des horaires universitaires, sur les marches du bâtiment de Valle Giulia, pendant qu'il regardait les dessins pour un examen de conception architecturale, en 2009 : nous n'étions pas ami·es et je ne l'avais croisé que deux ou trois fois avant.

Image 6 : Co-construction avec les habitant·es, Rome 2013



Custodi, 2013

Si d'un côté j'ai mis en question le sexisme à l'école d'architecture, de l'autre côté je me suis orientée vers les expériences participatives, à travers les travaux de groupe, j'ai suivi des cours d'autoconstruction et de co-construction avec les habitant·es, j'ai participé à des projets participatifs d'art et architecture, je me suis mesurée à la conception et installation des projets d'art urbain. Ces expériences ont été pour moi une façon efficace de m'éloigner du sexisme des agences d'architecture. En effet, les places de pouvoir ou de leaders charismatiques sont plus souvent occupées par les hommes, c'est eux qui vont parler avec les municipalités ou qui s'occupent de la partie créative par exemple, tandis que les femmes font plus la gestion, la comptabilité, etc. Ce phénomène est moins présent ou oppressant dans les milieux alternatifs de la participation urbaine, où il semble exister une plus grande mixité de genre parmi les conceptrices et concepteurs. Ce cheminement qui m'est propre reflète le caractère interdisciplinaire et indiscipliné de cette thèse, le choix de concepts complémentaires, des mots-clefs composés, de l'intersectionnalité.

1.1.a L'espace public : la neutralité supposée de l'espace

Image 7 : « Tu n'es pas seule »



Photographie d'une affiche faisant partie d'un mouvement militant en soutien aux femmes victimes de violence, « Les colleuses », Paris, (Custodi, 2020)

J'ai surtout tenté d'aborder la question de la représentation de l'espace comme relation entre construction et expression du pouvoir dominant. Je me suis éloignée de l'architecture en quête d'expériences plus artistiques et performatives dans l'espace urbain (à Terni, Rome, Lille, Paris). Je me suis concentrée sur l'espace public, car de toute évidence c'était là que se jouait, dès les premières revendications féministes, toute l'importance de la *prise de place – prise d'espace*, et la relation (qui est esthétique) entre représentation politique et représentation spatiale. L'espace public est l'espace où normalement on est porté·e à penser qu'on peut rencontrer des personnes provenant de plusieurs pays, de cultures différentes, c'est là où on est amené·e à penser qu'on peut rencontrer une multitude de genres différents. L'étiquette « public » fait penser à un espace ouvert à toutes/tous/touS·tes. Mais ce n'est pas si simple que ça. Dans l'espace public comme dans toutes les sphères sociales se retrouve une dimension de neutralité aveugle ou de façade.

La perception et l'usage d'un même lieu diffèrent selon l'âge, le genre ou la classe sociale. La définition même d'espace public dépend de la perspective depuis laquelle on le regarde. En reprenant une perspective socioculturelle présente dans les études urbaines, les espaces publics sont définis comme des *milieux d'interrelation*, de rencontre et d'échange (Svarre et Gehl 2019). Ce sont aussi des espaces *conceptuellement ouverts*, car dessinés pour

une variété d'usages, parfois invisibles ou accomplis par certaines catégories de citoyen·nes qui font des choses difficiles à tolérer. L'espace public est utilisé par une multitude de personnes et pour une grande variété d'usages et contribue à l'identité collective de la communauté qui l'habite. D'un point de vue politique, l'importance de l'espace public est soulignée comme lieu de visibilité où les citoyen·nes participent à la vie publique *et* politique de la ville. Enfin, d'un point de vue architectural, l'espace public est celui qui est accessible à tout le monde, en opposition à l'espace privé. L'objectif pour l'architecte, concepteur·ice et planificateur·ice de la ville, peut se traduire par sa capacité à rendre l'espace public séduisant à égale mesure pour les femmes, les hommes, les jeunes, les personnes âgées, etc.

Les relations qui s'y jouent sont caractérisées par des rapports de dualité, à la frontière entre le privé et le public, le social et le culturel, les hommes et les femmes. L'occupation des places publiques est un fait partagé par l'ensemble de la planète, mais les formes de coprésence en public sont spécifiques à chaque espace local, et les formes patriarcales dominantes seront différentes. L'espace public peut être vu « *comme un espace de médiation entre les citoyen·nes et le pouvoir, un espace de communication et un lieu symbolique où s'expriment des visions divergentes cheminant ver l'intérêt commun* » (Dris 2020, 31). Les relations socioculturelles qui s'articulent dans l'espace public [36] sont des relations conflictuelles, de confrontation des réalités disparates qui luttent souvent pour leur légitimité, pour acquérir *le droit à la ville* (Lefebvre 1968). En même temps, c'est l'espace de la tolérance, de la visibilité, de la rencontre avec l'autre, ce qui amène le caractère paradoxal de l'espace public.

L'ensemble de réflexions sur l'appropriation de l'espace est vaste (Perec [1974] 2000), sur son caractère presque sans forme avant d'y intégrer le vécu des habitant·es (Jacobs [1961] 2012; Mumford [1964] 2011). L'espace public est le lieu de la domination des architectes et urbanistes à l'ego fragile, qui en font leur canevas d'expression artistique. Mais l'ego des architectes urbain·es est le réflexe d'un pouvoir dominant, les commanditaires, publics ou privés, qui veulent le façonner pour symboliser leur époque, leurs ambitions, leurs rêves… leur domination (La Cecla 2011).

Chaque acte de transformation de l'espace peut en effet s'interpréter comme notre volonté de le maîtriser, de le faire accueillant pour nous : ce qui est une pratique constante dans l'espace public (Gehl 2011). On peut identifier le caractère d'une société en fonction de la variété architecturale de son bâti, de l'expression formelle qu'elle montre au monde (Rowe et Koetter 2006). La relation avec la propriété privée, et le conflit privé/public, est aussi le

[36] Ici je m'intéresserai seulement aux lieux physiques, sans ouvrir la boîte de Pandore de l'espace public virtuel.

résultat d'une construction juridique capitaliste de l'espace, dans laquelle la frontière est nette et il n'y a plus ces formes de propriété collective dite *commons* (communs) qui étaient autrefois un modèle hybride, comme le rappelle Silvia Federici dans *Feminism and the politics of commons* (Federici 2011; Giardini 2012; Festa 2016).

L'ESPACE PUBLIC PARTICIPATIF

La participation est une pratique urbaine dont les ressorts dans de nombreux domaines de l'action publique se situent au début du XXIème siècle, même si « *les expériences dans l'urbanisme ainsi que les premiers efforts de théorisation dans ce champ remontent à plus de 40 ans* » (Bacqué et Gauthier 2011, 37). En urbanisme, on peut distinguer l'urbanisme *top-down*, quand les décisions sont prises par les autorités locales et rendues publiques en un deuxième temps, et où la conception urbaine et architecturale est gérée sans implication de la population ; l'urbanisme *bottom-up*, quand la population investit des lieux et se réapproprie des espaces urbains, par exemple des espaces délaissés, et les idées et projets ainsi développés (résultats d'un travail en autonomie ou en collaboration avec des équipes d'architectes-urbanistes) sont acceptés et intégrés par les pouvoirs décisionnels ; l'urbanisme *participatif*, quand l'interaction entre pouvoirs décisionnels, architectes-urbanistes et population est déclarée dès le début du processus de transformation urbaine. Dans ce dernier cas :

> « Les moments où les habitants interviennent dans le processus de projet sont également à considérer pour qualifier les pratiques : tardifs, en réaction à des solutions produites par d'autres, ou en amont, dans une dynamique de co-construction de celles-ci. En fonction des modalités que prendront ces facteurs, on pourra trouver derrière l'expression d'urbanisme participatif des démarches s'apparentant à de l'information ou de la communication, à de la consultation, de la concertation, de la coproduction, de la codécision voire de l'autopromotion ou de l'autogestion ».
>
> (Zetlaoui-Léger 2013, 1)

Le degré d'implication — et donc de participation — change en fonction de la démarche mise en place, allant du plus faible (la simple information) au plus fort (l'autogestion) ; cela reflète une évolution de la pensée sur la transformation des espaces habités, à examiner contextuellement au paradigme socioculturel du milieu démocratique au sein duquel la pratique même s'est développée. L'urbanisme participatif est donc une dérivation de la démocratie participative, là où celui-ci est réglementé dans un espace de droit juridique, mais les pratiques en elles-mêmes sont présentes là où les habitant·es entament un processus d'appropriation *commune* et partagée, comme l'a souvent montré l'anthropologie

urbaine (Marinella Sclavi 2002; Svarre et Gehl 2019). C'est souvent dans une *zone de non-droit* qu'émerge la potentialité participative. De mon point de vue féministe, le problème principal que j'observe est l'absence d'un questionnement sur qui seraient les principaux bénéficiaires des espaces ainsi créés. Bien que les politiques participatives s'engagent de plus en plus à créer des documents opératifs pour l'égalité comme le Plan d'égalité femmes/hommes (Largeau 2011), il importe de souligner que cela se fait sous l'influence des directives européennes pour l'égalité de genre (le désormais bien connu gender mainstreaming [37]) et donc dans une démarche « *top-down* » ou « volontariste », sans problématisation de ce qu'est le genre : ce qui assure la bicatégorisation femmes *versus* hommes.

[37] Toutes politiques publiques locales dérivant de ces directives seront dorénavant dans le texte appelées « gender mainstreaming » ou « de dérivation gender mainstreaming ». Le **gender mainstreaming** (GM) fait référence au programme de l'UE pour l'égalité de genre, qui vise à l'incorporation d'une perspective de genre dans toutes politiques : URL: [http://eige.europa.eu/gender-mainstreaming] Dernière consultation le 13/09/22.

1.1.B L'EXEMPLE PIONNIER DE VIENNE

Je commence ma recherche en 2015, et le premier terrain d'étude a été l'approche gender mainstreaming de Vienne. Je découvre le terrain grâce à l'article scientifique italien« Genre et planification — la perspective de genre au sein des politiques urbaines en Europe, le cas de la ville de Vienne »[38] (Bartolini 2011). Ce qui m'a intrigué dans cet article c'était la relation aux pratiques participatives, alors que par la suite et grâce à mon enquête à Vienne j'ai pu préciser la relation *top-down* exercée par la municipalité. Cette relation est davantage explicitée dans le manuel viennois qui répertorie l'ensemble des expériences *gender mainstreaming in urban planning* effectuées par la municipalité de Vienne depuis les années 1990 (Kail 2014). Le texte met aussi en valeur toute une série de généralités qui découlaient de ces expériences pratiques. Il m'a été vraiment utile pour mettre en perspective l'intérêt du gender mainstreaming, et surtout ce fut une porte d'entrée pour développer toute la problématique.

Ce qui suit est en grande partie repris du chapitre « L'approche gender mainstreaming dans l'exemple des espaces publics viennois » que j'ai publiée dans le livre : *La ville : quel genre ? – l'espace public à l'épreuve du genre* (Luxembourg, Faure, et Hernandez-Gonzalez 2017)[39].

LE GENDER MAINSTREAMING À VIENNE

Les initiatives viennoises ont été rendues possibles grâce à l'engagement de l'administration municipale, sous l'impulsion de l'Union Européenne en matière de directives relatives au *gender mainstreaming*. Le choix viennois de développer cet axe sous le prisme de la planification urbaine s'est élaboré au regard de plusieurs facteurs, liés à la nature intrinsèque de la ville, à son développement démographique et à la situation économique, sociale et politique.

Vienne, capitale de l'Autriche, est une ville en expansion qui compte 1,8 million d'habitant·es réparti·es dans 23 arrondissements. Les perspectives de l'évolution de la ville laissent envisager une croissance à 2 millions d'habitant·es. Considérée comme une « *ville verte* », Vienne a néanmoins une forte densité dans les quartiers centraux, souffrant d'une congestion résidentielle et d'une absence d'espaces ouverts suffisants dans ces quartiers. Le système de transports publics est extensif et 60 % de la population vit en logement social. Cela témoigne d'un engagement des administrations vers le social, même si, malheureusement, ces dernières années, les ressources publiques n'ont pas augmenté dans les mêmes proportions que la population, provoquant un déséquilibre entre ressources et besoins. […]

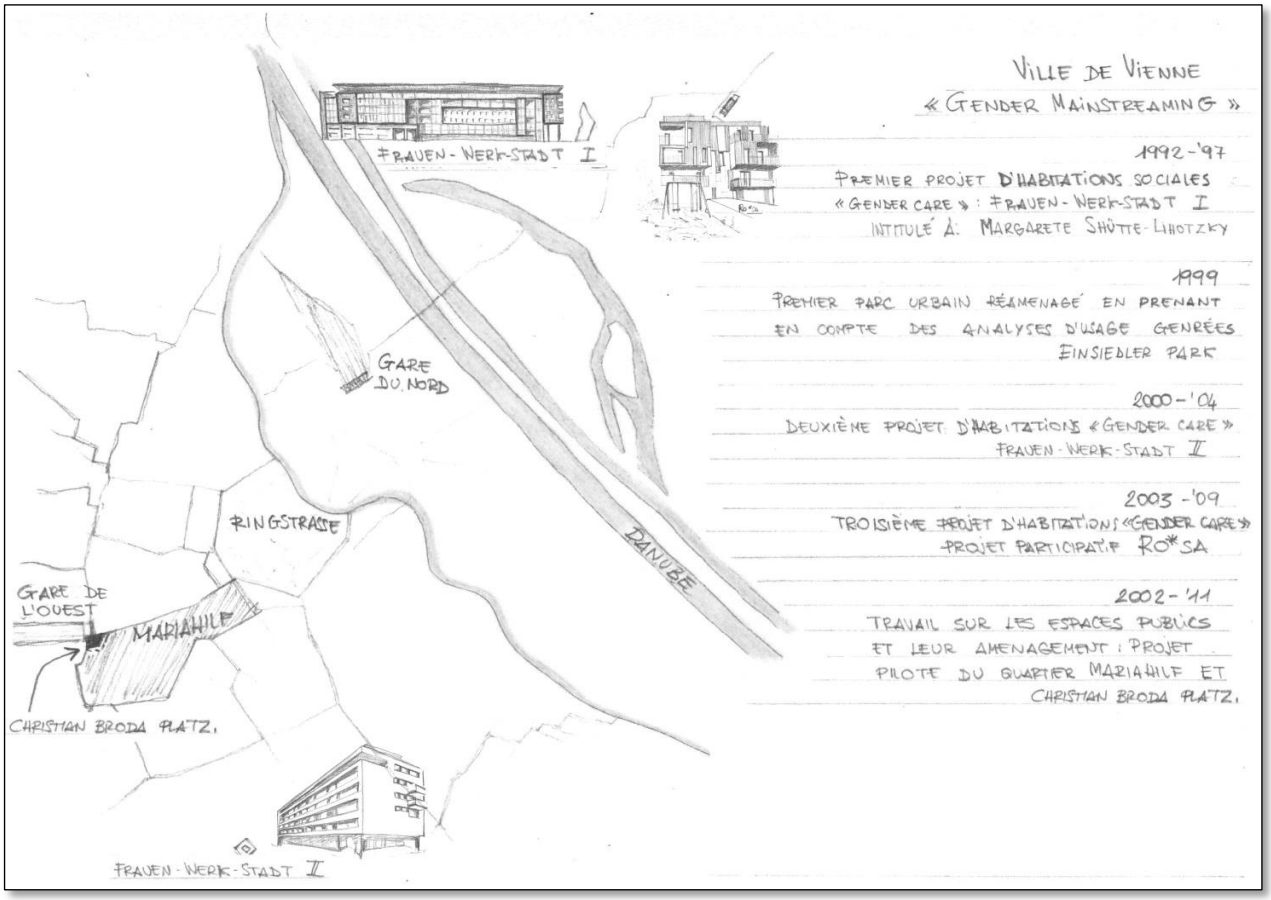
Le point de départ de l'expérience viennoise peut être daté de l'exposition de 1991 titrée *Who does public space belong to? Women's everyday life in the city* (À qui appartient l'espace public? La vie quotidienne des femmes en ville) dans laquelle les organisatrices, Eva Kail et Jutta Kleedorfer, ont déclenché un processus qui s'est renforcé au fil du temps avec un rythme très soutenu. L'année

[38] Titre original : « Genere e pianificazione — La prospettiva di genere nelle politiche urbane in Europa, il caso della città di Vienna »
[39] Les sections retranscrites seront encadrées.

suivante, un bureau municipal spécifique a été établi : le *Co-ordination Office for Planning and Construction Geared to the Requirements of Daily Life and the Specific Needs of Women*, bientôt connu sous le nom de *Women's Office* et renouvelé en 2010 pour devenir *The Executive Group for Construction and Technology — Mainstreaming of the gender Experts.*

Les premières dispositions en matière d'aménagement du « bureau des femmes » (*Women's office*) ont été des appels d'offres publics pour la mise en œuvre de deux interventions de logement social, dont la première n'était ouverte qu'aux studios de design dirigés par des femmes, en 1992 (le Frauen-Werk - Stadt I) et en 2000 (la Frauen-Werk-Stadt II) (Bartolini 2011 ; Custodi 2015). Par la suite, en 1997, le *Women's office* a élargi la perspective de genre sur le réaménagement urbain des parcs publics, avec l'élaboration d'une enquête sociologique sur l'utilisation de ceux-ci par les jeunes : 12 filles ont été invitées à réfléchir à comment elles auraient aimé organiser les espaces du parc : le résultat a été une attention aux « micro-espaces » pour permettre non seulement des usages autres que les usages classiques (réservés souvent aux hommes, comme le football ou le basket), mais aussi permettre la présence d'espaces hors normes mixtes, où il devient possible de mener des activités entre filles sans être constamment sous le regard masculin (qui amène des sentiments de contrôle et de crainte).

Carte 1 : Cartographie des actions gender mainstreaming à Vienne



(Custodi 2018)

LES CRITÈRES DE PLANIFICATION *GENDER-SENSITIVE*

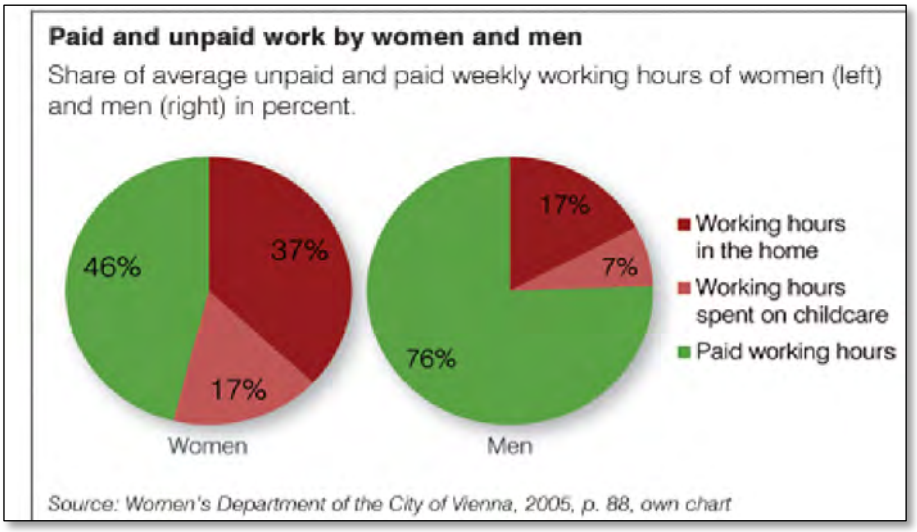
L'objectif de ce processus est de considérer les besoins des personnes qui sont souvent oubliées et invisibilisées dans la planification traditionnelle. Il s'agit de configurer la planification en connexion avec les intérêts des groupes spécifiques en étant *gender-specific* et *age-specific*. Afin d'augmenter la qualité du processus de planification et de répondre aux demandes de plusieurs groupes d'individus, l'idée est de créer des espaces flexibles et adaptables qui puissent générer de nouvelles potentialités d'appropriation de l'espace par les habitant·es.

L'usage ciblé de ressources (*Prendre en compte le Temps et l'Espace*) en tant que biens nécessite une distribution équitable en ville. L'utilisabilité et la fonctionnalité d'une ville dépendent de la commodité des habitant·es qui passent une grande partie de leur vie à proximité de leur logement. C'est un problème *gender-oriented* parce qu'il se combine avec le fait que les femmes n'ont souvent pas de voiture ou assument seules toutes les tâches ménagères. Or, elles forment un groupe de personnes avec leurs besoins spécifiques.

La perspective *gender-sensitive* dans la planification repose sur toute une culture vouée à comprendre et à satisfaire les **besoins du quotidien**. Il devient important de divulguer et de partager cette culture (dans un mécanisme qu'on peut définir d'*empowerment*) afin de comprendre pourquoi et dans quelles situations femmes et hommes ont des besoins différents selon leurs rôles, leurs âges et leurs parcours sociaux et culturels. […]

Un point fondamental du processus de planification *gender-sensitive* est celui de considérer le travail domestique non payé comme ayant la même valeur que le travail rémunéré, notamment en prenant en compte la dimension complexe de la vie quotidienne de chacun·e, qui ne se mesure pas seulement avec la productivité salariée. Bien que l'égalité gagne du terrain et que la division *gender-specific* des tâches devient plus nuancée, tout ce qui concerne les occupations relatives au soin (envers les enfants, les parents) reste, en Autriche, largement genré : ces activités sont encore accomplies à la maison et par les femmes. C'est pourquoi le *gender mainstreaming* viennois, dans la planification et le développement urbain, met l'accent sur l'importance de considérer la maison comme étant un véritable lieu de travail. Lors de l'entretien avec Eva Kail, elle relève que cette perspective aide les concepteur·rices à rendre plus vivable la routine quotidienne pour les travaux ménagers et de soin, à prendre en compte la multitude des femmes au foyer, mais aussi sur un nombre croissant d'hommes, surtout parmi les jeunes, de plus en plus enclins à accomplir ces tâches domestiques. De cette approche découle l'importance de critiquer l'approche normative avec laquelle femmes et hommes sont « *interprété·es* » : les femmes sont des mères, des femmes au foyer, elles gardent les enfants et les personnes âgées. À l'inverse, les hommes travaillent dehors, ne s'occupent pas de la vaisselle, ne font pas la cuisine. Ce sont des stéréotypes, mais encore tout à fait réels, face auxquels on a beaucoup à réfléchir quant aux moyens de les éradiquer.

Tableau 1 : Infographie de la répartition genrée du travail payé et non payé à Vienne en 2005



(Kail 2014, 18)

CONCEPTION ET CONSTRUCTION BASÉES SUR LES EXIGENCES DE LA VIE QUOTIDIENNE

Le concept central dans le gender mainstreaming de Vienne est d'augmenter la vigilance des planificateur·rices, architectes, urbanistes et toutes autres personnes engagées dans la « *planification du quotidien* », à l'égard des attentes des utilisateur·rices, représenté·es par différents groupes des personnes enracinés dans un site spécifique (ou dépendant du local). Il s'agit d'exécuter les principes du *care* dans la planification et la construction des logements, des immeubles pour les services publics, des aspects reliés au trafic et à l'impact des espaces publics dans l'*urban design*.

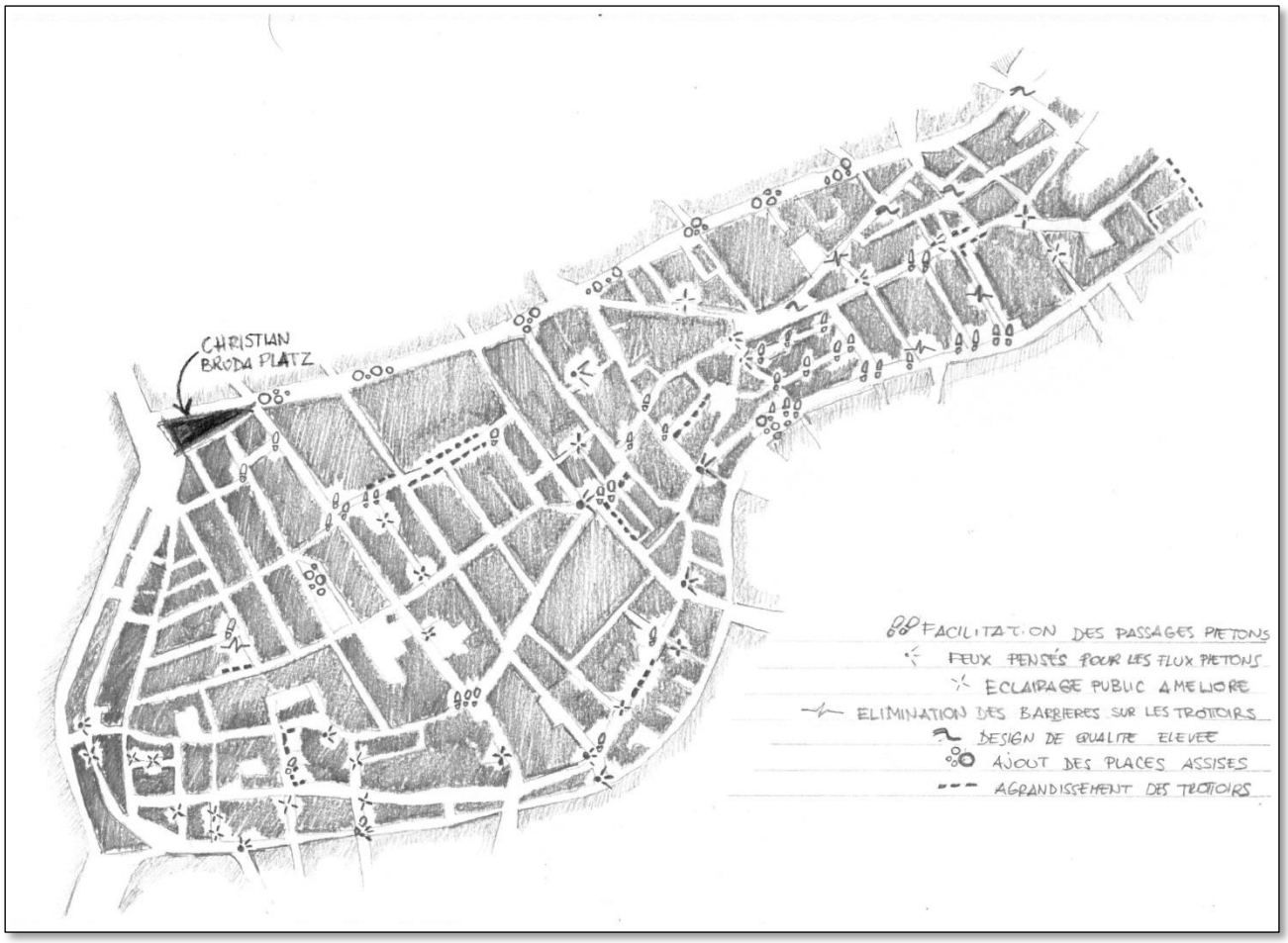
Le résultat porte vers des indications concernant l'importance de la flexibilité des intérieurs, de la présence des espaces communs et des terrains de jeu pour les enfants (avec une signalétique adéquate, visible et audible), des boutiques et marchés nécessaires à la vie de quartier. Par exemple, la création d'un espace ouvert et végétalisé à proximité du domicile aide à l'accomplissement du travail quotidien, parce que certaines activités ne sont pas forcément accomplies à l'intérieur de l'appartement (faire la lessive, réparer un vélo, etc.) ou parce que les jeunes enfants peuvent acquérir plus d'indépendance tout en restant sous le contrôle des parents.

L'EXEMPLE PIONNIER DU QUARTIER MARIAHILF

Le processus évolutif et temporel avec lequel le gender mainstreaming trouve sa place dans la planification viennoise part du domicile pour arriver à une conception urbaine plus complexe. Les pratiques urbaines se développent à partir de la maison et s'étendent au fur et à mesure dans les espaces verts et dans la planification urbaine. L'exemple du quartier Mariahilf offre un terrain paradigmatique pour la planification urbaine parce qu'il compte une variété d'usages très large, englobant des moments d'engagement politique et une forte présence de vie associative, professionnelle et militante. Ce quartier a été choisi en 2002 comme territoire pour tester le premier projet pilote du développement urbain de *gender Care*. Ce projet était axé sur le réseau piéton, qui découlait du constat que la plus grande partie des piéton·nes était composée de femmes[40]. Ce micro-projet urbain a permis une meilleure gestion des espaces et des rôles sociaux qui s'y déroulent. Avant toute décision de planification, il y a eu un moment d'enquête afin d'identifier les types d'usage et donc *les genres* qui utilisaient les espaces du quartier. Chaque point d'intervention a été détecté initialement par une analyse minutieuse, ciblée à la réussite des pratiques urbaines et un travail conjoint entre administrations et citoyen·nes, avec des études sur l'utilisation, y compris des entretiens avec les utilisateur·rices.

[40] Lorsqu'il s'agit d'espace public, Elizabeth Irschik prend la précaution de parler de rôles sociaux, plutôt que des rapports hommes-femmes. Par exemple, un piéton avec une poussette, même s'il est vrai qu'on l'associe plus souvent à une femme, n'empêche pas que ce soit un homme. En revanche, certains problèmes sont encore clairement liés au sexe : sur le plan de la sécurité physique et personnelle, les femmes sont davantage exposées aux risques.

Carte 2 : Acupuncture urbaine pour le quartier Mariahilf, Vienne



Réélaboration du schéma d'acupuncture urbaine du projet pilote pour le quartier Mariahilf, Vienne.
Custodi 2018

Critères mis en exergue :

- Trottoirs plus larges
- Absence des barrières
- Feux stratégiques
- Sécurité
- Bon état des lieux

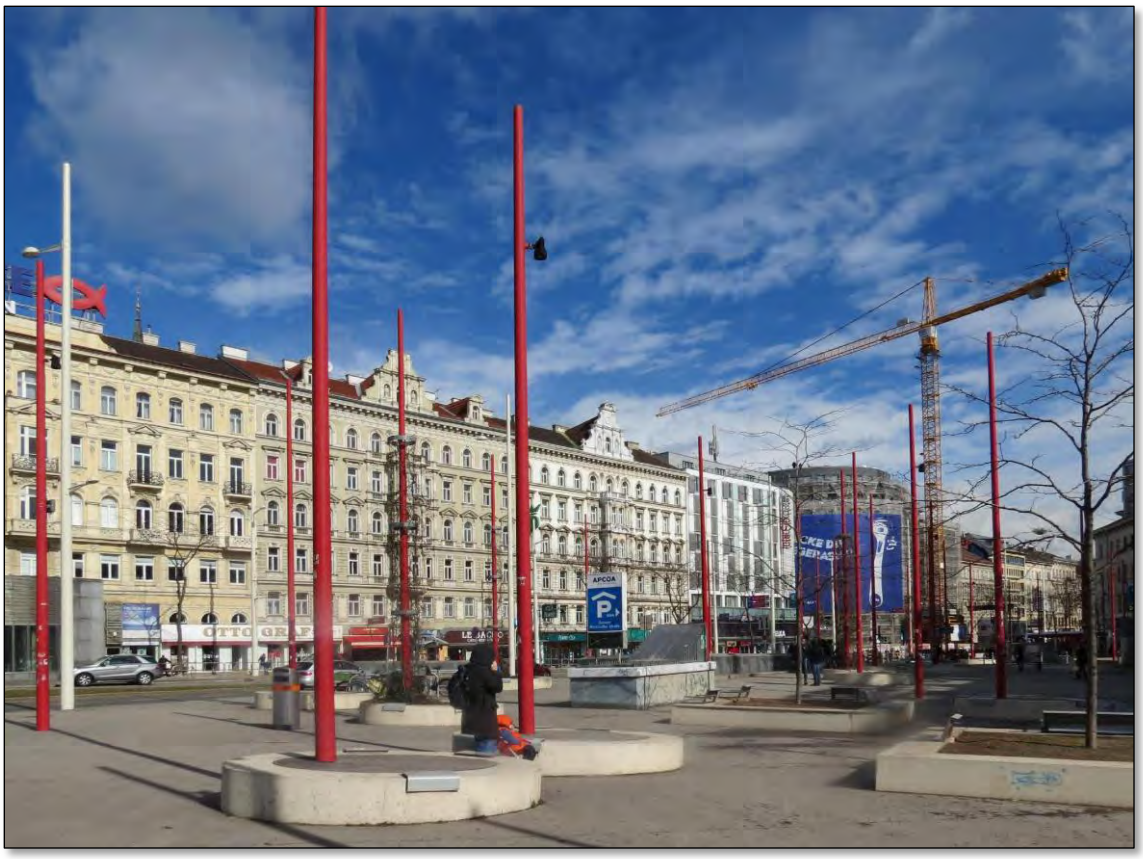
Concrètement, deux mesures destinées à améliorer la visibilité pour les piéton·nes aux carrefours ont été prises : il s'agit de l'extension des trottoirs et de l'élévation des passages piétons (toujours dans des endroits spécifiques et préalablement évalués). « *Le choix du "où" est le vrai point crucial, étant le résultat d'une analyse soigneuse et attentive des utilisateur·rices, qui devient alors fondamentale avant toutes interventions urbaines.* »[41]

Il est inévitable qu'avec de telles mesures, il y ait des désavantages pour certain·es. Les automobilistes auront, par exemple, sûrement moins des places pour se garer et leur vitesse sera de fait réduite. « *L'important dans cette expérience était de bien comprendre les besoins des piéton·nes, souvent forcé·es de suivre des parcours plus longs que nécessaire, tout en privilégiant le trafic routier.* »[42]

[41] Informations issues de l'entretien avec Elizabeth Irschik le lundi 2 mars 2015 à 11h.
[42] *Ibid*.

Un autre exemple très significatif d'aménagement urbain, toujours dans le cadre de ce projet pilote, est sans aucun doute Christian-Broda Platz, comme le souligne Elizabeth Irschik dans notre entretien. Située au bout de Mariahilf Straße, face à la Westbahnhof (gare ouest), cette place représente une intervention au sein de l'implémentation des places assises. Elle se compose d'un certain nombre de poteaux rouges, autour desquels sont disposées les places assises, sous des réverbères. Le sol possède une petite pente, résolue par l'inclinaison plutôt qu'avec des marches, pour minimiser les barrières circulatoires.

Image 8 : Photographie de Christian Broda Platz, Vienne.



(Custodi 2015)

Le design constitué par la « forêt » de poteaux rouges donne à ce lieu une identité forte, tout en restant simple et non invasif. Il résulte d'un processus de *gender Care*, même s'il n'est pas si évident de s'en apercevoir. Avoir plus des places assises, ou éliminer des barrières circulatoires, influence directement le bien-être général, notamment en termes d'égalité hommes-femmes. Il ne s'agit pas ici de définir *la place* en tant que *forme féminine* pour sa nature d'intériorité, sorte d'*utérus urbain* propre à une hypothétique fécondation de l'urbain et du civil, qui donnerait lieu à des conditions favorables pour la naissance des relations. Il s'agit plutôt de garder en tête le fait (concret et réel) que sans l'attention féminine pour la création d'espaces plus équitables, cela n'aurait pas eu lieu.

PROCESSUS DE CONSCIENCE COLLECTIVE, FORMATION D'UNE CITOYENNETÉ « *QUI UTILISE L'ESPACE PUBLIC ?* »

Comme souligné auparavant, en utilisant le terme *gender*, l'administration viennoise fait référence aux rôles sociaux des hommes et des femmes définis dans la société, et pourtant voués à changer au fil du temps. Parallèlement, l'utilisation du mot *Mainstreming* veut souligner l'importance d'établir la centralité de l'élément *gender Care* dans la planification pour qu'il soit intégré à toutes décisions politiques. Les concepts clefs renvoient à une ville équitable et partagée, dans laquelle toute différence parmi les citoyen·nes peut *avoir lieu*.

Cette planification s'oriente vers un espace urbain *multiusage*, conçu avec un regard attentif, soigneux, pluriel. Mais pas indifférent. Dans l'entretien mené avec Elizabeth Irschik (faisant partie du bureau de planification et design urbain), elle remarque de façon très nette comment, dans les aspects pratiques de la conception et de la production des espaces urbains, « *"everybody" doesn't exist: le sujet générique "tout le monde" ne veut rien dire, il n'existe pas et ce serait une erreur de penser la société en ces termes*[43] ».

Image 9 : Les représentations genrées dans les transports publiques viennois.



Photographie d'un intérieur de bus viennois avec les représentations diversifiées par rapport aux stéréotypes de genre
(Custodi 2015)

[43] Informations issues de l'entretien avec Elizabeth Irschik le lundi 2 mars 2015 à 11h.

Sur le plan de la conception, l'aménagement de l'espace urbain à Vienne dérive d'une sensibilité s'intéressant davantage au potentiel social d'un lieu plutôt qu'à son design et son résultat esthétique. L'ensemble des mesures minutieuses exposées auparavant s'inscrit vraiment dans l'esprit d'une gestion de l'urbain comme d'une extension du domicile ou comme une grande maison commune qui a une échelle urbaine, mais qui nécessite l'attention particulière d'un architecte à chaque rue. On peut remarquer l'importance donnée à l'espace ouvert, à l'espace vert et aux activités ludiques.

Le caractère éphémère des dispositifs et des structures de gender mainstreaming est fondamental. Le risque est de standardiser les réponses d'aménagement urbain alors qu'elles nécessitent de *rester* "suffisamment indéterminé" pour permettre des usages diversifiés, le développement de relations et la construction d'espaces publics du *Care*. La pratique habituelle d'aménagement veut qu'à un type de problème soit proposé un type de réponses, or le genre nécessite des raisonnements fluides et une réinvention des solutions. De fait, tout cela a l'aspect d'une « théorie de l'imperfection », n'offrant pas de solutions stratégiques. Mouvant et imprécis, cela constitue un stimulus qui nous questionne sur la validité du travail et ses éventuelles améliorations.

Le travail de gender mainstreaming à Vienne et dans d'autres villes du nord de l'Europe apporte un bagage d'expérience significatif, mais il faut se demander s'il n'existe pas un risque de cristallisation des notions. Les bonnes pratiques (« bonnes » aussi pour leur degré d'imprécision et leur statut informel) peuvent toujours se transformer en règle figée et, au fil du temps, perdre leur ancrage contemporain. La question du genre ne peut pas être figée parce que les changements sociaux, humains et culturels sont en mouvement permanent.

Pour conclure, le gender mainstreaming viennois se positionne, dans les politiques et pratiques urbaines, comme une stratégie qui tend à réduire les inégalités entre les genres en ville, par le biais d'une attention plus profonde aux différences, conscience indispensable pour une meilleure qualité du processus de planification. Les objectifs et les critères activés sont strictement liés aux principes du *care* appliqués à la vie et aux tâches du quotidien.

1.2 RÉCIT DE STAGE : UN CONTEXTE FIGÉ

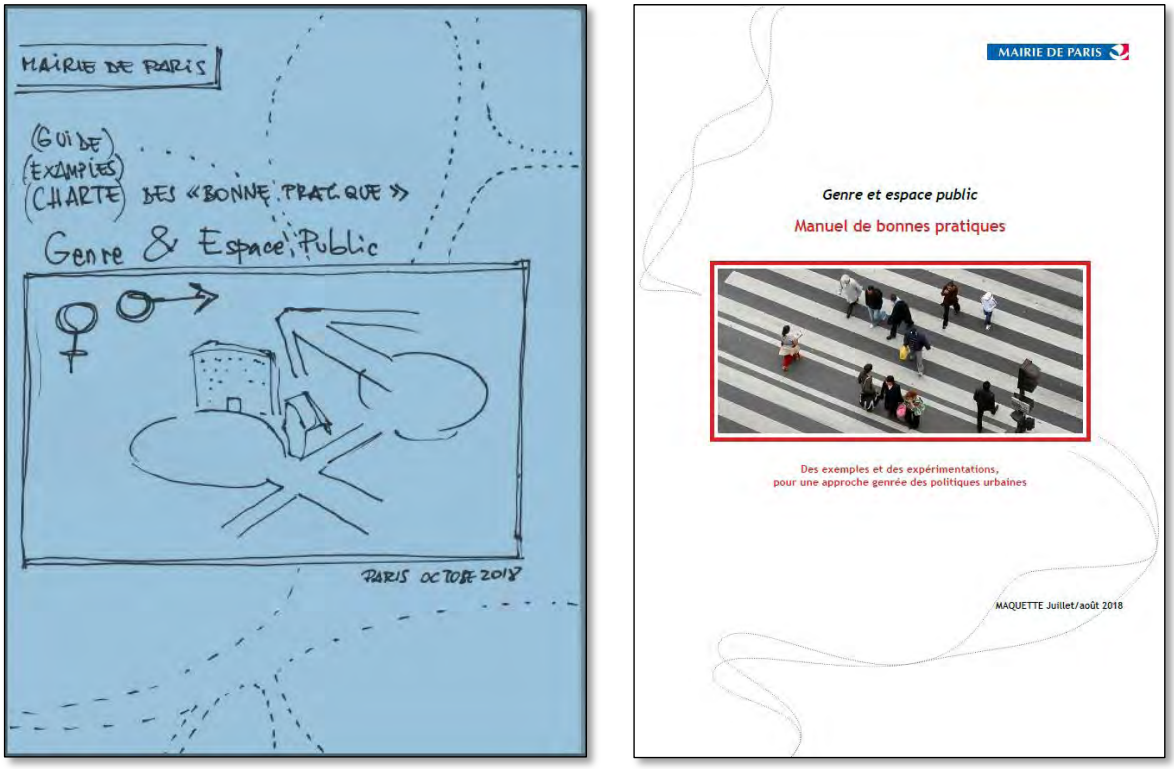
En 2017, lors de mes premiers entretiens de terrain, je rencontre Mme K., chargée de projet sur l'égalité femmes/hommes à la ville de Paris. J'avais demandé un entretien avec elle pour discuter du guide référentiel « Genre et espace public » paru en 2016. Lors de l'entretien émerge le grand travail encore à faire pour valoriser les expérimentations en acte et poursuivre la sensibilisation autour du genre dans les politiques publiques et urbaines. Mme K. sera par la suite ma tutrice pendant les 6 mois de stage. Le document décrivant la mission de mon contrat parle de la contribution à la rédaction d'un deuxième texte, la suite du guide référentiel, qui dans les intentions initiales devait être un « *manuel de bonnes pratiques* ». Pendant le stage, je me suis positionnée de manière périphérique face à une réalité institutionnalisée (le gender mainstreaming) que j'analyse sans en faire nécessairement partie. Cependant, j'ai ressenti une forte implication dans les projets, causée par le conditionnement du contexte autour de moi et le partage d'idées lors des entretiens, ce qui rend mon investigation située et partielle. Mon terrain de recherche commence donc à partir de mon être située dans un contexte et une pratique, et se divise en deux voies complémentaires (l'institutionnel et le militant), tout en questionnant le problème de l'hybridation des deux.

Le temps de mon stage, de mars à septembre 2018, avec Mme K. nous nous sommes mises d'accord sur le fait qu'il sera rythmé en trois temps : une partie de rédaction d'un dossier général ; une partie de structuration des sujets pour la publication d'un deuxième guide de bonnes pratiques ; et une partie sur les entretiens auprès des sujets individués comme centraux dans le discours sur le genre et l'espace public. Cette troisième partie sera la plus importante en termes de temps et elle représente également le corpus principal d'investigation ethnographique de cette thèse. Il s'agit d'un corpus d'entretiens sur la relation entre les différent·es acteur·rices du processus d'intégration du genre dans la pratique de l'urbanisme. L'idée, à la base des entretiens organisés via les contacts de Mme K., était de faire un point après 4 ans, à partir du moment où la ville de Paris a commencé à manifester un intérêt pour le genre.

1.2.A LA MISSION DU STAGE

À mon arrivée dans le Service d'Égalité, Intégration et Inclusion (le SEII, au sein de la direction de la démocratie, de la citoyenneté et des territoires, la DDCT), Mme K. avait déjà sélectionné un bon réseau des contacts et des actions éparpillées en France. Il fallait regrouper les actions par thématique, faire des entretiens pour voir où on en était de la diffusion du guide, si les questions genre-espace avaient trouvé d'autres interlocuteur·rices, comment avancer le projet des Sept places, etc. Ma mission était de contribuer à l'élaboration d'une récolte de « *bonnes pratiques* »,

Planche 5 : Manuel de bonnes Pratiques



Première esquisse à gauche, maquette finale à droite. Ville de Paris (Custodi 2018).

Les étapes intermédiaires prévoyaient d'organiser un dossier général *Genre espace public*, à travers le complément d'information issu des actes des séminaires de 2014, 2015 et 2017, et l'évaluation de l'état des lieux actuel sur la prise en compte du genre dans plusieurs actions et politiques urbaines de la ville, suite au guide référentiel publié en 2016 et au projet Réinventons nos places !. Cette évaluation, nécessaire pour faire un point sur l'état d'avancement de la prise de conscience sur le genre, a comporté une phase d'analyse qualitative des données, structurée autour de la mise en place de plusieurs entretiens et rendez-vous avec les acteur·rices urbain·es impliqué·es dans cette démarche, à la fois pour

évaluer des actions déjà réalisées et pour discuter des perspectives d'actions futures au sein des services de la ville.

L'emploi du temps, initialement prévu en trois temps, a été ensuite organisé en deux temps :

1. Mars, avril, mai : entretiens et organisation du dossier général
2. Juin, juillet, août : mise en place d'une cartographie des bonnes pratiques, dont le format (cartographie, fiches techniques, etc.) et la nature (en ligne, en papier, open source, etc.) étaient à définir en raison des résultats issus du recensement des besoins en actes à travers les entretiens. La forme finale a été une récolte de fiches sur les pratiques existantes, qui n'a pas encore abouti à un livre publié. Selon un point de vue que j'ai souvent exprimé avec Mme K., il devait recueillir aussi des exemples problématiques, mais elle a choisi de rester sur la pratique positive.

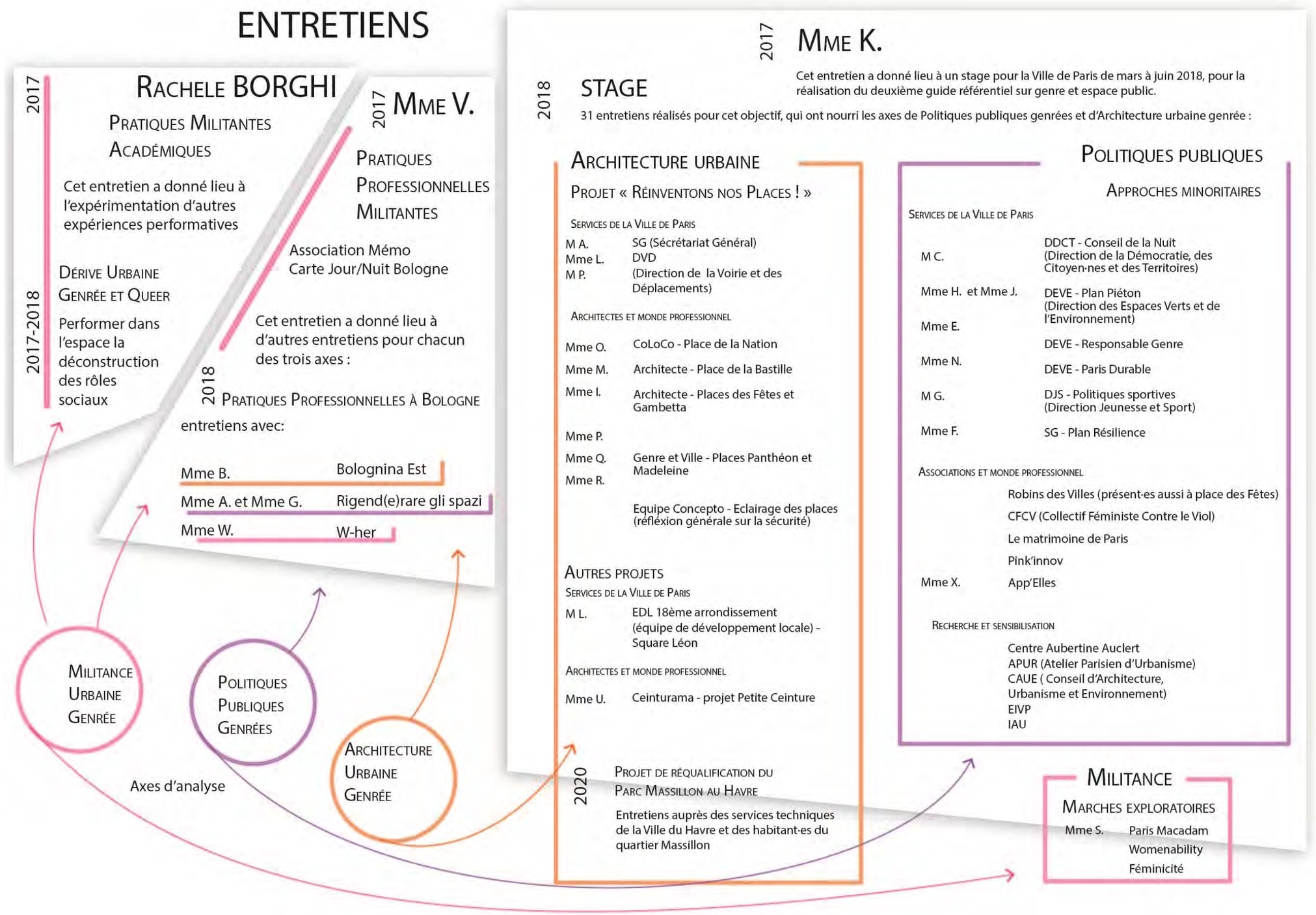
À partir des entretiens, il émerge un besoin de mise en réseau, d'informations et de formations de la part des acteur·rices interviewé·es. La rédaction d'un protocole de formation type est donc devenu un autre objectif de ce stage. Étant donné que nous étions au début de la prise en compte du genre dans les politiques urbaines, les facteurs importants à considérer, d'un point de vue théorique, étaient l'information, la formation et surtout l'autoformation. Tous·tes ces acteur·rices nécessitaient une valorisation et d'un vrai soutien, sans lesquels il ne peut pas y avoir une diffusion à grande échelle des contenus des références théoriques[44].

LES ENTRETIENS

À partir du réseau de contacts de Mme K. j'ai envoyé une série de mails pour demander des rendez-vous, sous forme d'entretien. Des 62 rendez-vous prévus, j'en ai effectué 32 au total. Certains de ces rendez-vous ont effectivement pris la forme d'entretien, pour faire une évaluation d'actions réalisées, tandis que d'autres ont pris plutôt la forme de rencontres moins formelles, pour discuter de possibles perspectives. Les entretiens à proprement parler ont concerné en grande majorité les acteur·rices de Réinventons nos places ! et les associations qui s'occupent depuis un certain temps de genre et de ville, à savoir Genre et ville, Womenability, FéminiCités, Les robins des villes, Ville ouverte, Memo, etc.

[44] Le guide des bonnes pratiques vient de paraître en mai 2021, après 3 ans de réflexion, et les directions de la ville de Paris continuent d'infuser, mais il est impossible de dire s'il y a eu un véritable pas en avant, surtout du point de vue budgétaire. Dans cette thèse les analyses portant sur la ville de Paris s'arrêtent à 2018.

Schéma 2 : Les entretiens effectués pendant la thèse



(Custodi 2022)

D'un côté, les entretiens avec les architectes et les urbanistes, obligé·es de prendre en compte le genre en tant que mission inscrite dans leur cahier des charges, ont manifesté des réticences à parler de genre, qui leur parait superflu. Selon elleux, faire la ville, c'est penser à tout le monde. De l'autre côté, les associations remarquent souvent l'importance de différencier, dans ce « tout le monde » aux connotations floues, des types humains et urbains, par genre, classe, race, et ce dans une approche intersectionnelle qui pourrait aider les professionnel·les, mais aussi les citoyen·nes à mieux comprendre les enjeux d'une ville plus inclusive, plus accueillante, moins violente, *douce.* D'ailleurs utilisé pour parler de mobilité douce, ce terme fait référence à une sphère dite féminine depuis toujours.

Nous pouvons remarquer ici l'importance de sortir de schémas de signification verbale genrés dans la diffusion d'information grand public. Différencier et faire l'effort de prendre en compte les différences de genre avec des analyses, des diagnostics et des réponses ciblées pour les femmes, impliquerait sur le moyen et long terme la capacité de dépasser ces mêmes différences.

En ce qui concerne les architectes et les urbanistes, le projet Réinventons nos places ! s'inscrit dans le cadre d'un appel d'offres à double structure que la Mairie de Paris venait de mettre en place pour la première fois. Cela complique les choses parce qu'il s'agit d'un nouveau processus qui se veut innovant, mais qui est géré avec des outils financiers et techniques traditionnels, d'où l'extrême complexité pour les équipes de faire un travail approfondi de prise de conscience du genre. Néanmoins, l'activité diagnostic du bureau d'études Genre et Ville par exemple, a donné des résultats remarquables concernant la place du Panthéon et la place de la Madeleine. À la place des Fêtes, le Collectif Quatorze — non affilié à des spécialistes — s'est trouvé obligé d'avancer en solitaire, s'efforçant de trouver des solutions aux questions posées grâce à une observation des activités sportives pratiquées par les enfants différenciés par genre (la question des agrès pour la musculation, ou de l'escalade) qui n'auraient pas eu le même poids autrement.

Ensuite, avec plusieurs acteur·rices de la ville impliqués directement dans Réinventons nos places ! comme les acteur·rices de la DVD[45], ou impliqués dans d'autres processus innovants du point de vue de la participation citoyenne (Plan piéton, DEVE[46], Paris durable, mission résilience, budget participatif, conseil de la nuit), les rendez-vous ont pris la forme

[45] Direction de la Voirie et des Déplacements, Ville de Paris.
[46] Direction des Espaces Verts et de l'Environnement, Ville de Paris.

d'une discussion autour de perspectives futures, d'actions à mettre en place et de synergies qui peuvent se créer entre les directions sur ce sujet.

Ces entretiens nous ont permis de faire émerger deux axes principaux d'avancement :

- Besoin d'information : les fiches des bonnes pratiques
- Besoin de formation : mise en place d'un programme type pour les professionnel·le·s

Le besoin de formation a été évoqué par toutes les personnes interviewées, acteur·rices de la ville, architectes et urbanistes, associations (intéressées à l'idée de fournir leur contribution à un module de formation). Dans ce programme ambitieux, ma tâche était de créer un brouillon de fiche pilote, avec des mots-clefs, et un programme type de formation. Le suivi devait être assuré par une doctorante CIFRE[47] dès l'année suivante. Enfin, même si le SEII constitue la cabine de pilotage du projet, j'ai créé un organigramme horizontal pour aider dans la visualisation de ce sujet transversal au sein des différentes directions concernées. Le SEII avait en effet besoin de diffuser auprès des autres directions et d'autres potentiels partenaires, le « *schéma directif* » des actions.

[47] Conventions industrielles de formation par la recherche : c'est un dispositif de cofinancement de thèse de doctorat, la·e doctorant·e est embauché·e par une entreprise, et la recherche est validée par l'école doctorale et l'entreprise.

Tableau 2 : La présence du genre dans les directions de la ville de Paris

GENRE ET ESPACE PUBLIC			
LES BONNES PRATIQUES, LES DIAGNOSTICS ET LES INDICATEURS POUR UNE VILLE PLUS ÉGALITAIRE POUR TOU·TES			
TAG	TYPES D'ACTIONS (LES BONNES PRATIQUES ET LES FREINS)	QUI EST CONCERNÉ.E ? (LES RÉFERENT·ES ET LES PARTENAIRES)	LES DISPOSITIFS DE GESTION (LES OUTILS PRATIQUES)
CIRCULER	Les projets d'aménagement urbain (Sept places, porte de Montreuil, Ceinturama, etc.) Le plan piéton	DVD, DU Collectifs d'architecture Cabinets d'expert·es	Les diagnostics d'usages genrés (comptages, etc.) La formation par les écoles et pour les écoles Un workshop sur les toilettes publiques
OCCUPER L'ESPACE	Sensibilisation pour les jop24 (sport) Éducation à la biodiversité la résilience, les actions durables (vert) Éducation à l'égalité dans les sports près des jeunes	DJS DEVE APUR	Un rapport femmes et sport Un travail sur le vélo comme moyen de transport et de sport
PRÉSENCE ET VISIBILITÉ	Noms des rues Communications et représentations non sexistes Projets portés par des femmes Cartographie des actions Art	DDCT	Bases de données Plateforme open source Communication
SE SENTIR BIEN EN VILLE (JOUR ET NUIT)	Sensibilisation à un éclairage différencié Les marches citoyennes mixtes et non mixtes pour l'*empowerment* Éducation à la coveillance Les temps de la ville	DDCT EDL et politique de la ville	La sensibilisation par les associations (CFCV, À Nous la Nuit)
PARTICIPATION	Les budgets participatifs Le soutien aux associations qui portent un discours égalitaire femmes/hommes	DVD	Des nouvelles formes de concertation

Organigramme horizontal qui permet la visualisation non hiérarchique de la présence des sujets autour du genre, au sein des différentes directions concernées. Custodi 2018

LES FICHES ACTION

En ce qui concerne le besoin primaire d'information, l'idée de faire un recensement des bonnes pratiques répondait également au besoin d'en savoir plus sur les projets déjà réalisés et en cours, en France et à l'étranger. En somme, ça aurait été une base des données utiles pour toute personne qui chercherait à mieux connaître les exemples vertueux. Mon projet comprenait les types de fiches suivants : conception (projets d'architecture et d'urbanisme), représentation (communication non sexiste, publicités), budget genré, actions de sensibilisations (moments de partage et de formation). Ces fiches dans l'idéal étaient censées être créées en collaboration avec une ou plusieurs associations, et aussi publiées sur une plateforme web en open source. Elles auraient alors pris la forme d'une cartographie, dans laquelle les personnes auraient pu écrire elles-mêmes les informations sur des projets ou des actions nouvelles ou encore inconnues. Cette introduction de données aurait fait l'objet d'un monitorage de suivi constant par des expert·es, pour nourrir la base de données.

Ci-dessus la structuration du guide des bonnes pratiques, dans lequel on voit le spectre des connexions potentielles envisagées par Mme K. qui englobent, outre les aspects strictement urbanistiques, un travail sur le langage, la résilience et le développement durable.

Image 10 : Sommaire du document initial pour le 2ème guide de bonnes pratiques

SOMMAIRE

Preambule page

Fiches-Méthodologie page

M1 Le guide référentiel « genre & espace public »
M2 Formations thématiques
M3 Rapport « espaces métropolitains égalitaires » - Ana Falu, observatoire Métropolis

Fiches-Actions page

Rubrique	Thème	Action
A. URBANISME	AMÉNAGEMENT	1. Projet « 7 places », le cahier des charges
		2. Projet « 7 places », Places Panthéon
		3. Projet « 7 places », Place des Fêtes
		4. Projet « 7 places », Place de la Nation
		5. Porte de Montreuil
		6. La petite ceinture
		7. Cours d'école
		8. Un sujet émergent : les toilettes
	MOBILITE	9. Le Plan piéton
		10. Enquêtes sur le sentiment d'insécurité dans les transports et les espaces publics
		11. RATP : des voyages exploratoires
		12. A vélo mesdames
B. DÉVELOPPEMENT DURABLE ET RÉSILIENCE	DÉVELOPPEMENT DURABLE RÉSILIENCE	1. Paris durable et genre
		2. Parcours marathonien de la biodiversité
		3. Le genre dans le plan résilience
C. COVEILLANCE ET SENTIMENT DE SÉCURITÉ	MARCHES EXPLORATOIRES	1. Documentaire « les Lombardines »
		2. Goutte d'Or à Paris
		3. Autres marches à Paris
		4. Gennevilliers
		5. Autres marches avec France Médiation
	HARCÈLEMENT SEXISTE ET SEXUEL	6. Campagne de sensibilisation à Paris
		7. Prévention dans les festivals
		8. Autodéfense
		9. Applications smartphone
D. VIE NOCTURNE	TRANQUILLITÉ PUBLIQUE	1. Les établissements de nuit
		2. Arrêts à la demande Nantes et Brest
		3. Lumière/éclairage
		4. Campagnes en milieu festif nocturne à Paris
E. PARTICIPATION CITOYENNE	PRISE DE PAROLE	1. Le genre de la participation
		2. Un conseil citoyen attentif au genre
	BUDGET PARTICIPATIF	3. Square Léon, Paris 18ème

6

Genre & espace public/Manuel de bonnes pratiques/2018

F. SPORT	EGAL ACCÈS AU SPORT	1. Femmes et sport	page
		2. Les filles et le sport	
		3. Les Gay Games Paris 2018	
		4. Perspective JO 2024	
		5. Le running	
G. REPRÉSENTATION SYMBOLIQUE ET ARTS DANS LA VILLE	PARITÉ ET CRÉATION ARTISTIQUE	1. Nom des rues	
		2. Matrimoine	
		3. Paris sans pub sexistes	
		4. Les femmes architectes	
		5. Médias (50/50, les Nouvelles news...)	
		6. Ecriture égalitaire	
		7. Fresques et art urbain	
H. BUDGET	APPROCHE GENRÉE DU BUDGET	1. Genève	
		2. Bordeaux	
		3. Suresnes	

Fiches-Ressources page

R1 : les principaux textes réglementaires aux différentes échelles des territoires
R2 : expertise

Glossaire page

Acronymes et abréviations page

Bibliographie page

7

Maquette proposée en 2018, mais qui n'a jamais été publié dans ce format. (Custodi 2018)

Image 11 : Exemple de fiche de bonne pratique pour le 2ème guide de bonnes pratiques



Maquette proposée en 2018, mais qui n'a jamais été publié dans ce format. (Custodi 2018) [48]

[48] Celle sur le projet des sept places est une fiche que j'analyserai dans le détail dans la deuxième partie de cette thèse, parce qu'elle représente une expérience importante en termes de clarté d'objectifs dans l'appel à projets et de la successive confusion des chantiers.

Dans les fiches proposées, chaque « rubrique » pouvait avoir une connexion avec un ou plusieurs axes thématiques, ou encore d'autres connexions. Nous avons décidé de les appeler « tag », comme pour une publication web. Cette systématisation avait comme objectif de créer des références croisées pour une éventuelle cartographie en ligne et open source. Cette cartographie n'a jamais été créée à cause d'un manque de personnel compétent. Comme nous l'avons déjà dit, Mme K. est seule à s'occuper de ces sujets en termes transversaux. Une simple comparaison entre le personnel employé pour l'écologie urbaine permet de saisir le déséquilibre de ressources humaines : un service entier, l'AEU (agence d'écologie urbaine) comptent plus de 50 personnes sur plusieurs sous-thématiques (bruit, santé, qualité de l'air, alimentation durable, fermes urbaines, etc.) pour un volet, l'écologie, qui reste pourtant un positionnement politique idéologique assez similaire au positionnement d'égalité femmes/hommes. Pour ce dernier il n'y a qu'une chargée de projet au sein d'un service, le SEII (Service Égalité Intégration Inclusion). Ce fait met en évidence la méfiance envers les questions de genre, qui touche des tabous bien plus profonds que l'écologie, bien que les deux se fondent sur la lutte contre l'oppression et la domination des plus violents.

Dans mon entretien avec Mme L., directrice du service aménagement des grands projets, au sein de la DVD (Direction de la Voirie et des Déplacements), la question de la prise de conscience des services techniques vis-à-vis des questions de genre est clairement posée :

> [Moi] : et par rapport à la question de genre, qu'est-ce que vous pensez que ça a apporté au projet ?
>
> [Mme L.] « les projets ne sont pas achevés encore donc je ne peux pas m'exprimer globalement, mais je pense que nous en tant qu'équipe (hommes et femmes) ça nous a certainement ouvert les yeux… 'fin bon… je veux juste préciser que le service est dirigé par une femme et que deux cheffes de maîtrise d'ouvrage et de la maîtrise d'œuvre sont des femmes aussi, donc nous on n'est pas un exemple de sous-qualification par rapport à cette question, et dans nos vies professionnelles on ne vit pas cette discrimination. Et dans nos personnelles… bien sûr qu'on est façonnées par notre éducation, moi personnellement je n'ai pas le sentiment d'avoir été contrainte à beaucoup des choses du fait que j'étais une femme et pas un homme, mais c'est évident que je n'ai pas le même comportement qu'un homme… dans l'espace public je ne peux pas m'étaler, j'évite de rester longtemps quelque part parce que vite je vais me sentir pas à ma place, je ne dévisage pas les gens, etc. Toutes ces choses-là j'en ai pris conscience suite à cet approfondissement sur le genre dans ce projet. Et puis même quand je vais prendre la parole, c'est clair que je ne vais pas me jeter dans la mêlée avant les autres… voilà !
>
> Donc ça nous a clairement ouvert les yeux sur le fait que… 'fin voilà depuis que je suis au courant de toute cette démarche je regarde les espaces publics avec un autre œil. Par exemple je m'interroge sur les lieux et sur ce qui fait qu'ils donnent ou ne donnent pas envie de s'y poser. »
>
> Q : et par rapport aux collègues hommes, ils posent des questions qu'ils ne posaient pas avant ?
>
> [L.] « Ici… il y a du machisme bien sûr hein, mais il ne faut pas tout peindre en noir, on n'est pas dans l'endroit le plus sombre qu'existe »

Mme L, entretien 18 avril 2018

L'entretien avec M P, chef de projet de la DEVE, est aussi éclairant :

> [M P.] « On a travaillé avec eux [COLOCO] l'année dernière, le projet d'aujourd'hui est le fruit des échanges qu'on a eus avec COLOCO, par exemple avant on avait prévu une traversée piétonne ici, mais ensuite on a changé suite aux réflexions qu'on a pu avoir ensemble sur le meilleur placement pour servir les entrées du métro et les accès à la place centrale.
>
> Q : et donc vous vous êtes appuyé à COLOCO aussi par rapport aux diagnostics sur les usages genrés ?
>
> [M P.] « Alors ici on a pu faire beaucoup moins qu'à place des Fêtes. Là-bas on a travaillé peut-être un peu plus sur le genre qu'ici [à place de la Nation], parce qu'à place des Fêtes on a proposé, avec Mme K. et Mme C., de faire des marches les soirs et des réunions avec un groupe des femmes, elles nous ont expliqué ce qui allait, ce qui n'allait pas pour elles, etc., on a fait vraiment un diagnostic avec elles qui est venu un peu confirmer le diagnostic qu'on avait fait nous sur les piétons de façon générale. On a fait donc ce travail-là et on a appris des choses : qu'il fallait travailler sur les ombres, sur la couleur, sur ces choses-là ! C'était un travail avec un groupe des femmes volontaires sur la place de Fêtes, on ne l'a pas fait sur la place de la Nation, puis on a quand même avancé sur le projet. Au niveau de l'éclairage on sait – mais ça, c'est une remarque qu'on a eue sur la place des fêtes – que sur la place de la Nation les riverains nous ont dit qu'il y avait des problèmes d'éclairage donc peut-être que, si on répond aux problèmes d'éclairage pour tout le monde, peut-être qu'on répond aussi pour les femmes … je ne sais pas … voilà, donc on reprend l'éclairage piéton ici et là… »

M P, entretien 25 avril 2018

1.2.B RÉTROSPECTIVE DES ACTIONS DE LA VILLE DE PARIS SUR LA QUESTION DU GENDER MAINSTREAMING

Tout au long de mon stage, Mme K. a été essentielle. Au sein de son service à la Ville de Paris, elle est la seule à s'occuper de ce thème, et elle s'en occupe à mi-temps, l'autre partie de son emploi du temps étant dédiée à la lutte contre les violences faites aux femmes. Mme K. se définit comme féministe et son tempérament est passionné. Elle se dit ouvertement proche du féminisme universaliste. La particularité de cette branche du mouvement est l'eurocentrisme, l'occidentalisme, l'abolitionnisme, ainsi que la réticence envers les voix transféministes et queers. Son approche est partagée, avec un refus catégorique du mouvement *sex positive*[49], mais ouvert sur d'autres thématiques d'inclusion. Cependant, le récit de Mme K. est plutôt centré sur les femmes et moins sur le genre. Cette identification des questions de genre avec les questions des femmes se retrouve partout dans le gender mainstreaming, et dans ce cas particulier se rajoute le conditionnement de l'autre volet du travail de Mme K., à l'Observatoire Parisien des Violences faites aux Femmes.

Le point fort de son approche est l'attention qu'elle porte aux choses concrètes, à la pratique de l'inclusion, qui passe à travers le langage et les outils de communication avant tout. Elle est convaincue qu'il s'agit de changer d'abord le paradigme, c'est-à-dire changer la vision sociale genrée, sexiste et binaire. Cette approche se concrétise avec des connexions entre thématiques très variées. De plus, elle fait l'hypothèse que la conception est toujours genrée et donner la voix aux femmes implique un changement de conception de la ville :

> « […] quand on va faire de la concertation et on fait l'effort de chercher des femmes et des hommes c'est parce qu'ils ne disent pas la même chose, sur la façon dont la ville doit être aménagée pour être bien. La ville telle qu'on la connaît a été faite pendant des siècles par des hommes, donc maintenant le résultat est une ville faite par des ingénieurs, des architectes et des urbanistes hommes : c'est hyper récent qu'il y a des femmes dans vos métiers. Or, quand on va écouter les femmes et les hommes aujourd'hui on va entendre des voix différentes et on s'efforce de faire en sorte que la parole des femmes puisse être entendue, à travers des concertations qui ne sont pas en plein groupe, etc., parce qu'on pense bien au fond que si on écoutait mieux la parole des femmes, mais aussi d'autres minorités (je ne sais pas comment on peut dire ça, les femmes ne sont pas une minorité pourtant)… alors on aboutirait sans doute à quelque chose qui est différent sur la conception de la ville… »

Entretien avec Mme K. 2017

Malgré les convictions de Mme K, l'approche d'urbanisme genré a des difficultés à s'ancrer dans les bureaux techniques de la ville de Paris, soit par manque d'intérêt, soit par

[49] La branche du féministe *sex positive* défend une vision non criminalisante de la sexualité et de la pornographie, avec l'objectif de promouvoir une réappropriation positive, non abusante et consciente des toutes formes de plaisir sexuel.

opposition conceptuelle. Un des entretiens parmi ceux que j'ai effectués pendant mon stage est exemplaire à ce propos. Il s'agit de l'entretien du 13 avril 2018, avec les deux responsables du plan piéton Mme J. (30 ans) et Mme H. (50 ans), à la Direction des Espaces Verts et de l'Environnement, DEVE. En parlant de l'intégration de questions de genre au plan piéton, Mme J. déclare que « *ça va de soi* », sans besoin d'explicitation ou formalismes, parce que « *c'est quelque chose qu'on a intégré tout le temps à notre façon de faire et donc on ne le formalise pas, ça va de soi pour nous, d'être assurée qu'il y aura des femmes qu'elles vont pouvoir parler qu'elles vont être représentées voilà… mais on ne l'explicite pas, peut être que c'est un tort* » (entretien avec Mme J. 13 avril 2018). Malgré l'affabilité, cette réponse montre l'absence de connaissances sur le sujet. Comme on a vu pour Vienne, l'importance des comptages est démontrée, tout comme pour les analyses détaillées sur la prise en compte des biais dus à l'intégration des rôles de genre. De son côté, Mme H. exprime ses doutes sur la pertinence de l'intégration du genre dans de services qui sont, selon elle, neutres. Elle verbalise une idée très diffuse dans les services techniques : tout ce qui est aménagement, n'a rien à voir avec le genre, « *la voirie c'est aménager la rue et les trottoirs, faire que ce soit accessible [à tous·tes]* ». Cette idée que du moment où « *on fait des choses physiques, ça débouche sur des aménagements matériels* » (entretien avec Mme H. 13 avril 2018) et donc que le genre ne rentre pas en compte, est une des principales convictions que cette thèse souhaite déconstruire.

Parmi les groupes d'architectes/urbanistes, il y a également une réticence diffuse à s'emparer de la question, pour les mêmes raisons de neutralité du dessin, et pour une insouciance diffuse, qui est bien montrée dans l'entretien de l'architecte Mme M., qui utilise un registre linguistique superficiel et généralisant :

> [Mme M.] « Par rapport à la question genre et ville moi ce que je peux dire c'est que tous les 3-4 ans mon métier évolue et aujourd'hui les problématiques de genre sont posées, mais de toute façon ça ne change pas les objectifs, parce que les objectifs c'est la connexion, etc. […] tout ça pour vous dire qu'il s'agit de genre, de logements sociaux, des vélos, etc. pour moi tout ça c'est la même chose […] je pense que les femmes et les hommes font partie de la société (et les enfants) vers laquelle on a fait ces projets, et à chaque fois qu'il y a eu un thème majeur, en fait ça répondait à la sécurité, à la convivialité, à la rencontre, à la simplicité… les habitants intervenaient, etc. Donc d'une certaine façon… »

Entretien avec Mme M.[50], 25 avril 2018

En aucun cas, ni à Paris ni dans l'aire métropolitaine, le sujet est défini comme gender mainstreaming, ce qui peut avoir des répercussions sur la compréhension du sujet, défini

[50] Architecte en charge de place de la Bastille pour Réinventons nos places !

comme une « *infusion générique* » et non systématique, ce qui contraste avec le caractère volontariste avec lequel la ville voudrait se présenter. L'approche est binaire et centrée sur les femmes, la réflexion théorique est insuffisante et les moyens financiers limités.

> « Les sujets s'ils ne sont pas imposés ne sont pas traités, donc il faut les deux : l'infusion et la diffusion ne sont pas quantifiables, donc si on veut pouvoir mesurer une politique publique il faut aboutir à ce que ça figure dans tous les cahiers des charges, au moins des appels publics de la ville, et puis une collectivité comme Paris est prescriptrice, elle porte des mouvements, elle engage des transformations plus larges pour le simple fait d'être un exemple, et les agences qui travaillent avec elle, travaillent aussi pour d'autres et donc ça va s'infuser »

Entretien avec Mme D., Conseil d'Architecture, Urbanisme et Environnement (CAUE), 15 mai 2018

Dans le panorama institutionnel du service public dans lequel j'ai plongé pendant les six mois du stage, les directives politiques apparaissent comme un cadre figé à l'intérieur duquel il faut rester. Du point de vue politique, la ville de Paris s'empare du sujet relativement tard, c'est seulement à partir d'Anne Hidalgo, chargée de l'égalité pendant la mandature Delanoë et ensuite maire, que ce sujet prend une plus grande épaisseur politique. Cela a lieu simultanément avec l'intérêt international pour la cause des femmes, renouvelé par les nouvelles vagues féministes récentes liées au #Metoo et à #NiUnaMenos. En effet, l'idéologie des élu·es au regard des questions de genre joue un rôle déterminant, parce que de cela dépend le financement des projets sensibles à ces questions. De plus, le jeu de chaises musicales des élu·es apporte de l'inconstance dans les directives politiques liées au genre.

Les questions de genre dans l'espace public sont donc officiellement présentes à la ville de Paris depuis 2014, avec le premier séminaire exploratoire sur *Égalité femmes/hommes et ville*, organisé par la mission égalité femmes/hommes, le pôle ressources de la délégation à la politique de la ville et à l'intégration et la direction de la voirie et des déplacements. Depuis toutes ces années, Mme K. est force de proposition à l'interne de la ville.

2014. Journée appelée *Égalité femmes/hommes* présente dans le dossier du *Paris du Genre* ; ce qui se joue prioritairement, ce sont les rapports interpersonnels et les idéologies personnelles.

2015. Première véritable journée séminaire *Genre et espace public*[51] au programme :

- Stéréotypes de genre dans la pratique de l'urbanisme : mise en évidence des codes sexués dans la pratique de l'urbanisme ; le genre comme force innovatrice d'urbanisme et meilleure compréhension de l'interaction entre

[51] Dans annexes : VdP - séminaire Genre et espace public 2015.

environnements social et physique, par [redacted] ;
- Sport et les loisirs dans la ville par [redacted] ;
- Éclairage public par [redacted] ;
- Sécurité humaine par [redacted].

À cette époque, le groupe de travail *Le Paris du genre*[52] (cité à la fin du document en ligne) est créé. Il est intéressant de remarquer que les rapports entre Mme K. et le groupe de travail se sont détériorés à la suite du rapport, envoyé en 2017, qui n'a apparemment pas été apprécié en raison du caractère trop critique du document. Mme K. n'a pas sélectionné — parmi les documents qu'elle m'a donnés au début du stage — l'intervention de Claire Hancock, et ne m'a jamais parlé de ce document, restant évasive face à mes questions. Je ne saurais pas trop expliquer cette situation, mais c'est évident que la question du genre dans l'espace public en est une « cause », tant politique qu'idéologique, et que ce biais cognitif engendre une dynamique d'affinités sur les valeurs, la morale et les positionnements, qui peut bloquer parfois la communication et la divulgation.

2016. Deuxième journée séminaire sur le genre et l'espace, avec le lancement du guide référentiel *Genre & espace public* en présence des villes partenaires — Barcelone, Vienne et Berlin — qui ont présenté leurs actions. Un an après le premier séminaire, le but était d'aller plus loin et de connaître les bonnes pratiques de grandes villes d'Europe (Barcelone, Berlin et Vienne). Après une introduction par Yves Raibaud, géographe à l'Université de Bordeaux-Montaigne, un atelier cartographique organisé à travers plusieurs tables rondes a permis de faire émerger les problématiques liées au genre dans l'espace public avec les personnes présentes, en prévalence des femmes. Les idées et les pistes d'expérimentation ont été partagées par la suite en séance plénière.

2016, c'est aussi l'année du début du projet Réinventons nos places ! : il s'agit du réaménagement de sept places majeures de la ville et dont la concertation avait eu lieu en 2015. Pour la première fois, la prise en compte du genre a été intégrée dans un appel à projets[53]. En effet dans ce projet, un paragraphe du cahier des charges explicite la demande prescriptive de prendre en compte une analyse genrée des places. C'est important aussi de noter que Mme K. n'était pas au courant de ce projet, et qu'elle en a été informée par le groupe de travail *Le Paris du Genre*.

La faible communication entre les différentes directions de la ville de Paris, la division en silos et la spécialisation extrême de chaque direction accentue l'isolement du travail de

[52] URL: [http://www.lvmt.fr/projets/les-paris-du-genre/] Dernière consultation le 13/09/22.
[53] J'analyserai dans le détail ce projet dans la deuxième partie.

chacun·e. Ce qui se joue dans ces dynamiques d'échanges interpersonnelles à caractère politique reste ainsi lié à l'ancien adage goethéen des affinités électives : les groupes de travail se créent et s'articulent en fonction des appartenances non seulement politiques, institutionnelles ou idéologiques, mais d'affinité caractérielle. En d'autres termes, de sympathie ou antipathie. Par exemple, l'omission de Mme K. de me donner le document *Le Paris du Genre*, dont je sais par d'autres sources qu'elle l'estimait trop négatif pour être utile à la ville, ne poserait-elle pas les bases d'une fracture entre intérêts politiques et observations scientifiques ? Est-elle seulement le fruit d'un hasard lié aux affinités citées auparavant, ou bien est-elle plus structurelle, c'est-à-dire liée à un système dichotomique qui doit séparer le politique et le scientifique, pour des raisons d'attractivité qui manipulent le consensus public en faveur d'une image figée ?

En travaillant encore aujourd'hui pour la ville de Paris, mais au sein de la DEVE (Direction de l'Espace Vert et de l'Environnement) à l'AEU (Agence d'Écologie Urbaine), je peux affirmer que le genre n'est malheureusement pas la seule thématique qui souffre de cela. En effet, l'écologie est une thématique également transversale qui ne trouve pas sa place dans la ville, éparpillée entre plusieurs directions, avec une portée profondément militante et radicale, même si elle est de plus en plus présente. Cependant, si l'affirmation de l'écologie urbaine en tant que thème d'intérêt majeur ne suscite plus aucun doute, cela n'est pas le cas pour le genre, dont l'affirmation au sein de la ville est encore très faible, en se résumant à trois personnes dans le service *Égalité intégration inclusion* et à un·e seul·e référent·e dans chaque direction.

2017. La troisième journée séminaire sur le genre et l'espace, avec la présentation du projet des Sept places, a consisté en une conférence de l'Université des cadres et de la Délégation Première Couronne d'Île-de-France du CNFPT [54]. Elle avait pour but d'accompagner les professionnel·les dans la mise en œuvre de choix urbains qui répondent à l'impératif d'égalité, en créant et en généralisant des initiatives destinées à favoriser la mixité de l'espace public et à rendre la ville plus adaptée à toutes et tous, plus agréable, plus vivante, plus conviviale. Pour ce faire, un panel diversifié d'intervenant·es a présenté ses travaux, de la théorie et des concepts à la pratique et l'expérimentation.

2018 et 2019. Il n'y a pas eu de journées séminaire, seulement un focus sur les marches exploratoires et, avec une nouvelle doctorante CIFRE qui a repris le travail de mon stage, une nouvelle orientation du travail.

[54] Centre Nationale de la Fonction Publique Territoriale.

2021. Publication du deuxième guide référentiel, présenté pendant une série de séminaires « Le réveil DU genre », organisés à la DU (Direction de l'Urbanisme).

CHAPITRE 2

LES MOTS DE L'ARCHITECTURE URBAINE

Là où l'exercice linguistique devrait bouleverser les normes, c'est très important de s'accorder sur les significations relatives, autrement dit : « *le parole sono importanti !* »[55]

Architecture, esthétique et genre : ces trois mots sont la base de départ de mon raisonnement. C'est pourquoi j'ai choisi quatre mots-clefs qui sont des mots composés et dont leur usage dans cette étude est récurrent et fondamental.

- Architecture urbaine
- Participation
- Architecture féministe (approche intersectionnelle)
- Esthétique urbaine (approche soma-esthétique ou incarné)

[55] « Les paroles sont importantes » in MORETTI, N. (1989) *Palombella rossa*. [Film] Sacher Film.

2.1 ARCHITECTURE URBAINE

> « Architecture : savoir construire. Pas seulement des bâtiments : le champ est plus vaste. On parle d'architecture d'un roman, d'une symphonie, mais aussi du corps humain ou du droit romain. "Architecture" signifie aussi l'absence de règles préalables : elle conduit, elle-même, à la création de règles. »
>
> Yona Friedman, *L'ordine complicato* (2008, 13)

> « Sur le plan théorique, urbanisme et architecture s'identifient : toute conception de la ville implique un langage architectural qui lui soit conforme ; et réciproquement, tout type d'architecture présuppose un discours urbain cohérent. »
>
> (Zevi 1997)[56]

Le terme « *architecture urbaine* » émerge au cours des années 1960 en Italie, alors que s'imposait « au *sein d'un groupe relativement important d'universitaires, la nécessité d'un travail épistémologique sur les fondements du métier de l'architecte* » (Mazzoni 2014, 35). Ce groupe défend « *l'idée d'un rapport retrouvé entre l'Architecture et la Ville* » grâce au terme « architecture urbaine » qui s'applique à la ville, tout comme « architecture d'intérieur » s'applique à la maison, en évoquant la dimension à échelle variable de la vision architecturale. Un des objectifs du groupe, actif entre le Politecnico de Milan et le IUAV – Institut Universitaire d'Architecture de Venise, et inscrite dans un mouvement d'idée connu sous le nom de Tendenza, c'était d'« *ancrer l'architecture dans le champ des sciences humaines et sociales et, par-là, lui donner une plus grande légitimité et une plus forte institutionnalisation* » (Mazzoni 2014, 35). L'architecture est effectivement en quête de légitimité auprès des sciences humaines depuis son éloignement, ou son élargissement, du champ scientifique et de l'ingénierie. Pour construire cette légitimation, il s'agissait de définir l'architecture urbaine comme « *cadre conceptuel* » et la démarche de projet comme « *principe de pertinence* ». Aussi, les cours universitaires et les textes académiques produits dans ce contexte se nourrissaient « *des approches des géographes et urbanistes français [et des premiers modernistes allemands]* » (Mazzoni 2014, 35).

Sur le plan théorique, parler d'architecture ou d'urbanisme revient à dessiner un cadre théorique et un langage commun. De plus, depuis le XXème siècle les échelles « d'archi et

[56] Bruno ZEVI, « URBANISME - Urbanisme et architecture », Encyclopædia Universalis. URL: [http://www.universalis.fr/encyclopedie/urbanisme-urbanisme-et-architecture] Dernière consultation le 14 septembre 2019.

d'urba »[57] ont subi des altérations telles que parler par exemple d'un grand ensemble signifie souvent parler d'un seul bâtiment qui prend les dimensions d'un quartier (Le Corbusier [1946] 1982; Habraken 1974) (image 12) tandis que certaines interventions urbaines ont une échelle tellement micro qu'on pourrait bien les considérer comme de l'architecture d'extérieur, voire du design (image 13).

[57] Les abréviations « archi » et « urba » font partie intégrante du discours dans le domaine de la conception d'espaces, du point de vue lexical elles se rapprochent aux racines de deux mots et élargissent leurs champs sémantiques jusqu'à déborder l'une dans l'autre.

Image 12 : Le Plan Voisin



Maquette du projet (non réalisé) pour la requalification du centre-ville de Paris, Le Corbusier 1925[58]

Image 13 : Architecture urbaine d'un parc



Parc réalisé par Cigler-Marani Architects, Prague 2011[59]

Selon cette posture théorique, que je fais mienne, l'architecture inclut l'urbanisme. L'acte de l'architecture est possible sans qu'un·e professionnel·le du métier soit impliqué·e, et

[58] URL: [https://www.lieuxparticuliers.com/2021/06/le-plan-voisin/] Dernière consultation le 13/09/22.
[59] URL: [https://www.pinterest.fr/pin/9570217944343665/] Dernière consultation le 13/09/22.

ce parce qu'il s'agit d'habiter, et le tout premier acte d'architecture est la marche en tant qu'habitation de la Terre (Careri 2006).

Image 14 : Richard-Long, A Line Made by Walking, 1967



(Careri 2006, 101)

À partir de cette vision de l'architecture urbaine, je vais reprendre les aspects de « cadre conceptuel » concernant la définition d'architecture urbaine, et de l'identification du projet comme « principe de pertinence » du cadre. En effet, la conception/production du projet est le principe ultime de l'architecture, ce qui la différencie de toutes les autres sciences humaines : c'est pourquoi, moi-même étant d'abord formée comme architecte et ayant ensuite approfondi l'urbanisme, il me semble pertinent de m'inscrire dans ce cadre conceptuel de l'architecture urbaine

2.2 PARTICIPATION

Les terrains d'études que j'analyserai sont tous issus de politiques urbaines participatives, où les notions d'urbanisme tactique, temporaire, transitoire, etc. sont utilisées en association à celles de participation, concertation, co-construction, co-conception, co-création, etc. Si la participation peut être considérée comme l'ensemble de plusieurs pratiques différentes, se déclinant souvent en urbanisme participatif (Bacqué et Gauthier 2011), la concertation peut être définie comme un outil plutôt cadré de l'action publique. Enfin, les autres termes caractérisés par le préfixe *co-* désignent des nuances d'implication dans le projet, et leur usage reste plus dans le domaine professionnel que scientifique-académique. La co-construction est parmi tous les termes celui qui est le plus utilisé, avec des références aussi dans le milieu académique (Lefèvre 2016; Bouhaddou 2017).

Ce qui relie ces nuances est l'apport des savoirs soi-disant des « non-expert·es » dans la dimension du projet. Dans les projets d'architecture urbaine que j'analyse, ce caractère d'hybridation entre compétences techniques et la parole des habitant·es est une constante, certainement dû au fait qu'il s'agit de projets sur le genre et, comme on le verra par la suite, l'implication féministe apporte une contribution essentielle dans le sens de la création de projets alternatifs qui explorent les limites normatives des institutions mêmes.

Image 15 : Projet Pics, participation urbaine à Rome, 2013



(Custodi 2013)

2.3 ARCHITECTURE FÉMINISTE ET APPROCHE INTERSECTIONNELLE

> « On l'admet aujourd'hui, le "féminin" semble ne plus être lié à la "femme"", si l'on entend par "femme" une réalité à la fois anatomique et culturelle déterminée. Le développement des études féminines qu'ont connu la fin du XXe siècle, les travaux de Judith Butler en particulier dans le domaine des études de genre et de la théorie queer a contribué à remettre en question le partage du masculin et du féminin et à montrer qu'une identité de genre est toujours performative, jamais donnée. Parler de "genres", nous le savons désormais, n'est plus parler de "sexes". Il faudrait donc accepter l'idée que le féminisme peut désormais être entendu comme un féminisme sans femme. La femme est un prédicat qui ne va résolument plus de soi, si tant est qu'il n'ait jamais eu le statut d'une évidence. Si le féminin a un "sens"", ce serait alors dans la mesure où il permet de remettre en cause l'identité de la femme et procède de la déconstruction et du déplacement de cette identité même. »
>
> (Malabou 2012, 236)

Dans les années 2010, un « tournant spatial » commençait à se développer au sein des études de genre, comme en témoigne notamment le colloque « Le tournant spatial dans les études de genre », organisé par le CEDREF [60] à l'Université de Paris Diderot en 2012 (Dumerchat 2018). En effet, nous savons maintenant que des recherches, en France aussi, sur la « prise en compte du genre » en urbanisme et en architecture datent d'au moins une cinquantaine d'années, avec de longues phases d'hibernation (Biarrotte 2021). Mais parler d'architecture féministe, nous l'avons vu dans l'état de l'art, n'est pas si précis que cela à cause des nombreuses nuances des mouvements féministes.

L'approche intersectionnelle sera ici le courant privilégié pour la méthode d'analyse. C'est une approche caractéristique d'un certain groupe de féminismes, en général issus de mouvements du féminisme noir américain (Bilge 2009; Zancarini-Fournel 2018). On peut aussi parler du féminisme intersectionnel (Crenshaw 1991), mais plusieurs autres déclinaisons de féminismes, posant l'accent à chaque fois sur des luttes spécifiques, partent d'une approche intersectionnelle : tel est le cas pour le féminisme décolonial (Vergès 2019), le transféminisme (Koyama 2001; Serano et Grüsig 2020), ainsi que pour toutes les autres formes de féminismes s'intéressant à l'imbrication et à la « consubstantialité » des rapports de domination (Galerand et Kergoat 2014). En architecture urbaine, cette approche de féminisme intersectionnelle se manifeste dans la prise en compte du genre certes, sans oublier les conflits socio-économiques d'un territoire.

[60] Centre d'Enseignement, de Documentation et de Recherches pour les Études Féministes.

Image 16 : Sue Williamson, “What About El Max? V (Tell Your People this place is perfect)”, 2005



Exposition Women House, Paris 2018 (Custodi 2018)

2.4 ESTHÉTIQUE URBAINE

« Feminist aesthetics pursues inquiries and critiques that reach into the values at the very foundations of philosophy, examining concepts that often do not directly refer to men and women at all, yet whose hierarchies are imbued with gendered significance. »

« L'esthétique féministe poursuit des enquêtes et des critiques qui atteignent les valeurs qui sont aux fondements mêmes de la philosophie, examinant des concepts qui souvent ne se réfèrent pas directement aux hommes et aux femmes, mais dont les hiérarchies sont imprégnées d'une signification genrée. »

Feminist Aesthetics (Korsmeyer et Weiser 2021, 21)

Image 17 : Performance PAS



PAS : Petites Actions Superficielles, performance sur l'usage des interstices urbains, Terni (Custodi 2013). Photographie : Marco Belardinelli

En partant du principe que le résultat formel de la production d'espace urbain correspond à une vision sociale et politique définie par des valeurs partagées, je m'intéresse aux significations potentielles de l'esthétique urbaine contemporaine, en les mettant en relation avec la réalité hétéropatriarcale, afin d'éclairer jusqu'à quel point cette réalité a façonné l'esthétique de la ville, qui finalement reste une déclinaison du pouvoir dominant.

Pour ce faire, je me base davantage sur l'analyse de la ville de Georg Simmel ([1903] 1990), en approfondissant par la suite la relation genrée à travers les recherches sur la

perception et l'attention (Crary 1992; Citton 2014) ainsi que celles en soma-esthétique (Shusterman 2010).

Si à partir de la triade vitruvienne, si chère à l'architecture depuis des siècles, je peux facilement retrouver l'association aux aspects de ma thèse caractérisant l'analyse et la mise en question par le genre du respect des normes techniques (*firmitas*), analysées et mises en question par le genre à travers les terrains ; et de l'ouverture à service de la société à travers une approche à la justice spatiale sous l'angle du féminisme intersectionnel (*utilitas*), cela ne va pas de soi en ce qui concerne la recherche d'harmonie esthétique (*venustas*) ou du moins il reste plus difficile d'en saisir les enjeux. En effet, s'il est facile de se dire en accord avec la conception d'architecture urbaine qui tient compte de la coprésence des genres (pluriels et non-binaires), des classes sociales et de la multiethnicité (triade genre-classe-race) ainsi que des personnes à mobilité réduite, des différents âges, etc. ; il est plus difficile de déterminer si la prise en compte de cette complexité socioculturelle dans un même espace public a aussi un impact en termes de design pur et simple : est-ce qu'un design plutôt qu'un autre favorisera-t-il la mixité et l'inclusion pacifique ? Est-ce que le fait de penser en amont le genre opérera-t-il un changement sensible en phase de conception ? Est-ce que cela se traduira en un espace avec des caractéristiques esthétiques spécifiques et reconnaissables, une catégorie interprétative formelle et reproductible ?

CHAPITRE 3

CADRE CONCEPTUEL : LE GENDER MAINSTREAMING

> « Pour Richard Von Krafft-Ebing, médecin austro-hongrois de la fin du XIXème siècle et fondateur de la définition psychiatrique du normal et du pathologique en matière de sexualité, la normalité psychique doit être indexée aux normes sociales hétérosexistes de genre, de sexualité et de race, de sorte que les "invertis" et les "travestis" présentent des formes graves de perversion et de dégénérescence héréditaire (Krafft-Ebing, [1886] 1950) »
>
> (Macé 2010, 500)

Image 18 : Réinterprétation du Modulor

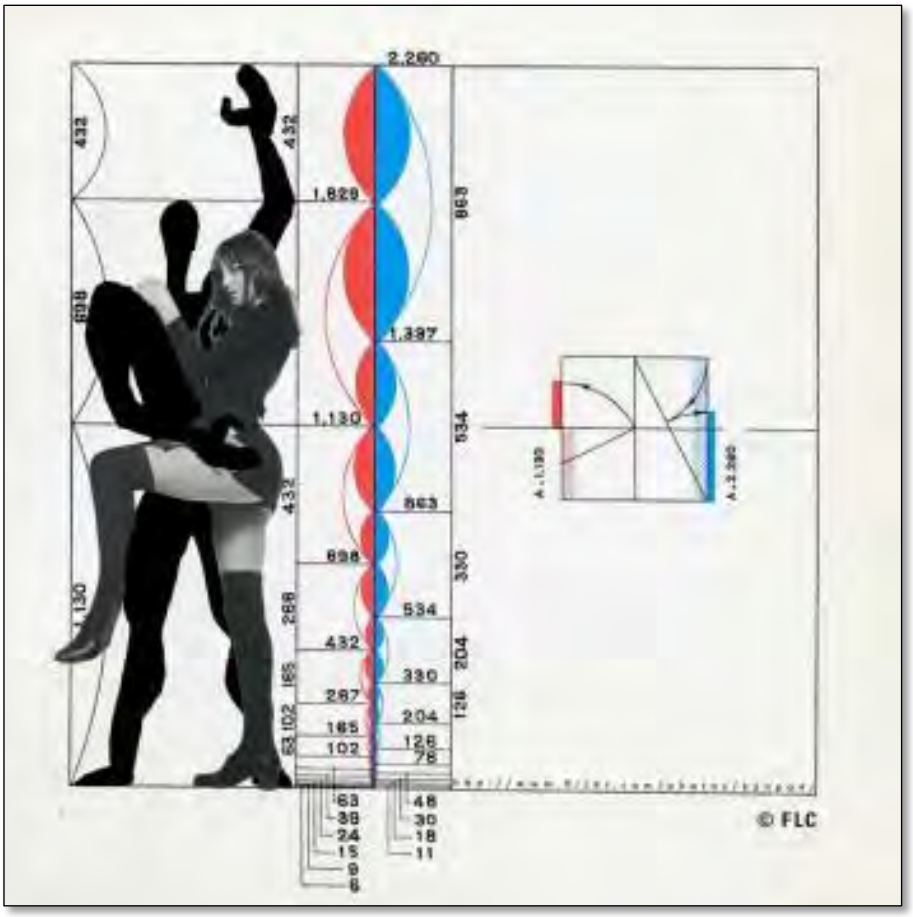


Image trouvée sur Flickr - *k2hpo4*, 2009

Pendant la deuxième table ronde d'une conférence qui s'est tenue le 30 mai 2017 à l'Auditorium de l'Hôtel de Ville de Paris, autour du Genre et de l'espace public[61], j'ai été interpellée par l'intervention de Mathieu Pratlong, ingénieur des services techniques de la mairie. Ce dernier a souligné à quel point la question du genre, voire, plus simplement, celle de l'égalité entre les femmes et les hommes, est encore ignorée dans les cours dispensés aux écoles polytechniques, d'ingénierie, d'architecture et de paysage. Il remarquait toutefois qu'aujourd'hui les expert·es formé·es dans ces écoles sont encouragés à rédiger des plans urbains « soucieux des nécessités relatives aux questions de genre[62] », suite aux directives de l'Union Européenne autour du gender mainstreaming - fait qui comporte une série d'actions transversales pour l'achèvement de l'égalité entre femmes et hommes.

Cette remarque de Mathieu Pratlong raconte une chose importante : que le lien étroit avec le pouvoir dominant a porté le discours des ingénieurs, architectes et urbanistes vers une prétention de neutralité et d'universalité pour la planification qui serait « asexuée », « valide pour tout le monde », alors qu'elle relève d'une vision strictement masculine de la société (Borghi 2017). Il y a là l'incapacité (ou pire, la non-volonté) de voir l'espace comme sexué et genré. Ce constat, c'est-à-dire accepter la non-neutralité de l'espace, voir que le genre rentre en compte dans sa production, c'est la seule chance pour développer une politique urbaine qui vise l'égalité de genre. Nommer le problème, le rendre visible est le premier pas pour le résoudre. Qu'est-ce que sous-entend cette ignorance (in)consciente des expert·es, face aux politiques de planification urbaine qui s'auto-déclarent gender mainstreaming ? Bien plus en amont, d'où cela vient-il ? Quelles sont les sources de la (dés)information et de la (dé)formation des architectes et urbanistes, sur quels modèles de ville s'est construite leur *praxis* ? Enseigné dans les écoles d'architecture et d'urbanisme, ce discours stéréotypé autour de la ville a laissé des traces indélébiles[63].

Les analyses architecturales des rues et des places, aussi bien que les manuels d'histoire de l'architecture (et qui font souvent encore référence à la première moitié du XXème siècle) n'abordent pas le problème du genre, sauf pour ce qui concerne le symbolisme, encore strictement normatif, avec des métaphores exprimant de prétendues complémentarités (masculin ouvert, public, principe actif, vertical, etc. ; féminin intérieur, privé, principe passif,

[61] "Genre et espace public", 30 mai 2017, Auditorium de l'Hôtel de Ville, Paris.
[62] Des phrases de ce type sont présentes dans de nombreux appels publics français pour la requalification urbaine et territoriale (voir les politiques NPRU d'Aubervilliers, Gennevilliers et autres).
[63] Ainsi il vient s'imposer la perpétration de ce stéréotype, très bien exprimé par l'architecte Catherine Clarisse dans l'introduction de son livre *Cuisines, recettes d'architecture* (Clarisse 2004). L'autrice raconte l'histoire d'une jeune étudiante qui parle de son projet en faisant émerger tout le substrat stéréotypé de rôles genrés, tellement intériorisé qu'il est finalement acquis comme personnel.

horizontal, etc.). Se nourrissant d'un cadre de croyances établies et bien intériorisées, ce symbolisme a perpétré, à force, les stéréotypes de genre.

La prétendue vision d'un « monde neutre », propre aux architectes et urbanistes se reflète dans un corpus de textes techniques qui se basent sur des normes traditionnelles inscrites au sein de la société hétéropatriarcale. Ces normes donnent lieu à une traduction normative des méthodes de conception. Dans le domaine de la construction urbaine, il y a toujours eu des normes pour bâtir[64]. Les normes d'habitat suivent un pragmatisme spatial lié depuis toujours au pouvoir et aux besoins de célébration du pouvoir. Cependant, durant le mouvement moderne, il y a eu un engagement social des architectes qui reste encore aujourd'hui, depuis une centaine d'années, inscrit dans la vision sociale des normes et les visions normatives urbaines. Cette vision résulte de l'avancement du système capitaliste industrialisé : les usines et leur pollution atteignent gravement les conditions sanitaires des centres-villes de la fin du XIXème siècle. Les réglementations sur la distance des bâtiments, leur hauteur et la taille des fenêtres sont davantage des normes hygiéniques plutôt qu'architecturales ou urbanistiques, valides dans une phase historique précise. Par exemple, au début du XXème siècle, on fait tout pour fermer les sources d'eau en ville, en la rendant beaucoup plus minérale qu'elle ne l'a jamais été auparavant (Barraqué 2014). Alors qu'aujourd'hui, on s'interroge sur la possibilité de réinstaurer partiellement la présence d'eau en ville, pour des questions climatiques comme l'atténuation des canicules (Hendel 2015).

Au sein de ces normes, qui sont toujours à caractère situé et non universel, s'insèrent des décisions urbaines structurelles telles que les boulevards haussmanniens, qui cachent derrière une façade normative et hygiéniste l'intention de contrôler les masses pendant les insurrections. Les normes sont aussi le produit séculaire d'une vision genrée et hétéropatriarcale de la société et de la ville. Je choisis d'analyser des textes considérés comme fondateurs en urbanisme, de textes sur la mythologie classique et des textes littéraires, pour montrer à quel point cette vision est enracinée en nous, tous les jours et sans contradiction possible.

[64] Le séminaire « Normes d'habitat », mars 2015-avril 2016. ENSA Paris Val de Seine en est un exemple. URL : [https://normes.hypotheses.org/] Dernière consultation le 13/09/22.

3.1 De la ville à l'urbain, du genre à l'inclusion

Le mot de *ville* porte en lui une certaine complexité, à cause de sa permanence, résistant aux changements humains qui ont altéré la nature du concept par rapport au passé (Choay 1994). Ce mot ne conserve malheureusement aucune référence étymologique avec les anciens mots latin et grec qui désignent cet ensemble bâti. Dans le latin *urbe* et le grec *polis,* apparaît l'idée d'agglomération assimilable à une forme circulaire, tandis que *ville* en français ou *città* en italien renvoient au seul ensemble de la population, laissant de côté la relation stricte entre la forme de la ville, sa conception sur le plan du projet et les deux dimensions propres à l'humain : l'urbain (*urbe)* et le politique (*polis*).

Le concept inscrit dans le mot *ville* renvoie à un sens bien plus complexe qu'au premier regard, instaurant une dialectique entre deux opposés. Forme et fonction, plein et vide, privé et public, intérieur et extérieur, etc. Dans la ville, se joue le dialogue entre une pluralité de binômes qui sont à la fois expressions de l'humain et son autoreprésentation (consciente ou inconsciente).

Aujourd'hui, après les crises socio-économiques qui suivent les années 1970, architecture et urbanisme ont subi des transformations structurelles. L'architecture a fait une auto-analyse sur la valeur de l'éphémère, de l'évènementiel et de la sauvegarde de l'héritage culturel, en se confrontant à une paralysie créative. L'architecture est passée de la phase structuraliste à celle déconstructiviste, pour finalement accepter un statut nouveau, moins puissant, fait d'évènementiels. Je pense ici aux appropriations temporaires telles que les Grands Voisins à Paris, exemple phare de cette tendance selon laquelle un écoquartier aujourd'hui ressemble à un vaste projet commercial, pour la simple et bonne raison qu'ils sont à la mode et donc rentables.

Analyser la ville et son évolution, chercher à comprendre les problèmes d'un point de vue technique, nous aide à contribuer à la production de la ville. Cet urbain indéfini, c'est justement l'objet de l'article de Françoise Choay (1994), le fait que le mot *ville* soit désormais rabâché et ne veut plus rien dire : le mot reste le même, mais la ville où l'on vit aujourd'hui a profondément changé depuis les années 1850 jusqu'à notre époque. Donc, qu'est-ce qu'une ville aujourd'hui ? Si ce n'est plus une ville traditionnelle, qu'est-ce qui l'a remplacé ? Les styles architecturaux de la contemporanéité n'ont rien fait d'autre qu'habiller d'une façon différente une structure qui restait toujours la même : la ville préindustrielle. Seulement dans trois cas, on peut dire qu'il y a eu la volonté d'une vision d'ensemble d'une ville nouvelle, avec *La Ciudad Lineal* (Soria y Mata [1926] 1979)*, La Ville Radieuse* (Le Corbusier [1935]

1964) et *La Garden-City* (Howard [1898] 2001). La ville traditionnelle a été remplacée par l'« *urbain* », adjectif utilisé comme substantif pour indiquer un système opératoire, valable et développable partout, « *de référence physique et mentale, constituée par des réseaux matériels et immatériels ainsi que par des objets techniques et dont la manipulation met en jeu un stock d'images et d'informations, retentis dans un circuit bouclé sur le rapport que nos sociétés entretiennent avec l'espace, le temps et les hommes* » (Choay 1994, 32).

Dans ce territoire nouveau, les règles de coexistence ne sont plus les mêmes qu'avant et, dans l'idée d'accepter l'invitation de Choay à inventer un nouveau chemin d'architecture dans l'urbain, la relation entre ville et genre peut devenir une relation entre urbain et genre. Reste à savoir ce que l'on met derrière le mot *genre*.

Le *genre* évoque un discours vaste sur l'identité, où femmes et hommes sont vu·es en tant qu'individus ayant une « identité », pas forcément normative ou liée au sexe, mais une identité censée influencer la relation aux autres, dans tous les domaines de la vie. Nous l'avons vu, le rapport entre ville et genre a toujours existé. Il a une origine archaïque, puisque le même principe de reproduction humaine impose la coexistence des sujets féminins et masculins. Si le souci d'enquêter plus en profondeur le rapport ville-genre est si récent, c'est peut-être parce qu'il y avait une normativité très claire, issue de la domination de l'homme blanc, hétérosexuel et occidental. La division genrée et normative de la société est un aspect politique qui a influencé la quasi-totalité des agrégations humaines, dans le sens où femmes et hommes répondaient à des rôles sociaux bien définis et prédéterminés.

Avec la postmodernité et l'élan d'émancipation qu'impliquent les luttes féministes, les rapports de pouvoir en ville sont en train de changer. Lentement, sans trop de bruit, la ville devient témoin de ce changement, autant dans sa conception formelle qu'au sens non institutionnel. L'architecture a toujours eu à penser, avec une *attention* et un *soin,* l'habitat et l'habitant·e, pour développer les relations qui se créent dans l'espace entre nature, culture, humanité et environnement. Le débat d'architecture repose sur le *bien faire*, pour faire des espaces qui peuvent devenir milieu, dans une fusion entre sensation, perception, usage et relation — nécessaires au *bien vivre.* Il semble raisonnable de chercher une réponse à ces questions dans l'appel à l'égalité des droits que le discours du genre encourage de manière indiscutable.

Ce nouveau concept de genre est difficile à appréhender, car à chaque fois on se demande si ce qui est derrière n'est pas tout simplement la pluralité humaine qui englobe différences d'origines, d'éducation, d'âge et de classe. Des études ont mis en lumière la division nette de l'espace qui s'est produite au cours du XIXème siècle en Europe, lorsque la

vie bourgeoise est devenue un critère privilégié de qualité de vie. Assignant aux espaces des fonctions précises, le privé est devenu le domaine de la femme, le public celui de l'homme. Ces catégorisations et ces séparations ont fini par se figer dans des schémas rigides et difficiles à démonter, une réalité mille fois plus vaste et complexe (Bassanini 1995; Federici 2017).

J'avance l'hypothèse que la discussion intellectuelle entre ville et urbain que fait Françoise Choay peut s'associer, d'un point de vue de la construction normative, à la question du rapport entre genre et ville inclusive. Ce rapport est présent dans la rédaction des manuels gender mainstreaming, tandis que dans les politiques publiques il y a la tendance à utiliser seulement le terme d'inclusion, ce qui contribue à l'invisibilisation des questions de genre. Les politiques d'inclusions des villes contemporaines occidentales sont en effet le résultat d'une situation de ségrégation et de fragmentation qui va bien au-delà des questions de genre. Elles sont d'ailleurs liées au passage de la ville à l'urbain, avec l'étalement géographique que cela implique et duquel découlent les problématiques d'accès aux ressources (Fol et Gallez 2017). On verra par la suite comment le mot « inclusion » est structurant dans la pensée gender mainstreaming, jusqu'à presque finir par invisibiliser le genre même.

3.1.A GENDER MAINSTREAMING

> « L'idée de gender mainstreaming, dont la formulation remonte aux années 1990 avec la conférence de Nairobi en 1985 et la conférence de Pékin en 1995, serait de garantir une "égalité" entre les femmes et les hommes à travers des actions ciblées dans tous les contextes de la vie, du droit à l'éducation, la politique, la culture, etc., jusqu'au droit à la ville. »
>
> (Bassanini 2008, 18)

Gender mainstreaming, ce terme composé et anglophone, difficile à traduire [65], commence à apparaître dans les agendas européens à partir de la décennie des droits des femmes des Nations Unies (1976–1985 : Décennie des Nations Unies pour la femme : égalité, développement et paix). Il s'agit d'intégrer le genre dans tous les domaines : sport, santé, droit, travail… et bien évidemment pour l'accès à l'espace urbain, on trouvera donc un volet « *gender mainstreaming in urban planning* ».

Selon le traité d'Amsterdam de 1997, l'émergence du gender mainstreaming a lieu dans un contexte d'engagement européen pour assurer des opportunités équitables pour les femmes et les hommes dans toutes les activités et les aspects de la vie. Le terme *gender* fait référence aux rôles sociaux d'une personne en fonction du genre assigné à la naissance (via l'identification par les attributs sexuels au genre femme ou homme). Ces rôles sont le produit des différences d'éducation entre filles et garçons qui découlent des différentes attentes sociales traditionnelles et normatives. La « tradition » et la « norme » sont fortement variables à l'intérieur d'une culture et au sein de cultures différentes. Le terme *mainstreaming*, à son tour, souligne la volonté d'adopter une stratégie transversale à toutes décisions politiques et planificatrices.

De fait, le gender mainstreaming est un ensemble de méthodes et principes européens que les pouvoirs décisionnels nationaux (mais pas seulement) peuvent s'approprier pour orienter leurs politiques publiques. Ce qui n'est pas clair aux yeux d'une approche scientifique issue des gender studies, c'est l'écart entre le genre et les différences biologiques entre femmes et hommes : il y manque en effet toute référence aux questions trans et non-binaires. Cela ne permet pas vraiment d'assumer jusqu'au bout la déconstruction du genre en acte. De plus, l'inéluctabilité des rôles sociaux semble rester impensée et la reproduction de

[65] Sa difficulté de traduction concerne principalement le mot ***mainstreaming***, qui peut se traduire comme « normalisation », ou « intégration ». Il dérive en effet de ***mainstream***, littéralement « courant principal » ou « courant dominant ». Le gender mainstreaming vise donc à l'intégration du genre au sein du courant dominant, ici interprétable à la fois comme le courant idéologique, politique ou socio-économique. Dans les pays francophones, le gender mainstreaming est défini comme « approche intégrée de la dimension de genre ».

mêmes schémas comportementaux n'est pas associée aux schémas politiques capitalistes, malgré que cela soit désormais bien clair chez les chercheur·euses féministes (Federici 2017).

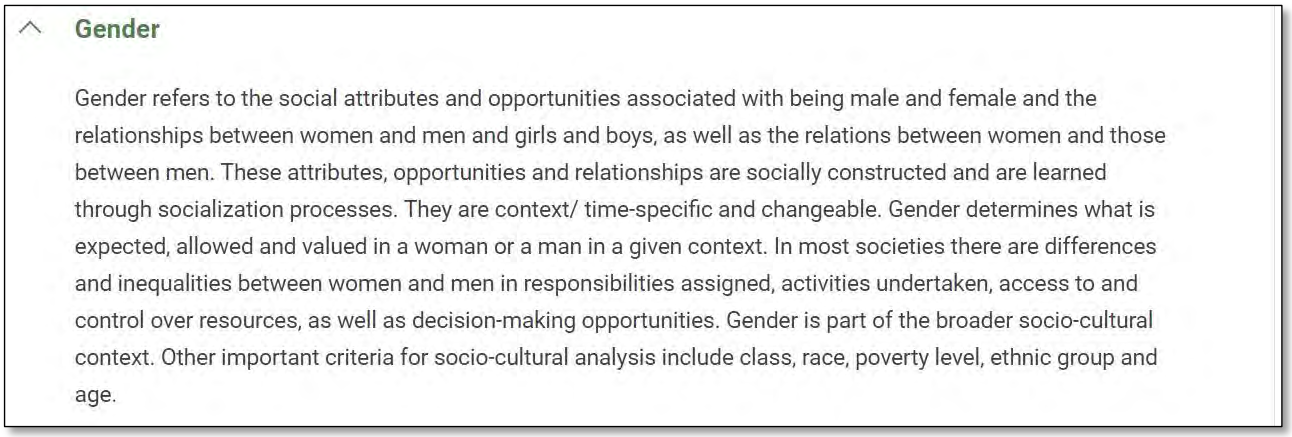
Sur le site du European Institute for gender Equality (EIGE), il est possible de retrouver les définitions et les axes d'actions de chaque nation membre autour du gender mainstreaming.

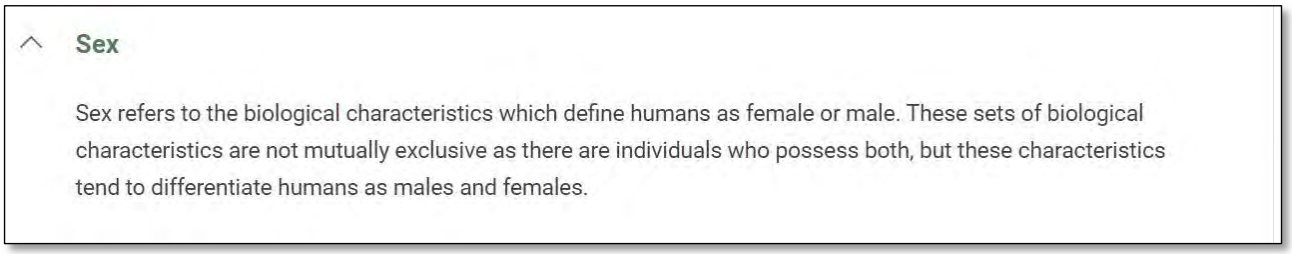
Capture d'écran 1 : Page d'accueil du site web du gender mainstreaming du EIGE[66]



On peut remarquer que la définition de genre reste binaire, dans une division femmes/hommes duale, tandis que le sexe est traité de façon assez superficielle :

Capture d'écran 2 : Glossaire du site web du gender mainstreaming du EIGEgender[67]





Le gender mainstreaming peut donc être défini comme un « label occidental », une étiquette de qualité et de contrôle, qui peut s'appliquer à toutes politiques publiques, milieux

[66] URL: [https://eige.europa.eu/gender-mainstreaming] Dernière consultation le 13/09/22.
[67] URL: [https://eige.europa.eu/gender-mainstreaming] Dernière consultation le 13/09/22.

de recherche, actions sociales, etc. (Perrier 2006). Dans cette thèse, je m'intéresse à la déclinaison du gender mainstreaming dans la planification urbaine, telle que cela a été interprété notamment par Vienne à partir des années 1980 (Kail 2014). C'est une déclinaison qui n'a pas été explorée dans les détails par l'UE. L'UE a laissé à chaque institution territoriale la possibilité de se l'approprier librement. Cela produit, on le verra à maintes reprises, une zone de liberté dans l'interprétation du genre, qui est parfois utile pour dépasser binarisme et stéréotypes, parfois exactement l'inverse.

Pour un focus linguistique :

Parler de genre, en suivant les réflexions de Judith Butler, c'est prendre en compte le caractère construit et performatif de celui-ci, et c'est surtout une invitation à le déconstruire (Butler 1990). Mais parler de genre dans la pratique d'architecture et urbanisme, c'est avoir à faire (encore) avec une conception traditionnelle, binaire et figée, essentialiste et naturalisante. Parler de genre dans les milieux professionnels veut souvent dire « parler de la question des femmes », comme effectivement le fait croire la terminologie « gender mainstreaming », qui promeut l'égalité entre les femmes et les hommes, sans approfondir les questions de la construction genrée des sociétés. Jongler avec ces visions n'est pas toujours facile. C'est pourquoi, pour plus de clarté face à la polysémie du terme, j'expliciterai à chaque fois l'intention derrière l'usage du terme « genre » dans les différents contextes. Aussi, parler d'approche genrée ou de politiques urbaines genrées, de « gender mainstreaming in Urban Planning » ou d'approches féministes à l'espace, ne voudra pas dire *a priori* que toutes ces pratiques s'inscrivent dans des démarches saines d'émancipation et *empowerment* des individus. Le langage, dans les pratiques que j'analyserai, est toujours un outil puissant, mais parfois il est utilisé comme un dispositif de pouvoir visant à créer de la confusion, plutôt que comme instrument d'« empouvoirement [68]». Parfois j'ai utilisé « genres » au pluriel : dans ce cas, je veux souligner la multiplicité des genres, qui ne se limite pas au binarisme femmes/hommes, mais qui inclut les réalités LGBTQI+.

[68] Depuis l'entretien avec Rachele Borghi en 2017, ce terme serait la proposition francophone des militantes féministes pour traduire les termes respectivement d'*empowerment* en anglais et d'*empodieramento* en espagnol.

3.2 Les manuels gender mainstreaming en Planification urbaine

3.2.a Une absence remarquable

Les manuels gender mainstreaming sont une tentative de poser une orientation normative sur une question qui était restée jusque-là « hors-normes ». D'un point de vue prescriptif, ces manuels ne sont pas comparables aux textes de loi sur les normes du bâtiment, et ils se détachent aussi beaucoup des manuels techniques, car dans ces derniers il y a des références aux lois, tandis que dans les manuels gender mainstreaming, il s'agit surtout de donner des bases de réflexion sur l'impact des rôles sociaux genrés dans la vision et la conception des espaces de vie du quotidien.

L'Union Européenne a produit plusieurs manuels gender mainstreaming au fil des années, à la suite de la décennie des femmes de l'ONU, mais peu de textes font référence aux questions de planification urbaine ou à l'urbanisme. Ci-dessus la page de recherche des publications sur le gender mainstreaming sur le site web du European Institute for gender Equality (EIGE). Comme on peut voir, le mot-clef « urbanism » ne donne lieu à aucun résultat :

Capture d'écran 3 Recherche du mot **urbanism** sur le site web de l'EIGE[69]



[69] URL: [https://eige.europa.eu/publications?ts=urbanism&a[]=616] Dernière consultation le 13/09/22.

Il y a néanmoins des publications sur la mobilité urbaine et les infrastructures qui apparaissent en tapant comme mot-clef « urban » :

Capture d'écran 4 : Recherche du mot **urban** sur le site web EIGE



Sur le site de l'EIGE nous pouvons également aller voir la fiche relative à chaque pays de l'UE : un descriptif général illustre l'état d'avancement en matière d'égalité femmes/hommes dans le pays en question. Le sommaire, identique pour tous les pays, se compose d'une partie générale, le cadre législatif et les applications politiques (*policy*), les structures, les méthodes et outils, les bonnes pratiques, les références. Pour chaque partie il y a une synthèse des documents et à la fin un lien pour aller vers une base des données relatives aux documents de la partie en question.

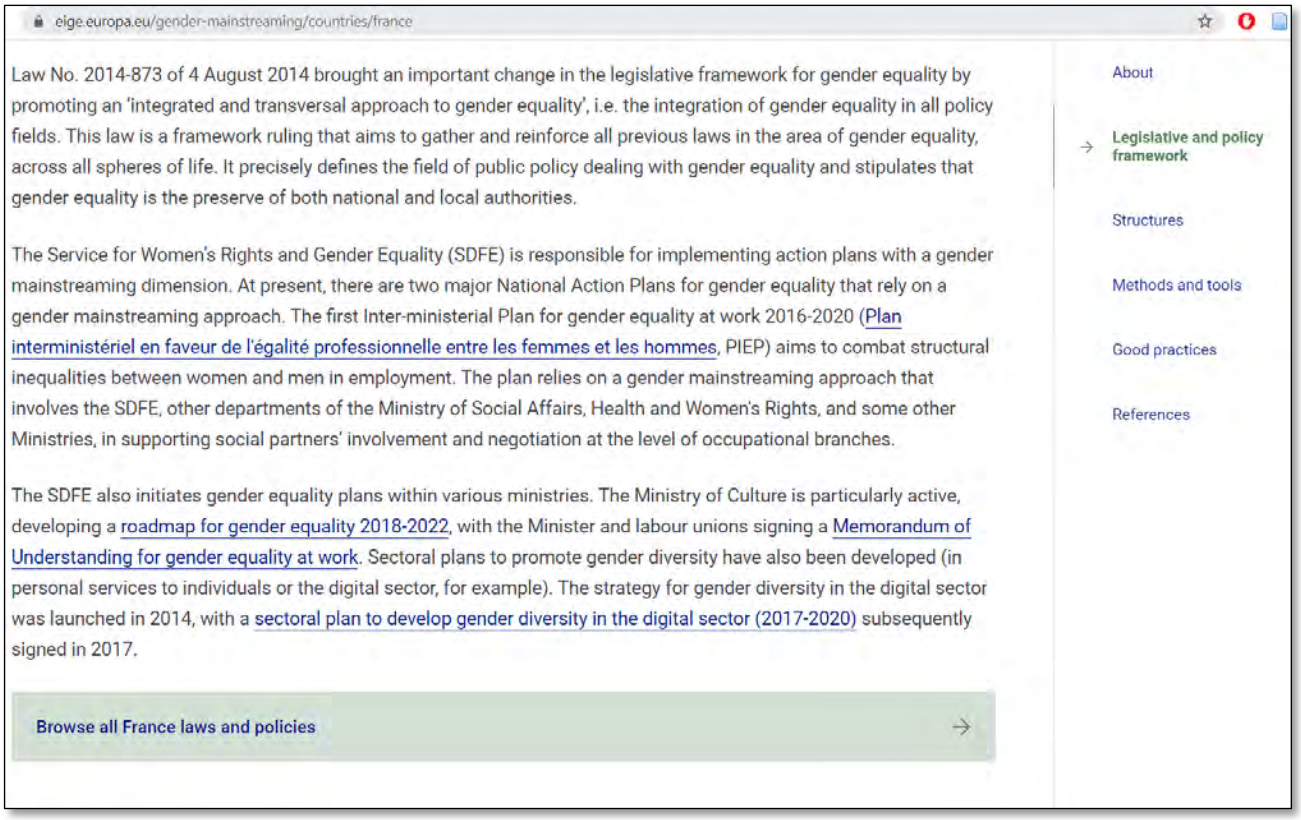
Pour la France[70], la base des données relatives au cadre législatif par exemple renvoie à des documents tels que la « Feuille de route Égalité 2019-2022 »[71] ou le « Plan Régional Stratégique pour l'Égalité entre les Femmes et les Hommes (PRSEFH) en Île-de-France 2012-2014 »[72].

Cependant, le lien en bas pour la base des données « *browse all France laws and policies* » n'est pas complet — la mise à jour s'arrête au 2013 — ce qui rend difficile l'usage du site. En outre, aucun document sur les projets urbains ni sur la gestion égalitaire des

[70] URL: [https://eige.europa.eu/gender-mainstreaming/countries/france] Dernière consultation le 13/09/22.
[71] URL: [[https://www.culture.gouv.fr/Sites-thematiques/Egalite-et-diversite/Les-engagements-du-Ministere/Feuille-de-route-Egalite-2019-2022] Dernière consultation le 13/09/22.
[72] URL: [https://www.prefectures-regions.gouv.fr/content/download/11005/73027/file/PSREFH%20IDF%202012%2014.pdf] Dernière consultation le 13/09/22.

espaces publics en ville n'est présenté, malgré le fait que de tels documents existent : ils ont été produits à partir de 2014 sur l'égalité de genre dans l'espace public et font l'objet d'une analyse centrale pour cette thèse. Ce manque au niveau d'archivage à l'échelle européenne montre un intérêt limité pour les questions urbaines, et se repérer parmi la multitude des actions locales est difficile, même si ces actions sont néanmoins en cours depuis plusieurs années en France, et depuis plusieurs décennies en Europe.

Capture d'écran 5 : Cadre législative français pour le gender mainstreaming[73]



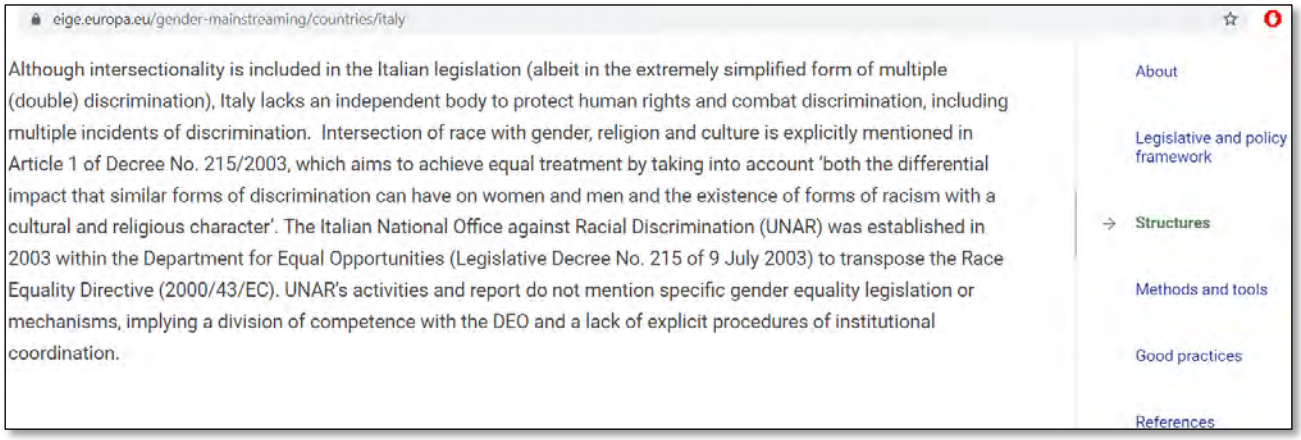
En revanche, une mention intéressante est portée à l'intersectionnalité comme approche :

> *« Gender is underrepresented in the discrimination claims reported to the Defender of Rights, accounting for only 12% of such claims, mostly related to pregnancy, family status and gender (about 4% of each criterion). The Defender of Rights' campaign against sexual harassment contributed to a significant rise in related complaints, although these remain far below the true extent of the phenomenon. The institution has no dedicated unit for gender equality and none of its experts are dedicated to gender-based discrimination.* ***Intersectionality is part of its approach****, with discrimination on the ground of gender often linked to other grounds for discrimination, such as disability or ethnicity. »*
>
> EIGE, gender mainstreaming France

[73] URL: [https://eige.europa.eu/gender-mainstreaming/countries/france] Dernière consultation le 13/09/22.

Pour l'Italie[74], les informations suivent la même structure d'analyse et mentionnent un cadre législatif plus fragmenté par rapport aux discriminations de genre et analysé ici aussi selon une approche intersectionnelle :

Capture d'écran 6 : Cadre legislatif italien pour gender mainstreaming[75]



En France comme en Italie, le *gender budgeting* figure parmi les méthodes et outils prioritaires, suivis par la sensibilisation et les études statistiques et quantitatives. En Italie comme en France, il n'est pas fait mention des approches aux politiques urbaines et aux projets d'architecture urbaine pour les espaces publics. Dans la dernière partie de ce chapitre et dans le troisième, j'analyserai des productions italiennes qui contredisent et comblent en partie le manque de données du site web de l'EIGE.

De la même manière, aucune indication pertinente n'est mentionnée via ce site officiel de l'UE sur la planification genrée promue à Vienne, Berlin ou Barcelone. De son côté, la Belgique s'est dotée d'un site clair et accessible pour les activités de l'Institut d'égalité femmes/hommes. Le site belge met en évidence la traduction française de gender mainstreaming, **l'approche intégrée de l'égalité :**

> « Selon le Groupe de spécialistes pour une **approche intégrée de l'égalité** (EG-S-MS) du Conseil de l'Europe, le gender mainstreaming est : « la (ré)organisation, l'amélioration, l'évolution et l'évaluation des processus de prise de décision, aux fins d'incorporer la perspective de l'égalité entre les femmes et les hommes dans tous les domaines et à tous les niveaux, par les acteur·rices généralement impliqués dans la mise en place des politiques[76]. »

[74] URL: [https://eige.europa.eu/gender-mainstreaming/countries/italy] Dernière consultation le 13/09/22.
[75] URL: [https://eige.europa.eu/gender-mainstreaming/countries/italy] Dernière consultation le 13/09/22.
[76] URL: [https://igvm-iefh.belgium.be/fr/activites/gender_mainstreaming] Dernière consultation le 13/09/22.

Dans la vidéo *motion design* proposée, les explications montrent une analyse approfondie de la complexité culturelle du binôme sexe/genre, qui est traitée de façon non stéréotypée en sortant du binarisme classique. Je remarque cependant une contradiction sur ce qui est défini comme gender mainstreaming, car il est ici séparé de la lutte contre la discrimination et les politiques spécifiques, alors que sur le site de l'EIGE, ces thématiques sont englobées dans la définition :

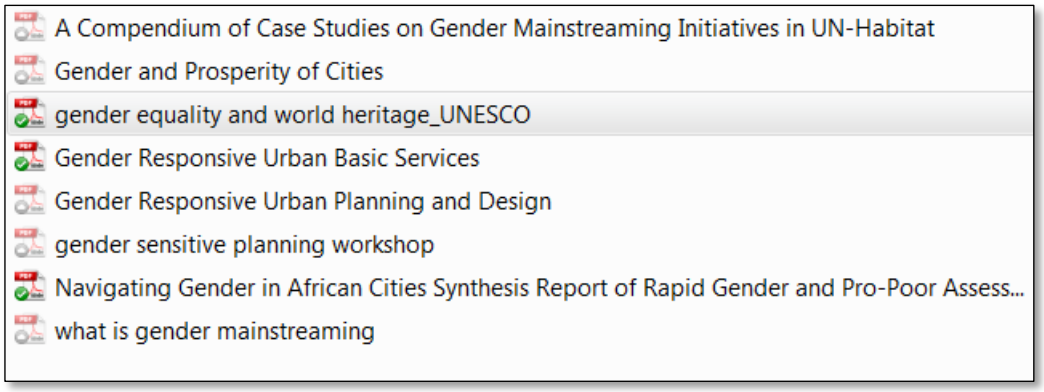
Capture d'écran 7 : Vidéo belge sur le gender mainstreaming [77]



Seulement UN-habitat, organisme de l'ONU sur l'habiter, a publié plusieurs « manuels » spécifiques à la question de planification urbaine genrée, mais leur caractère international laisse peu de place à des approfondissements sur l'Europe :

Image 19 : Liste de textes ONU sur le gender mainstreaming

[77] URL: [https://www.youtube.com/watch?v=ZxhDevIa3Nc&t=295s] Dernière consultation le 13/09/22.



Bibliothèque personnelle

Pour avoir une idée des productions européennes sur le gender mainstreaming dans la planification urbaine, je vais approfondir les manuels produits par les villes de Vienne, Berlin, Barcelone et Paris.

3.2.B LES MANUELS DES GRANDES VILLES EUROPÉENNES

Si l'EIGE, site officiel de l'UE sur l'égalité de genre, ne mentionne pas la planification urbaine comme axe de travail, plusieurs villes européennes ont entamé une réflexion sur ces sujets, comme on a pu le voir dans la partie introductive. Ces villes se sont dotées d'un outil, qui est la diffusion en ligne et papier d'un document sur les lignes directrices de la planification genrée, souvent nommé « manuel ».

BERLIN

> *« Gender-specific differences must be considered in both the user-oriented appropriation of public space and the issue of security. Here is a clear example of the impact that gender — in connection with demographic, social and cultural features — has on the use of space. As a general rule, young men display more self-confidence than men of advanced years or young women. In their entirety, these differences lead to differentiated demands on the built environment and public space. To be considered of high quality, urban planning, development of outdoor space and architecture must specifically address these varying needs through differentiated and needs-based planning. »*
>
> « Les différences genrées doivent être prises en compte à la fois dans l'appropriation de l'espace public par les utilisateurs et dans la question de la sécurité. Voici un exemple clair de l'impact que le genre — en relation avec les caractéristiques démographiques, sociales et culturelles — a sur l'utilisation de l'espace. En règle générale, les jeunes hommes font preuve d'une plus grande confiance en eux que les hommes d'âge avancé ou les jeunes femmes. Dans leur ensemble, ces différences conduisent à des demandes différenciées sur l'environnement bâti et l'espace public. Pour être considérés comme de haute qualité, l'urbanisme, l'aménagement de l'espace extérieur et l'architecture doivent répondre spécifiquement à ces besoins variés à travers une planification différenciée et basée sur les besoins. »
>
> (Droste et al. 2011, 10)

En 2011 Berlin est à ma connaissance la première grande ville européenne à avoir rédigé et rendu disponible en ligne deux documents sur la prise en compte du genre dans le développement urbain : « gender mainstreaming in Urban Development » et « gender in Mainstreaming Urban Development ». Les documents sont en anglais, disponibles sur le site officiel de la ville de Berlin [78] .Les deux documents sont des publications du « Senate Department for Urban Development[79] » de Berlin. Le premier est un ouvrage institutionnel à voix unique, se concentrant sur les critères généraux que le gender mainstreaming devrait appliquer au cas par cas lors du développement urbain ; le deuxième, davantage académique,

[78] URL : [www.berlin.de/en/] Dernière consultation le 13/09/22.
[79] En anglais sur le site web.

sous forme d'ouvrage collectif, est la traduction anglaise d'un symposium qui a eu lieu en 2006, sur cinq workshops thématiques concernant des projets urbains concrets.

Planche 6 : Couvertures des deux ouvrages publiés par la municipalité de Berlin, 2011



Une approche intersectionnelle est envisagée dans l'introduction du deuxième document, même si la mise en pratique est considérée plus loin comme difficile.

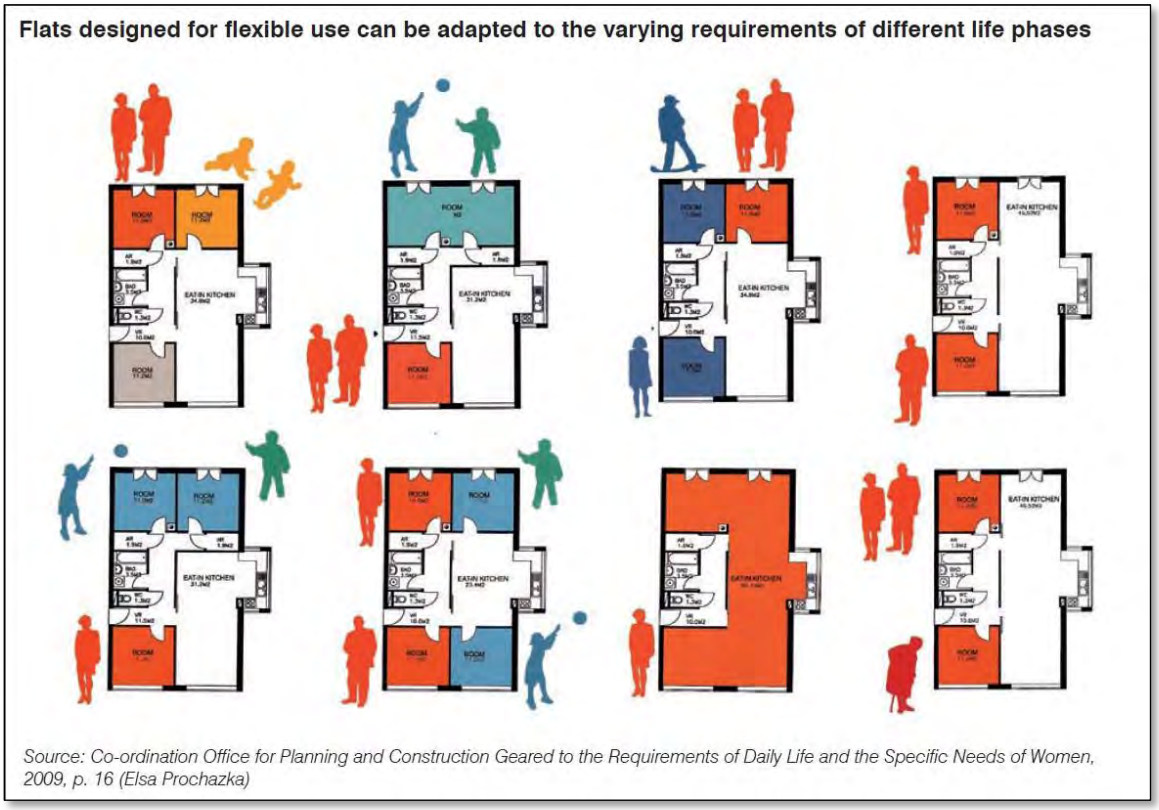
> *« […] gender mainstreaming means always considering and systematically and consciously taking notice of social inequalities between women and men in all areas and in all planning and decision-making phases. In the context of demographic change, other categories such as age and migration gain in importance. »*
>
> « […] L'intégration du genre signifie toujours considérer et prendre systématiquement et consciemment en compte les inégalités sociales entre les femmes et les hommes dans tous les domaines et dans toutes les phases de planification et de prise de décision. Dans le contexte du changement démographique, d'autres catégories telles que l'âge et la migration gagnent en importance. »
>
> (Droste 2011, 5)

VIENNE

> *« Gender-sensitive planning is a differentiated planning culture that employs a site- and group-specific approach. The added value of gender mainstreaming in planning administration becomes evident at several levels. »*
>
> *«* La planification sensible au genre est une culture de planification différenciée qui utilise une approche spécifique au site et au groupe. La valeur ajoutée de l'intégration de la dimension de genre dans l'administration de la planification devient évidente à plusieurs niveaux. *»*
>
> (Kail 2014, 12)

En 2014, Vienne publie aussi un document « *Gender Mainstreaming in Urban Planning and Urban Development* », qui est le résultat d'une expérience encore plus ancienne que celle de Berlin, commencée dans les années 1990 (voir chapitre « L'exemple pionnier de Vienne »). Ce texte viennois montre une plus grande attention au projet urbain dans sa dimension technique et graphique : si, dans le document de Berlin, nous avons à la fin de chaque chapitre une synthèse sous forme de liste de critères, dans le manuel de Vienne, les exemples sont montrés dans des dessins et dans des schémas. Cela est remarquable en termes de langage, car les images du projet, les schémas et les plans sont un outil beaucoup plus clair pour les professionnel·les de l'espace.

Schéma 3 : Solutions modulables du même plan, selon les différents âges et besoins des habitant·es



(Kail 2014, 28)

Du point de vue lexical, à côté du terme gender mainstreaming est présenté le terme *gender Sensitive*, mais le passage entre un terme et l'autre n'est pas très clair, comme si l'un pouvait remplacer l'autre dans des situations similaires.

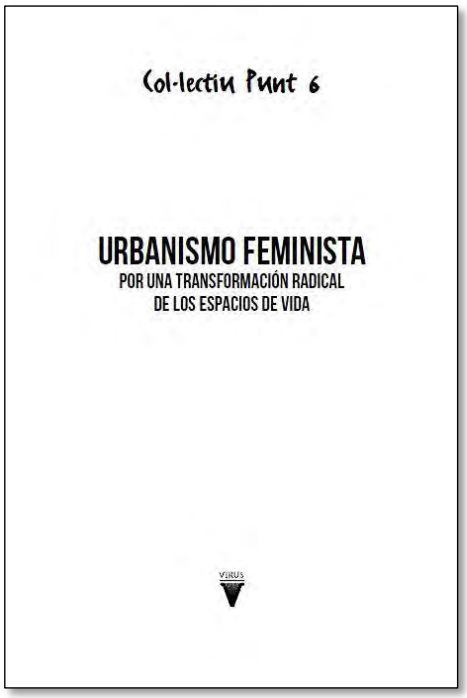
Il est intéressant de retenir que pour Berlin comme pour Vienne, les manuels et les actions décrites sont directement liées aux directives européennes datant des années 1990 en lien avec la décennie des droits des femmes de l'ONU.

BARCELONE

La production littéraire de Barcelone sur l'approche genrée de l'urbanisme est complètement différente : plus récente, avec des publications datant de 2019 et 2021, en espagnol, militante. En effet, le livre publié en 2029 *Urbanismo Feminista* ne peut pas laisser de doute sur le caractère militant et politique de l'approche barcelonaise. On peut également douter que ce type de document soit classable parmi les manuels, car il propose une vision d'urbanisme féministe en opposition à un urbanisme normatif.

Le livre *Urbanismo Feminista* est en quelque sorte un manifeste du collectif de Barcelone, tandis que le guide est une collaboration avec des services territoriaux. Le guide de 2021 a été produit avec la collaboration du collectif barcelonais Collectiu Punt 6 et la ville de Buenos Aires, il est donc hybride, mêlant des réflexions issues de deux réalités territoriales géographiquement distinctes. L'un ne peut pas se lire sans l'autre, quitte à altérer le contenu théorique qui nourrit la production du guide. Ce choix très radical, totalement assumé et valorisé, est presque en opposition avec l'idée normative de créer un manuel de règles et d'indications pour la conception, ce qui peut un peu créer une confusion au premier regard. C'est d'ailleurs un choix opposé aux documents de Vienne, Berlin et — comme on verra par la suite — Paris. La possibilité d'effectuer un tel choix ne peut pas se limiter à considérer que les autrices espagnoles sont plus radicales que leurs homologues viennoises ou françaises. Ce choix doit forcément être lié aux caractéristiques socioculturelles des différentes traditions européennes, qui affrontent le langage avec des interprétations assez différentes.

Planche 7 : Les publications du Collectif Punt 6







LE(S) GUIDE(S) PARISIEN(S)

En 2016, la ville de Paris se dote, elle aussi, d'un « Guide référentiel Genre & espace public », produit avec la collaboration de plusieurs chercheur·euses en sciences humaines et sociales, géographes, anthropologues, impliqué·es dans des recherches sur le genre et l'espace.

Planche 8 : Les guides gender mainstreaming parisiens



À gauche, la couverture du guide référentiel parisien publié en 2016 ; à droite, le guide 2, publié en 2021

En 2021, la ville de Paris publie un deuxième guide référentiel, avec un grand panel d'exemples de bonnes pratiques. Ce guide est en partie le résultat de mon implication lors du stage en 2018 au SEII (voir le chapitre « Récit de stage »). D'un autre côté, en 2019, l'association Genre et Ville produit, en partenariat avec Villiers-le-Bel et l'APUR, deux guides complémentaires, l'une évoquant l'égalité dans les espaces publics et l'autre dans le logement. Les documents produits par la ville ont une ambition d'exhaustivité, ce qui les rend très généralistes, mais capables d'englober un large spectre de thématiques urbaines liées au genre (des associations qui opèrent en ville au sujet de l'éclairage nocturne, en passant par le budget genré et les politiques temporelles). Les documents produits par Genre et Ville sont plus ciblés sur la conception et l'urbanisme, le projet architectural et urbain, et donc plus proprement des manuels d'accompagnement à la conception genrée que les autres.

Planche 9 :Les manuels gender mainstreaming par Genre et Ville



À gauche, le guide Genre et Ville pour l'espace public ; à droite, celui des logements. 2019

CHAPITRE 4

PROBLÉMATIQUE, MÉTHODES ET TERRAINS

S'agissant d'un parcours doctoral interdisciplinaire au croisement de l'architecture et l'urbanisme — fait d'études de terrain — de l'esthétique et d'actions performatives dans l'espace urbain, les méthodologies appliquées à la recherche sont interdisciplinaires. Les techniques de recherche et d'enquête sont pluridisciplinaires :

- Analyse du discours
- Entretiens
- Observation participante
- Participation observante
- Visuel
- Audiovisuel
- Carnets de thèse (notes théoriques et de terrain)

4.1 PROBLÉMATIQUE

> « […] le concept d'hétéronormativité, qui remonte notamment à Monique Wittig, est issu des mouvements sociaux lesbiens et queers. Ce concept souligne que l'hétérosexualité est bien plus qu'une pratique sexuelle majoritaire : il s'agit d'un système politique et d'une idéologie qui fondent l'ordre social. »
>
> (Falquet 2014, 3)

L'architecture impose des règles à l'espace, et donc impose une norme, des contraintes et des modalités d'usage spécifiques aux corps qui vivent l'espace et qui sont déterminés en quelque sorte par cette norme spatiale. Inversement, les corps influencent, avec leur propre présence, les espaces, les modifient, les réorganisent, changent la norme en la réactualisant constamment. Ainsi, on peut se poser la question : faire des projets, concevoir des espaces, oui… mais pour qui ? Et pourquoi ? Ce métier est strictement lié au pouvoir en place, dont les images monumentales communiquent, depuis toujours, la célébration et la grandeur d'une société dominante.

Un espace en soi n'a pas de connotation genrée, mais dans l'ordre architectural ou urbain qu'on lui impose, l'idée de la société portée par cet ordre se reflète. Quelles sont les formes d'architecture et d'urbanisme — si elles existent — qui seraient non normatives ? Pouvons-nous retrouver des pratiques qui s'opposent aux normes sexuelles et genrées, existe-t-il une solution urbaine pour cela ? Dans l'hypothèse d'une société qui devient de plus en plus attentive aux questions soulevées par les revendications des genres, quelles sont les pratiques architecturales et urbaines ? À ces questionnements, il faut ajouter un constat lié à la critique du modèle capitaliste/néolibéral, qui impose un ordre normalisant à chaque revendication.

Quelle relation existe entre architecture urbaine, études de genre et représentation esthétique ? Quel rôle pour la représentation esthétique/sensible de la ville dans le gender mainstreaming ? Quel est le sens politique de chaque forme urbaine ? L'architecture urbaine peut-elle influencer les constructions socioculturelles genrées ? Et ces dernières peuvent à leur tour influence l'architecture urbaine ?

La **question principale** que je me pose est :

Comment les théories féministes ont-elles influencé la pratique professionnelle des architectes et urbanistes ? Quel rôle jouent-elles dans la transformation des approches à la ville et à l'urbanisme; ainsi que dans la transformation des esthétiques architecturales et urbaines ?

En effet, au tout début de ce parcours de recherche, je me suis d'abord demandée s'il existait une relation entre le genre et le processus de conception d'architecture urbaine. Grâce

aux recherches sur l'état de l'art, je peux affirmer que cette relation a toujours existé du point de vue esthétique et formel, parce que l'architecture comme l'urbanisme sont l'expression et le résultat de la structure sociale qu'elles représentent (Mumford [1964] 2011; Bassanini 1995).

Le genre, dans sa dimension binaire du dualisme féminin-masculin, est ainsi utilisé comme catégorie interprétative et symbolique pouvant se résumer dans les binômes femme-maison et homme-ville (Simmel [1911] 1990; Bassanini 1995).

Avec la diffusion des mouvements de révolte des femmes et l'apparition des études sur le genre, le féminisme et la domination hétéropatriarcale, le regard sur la production humaine de l'espace bâti, de la maison à la ville, en passant par le design, changent complètement et irréversiblement (B. Preciado 2007; 2011; Colomina 1992; Ingraham 1992). Ces études poussent les architectes et urbanistes féministes à transformer la relation de genre en architecture urbaine, de simple catégorie interprétative à l'étude sur les positions d'injustice spatiale des femmes et des hommes, et en général des catégories de genre discriminées en rapport aux catégories de genre dominantes.

Les études de genre, couplées à l'engagement militant et féministe, inspirent chez les professionnel·les une volonté d'expérimentation et de changement. Comment cela se manifeste-t-il en pratique ? Grâce à l'implication et l'engagement des professionnel·les, l'organisation matérielle de l'espace peut jouer un rôle dans la production et la reproduction du genre. De cela découle l'hypothèse que si les professionnel·les adoptent une approche sensible au genre et/ou féministe, l'organisation matérielle de l'espace va renvoyer des signaux genrés qui ne reproduisent pas les mêmes codes — genrés et stéréotypés — qu'auparavant. Cette hypothèse est aussi un point de départ pour beaucoup de politiques publiques sur lesquelles j'ai enquêté. Cette influence féministe opère un changement de point de vue sur l'espace urbain. Aujourd'hui, en synergie avec les autres mouvements de lutte sociale et écologique, l'influence féministe opère également un changement formel et esthétique. De cela découle cette hypothèse finale : les espaces conçus pour être attentifs au genre peuvent apporter une amélioration de la qualité de l'espace et une sensibilité esthétique qui rend les espaces plus accueillants et inclusifs.

4.2 APPROCHES MÉTHODOLOGIQUES

L'approche générale de la totalité de cette recherche repose sur une méthode de dérive avec une influence féministe et donc explicitement politique. La dérive est une pratique théorisée par Guy Debord au sein de l'Internationale Situationniste. Elle a été reprise et réinterprétée par le groupe d'artistes architectes Stalker en 1990, dont faisait partie l'architecte et « poète urbain » Francesco Careri, qui a ouvert la réflexion, dans sa thèse *La marche comme pratique esthétique* (2016)[80],, en affirmant que la pratique de la marche est le premier acte d'architecture, . Lors d'une de mes premières rencontres avec Piccio [81] (Francesco Careri), il explique sa méthode de recherche de terrain : marcher, « *en faisant l'amour avec la ville* ». Cette idée de relation affective et passionnelle avec la ville et ses espaces, évocatrice de tendresse et réciprocité (faire l'amour « avec » et non pas « à ») est aussi reprise par Paul B. Preciado lorsqu'il évoque le rapport qu'il a eu avec les villes où il a vécu (Preciado 2015). L'approche de la dérive, d'indétermination et de hasard, peut se rapprocher d'une relation amoureuse, car elle laisse suffisamment de place à « l'objet d'étude » pour… bouleverser la recherche elle-même.

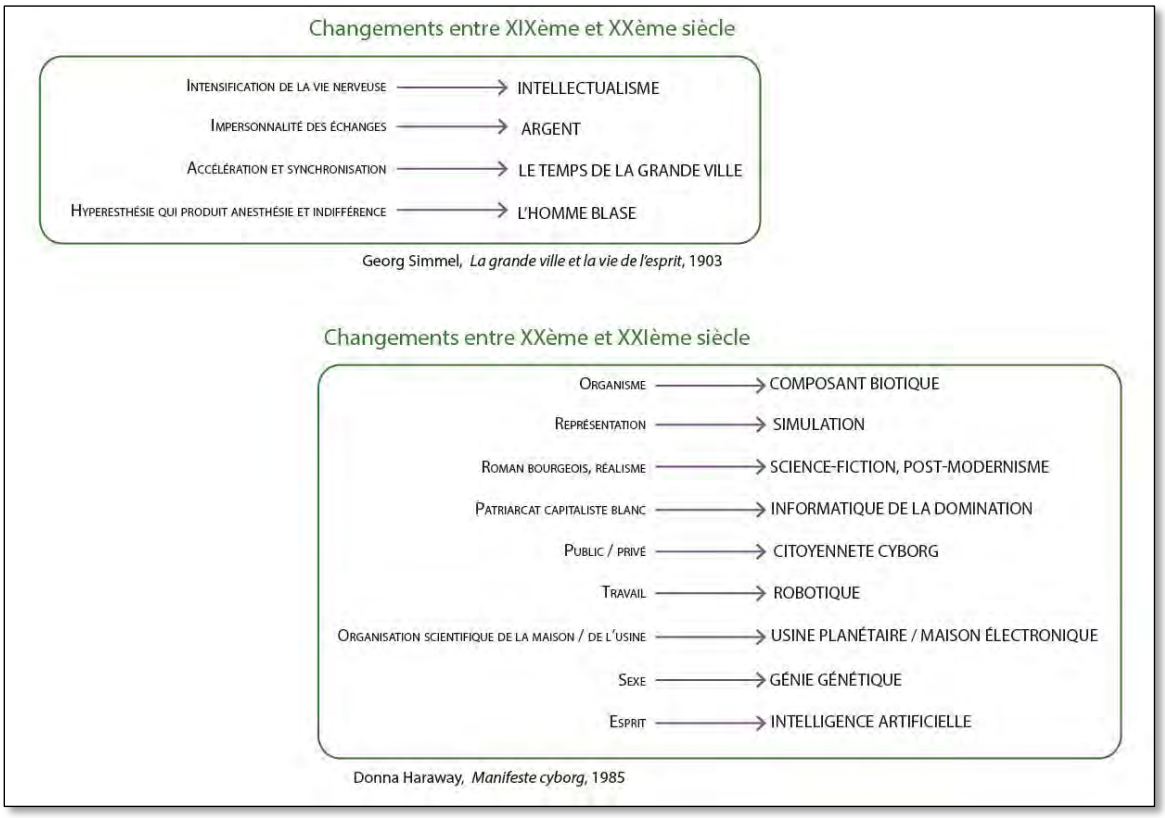
[80] Titre original : Camminare come pratica estetica (2013).
[81] Francesco Careri est connu comme « Piccio », surnom donné par sa grande mère ; personnellement je trouve important de garder trace de ce caractère de l'ordre de l'intime, puisque la recherche féministe vise à subvertir l'ordre du privé-intime et public-officiel, hybridant l'émotionnel et le rationnel. Pourquoi la tendresse ne serait t-elle pas scientifique ?

4.2.A LE POINT DE VUE

Pour prendre en compte l'implication de l'esthétique dans l'espace urbain, il faut tout d'abord partir de la vision de la ville. La vision : ce que l'on voit dépend de comment on le regarde, quelle lumière nous éclaire, et d'où, depuis quel point de vue. Les techniques d'observation ont toujours changé au fil du temps, en suivant les innovations technologiques, et elles ont aussi permis de changer et faire évoluer les techniques de reproduction de l'objet observé (Crary 1992). Vers la moitié du XIXème siècle, un nouveau type d'observateur a été « construit », capable de percevoir des sensations esthétiques différentes de celles qui le caractérisaient auparavant. La création d'une modernité centrée sur le corps et la discipline du corps, ses connaissances et sa mesurabilité conduit inconsciemment à une nouvelle façon de regarder (Crary 1992).

Entre le XIXème et le XXème siècle, l'esthétique urbaine devient de plus en plus intéressante à observer, car littéralement tout devient produit esthétique ou du moins produit esthétisant : les outils artistiques sont utilisés bien au-delà des disciplines des arts (publicités, marchandises, etc.) et produisent une esthétisation généralisée de l'espace urbain. La ville assume un caractère de scénographie totale. À partir de cette période, on observe en effet un changement radical de la vie urbaine, avec une « intensification de la vie nerveuse » dans les grandes villes, qui conduit à l'apparition d'un type humain éminemment urbain/citoyen : l'individu blasé (Simmel [1903] 1990), anesthésié et indifférent aux milliers de sollicitations de la vie moderne. Ce personnage urbain serait le produit de l'hyperesthésie des grandes villes. Si « *[l']essence du caractère blasé est d'être émoussée à l'égard des différences entre les choses* » (Simmel [1903] 1990, 308), je propose d'évoquer, en raison du siècle qui nous sépare de ces écrits, la notion de *cyborg* introduite par Donna Haraway ([1985] 2007), comme évolution métropolitaine du blasé. Si les choses « *aux yeux du blasé, apparaissent d'une couleur uniformément terne et grise* » (Simmel [1903] 1990, 308), elles apparaissent au cyborg hyper colorées, pluridimensionnelles, car le cyborg a la capacité de percevoir de façon augmentée la prolifération du sens offerte par la vie métropolitaine (Haraway [1985] 2007).

Schéma 4 : Comparaison des changements humains et urbains selon Georg Simmel et Donna Haraway



(Custodi 2020)

C'est au travers de ce nouveau corps cyborg que nous observons aujourd'hui l'urbain et son esthétique. Ce qui s'opère est un mécanisme d'*embodiement*, un devenir-corps des idées, qui souligne l'importance de l'expérience esthétique liée aux expériences sensibles du corps, d'où la pertinence du concept de corps sexué, de la perception par le biais du corps, de l'importance de l'espace de la ville pour le contraste et la confrontation/conflit/coexistence parmi plusieurs corps, plusieurs et multiformes cyborgs.

4.2.B LES PROCESSUS DE GENDERISATION ET DE QUEERISATION

Les premières études queer appliquées à l'architecture ont exploré le lien de l'architecture avec les genres et les sexualités non normatives. C'était vrai dans tous les domaines (littérature, art, histoire, etc.). Aujourd'hui, le queer dépasse le statut de simple objet d'étude : il est devenu une méthode de mise en discussion d'un système de production de savoir ancré dans une tradition normative et dominante (Prieur 2015).

Dans cette recherche, j'appliquerai une méthode de *queerisation*, et nous retrouverons également cette méthode appliquée au terrain, selon un processus désigné sous le nom de *genderisation*. Il y a une certaine redondance sémantique entre les termes genderisation et queerisation, parce qu'il s'agit de tenter de définir, au sein des pratiques de recherche, des processus de déconstruction des catégories dominantes et normatives, des modes de vie et des valeurs socialement acceptables et légitimes, contrastant avec des modes de vie et des valeurs considérées comme honteuses et répréhensibles. Si c'est vrai que les théories queers de « *la deuxième vague […] cherchent à remettre en question le système hétéropatriarcal, mais aussi à déconstruire tous les systèmes de domination* » (Prieur 2015, 9), cela s'est fait par le croisement avec les théories féministes et les études de genre. Ce croisement permet une implication politique et militante — qui dépasse donc la définition du simple objet d'étude — et devient méthode. C'est vrai pour l'angle féministe, pour l'angle du genre et pour l'angle queer. Si les points de départ diffèrent parfois, ces théories, en voyageant de pays en pays, en rencontrant des pratiques et milieux qui les réinventent en les réinterprétant, partagent les mêmes objectifs de déconstruction systémique de la pensée unique, dominante, patriarcale, capitaliste (Boulbina 2013). Finalement, là où les études de genre proposent une multiplication de genres pour sortir du binarisme femmes/hommes, les théories queers portent cette multiplication à une échelle plus ample : théorique, en mettant en évidence la pluralité des discours minoritaires, de marge, issus des pays qui ont subi la colonisation, en continuité avec les approches intersectionnelles et décoloniales ; et pratique, avec l'expérimentation de méthodologies hybrides, remettant en discussion notamment la position neutre des chercheur·euses au travers des notions de réflexivité et d'espace rhizomatique (Prieur 2015).

Si je m'intéresse à la queerisation d'un point de vue théorique et méthodologique, je reconnais que mes terrains sont des espaces non queers. Du fait que ce sont des espaces publics accessibles à tout le monde, ce sont souvent des espaces d'invisibilisation et d'exclusion des personnes queers. La genderisation de cette espace serait dans ce contexte un

premier pas vers une ville plus inclusive, permettant de reconnaître l'inégalité de traitement entre les deux genres binaires acceptés socialement.

4.3 Axes d'analyse

J'ai choisi d'analyser des processus de transformation de l'espace centrés sur l'espace public urbain, à l'échelle de la place et du quartier. J'ai choisi d'analyser des projets qui ont comme caractéristique commune la participation citoyenne ; et au sein de ces projets je vais questionner la présence d'une implication féministe : qu'elle soit une volonté politique consciente (qui se rapproche donc du gender mainstreaming, sans pour autant se définir systématiquement ainsi) ou une « infusion » d'idéologie féministe plus ou moins nuancée, plus ou moins assumée. J'ai établi des catégories d'action urbaine, selon une schématisation qui prenne comme échelle cette présence d'une volonté féministe engagée : les politiques publiques genrées, les projets d'architecture urbaine genrée, les actions de militance urbaine genrée.

4.3.a Politiques publiques genrées

Le vaste panel des politiques publiques se base sur des compétences techniques et sociales. Elles ont pour objectif pratique un agencement du territoire urbain et, étant soumises aux mandats électoraux, elles découlent du positionnement politique des administrations. La composante genrée dans ce type d'action passe par la sensibilisation et la communication inclusive, le budget sensible au genre, l'égalité d'accès au sport, etc. La recherche-action en elle-même peut être envisagée dans cette approche, dans la mesure où elle est souvent financée par les services territoriaux ou nationaux et s'adresse à des communautés, dans une optique de transformation.

4.3.b Architecture urbaine genrée

Dans cette catégorie d'actions, nous trouvons les projets de transformation de l'espace urbain dans leur phase opérationnelle. On peut distinguer entre approches *top-down*, dans laquelle la composante genrée est une émanation directe des services territoriaux ; et approches participatives ou collaboratives, dans lesquelles ce sont les architectes, les urbanistes ou les habitant·es qui font remonter la volonté de prendre en compte les problèmes d'inégalité de genre.

4.3.c Militance urbaine genrée

La transformation spatiale et symbolique de la ville peut partir des mouvements sociaux. Dans ce cas, je propose de prendre en compte les actions urbaines des groupes féministes, d'associations et d'autres sujets « actifs ». Je différencie les approches de militance urbaine de celles de politique urbaine genrée pour souligner la dimension engagée des personnes impliquées, étrangères au départ au milieu institutionnel. La militance urbaine genrée peut finalement agir de manière dite *bottom-up* et spontanée et avoir un impact inattendu dans le milieu institutionnel.

4.4 Le déroulé de la recherche théorique et de terrain

4.4.a Calendrier

Tableau 3 : Calendrier de la recherche-action par année de thèse

2015
Recherche documentaire, analyse de terrain, enquête et entretiens à Vienne.
2016
Recherche documentaire, analyse du discours théorique à travers des textes scientifiques et militants. Les deux types de texte et leur discours sont mis sur le même plan hiérarchique, pour une valorisation des productions non académiques. Dans le domaine d'études féministes cette opération est d'autant plus importante si l'on considère que plusieurs chercheur·euses abandonnent volontairement la recherche académique et opèrent leurs recherches dans un contexte militant et informel.
Entre 2016 et 2018
Participation observante à Paris et à Bologne. Organisation d'actions militantes dans l'espace urbain (genrées et queers), auto-ethnographie lors de la mise en place des « dérives queers » : exploitation des expériences personnelles à des fins scientifiques. **Participation observant** aux actions militantes du groupe des jeunes chercheur·euses GenrEspace (cofondé en 2016), auto-ethnographie lors des séances théoriques et performatives : exploitation des expériences personnelles à des fins scientifiques.
2018
Observation participante lors du stage au service Égalité Intégration Inclusion (SEII) de la Direction de la Démocratie des Citoyen·nes et des Territoires (DDCT) de la Ville de Paris (VdP), sur la mission « Genre Espace Public » **Participation observante** des actions militantes dans l'espace urbain de l'association Mémo (Mouvement pour l'Équité dans la Maîtrise d'Œuvre), auto-ethnographie lors de conférences performatives : exploitation des expériences personnelles à des fins scientifiques.
Entre 2019 et 2020
Participation observante en tant que salariée pour le bureau d'étude Genre et Ville : auto-ethnographie lors de ma mission comme cheffe de projet.

4.4.B TERRAINS

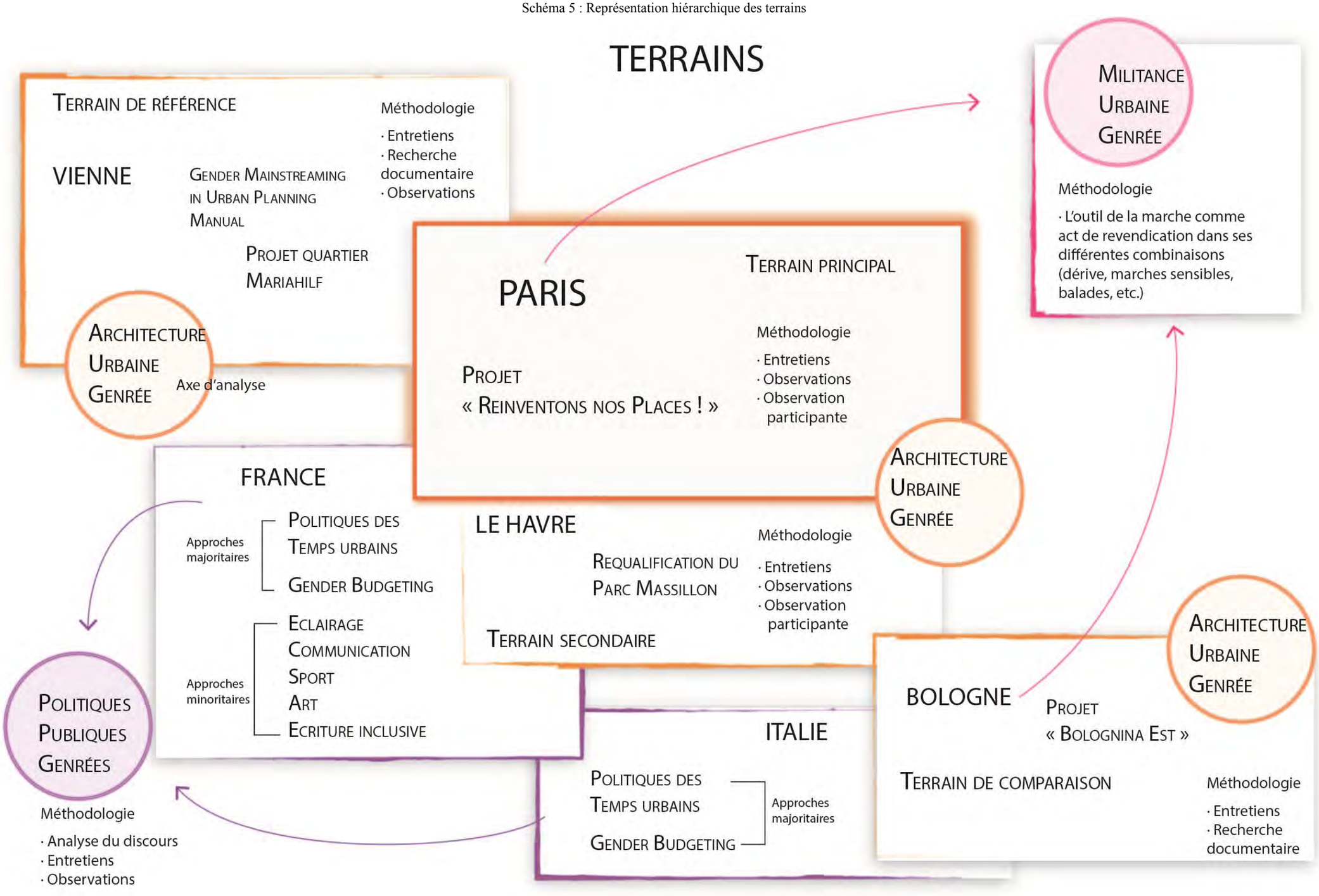
L'échelle urbaine de la place est la délimitation physique et territoriale pour l'analyse de terrain de cette thèse. À cette échelle, on peut parler d'architecture urbaine, car l'aspect esthétique de la ville se manifeste à travers une attention aux détails architecturaux. À cette échelle, travailler les questions de genre signifie également travailler avec l'esthétique normative de la ville. En même temps, la composante urbaine du projet met l'accent sur le vécu urbain des habitant·es, sur l'analyse de ces dernier·ères et sur les aspects politiques de concertation, d'évènementiel, de consensus.

Mon terrain principal est Paris, avec le projet Réinventons nos Places ! de la ville de Paris. J'ai pu suivre ce projet principalement lors de mon stage à la ville en 2018. Ce projet s'insère dans l'axe d'analyse d'architecture urbaine genrée. Cet axe, qui est central dans cette thèse, comporte également un terrain de référence historique et presque idéal, celui de Vienne dans les années 1990. En complément de cet axe, j'ai également effectué un terrain de comparaison à Bologne, avec le projet Bolognina Est des années 2000, et un terrain secondaire au Havre en 2020, fruit de ma collaboration avec le bureau d'étude Genre et Ville pour la requalification du parc Massillon.

Pour l'axe des politiques publiques genrées, les terrains d'étude se concentrent dans les plans et les normes urbaines de France et Italie, avec un focus principal sur les politiques temporelles et la budgétisation sensible au genre. Le dernier axe, la militance urbaine genrée, concerne les villes de Paris et Bologne, avec un focus principal sur l'outil de la marche comme action de revendication politique.

Le choix de ces terrains est avant tout issu de la nécessité de problématiser le milieu européen, auquel il est associé un idéal de soi-disant ouverture aux questions des genres, mais qui nécessite une révision conceptuelle profonde. En effet, la distance entre la théorie des « avant-gardes » féministes et militantes, qui revendiquent consciemment un habitat et des politiques publiques et urbaines spécifiques, et une population culturellement, économiquement et socialement hétérogène, pose un problème de type opérationnel pour la pratique de l'architecture et de l'urbanisme. Le lien entre ces terrains et l'esthétique se fait à travers le constat que chaque politique met en place une esthétique spécifique, et que chaque esthétique portée par les corps dans la ville est d'ordre politique. En effet, à partir des fondements de la pensée en architecture, pour aboutir à la conception des espaces, le processus de la construction de l'identité de chacun·e et des groupes est lié à l'esthétique, puisque chaque jugement de valeur que l'on exerce sur le monde sensible est un jugement esthétique.

Schéma 5 : Représentation hiérarchique des terrains

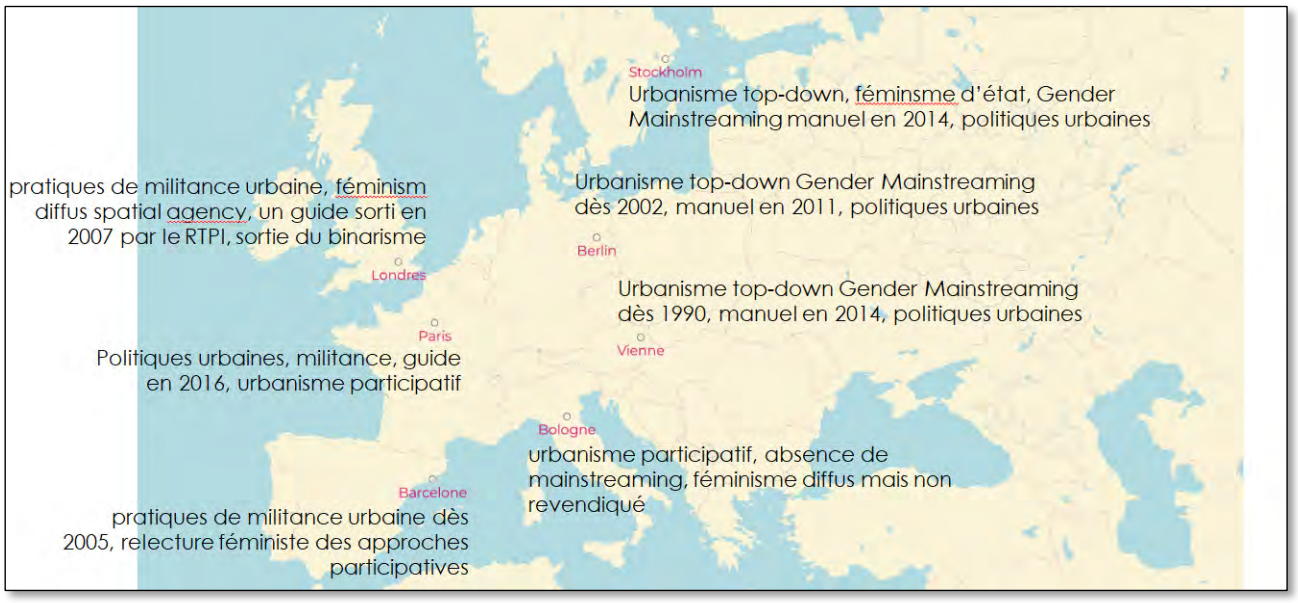


(Custodi 2022)

4.4.C POINT DE VUE GÉOGRAPHIQUE : DES CAS CONCRETS EN EUROPE

Avant de choisir mon terrain d'étude, j'ai repéré plusieurs expériences concrètes d'urbanisme genré. Elles ont eu lieu dans les métropoles européennes qui, à partir de la fin du XXème siècle, ont vu surgir une réflexion politique sur l'égalité femmes/hommes. Cette réflexion, institutionnelle et/ou militante, a donné lieu à des expériences de transformation urbaine. J'ai ainsi analysé les approches urbaines de Vienne, Barcelone, Londres, Bologne, Paris, Berlin et Stockholm.

Carte 3 : Approche genrée et architecture en Europe,



Custodi 2019

VIENNE

Vienne est l'exemple le plus structuré et le mieux documenté. Il s'agit d'un processus qui a débuté dans les années 1990[82]. En 2014, un manuel illustrant la procédure a été mis en place. Grâce à sa durée dans le temps, cet exemple montre l'impact temporel de ce processus sur la gestion urbaine de la ville, des changements pratiques en fonction des changements idéologiques. Vienne est un cas de planification urbaine *top-down*, initialement liée à un

[82] Les expérimentations de Vienne sont une référence constante encore 30 ans après , plusieurs articles scientifiques et pour le grand public ont été publiés au fil des années, dont le tout dernier en 2022 sur Mediapart « *Vienne, capitale de l'urbanisme "sensible au genre"* » (Lorin 2022) URL: [https://www.mediapart.fr/journal/international/250722/vienne-capitale-de-l-urbanisme-sensible-au-genre] Dernière consultation le 13/09/22.

binarisme marqué entre hommes et femmes, qui a été abandonné au fil du temps pour se concentrer sur les rôles de genre (Custodi 2015 ; 2017)[83].

BERLIN

En 2011, Berlin s'était également dotée d'un manuel sur la planification genrée en milieu urbain (Christiane Droste 2011). La publication faisait suite à la mise en place, depuis 1999, d'un Sénat pour le développement urbain qui expérimente depuis 2002 diverses approches d'égalité femmes/hommes dans le logement social, les espaces publics, etc., avec 50 projets pilotes. Bien que les différentes contributions présentes dans le manuel évoquent aussi des conflits et des difficultés (souvent liés à l'imbrication des rapports de pouvoir), aucune ne semble mettre en relation le gender mainstreaming et les études de genre. Les engagements féministes dans le Mainstreaming restent plutôt focalisés sur les femmes, tandis que, lorsque les problématiques socioculturelles sont plus visibles — liées par exemple aux présences des populations migrantes ou réfugiées —, il semble y avoir une impasse, une incapacité à gérer les deux questions en même temps. En tout cas, ce manuel ne me semble pas parvenir à une solution, du moins pour le moment. Je n'ai pas davantage approfondi le terrain de Berlin, mais en ce qui concerne la systématisation des trois approches, il est clair que Berlin se situe dans l'approche d'urbanisme genré, en particulier *top-down*.

PARIS

Dans les villes du Grand Paris et en général en France, ils existent plusieurs exemples d'urbanisme genré qui se sont développés depuis les années 2010. Plusieurs villes ont par exemple instauré une planification temporelle, sans pour autant mettre en évidence le lien avec la réflexion féministe ; les marches exploratoires des femmes ont été importées depuis Montréal et plusieurs projets de requalification urbaine avec une prise en compte du genre sont en train de se développer. À Paris, un projet de renouvellement de sept places appelé Réinventons nos places ! a vu le jour en 2016, avec un appel à projets dont le cahier de charges avait comme condition une analyse genrée des places[84]. Des associations comme Womenability, FéminiCités, et Genre et Ville travaillent en collaboration avec plusieurs communes de l'Île-de-France, et avec Paris en particulier, et mettent en place des marches

[83] J'avais traité de l'expérience viennoise dans son ensemble lors de mon mémoire en 2014, synthétisée ensuite pour un chapitre du livre *La ville, quel genre ?* (Luxembourg, Faure, et Hernandez-Gonzalez 2017)
[84] En tant que terrain principal, les sept places font l'objet d'un chapitre entier dans la deuxième partie de cette thèse.

exploratoires, des balades en tout genre, et participent parfois à la requalification urbaine à l'échelle du quartier. Encore, l'association d'architectes Mémo (Mouvement pour l'Équité dans la Maîtrise d'Œuvre), créée à Paris en 2016, a pour l'objectif de sensibiliser davantage les professionnel·les sur les injustices salariales et différences traitement intellectuel, tant sur le plan historique que sur le rapport aux commanditaires. Enfin, l'association Ichra (archi à l'envers) réunit de jeunes architectes féministes engagé·es dans les aspects liées à la production d'une architecture queer et de sensibilisation dans les écoles d'architecture.

BARCELONE

Depuis 2005 à Barcelone, il existe un collectif intéressé par la planification urbaine genrée. Le nom Collectiu Punt 6 fait référence à l'article 6 de la loi catalane 2/2004, qui porte une attention particulière à la dimension urbaine de la société. La revendication d'inclure ce *punt 6* (article 6) à la loi avait pour objectif d'inclure une perspective de genre dans la conception de l'espace urbain. L'activité du collectif comprend des ateliers de « facilitation », de communication, de sensibilisation, etc. Le collectif est formé d'activistes et chercheur·euses, on pourrait donc le définir comme un collectif de militance urbaine, de nature féministe, qui produit actuellement un fort impact sur les médias et s'élargit de façon graduelle à d'autres villes espagnoles comme Madrid ou Valence[85].

BOLOGNE

Le groupe Christine de Pizan est composé de plusieurs femmes habitant à Bologne et issues pour la plupart du milieu des écoles d'architecture et d'urbanisme (Politecnico di Milano, Alma Mater di Bologna, Università di Ferrara). En 1999, elles décident de créer une carte de Bologne où apparaissent les lieux dédiés aux services d'écoute pour les femmes. Le projet naît parce que ces femmes impliquées ont été, par différents biais, influencées par des groupes et des collectifs plus anciens (qui datent de la moitié des années 1970) comme Associazione Orlando de Bologna, Gruppo Vanda du Politecnico di Milano, lesquels avaient déjà commencé des réflexions sur la place des femmes en ville. Il faut aussi développer le contexte italien dans ces mêmes années : à Prato (1997) naissait une plateforme de recherche sur les femmes et la ville ; à Rome (1999) La Casa di Eva se constituait en regroupant en

[85] URL: [http://www.rtve.es/noticias/20190214/urbanismo-genero-como-mujeres-viven-ciudad/1883800.shtml?fbclid=IwAR0Jdo65RXgaH-2ZTREVZLc4GjvGPIBH85MRHI-adp2xzT9dqjZ-skOOQWE] Dernière consultation le 13/09/22.

association d'architectes et chercheur·euses, sur l'investigation historique et géographique du projet d'architecture, de l'urbain, des espaces publics et des villes. À Bologne, j'ai également étudié le travail de l'association Orlando, une association féministe historique de la ville, qui a géré le processus participatif du réaménagement urbain à la Bolognina Est en 2008[86].

LONDRES

Matrix Feminist Design Co-operative a été créé en 1980 (et est resté actif jusqu'en 1995) en tant que cabinet d'architecture et groupe de lecture issu du Feminist Design Collective, lui-même issu du groupe féministe du New Architecture Movement. Matrix est l'un des premiers groupes d'architectes en Grande-Bretagne à adopter une position ouvertement féministe, dans la façon de travailler et de concevoir, et dans les projets qu'iels ont entrepris. La pratique professionnelle était gérée comme une coopérative avec une structure de gestion non hiérarchique et un travail collaboratif (Dwyer et Thorne 2007). Ensuite, le cabinet d'architecture MUF, qui se présente comme féministe, propose une architecture et une relation au territoire liées à une esthétique non *mainstream* et non stéréotypée. Fondé à Londres en 1994, le MUF se présente officiellement comme « une pratique collaborative d'art et d'architecture engagée dans des projets du domaine public ». La pratique a été établie comme un défi et comme une alternative explicite face à ce que les membres fondateurs, Liza Fior, Katherine Clarke et Juliet Bidgood, considéraient comme une pratique mainstream. Pour définir clairement l'ensemble de principes de mise en place du MUF, Liza Fior mentionne le « rassemblement de femmes intéressantes ». Le féminisme n'est pas ouvertement mentionné, mais il y a un principe féministe sous-jacent et souvent explicite dans leur travail. En particulier, la notion de pratique collaborative signale un engagement à la « connaissance mutuelle » et le contexte du domaine public indique une ambition sociale (spatiale) au-delà de la fixité du bâtiment comme objet. Enfin, le Women's Design Service (WDS) a été créé à Londres en 1984 en tant que coopérative de travailleur·euses vouée à l'amélioration de l'environnement bâti pour les femmes. Ses membres initiaux travaillaient pour le Greater London Council (GLC) dans le cadre de Support Community Building Design (un centre d'aide technique communautaire), où iels ont identifié le besoin d'une organisation qui pourrait promouvoir les intérêts des femmes. Le WDS a donc été fondé en tant qu'organisation ouvertement féministe suivant la conviction que la voix des femmes n'était pas entendue et que les femmes vivaient et travaillaient dans des environnements qui ne leur

[86] Je détaillerai ces approches dans les deuxième et troisième parties de cette thèse.

convenaient pas (Berglund 2008). Abandonnant la logique du profit et du projet en tant qu'objet, ces groupes proposent des processus, c'est-à-dire des immersions urbaines liées à la poursuite d'un parcours marqué dans la ville. En revanche, il n'existe pas de véritable manuel « gender mainstream » au Royaume-Uni, mais on peut faire référence au guide du Royal Town Planning Institute (RTPI) en 2003. Sur leur site Internet, on retrouve également la première référence à une sensibilité non binaire [87]. Il est important de souligner que ce document parle plutôt de *gender-sensitive approach* que de mainstreaming.

STOCKHOLM : UN CAS CONTROVERSE

L'article scientifique de Maria Ärlemo, "Feminisms in conflict – 'feminist urban planning' in Usby, Sweden (Ärlemo 2017)", publié dans l'ouvrage collectif *Architecture and Feminisms* (Frichot, Gabrielsson, et Runting 2017), propose l'analyse d'un cas autoproclamé « [d']urbanisme féministe ». Ärlemo interroge, à travers une critique intersectionnelle, l'application féministe en urbanisme, en se basant sur l'illustration du processus de participation démocratique dans le quartier de Husby à Stockholm. Dans la reconstruction du processus, elle met en évidence l'instrumentalisation de l'outil de la participation, par des objectifs politiques décidés *a priori*. Selon elle « *la perspective féministe* […] *dominante* [de ce projet] *est axée sur l'oppression perçue des femmes de Husby par les hommes musulmans* ». L'article dénonce « *la manière dont les membres de la direction du projet* [qui sont] *des femmes blanches de classe moyenne* » ont encouragé une attaque aux hommes musulmans, décrits comme oppressifs, tandis que « *d'autres récits souvent plus exigeants sur le plan des transformations urbaines, ont été négligés ou même réduits au silence* » (Ärlemo 2017, 192-201). Dans un article de la presse française, on peut lire que le groupe de jeunes femmes actives dans la communauté n'a pas été entendu, que le groupe de femmes âgées non plus, et que les seules femmes participant aux workshops organisés pour elles étaient des femmes blanches de classe moyenne, qui n'étaient pas directement impliquées dans la politique du quartier ; et que finalement le résultat le plus visible a été la mise en place d'ateliers de tricot dans l'espace public :

> « Aujourd'hui, Banar Sabet [présidente de « Meufs de la rue »] est déçue. Selon elle, le projet est vite passé des mains des habitantes à celles d'experts venus de la ville, dont les opinions ont été davantage valorisées. Elle remet notamment en cause l'implication de l'architecte de l'Institut royal de technologie Elin Strand Ruin, invitée à animer six ateliers dans le quartier. "D'un point de vue

[87] URL: [https://www.rtpi.org.uk/gender] Dernière consultation le 13/09/22.

> égalitaire, ce projet est une catastrophe", déplore Banar Sabet. La théorie universitaire aurait selon elle due être mise à niveau égal avec la pratique des habitants, et cela n'a pas été le cas. […] Ni Elin Strand Ruin, ni Banar Sabet ne sont plus impliquées dans le projet, mis concrètement en œuvre depuis avril, et qui a peu à peu été happé dans un tourbillon médiatique et politique. L'attention s'est déplacée rapidement de l'égalité des genres dans l'espace public à une polémique sur l'islam et la place des femmes. »
>
> (Marillier 2017)[88]

Ce projet suédois met en avant le mot féminisme dans un projet urbain, mais les critiques sont fortes à son égard. Dans les articles, on l'accuse de *pink washing* et d'islamophobie, de ne pas considérer les associations des femmes opérant dans le quartier, alors même que le projet se dit « participatif ». Ärlemo parle d'approche universaliste, de féminisme hégémonique et de hiérarchie parmi les différentes perspectives féministes qu'il y a dans le quartier de Husby de Stockholm. Dans les projets concrets, on trouve différentes interprétations de la signification de « prise en compte du genre » en architecture et urbanisme. Prendre en compte les besoins des femmes dans l'espace public, par exemple, ne devrait jamais pouvoir justifier une politique de gentrification, visant plutôt à libérer l'espace des populations marginales. Une attention à l'intégration des besoins de chacun·e en ville, et non pas une mise en opposition desdits besoins, est l'objectif à rechercher dans toutes politiques et projets urbains.

[88] MARILLIER, Lou. « En Suède, le chantier tortueux d'un "urbanisme féministe" » *Libération*. 14/09/2017. URL: [https://www.liberation.fr/planete/2017/09/14/en-suede-le-chantier-tortueux-d-un-urbanisme-feministe_1594700/] Dernière consultation le 13/09/22.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE 5 : LES POLITIQUES URBAINES GENRÉES – COMPARAISON ENTRE L'ITALIE ET LA FRANCE

CHAPITRE 6 : LES PROJETS D'ARCHITECTURE URBAINE GENRÉE

CHAPITRE 7 : MILITANCE URBAINE GENRÉE

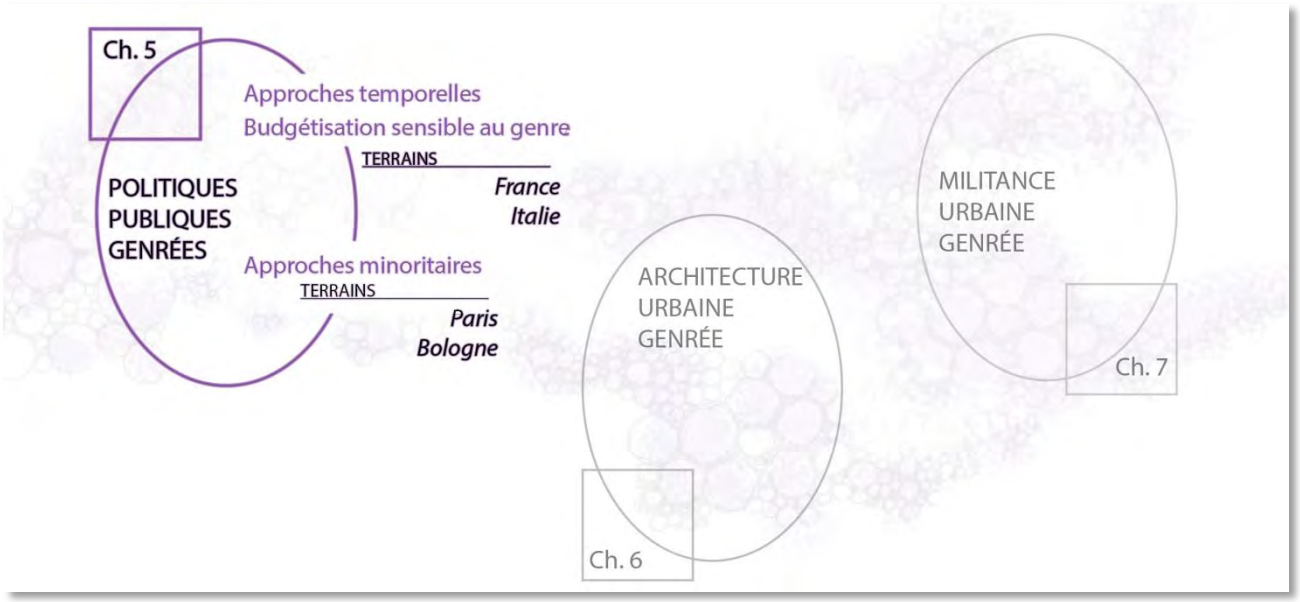
CONCLUSION GÉNÉRALE

OFF : MANIFESTE NAÏF D'UNE ARCHITECTE-CHERCHEUSE SITUÉE

CHAPITRE 5

LES POLITIQUES PUBLIQUES GENRÉES, COMPARAISON ENTRE L'ITALIE ET LA FRANCE

Schéma 6 : Les trois axes d'analyse, avec un curseur sur Politiques Publiques Genrées



(Custodi 2022)

En suivant l'ordre de trois axes d'analyses définies dans la partie introductive, je vais ici parler de façon non exhaustive de la pluralité de déclinaisons de l'approche de politiques publiques genrées. D'abord, je vais décrire deux axes structurant toute action genrée : la prise en compte des temps différenciés du quotidien, et la prise en compte budgétaire dans toutes les démarches pour l'égalité. Ces deux axes, à caractère relativement ancien (ils ont été conceptualisés à la fin des années 1990), peuvent être définis comme majoritaires dans le discours de la prise en compte du genre dans les politiques publiques, justement grâce à leur caractère bien défini au fil du temps, et leur reconnaissance et légitimation par les pouvoirs publics. Ils prennent en compte les différents besoins qui affectent les rôles sociaux attribués au genre et j'en parlerai en faisant en parallèle une comparaison entre la France et l'Italie. Je m'interroge notamment sur des questions à caractère social : est-ce que les trajectoires quotidiennes dans la planification temporelle des femmes sont étudiées aussi selon des critères socio-économiques ? Comment se joue la question budgétaire selon qu'on vit dans des quartiers pauvres ou riches ?

Ensuite, j'analyserai des approches que l'on peut définir comme secondaires ou minoritaires. Cette définition dérive de leur faible présence au niveau des politiques publiques, et par conséquent leur moindre impact. Ce type d'approches, axées surtout sur la

communication, est genré, mais aussi *mainstreaming*, parce qu'il est partout, littéralement transversal à toutes politiques publiques, et en cela qualifiable de *gender mainstreaming* sans pour autant que ce terme soit accepté sans controverse, car le label gender mainstreaming n'est pas toujours considéré comme valorisant. Je parlerai de la structuration précise des pistes d'actions repérées lors du stage à la Ville de Paris, ensuite des actions de la ville de Bologne. Le choix de comparaison dans ce cas est lié non seulement à la nature des actions (il s'agit toujours de politiques publiques avec un focus sur le genre concernant l'égalité femmes-hommes), mais aussi pour la contemporanéité entre ces actions et mon stage.

En conclusion de chapitre, je proposerai une réflexion sur la méthode de l'infusion comme vecteur à travers lesquelles ces actions sont menées. L'infusion ne relève pas tant du gender mainstreaming, dans son sens normatif de création de normes précises via des manuels, que d'un processus beaucoup plus doux et discret, quasi caché, d'infiltration dans les trames des services de la fonction publique (Biarrotte 2020). Cette méthode d'infusion/infiltration des idées d'égalité repose sur un travail de médiation. L'aspect positif évident de cette approche méthodologique est la capacité à ne pas brusquer le système, en essayant de s'imposer délicatement. Cependant, cela nécessite une action de *care* plutôt énergivore et disproportionnée vis-à-vis des résultats, qui impose de se questionner sur la rentabilité de cette approche d'infusion

5.1 TEMPS ET BUDGET DANS L'APPROCHE GENRÉE

5. 1.A LES POLITIQUES DU TEMPS URBAIN : UN HISTORIQUE

> « Les politiques temporelles, nées de la pensée féministe et à l'origine desquelles on compte un grand nombre de femmes, s'accompagnent de politiques d'égalité des chances et d'une action positive en matière de genre. Le champ d'action des politiques temporelles en faveur d'un emploi féminin de qualité est celui de la coordination des heures d'ouverture des services au sein de la communauté, mais il encourage également les services avec des horaires atypiques (la nuit, horaires de travail allongés, à la demande, en urgence, travail temporaire). Parmi les services qui affectent directement les stratégies de rapprochement des individus, citons les transports en commun, les commerces, les écoles maternelles, primaires et secondaires, les crèches et les services aux personnes. »
>
> (Bonfiglioli 2004, 334)

Pendant le stage du 2018, il m'est arrivé aussi de réaliser, pour le guide des bonnes pratiques, une analyse des politiques temporelles[89]. Je commence d'abord par une réflexion : j'inclus les politiques temporelles dans les politiques publiques genrées, puisque leur apport aux questions de genre inclut — à titre d'exemple — autant les horaires de transports publics que l'ouverture des crèches ou d'autres services à des horaires spécifiques. Il s'agit ici de politiques publiques genrées et *urbaines*, d'un processus plus proche de l'urbanisme que de l'architecture. Elles sont légèrement différentes d'une politique publique *genrée* tout court, qui en tant que telle pourrait être vue comme la macro-catégorie au sein de laquelle sont distinguées la planification temporelle et la budgétisation genrée. Il me semble aujourd'hui obsolète de décrire les politiques temporelles comme étant genrées, elles se présentent plutôt comme une catégorie structurante de l'urbanisme. Il est cependant nécessaire de continuer à interroger les temporalités urbaines de manière genrée ou, mieux encore, intersectionnelle, car ces dernières affectent directement le bien-être de plusieurs catégories de personnes. En effet, si les politiques temporelles sont clairement issues d'un parcours féministe développé au sein du Polytechnique de Milan, leur développement au fil des années compte des déclinaisons les plus variées, et parfois l'analyse genrée est tellement noyée à l'intérieur du raisonnement qu'il est très difficile de dire que les politiques temporelles sont genrées. On dira plutôt que les politiques genrées sont temporelles, ou bien que le genre doit rester une catégorie d'analyse des politiques temporelles, et que l'analyse genrée doit se faire également à travers le prisme

[89] J'avais pris connaissance des politiques temporelles en 2014 à Rome grâce à Claudia Mattogno, j'ai ensuite co-écrit un article à ce sujet (Custodi, Olcuire, et Silvi 2020).

des temporalités multiples d'une ville. Concernant l'application des études sur les temps et modes de vie, elle s'est traduite en France dans des politiques publiques nommées « politiques temporelles », se concrétisant dans des mesures non directement liées à l'urbanisme. En revanche en Italie, l'approche temporelle est plus directement liée à l'urbanisme, plus ancrée dans une tradition cartographique et urbaine, à l'idée de planification.

L'angle de lecture genrée des politiques temporelles peut avoir deux points d'ancrage : l'un historique — puisque c'est une urbaniste féministe, Sandra Bonfiglioli, qui en a fait la fortune et permis son importation depuis l'Italie à la France et à l'Europe — l'autre social, du fait que l'attention portée aux temps de la ville permet en théorie de rendre compte d'une multitude de questions sur l'occupation temporelle de la ville, y compris les questions d'inégalité liées à l'assignation genrée des rôles sociaux. Avant d'approfondir ces deux angles de lecture dans les pages suivantes, il est intéressant de rendre compte d'abord d'un des angles de lecture non genrée (ou du moins pas directement). Il accueille une réflexion large sur les mécanismes philosophiques et esthétiques du temps, comme en liaison à la vitesse dans la conception des gares de train et TGV (Sau 2011).

Un des aspects centraux du nouveau paradigme contemporain est représenté par la « révolution informatique », où les valeurs telles que la discontinuité et l'interactivité sont en train de créer de nouvelles expériences perceptives. Ici, le paramètre temps est « dominant » sur l'espace. D'un côté l'architecture dite « numérique » se connecte à la perception sensorielle et individuelle du temps. D'un autre côté, l'architecture dite « traditionnelle » s'exprime dans une « esthétique du temps » qui correspond à une prise en compte de l'accélération des temps de vie fournie par les nouvelles technologies. Le résultat de l'interconnexion des deux architectures se manifeste par exemple dans les écrans numériques, les interfaces biométriques et les bâtiments polyfonctionnels (Cardinale et Pavia 2013).

Dans la composition de la relation temps/espace architectural, la position et l'action des corps humains entre en jeu avec leur potentiel transformateur. Dans son ouvrage sur la rythmanalyse, Lefebvre décrit le corps comme un ensemble de rythmes indispensables pour relier l'individu et la société : le corps est donc un agent actif dans la production de la ville, de son architecture urbaine (Lefebvre [1982] 2019; Revol 2019)[90]. Le corps étant toujours sexué et genré, cette esthétique du temps pourrait se rallier aux questions de genre à travers le pont

[90] En effet, le rapport humain au temps est filtré par le rythme de chacun·e, et pour Lefebvre il s'agissait d'apaiser le rapport entre les corps et la ville, à travers une approche thérapeutique d'un côté (architectes et urbanistes qui sont appelé·es à soigner la ville en écoutant ses arythmies), et poétique de l'autre (musique et art déployés en ville comme apports esthétiques sensibles).

conceptuel de la méthodologie de conception temporelle, qui a été élaborée autour du concept de chronotope et d'analyse chronotopique. Celle-ci « *[décrit] concrètement les caractéristiques temporelles du territoire [en passant] par quelques "étapes descriptives et analytiques" (problèmes temporels généraux et spécifiques pour certains territoires et certains types de populations)* » (Sau 2011, 169)[91].

EN ITALIE

> « Un dispositif législatif a été instauré, en Italie, depuis 1990 : une loi d'initiative populaire a permis aux collectivités de coordonner leurs horaires. En 2000, la loi Turco rend obligatoire, pour les communes de plus de 30 000 habitants, la mise en œuvre de politiques temporelles. Un processus politique local a favorisé la démarche : des associations regroupant des femmes, soutenues par les syndicats, se sont mobilisées. Une procédure a été mise en place, sous le nom de "bureaux du Temps". La concertation se déroule selon la méthode dite "de tables quadrangulaires", associant les élus et les "*policy-makers*" (dirigeants, experts, syndicats et employés, entreprises et usagers). Cette méthode de concertation permet de construire les projets et de passer d'une négociation sociale à une co-conception sociétale des temps sur le territoire. Aujourd'hui, entre 140 et 170 villes ont adopté des politiques temporelles. L'expérience italienne a fait émerger des difficultés spécifiques : l'accessibilité des services publics, les horaires de commerces, l'hospitalité des espaces publics, les temps de l'école. Des "pactes de mobilité" sont instaurés impliquant les producteurs de services de transport, les générateurs de mobilité ainsi que l'ensemble des usagers d'un territoire. »
>
> (Apur 2001, 2)

La loi italienne mentionnée par l'Atelier Parisien d'Urbanisme (APUR) ne cite pas directement l'urbanisme ou la planification urbaine dans son titre « Dispositions pour le soutien de la maternité et de la paternité, pour le droit au soin, à la formation et à la coordination des temps de la ville »[92], mais elle oblige de fait les maires des villes de plus de 30 000 habitants à préparer, individuellement ou en association, un Plan Horaire Territorial, à installer un « bureau du temps » et sélectionner un·e coordinateur·rice en la matière (art. 24), à organiser enfin une « table de concertation » des institutions citoyennes pour l'actuation des projets du Plan (art. 25).

La grande différence entre la production des bureaux des temps entre la France et l'Italie est que dans cette dernière, nous pouvons constater que ces politiques se sont

[91] Traduction de l'italien par Giulia Custodi, 2022.
[92] Loi 08/03/2000, n. 53. « Disposizioni per il sostegno della maternità e della paternità, per il diritto alla cura e alla formazione e per il coordinamento dei tempi delle città » *Gazzetta Ufficiale* n. 60 du 13/03/2000.

développées au sein de l'appareil législatif urbain. Cela a abouti à la production d'un plan urbain des temps, c'est-à-dire un outil spécifique à l'urbanisme[93].

Les politiques temporelles sont depuis leur conception un moyen pour explorer et affiner des pratiques de conciliation entre activités de travail et de soin. Cet instrument politique enrichit « *le plan de la ville d'éléments temporels [en jouant] un rôle important dans l'interprétation physico/sociale. […] Les techniques d'analyse chronotopiques dans les politiques temporelles sont solidement adossées à une série d'autres instruments inhérents à la programmation urbaine, à la participation, à la gestion des processus décisionnels dans des environnements complexes et à l'analyse en termes de genre hommes-femmes* » (Bonfiglioli 1997, 28).

Un exemple d'application concrète au début des années 2000 en Italie a été la Journée du citoyen : en synergie avec l'organisation horaire des guichets, il s'agissait d'une journée d'ouverture continue. La gestion de la désynchronisation horaire entre les services publics des régimes horaires et la mobilité des citoyennes a été adoptée à travers cet outil de la Journée du citoyen, surtout dans les petites villes où la pratique de prendre le déjeuner ensemble est encore très ancrée, et produisait donc un certain malaise quant à l'horaire continu pour les employé·es des guichets. Cette action minutieuse à la micro-échelle, se présente alors comme la tentative de trouver un compromis « *entre la demande temporelle exprimée par les usagers, les traditions locales de vie et l'augmentation objective de l'accessibilité aux services* » (Bonfiglioli 1997, 24).

L'interprétation genrée de cette loi, issue d'un processus d'élaboration populaire démarré en 1985, est indiscutable, puisque la référence au soin est clairement affichée (référence à une genèse féministe). Même si aucune action institutionnelle et politique italienne ne s'auto-déclare gender mainstreaming elle rentre à plein titre dans ce que j'ai défini comme des « politiques publiques genrées », et donc sont *de facto* des actions *top-down* de gender mainstreaming.

Parmi les recherches que j'ai pu repérer, je vais citer en particulier trois documents : une thèse sous la direction de Sandra Bonfiglioli au Polytechnique de Milan (Mareggi 2000), une deuxième thèse issue d'un parcours de doctorat européen à l'université de Cagliari en Sardaigne (Sau 2011), et une recherche sur la région Puglia (Cardinale et Pavia 2013). Ces recherches, exposées ci-dessous, élaborent des analyses critiques de la relation entre féminisme et politiques temporelles en présentant plusieurs cas d'études d'analyse urbaine sur

[93] La ville de Bologne rédige son plan territorial des horaires (PTO) en 1997, mais les documents ne sont pas disponibles en ligne.

tout le territoire italien. Les plus récentes permettent aussi d'avoir un recul sur ce dispositif de politiques temporelles, qui aujourd'hui est relativement mis de côté. Pour rentrer dans ces analyses critiques, il est d'abord important de souligner que les politiques temporelles en Italie sont antérieures à la loi Turco, puisque dans la deuxième moitié des années 1990, « *l'Italie s'est engagée dans une phase d'innovation dans toutes les directions, menée à partir du principe structurant d'intégrer la dimension des temps et des horaires sociaux dans les politiques sociales et urbaines, principalement dans une perspective d'égalité des genres. [...] Jusqu'au milieu des années 90, d'une part les grandes villes comme Milan, Turin, Gênes, Venise, Rome, mais aussi des villes moyennes comme Bolzano, Pesaro ou Catane, ont donné naissance à des projets généraux (à l'échelle municipale) de la gestion du temps* » (Sau 2011, 152). Pendant ce temps, trois phases se sont succédé :

1. Une première phase de capitalisation-diffusion des initiatives, principalement menées par les Universités ;
2. Une deuxième phase où la question de l'organisation et de la coordination des temps est considérée à plus grande échelle, avec des lois régionales ;
3. Enfin, une troisième phase marquée par un effort de consolidation méthodologique : « *cet effort a été soutenu par le Ministère de la recherche scientifique et technologique qui, depuis le début des années 90, a financé un réseau d'universités italiennes chargées de développer des outils techniques et théoriques typiques des politiques temporelles urbaines* » (Sau 2011, 153).

Avec la loi Turco, il y a eu une nouvelle impulsion vers la mise en œuvre des politiques temporelles : « *le titre de la loi se concentre non seulement sur les domaines d'intérêt, mais aussi sur la particularité de cette loi à traiter des questions que le législateur traite séparément, rendant ainsi explicite le lien entre conciliation et politiques temporelles* » (Sau 2011, 154).

Selon l'analyse de Fiammetta Sau, les normes temporelles ont donc toujours été intégrées au sein d'une réflexion sur l'égalité de genre. Cependant, le langage utilisé peut être très différent selon les municipalités. À Padoue par exemple, il n'y a pas mention des termes « femmes », « genre » ou « égalité ». Le soin est cité dans un langage non inclusif qui invisibilise les différences de genre dans le travail du *care* :

> *« I servizi […] spesso non si sposano con le esigenze del **cittadino** creando una conflittualità tra il tempo della cura familiare e il tempo dedicato al lavoro. »*

> « Souvent [les horaires des] services […] vont à l'encontre des exigences du **citoyen**[94], en créant un conflit entre le temps du soin familial et le temps dédié au travail. »
>
> (Comune di Padova 2002, 17)

Au contraire, la mairie de Bolzano applique, dans le même document directif pour le plan territorial des horaires, un langage bien plus inclusif et apparemment plus conscient des implications de genre :

> *« Per le **donne** l'accesso alla mobilità è stata chiamata libertà da **vincoli familiari paternalistici** che avevano fatto assumere all'impegno di cura familiare l'aspetto, non necessario alla cura stessa, della segregazione spaziale. »*
>
> « Pour les **femmes**, l'accès à la mobilité a été qualifié d'affranchissement des **liens familiaux paternalistes** qui avaient fait prendre à l'engagement familial de soins l'aspect, non nécessaire pour le soin lui-même, de ségrégation spatiale. »
>
> (Comune di Bolzano 2005, 24)

Selon l'analyse de Marco Mareggi, la plupart des municipalités qui ont mis en place les politiques temporelles l'ont été sous l'impulsion d'un groupe d'élu·es guidé par une femme. Cependant, même pour Bolzano nous pouvons remarquer une déconnexion entre féminisme et politiques temporelles. Malgré la volonté politique forte, l'intérêt public ne reconnaît pas « *la matrice féministe et de genre de ces politiques, se focalisant plutôt sur la possibilité d'améliorer la qualité de vie urbaine pour tous les citoyens, que les changements de temps et d'espace-temps peuvent co-déterminer ; les promoteurs pensent, pour les politiques temporelles urbaines de leur ville, à un projet urbain plutôt qu'une politique de services* » (Mareggi 2000, 122).

EN FRANCE

> *« In Francia, le strutture incaricate delle politiche temporali hanno assunto, a differenza dell'Italia, denominazioni molto diversificate, che vanno da Bureaux du temps (Rennes, Paris e Lille) a Espace des temps (Grand Lyon e Saint-Denis), Maison des temps et de la mobilité (Belfort), Agence des temps (Poitiers), Ateliers des temps (Conseil Général Gironde), Ateliers de conciliation des temps (Conseil Général Nord—Pas-de-Calais), missione Temps de la ville (Montpellier, Saint-Denis), missione Harmonisation des temps (Dunkerque) o, infine, missione Gestion des temps (Chambéry). Seguendo l'esempio italiano, la maggior parte di queste strutture sono integrate*

[94] *Cittadino* signifie citoyen au masculin.

> *nell'organizzazione delle comunità locali e nel contesto dell'attuazione degli obiettivi dell'Agenda 21. In realtà, la sola eccezione è rappresentata dalla Maison du Temps et de la Mobilité (MTM) di Belfort, che ha scelto uno statuto che, in base ad una legge del 1901, le conferisce ampia autonomia, capacità d'azione, innovazione e comunicazione, e caratterizzata da un grande dinamismo della sua equipe, dotata di un proprio statuto giuridico e nota per la sua partecipazione a numerosi programmi europei (come Equal) e nazionali (come FNADT). »*
>
> « En France, les structures en charge des politiques temporelles ont revêtu, contrairement à l'Italie, des noms très différents, allant des « Bureaux du temps » (Rennes, Paris et Lille) à l'« Espace des temps » (Grand Lyon et Saint-Denis), « Maison des temps et de la mobilité » (Belfort), « Agence des temps » (Poitiers), « Ateliers des temps » (Conseil Général Gironde), « Ateliers de conciliation des temps » (Conseil Général Nord-Pas-de-Calais), « Mission Temps de la ville » (Montpellier, Saint-Denis), « Mission Harmonisation des temps » (Dunkerque) ou enfin « Mission Gestion des temps » (Chambéry). À l'instar de l'Italie, la plupart de ces structures sont intégrées dans l'organisation des collectivités locales et dans le cadre de la mise en œuvre des objectifs de l'Agenda 21. En réalité, la seule exception est représentée par la Maison du Temps et de la Mobilité (MTM) de Belfort, qui a choisi un statut qui, sur la base d'une loi 1901, lui confère une large autonomie, capacité d'action, d'innovation et de communication, et caractérisé par le grand dynamisme de son équipe, dotée de son propre statut juridique et connue pour sa participation à de nombreux programmes européens (comme Equal) et nationaux (comme la FNADT). »
>
> (Sau 2011, 161) [95]

L'approche temporelle dans les politiques urbaines a eu un fort impact en France autour des années 2000. En réalité, le premier article de Sandra Bonfiglioli est paru en France en 1997, dans les annales de la recherche urbaine (Bonfiglioli 1997) ; des études se succèdent depuis, notamment une étude sur les temps de la ville par l'Atelier Parisien d'Urbanisme (Apur 2001), une publication dans la presse (« Dossier: Rythmes et temps collectifs » 2003) et successivement en 2004 une version scientifique plus ample des études de Sandra Bonfiglioli (2004) paraît dans l'ouvrage collectif *Sphères privées et professionnelles* (Istace et al. 2004). Plus récemment, en 2013, le guide pratique du Réseau national des acteurs des démarches temporelles, *Tempo Territorial*, propose un panorama des pratiques concrètes mises en place dans plusieurs villes du territoire français comme Brive, Caen, Dijon, Paris, Rennes, Saint-Denis, Strasbourg, Montpellier, Lyon, etc. (Terny et Royoux 2013).

Encore plus récent, en 2017, un approfondissement des politiques temporelles ciblé sur les temporalités nocturnes vient de paraître dans le chapitre *L'urbanisme de la nuit* (Bonfiglioli 2017) de l'ouvrage collectif *La nuit en question(s)* (Gwiazdzinski et Heurgon

[95] Traduction Custodi, 2022.

2017). L'étude de l'Apur introduit la notion de désynchronisation des temps de travail comme « *[…] une tendance longue de notre société. En 1999, 21% des femmes et près de 10% des hommes actifs ayant un emploi (au sens du recensement) et vivant à Paris travaillaient à temps partiel. Ces chiffres étaient respectivement de 16% et 7% en 1990* ». Dès les premières pages est donc présente la notion d'inégalité de répartition des tâches du quotidien entre femmes et hommes comme facteur à tenir en compte dans l'analyse des temps de la ville, dans le but d'assurer une meilleure répartition temporelle des services urbains. Parmi les objectifs de ces politiques il y est clairement cité la promotion de l'égalité femmes-hommes, suite au constat que *« De manière générale, ce sont les femmes qui souffrent le plus des contraintes temporelles, car, en parallèle de leur activité professionnelle, elles continuent largement d'assurer la gestion des tâches quotidiennes* » (Apur 2001, 1). Si l'on peut reprocher à l'étude de l'Apur une certaine ancienneté, elle date de 2015, une étude de l'INSEE sur l'emploi du temps réaffirme la présence majoritaire des femmes dans l'accomplissement des tâches domestiques, ainsi que la reproduction de ce schéma genré de mère en fille (Brousse 2015).

Malgré l'attention accordée aux temps attribués aux tâches quotidiennes de soin et de ménage, au travail payé et aux loisirs, qui est un point de départ essentiel pour rendre visible l'emploi du temps inégal entre femmes et hommes, il n'est cependant pas fait mention d'une amélioration de répartition des tâches quotidiennes entre femmes et hommes du fait de la mise en place des politiques temporelles. Au contraire, les exemples montrent qu'il y a encore des déséquilibres genrés. En effet, là où des Parisien·nes ont pu bénéficier d'une réduction du temps de travail, le temps libéré chez les un·es et les autres était réparti en suivant des stéréotypes de genre : globalement les hommes jardinent et bricolent davantage, les femmes s'occupent plus des enfants (Apur 2001; Brousse 2015).

Un décalage conceptuel se présente entre les documents et les dossiers des services territoriaux, et la production académique sur les temporalités urbaines et les temps de vie. Si dans la pratique des rapports et enquêtes municipales, la réflexion s'arrête sur le constat de l'inégalité, sans aller plus loin dans la critique sociale ni proposer des solutions expérimentales ; du côté de la réflexion académique il est fait mention de la nécessité d'un changement radical de modes de vie, impliquant un plus grand partage du *care* entre personnes genrées, femmes ou hommes.

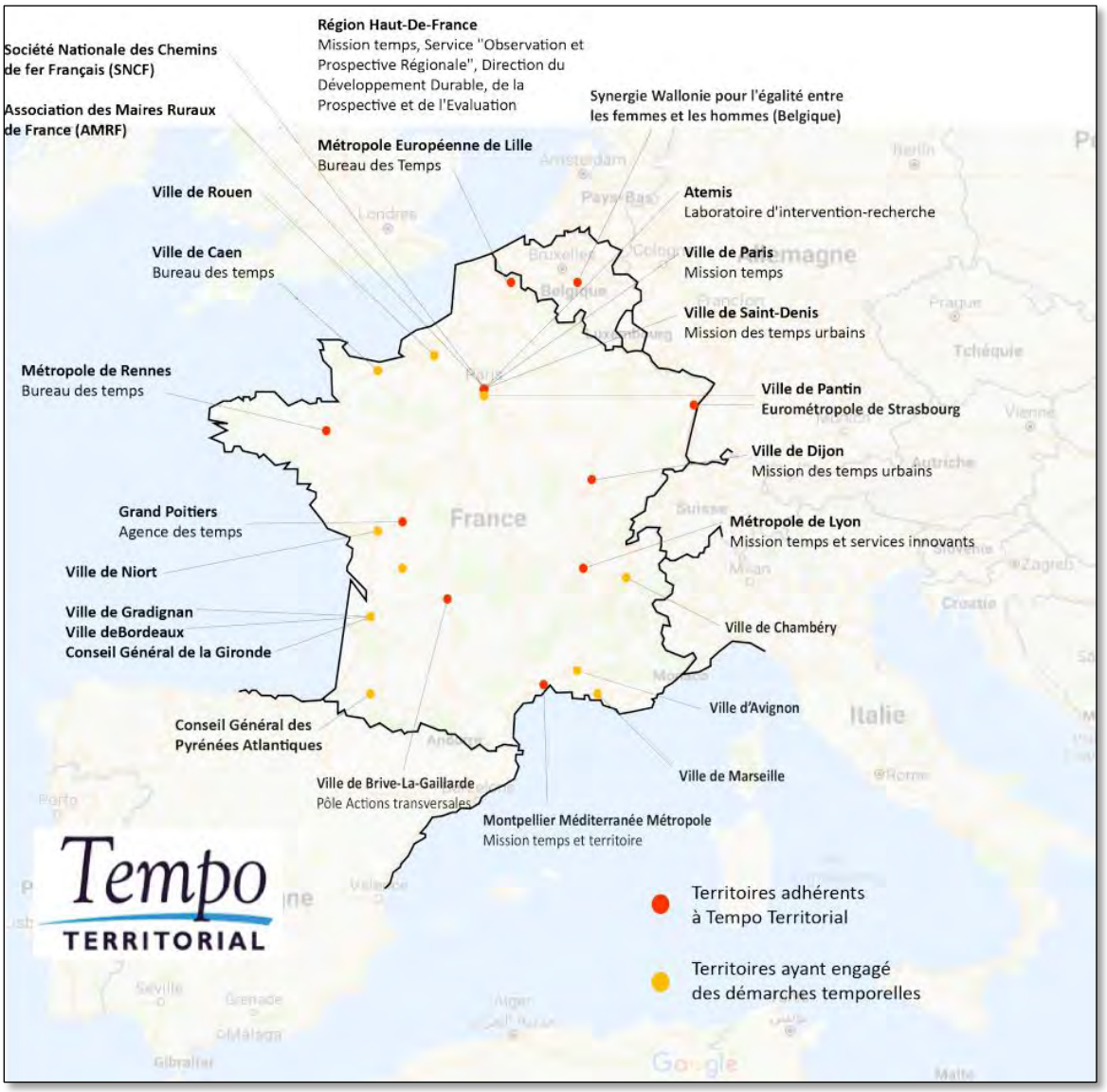
Par exemple, « *[une étude ISTAT 1995 note que] en ce qui concerne l'emploi du temps libre [il y a] une différence aussi bien quantitative que qualitative en faveur des garçons : ils fréquentent plus des lieux publics, ils ont l'occasion de se socialiser et ils font plus de sport* »

(Goffinet 2004, 186). Cet examen « *des usages invite à s'interroger sur les usages sexués de certains espaces ou sur le « genre » de certains temps sociaux (les hommes au bistrot, les femmes aux sorties d'école…) L'articulation des temps sociaux avec les temps personnels et familiaux (pour autant qu'on les considère hors temps sociaux) se révèle encore plus ardue pour les femmes* » (Vassallo 2005, 115).

Aujourd'hui les politiques temporelles sont en place dans plusieurs villes dans des services appelés « bureaux du temps », et les stratégies temporelles se différencient de plus en plus, même si depuis 7 ou 8 ans, l'activité des bureaux du temps est de moins en moins visibles. Avec les années, il y a une nuance plus intersectionnelle. Si par exemple en 2001 les conclusions de l'Apur portaient à considérer que « *d'un point de vue municipal, le plus urgent semble être les questions liées à la garde des enfants en bas âge* » (Apur 2001, 9) — et cela était une question au cœur des débats non seulement en France, mais à l'échelle de l'Europe comme on vient de voir —, en 2013 la ville de Paris prenait en compte les temps de travail du personnel de ménage avec l'objectif de « *permettre une meilleure articulation des temps de vie professionnelle et personnelle des agents de ménage qui sont en majorité des femmes contraintes à des temps fragmentés tôt le matin et tard le soir* » (Terny et Royoux 2013)[96].

[96] URL: [https://tempoterritorial.fr/lassociation/les-politiques-temporelles/] Dernière consultation le 30/08/22.

Carte 4 : Carte du réseau Tempo Territorial



Cette carte « *a pour objet de sensibiliser les collectivités territoriales aux enjeux temporels et à la pertinence d'intégrer dans leurs actions cette nouvelle politique publique transversale, gage d'égalité entre les citoyens et de bien vivre ensemble ; et de favoriser, entre acteurs des démarches temporelles territoriales : l'échange, le partage, l'apprentissage, la mutualisation, la coopération, dans un but non lucratif* »[97].

[97] URL : [www.tempoterritorial.fr]. Dernière consultation le 30/08/2022.

5.1.B LA BUDGÉTISATION SENSIBLE AU GENRE

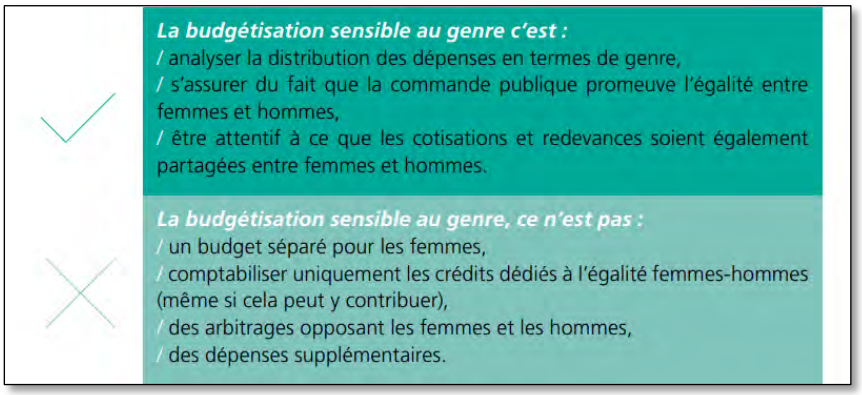
> « L'intégration d'une perspective de genre dans le processus budgétaire est une application de l'approche intégrée de l'égalité entre les femmes et les hommes dans le processus budgétaire. Cela implique une évaluation des budgets existants avec une perspective de genre à tous les niveaux du processus budgétaire ainsi qu'une restructuration des revenus et dépenses dans le but de promouvoir l'égalité entre les femmes et les hommes. »
>
> Définition de BSG proposée par le conseil de l'Europe, (Centre Aubertine Auclert 2015, 7)

Un autre outil analysé rencontré dans le cadre du stage a été celui de la Budgétisation Sensible au Genre (BSG). Sa théorisation n'est pas plus récente que l'approche temporelle et sa mise en place encore moins évidente. Porté par des économistes féministes à partir des années 1980, il est recommandé par l'ONU Femmes depuis 1995 et le Conseil de l'Europe depuis 2009 (Motet 2017). En 2019, le Haut Conseil de l'égalité produit un autre document de synthèse dans lequel l'application du BSG est fortement recommandée (Bousquet et Guiraud 2019). En 2020, de grandes villes françaises commencent à s'approprier l'outil, généralement encore méconnu de la presse grand public, qui en explique les grandes lignes en s'appuyant sur les programmes électoraux. À titre d'exemple, Lyon, dirigée par l'écologiste Grégory Doucet depuis le mois de juin 2020, sera la première municipalité française de plus de 500 000 habitant·es à adopter un budget sensible au genre (Zafimehy 2020; Faure 2021).

Un rôle précurseur est joué par la ville de Vienne en Autriche, qui a intégré depuis 2006 la BSG dans ses projets. Vienne a revu toutes ses politiques publiques du point de vue du gender mainstreaming (ou approche intégrée du genre) et a montré qui bénéficie, femme ou homme, de différents postes du budget (Centre Aubertine Auclert 2015). En effet, la BSG ne fait qu'appliquer l'approche intégrée de l'égalité de genre (gender mainstreaming) au budget général d'une collectivité. D'abord, en analysant impôts, taxes, paiement du service, subventions aux associations, investissements dans des équipements, fonctionnement des services, etc., la BGS cherche à comprendre s'il y a des inégalités de genre qui seraient renforcées par la collecte et la redistribution des ressources financières. Ensuite, au regard des résultats, la BSG proposera des ajustements et/ou des modifications pour rééquilibrer le rapport des ressources par genre. En fonction des priorités d'une collectivité, le BGS est un paramètre d'équité, parce qu'il est clair « *[qu']en termes d'investissement, la construction d'une nouvelle tribune au terrain de sport ou d'un bâtiment pour héberger le pôle petite enfance n'aura pas le même impact sur les femmes et sur les hommes du fait des rôles sociaux au sein de la famille et de la pratique différenciée de certains sports* » (Centre Aubertine Auclert 2015, 10). Le centre Aubertine Auclert a élaboré en 2015 un « guide pratique » sur la

budgétisation sensible au genre[98], disponible en ligne et en format papier. L'intérêt de ce guide est la proposition d'exemples concrets (bibliothèques, piscines, cantines scolaires, transports, etc.) et aussi la mise en garde sur des mésinterprétations stéréotypées :

Tableau 4 : Qu'est-ce que la budgétisation sensible au genre



Extrait du guide pratique La budgétisation sensible au genre
(Centre Aubertine Auclert 2015, 10)

DES EXEMPLES EN FRANCE

Durant la conférence « Une ville pour tous et toutes ? » organisée par le journal *Le Monde* en 2018, une des interventions portait sur le budget genré[99] (Le Monde 2018). La municipalité de Suresnes démarre en 2010 une réflexion sur le quotient familial local. En 2012, le conseil municipal décide d'ajouter une demi-part aux chef·fes de familles monoparentales. « *Nous nous sommes aperçus qu'au même niveau de revenu, les familles monoparentales payaient plus cher [que les familles avec deux parents] pour les services proposés par la ville* », explique l'adjointe au Maire Gunilla Westerberg-Dupuy. Il s'agit bien d'une mesure visant à réduire les inégalités femmes-hommes. 85% des familles monoparentales sont constituées de mères avec enfants. Selon l'INSEE, plus de 39% de ces familles vivent sous le seuil de pauvreté, contre 15,7% en moyenne en France pour les moins de 65 ans[100].

Si dans cette commune d'Île-de-France, l'incitation à la mixité est passée par la réattribution des subventions publiques aux familles monoparentales, l'approche par le « gender budgeting » peut être fortement liée à l'espace public, par exemple dans l'élaboration des espaces sportifs collectifs, comme à Bordeaux, où une équipe de géographes

[98] Le centre propose également des formations à la BSG, en collaboration avec la plateforme Perfegal. URL: [https://www.perfegal.fr/formation-en-egalite-professionnelle.html] Dernière consultation le 13/09/22.
[99] À 9h30 : « Le gender budgeting municipal : une idée transpolitique ? » Avec Gunilla Westerberg-Dupuy (mairie de Suresnes) et Yéléna Perret (mairie d'Aubervilliers).
[100] URL : [https://www.insee.fr/fr/statistiques/5759045]. Dernière consultation 01/10/2022.

a mené une étude sur les établissements sportifs. Il en résulte « *qu'environ 70% des moyens sont consacrés aux garçons et aux hommes. Cette proportion s'aggrave si l'on considère la mise à disposition des équipements sportifs. Certes, de nombreux équipements sont mixtes (piscines). Quelques-uns sont exclusivement occupés par des femmes (salles de danse, de gym)* », comme l'explique Yves Raibaud dans le dernier guide parisien (Guide Genre et Espace Public N°2, Ville de Paris 2021). À la suite de cette étude, la ville de Bordeaux est en train de faire face à ce constat avec « *un observatoire du sport féminin afin de quantifier ces inégalités et élaborer une programmation qui rétablisse année après année l'équilibre* ». La question du sport doit également prendre en compte les stéréotypes et les injonctions dès le plus jeune âge, et cet aspect aussi doit être géré en termes budgétaires, avec des orientations, des formations, des groupes de réflexion, etc.

BILAN DE GENRE EN ITALIE

> *« A livello nazionale il D.lgs. 150/2009 ha previsto che le amministrazioni pubbliche redigano, insieme alla relazione delle performance, il bilancio di genere realizzato. Quella del bilancio di genere è ancora una rendicontazione volontaria, tuttavia ne viene suggerita la redazione riconoscendolo come strumento di attuazione della performance, in quanto, andando a valutare l'impatto delle politiche pubbliche sulle persone, può guidare la governance pubblica ad un utilizzo delle risorse improntato ai criteri di qualità dei servizi e di coerenza e adeguatezza con la domanda della cittadinanza »*
>
> *«* Au niveau national, le décret législatif 150/2009 a prévu que les administrations publiques établissent, avec le rapport de performance, le bilan genré. Malgré tout, ce rapport reste toujours volontaire, sa rédaction est suggérée, en la reconnaissant comme un outil de mise en œuvre de la performance, car, en évaluant l'impact des politiques publiques sur les personnes, elle peut orienter la gouvernance publique vers l'utilisation des ressources selon des critères de qualité des services, en cohérence et adéquation avec la demande citoyenne »
>
> (Galizzi 2012, 2)[101]

En Italie, le BSG est appelé « Bilan de Genre » et présente les mêmes symptômes qu'en France : il est méconnu et peu utilisé. Si au niveau des administrations publiques la question du BSG démarre en 2002, les universités, dont Bologne, s'emparent depuis 2015 d'une étude quantitative toujours appelée « Bilan de genre ». Ce bilan comporte l'analyse comparative de la présence de femmes et des hommes à toutes les échelles de la carrière universitaire. Il peut être défini comme un document d'analyse utile pour orienter les choix vers une plus grande

[101] Traduction Custodi, 2022.

égalité dans le futur. Au-delà de ça, il n'y a pas des guides ou exemples concrets de mise en place d'une budgétisation genrée. En effet « *une des critiques les plus fréquentes qui est portée au Gender Budget [en Italie] est celle de toujours s'arrêter au niveau du reporting* (gender auditing) *sans jamais pouvoir affecter les décisions qui encadrent la formation des budgets à un niveau prévisionnel* (gender budgeting) » (Badalassi 2020).

5.1.C TEMPS ET BUDGET : RÉVÉLATEURS D'INÉGALITÉS

Malgré leur potentiel, approche temporelle et budgétisation genrée semblent restées des sujets encore trop flous. D'un côté, la capacité à appréhender l'espace à travers les temps (temporalité ou temps du *care*) est loin d'être affinée et il n'y a pas des ressources humaines et financières pour l'approfondir dans la pratique, ce qui rend difficile l'éclaircissement de la relation, de façon correcte et non stéréotypée, avec l'amélioration du cadre de vie selon les genres. Aussi, comme il arrive souvent dans les milieux de l'architecture, le *temps* reste un sujet très philosophique, et pour cette raison est détaché de la pratique, son lien à l'esthétique urbaine semble écarter l'engagement social, pour se concentrer sur les implications formelles des bâtiments et des villes du futur.

D'un autre côté, le BSG n'étant pas obligatoire, nous sommes de fait encore au stade de l'analyse, plutôt que de la mise en pratique. Même si cela pourrait paraître anodin, s'appuyer sur les décisions financières n'est pas encore tout à fait un réflexe spontané pour les questions de genre. Prendre en compte la totalité des actions d'une collectivité sous le prisme de la BSG serait un véritable pas en avant vers une appréciation féministe de toute les politiques publiques.

Actuellement, politiques temporelles et BSG sont considérées comme des politiques séparées, et elles sont mises en place d'une façon qui n'aide pas à éclairer les liens qu'il peut y avoir entre les deux. Une approche intégrée serait très difficile à mettre en place, les liens conceptuels difficiles à saisir par les fonctionnaires, peut-être trop habitué·es à penser en termes de normes et de standard ?

En reprenant les thèmes principaux des politiques temporelles, et en y associant par la suite les indicateurs de *gender budgeting*, je voudrais donc ici éclaircir les liens conceptuels et concrets qu'il y a entre temps et budget.

Thèmes des politiques temporelles

- Les modes de garde,
- Les principaux services publics,
- Les équipements de loisirs, sportifs et culturels,
- Les commerces alimentaires,
- Les commerces liés au tourisme,
- L'offre de transport.

À titre d'exemple, le premier point se base sur « *La résolution du Conseil des ministres de l'Emploi et de la Politique sociale du 29 juin 2000 [qui énonce :] "le principe de l'égalité*

entre les hommes et les femmes impose de compenser le désavantage des femmes en ce qui concerne les conditions d'accès et de participation au marché du travail et le désavantage des hommes pour ce qui est des conditions de participation à la vie familiale, désavantages résultant de pratiques sociales qui font toujours considérer le travail non rémunéré accompli dans l'intérêt de la famille comme une responsabilité principale des femmes et le travail rémunéré dans la sphère économique comme une responsabilité principale des hommes". […]S'il faut impliquer davantage les pères dans les soins aux enfants et les autres tâches, s'il faut diminuer la pression du travail sur les hommes pour leur permettre de s'investir plus dans la vie parentale, c'est parce que le temps consacré à la parentalité, aux tâches de soins, à l'affection, aux relations, à la discussion, à l'éducation… est un temps éminemment important qui, pour n'être pas productif au sens classique du terme, n'en est pas moins essentiel pour l'équilibre et le développement de nos sociétés européennes. » (Goffinet 2004, 183).

Dans ce texte, Goffinet évoque à la fois des instances temporelles et des contraintes économiques, d'où l'importance d'une « conciliation [102] » entre politiques temporelles et mesures financières en ce qui concerne le congé paternité, car ce dernier s'inscrit à parts égales dans les questions temporelles et budgétaires. Goffinet constate plus loin que les mesures mises en place (congé parental, récupération du temps de travail, télétravail, etc.), sans une réelle compréhension des instances égalitaires qui les avaient générées, portent à la reproduction de comportements stéréotypés :

> « La persistance des comportements traditionnels et les responsabilités des femmes à l'égard de la famille incitent à prendre des mesures particulières pour rendre plus ″supportable″ la combinaison du travail salarié et des tâches domestiques. Nous pensons ici particulièrement au temps partiel et à la pause carrière. Il est pénible de constater que ce sont surtout les femmes (85%) qui utilisent ces mesures, qui sont au fond sexuellement neutres. Ces mesures rendent sans aucun doute la vie de la femme qui travaille plus supportable, mais elles ont comme effet pervers de perpétuer l'inégalité entre hommes et femmes sur le marché du travail. »
>
> (Goffinet 2004, 186)

Pour revenir au budget, parmi les indicateurs européens du BSG, le premier est — ici aussi — le congé parental : les effets pervers d'une politique temporelle, visant à une meilleure répartition des tâches domestiques, seraient-ils allégés par une intégration des

[102] J'utilise ici le terme conciliation pour le binôme temps-budget, sans référence aux politiques des conciliations des temps maison-travail, mais sans doute avec un clin d'œil à ces dernières.

analyses budgétaires genrées ? Cette question se pose pour mettre en place une stratégie méthodologique sérieusement structurée autour de l'objectif de l'égalité de genre.

Tableau 5 : Exemple d'indicateurs pour la BSG

Congedi parentali	• *Genitori che usufruiscono effettivamente del congedo (pagato e non pagato) sul totale dei genitori occupati (bambini fino ai sei anni)* • Quota di congedo parentale riservato al padre
Bambini	*Bambini affidati a persone non di famiglia o a istituzioni esterne in percentuale a tutti i bambini delle seguenti fasce di età:* 0-3 anni (durante il giorno) 3-6 anni (orario extra scolastico) 6-11 anni (orario extra scolastico)
Anziani:	Persone sopra i 75 anni di età ospitati in strutture residenziali/di cura o assistiti a domicilio in percentuale alla popolazione sopra i 75; distinti per sesso
Gestione del tempo	• Per ogni genitore che vive in coppia con un figlio minore di 12 anni, totale delle ore giornaliere vincolate a: viaggi/spostamenti + lavoro domestico+ cura bambini, anziani o malati della famiglia • Per ogni genitore che non vive in coppia ma vive con un figlio minore di 12 anni, totale delle ore giornaliere vincolate a : viaggi/spostamenti + lavoro domestico+ cura bambini, anziani o malati della famiglia
Orari di apertura dei servizi	• Normali orari di sportello dei servizi pubblici nei giorni feriali, di sabato e di domenica • Normali orari di apertura dei negozi, nei giorni feriali, di sabato e di domenica

Congés parentaux	• *Parents qui bénéficient du congé (payé et non payé), sur le total des parents occupé·es (enfants jusqu'à 6 ans)* • Quota du congé parental réservé aux pères
Enfants	*Enfants pris·es en charge par personnes extérieures à la famille ou par institutions (pourcentage) :* 0-3 ans (pendant la journée) 3-6 ans (hors horaire scolaire) 6-11 ans (hors horaire scolaire)
Personnes âgées	Personnes en dessus de 75 ans hébergées dans des EHEPAD ou assistées à domicile (pourcentage, par sexe)
Gestion du temps	• Pour chaque parent vivant en couple avec un enfant en dessous de 12 ans, total des heures journalières pour : transports, activités de soin (envers les enfants, les personnes âgées ou les malades) • Pour chaque parent vivant seul·e avec un enfant en dessous de 12 ans, total des heures journalières pour : transports, activités de soin (envers les enfants, les personnes âgées ou les malades)
Horaires d'ouverture des services	• Horaires d'ouverture des guichets des services publics, pour les jours fériés, les samedis et les dimanches • Horaires d'ouverture des magasins, pour les jours fériés, les samedis et les dimanches

(Galizzi 2012, 10) traduction Custodi 2022.

Les questions temporelle et budgétaire sont aujourd'hui d'autant plus centrales du fait d'une coprésence de facteurs tels que la ville 24h/24 7j/7 (Crary 2014), la présence de plus en plus répandue du télétravail collectif (testé de manière massive lors du confinement en mars 2020 dû à la crise sanitaire du CCovid19), une économie de plus en plus liée aux

performances de l'individu au sein du collectif, où tout le temps, même celui du repos, se comptabilise (Citton 2014).

Plusieurs articles d'informations liés à la répartition des tâches ménagères pendant le Covid reprennent les informations de l'Ined 2015. C'est une prise de conscience diffuse des problématiques temporelles citées auparavant. Le lien entre les aspects financiers et temporels est enfin devenu clair (Leprince 2020).

Les articles scientifiques ont également cerné le problème, en enrichissant la réflexion avec des cas d'étude, notamment ciblés sur le rapport entre femmes et travail du *care* (médecins, infirmier·ères, etc.) (Richomme-Huet 2022), et avec d'ultérieurs approfondissements historiques, qui retracent l'impact sur les femmes du travail indépendant de soin, en mettant en lumière les inégalités de genre liés au Covid, en démontrant les liens entre crise, budget, temps et ville (Bretagne et Lang 2021).

5.2 APPROCHES MINORITAIRES À PARIS

> « Il faut accepter des choses que notre société ne veut pas accepter : il faut accepter la nuit et les trames noires, le noir protège, mais ce n'est pas ce qu'on nous a appris. »
>
> Entretien avec Genre et Ville, 17 avril 2018

Les fiches actions du guide préparé lors de mon stage regroupaient plusieurs exemples de « bonnes pratiques » sous des macro-catégories ou rubriques.

Dans ce chapitre, je souhaite aborder quelques-uns des thèmes présents dans chaque rubrique, en raison de ce qui peut être considéré comme leur potentiel d'exploitation dans les projets d'architecture urbaine genrée. Si la BSG peut être considérée comme une politique publique clairement affichée comme genrée, cela n'est pas le cas pour les politiques publiques sur la vie nocturne ou la participation citoyenne. Dans ces cas, il y a encore tendance à parler de neutralité de genre, et il est plus difficile de faire reconnaître la composante genrée. Dans ces cas-là, la composante genrée est donc minoritaire, elle n'a pas de place reconnue.

Je définis ainsi d'« approche minoritaire » un large panel d'actions visant l'égalité de genre, répertoriées pendant mon stage en 2018 à la ville de Paris. Leur caractère « minoritaire » se réfère non pas à leur valeur intrinsèque, mais à leur niveau d'approfondissement dans la pratique de l'égalité en ville.

5.2.A COMMUNICATION, IMAGINAIRE ET SENSIBILISATION

> « Dans son ensemble, cependant, le langage inclusif dessine bel et bien un programme politique ambitieux — pour ne pas dire révolutionnaire. Il ne s'agit rien moins que de démanteler les stratégies élaborées pour installer en douce dans les cerveaux l'évidence absolue, incontestable, légitime de la supériorité masculine. Ce n'est pas non plus un hasard si des grammairiens et intellectuels masculinistes y ont travaillé avec application, s'ils ont intrigué inlassablement pour que l'État les suive, ni si ceux d'aujourd'hui montent au créneau pour défendre cet édifice. Ni si leur bras armé n'a pas hésité, l'année dernière, à crier à ce "péril mortel" où serait la langue française, à partir du moment où la puissance du masculin y serait amoindrie. »
>
> (Viennot 2018, 6)

Le langage inclusif a été une sorte de fil rouge tout au long de la réflexion et de la rédaction du brouillon du guide des bonnes pratiques, de la même manière qu'il l'avait été pour le premier Guide Référentiel en 2016. Depuis le premier mandat d'Anne Hidalgo, le langage épicène est d'ailleurs demandé pour toute communication interne de la Ville de Paris. À ce sujet la ville de Paris organise des formations, et j'ai pu assister à une formation sur 2 jours (13 avril et 4 mai 2018) intitulée « Communication sans stéréotypes ».

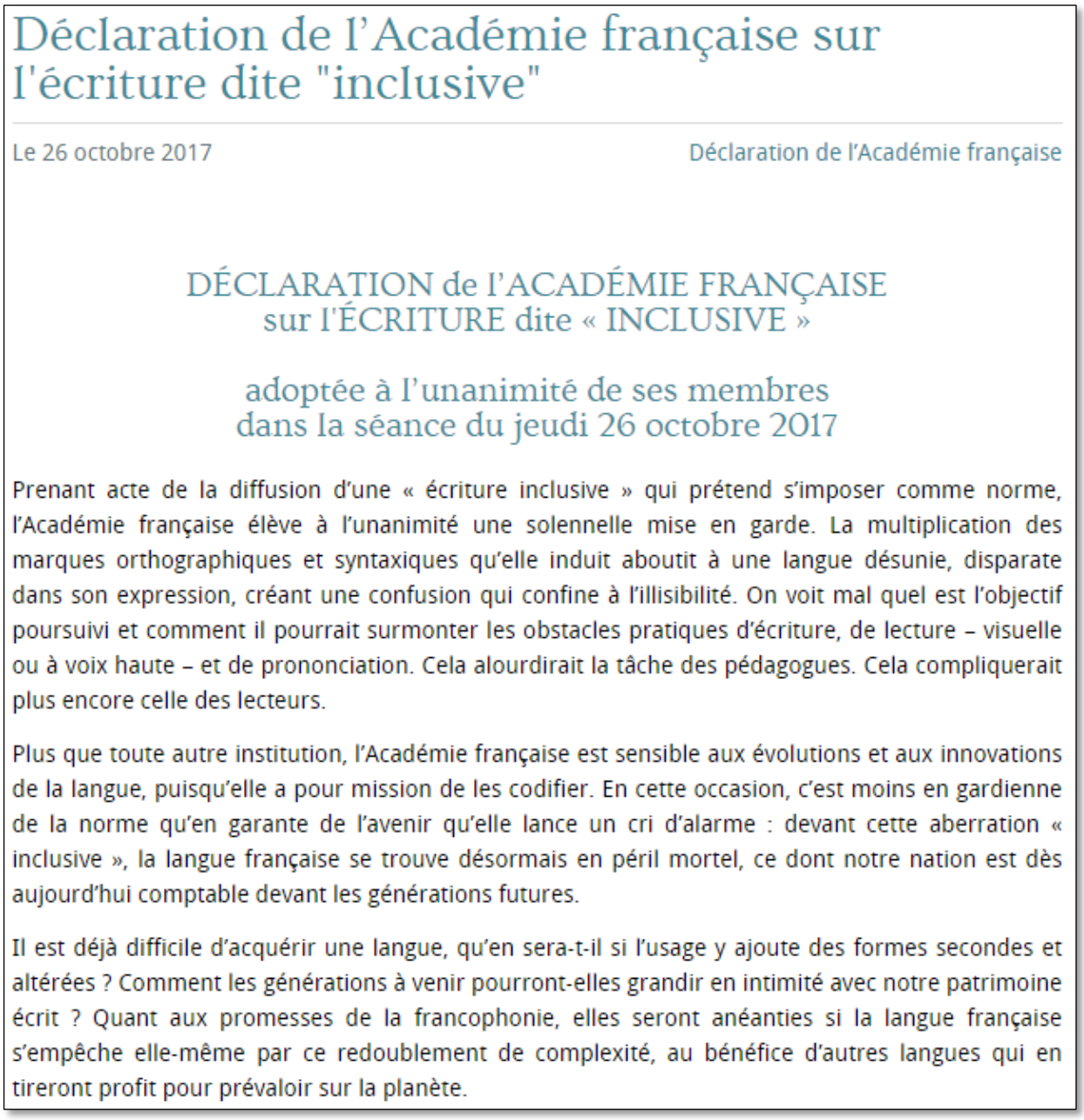
Lors de cette formation pour les agents de la Ville, j'ai remarqué une forte réticence à changer le langage. Les femmes elles-mêmes, malgré la contradiction évidente, ont du mal à parler d'elles-mêmes dans leurs professions au féminin (avocate, cheffe, autrice, etc.) :

« Pourquoi on veut changer des règles apprises à l'école primaire ? »

« On a toujours parlé comme ça ! Pourquoi maintenant faudrait-il changer ? »

Si, depuis 2018 et sous l'impulsion de la maire Anne Hidalgo, la ville de Paris promeut donc l'écriture inclusive, cela ne va pas de soi. Les différentes mairies d'arrondissement ont des positions divergentes sur le sujet et imposent des règles internes d'opposition, soutenues par l'Académie française qui en 2017 a fait une déclaration contre le langage inclusif soulevant « un cri d'alarme : devant cette aberration " inclusive ", la langue française se trouve désormais en péril mortel ».

Capture d'écran 8 : Déclaration de l'Académie française sur l'écriture inclusive



Déclaration de l'Académie française sur l'écriture dite "inclusive"

Le 26 octobre 2017 Déclaration de l'Académie française

DÉCLARATION de l'ACADÉMIE FRANÇAISE sur l'ÉCRITURE dite « INCLUSIVE »

adoptée à l'unanimité de ses membres dans la séance du jeudi 26 octobre 2017

Prenant acte de la diffusion d'une « écriture inclusive » qui prétend s'imposer comme norme, l'Académie française élève à l'unanimité une solennelle mise en garde. La multiplication des marques orthographiques et syntaxiques qu'elle induit aboutit à une langue désunie, disparate dans son expression, créant une confusion qui confine à l'illisibilité. On voit mal quel est l'objectif poursuivi et comment il pourrait surmonter les obstacles pratiques d'écriture, de lecture – visuelle ou à voix haute – et de prononciation. Cela alourdirait la tâche des pédagogues. Cela compliquerait plus encore celle des lecteurs.

Plus que toute autre institution, l'Académie française est sensible aux évolutions et aux innovations de la langue, puisqu'elle a pour mission de les codifier. En cette occasion, c'est moins en gardienne de la norme qu'en garante de l'avenir qu'elle lance un cri d'alarme : devant cette aberration « inclusive », la langue française se trouve désormais en péril mortel, ce dont notre nation est dès aujourd'hui comptable devant les générations futures.

Il est déjà difficile d'acquérir une langue, qu'en sera-t-il si l'usage y ajoute des formes secondes et altérées ? Comment les générations à venir pourront-elles grandir en intimité avec notre patrimoine écrit ? Quant aux promesses de la francophonie, elles seront anéanties si la langue française s'empêche elle-même par ce redoublement de complexité, au bénéfice d'autres langues qui en tireront profit pour prévaloir sur la planète.

L'idée, très ancrée, de légitimité fournie par l'école, se fond sur une idée d'universalisme étatique. La forte opposition de l'Académie française le montre bien en prenant parti contre le langage inclusif, laissant entendre que ce serait un péril pour la langue française, en jouant sur le sentiment colonial des « promesses de la francophonie »[103]. Au contraire, la performativité de la langue, en tout cas similaire à la performativité de genre (Butler), implique d'aller à l'encontre des règles établies, de chercher sa propre légitimité dans l'usage particulier, au cas par cas, en se laissant hybrider par les influences nouvelles,

[103] URL: [http://academie-francaise.fr/actualites/declaration-de-lacademie-francaise-sur-lecriture-dite-inclusive] Dernière consultation le 13/09/22.

étrangères, de revendication sociale et culturelle. Pour l'instant, les hybridations acceptées semblent rester celles convenables aux rapports dominants, c'est-à-dire l'intégration des mots de la langue anglaise.

Il existe pourtant depuis quelques années un processus d'acceptation et diffusion du langage dit « inclusif » ou « épicène », qui consiste à refuser la déclinaison au masculin comme dominante dans le discours oral ou écrit, sous l'excuse de sa prétendue neutralité. Selon les cheucheur·euses il s'agirait de changer la règle qui énonce que « le masculin l'emporte sur le féminin », avec une recherche de nouvelles règles et accords, qui ne relèvent pas tant d'innovations, mais de récupération d'autres usages validés par le temps, qui avaient été oublié. L'objectif de l'écriture inclusive serait donc de généraliser des usages non-sexistes, avec une action concertée pour parvenir à une homogénéisation (Viennot 2018).

Il vaut la peine d'associer à la performativité linguistique la représentation symbolique, telle que la présence des femmes dans les noms de rue ou la valorisation des professionnelles du passé restées dans l'ombre des collègues et amis hommes, tant d'en faire un véritable axe de recherche d'« éloge de l'ombre » (Mésnage 2012; Vallée 2018; Debourse 2019).

L'écrivaine Édith Vallée, lors de l'entretien que j'ai réalisé avec elle le 30 mai 2018, l'affirme clairement :

> « Je vais défendre l'idée que, en fait, ce qui est essentiel dans la place des femmes en ville, c'est ce qui est porté par les mentalités. […] Par exemple : j'ai fait beaucoup de théâtre d'improvisation et quand on travaille dans l'atelier et qu'il n'y a pas de stress particulier, les histoires sont riches [...]. Mais quand les mêmes élèves sont transportés sur une scène avec un vrai public [ils] se raccrochent à ce qui leur vient immédiatement de l'inconscient et ils mettent en place des situations les plus traditionalistes, les plus misogynes possible. Spontanément les réactions sont que toutes les femmes deviennent soumises et les hommes deviennent autoritaires pour un rien, comme ça. Voilà donc : c'est significatif que soudain l'inconscient collectif prenne toute la place parce que la pensée individuelle ne se sent plus du tout assurée sur ses fondements, alors elle régresse et ce qui apparaît c'est la misogynie. Donc c'est là-dessus qu'il faut travailler : sur ces représentations inconscientes. **La pensée individuelle ne pourra pas trouver sa vraie mesure tant qu'il n'y aura pas de belles images derrière qui nourrissent notre mémoire collective. »**

Entretien avec Édith Vallée, mai 2018

Représentation symbolique et langage se lient et s'allient dans l'utilisation du mot « matrimoine », pour indiquer l'œuvre artistique et culturelle des femmes en rupture avec le « patrimoine ». Cette récupération d'un mot désuet en français, qui en italien veut dire « mariage », est un exemple direct de la capacité d'une langue à se transformer, en opérant des glissements dans la signification d'un mot.

« [...]en agissant en même temps que les journées du patrimoine, le **matrimoine** est véritablement posé symboliquement à côté. [...] et ça se pose tranquillement à côté du **patrimoine** pour que tout ça puisse être considéré un jour comme **l'héritage culturel** de l'humanité : c'est ça le projet. »

Entretien avec Édith Vallée, mai 2018

Le langage inclusif et la représentation symbolique sont-ils identifiables comme politiques publiques, et donc directement rattachables à des politiques publiques genrées ?

Contrairement aux politiques temporelles et à la budgétisation sensible au genre, le langage et la symbolique ne sont pas structurés comme de vraies politiques *top-down*, et d'ailleurs aucune des autres approches que j'ai définies comme minoritaires ne jouissent d'une reconnaissance au sein des institutions qui pourrait augmenter leur validité et élargir leurs champs d'action, en ouvrant de nouvelles pistes hybrides.

Après la communication et le travail sur le symbolique, le travail de sensibilisation semble être le travail de synthèse pour toucher le public sur des thématiques spécifiques. La lutte contre les violences machistes et patriarcales est l'un des piliers du SEII à la DDCT[104], mais l'intitulé officiel parle de « violences sexistes et sexuelles ». Avec ma référente Mme K., nous avons donc interviewé le Collectif Féministe Contre le Viol (CFCV). Le CFCV fait un travail incontournable sur la vision du viol, l'aide aux victimes et la diffusion d'une communication sur le sujet. La manière de communiquer sur le sujet du viol est une thématique très sensible, qui joue sur le plan du symbolique et de l'imaginaire collectif tout en essayant d'éviter au maximum les généralisations susceptibles de heurter les sensibilités.

« La campagne de sensibilisation sur les professionnels de la nuit a été lancée en 2014, et elle avait été un peu abandonnée […] il fallait reprendre. […] on s'est physiquement déplacées pour aller dans les bars et dans les lieux festifs pour rencontrer les personnels, mais là encore ils nous répondaient "ce n'est pas nous qui pouvons nous occuper de ça, c'est telle ou telle personne du réseau communication", etc. on a eu beaucoup du mal au niveau technique. Du coup on s'est dit qu'il fallait qu'on les approche avec une communication intéressante, avec quelque chose qui les attire sur Internet. On a trouvé de formidables graphistes bénévoles qui nous ont aidés à faire des affiches et on les a mises sur Internet : là il y a eu pas mal de partage et finalement on a eu quelque mails (que trois en fait) pour faire des formations. »

Entretien avec CFCV, avril 2018

[104] SEII : Service Égalité Intégration Inclusion ; DDCT : Direction Démocratie Citoyens Territoires.

Planche 10 : Affiche de sensibilisation contre le viol





Affiche réalisée par le CFCV, recto verso, 2018

Cette affiche a été souvent jugée comme « violente » par les hommes, selon les retours de l'entretien. L'affiche « Conseils pour éviter le viol en soirée » est-elle vraiment une affiche négative ? Pourquoi les hommes se sentent-ils attaqués par cette affiche ? En essayant de répondre à la question des critiques portées sur cette affiche, je remarque d'abord un manque de précision, voire une absence totale d'explications sur ce qui serait violent ou inacceptable.

Dans beaucoup d'autres lieux du quotidien, la ville est littéralement submergée d'affiches et messages sexistes, l'image ci-dessous par exemple est une affiche publicitaire pour la garde d'enfants, où les activités proposées pour les filles sont du maquillage ou le goûter, tandis que pour les garçons il s'agit de conquérir des royaumes ou d'aller au chantier. Il va de soi que *la* « nounou » est toujours une femme.

Planche 11 : Affiches publicitaires sexistes dans le métro



Propositions commerciales de garde d'enfant. Photographies prises dans le métro parisien. (Custodi 2018).

Dans d'autres cas, les affiches promeuvent une perspective de sensibilisation contre les injustices de genre, mais en général les associations militantes rencontrent des difficultés à se faire une place au sein de l'espace public, pour infuser les informations en faveur d'un comportement sain, en soirée comme au quotidien. Il s'agit d'une forme d'infusion fragile, nécessitant le soutien des institutions pour rejoindre le public. Surtout, il y a un problème de communication lié aux aléas des positions idéologiques. Par exemple, du fait de sa position abolitionniste concernant la prostitution, le CFCV n'est pas bienvenu dans certains établissements de nuit, même féministes, comme dans le local festif féministe Rosa Bonheur, situé dans le parc des Buttes Chaumont, qui ont une position *sex positive* et sont pour la décriminalisation de la prostitution.

Image 20 : Affiches d'une vitrine parisienne



Photographie de l'extérieur d'une vitrine dans le quartier du Marais, Paris (Custodi 2018).

5.2.B DIMENSION NOCTURNE : EN QUÊTE DE « SÉCURITÉ »

La question de la nuit est une dimension importante dans l'approche genrée, que ce soit dans la mise en place de politiques publiques ou pour une conception d'architecture urbaine genrée. La question de la dimension nocturne de l'espace public implique toutes les questions liées au sentiment d'insécurité et à la quête de sécurité. Elle soulève des peurs antiques pour les femmes, surtout la peur du viol (Federici 2017), et en même temps, les réponses institutionnelles à ces peurs restent de faible impact, tandis que l'opinion courante demeure presque inchangé, affirmant toujours que c'est aux femmes de faire attention en sortant, dans leur attitude comme dans leur habillement (Lieber 2008).

Lors de mon stage en 2018, le point d'entrée pour discuter du sujet a été le Conseil de la Nuit, créé en décembre 2014 pour permettre une concertation et une structuration de l'ensemble des acteurs parisiens de la vie nocturne[105]. Pendant l'entretien, j'ai orienté mes questions sur les actions du Conseil ayant un impact direct sur les questions de genre la nuit.

> « Alors on avait créé en 2015 un groupe Discrimination la nuit, déjà il faut partir de l'évènement des **États généraux de la nuit en 2010** à Paris, point de départ un peu de la question, mais à ce moment-là la question [de genre] n'avait pas encore été formulée. C'est seulement au début du Conseil de la nuit en décembre 2014 que le sujet a été lancé par les associations**,** tout simplement parce que Frédéric Hocquard avait discuté avec Hélène Bidard qui lui avait proposé d'inviter des associations liées aux questions de genre. **C'est à ce moment-là qu'on a pris connaissance du sujet, mais aussi qu'on en a pris conscience… voilà j'en avais pas forcément conscience en fait…** Et donc quand en 2015 on a créé le groupe Discrimination la nuit les associations féministes (Genre et Ville, CFCV, etc.) ont fait partie du groupe et il est devenu un sujet et on a commencé à travailler là-dessus, mais c'est un sujet sur lequel on n'a pas forcément travaillé non plus parce qu'en faites le SEII le fait [déjà] donc plutôt nous on ne fait qu'accompagner le SEII, plutôt que faire quelque chose de spécifique parce que la réflexion, les ressources elles sont là donc… on perd des ressources si on fait tous la même chose. »

Entretien avec M C., Conseil de la nuit, 27 mars 2018

Dans cet entretien, on remarque que la prise de conscience sur la composante genrée de la vie nocturne est récente, qu'il n'était tout simplement considéré comme un sujet auparavant. Cependant, son caractère transversal est un argument utilisé comme excuse pour ne pas «*faire quelque chose de spécifique* », parce que ce serait une perte de ressources. La question des ressources est une impasse effective au sein de l'institution, et le travail d'infusion ne peut pas être à la longue laissé à une seule personne, comme c'était le cas au moment des entretiens en 2018.

[105] « Le Conseil accompagne la Ville de Paris dans sa volonté de développer une politique participative alliant développement et promotion de la vie nocturne, prévention et régulation. Le Conseil est animé par Frédéric Hocquard, Adjoint à la Maire de Paris en charge du Tourisme et de la Vie nocturne. La politique de la nuit est animée au niveau local par les Élus Référents Nuit des mairies d'arrondissements. » URL: [www.paris.fr] Dernière mise à jour le 18/12/20.

Mme K. était seule au sein de la ville, sans équipe, malgré la présence de référent·es dans chaque direction, même s'iels ne sont pas vraiment compétent·es sur les sujets de genre.

Le rapport aux associations est similaire à celui ébauché pour la sensibilisation : l'implication et le caractère engagé des associations semblent directement proportionnels à la « *sensation* » d'avoir un retour engagé de la part de l'institution qui subventionne :

> « On soutient aussi l'association À nous la nuit, après si elles nous déposent à temps une demande de subvention peut-être qu'on pourra répondre, pour l'instant ils n'y arrivent pas. Il y a aussi le CFCV qui avait fait des formations dans des discothèques, mais j'ai eu des retours comme quoi cela ne s'était pas forcément très bien passé, je sais qu'elles l'ont fait avec le Rosa Bonheur et d'autres, mais le discours est vraiment trop en décalage par rapport aux attentes des équipes en fait et donc ça ne passe pas… [...] et puis on a le Comité des noctambules qui a été créé il y a 1 an et demi pour faire justement sortir la voix des noctambules, composé à moitié des femmes et à moitié d'hommes [...] Après sur la question du genre dans les espaces publics alors là du coup… **déjà on n'arrive pas à travailler correctement la question des espaces publics au Conseil de la nuit, c'est très compliqué [...] ça devrait être au secrétariat général de gérer ça, on est en attente »**

Entretien avec M C., Conseil de la nuit, 27 mars 2018

La lenteur des échanges entre les sujets institutionnels et les associations relève d'une « *incompétence généralisée* » sur le sujet, qui a pour conséquence que personne ne se sent véritablement légitime à combler ce manque, soit parce qu'iel opère en solitaire (c'est le cas de Mme K.) ou parce qu'iel ne s'y connaît pas vraiment (le cas d'une grande partie de sujets interviewés).

Pour revenir aux thèmes que la nuit soulève, je voudrais témoigner de l'opposition de Mme K. à l'idée de changer le regard sur la nuit. D'un côté, il y a la question sécuritaire, dire que la nuit est dangereuse pour les personnes genrées femmes. Les actions proposées viseraient donc à rendre l'espace plus sûr, en adoptant des solutions telles que plus d'éclairage, des caméras de surveillance, ouvrir les perspectives, etc. Mais d'un autre côté, c'est contraire à une vision d'empouvoirement, qui consiste à dire qu'il y a parfois une sensation d'insécurité tellement forte qu'elle empêcherait les femmes de sortir la nuit même si la situation en soi n'est pas vraiment dangereuse. Au-delà de la difficulté à définir si une situation est dangereuse ou pas, ce qui ressort des entretiens et des comptages, c'est que les femmes en général s'empêchent tout simplement de sortir la nuit. Compte tenu de cela, il serait légitime de poursuivre une démarche de sensibilisation pour dire que « non, la nuit n'est pas si dangereuse que ça », mais Mme K. refuse cette optique.

Dans ma posture de participation observante, je me suis mise en jeu, j'ai proposé mon point de vue, ainsi que les positions de certain·es professionnel·les avec qui j'ai discuté. Je n'ai pas réussi à lui faire entendre des points de vue différents, qui ressortaient des entretiens

et des discussions avec d'autres figures engagées. J'analyse cette dynamique selon la logique d'un manque d'un deuxième, voire troisième voix dans le discours. Du fait de son idéologie et de son vécu, Mme K. refuse d'entendre une perspective différente de la sienne sur certaines thématiques comme la sécurité la nuit. Étant la seule à s'occuper du sujet au sein de la ville, il n'y a pas une équipe dans laquelle plusieurs opinions divergentes pourraient émerger sur un seul sujet, donc la vision d'une seule personne devient la position dominante.

Le concept de l'association À nous la nuit se pose en opposition d'une perspective sécuritaire, pour la réappropriation et occupation des rues la nuit. Également, le bureau d'étude Genre et Ville partage un point de vue nuancé sur l'éclairage la nuit, ci-dessous un extrait relatif à la question sécuritaire, où la question de la nuit est explicitée :

« On peut traiter de la question de se sentir en sécurité en ville, mais pour toutes et tous ! Ce n'est pas une question à adresser uniquement aux femmes ! Les hommes se font agresser eux aussi et même plus ! Et la réponse ce n'est pas mettre une application [de copiétonnage] qui s'appelle Mon Chaperon. Après on peut travailler les ambiances, **et puis il faut accepter des choses que notre société ne veut pas accepter : il faut accepter la nuit et les trames noires, le noir protège, mais ce n'est pas ce qu'on nous a appris. »**

Entretien avec Genre et Ville, 17 avril 2018

De son côté, le CAUE apporte une autre nuance sur la question de l'éclairage :

« L'enjeu c'est la continuité de l'éclairage, s'assurer qu'il n'y a pas de rupture, et le moins de points d'anxiété possible sur le cheminement. Éclairage et sécurité sont des sujets assez proches à la problématique piétonne : sans la voiture il y a un sentiment majeur de sécurité. Quand on parle de pacification des espaces publics il y a toujours à un moment ou l'autre ce sujet, pas forcément axé sur la sécurité, mais sur la visibilité, l'animation des espaces publics, etc. Sonia Lavadinho parle du fait qu'il y a des relais de rassurance qui peuvent être mis en place : par exemple dans un cheminement monotone installer une fresque d'art urbaine pour créer un élément d'animation visuelle, un apport de couleur, de lumière. »

Entretien avec Mme D., urbaniste, CAUE, 15, mais 2018

Également, l'agence CONCEPTO, experte en matière d'éclairage, a une vision critique de la question :

« Sur trop d'éclairage la nuit surtout à côté des parcs (zones considérées normalement sombres et peu confortables) il faut considérer que trop d'éclairage dérange la faune des parcs, très active la nuit. Le but serait justement de préserver des zones d'obscurité en ville. C'est des choix d'usage qui se font, ce sont de choses qui sont en train doucement d'évoluer, justement d'adapter des éclairages à des usages, à des besoins immédiats ou pas… et d'avoir certaines zones qui peuvent rester dans l'ombre alors que d'autres peuvent être éclairées et d'autres encore éclairées en certains moments… ce sont toutes des notions… justement… d'adaptation de l'éclairage aux usages… mais c'est très difficile au présent par rapport à la politique d'éclairage de Paris (un peu trop fort la lumière en général à présent). Il y a les LED maintenant qui ont la qualité d'être facilement modulables comme intensité de lumière, il peut avoir différentes couleurs, il y a les détecteurs de présence (mais à l'heure actuelle

économiquement les économies dues à l'usage ne compensent pas encore le coût de l'installation) [...] il y a une question aussi pédagogique par rapport aux habitants qui ne vont pas forcément comprendre ces changements d'un coup. [...] il y a un problème d'information et de représentation de la nuit. La lumière par exemple est liée à la vitesse et donc beaucoup plus d'accidents se produisent le jour et pas la nuit, ensuite on a une capacité d'adaptation au noir [...] **l'éclairage de la ville la nuit se fait beaucoup en rapport aux usages et à la conception diurne qui est une conception masculine, donc il y a aussi une approche à la conception nocturne qui se fait en fonction de ça et donc ne prend pas en compte toutes les autres différences de genre par rapport à la lumière je pense que c'est un argument qui devrait être creusé un peu plus par rapport à la sécurité et l'insécurité et par rapport aux idées reçues, le fait qu'il y a un manque d'information sur l'éclairage et que trop d'éclairage n'est pas toujours nécessaire ou positif.** »

Entretien avec l'agence CONCEPTO, 29 mars 2018

5.2.c Les piéton·nes, le Sport, le Genre

En relation à la nuit, il y a la dimension de la ville à pied. L'attention à la pratique de la ville à pied est en effet un sujet récurrent. Au sein du SEII, Mme K. s'intéresse à la pratique de la ville à pied en suivant plusieurs pistes. En particulier, la piste des marches exploratoires est la plus structurée et j'en parlerai davantage dans le chapitre 7, en reprenant également la réflexion sur la nuit. Ici, je tracerai rapidement les contours de deux autres pistes de réflexion : le plan piéton et les pratiques de sport en ville.

L'entretien avec les deux responsables du plan piéton est assez dense sur le plan du contenu féministe d'une potentielle politique publique et j'en ai déjà fait mention dans la partie 1. Leur position exprime le refus d'une implication ouvertement genrée de la ville. Cette réticence se retrouve lors des questions précises : à la question si par exemple elles font des comptages, elles disent que non, que selon elles le fait qu'elles soient sensibles à la question suffit à garantir un équilibre. À un moment de l'entretien, on arrive à une tension : nous étions quatre femmes dans la salle à nous déclarer toutes féministes, cependant nous n'étions pas d'accord. En effet, l'approche des situations concrètes met en lumière des différences de fond, notamment entre l'idée des femmes comme groupe social et l'idée de leur émancipation par rapport aux stigmatisations sociales qui les veulent femmes au foyer, personnes dédiées aux soins vers les autres, etc. C'était surtout le cas de la plus âgée de nos interlocutrices, toutes les deux urbanistes, qui était très contrariée par l'idée de femmes comme groupe social. Il s'agit d'une opposition instinctive à l'essentialisation des femmes aux rôles sociaux qui leur ont été attribués pendant des siècles. Les deux urbanistes du plan piéton affirment donc préférer appuyer leur travail sur les différences physiques, les handicaps, qu'elles jugent plus pertinent en matière d'accessibilité à la ville et qu'elles considèrent toucher femmes et hommes et personnes LGBTIQ+ de la même manière.

Ici encore, les services de la ville, dans le cas spécifique représenté par deux femmes avec une sensibilité féministe, s'orientent vers une vision de l'espace comme neutre, avec des analyses imprécises (manque de comptage genré) et une mentalité qui émerge en opposition du gender mainstreaming, de son usage, dans la peur de créer des « catégories » de personnes à protéger, essentialisées dans leur être genré femmes. Cette opposition entre une envie de neutralité de la part du personnel et un gender mainstreaming qui s'impose au niveau de la ville produit une hésitation entre les deux positions qui bloque l'avancée sur les opérations concrètes qui pourraient être menées, et rend visible la tension culturelle sous-jacente. Cette tension est due au fait que pour intégrer les questions de genre, il faut en partie changer de

mentalité, de point de vue, d'opinion sur des choses qui ont été considérées pendant des siècles comme un fait. Comme pour la langue, le genre vient remettre en question des évidences, et cela provoque souvent des réactions altérées.

Il est intéressant de mettre en parallèle ce besoin de neutralité, et donc de généralisation, avec le besoin — au contraire — dans d'autres secteurs de bien définir les usager·ères, en tant que femmes, hommes, femmes à mobilité réduite, hommes à mobilité réduite, jeunes filles, jeunes garçons. C'est le cas du sport, des choix des agrès sportifs en ville, et ça a été l'objet d'un autre entretien avec M G. de la Direction Jeunesse et Sport (DJS).

L'approche par le sport est une entrée que Mme K. prenait beaucoup en considération, en raison de la non-mixité totale et involontaire de presque tous les agrès sportifs dans l'espace urbain. Lors de l'entretien avec M G., le problème du manque d'actions concrètes et volontariste de la direction en ce sens est prédominant, car c'est encore une fois aux associations d'assurer toute la responsabilité de définir de façon autonome s'il faut avoir une approche genrée ou pas dans leur pratique sportive. Un constat récurrent est que si la position volontariste de la ville n'est pas claire, il est difficile par la suite de soutenir une approche sensible au genre de la part des associations subventionnées, pour la simple raison qu'au sein des directions on ne sait pas quels paramètres regarder pour dire si oui ou non une association fait un bon travail en termes d'inclusivité et d'égalité de genre.

> [question] : qu'est-ce qui a déjà été fait à la DJS en matière d'égalité femmes et hommes ?
> [M G. —DJS] « Dans une approche générique de mobilisation du sport au féminin, donc liée à la pratique, aux aides aux associations notamment. On est plutôt dans les intentions, après concrètement, **à part donner des subventions à des associations, il n'y a pas grand-chose de fait. »**

Entretien avec M G., DJS, 14 mai 2018

L'entretien montre qu'il manque une approche systémique consciente des implications à long terme. La prise en compte du genre dans le sport au sein de la ville n'est pas développée, il n'y a pas de prise de conscience de l'importance de rendre plus facile la pratique du sport pour les femmes, avec des subventions aux associations. Au sujet de la conception d'espaces sportifs, M G. soulève un point essentiel, l'importance pour les architectes de penser aux thématiques genrées des premiers dessins de projet :

> « Une chose qui se fait, mais pas systématiquement, c'est voir l'accès, la lumière, etc., mais ce n'est malheureusement pas systématique. On a le même sujet dans l'espace public : ça devrait être fait. [...] Les vitres en bas dans une salle de sport par exemple sont une mauvaise conception : ils permettent aux passant·es de voir dedans et ça peut gêner, notamment les femmes. [...] Ce sont des choses fondamentales, ce ne sont pas des détails, mais souvent les architectes n'y pensent pas. »

Entretien avec M G., DJS, 14 mai 2018

5.2.D LA CONCERTATION ET LE GENRE

Une autre piste que Mme K. explore pour « infuser » une approche genrée est le budget participatif. Le terrain que j'ai pu observer a été la concertation pour le projet du square Léon, à Barbès. J'ai participé avec Mme K. à une réunion de quartier à la Goutte d'Or, animée par M L. La réunion portait sur le projet du square Léon, inscrit dans le budget participatif en 2016. Il y a eu un questionnaire pour la concertation, et puis une discussion sur l'aménagement et sur comment « *améliorer le partage du square entre les hommes et les femmes* ».

Carte 5 : Plan du square Léon, Barbes, Paris

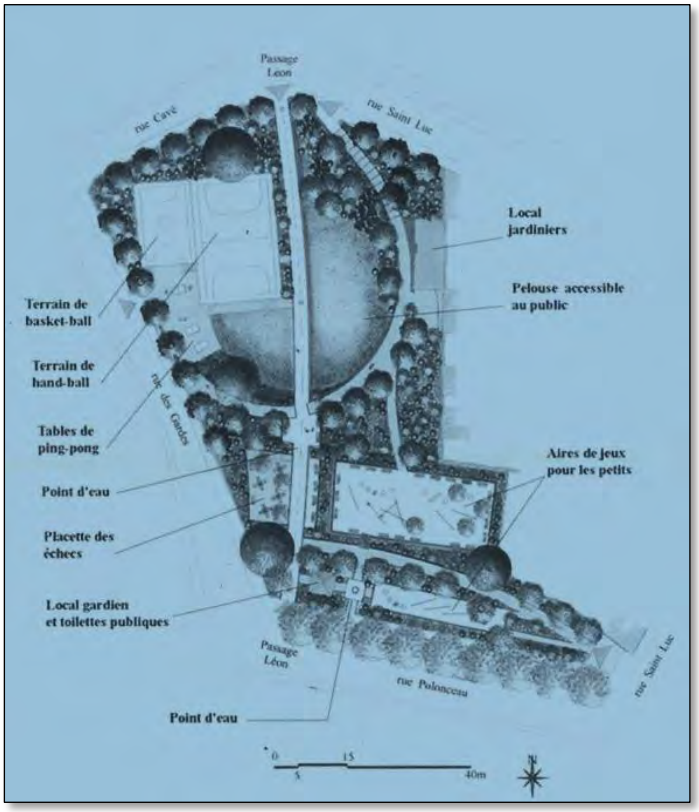


Image issue du document de travail distribué lors de la réunion ; 14 avril 2018.

Je remarque que, même si dans l'espace public de la Goutte d'Or on voit en général principalement des personnes non blanches, issues de l'immigration et probablement non françaises, la réunion était composée en majorité par des personnes blanches, en majorité des hommes blancs (10), puis des femmes blanches (7) et seulement 3 personnes non blanches — 3 hommes. Durant la réunion, la présence du personnel technique se révèle problématique, car elle inhibe la libre expression des autres, qui ne parlent presque pas (ce sont les personnes du service des jardins qui dans ce cas ont beaucoup parlé).

En termes d'occupation genrée de l'espace, pendant la réunion, on a découvert le problème d'un parc à côté du square Léon, complètement fermé depuis des années. Selon les participant·es à la réunion, la fermeture de ce parc réduit l'espace et augmente donc la densité du square. Les hommes et les jeunes garçons prennent plus de place et occupent plus l''espace dans le square, tandis que les femmes et les jeunes filles se retrouvent avec moins d'espace. Dans le déroulé de la concertation, Mme K. et moi avons remarqué l'absence d'un comptage rigoureux, une prise de parole ni toujours attentionnée, ni bienveillante, l'usage d'un langage stéréotypé : « *c'est difficile pour les femmes, car il n'y a pas la place pour les poussettes* » (déclaration qui confond femmes et mamans, et qui exclut implicitement la possibilité qu'il puisse y avoir des papas/hommes avec des poussettes).

« Le square Léon est très fréquenté du fait de sa centralité et du manque d'espaces verts à la Goutte d'Or, mais aussi du fait que certains équipements ne sont présents nulle part ailleurs dans le quartier (espace de jeux pour les 8-12 ans, terrain de foot en accès libre, espaces dégagés avec un accès à l'électricité propice à des animations). Victime de son succès, ce jardin est surfréquenté et se détériore rapidement.

Les principaux objectifs de la rénovation :

- Améliorer l'égalité d'usage et de présence entre les femmes et les hommes
- Augmenter la surface des « espaces partagés » en décloisonnant certaines parties du square
- Recréer des circulations traversantes dans la partie haute du square (côté est)
- Faciliter l'entretien et le fonctionnement du square en valorisant sa qualité paysagère

Une démarche de concertation a été lancée à la fin du mois de février [2018], invitant les usagers à se prononcer sur leurs attentes et leurs envies pour la rénovation du square. Plusieurs dispositifs complémentaires ont été mis en place afin de toucher un plus grand nombre d'usager·ères et de récolter un maximum d'informations : des questionnaires et des ateliers avec les habitant·es, et un temps de travail en interne sur la gestion et le fonctionnement du square avec 3 directions de la ville (DPSP, DJS et DEVE). »

Compte rendu de la réunion de concertation du 19/04/2018

Il s'agit d'un projet inscrit dans le cadre du « budget participatif ». Parmi les hypothèses de réaménagement, il existe une attention vers des usages à destination des jeunes filles et des femmes en général. Il a été constaté qu'aujourd'hui le square est davantage occupé par les hommes, et cela parce que les aménagements existants, le mobilier urbain, la forme de la place, n'ont pas été pensés jusqu'à présent avec une attention au genre (du fait qu'en général la présence masculine est déjà très forte dans le quartier). Le terrain de basket, les tables de ping-pong et de jeux de dames, etc. : bien que théoriquement dépourvus de connotation genrée, ce sont des espaces caractérisés traditionnellement par une occupation essentiellement masculine.

Brouillon du guide référentiel 2, juillet 2018

Si la concertation, avec les réunions et la distribution de questionnaires, a fait émerger le besoin de s'interroger sur le moyen de mieux partager le square entre femmes et hommes, les questions qui restent sans réponses sont multiples, et peuvent être élargies à l'ensemble des

projets de requalification d'espaces urbains qui ont l'ambition de prendre en compte les questions de genre — comme on verra par la suite pour le projet Réinventons nos places !.

En partant donc du constat que les femmes ont du mal à trouver leur place dans un environnement marqué par une forte présence masculine, les questions à se poser sont les suivantes :

- Comment décider quels agrès et mobiliers sont moins genrés que d'autres ?
- Quelles solutions formelles pour faciliter la circulation, en évitant les culs-de-sac (et donc le sentiment d'insécurité) ?
- Quels types d'équipements favoriseraient la présence des jeunes filles ?

Orienter chaque projet avec ces questions pourrait permettre d'y répondre avec des espaces plus ouverts, des pratiques sportives diversifiées, des animations plus fréquentes encadrées par des animateur·rices, une amélioration de l'éclairage, une présence plus importante des toilettes, essentielle pour un bon partage des espaces publics entre femmes et hommes.

5.2.E LA CONCERTATION PEUT-ELLE ÊTRE FÉMINISTE ?

Pour terminer l'aperçu des approches minoritaires, on peut conclure que l'approche par la concertation est probablement la plus directement transversale, soumise à des mécanismes décisionnels de type *bottom-up*. L'impulsion stratégique du démarrage de la concertation est donnée par l'administration, mais les figures actrices de la concertation peuvent apporter à tout moment une « entrée par le genre ».

Cela a été le cas de la concertation pour le projet de la porte de Montreuil, qui a fait l'objet d'une des fiches action de la rubrique urbanisme-aménagement esquissé par M K. Lors de l'entretien, Ville Ouverte, l'agence qui s'est occupée de la concertation pour le projet, ne se déclarait pas porteur d'une approche féministe, mais plutôt d'une attention à l'égalité :

> « Quand j'anime une réunion publique, j'essaye d'être sensible à une prise de parole contrôlée : ne pas donner la parole qu'aux hommes. Dans le cas où j'anime une session de travail, j'essaye de donner la parole à tous, même à ceux qui sont plus en retrait et réservés face à des personnalités dominantes qui s'expriment. »

Entretien avec Ville Ouverte, 14 mai 2018

En effet à travers la discussion avec deux salarié·es de Ville Ouverte, j'ai pu identifier clairement comment le genre, ou plutôt les questions d'égalité femmes-hommes, ont pu rentrer dans les mécanismes de concertation pour la porte de Montreuil grâce à une association déjà présente sur place, tandis que les services techniques et l'agence Ville Ouverte ne l'avaient pas repéré comme thématique :

> « Oui, dans le projet sur la porte de Montreuil nous avons abordé la question du genre, notamment parce qu'elle était fortement portée par une association présente sur place, [...] Cette association a souhaité participer à la concertation du projet urbain, et à l'intérieur il y avait plusieurs femmes sensibles à la question du genre et à l'occupation très masculine de cet espace public. [...] **Donc c'est vrai que** cette question de genre a émergé, **mais plutôt de la base**, du terrain, elle n'était pas parmi les atouts politiques ni des services techniques au lancement du projet urbain dès la concertation. Ça, c'est assez intéressant : ce n'est pas une commande de la ville, c'est plutôt né des remarques des habitant·es. »

Entretien avec Ville Ouverte, 14 mai 2018

La pratique sportive en plein air se confirme être engagée par un public plutôt masculin :

> « C'est vrai qu'à la porte de Montreuil, entre les équipements sportifs, qui sont quand même principalement utilisés par un public masculin (surtout les équipements en accès libre, type *street workout*, sans une diversification de l'offre entre agrès lourds et plus légers) »

Entretien avec Ville Ouverte, 14 mai 2018

Ainsi que la fréquentation du marché aux puces :

> « Dans les utilisations plus ponctuelles il y a le marché aux puces, des vendeurs qui s'installent à la sauvette ; donc c'est une fréquentation plutôt masculine. »

Entretien avec Ville Ouverte, 14 mai 2018

Cette prédominance masculine dans les espaces publics a ouvert la question de la sécurité lors de la concertation. Pendant l'entretien, j'ai bien remarqué une volonté d'éviter la catégorisation des femmes comme étant plus faibles, en s'appuyant sur les types d'usagers, plutôt que sur la dichotomie femmes-hommes.

> **C'est vrai que** ce sont les femmes qui l'ont soulevée [la thématique du sentiment d'insécurité], **mais les hommes** qui ont participé aux marches se sentaient **tout de même** concernés.

Entretien avec Ville Ouverte, 14 mai 2018

Si des marches diagnostiques ont été mises en place, mes interviewé·es tenaient à souligner qu'elles étaient mixtes. L'usage des phrases du type « *c'est vrai que [...], mais les hommes aussi* » révèle un malaise à traiter la question du genre.

> Q : donc comment ont été prises en compte les questions de genre ?
> [Ville Ouverte] « Elles n'ont pas mis en avant en tant que telles, mais elles rejoignent une convergence d'objectifs qui dépassent la question du genre. Donc plutôt comment se sentir bien dans un espace à n'importe quelle heure de jour et de nuit, comment faire que le secteur soit animé, fréquenté, qu'il y ait des commerces, qu'on se sent davantage en sécurité vis-à-vis de la circulation automobile qui aujourd'hui est très présente. Donc comment on fait pour apporter du confort pour tous les usagers, les piétons, les vélos, faire un espace où on se sent bien, mais sans forcément mettre en exergue la question des femmes dans l'espace public. Ce qui a été mis en avant c'était d'essayer de diversifier les usages pour tous : usages ludiques, de convivialité, pour les familles, pour les enfants, mais sans forcément mettre en avant la question des usages féminins ou la place des femmes en tant que telle. Je pense que ça a été réintégré, mais pas forcément au titre de "une nouvelle approche sur le genre pour la porte de Montreuil". Donc c'était sur l'espace accueillant en général. »

Entretien avec Ville Ouverte, 14 mai 2018

Aussi, face à ma question directe, la réponse répétitive « *mais sans forcément* » montre une circonspection dans la façon d'aborder la question ouvertement : il est préférable de voir le genre comme un aspect des questions socio-économiques et culturelles au sens large, plutôt que comme une grande thématique abordée de façon isolée. Cela peut être interprété comme un moyen de contourner des positions idéologiques fortes et faire passer tout de même des revendications d'égalité. En revanche en répétant ma question, je trouve la crainte d'essentialisation confirmée.

Q : qu'est-ce que vous entendez par genre ? Et comment concevez-vous la relation de genre en urbanisme et dans votre travail ? Est-ce que vous pensez que la question de genre implique seulement les femmes ?

[Ville Ouverte] « Nous ne sommes pas particulièrement axés genre, on cherche à toucher un maximum de public. La question de genre au sens large c'est quelque chose à laquelle on est très sensible (il n'y a pas mal des filles assez féministes à l'agence). **Je trouve personnellement que genre c'est une étiquette un peu facile pour cacher le fait qu'en fait on s'occupe que de la place des femmes dans la ville**… parfois c'est comme ça que la question est perçue. **Je pense qu'on a tendance certaines fois à tomber vers une démarche essentialisante qui vient justement renforcer des stéréotypes plutôt que les combattre.**

Entretien avec Ville Ouverte, 14 mai 2018

Le fait de se focaliser sur le besoin d'endroits plus sûrs est perçu comme un risque de renforcer des stéréotypes sur la faiblesse des femmes, « ***alors que la sécurité touche par exemple aussi les hommes qui ne correspondent pas à la vision dominante de masculinité*** ». Par rapport aux usages genrés des équipements sportifs, il y a d'abord une position de refus de leur connotation genrée, puis après que les chiffres montrent le contraire, une certaine acceptation :

« Pour moi un skate park ou un stade de foot ce n'est pas forcément un espace masculin même si quand on regarde les chiffres c'est plus utilisé par les hommes. Le problème pour moi n'est pas tant dans l'équipement en tant que tel, c'est une question d'appropriation et de son fonctionnement. **Je trouve que ce serait beaucoup plus efficace, plutôt que passer par le dur, de passer par des budgets de fonctionnement**, organiser de l'évènementiel (par exemple aujourd'hui les filles toutes au skate park !) et accompagner les femmes pour qu'elles s'approprient des endroits desquels elles sont absentes, ou monter des clubs de foot féminins, etc. des vrais politiques des subventions aux associations, etc. »

Entretien avec Ville Ouverte, 14 mai 2018

La proposition de passer par des « budgets de fonctionnement » rejoint la réflexion sur la budgétisation sensible au genre et confirme d'une certaine manière, même si on ne veut pas l'admettre, que ces types d'espaces sont *de facto* genrés au masculin et que des mesures doivent être prises pour changer ce constat. La différence repose sur le type de solution :

Problème : Les espaces conçus pour le foot sont à majorité utilisés par des hommes.

Solution #1 : On n'en construit plus, voire on en supprime.

Solution #2 : On passe par des budgets ciblés à un usage mixte du même équipement.

Les deux solutions sont acceptables, selon le contexte, et la première se limite à éliminer le problème, tandis que la deuxième solution se dote d'une approche interdisciplinaire lui permettant de toucher le public et de le convaincre de changer ses habitudes.

« En effet nous nous ciblons beaucoup sur les projets d'investissement d'un espace : comment on va aménager pour favoriser telle ou telle pratique : finalement, nous pensons que les budgets de gestion ont beaucoup d'importance.

« C'est vrai que moi, la question de genre, j'essaye toujours de l'avoir en tête de manière constante, mais pas forcément l'afficher en tant que telle, car selon la façon de l'afficher ça peut, je trouve, renforcer des stéréotypes, plutôt que lutter contre en fait. [...] le seul argument fondamental sur lequel se poser ce sont les toilettes, où là effectivement on retrouve des inégalités assez évidentes.

Entretien avec Ville Ouverte, 14 mai 2018

Par rapport aux méthodes d'analyses et des outils mis en place, le qualitatif est préféré au quantitatif :

« Nous on a plutôt une approche qualitative que quantitative, donc des entretiens, des démarches d'immersion (dans un quartier pendant plusieurs demi-journées). **Nous ne faisons pas des représentativités statistiques exactes pour dire combien il y a d'hommes, combien de femmes, etc. ensuite on va regarder : s'il n'y a pas du tout de femmes, on va les chercher**.

Entretien avec Ville Ouverte, 14 mai 2018

La question de genre est donc approchée de manière plutôt informelle et inexacte, noyée dans le thème plus large de « la ville pour tous », concept universalisant soumis au risque de ne pas dépasser ses propres limites et croyances. Le fait qu'il n'y ait pas de position précise ne permet pas de standardiser une réponse, fait qu'on doit toujours agir au cas par cas, mais aussi qu'on recommence de nouveau et à chaque fois tout le raisonnement sur les inégalités, comme le montre ce dernier extrait de l'entretien, où nous dévions du projet de la porte de Montreuil pour discuter de façon plus ample les mécanismes décisionnels internes à l'agence, cette fois sur les requêtes d'espaces non mixtes :

« La non-mixité de fait existe à plein d'endroits, par exemple un stade de foot est à majorité non mixte, sauf qu'il n'est pas revendiqué comme tel, pareil l'aquagym c'est plutôt une activité non mixte. Ce qui est complètement différent et crée des tensions, c'est le fait de la revendiquer, de l'afficher. »

Entretien avec Ville Ouverte, 14 mai 2018

Plus loin dans l'entretien, il émerge cette tension contradictoire entre la vision réaliste d'un monde injuste et dominé par une plus grande présence masculine, et un « énervement » vis-à-vis du fait de devoir considérer les femmes comme catégorie socio-économique et culturelle, par peur d'une vision essentialiste qui ne ferait que renforcer les divisions et les stéréotypes.

« On pense qu'un équipement sportif n'est féminin ni masculin, mais il faut être aussi réalistes et se dire qu'aujourd'hui les choses ne se font pas de cette manière-là et que si on va construire un nouveau city stade dans un quartier, il est sûr qu'à l'heure actuelle il sera utilisé que par des hommes.

Par contre, je trouve que ça peut être très dangereux d'appréhender ça sous la forme d'un discours sur le genre en disant "Regardez ! On va faire des choses pour les hommes et pour les femmes, on va faire du foot pour les hommes, on va faire de la cuisine pour les femmes" parce que là ça vient renforcer un stéréotype qui existe déjà et le pérenniser et ce serait dangereux de le présenter comme une approche genrée de l'aménagement de ce quartier ou comme un objectif en termes d'égalité de sexe en fait.

C'est pour ça que moi j'essaye d'être plus pragmatique dans ma manière de concevoir les choses. Effectivement sur les problématiques de sécurité il y a des ressentis pour lesquels aujourd'hui ça touche plus les femmes que les hommes, donc c'est important de travailler sur la question de la sécurité si on veut que les femmes investissent les espaces publics, par contre **je trouve qu'en soi c'est très bien de dire "On veut un quartier plus sécurisé plus pacifié", mais c'est contre-productif de dire "On va faire un quartier plus sécurisé <u>pour</u> les femmes". On va rendre un quartier plus sûr <u>par</u> les femmes : c'est beaucoup mieux !** »

Entretien avec Ville Ouverte, 14 mai 2018

Finalement, c'est la formulation ici qui est importante, **<u>par</u>** les femmes, au lieu que **<u>pour</u>** les femmes, remet au centre les acteur·rices. Les femmes sont ainsi appelées à agir le processus urbain plutôt qu'à le subir.

Pour revenir à la porte de Montreuil, il apparaît donc que la question de genre a pu émerger en filigrane sur certaines thématiques, et qu'elle a été soulevée à la base via le principe *bottom-up.* Elle n'a pas été verbalisée comme telle, ni mise à l'avant : c'est le choix déclaré par Ville Ouverte. L'agence, dont beaucoup de salarié·es s'assument comme étant féministes, a mis en avant des objectifs plus généraux, dans la conviction que cela permettrait *« à d'autres personnes de s'y retrouver, qui ne sont pas le mâle alpha cisgenre hétéro, blanc dominant quoi ! On pense que cette approche permet à plusieurs autres personnes de s'y retrouver : personnes âgées, handicapées, et aussi aux femmes* » (entretien avec Ville Ouverte, 2018).

5.3 APPROCHES MINORITAIRES À BOLOGNE

> « Et si ce n'était que du pink washing ? Quelle est la frontière ? Combien est grand le risque de gentrification ? »
>
> Mme A, entretien février 2018

Au sein d'un appel à projets lancé par la mairie de Bologne en 2017, l'association féministe Orlando[106] a proposé trois rendez-vous sur les thématiques de genre, en lien avec l'espace urbain de Piazza Verdi. Cette place centrale, qui héberge le théâtre municipal, est un lieu symbolique pour la vie universitaire, point d'échange nodal entre la zone universitaire et le centre-ville, c'est une place qui a vu plusieurs générations d'étudiant·es s'asseoir parterre sur le parvis lors des pauses entre deux cours, c'est le point de départ des manifestations et lieux de rencontre fluide grâce à son caractère simple, sans bancs, sans terrasses, juste un grand espace à ciel ouvert, lieux de *deal*, de soirée débauchée, zone de liberté, mais aussi zone parfois dangereuse, pour les mêmes raisons pour lesquelles c'est un espace de liberté.

Pour contextualiser le projet, Piazza Verdi est au centre d'un débat politique. En effet, depuis 2015, il y a une volonté politique de requalifier le centre-ville, dans une lutte contre la dégradation, pour le décor et la sécurité. Cette position est contrastée par les étudiant·es et les associations, pour lesquels la « dégradation » n'est qu'un mot pour cacher la vivacité de l'espace étudiant, forcément chaotique, alternatif et contestateur du système normatif. Le décor et la sécurité sont également vécus comme injonctions à une conduite alignée à la norme sociale, qui priverait l'espace de sa capacité de révolte historique. La crainte majeure, c'est le risque de gentrification, de l'ouverture de bars et terrasses trop chers pour la population étudiante qui animait auparavant le parvis, et de la conséquente disparition de cette population, pour faire place aux touristes et aux groupes sociaux plus riches.

L'appel à projets s'inscrivait donc dans le cadre de cette volonté politique, et c'était à l'initiative de U-Lab, un laboratoire urbain qui expérimentait de nouveaux usages et de nouvelles pratiques dans l'espace universitaire, financé par les fonds européens du projet universitaire Regeneration in Knowledge and Creative Cities (ROCK).

Je me suis retrouvée à suivre ce projet, conçu et développé lors de ma période d'échange pour la cotutelle de thèse, alors que j'étais initialement partie pour suivre

[106] L'association Orlando gère plusieurs lieux en accord avec la municipalité de Bologne depuis 1982 : un centre de documentation et de recherche des initiatives portées par les femmes de Bologne, la Bibliothèque italienne des femmes, les Archives de l'histoire des femmes. Le but de l'association et de ces lieux est de diffuser une culture attentive aux différences de genre.

seulement les archives de l'association Orlando sur le projet de requalification urbaine de Bolognina Est, exposé et analysé dans le chapitre 6. Une fois de plus, il était question de suivre le mouvement, de saisir l'occasion d'une situation inespérée qui s'était créée pendant ma présence à Bologne.

5.3.A PROJET "RIGEN(D)ERARE LO SPAZIO URBANO" "REGEN(E)RER[107] L'ESPACE URBAIN"

J'ai demandé un entretien aux organisatrices de l'évènement, effectué à Bologne le 1er février 2018. Mme A. et Mme G., militantes de matrice transféministe[108], sont membres de l'association Orlando et gravitent dans le milieu socioculturel universitaire, avec des contrats précaires de post-doctorat en philosophie pour l'une, et en début de thèse en histoire pour l'autre. Elles me racontent d'abord brièvement en quoi consiste le projet, en me dévoilant en avant-première le déroulement des activités. Dans le programme provisoire qu'elles m'avaient envoyé, il y avait quatre rencontres qui se sont ensuite réduites à trois. Les trois axes retenus pour les trois journées, prévues en mai 2018, étaient :

- La relation entre institution et militance ;
- L'histoire et l'archive, en référence avec « l'accessibilité », mot-clef présent dans l'appel à projets, et donc de la déclinaison en « accessibilité des savoirs » ;
- L'art féministe, le jeu et la redéfinition/ré-signification.

Malgré le titre général très spatialisant et leur prise de conscience du pouvoir de l'espace, j'ai découvert que ces trois rencontres prendront le format de conférence, toutes les trois se sont déroulées dans le hall du théâtre Verdi, et seulement une des trois avait prévu d'investir physiquement l'espace public juste devant le théâtre. Même si elles ont intégré une vision féministe de l'espace et pris conscience de la non-neutralité de l'espace construit, leur formation en tant que philosophe et historienne place le cadre syntaxique sur une interprétation métaphorique du mot « projet ». Dans ce cadre, l'espace urbain est l'objet d'étude pour une conférence féministe dans des espaces institutionnels.

Le lien avec les pratiques de l'espace est la revendication de liberté et de sécurité dans l'espace universitaire ; il s'agit d'une série de conférences pour promouvoir des formes interactives et multimédias d'accessibilité au patrimoine culturel, comme celui des archives et de la bibliothèque des femmes italiennes. Les activités des trois soirées se voulaient variées et ont intégré des débats, des séminaires, une exposition, des projections, des ateliers et des jeux, dans le temps limité de deux heures pour chacune des trois journées.

[107] Il s'agit d'un jeu de mot mêlant les deux mots **régénérer** et **genrer** : « régénérer un espace » est une phrase souvent utilisée dans la requalification urbaine ; *genrer* serait ici le verbe dérivant du mot genre, qui donc poserait l'accent sur les questions genrées de l'espace, pour remettre le genre sur le plateau de discussion.
[108] Transféminisme est un courant du féminisme associé aux luttes LGBTIQ+ et aux théories queer. Ce courant se positionne explicitement contre une vision féministe essentialiste, qui exclurait les personnes trans du combat féministe.

L'objectif déclaré était de faciliter le dialogue entre les institutions (Universités, Bibliothèques, Archives, Associations, Municipalité) et les usager·ères de l'Espace Universitaire, en fournissant des outils théoriques-pratiques transversaux.

16/05/2018_18H30_ÉVÈNEMENT « RIGEN(D)ERARE GLI SPAZI » #1

« Visions en dialogue : pratiques, droits et accessibilité aux services contre la discrimination fondée sur le genre » : table ronde pour encourager l'élaboration commune de nouvelles idées et visions pour lutter contre les violences basées sur le genre dans les lieux matériels et virtuels et pour la liberté de choix dans le domaine universitaire. Les étudiant·es du collectif *La MALA educación* ; l'association Orlando ; Benedetta Siboni, présidente du CUG UNIBO ; Elena Luppi, Déléguée Rectrice de l'Égalité des Chances à l'UNIBO ; Rita Monticelli, conseillère d'UNIBO Trust ; Nicoletta Landi, chercheuse ; Elisa Coco, agence de communication *Comunicattive*.

Document envoyé par Mme A. et Mme G., traduction Custodi 2018

Pour cette première rencontre, l'accent est mis sur les relations politiques et la nécessité d'inclusion entre les acteurs institutionnels comme l'Université de Bologne (Unibo) et des figures plus ou moins informelles comme des collectifs étudiant·es, des chercheur·euses indépendant·es, des professionnel·les qui opèrent déjà avec une optique de genre dans leur travail (l'agence de communication Comunicattive). Lors de cette première rencontre de médiation, l'objectif déclaré par Mme G. est en fait de faire connaître aux acteur·rices institutionnel·les une variété d'expériences féministes déjà présentes sur le territoire, et notamment d'opérer une sensibilisation pour essayer d'ouvrir une vraie salle pour les étudiantes de l'Université de Bologne, qui aimeraient avoir un espace non-mixte pour parler de sexualité.

La table ronde se déroule autour d'une discussion sur la violence de genre dans les espaces autour du centre-ville et de la place Verdi. Un collectif étudiant féministe intervient pour demander un espace d'accueil et d'écoute pour les victimes des violences sexistes et sexuelles.

À travers ce projet, les organisatrices essayent donc avant tout de se faire porte-parole des besoins qu'elles ont pu repérer dans leur expérience de la ville et du monde universitaire, très présent à Bologne. Leur objectif est une visibilisation et de réclamer des actions concrètes de la part des institutions.

22/05/2018_18H30_ÉVÈNEMENT « RIGEN(D)ERARE GLI SPAZI » #2

« Corps, espaces et mouvements : chemins et luttes des femmes 40 ans après la loi 194 » : exposition de matériel audiovisuel et débat sur l'histoire politique et juridique qui a conduit à l'approbation de la loi 194, avec un focus sur les mouvements de femmes qui ont mis au centre le corps et le libre arbitre en matière de sexualité et de reproduction. Rencontre avec Elda Guerra, historienne, Ass. Orlando : les Archives de l'histoire des femmes de la ville de Bologne ; Ilaria Santoemma, philosophe, Ass. Orlando : le l. 194, l'avortement et les luttes des femmes dans les années 70 ; Marta Panighel, historienne, Ass. Orlando : # moltopiùdi194, féminismes et autodétermination 40 ans après 194 ; Deborah Sannia, historienne, Orlando Association : exposition de documents provenant des Archives de l'histoire des femmes et de la Bibliothèque italienne des femmes.

Document envoyé par Mme A. et Mme G., traduction Custodi 2018

Il s'agit d'une séance axée sur l'histoire, qui retrace les vicissitudes de la légalisation de l'avortement en Italie (loi 194/1978) d'un point de vue féministe radical, critiquant le résultat en soi de la loi, qui n'épargne pas la médicalisation du processus, en soulignant son caractère paternaliste et patriarco-capitaliste. Pour revenir à la relation à l'espace, les lieux des avortements clandestins et les traversées transnationales en France et en Argentine sont évoqués. La question de l'avortement est assez discrète en Italie, et il existe statistiquement encore aujourd'hui un grand nombre de médecins qui refusent de le pratiquer en appelant à l'*obiezione di coscienza* (objection de conscience). L'occupation officielle d'un espace central de la ville pour parler de la thématique de l'avortement a été très important symboliquement pour les organisatrices, qui l'ont définie comme « *une belle preuve de sensibilisation féministe* ».

Dans l'idée, il y aurait dû avoir une « *activité multimédia et interactive visant la transmission de souvenirs historiques collectifs et de compétences dans le domaine de la numérisation, médiatisée par l'utilisation de pratiques artistiques et enrichie par la comparaison intergénérationnelle* » (Mme G, entretien février 2018). Dans les faits, il s'agira d'une conférence traditionnelle avec un axe historique marqué et orienté sur l'histoire de l'avortement, avec une table au fond de la pièce sur laquelle ont été exposés plusieurs livres des archives d'Orlando.

29/05/2018_18H30_ÉVÈNEMENT « RIGEN(D)ERARE GLI SPAZI » #3

« Technologies et genres numériques entre jeu et expérimentation' : rencontre interdisciplinaire pour étudier comment la relation entre les corps et la science change et pour lire les transformations qui traversent les espaces urbains et virtuels dans une perspective de genre. Au cours de la soirée, "Plotina Game" est présenté, pour découvrir la vie de scientifiques, d'artistes, de femmes politiques et d'activistes. Le jeu PLOTINA a été créé par l'équipe de l'Université Alma Mater Studiorum de Bologne qui coordonne le projet H2020 PLOTINA : promouvoir l'équilibre entre les sexes et l'inclusion dans la recherche, l'innovation et la formation. Suite de la présentation et des projections du livre *Digital Stretchmarks Bodies, genders and technologies* (Agenzia X, 2018). Stefania Minghini Azzarello, Ass. Orlando, discute avec les éditeurs du livre : Carlotta Cossutta, Valentina Greco, Arianna Mainardi, Stefania Flights, chercheuses précaires ; Vick Virtu, chercheuse précaire, militante trans ; Angela Balzano, chercheuse précaire ; Percy Bertolini, artiste visuel. »

Document envoyé par Mme A. et Mme G., traduction Custodi 2018

Capture d'écran 9 : Twitter décrivant la troisième journée



Capture d'écran du compte Twitter PlotinaEU, projet européen sur la représentation des femmes dans l'histoire[109].

Je n'ai pas eu la possibilité de participer à cette dernière journée à cause d'un changement imprévu de date. Néanmoins, nous avons discuté du contenu lors de l'entretien, et il est au moins possible de tracer quelques lignes thématiques, notamment sur la relation entre les nouvelles productions artistiques et les espaces urbains.

[109] URL: [https://twitter.com/PlotinaEU/status/1001736467838795777/photo/4] Dernière consultation le 13/09/22.

« Il y a quelques années des canapés roses ont envahi le quartier des musées de Vienne, c'était une installation éphémère. Pourquoi ne peut-on pas avoir un design urbain comme celui-ci ? »

Mme A, entretien février 2018

Par rapport à la thématique de l'art et de la représentation esthétique et symbolique en ville, la question posée par Mme A soulève la nécessité de faire une réflexion sur le changement des codes de l'imagination, de l'observation et des mentalités qui vont avec. Il y a une demande d'art visuel et de rue, possiblement le plus visible possible, et qu'il soit féministe. L'objectif est de capter l'attention avec l'art, en jouant sur la présence symbolique pour soutenir le message féministe. Mais quelle présence symbolique ? Quel type de symbole ? Quels choix effectuer ? Penser l'espace urbain avec la présence des femmes, pour valoriser celles qui sont historiquement oubliées, et leur rendre justice en tant que personnages réels, est bien plus intéressant que reléguer le corps féminin au rôle qu'il a eu souvent dans l'histoire de l'art, d'incarnation d'archétypes tels que « la beauté », « la vérité », « la justice », etc.

Seulement, cet outil de l'art comme commémoration est souvent commandité par les institutions, qui font parfois des choix discutables, comme c'est le cas de la sculpture *Spigolatrici di Sapri* en 2021. Dans ce cas, nous avons un personnage historique inconnu, une femme glaneuse qui est narratrice d'un poème du 1857 de Luigi Mercantini en l'honneur de l'expédition de Pisacane en Campanie qui a eu lieu la même année, pour chasser les Bourbons (ce que réussira à faire Garibaldi 3 ans plus tard). Dans ce poème, la narratrice se passionne pour l'expédition, pour les jeunes idéalistes du Risorgimento, pour l'unification de l'Italie, et tombe amoureuse du condottiere et suit la troupe jusqu'à être témoin de leur défaite. La glaneuse dans le poème est symbole d'un éveil de la population locale à la domination des Bourbons, donc certainement en quelque sorte un symbole de la beauté de l'éveil, du peuple éveillé. La statue de 2021, œuvre d'un homme sculpteur, représente une femme très sexualisée, avec des transparences dans la robe qui montrent la forme des cuisses et des seins, la posture elle-même est plutôt séduisante, ou du moins répondant aux canons de la photographie de séduction du XXIème siècle.

Il y a eu polémique : d'un côté le maire de Sapri défendait l'œuvre et l'artiste invoquant le rapport à la beauté esthétique, au poème qui cite clairement une affection de la glaneuse pour le condottiere ; de l'autre la critique féministe attaquait l'œuvre pour avoir sexualisé inutilement un personnage historique, bien que symbolisant la classe paysanne.

Est-ce effectivement une statue sexiste, ou simplement l'expression d'un idéal ?

Ce qui est sûr, c'est qu'il s'agit de l'application de certains codes artistiques aujourd'hui critiqués, à cause de leur portée politique antiféministe.

En ce sens, le féminisme opère comme une machine optique qui œuvre à changer les codes de perception de l'art, tout comme ce fut le cas, selon Crary (1992), durant la deuxième moitié du XIXème siècle. Aussi, il est encore plus intéressant de sublimer le message dans la décomposition de l'art conceptuel ; et la question de Mme A. évoque effectivement une action de ce type (les sofas roses), qui s'ancre dans la matrice féministe pour devenir queer, pour conceptualiser, mettre en exergue, démystifier, déjouer les codes classiques.

Cependant, le jeu féministe proposé lors de la séance, Plotina, est un jeu sur la mémoire, sur la récupération des femmes méconnues, qui ont été importantes dans l'histoire. Il exprime le besoin de retrouver la mémoire, de rendre justice à un passé qui n'a pas su reconnaître la juste valeur des femmes importantes, et donc un désir de revanche du genre féminin sur le masculin. C'est la première étape de la déconstruction de l'imaginaire et de l'esthétique patriarcale, parce qu'elle exige d'accepter un point de vue autre et diamétralement opposé.

Une deuxième étape serait la déconstruction des genres binaires. À cette étape, la simple reconnaissance historique des femmes n'est plus suffisante, les personnages qui questionnent l'ordre sexuel normatif questionnent aussi les idées d'esthétique, dans leurs vêtements, leurs anticonformismes. Il s'agit d'une rupture radicale de la norme et l'art est un terrain fertile pour ce questionnement. Art et revendication, performance et radicalité se mélangent ici. Je parlerai de façon plus approfondie de cette recherche dans le chapitre 7, mais il faut bien rappeler que cette tendance, plus ou moins forte, est présente dans toutes les expérimentations d'architecture.

La différence avec le *pink washing* réside dans les intentions, mais le risque d'être assimilé à un processus glamour qui devient gentrification est toujours présent, surtout si l'on considère les différents degrés de prise de conscience féministe au sein d'une même collectivité.

5.3.B LE GENDER MAINSTREAMING EN ITALIE OU SON ABSENCE

Le projet Rigen(d)erare gli spazi s'est terminé par une demande d'accès immédiat à des services de signalement et de soutien en cas de discrimination et de violence sexiste. Lors de ces trois rendez-vous, il a été possible de travailler en synergie avec l'Université pour diffuser des contenus en faveur de la liberté sexuelle et reproductive des femmes, contre la violence et les abus, promouvoir des campagnes de sensibilisation et organiser des services *ad hoc* (tels que la lutte contre la violence et pour les droits sexuels et reproductifs gérés par des étudiantes) capables de répondre aux demandes des plus jeunes qui habitent la Zone Universitaire au quotidien.

Il ne s'agit pas de politiques *top-down*, mais ici aussi d'une forme *bottom-up*. En effet, la ville a financé des projets proposés par la collectivité et par des associations, en leur laissant ensuite la gestion en autonomie. À part une élue qui travaille sur les *« pari opportunità »* (opportunités égales), il ne me semble pas possible d'identifier à Bologne une figure similaire à celle de Mme K. à Paris, qui œuvre pour tisser des liens entre les différentes actions.

Pour l'Italie, il s'agit de rendre compte de la capacité d'écoute des administrations publiques envers les instances citoyennes, à travers l'intégration dans la planification des figures de médiation. Ces « médiateur·rices urbain·es », identifiables en associations de personnes dont les profils différents (citoyen·nes, chercheur·euses, militant·es, etc.), portent un regard critique sur les mécanismes lents et inertes des mairies. Cependant, jusqu'à aujourd'hui les institutions italiennes ne se sont jamais dotées d'un outil comme un « Manuel gender mainstreaming ». C'est pourquoi l'interprétation de ces politiques urbaines genrées comme politiques gender mainstreaming reste une hypothèse, utile surtout en vue d'une comparaison internationale. Il est nécessaire de souligner que toutes les politiques urbaines italiennes dont on fait référence sont issues du milieu culturel, caractérisé par un certain nombre d'échanges, que nous avons esquissé en introduction, à partir des recherches de Martina Silvi (2016). En posant le cadre historique et géographique, on découvre qu'il s'agit toujours de processus issus d'un réseau, de femmes notamment, qui s'engagent à la fois dans la réflexion théorique et dans la conception, et qu'il ne s'agit jamais de projets isolés.

Pour revenir au projet Rigen(d)erare gli spazi, le risque de gentrification est la raison idéologique clairement identifiée derrière le choix de rester sur un format conférence. Les deux premières rencontres ne cassaient pas du tout le principe traditionnel de conférence. Dans un espace fermé, avec un format d'interventions frontales et un public assis à écouter. Il

n'y avait pas d'entre deux, qui puisse faire penser à une pratique hybride entre le militant et l'officiel. Cela dénote d'une difficulté à investir les espaces institutionnels ou institutionnalisés avec des formats hybrides. Le contraste était d'autant plus fort en sachant que les organisatrices étaient parmi les militant·es qui organisaient régulièrement les manifestations du groupe féministe NUDM, avec une appropriation de l'espace partiellement illégale, et dont je parlerai dans le chapitre 7. Dans ce contexte, malgré les thématiques choisies et les invité·es qui apportaient des arguments féministes forts — comme la lutte pour l'avortement et la critique approfondie de la loi —, en termes plastiques d'aménagement de l'espace, dans la caractérisation de l'espace-conférence, rien ne transmettait la même force, visant à casser les codes. Un décalage entre la force de la parole, qui était en radicale opposition aux avancements féministes institutionnels, et l'occupation de l'espace, classiquement figée dans la dichotomie entre les orateur·rices et le public. La seule transformation physique de l'espace qu'on a pu remarquer était la présence des corps parfois non normatifs des participant·es. Il n'y a pas eu une réflexion sur un réaménagement de l'espace urbain en termes genrés, par crainte de « glamourisation » et conséquente gentrification. On ne touche pas, ou à peine, aux instances d'urbanisme, on ne les associe pas forcément au genre. Enfin, il n'y a pas eu de réflexion sur l'esthétique des lieux, alors qu'à Paris cela commence à devenir un sujet, surtout dans quelques exemples de planification urbaine, et dans les projets que j'approfondirai dans le chapitre 6. Comme on le verra également dans le chapitre 6, dans lequel je traiterai d'un projet de requalification urbaine d'un quartier de Bologne, lors des séances du projet Rigen(d)erare gli spazi, une façon implicite de s'occuper de genre dans l'espace public émerge. Cela me semble être une spécificité tout italienne, qui est celle d'éviter toute définition, et où la crainte de manipulation/instrumentalisation résonne de manière très forte. Il n'y avait pas d'architectes ou urbanistes présent·es, peu de géographes, quelques sociologues et beaucoup d'historien·nes et philosophes.

Les femmes impliquées dans ces projets, impliquées dans de forts compromis avec les instances de l'administration publique, n'accepteraient en aucun cas que la cause des femmes soit instrumentalisée pour sécuriser l'espace public. « *Bien sûr* — dit Mme A — *beaucoup parmi nos ami·es militant·es, qui n'ont pas voulu participer au concours de la ville, à cause de leurs idées bien trop radicales pour l'administration, nous ont dit "c'est mieux si c'est à vous de le faire que quelqu'un d'autre". Mais il faut aller plus loin sur le reflet de l'accessibilité et des connaissances : l'espace n'est pas neutre, il est conçu et construit par un sujet spécifique et les sujets subordonnés ne sont pas pris en compte. Personnellement j'ai*

très peur que ces idées sur des espaces safe *soient instrumentalisées pour la gentrification et la sécurité des zones du centre-ville* » (Mme A, entretien février 2018).

C'est un point important lors de l'entretien, la présence de ces militantes féministes dans les rapports aux institutions est ouvertement critique et quelque part source d'inconfort. Mme G. a évoqué une enquête, l'enquête « Chiedi alla polvere[110] » (Demandez à la poussière). Elle la considère comme un exemple pour reconnaître les problèmes des politiques urbaines, qui sont trop souvent impliquées dans un processus de gentrification et qui conduisent à une lutte contre la dégradation entendue au sens « justicialiste », avec notamment l'expulsion des espaces occupés, thématique centrale dans les luttes de classe et féministes italiennes dès les années 1970. Mme G. souligne la désillusion face aux promesses de reconversions participatives qui sont à chaque fois ignorées, « *c'est la rhétorique du conseil municipal du maire Cofferati : un moment de répression, de sécurité, de politiques anti-jeunesse [...] Les expulsions des places et d'espaces occupés, à partir de Santo Stefano, ont suivi les mouvements des collectifs étudiants. Nous avons maintenant atteint la Piazza Verdi qui, avec la Via del Pratello, est considérée comme une zone mouvementée depuis les années 1600. En fait, après la période des expulsions, une stratégie de nettoyage*[111] *des places a été trouvée dans l'urbanisme : la Piazza Verdi a été bloquée pendant 2 ans en raison de "travaux en cours" ; à la réouverture un package complet est alors présenté là où les tables de bar étaient partout et la seule façon de découvrir Piazza Verdi était de consommer* ». Cette critique témoigne d'un fort manque de confiance envers les institutions, vues comme en opposition avec la radicalité des luttes que les espaces militants promeuvent.

Cependant, Mme G. me parle aussi des craintes personnelles pour sa sécurité, alors qu'elle faisait partie d'un centre social très connu (le Tpo), et admet qu'elle ne s'est jamais vraiment sentie libre de marcher à certains moments sur la via Zamboni ou sur la Piazza Verdi, surtout après 19h : **« *Il n'est pas possible* — dit-elle — *de cacher le fait que les cas de violence sexuelle entre Via del Guasto et Piazza Verdi sont une réalité, juste pour éviter de tomber dans l'exploitation. C'est un problème, et c'est un problème de genre* »**. Selon elle, la seule véritable action, très simple et la seule efficace, aurait été l'éclairage de la via del Guasto, et non pas l'installation d'un conteneur sur la place, qui ne sert à rien pour elles, en tant qu'objet architectural. « *Les lieux peuvent parler, par exemple on pourrait organiser un*

[110] URL: [http://www.zic.it/chiediallapolvere/] Dernière consultation le 13/09/22. Il s'agit d'un portail du milieu associatif fait par des chercheurs·euses précaires : le portail Zic, géré par l'association Centre Social Bolognais VAG61.
[111] Dans le sens de « nettoyage humain », *ripulire dalla malavita*, nettoyer des criminels.

concours de street art féministe, ouvrir des bars n'est pas la seule solution ». Ici revient l'importance symbolique d'une présence féministe, pour changer de regard.

Pour citer un exemple d'urbanisme sensible au genre, Mme G. et Mme A. me racontent que, au moment de décider des arrêts de bus, la société *Tper* (mobilité de Bologne) avait mené des entretiens avec des femmes et des hommes, c'est pourquoi certains arrêts sont parfois très rapprochés, car un certain nombre de « mamans » avaient demandé des concessions pour les poussettes. C'est effectivement une action qui rentre dans la sphère de l'urbanisme temporel, évoqué au début de cette deuxième partie, mais il n'est pas valorisé en tant que partie intégrante d'un système de références idéologiques féministes assumé par l'administration publique.

5.4 CONCLUSION DE CHAPITRE : INFUSION, MÉDIATION, ATTENTION. LE *CARE.*

Les approches que j'évoque tout au long de cette partie, et que j'ai défini comme minoritaires pour leur impact dans les politiques publiques genrées, sont en grande partie des approches issues d'une matrice féministe commune (communication inclusive, dimension nocturne, etc.), ou alors des pistes d'approfondissement d'un point de vue genré des instances écologiques (résilience, plan piéton, etc.)

Toutes ces approches identifient des ponts conceptuels capables d'orienter le développement des politiques publiques vers plus d'égalité par rapport aux instances d'égalité de genre, d'accessibilité physique, d'inclusion socio-économique et de sensibilisation à une culture participative et du consentement (une espèce de *safe culture* et non pas d'une *security culture*).

La sensibilité féministe est le moteur de réflexion initiale sans lequel ces approches et ces ponts conceptuels n'auraient pas lieu. Cette sensibilité est *de facto* transmise au sein de l'institution à travers une action d'**infusion**.

Cette action d'infusion peut être faite par des personnes à conscience féministe, qui opèrent dans une position de **médiation.**

L'objectif de ces personnes qui infusent des thématiques de genre, grâce à leur position de médiation, ont la capacité d'orienter et canaliser l'**attention** à différentes échelles de la chaîne décisionnelle.

L'infusion, lors des instances décisionnelles, par des personnes en position de médiation, oriente l'attention de sorte à se concentrer sur tout un panel d'instances genrées.

Ce processus est un processus dont les mécanismes renvoient au *care*, concept indiquant tout domaine d'activité en référence aux rôles sociaux attribués aux femmes. Le *care,* ou soin en français et *cura* en italien, est une manière d'observer la réalité qui met au centre une éthique spécifiquement identifiée comme genrée (Gilligan [1982] 2019). En général, nous pouvons parler d'une approche de la ville *Gender Care* et non patriarcale, là où le bien-être, l'empathie et la bienveillance sont mis en exergue. Prendre soin des autres, de soi-même et de l'environnement est aussi un concept qui relie ces savoir-faire genrés à l'importance d'instaurer un rapport plus équilibré avec l'autrui, le soi et la Terre.

5.4.a Infusion ou gender mainstreaming ?

Le concept d'infusion est souvent évoqué dans les entretiens, et nous sommes plusieurs à l'avoir identifié comme un modèle récurrent dans la pratique de la ville égalitaire (Genre et Ville 2019, Biarrote 2020). À différence du gender mainstreaming, qui se pose de façon directe et impose sa présence par la force de l'autorité symbolique de l'Union Européenne, l'infusion s'ouvre la route lentement en respectant la résistance de l'environnement spécifique au cas par cas.

L'avantage de parler d'infusion plutôt que de gender mainstreaming serait certainement celui de réussir à pénétrer dans des milieux moins engagés, sans une injonction au militantisme féministe.

Lors de notre entretien, Mme D. du Conseil d'Architecture, Urbanisme et Environnement (CAUE) mentionne l'infusion notamment pour décrire le travail de Mme K.

> « Dans la question de la stratégie piétonne le travail de Mme K. a beaucoup infusé, ensuite on a accompagné la ville dans le cadre du budget participatif. Ce sont des sujets dans lesquels la place des femmes dans l'espace public ou le caractère genré d'un aménagement ont toujours été présents dans les intentions. Ainsi que les questions du sentiment de sécurité, de méthodologies de diagnostic, qui ont inspiré un certain nombre des pratiques. On les a utilisées de façon informelle, on les a infusées dans nos pratiques à nous je dirais, surtout dans l'accompagnement sur la formulation des propositions : alerter les gens sur ce type de préoccupations sur le caractère genré de tel ou tel aménagement. »

Entretien avec Mme D., CAUE, mai 2018

Pour Mme D, urbaniste de formation, l'infusion permet de ne pas faire du genre une porte d'entrée principale, mais de faire glisser le sujet dans tous les autres domaines. L'infusion serait ainsi une stratégie pour limiter les stéréotypes, par exemple lors des chantiers expérimentaux, là où le CAUE est appelé à collaborer avec des collectifs d'architecture pour du mobilier urbain : « *assises, agrès sportifs, etc., et on va ensuite observer leur fonctionnement durant l'été, on pourra porter un regard sur ces questions de genre sur ces objets. On essaye de faire ça dans notre démarche, même s'il n'y a pas de commande et s'il n'est écrit nulle part* » (Mme D., CAUE, mai 2018).

C'est donc là un caractère essentiel de l'infusion : ne pas être une obligation mais une proposition, une suggestion, pour que, même si les questions de genre ne sont pas affichées clairement dans les cahiers de charges, « *les concepteurs seront infusés* ».

Je reste perplexe vis-à-vis de cette vision très confiante, et lors de l'entretien je demande davantage de détails sur des méthodes qui seraient spécifiques à l'infusion :

> « On est attaché à une approche sensible de diagnostic, notre premier conseil c'est toujours de se mettre dans les bottes de n'importe quels types d'usagers. Ça [le genre] fait forcément partie de nos questionnements, au même titre de se questionner par les usages d'un enfant, d'une PMR [personne à mobilité réduite], une personne âgée, etc. sont toutes des entrées... [mais] les sujets s'ils ne sont pas imposés ne sont pas traités, donc il faut les deux : l'infusion et la diffusion ne sont pas quantifiables, donc si on veut pouvoir mesurer une politique publique il faut aboutir à ce que ça figure dans tous les cahiers des charges, au moins des appels publics de la ville, et puis une collectivité comme Paris est prescriptrice, elle porte des mouvements, elle engage des transformations plus larges pour le simple fait d'être un exemple, et les agences qui travaillent avec elle, travaillent aussi pour d'autres et donc ça va s'infuser. Effectivement, si on veut des résultats pertinents, il faut l'associer à des formations aussi. »

Entretien avec Mme D., CAUE, mai 2018

Il en ressort un double discours, qui est presque contradictoire : un futur dans lequel les questions de genre ne seront pas affichées clairement est souhaité, mais il semble impossible de le faire dans les circonstances actuelles, et cela semble donc un compromis entre l'idéal et la réalité. Cette difficulté à trouver une position claire et nette apparaît par exemple dans le traitement du plan piéton :

> « Les services commencent à en prendre conscience, c'est quelque chose qui transparaît, il y a des propositions qui sont faites, il y a un questionnement sur les agrès ou autres aménagements. À la fois les services et les habitants commencent à se demander "Mais pour qui, pour quel usage ? Est-ce que ce n'est pas trop clivant ?" " Est-ce que c'est une bonne chose de contribuer à ce clivage-là..." Oui c'est des sujets qui maintenant sont présents et qui n'étaient pas là il y a 4 ou 5 ans ».

Entretien avec Mme D., CAUE, mai 2018

Également dans la mise en place des formations :

> « On le fait en général quand on parle d'espace public, mais je trouve que ce n'est pas simple d'organiser des formations avec comme unique porte d'entrée le genre. Par exemple sur les formations du plan piéton on a pu toucher des services techniques du DVD qui ne seraient jamais venus à une formation sur la question de genre dans l'espace public (alors que comme ça on a pu infuser un peu le sujet). C'est bien d'approcher les professionnels de l'espace à ces questions de genre par des approches détournées.
>
> [...] dans la culture de l'ingénierie, la ville est encore à l'époque de la prédominance de la voiture, il n'y a pas une pensée pour les piétons.

Entretien avec Mme D., CAUE, mai 2018

Pour conclure la critique de cette approche, on peut affirmer que l'infusion est souvent valorisée au sein des services, car elle ne brusque pas, en permettant un changement presque imperceptible, comme une infiltration sans conflit apparent. Il reste toutefois à vérifier son

efficacité, si elle est isolée des autres actions volontaristes. En effet, sans une prise en compte des actions plus radicales et militantes qui contrebalancent la politique publique, toujours trop lente, l'infusion à elle seule ne pourrait rien changer. C'est grâce aux actions plus radicales que les politiques publiques sont poussées à recourir à l'infusion, et non pas l'inverse.

5.4.B MÉDIATION URBAINE

Les grands axes, dans lesquels Mme K. a souhaité fixer les fiches détaillant les bonnes pratiques, avaient déjà été décidés pour le guide référentiel du 2016 : Circuler, Occuper l'espace, Présence et visibilité, Se sentir bien en ville (jour et nuit), Participation. Ma contribution au projet de publication a été surtout la proposition d'une organisation thématique différente et complémentaire, liée justement à l'idée de faire émerger les connexions entre plusieurs sujets. Cela suivait l'objectif partagé avec Mme K. d'intégrer le genre comme approche transversale (urbanisme, résilience, biodiversité, sport, participation, etc.).

Ce travail est un travail de médiation, car il ne s'agit pas d'enseigner des choses, mais de tisser des liens, informer les un·es et les autres sur ce qui se fait ailleurs et comment proposer des thématiques et poser des problématiques. Dans la pratique, la méthode de Mme K. était d'« absorber » les informations lors des moments d'échange inter-direction (les comités de pilotage ou copil, présentations des projets, etc.), et relancer les personnes (à partir des chef·fes de projet surtout) là où elle entendait des phrases qui évoquaient, même en passant, l'égalité femmes-hommes. En effet, plusieurs sujets se superposent dans les différentes directions (par exemple le parcours marathonien de la biodiversité et sport). C'est à mon sens une action d'infusion ponctuelle qu'elle opère au sein des autres directions, comme on peut le voir dans plusieurs entretiens qu'on a conduits ensemble et où elle essaye littéralement de convaincre les interlocuteur·rices.

Parfois les interlocuteur·rices ont été réticent·es, non convaincu·es de la véritable importance de l'apport du genre à leurs politiques, comme ça a été le cas avec le plan piéton ou avec les acteurs du Paris Durable, qui ont clairement décliné la collaboration que Mme K. demandait.

D'autres fois, l'échange était plus riche et plus constructif. Selon Mme E., référente pour l'égalité de genre au sein de la DEVE[112], interviewée au sujet du le plan sur la biodiversité, le problème n'était pas tant l'ouverture du sujet biodiversité au sujet genre, mais de former des gens avec qui pouvoir créer une documentation plus inclusive, donc des personnes en position de médiation. Lors de cet entretien, Mme E. posait des questions à Mme K. pour savoir comment mieux prendre en compte le genre dans les actions sur la biodiversité.

[112] Direction des Espaces Verts et de l'Environnement.

[Mme E.] « donc Paris a candidaté pour les Jeux Olympiques 2024, et il a des politiques de durabilité, zéro carbone, etc. JOP24 comme accélérateur des politiques publiques. Donc nous avons pensé de proposer le sujet biodiversité et sur la ceinture verte sur le bord du périphérique et sur ceux qu'on appelle les boulevards extérieurs. [le parcours a été nommé marathonien parce qu'il fait environ le périmètre d'un marathon, qui est un jeu olympique]. Pour la biodiversité on travaille sur les espèces animales et sur la continuité de la trame verte. Sur la ceinture verte, on est sur la continuité. Dans ce projet, comment pourrait rentrer le genre ? »

[Mme K.] « Premièrement avec les agrès : il faut faire attention au fait que les femmes et les hommes ont des parcours sportifs différents dans les espaces publics. »

[Mme E.] « Par exemple qui va faire l'étude genre et sport ? Il faut l'écrire, dire qui va faire quoi, il faudra donc le faire avec la DJS, l'impliquer dans ce processus. Il faut mettre autour de la table des personnes compétentes sur un sujet pour voir comment le questionnement peut avancer avec les différents apports. […] je pense que vous êtes sur un sujet intelligent et subtil, il ne faut pas hésiter à écrire des choses comme *"M. Xy a écrit telle chose, etc. "*, de façon à rendre objective la question, et en laissant une marge d'adaptation, pour que les uns et les autres comprennent. Le fait qu'il y ait des chercheurs qui ont comparé, qui se sont inspiré d'autres exemples d'autres villes, etc. c'est très bien ! […] il faudrait donc mettre tout ça par écrit, toutes les propositions, et aller voir les directions avec des propositions écrites… »

Extrait de l'échange entre Mme K. et Mme E., entretien du 26 avril 2018

Cet extrait d'entretien met en lumière ce qui pourrait être le travail de médiation, pour infuser les concepts de genre au sein de la ville. De même, dans la pratique des associations, il y a également une réflexion sur comment éclairer le genre dans les activités proposées. Lors de l'entretien avec Les Robins des villes[113], nous avions abordé le sujet du rôle de médiation possible pour les associations, une troisième voix capable de tisser et maintenir le lien entre citoyen·nes, institutions et militance.

« [...] c'est une question qui ressort souvent par rapport aux ressentis des gens, par exemple dans les ateliers des enfants. Même si peut-être elle n'a pas toujours été une question centrale dans l'association. Même si « ville et genre » sont le premier focus fait au sein de l'université populaire, dans les projets des réaménagements des cours d'école c'est un sujet qui ressort beaucoup justement dans l'occupation de l'espace par filles et garçons et se réfère à la méthode de questionner la place que nous et les autres avons dans l'espace, et qu'on utilise depuis longtemps. »

Entretien avec Les Robins des villes, avril 2018

L'importance de la subjectivité derrière la prise de décision revient, pour faire de l'outil un véritable instrument féministe. Et ce à condition que le processus reste participatif et concerté entre institutions, habitant·es, promoteur·rices et associations. Le rôle de ces dernières est particulièrement important pour le travail de médiation : Les Robins des villes lors de notre entretien ont cité les politiques temporelles comme clef d'entrée pour les

[113] L'association Robin des villes, aujourd'hui les Cris des villes, a été une des associations qui ont fait l'objet d'entretien lors du stage pour la ville en 2018. Iels étaient impliqué·es autant dans un travail de sensibilisation, lors d'ateliers, théâtres forum, université populaire etc., que dans leur présence sur la place des Fêtes, ce qui m'a permis d'avoir un recul sur les activités du projet Sept places, détaillé dans le chapitre 6.

questions de genre en ville. Iels ont relevé l'imbrication entre politiques temporelles, *care* et de manière plus générale, féminisme, et cela leur a permis de diffuser cette posture au sein de l'association en même temps que d'autres membres arrivaient avec d'autres intérêts de recherche sur le genre et cela leur a permis de se plonger dans la question pour en faire une université populaire en janvier 2018 sur la thématique genre en ville :

> En début 2018 (janvier-mars), il y a eu un cycle d'université populaire « ville et genre ». Le principe d'université populaire c'est de travailler avec tout le monde, pour faire une ville pour et par tous·tes. Nous en avons eu plusieurs, ça fait 1 an et demi qu'on la réalise, chaque cycle est de trois séances. On a parlé des résistances urbaines, de la ville sauvage, de la ville utopique, de la ville sonore, de la ville genrée, de la marchandisation de la ville (actuellement on en est là). Même si on a consacré au genre un cycle, ce sont des questions qui ressortent tout le temps en fait, parce que le but de ces universités est de redonner le pouvoir aux gens en fait, notre intérêt est que la ville soit vraiment construite pour tous·tes, mais aussi par tous·tes. [...] « ville et genre » a eu énormément d'inscriptions, première et troisième séances autour de 40 personnes par séance, la deuxième sur le parcours a eu environ 20 personnes. Dans nos démarches il y a toujours l'idée de mixer les gens par petits groupes, avec des moments de restitutions et de partage.

Entretien avec Les Robins des villes, avril 2018

Depuis 2017, j'ai identifié ce rôle de médiation comme un nouveau rôle potentiel des architectes-urbanistes (Bruno 2016; Zajczyk 2014). Les Robins de villes confirment que c'est un intérêt partagé parmi les professionnel·les de l'architecture et de l'urbanisme qui souhaitent œuvrer à un changement de paradigme.

Pour revenir aux politiques urbaines italiennes, il y a là aussi une prolifération des sujets, associations, bureaux d'étude, que j'ai appelée médiation urbaine. À la fin des années 1990, diverses initiatives ont vu le jour : l'association Pianoforte pour la promotion de politiques temporelles ; le réseau Tempi e spazi, un site Internet de la Mairie de Prato, une importante base de données socio-anthropologiques issue d'entretiens, d'enquêtes statistiques, de questionnaires ; le groupe Atena – Gender Consulting, lié aux politiques de *pari opportunità* (d'égalité hommes-femmes), l'association Orlando à Bologne ; le réseau Città Vicine. Ces associations ont contribué à tisser un réseau entre les différentes expériences.

Le discours italien sur les politiques urbaines se rapproche du gender mainstreaming étant donné sa portée égalitaire et sa volonté de s'adresser au grand public (élan à la fois universaliste et *mainstream*). Par ailleurs, on observe une polémique, notamment par rapport au contraste entre le féminisme de la différence et les mouvements égalitaristes et émancipateurs, pour laquelle il y a, en Italie et en Europe, une tendance à ne pas expliciter le lien entre certaines politiques urbaines et le genre. Enfin, sous couvert d'appel à la sécurité pour garantir un espace également utilisable par les femmes et les hommes — par exemple sur

les trottoirs, les rues, les places — on légitime l'application de dispositifs sécuritaires (caméras, défenses, contrôles, etc.) Ces dispositifs n'augmentent pas dans les faits la sécurité des femmes, mais limitent la libre circulation pour tout le monde.

5.4.c Prendre soin de la ville

Le *care*, ou prendre soin les un·es des autres, peut-il être transféré à la ville à son entier ?

Care et attention sont ici proposés comme concepts complémentaires pour une approche de la ville qui puisse sortir d'une logique patriarco-capitaliste. La question de l'attention, de la perception esthétique, sensible, est une question importante pour l'égalité de genre. Nous, les humain·es, sommes sollicité·es par des milliards d'informations disponibles, canaliser notre attention renvoie donc à des questions de survie (Citton 2014). Jusque-là les différences de genre étaient une chose que l'attention humaine a eu tendance à cadrer sous une certaine catégorie et soumise à certaines conditions : le lien aux aspects sexuels et du plaisir. En ville, il est donc « normal » de voir l'hypersexualisation des corps dans les publicités par exemple, mais il est difficile de poser l'attention sur l'injustice du mobilier des arrêts de bus ou des agrès sportifs, inadaptés aux corps non standard. Il y a un discours autour de la visibilisation, de l'invisibilisation de certaines luttes et des certaines situations du quotidien.

À quoi faire attention ? Quand ? Pour combien de temps ? Quels budgets dédier aux thématiques de genre ? Et comment faire attention ? Comment prendre soin de la ville ?

Parmi les politiques urbaines genrées qui ont été esquissées dans ce chapitre, la question budgétaire soulève des questions profondes sur les soucis d'une économie capitaliste et sur la domination de l'argent ; et la solution de garder ouverts les services 7j/7 24h/24 interpelle pour le risque d'exploitation de certaines catégories socio-professionnelles, comme par exemple les soignant·es, ou toute autre figure impliquée dans les services aux citoyen·nes (personnel des supermarchés, guichets, taxis, etc.) (Crary 2014; Citton 2014).

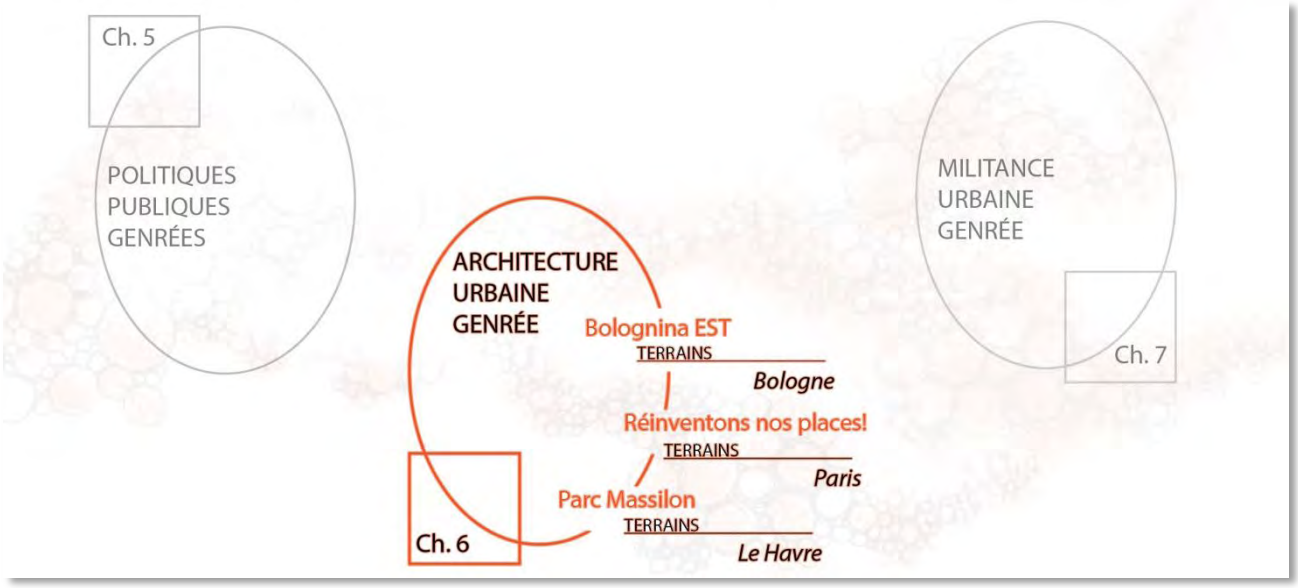
Il est légitime de considérer que la posture féministe intersectionnelle anticapitaliste interpelle ces solutions pour se demander si elles sont des solutions durables, si elles sont vraiment des solutions en lien avec le *care,* ou si elles sont détournées et instrumentalisées à des fins opposés. Pour les politiques temporelles par exemple, l'ouverture des services 7/24 devrait se confronter à l'approche féministe qui inclut une sensibilité écologique, et qui ne peut pas se contenter de solutions immédiates s'inscrivant dans une logique d'exploitation énergétique. Aussi, une grande partie du travail de réflexion consiste dans la recherche de solutions pour les transports en commun. Mais même si grâce à ces politiques temporelles on arrivait à avoir des trains et des métros à chaque heure du jour et de la nuit, cela ne voudrait pas dire que les femmes (ou toute autre personne dont le genre opère une influence

généralement négative sur leur droit à la ville) pourraient en profiter automatiquement, à cause des injonctions sur la sécurité la nuit.

CHAPITRE 6

LES PROJETS D'ARCHITECTURE URBAINE GENRÉE

Schéma 7 : Les trois axes d'analyse, avec un curseur sur Architecture Urbaine Genrée



(Custodi 2022)

Dans cette partie, je vais approfondir la deuxième approche définie en introduction : l'architecture urbaine genrée. En rappelant la définition que j'ai donné dans la première partie, l'architecture urbaine fait référence aux projets urbains qui ne dépassent pas l'échelle de la place ou d'une portion de rue, qui peuvent jouer comme scénographie urbaine, qui restent ancrés dans la perception collective dans une dimension de quartier et sont prédisposés à agir comme un filtre public/privé, où tout le monde se croise, avec ses différences, ses craintes, ses besoins, où il peut y avoir des conflits d'usage et des appropriations sexistes, où le vivre ensemble est mis à l'épreuve. Dans ce type de lieux, l'architecture urbaine est un bricolage multiforme qui rassemble le projet urbain et architectural initial, le type de personnes qui habitent le lieu, le trafic et le degré de transformation possible.

Dans les projets d'architecture urbaine qui suivent, je me concentrerai sur les caractéristiques qui rendent ces projets *Gender Care* ou *Gender Sensitive* pour utiliser la terminologie du manuel de Vienne (Kail 2014). J'analyserai d'abord les archives du projet Bolognina Est (1990) ; ensuite, je me focaliserai sur le projet parisien Réinventons nos places (2016), à travers le corpus d'entretiens élaborés lors du stage en 2018 ; je conclurai avec un projet que j'ai suivi en tant que cheffe de projet pour Genre et Ville entre décembre 2019 et mai 2020, pour la requalification d'un parc urbain au Havre.

L'objectif des récits de terrain de projet contenus dans ce chapitre est de se questionner sur la mise en pratique des réflexions sur le genre et l'espace qui ont été élaborées au fil des trois dernières décennies, ainsi que les premières indications fournies dans les manuels gender mainstreaming. Il s'agira de dire si nous pouvons déterminer des caractéristiques de conception uniquement genrées, et de questionner les résultats esthétiques, pour réfléchir aux changements du paradigme invoqué par une construction plus solidaire, inclusive et égalitaire. Il sera question enfin de déconstruire les idées reçues sur ce qu'est l'esthétique de l'architecture urbaine, et en quoi le genre opère comme critère de qualité d'un espace.

6.1 UN CAS PIONNIER NON DÉCLARÉ

Mes recherches documentaires en décembre 2016 m'ont amenée sur le site de l'association Orlando[114], qui a organisé en 2008 la concertation participative auprès des habitant·es, pour le renouvellement urbain du quartier Bolognina Est.

6.1.A L'ASSOCIATION ORLANDO

> « Un Sagittaire avec de l'intelligence sous ses pieds : je comprends en regardant et en marchant »
>
> 26/01/2018 entretien avec Mme B.

Lors de l'entretien avec Mme B., l'une des fondatrices de l'association Orlando, j'assiste à une sorte de « valses », des allers-retours entre son histoire personnelle et l'histoire de l'association, qu'elle explique comme une technique fondamentale dans la pratique du « partir de soi ». Son « féminisme personnel » a commencé dans les années 70, comme professeure de lycée, de 1967 à 1977 environ. Elle ressent les influences internationales d'abord grâce à son mari qui est souvent à Paris avec une bourse d'études italienne. En 1972, elle est co-fondatrice d'un collectif d'enseignant·es au sein au sein duquel se structure une réflexion sur la « *distinction entre intellectualité et sentimentalité, qui conduit à définir comme féminin tout ce qui était attention à la relation, à la centralité des relations intersubjectives* » (Mme B. janvier 2018). Pour contraster cette dichotomie, elle a co-créé avec deux autres amies féministes un petit groupe de "conscience de soi intellectuelle", qui aboutira à l'association Orlando, ainsi nommée en référence au roman homonyme de Virginia Woolf paru en 1928, où le protagoniste fait l'expérience de vivre une fois dans un corps d'homme et ensuite de femme, mais aussi au poème italien *Orlando Furioso* (*Roland Furieux*) écrit entre 1516 et 1532 par l'Arioste, qui questionne profondément l'amour romantique et souligne l'égalité entre femmes et hommes dans plusieurs chants. Au sein du groupe, composé pour la plupart de femmes de lettres, se développent les idées du soi, de l'autodétermination, de l'autonomie des femmes en tant qu'individu*es*[115]. De 1979 à 1981, après une longue gestation, l'association Orlando a été fondée, au départ financée à hauteur de 30 millions de lires par la municipalité avec le plan jeunesse. Mme B. souligne le caractère

[114] Associazione Orlando | Associazione femminista di Bologna. URL: [http://orlando.women.it/] Dernière consultation le 07/04/19.
[115] *Individue* en italien n'existe pas, mais c'est ainsi souligné par Mme B. lors de l'entretien.

inclusif, la vocation à s'occuper de projets d'égalité : « *Le nom d'Orlando entend souligner que l'association n'a pas une identité unique, mais que, rejetant également l'idée de collectif, elle repose sur une "pluralité de subjectivités" selon les mots d'Hannah Arendt. Orlando, plutôt qu'une collectivité est une collégialité, préfère être un "chœur de solistes", "se distinguer en se concertant", pour ne pas tomber dans l'individualisme ou le collectivisme. En cela, il y a beaucoup de controverse avec la démocratie représentative. À Orlando, l'attention a toujours été portée sur le fait qu'il y avait des positions contradictoires* » (Mme B., entretien). Le premier document public d'Orlando est un document sur l'avortement, qui a généré un grand conflit interne et externe, provoqué par la question de la légitimité de présenter ou non des opinions politiques. En tant qu'association officielle, Orlando est devenue une personne morale en 1983, elle travaillera toujours avec des accords avec la municipalité et la province, mais bientôt aussi avec des projets et des appels internationaux.

Au sein d'Orlando naît la *Biblioteca italiana delle donne* (Bibliothèque italienne des femmes), dont le nom se caractérise par le choix de « italienne » et non de « nationale », une attention précise aux mots qui se distingue fermement de l'idée d'une « nation » qui peut facilement dégénérer en nationalisme. C'est pourquoi les femmes d'Orlando ont choisi le nom de « bibliothèque italienne » pour s'éloigner du mot « nation ». À travers le projet « mondialità » (mondialité), géré par Orlando pendant les années 1990, Mme B. se rapproche du milieu culturel féministe amorcé par la décennie de l'ONU qui a conceptualisé le gender mainstreaming. Cette perspective internationale, ajouté à la collaboration avec le monde institutionnel, sera à la base de la sensibilité de l'association pour les projets urbains, dont celui pour la requalification de Bolognina Est.

6.1.B La relation entre Orlando et le projet Bolognina Est

> « Le soir du 11 novembre 2008, le processus d'urbanisme participatif dans la zone *Bolognina Est* a commencé par une assemblée ouverte à tous les citoyens, dans laquelle le projet du laboratoire est présenté, et se poursuit avec "Rencontres avec les citoyennes et les citoyens" (4, 5, 9 décembre 2008), l'Atelier Scénario (12 décembre 2008), l'espace ouvert "Espace d'idées pour *Bolognina Est*" (13 décembre 2008) et l'Assemblée "Les meilleures idées pour *Bolognina Est*" (16 décembre), une Table Mobilité (9 janvier 2009) et l'assemblée pour la " Présentation des préconisations" (16 janvier 2009), qui conclut la première partie de l'Atelier qui aboutit à la rédaction d'un document à présenter à l'administration, et qui sera pris en considération dans la définition du Plan Opérationnel Communal (POC). »
>
> (Procopio 2009, 68)

Entre 2007 et 2009, Orlando est appelée à intégrer l'équipe pour la requalification de Bolognina Est, qui s'inscrivait dans le projet de rédaction du statut de ville métropolitaine pour Bologne. Mme B. a invité l'architecte anthropologue Marianella Sclavi, qu'elle a connu en Palestine[116], pour l'élaboration et la formation de ce projet. Marianella Sclavi, autrice du livre *Avventure Urbane* (*Aventures urbaines*), est une architecte qui a été pionnière dans la prise en compte des habitant·es dans la conception d'architecture urbaine. À travers le groupe « Espace public » d'Orlando, les femmes de l'association sont préparées au fil des mois par Marianella aux pratiques participatives. Cette préparation avait pour but de réaliser des entretiens utiles ensuite à la conception. Marianella Sclavi appelle le groupe « *Avventure urbane »* (aventures urbaines), comme son livre (Sclavi 2002), et iels ont travaillé en organisant des tables rondes sur la conception des espaces publics de Bolognina Est. En ce qui concerne le travail concret d'Orlando au sein du projet de requalification, il s'agit d'un parcours de participation. En 2007, débute le laboratoire « Bolognina Est — *dare voce a donne e uomini per il buon uso della* Bolognina Est *»* (donner la voix aux femmes et aux hommes pour le bon usage du quartier Bolognina Est) (Orlando et Mairie de Bologne 2009). Comme décrit par Mme B., l'association Orlando était en charge du pilotage de la phase de participation, pour la réalisation du Plan Structurel Communal (PSC).

BOLOGNINA EST

« La "petite Bologne" a été planifiée par le premier plan d'urbanisme de 1889, qui prévoyait une extension au nord de la ville, sur un terrain plat. Elle a été construite entre les XIXème et XXème siècles. Ce sont les années où, suite au développement du réseau ferroviaire [...] de grandes installations industrielles sont nées et se sont développées dans cette zone [...]. Le lent déclin industriel a commencé dans les années 1980 et les signes d'une crise affectant l'ensemble du secteur de la production ont commencé à apparaître [...]. À partir de 2003, une partie des hangars est devenue une zone complètement abandonnée, menacée de saisie par la justice dans le cadre du procès de l'amiante. La nocivité n'a été signalée aux travailleurs qu'au moment de la fermeture des usines. Ensuite, des groupes d'immigrés irréguliers ont commencé à utiliser les entrepôts comme refuge précaire. [...] À partir des années 80 et 90, avec la fermeture des usines du quartier, l'équilibre qui s'était créé entre l'usine et les ouvriers est rompu. [...] Aujourd'hui, la réalité sociale de Bolognina Est coïncide avec un mélange de mondes sociaux et d'héritages d'identités et de traditions. [...] Celui de Bolognina Est apparaît au premier coup d'œil comme une réalité multiculturelle : à côté des commerces plus typiquement italiens (bars, pharmacies, pâtisseries, tabac, etc.), il y a la présence d'éléments, comme des restaurants et des alimentations asiatiques, des affiches publicitaires en arabe, des herboristes chinois et des pizzerias pakistanaises. Tout porte à croire que vous êtes dans un quartier cosmopolite et moderne [...] En réalité, si vous regardez un peu plus attentivement, si vous creusez un peu plus dans les relations sociales quotidiennes, dans les habitudes de vie et de travail de ce quartier nous

[116] Mme B. fait toujours des associations de ce type dans l'entretien : pour elle, c'est fondamental de mettre en lumière la casualité des rencontres, et donc le fait qu'une personne qu'elle a connu en Palestine, pour un autre projet de l'association, puisse ensuite être une ressource dans un autre projet.

découvrons qu'il y a divers problèmes et difficultés, nous découvrons des situations d'isolement et de déterritorialisation, où les différentes communautés se replient sur elles-mêmes et dans leurs propres traditions sans possibilité d'interagir avec les autres. »

Partecipazione e multiculturalismo nel laboratorio di urbanistica partecipata Bolognina Est
(Participation et multiculturalisme dans le laboratoire d'urbanisme participatif de l'est de Bologne)
(Procopio 2009, 32-44)

Carte 6 : Schéma du Plan Opérationnel Municipal (POC) pour la requalification du quartier Bolognina Est, 2009



Image extraite du dossier en ligne. URL: [http://www.comune.bologna.it/laboratoriobolognina] Dernière consultation le 13/09/22

CHRONOLOGIE DU PROJET

La phase participative de Bolognina Est avait été anticipée par l'Urban Trekking qui a eu lieu le 3 juillet 2008, une promenade informative à travers les zones de dégradation et sujette à transformations par le PSC[117]. Dans ce projet revient donc l'importance de la marche, ici définie « trekking urbain », mais qui de fait est une déclinaison de l'activité de marcher, et qui est ailleurs définie comme « exploration urbaine, marche sensible, déambulation nocturne, etc. ».

Tableau 6 : Chronologie du projet Bolognina Est

16 juillet 2007	**Adoption** du PSC
14 juillet 2008	**Approbation** de la PSC
10 septembre 2008	Le PSC entre en vigueur
21 janvier 2009	Adoption du Règlement sur la Construction urbaine (RUE)
2 février 2009	Adoption du Plan Opérationnel Municipal —(POC)

Concevoir le futur : le laboratoire

Pour les anciennes zones industrielles et militaires, le PSC prévoit un parcours de participation dont le laboratoire est une des étapes fondamentales. Les habitant·es[118] sont appelé·es à aborder la question du réaménagement global de Bologne Est. Les activités du laboratoire donneront vie au Document Guide, qui guidera les choix du POC[119].

On commence

11 novembre 2008 : début du cours de participation « Donner la parole aux hommes et aux femmes pour le bon usage de la Bolognina Est » ;

On travaille :

1-16 décembre 2008 : les réunions thématiques ;

On présente :

15 janvier 2009 : présentation des lignes directrices (POC) ;

On expose :

19 mars 2009 : inauguration de l'exposition.

« Chronologie », document des services techniques de la municipalité, Bologne 2007, traduction Custodi, 2020.

URL: [http://www.comune.bologna.it/laboratoriobolognina] Dernière consultation le 13/09/22.

[117] Le plan structurel municipal (PSC) établit les orientations générales qui guideront le développement urbain de la ville au cours des 15 prochaines années. Le PSC identifie sept lieux à Bologne (les sept villes) pour lesquels les projets de transformation urbaine stratégique les plus importants sont prévus.

[118] Concernant le langage inclusif, il y a l'usage du trait de division : « Le/i cittadine/i sono chiamate/i ».

[119] Le RUE traite de tous les aspects de la réglementation réglementaire du PSC et définit les paramètres de construction et d'urbanisme ; le POC définit les aspects opérationnels, la mise en œuvre uniquement des parties du territoire soumises à des changements urbains substantiels (réaménagements et nouvelles installations). Ils ont une durée limitée de 5 ans, après quoi ils perdent leur efficacité.

ANALYSE DES DOCUMENTS

À travers les documents disponibles sur le site de la Mairie de Bologne[120], qui témoignent du parcours de concertation effectué, je vais retracer quand comment et à quel but les questions de genre ou des femmes sont mentionnées ou mises en avant. J'ai concentré l'étude des documents sur les mentions « femmes » et sur une conception « adaptée à toutes différences ». Je me suis basée également sur le mémoire de fin d'études de Sara Procopio, qui a suivi le processus d'urbanisme participatif de l'intérieur avec une observation participante (Procopio 2009). En particulier, le mémoire met en évidence les aspects de multiculturalisme du quartier, ses problématiques et les solutions proposées par le laboratoire d'urbanisme participatif dirigé par l'association Orlando.

> « La pluralité des points de vue individuels, des groupes et catégories socio-économiques, des femmes et des hommes d'âges et/ou de milieux différents a été prise en compte. Puisque les villes, qui constituent ″le niveau de base des relations sociales et le noyau de base de la démocratie″, ″sont composées de femmes et d'hommes tandis que l'espace public est majoritairement occupé par des hommes" (Sebastiani 2007), une perspective de genre a été adoptée à la fois dans l'analyse de la situation existante et dans la construction de scénarios futurs, et dans l'attention à une participation égale au projet autant que possible. Dès le départ, nous avons recherché un mode d'écoute capable de reconnaître et de mettre en visibilité certaines catégories culturelles profondes, afin d'interagir avec des citoyen·n*es* étranger·ères, mais aussi avec des cultures générationnelles et de genre différentes. Ces différences affectent la distinction entre espace public, semi-public et privé, qui est présupposée [neutre] et au contraire est imprégné d'un point de vue culturel et de genre. Cette distinction doit faire l'objet d'une négociation explicite lors du passage des énoncés de conception à la réalisation, l'utilisation et la réglementation de l'utilisation. »
>
> (Orlando et Mairie de Bologne 2009, 8)

« **L'assemblée du 16 décembre** » est le premier document rédigé en décembre 2008. Il synthétise les rencontres participatives qui ont eu lieu du 1er au 16 décembre. Ensuite, il y a le « **document guide** », rédigé en janvier 2009 (14 pages), qui est constitué d'un préambule sur les caractéristiques historiques du quartier, sur les aspects de son identité qui sont à valoriser, sur les étapes et outils du projet de planification participative, les accords entre public et privé, la méthodologie participative utilisé lors des réunions de décembre, un résumé des résultats, les préconisations pour les réunions qui devront continuer par la suite. Il comprend en annexe les fiches thématiques et de synthèse. Le document guide a été créé en impliquant, avec des méthodologies participatives, les parties intéressées (résident·es, groupes formels et

[120] URL: [http://www.comune.bologna.it/laboratoriobolognina] Dernière consultation le 13/09/22.

informels, utilisateur·ices de la zone, opérateur·rices économiques, propriété, administrateur·rices, personnalités institutionnelles et toute autre personne intéressée par le quartier) et en valorisant les différences de genre, d'âge et d'origine. Les sujets ont été abordés de différentes manières : l'usage et la réutilisation des espaces urbains désaffectés ; les projets déjà en construction et ceux prévus dans la zone de Bolognina Est ; la planification future afin qu'elle vise une conception partagée du bien vivre.

Le document guide présente un « scénario de transformation » comme vision de projet. L'objectif de ce scénario est de passer d'une planification urbaine *top-down*, plutôt stratégique, à la conception des quartiers « au cas par cas » et participative, dont il expose les règles et les méthodes. Même si la conception est participative — le projet de plan qui en découle ne peut donc pas être *top-down*, dans le sens qu'il n'est pas décidé *a priori* par l'administration —, l'initiative du projet reste *top-down*, car n'est pas portée à la base par les habitant·es. Cela reste différent du *top-down* traditionnel, même si la procédure demeure ambiguë.

Les « **fiches thématiques** » (13 pages) explorent les axes de conceptions proposés dans le plan de requalification, en apportant les considérations des habitant·es. Les axes sont :

- Espaces verts
- Mobilité
- Qualité urbaine de l'espace public
- Services
- Sécurité
- Mesures contre la dégradation

Les « **fiches de synthèses** » (55 pages) sont le compte rendu détaillé des activités participatives de décembre 2008 : les rencontres individuelles et de groupe, les rencontres thématiques, etc. Elles sont le véritable diagnostic de l'action de concertation, avec des extraits d'entretiens et les analyses point par point de tous les espaces publics du quartier. Lors de réunions de travail, la discussion était organisée en suivant un schéma d'analyse des forces et faiblesses de l'état actuel, et l'analyse des opportunités et dangers dans la préconisation.

Le contenu d'ensemble — document guide plus les annexes des fiches techniques et de synthèse — est le résultat d'un processus caractérisé par des activités techniques, par le dialogue, la comparaison et la planification participative. Ce processus s'est déroulé en même temps et en lien avec le travail des techniciens pour l'élaboration du Plan Opérationnel Communal relatif aux zones de Bolognina Est.

Planche 12 : Les documents du projet Bolognina Est



Images de couverture des documents en ligne de la ville de Bologne, dans l'ordre de lecture :
Rapport de l'assemblée du 16 décembre 2007, Document guide, 2009, Fiches thématiques, Fiches de synthèse.

Tableau 7 : Analyse de la concertation, Bolognina Est

	FORCES	FAIBLESSES
ÉTAT ACTUEL	C'est un quartier où l'on vit bien On peut se déplacer facilement à pied Il est bien desservi par les transports en commun Il rassemble à la fois les plus riches et les moins riches Il y a une bonne coexistence entre différentes cultures Patrimoine culturel important	Le jardin Guido Rossa n'est pas un endroit calme, il y a un magasin, les jeux sont insuffisants et la pelouse est mal entretenue Les écoles insuffisantes, en particulier les écoles maternelles, doivent être renforcées Phénomènes d'intimidation Les garçons sont toujours dans la rue C'est un quartier dangereux Il n'y a pas de piscine et de salle de sport Centre Minganti peu fréquenté Via Ferrarese étroite et peu sûre Peu d'espaces pour se rencontrer
	OPPORTUNITÉS	DANGERS
PRÉCONISATION	Devenir un quartier multiculturel avant-gardiste De nouvelles opportunités d'emploi pour les femmes qui tiennent compte de leurs engagements de soins Pistes cyclables et piétonnes Des parcs et espaces verts utilisables par tous·tes Des services de garde pour tous·tes Des espaces autogérés par les riverain·es pour les rendre vivants et actifs Un Centre interculturel destiné aux femmes et filles de la deuxième génération d'immigré·es (espace de rencontre, de comparaison et de coexistence, ateliers artistiques et musicaux, savoir-faire traditionnel du hammam, etc.)	Des espaces transformés sans garder la mémoire des lieux préexistants Des espaces abandonnés et peu vivables Services inadéquats et insuffisants pour les citoyens

Exemple des schémas de synthèse des réunions, fiches de synthèse, p. 19.
Il faut noter la prise en compte du genre et l'écriture inclusive.
Traduction Custodi, 2022.

Les autres documents disponibles en ligne concernent le rendu cartographique du projet et le compte rendu de l'exploration *in situ* du 20 janvier 2009. Si dans les documents cartographiques la présence de la dimension de concertation se perd totalement, et par conséquent la dimension de genre, le document de l'exploration *in situ* montre le parcours exploratoire du groupe des architectes pour le parc linéaire et la piste cyclable. Dans les images du document, il n'y a que des hommes participants au groupe d'exploration. Le manque de mixité dans cette exploration fait penser que l'importance d'une analyse mixte était à l'époque probablement sous-estimée. De même, l'importance des marches exploratoires n'était pas prise en compte.

6.1.D CRITIQUE DU PROJET

La concertation du projet Bolognina Est a été organisé par l'association Orlando, qui a été sélectionnée à la suite d'un appel d'offres sur invitation, promu par l'Urban Center Bologna pour coordonner ses activités. Le projet avait pour objectif à terme d'atteindre à un scénario partagé de transformation de Bolognina Est. L'initiative participative a été réalisée dans une optique de prise en compte du genre et des questions « *interculturelles, en référence à une bonne utilisation du lieu, à l'amélioration de la qualité de vie, des relations entre les habitantes et les habitants et de leur sécurité* » (Procopio 2009, 56). Orlando porte une attention et considère comme prioritaire les questions de genre, qu'elle considère capables d'appréhender les autres dans la pluralité des différences, d'âge, de culture, de richesse, etc. L'approche intersectionnelle est ici présente, sans être définie comme telle.

Les aspects de genre et les questions relatives à la sécurité des femmes sont traitées en tant que thématiques soulevées lors des rencontres, ainsi que les questions intergénérationnelles et de multiethnicité. Pour chaque réunion le nombre total de personnes indiqué, s'il y a mixité de genre, représentant·es de toutes les cultures du quartier, la durée de la réunion et la personne en charge de la médiation. Il manque cependant le nombre de chaque sous-catégorie, on ne sait donc pas combien de femmes et d'hommes, combien de citoyen·nes italien·nes et d'immigré·es ont participé aux réunions.

L'approche intersectionnelle peut se lire dans le traitement de plusieurs problématiques. La première problématique est celle des **différentes âmes culturelles du quartier**, ce qui fait émerger la difficulté de cohabitation, entre racisme et auto-ghettoïsation. La solution proposée est un lieu de rencontre pour femmes :

> 5) Un lieu de rencontre pour femmes pourrait fonctionner s'il n'était pas géré par une seule association ethnique, mais par un ensemble d'associations ou par une association italienne. Quand une seule association ethnique gère un lieu, ce lieu devient bengali ou marocain, etc. Il n'y a pas d'associations de femmes du Pakistan, du Bangladesh, de l'Inde, de cette partie de l'Asie. On peut tenter un lieu de rencontre.

(Orlando et Mairie de Bologne 2009, 50) - fiches de synthèse

Une deuxième problématique se situe à l'intersection entre genre et culture du sport. En particulier, les observations du quartier ont fait émerger qu'au lieu du skate, les jeunes femmes préféraient faire du roller.

Non bisogna scordarsi delle ragazze: loro usano i roller

« Il ne faut pas oublier les filles : elles font du roller. »

(Orlando et Mairie de Bologne 2009, 4) — fiches techniques,

Une problématique ultérieure aborde la question de la sécurité la nuit. En cohérence avec les théories des « yeux de la rue » (Jacobs [1961] 2012; Svarre et Gehl 2019), la présence humaine est valorisée. En particulier dans certaines rues (via Stalingrado) il y des travailleur·euses du sexe, identifié·es comme personnes trans, et il est expliqué que cette présence est positive.

- Su via Stalingrado la presenza di notte dei trans funziona da presidio

« Le long de la rue Stalingrado la présence nocturne des personnes trans [augmente le sentiment de sécurité][121] »

(Orlando et Mairie de Bologne 2009, 7) — Assemblée du 16 décembre

Enfin, le soin — ou *care* — revient comme manière de gérer du territoire, avec tout ce que cela implique en termes d'attention au quotidien, des tâches reproductives de ménage, d'attention aux autres : le quartier est identifié comme une entité qu'il est nécessaire d'occuper de façon collective. L'utilisation de ce concept ne remet pourtant pas en question le « qui » prend soin de « qui », même si la généralisation « *les personnes doivent prendre soin du quartier* » inclut aussi les hommes dans cette optique, et son utilisation cherche par conséquent à changer l'approche de la ville au niveau conceptuel pour toutes et tous.

Dans ces documents il n'y a pas une mention approfondie du *care*, il est juste cité, mais malgré tout mis en œuvre, sans savoir que c'est du *care* défini comme « *une activité générique qui comprend tout ce que nous faisons pour maintenir, perpétuer et réparer notre "monde", de sorte que nous puissions y vivre aussi bien que possible. Ce monde comprend nos corps, nous-mêmes et notre environnement, tous éléments que nous cherchons à relier en un réseau complexe, en soutien à la vie* » (Fisher, Tronto 1990, 40). C'est la naissance d'une prise de conscience, avec des concepts, tel le soin pour la ville, qui commence à infuser, à être nommé. De ce fait, on peut affirmer que la question de genre dans l'espace urbain et le déséquilibre

[121] *Presidio* signifie défense militaire.

d'usage de l'espace public entre femmes et hommes était répertoriée et théorisée au moins à partir des années 2000 en Italie[122].

Concernant la réflexion sur les questions de genre, ces documents manquent de profondeur. Ils ne sont d'ailleurs rien de plus que la retranscription de notes de travail, ils n'ont aucune vocation à la diffusion grand public. Elles permettent toutefois de mettre l'accent sur la manière de penser le genre, malgré le cadre normatif traditionnel et binaire dans lequel on fait coïncider trop souvent les femmes avec les mères. Parfois, il semble en effet que la stéreotypisation de genre soit renforcée par certains propos. Une écriture différente aurait pu rendre plus « incluant » et moins stéréotypé l'information. Par exemple, en parlant des espaces verts :

> Per i residenti, soprattutto anziani e donne con bambini, la futura disponibilità di spazi verdi è molto positiva, ma devono essere luoghi presidiati, frequentati da tanta gente.

(Orlando et Mairie de Bologne 2009, 4) — fiches techniques

Dans sa traduction littérale :

« Pour les **résidents**, surtout **les anciens et les femmes avec des enfants**, la future disponibilité d'espaces verts est très positive, mais ils doivent être fréquentés par beaucoup de gens [pour se sentir en sécurité] »

En réécrivant avec un langage plus inclusif :

« Pour les **résident·es**, surtout les ~~anciennes~~ **personnes âgées** et les ~~femmes~~ **personnes** avec des enfants, la future disponibilité d'espaces verts est très positive, mais ils doivent être fréquentés par beaucoup de gens [pour se sentir en sécurité] »

Également, dans la gestion de l'accessibilité :

> Nella progettazione dei percorsi e degli attraversamenti bisogna porre maggiore attenzione alle pendenze, per garantire una buona accessibilità e fruizione a tutti (anziani, mamme con carrozzine, handicap ecc.).

(Orlando et Mairie de Bologne 2009, 6) — fiches techniques

Dans sa traduction littérale :

« Dans la conception des parcours et des croisements, il faut faire attention davantage aux pentes, pour garantir une bonne accessibilité à **tous (anciens, mamans avec poussettes, handicap, etc.).** »

En réécrivant avec un langage plus inclusif :

[122] En ce qui concerne la France, voir la thèse Lucile Biarrotte Déconstruire le genre des pensées, normes & pratiques de l'urbanisme, 2021.

« Dans la conception des parcours et des croisements, il faut faire attention davantage aux pentes, pour garantir une bonne accessibilité à ~~tous~~ **toute personne à mobilité réduite**, (~~anciennes~~ **personnes âgées**, ~~mamans~~ **personnes avec poussettes**, ~~handicap~~ **personnes à mobilité réduite**, etc.). »

En particulier, le fait d'identifier comme actrices responsables de la protection du quartier les personnes âgées dans les parcs, les personnes trans qui travaillent la nuit dans le quartier (même si iels sont systématiquement déclinées au masculin), les étudiant·es et les boutiques des rues, souligne une attention au « principe de coveillance » de ce qui est défini comme « les yeux dans la rue » (Jacobs [1961] 2012). Le principe de coveillance pose comme prioritaire l'interrelation humaine, de la présence d'une multiplicité d'activités qui, en coexistant, permettent de se sentir bien et en sécurité dans un quartier, une rue, une place, sans besoin de dispositifs sécuritaires tels des caméras de surveillance ou des barrières. Dans les documents de Bolognina Est, la présence humaine est valorisée, et l'importance des activités pour la sécurité du quartier y est affirmée. Pour la sécurité du quartier, il n'est fait mention nulle part dans ces documents des dispositifs sécuritaires. De plus, on trouve la mention de la beauté du quartier comme élément important pour le bien-être et la sécurité.

À côté d'un décalage linguistique et interprétatif par rapport aux questions de genre tel qu'on le remarque dans les projets plus récents, la gestion genrée du projet dans sa globalité est réussie en ce qui concerne les aspects de participation inclusive, de relation aux habitant·es. Cependant, aucune mention du genre ou des femmes n'est faite au niveau politique, comme le montre l'intervention du maire du 15 janvier 2009. L'intervention souligne seulement les questions de gestion et de dialogue entre les différents propriétaires des usines présentes dans le quartier[123], les tensions entre les ambitions privées et les requêtes nées grâce à la participation.

En proposant une approche critique, un article paru dans la revue scientifique *Geotema*[124] en 2018 parle effectivement des contradictions entre une participation qui serait de façade, et une stratégie « cachée » qui serait néolibérale et vouée seulement au développement économique. À la vue de ces documents, les acteur·rices de l'article avancent l'hypothèse que l'administration a instrumentalisé la participation pour légitimer et consolider une action du gouvernement déjà largement prévue. L'hypothèse avancée par ces chercheur·euses, c'est que l'administration utilise la participation de manière manipulatrice.

[123] Le quartier dans sa globalité était un quartier d'usines.
[124] Revue officielle de l'association des géographes italien·nes AGeI.

D'un côté, elle ferait croire que l'opinion publique serait prise en compte, mais finalement ce ne serait qu'une manière de faire valider les idées qu'elle avait en amont de la participation, qui conviennent également aux investisseurs privés. Ces derniers apporteront un bénéfice économique à l'administration. Dans cette vision, le processus de participation citoyenne est considéré comme partiel et faussé. Le but de l'administration serait d'avoir une image valorisante aux yeux des habitant·es à des fins électoralistes, tout en gardant l'avantage économique de garantir un projet favorisant l'industrie du bâtiment. Cette dernière est vue comme une des causes principales de la gentrification[125], pour sa vocation capitaliste, tendant à ignorer les besoins sociaux, tels les services urbains gratuits (Sprega, Frixa, et Proto 2018).

Toutefois, ces pratiques sont véritablement à double tranchant. Si d'un côté, il est vrai que le processus participatif risque d'être ignoré sous la pression des intérêts politiques et économiques forts, de l'autre côté, les phases de discussion et de partage entre citoyen·nes sont un véritable échange, et une opportunité en ce sens. En effet, la possible manipulation/instrumentalisation de la part des institutions est un danger seulement si l'institution cède aux pressions de l'exploitation économique du privé. Le fait que l'institution renforce son action et la légitime aux yeux des habitant·es n'est nullement négatif en soi.

On peut remarquer ici deux discours qui ne se rejoignent pas : d'un côté, le discours institutionnel, visant à mettre en avant tous les aspects positifs, de l'autre, le discours critique, visant à souligner le caractère éphémère et manipulateur de la participation.

Dans la tentative de surmonter l'impasse entre ces deux discours opposés, un troisième discours est nécessaire qui, tout en admettant qu'il existe un risque de dérive néolibérale et de gentrification, pourrait analyser et déterminer si l'action de dialogue entre citoyen·nes a eu ou non un impact positif. **En effet, le résultat le plus important du processus participatif, au-delà du résultat urbain, est le résultat humain.** La critique urbaine a souvent tendance à mettre en exergue les défauts de toutes solutions urbaines, surtout quand il s'agit de processus à vocation participative, parce que le résultat est toujours nuancé par une multiplicité de compromis, ce qui est propre à toute concertation. En effet, aucun·e acteur·rice du processus participatif ne sera satisfait·e, car iel devra céder sur plusieurs aspects aux autres acteur·rices, ce qui est vu comme une défaite. C'est en partie dû au fait que les méthodes participatives sont encore trop expérimentales et les étapes sont souvent superposées aux débuts des travaux, ce qui génère souvent un malaise pour les acteur·rices écouté·es en dernier. Cependant, une spécificité du processus même est la transformation lente, liée au changement

[125] Définition du Larousse en ligne : « Tendance à l'embourgeoisement d'un quartier populaire ». URL: [https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/gentrification/10910405] Dernière consultation le 13/09/22.

des mentalités, qui naît de l'hypothèse que plus cette approche sera utilisée, plus les citoyen·nes, les administrations et le secteur privé rentreront dans des processus participatifs, plus ce dispositif pourra s'affiner, meilleurs seront les résultats et il y aura l'apprentissage à l'écoute réciproque. Prendre en compte les temps d'adaptation dans la critique urbaine revient à valoriser le concept d'infusion, qu'on retrouve dans toutes les approches genrées d'architecture urbaine : diffusion d'une procédure pour infuser dans les pratiques du quotidien qui seules pourront porter à un changement de paradigme, incluant le genre dans les pratiques urbaines participatives.

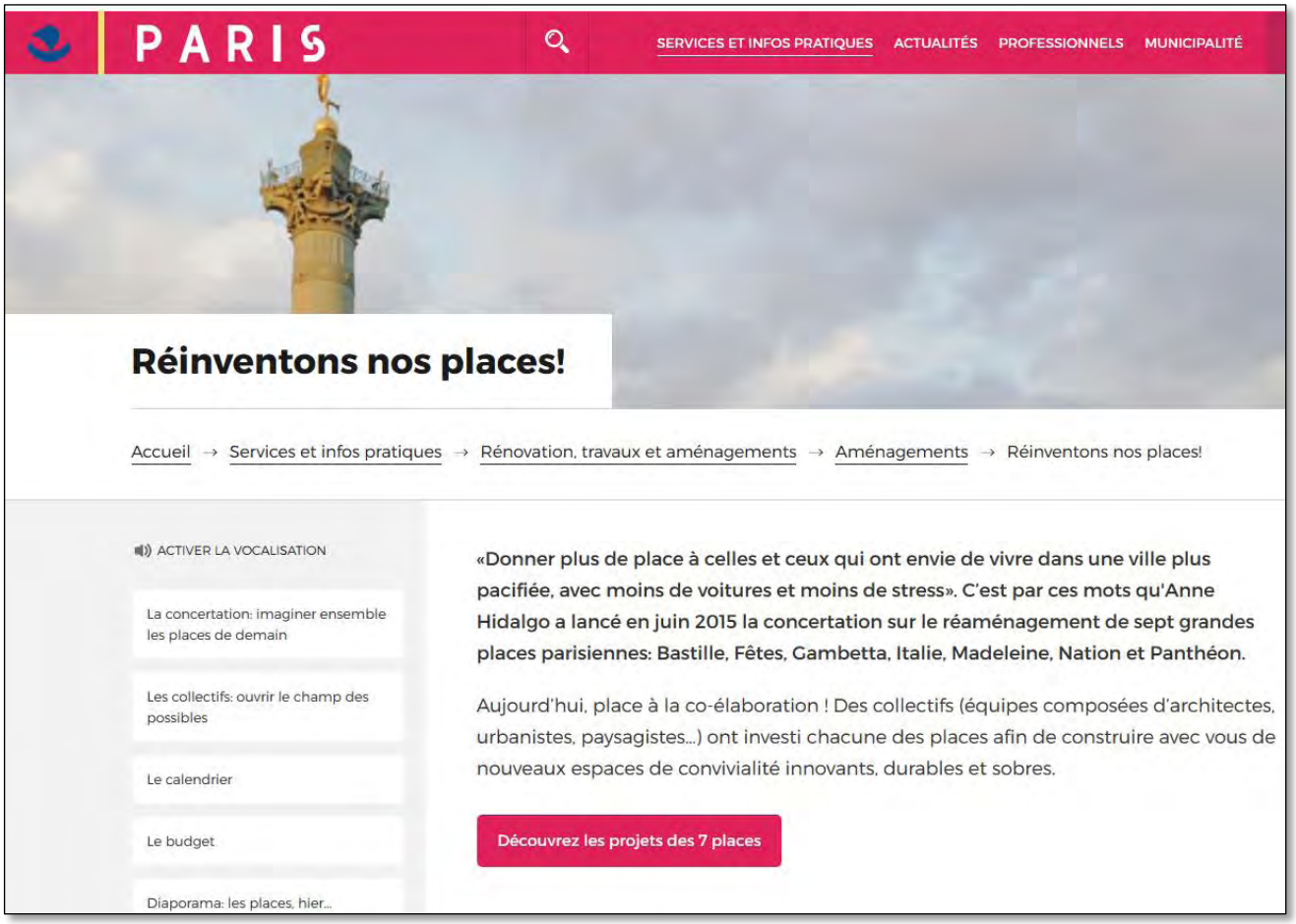
La critique genrée met en évidence le fait que ce projet n'apporte pas un changement radical dans l'approche à la participation. On peut remarquer l'absence d'un comptage précis pour chaque rencontre, une confusion entre rôles et identités de genre (femmes assimilées aux mères, personnes trans décliné·es au masculin), une vision superficielle des usages de l'espace public. Cependant, il ne s'agit que d'un projet pionnier en Italie sur le genre, et aujourd'hui les connaissances sur les questions de genre sont largement plus approfondies, grâce justement à ce type d'expériences pionnières. Dans les actions de l'association Orlando en 2018, il y a eu par exemple des changements remarquables, bien que les actions proposées soient plus orientées vers la communication et la sensibilisation plutôt que vers des actions concrètes de transformation du territoire. Le projet *Ringen(d)erare gli spazi*[126] a une vision plus sociale et militante, mais une approche moins active au niveau du projet urbain, dans une déclinaison d'urbanisme qui assume plus une valeur de sensibilisation, de programmation, de transformation des relations dans l'espace plutôt que de transformation spatiale en sens strict.

[126] Cf. *supra*. chapitre 5 « Approches minoritaires à Bologne ».

6.2 La réinvention des Sept places parisiennes

En 2015, la Mairie de Paris a lancé l'appel à projets Réinventons nos places !, concernant le réaménagement de sept places majeures de la ville. Pour la première fois, la prise en compte du genre a été intégrée dans un appel à projets[127]. Une caractéristique particulière de cet appel à projets était la mise en place de deux maîtrises d'ouvrage, MO1 et MO2, la première prenant en charge les aspects techniques, la deuxième concernant l'accompagnement des habitant·es durant tout le processus de l'opération (participation, sensibilisation, autoconstruction éventuelle).

Capture d'écran 10 : Page d'accueil du projet Réinventons nos places sur le site de la Ville deParis[128]



La question de genre, traitée dans la MO2, est pour la première fois un critère obligatoire pouvant conduire à l'élimination du collectif candidat. En effet, dans le cahier des

[127] J'ai élaboré la plupart des textes concernant ce projet et présentés dans le guide référentiel 2 de la ville de Paris, paru en septembre 2021, lors de mon stage en 2018.
[128] URL: [https://www.paris.fr/pages/reinventons-nos-places-2540/]. Dernière mise à jour de la page le 08/07/2019 ; dernière consultation le 02/09/2022.

charges, dont les collectifs candidats à l'appel à projets devaient tenir compte, les analyses genrées sont explicitement demandées en phase du diagnostic initial et une mention ultérieure à un « espace genré » est présente sous la section « égalité femmes-hommes ».

Capture d'écran 11 : Extraits du cahier des charges du projet des Sept places

Les 5 mouvements du projet (dont certains peuvent être simultanés) sont :

1. Appropriation de l'ensemble du diagnostic et résultats de la concertation déjà réalisés, à compléter par observation, analyse des usages et cartographie (carte sensible et genrée), actions rapides de sensibilisation sur site.

2.1.4. Égalité Femme Homme

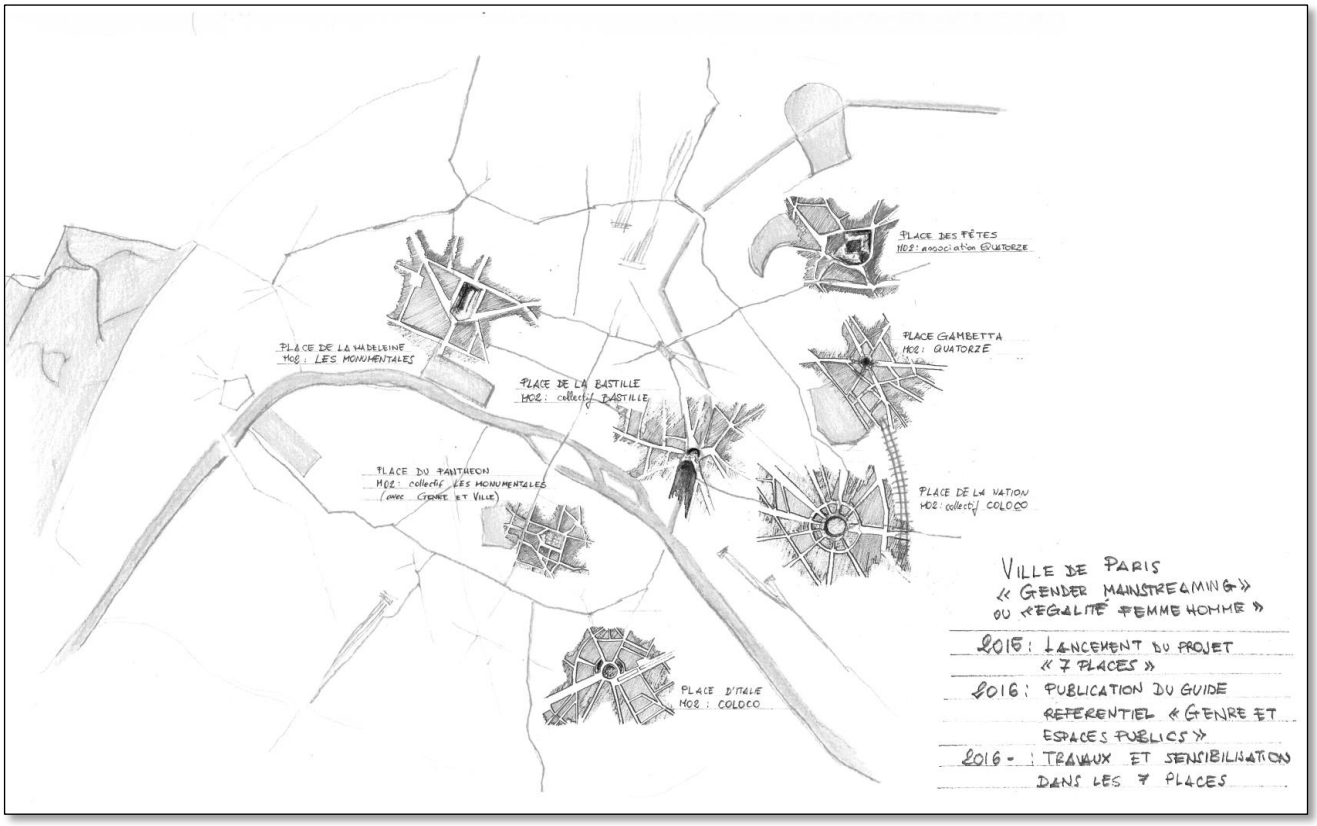
La question de la place des femmes dans l'espace publique est une donnée essentielle du projet, la vison d'un espace genré et aimable, l'équipement permettant une appropriation simple et directe par les femme seront des éléments essentiels pour le choix des solutions proposées par la maitrise d'œuvre.

La prise en compte du genre dans la phase de diagnostic est un premier pas important pour la prise de conscience des occupations différenciées de l'espace par rapport au genre. Cela a impliqué que les collectifs candidats ont dû se rapprocher d'universitaires et d'associations pour répondre à ce point de l'appel à projets, et ils ont de fait eu l'occasion de remettre en question leurs croyances et leurs pratiques.

Le choix de la terminologie est par contre discutable. Si d'un côté, évoquer des « cartographies genrées » est positif parce que cela implique l'obligation de poser un regard attentif au genre sur les usages des habitant·es, parler d'un « espace genré » est discutable, parce que cela évoque un espace à connotation négative, où il y a des discriminations en acte, tandis que l'objectif devrait être bien l'envers : parler d'approche genrée pour un espace non genré.

Cette expérience nous enseigne que pour réaliser un projet prenant en compte le genre, il convient d'éviter les espaces genrés. En fait, un espace genré limite son appropriation à une seule catégorie de genre. *À contrario*, l'approche genrée invite à concevoir un espace accessible à toutes et tous. À ce jour, le caractère pilote de ce processus est en fait un cas isolé, souvent incompris, et il reste encore beaucoup à faire pour intégrer le critère de genre dans les appels d'offres de projets urbains en France.

Carte 7 : Les Sept places du projet Réinventons nos places



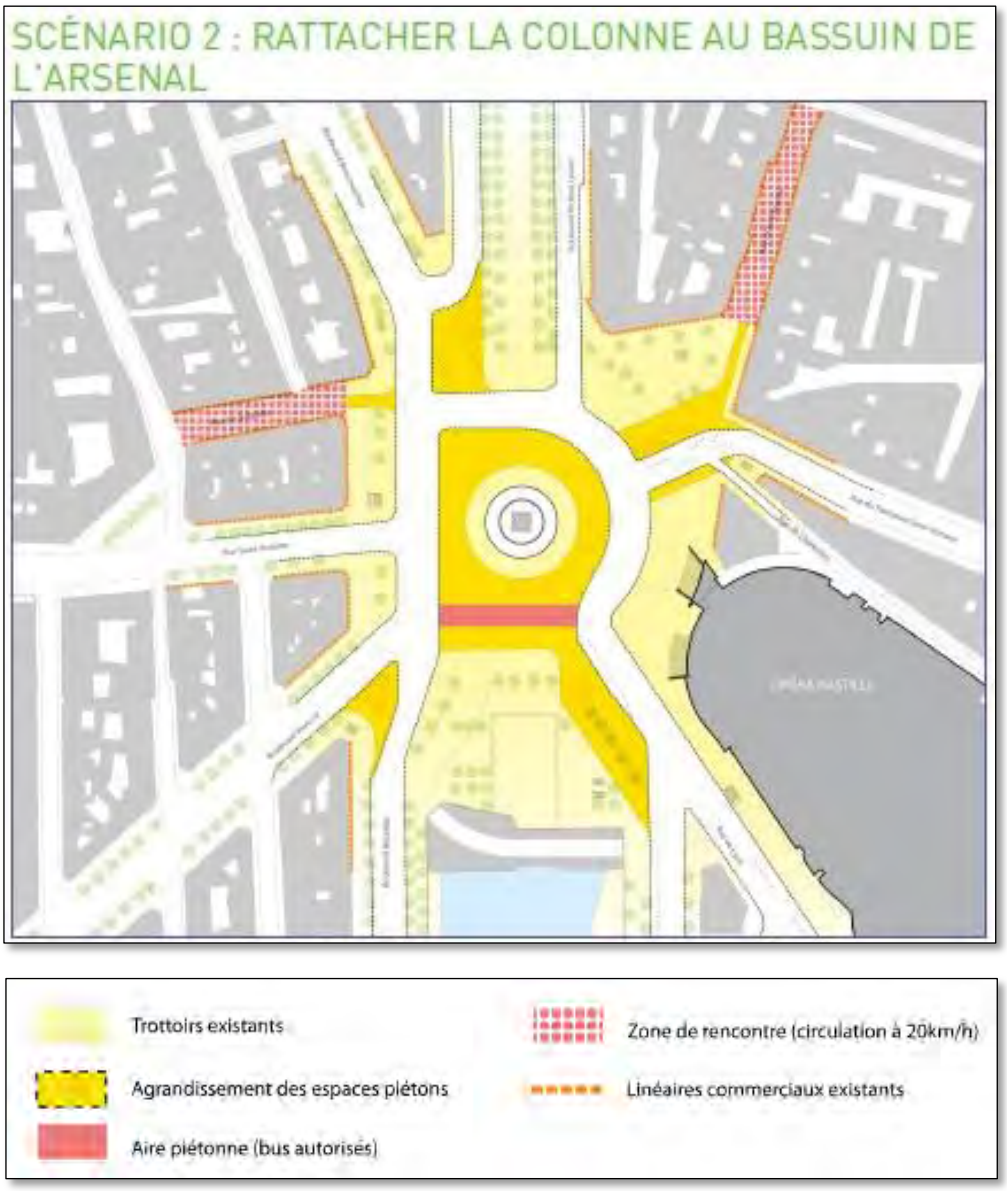
(Custodi 2018)

Des sept places, j'ai pu en approfondir seulement six, avec des entretiens et des analyses *in situ*[129]. Ici je vais rentrer dans le détail de quatre places, dont deux pour lesquelles le diagnostic de genre a été abordé superficiellement, et deux pour lesquelles les notions de genre et de déconstruction de certains stéréotypes ont été sensiblement travaillées. On va tout de suite voir lesquelles.

[129] En effet, pour la rénovation de place d'Italie, les analyses de genre sont insignifiantes et je ne mentionnerai plus cette place. Malgré tout, le titre de la rénovation reste « les Sept places » pour plus de simplicité.

6.2.A PLACE DE LA BASTILLE

Carte 8 : Scénario retenu pour place de la Bastille



Document « 5-B. BASTILLE_plaquette séminaire 19 novembre 2015 », p. 17

« L'histoire de la place de la Bastille est celle d'une disparition. Elle doit son existence à la ferveur des Parisiens qui, le 14 juillet 1789, s'en emparent et font de sa démolition le symbole de la fin de la monarchie absolue.

Dès lors, le verrou que constituait cette forteresse médiévale conçue au XIVème siècle pour protéger Paris à l'est, éclate. Il dégage un espace urbain irrégulier et frappé d'une forte charge émotionnelle et patriotique. Au rythme chaotique de l'histoire politique du XIXème siècle — qui fait très souvent de la Bastille le cadre de ses actes fondateurs — chaque régime tente de lui donner, en son honneur, une forme régulière. Mais la place échappe toujours aux projets d'ensemble et se constitue au gré de l'évolution de la ville, de ses besoins économiques et de ses ambitions monumentales. Si d'un point de vue urbain, sa forme n'évolue plus depuis la fin du XIXème siècle, son aspect continue de changer au gré des reconstructions des bâtiments qui la bordent.

Malgré ses évolutions, la place de la Bastille a toujours été un lieu que les Parisiens s'approprient naturellement — aussi bien pour manifester leurs joies que leurs revendications. »

Document « 3-B. BASTILLE_étude historique », p. 36

Parmi les trois scénarios étudiés pour la place de la Bastille, celui qui a été retenu avait pour programme de rattacher la colonne au bassin de l'Arsenal[130]. Cependant, aucun document relatif à la concertation, au diagnostic, au plan programme ou autre ne mentionne des analyses genrées ou une attention à l'égalité femmes-hommes[131].

Pour mieux comprendre de quelle manière le genre a été pris en compte pour le réaménagement de cette place, j'ai demandé plusieurs entretiens avec des architectes du groupement Bastille, mais je n'ai réussi à parler qu'avec une seule architecte. J'ai également fait une inspection préalable de la place, pendant l'accompagnement de la MO2 Bastille, en automne 2017, au moment où plusieurs conteneurs étaient installés et des panneaux montraient des analyses au grand public.

L'IMPORTANCE SYMBOLIQUE DE LA PLACE ET L'ÉCHEC DE COMMUNICATION GENRÉE

L'architecte que j'ai interviewé, Mme M.[132], m'a expliqué que l'histoire du lieu est restée l'aspect le plus important pour la construction esthétique de la nouvelle place. À côté de la valorisation symbolique de la Bastille, le projet s'est focalisé sur le développement d'un grand réseau de déplacements de transports piétons et vélo, à l'échelle de la ville et même du Grand Paris, vers la création des nouvelles continuités. Son objectif : voir la Place de la Bastille comme une grande balade urbaine avec à la fois une perspective monumentale et une perspective théâtrale avec pour thème les fuites de l'histoire côté faubourgs. Concrètement, Mme M. et ses équipes ont dégagé l'espace au maximum. Au lieu de faire du mobilier cher, iels ont fait en sorte que ce soit économique. Toute la complexité a été mise sur le nivellement et sur le tracé, et iels ont essayé de faire un aménagement le plus simple possible. Pendant l'activité de la MO2 qui a accompagné les travaux (2016-2018), l'architecte a précisé que des animations ont été organisées avec les habitant·es lors de la phase de concertation : réunions pour les vélos, ateliers sur l'histoire du site, et sur les différents projets pour la place. Il y avait eu aussi l'idée de créer une association de la place dans l'optique que les animations perdurent, de faire des jardins partagés, etc. Elle a d'ailleurs évoqué le fait que le genre viendra sans doute se greffer là- dessus. Mais en effet le genre n'a pas dépassé la phase d'une analyse superficielle.

[130] Aujourd'hui le projet est conclu et la place montre cette nouvelle configuration.
[131] Voir annexes, documents Bastille.
[132] Le 25 avril 2018, je me suis entretenue avec Mme M., architecte de la place de la Bastille et de la place de la Madeleine. Dans le cadre du projet des sept places (Réinvention des places principales de Paris), sa mission était à la fois d'apporter une dimension urbaine et de pistes cyclables aux places.

Comme sur chacune des places, pendant la phase d'accompagnement des travaux de voirie, un conteneur et des panneaux d'informations ont été installés sur place, sur le parvis de l'arsenal face à l'Opéra Bastille. Les analyses des flux montrent une division genrée assez synthétique, anodine et stéréotypée. La présence du genre est très normative, les analyses n'apportent pas un approfondissement du tissu humain qui compose la place. Il s'agit d'une analyse photographique de l'existant sans comptages[133], donc il est impossible de déterminer si ces observations sont vraies ou pas. Cette méthode, non-scientifique et non-genrée, a été critiquée lors d'une action militante en octobre 2019, pendant la dérive queer que j'avais organisée pour la conférence « Espaces | Genrés, sexués, queer* » et qui sera approfondie dans le chapitre 7.

[133] Dans le sens que l'analyse est faite en capturant les observations à un moment donné, c'est un instantané de la place.

Image 21 : Le conteneur de place de la Bastille, animé par Le Collectif Bastille



Photographie : Custodi 2017

Image 22 : Les panneaux de restitution sur place de la Bastille



Les panneaux étaient installés sur des supports éphémères en bois et avaient pour objectif d'informer sur les phases d'analyse du projet.. Photographie : Custodi 2017

Planche 13 : L'aménagement temporaire de place de la Bastille





Les deux images montrent l'aménagement temporaire choisi pour la place : un skate park.
Photographie : Custodi 2017

Planche 14 : Détail des panneaux de place de la Bastille — évolution et usages





Photographie : Custodi 2017

Planche 15 : Détail des panneaux de place de la Bastille — carte genrée et carte des désirs





Ces deux panneaux montrant l'étude genrée et l'analyse des désirs ont été fortement critiqués et ont fait l'objet d'une action militante en octobre 2017, décrite dans le chapitre 7.
Photographie : Custodi 2017

La question d'une esthétique neutre

Pour Mme M., un espace doit, quoi qu'il en soit, être neutre. Quand je lui ai fait remarquer que, d'un point de vue de genre, la neutralité dans l'espace n'existe pas, elle m'a parlé de sa vision de la neutralité lors d'un de ses projets, qu'elle a fait en pavé, parce que *« tout bêtement je voulais garder les arbres… alors je ne dirais pas que c'était de la neutralité, mais c'était de l'attention* ». Des éléments contradictoires apparaissent dans ses réponses : « *Pour moi faire la ville c'est un processus, donc c'est à l'inverse de neutralité, mais la neutralité pour moi c'est les matériaux, par exemple les traits colorés… il ne faut pas distraire le promeneur… il doit pouvoir cheminer dans un espace très beau, avec des matériaux qui se déploient, qui vont être architecturés, mais qui ne vont pas déranger le rêve, la neutralité pour moi c'est ça.* » (Entretien avec Mme M. 25 avril 2018).

Mme M. parle de neutralité comme si elle était presque synonyme d'attention, ce qui est association incompréhensible dans une optique genrée, pour laquelle la neutralité serait ennemie de l'attention, car elle viendrait généraliser et aplatir la conception. Toutefois, on peut comprendre qu'apporter une attention, un soin ou *care*, au moment de la conception, peut conduire à un projet non-genré, donc accessible et inclusif, et c'est donc dans ce sens qu'il faut probablement interpréter le mot « neutre ». Selon elle cependant, la neutralité s'exprimerait dans des matériaux architecturaux qui ne dérangent pas la rêverie du promeneur. Or, si l'on peut être d'accord sur le principe, nous ne pouvons pas oublier que les matériaux ont été associés eux-aussi aux caractères féminins et masculins (Colomina 1992), et que donc le choix du métal ou du bois doit se faire en ayant conscience des allusions métaphorique au genre qu'il pourrait engendrer. Ensuite, pour Mme M. l'espace public est une ambiance, non pas un design. Une ambiance, c'est le résultat d'une multiplicité de facteurs, dont le design, mais aussi la présence humaine qui habite le lieu. La meilleure façon de le penser serait d'inscrire l'espace dans une logique de flexibilité, d'invention, d'incertitudes, avec des personnes qui travaillent sur site et des équipes de conception rapprochées. En ce sens, l'approche genrée est la bienvenue et opère en synergie avec cette logique de flexibilité.

Après l'entretien, je pris conscience d'avoir effectué une opération de sensibilisation auprès de Mme M. Alors que j'étais partie avec l'idée de poser des questions à une professionnelle qui maîtrisait le sujet, je me suis retrouvée à discuter avec passion de toutes les questions débattues dans cette thèse, sur la relation entre l'espace et le genre, du point de vue social et esthétique. Elle n'avait pas une vraie opinion sur le sujet, par manque certainement d'informations et puisque c'est encore un non-sujet pour une grande partie du

monde de l'architecture. Néanmoins, elle a montré un intérêt et une posture de réflexion et d'analyse sur ses projets précédents. Selon elle, le métier d'architecte a évolué et aujourd'hui les problématiques de genre sont posées pour l'architecture, dont les objectifs restent centrés sur la connexion. Qu'il s'agisse de genre, de logements sociaux ou de vélos, ce serait selon elle le même combat : répondre à la sécurité, à la convivialité, à la rencontre, à la simplicité. Mme M. m'a confié croire à des projets généreux, qui connectent, rassemblent, inventent.

Planche 16 : Étapes de transformation de place de la Bastille



La transformation de la place prévoyait le rattachement du canal à la colonne, en augmentant l'espace pour les vélos et les piéton·nes. Le résultat reste néanmoins celui d'une place très minérale.
Source des photographies : URL : [http://paris.fr]

6.2.B PLACE DE LA NATION

> « Dans son état actuel, la place de la Nation apparaît donc comme l'héritière d'une évolution urbaine de près de 350 ans : sa forme et son ampleur sont définies sous Louis XIV, son rôle de carrefour urbain majeur de l'est parisien est établi par son insertion dans le réseau viaire haussmannien et enfin son statut d'espace républicain est établi en 1889. Son architecture a suivi le rythme de son évolution et ses aménagements urbains demeurent typiquement parisiens, adaptés à une place suffisamment grande pour être à la fois un espace d'agrément et de circulation intense. Avec les vestiges de la barrière du Trône, son passé d'entrée de ville est très perceptible. Son échelle et son intégration dans la ville en ont fait un des lieux naturels de regroupements populaires — que ce soit pour accueillir la foire du Trône (ou foire aux jambons) entre 1841 et 1963 ou comme point d'arrivée symbolique des plus grandes manifestations en provenance de la Bastille, de la République ou de la rive gauche — aimantées par un monument fort et familier autour duquel il est facile de se réunir. »

Document « 3. Nation_Étude historique », p.24

Image 23 : Avant et après de place de la Nation



Image issue du dossier pour le Guide Référentiel 2, dans annexes, A4 - Sept places_nation

Pour le projet de place de la Nation, la MO1 était interne aux services techniques de la ville, il s'agissait d'un projet destiné à favoriser en priorité les piéton·nes, l'action principale consistant à réduire de 50% l'espace des voitures[134]. Pour l'accompagnement durant la période des travaux, entre 2017 et 2019, la MO2 a été gérée par le collectif COLOCO[135] qui, dans la page Internet dédiée au projet, souligne, à travers les paroles de la maire de Paris, l'intention d'« *apaiser l'espace public, rééquilibrer les usages au profit des piétons, des*

[134] Entretien avec M P., DVD — Service Aménagement des Grands Projets (SAGP), 24 avril 2018.
[135] COLOCO réunit des paysagistes, urbanistes, botanistes, jardiniers et artistes en un atelier des paysages contemporains.

cyclistes et des transports en commun, valoriser et développer les espaces naturels [...] pour faire de notre capitale une ville bienveillante, harmonieuse, durable et accessible pour tous »[136].

Image 24 : Place de la Nation pendant les travaux



Photographie : Custodi 2017

Les échanges que j'ai pu effectuer avec les architectes impliqué·es et les services porteurs du projet ont révélé un désintérêt marqué par une absence de réactivité à mes sollicitations. J'ai néanmoins réussi à obtenir deux entretiens. Après quelques échanges laborieux, j'ai pu obtenir un entretien avec le chef du collectif COLOCO qui a finalement

[136] Citation d'Anne Hidalgo sur le site: [https://www.coloco.org/projets/reinventons-la-nation/] Dernière consultation le 13/09/22.

cédé sa place la veille à l'une de ses collaboratrices, Mme O[137]. Lors de l'entretien mené avec elle, j'ai vite remarqué qu'elle ne maîtrisait pas les questions de genre : elle a clairement eu du mal à comprendre en quoi et pourquoi ces questions devraient affecter le travail d'une équipe d'architecture. Mme O. m'a expliqué que leur préoccupation première était de rechercher un apaisement via la végétalisation, avec des endroits accessibles de partout.

Selon elle, la mixité suffit à régler les problèmes de genre. Par rapport aux habitant·es, elle m'a avoué n'avoir jamais pensé à soulever la question des différences entre filles-garçons au sein des ateliers des écoles mobilisées pour le projet. Pour se justifier, elle faisait sans cesse mention de l'agence BFLUID, sans se souvenir de la moindre solution genrée adoptée et/ou proposée.

LE GENRE AU SEIN DU SERVICE AMÉNAGEMENT DES GRANDS PROJETS

Le deuxième entretien pour mieux comprendre la façon dont la Place de la Nation a été repensée, a eu lieu auprès du Service Aménagement des Grands Projets (SAGP) de la DVD[138].

J'ai conduit le premier entretien aux côtés de M P., à la Direction de la Voirie et des Déplacements de la Ville de Paris. Il m'a expliqué que le chantier d'aménagement de la place de la Nation, démarré en juillet 2018, s'est élaboré selon la perspective suivante : retrouver les perspectives, agrandir tous les espaces pour les piéton·nes et les espaces végétalisés, travailler avec des associations[139]. Avec du recul, ce qu'il a remarqué, c'est que les gens commençaient à aller sur la partie centrale de la place, à pied ou à vélo, parce que les séparateurs modulaires de voie ou SMV[140] les protégeaient de la voie routière. Au niveau des usages, iels ont mis en place une ludothèque qui a eu du succès. L'idée à terme était de confier la gestion de la ludothèque à des associations de riverain·es.

Au niveau des toilettes, il y avait deux sanisettes existantes, ils ont prévu d'en rajouter trois aux deux autres existantes.

Sur la question du genre, il a reconnu qu'iels ont moins travaillé sur le genre à la place de la Nation qu'à la place des Fêtes. À place des Fêtes, iels ont proposé, avec Mme K. et Mme C., de faire des marches le soir et des réunions avec un groupe des femmes. Elles ont expliqué ce qui allait et ce qui n'allait pas pour elles. Ça leur a permis d'établir un véritable diagnostic

[137] Le bureau d'études Bfluid n'a jamais répondu à mes sollicitations.
[138] Direction de la Voirie et des Déplacements.
[139] En particulier avec une association de malvoyants a été proposé un « fil d'Ariane » qui permet aux malvoyants de se guider.
[140] Dans ce cas des blocs en béton pour la sécurité routière.

et ils ont appris une chose essentielle : qu'il fallait travailler sur les ombres, sur la couleur ! Au niveau de l'éclairage, les riverain·es leur ont dit qu'il y avait des problèmes à la place de la Nation. Et M P. a imaginé qu'en répondant aux problèmes d'éclairage et d'illumination pour tout le monde, il apporterait un élément supplémentaire « à la sécurisation des femmes ».

Pour revenir à la place de la Nation, le projet prévoyait un noyau monumental au centre, avec des activités plus familiales que mixtes (marquées par une nette accaparation des garçons qui jouent entre eux). Ensuite, les services techniques ont observé une limitation de vitesse, due à la limitation d'espace donné à la voiture, ce qui était l'un des objectifs premiers du projet : redonner les places aux piétons.

L'entretien avec la DVD s'est avéré intéressant parce que M P. a utilisé cette rencontre avec moi pour expliquer le projet à une autre personne, une nouvelle arrivée dans le service. De fait, il n'a pas vraiment répondu à mes questions. Pour moi, cela a été un moment assez choquant, j'ai quand même réussi à en tirer des informations utiles (mais je n'ai jamais eu de réponses à mes demandes réitérées dans les jours suivants pour un autre entretien pour creuser un peu plus). À cette époque-là (avril-mai 2018), je me suis sentie assez frustrée par les entretiens sur la place de la Nation. J'ai recherché en vain dans les documents qui m'ont été envoyés des choses utiles en ce qui concerne l'approche genrée. Seules les photos ont fourni des informations genrées, parce qu'il y avait beaucoup de femmes présentes, dans l'équipe et parmi les habitant·es impliqué·es dans les journées de co-construction.

Si d'un côté, le collectif a retenu des idées issues des marches des femmes, les vrais choix de projet, tels que le type d'éclairage, l'attention aux couleurs et la multiplication des toilettes, ne sont pas originaux, mais ont été copiés des choix faits pour la place des Fêtes.

Aussi, en analysant l'entretien avec Mme O. du collectif COLOCO, il est évident que les actions menées par BFLUID n'ont pas infusé dans l'équipe en général.

« LIGNES DU DÉSIR » ET APPROCHE BINAIRE

Pour l'aspect genré, l'équipe avait décidé de faire appel aux services d'un bureau d'études d'expert·es : BFLUID. En analysant les documents de restitution du collectif[141], l'utilisation d'un lexique inclusif et ouvert vers la prise de conscience de l'impensé de la variable genre dans l'espace urbain est évidente. Malgré l'usage de termes tels que « lignes du désir » ou le pluriel de « place aux féminins », fasse penser à une approche non seulement poétique, mais aussi queer du sujet, dans la multiplicité de façon de performer le genre, cela

[141] Voir annexes, dossier place de la Nation.

reste une fausse interprétation. En effet, selon Sonia Lavadinho, une « *ligne de désir est la courbure optimale du tracé qu'un piéton laisse dans son sillage lorsqu'il est totalement libre de son mouvement* » (Lavadinho 2008, 67).

L'action principale dédiée au genre a été un évènement autour de la Journée Internationale des Droits des femmes du 8 mars 2017. Pendant tout un week-end, iels ont organisé des marches avec beaucoup de femmes et des interventions de l'Agence Nationale de Psychanalyse Urbaine (ANPU)[142]. Mais cette action ne répond pas aux directives du cahier des charges, se limitant à des moments d'immersion dans le genre et la ville selon une approche de psychanalyse urbaine. Il n'y a pas de vrais diagnostics d'usages, comptages, etc. Une des initiatives organisées par BFLUID lors de la journée du 8 mars 2017 a été la marche des « lignes du désir » où il s'agissait de traverser la place avec des talons.

J'ai pu obtenir des renseignements grâce à l'entretien avec l'architecte M A., auteur du cahier des charges des Sept places au SG (Secrétariat Général de la ville de Paris) en avril 2018, qui porte un regard critique sur la question. M A. s'est montré réservé sur la contribution de BLFUID qui, selon lui, n'a pas accordé assez de place au genre : « *leur travail sur la pratique de "ligne du désir" n'est pas genrée, les études ont été trop légères, dans le concret, peu de collectifs ont été capables d'y répondre en transposant ces diagnostics dans le projet* » (entretien avec M A. avril 2018).

Pour ma part, je retiens la rhétorique et la critique d'une mise en scène de l'autre. Le fait de se mettre à la place d'autrui en stigmatisant ses comportements sociaux — comme le fait de porter des talons — ne peut pas être acceptable. Néanmoins, si on fait l'hypothèse que la marche en talons a été pensée et réalisée par des personnes qui questionnaient l'espace d'un point de vue queer, est-ce que cela aurait changé le ressenti ? Si on organise une marche en talons dans le contexte d'un projet qui doit prendre en compte une composante genrée et que l'on fait une marche à talons le 8 mars pour « sensibiliser » sur le fait que les femmes sont limitées dans l'espace urbain, car on présuppose qu'elles mettent (toutes) des talons (et que donc c'est difficile pour elles accéder à certains espaces), ce processus théorique devient discriminant et stigmatisant.

Le projet aurait pu prendre une autre dimension si cela s'était passé lors d'un jour moins symbolique, avec un atelier de réflexion sur l'*urban drag*[143], en mettant de côté l'aspect binaire pour affronter la question des vêtements normatifs en ville, la question des corps trans

[142] Il ne reste malheureusement aucune trace de ces journées, aucune documentation en ligne n'est accessible.
[143] L'*urban drag* est une pratique performative militante, qui consiste à marcher dans la rue avec un déguisement de genre opposé au sien, pour ressentir sur son propre corps les effets de la culture dominante, le regard de l'autre, selon qu'on soit femmes ou hommes (Greco 2021).

et de leur difficulté à s'exprimer sans peur du jugement (ou pire, d'agression) dans l'espace public. C'est quelque chose qui existe dans les milieux militants : des ateliers drag king et drag queen sont souvent un moyen privilégié de percevoir l'espace avec les problématiques de genre. La vraie question reste de savoir si une institution telle que la ville de Paris peut s'approprier cette démarche, puisque le niveau de problématisation qui est donné dans un évènement *mainstream* risque d'en affaiblir la compréhension.

6.2.c Place des Fêtes

Carte 9 : Place des Fêtes

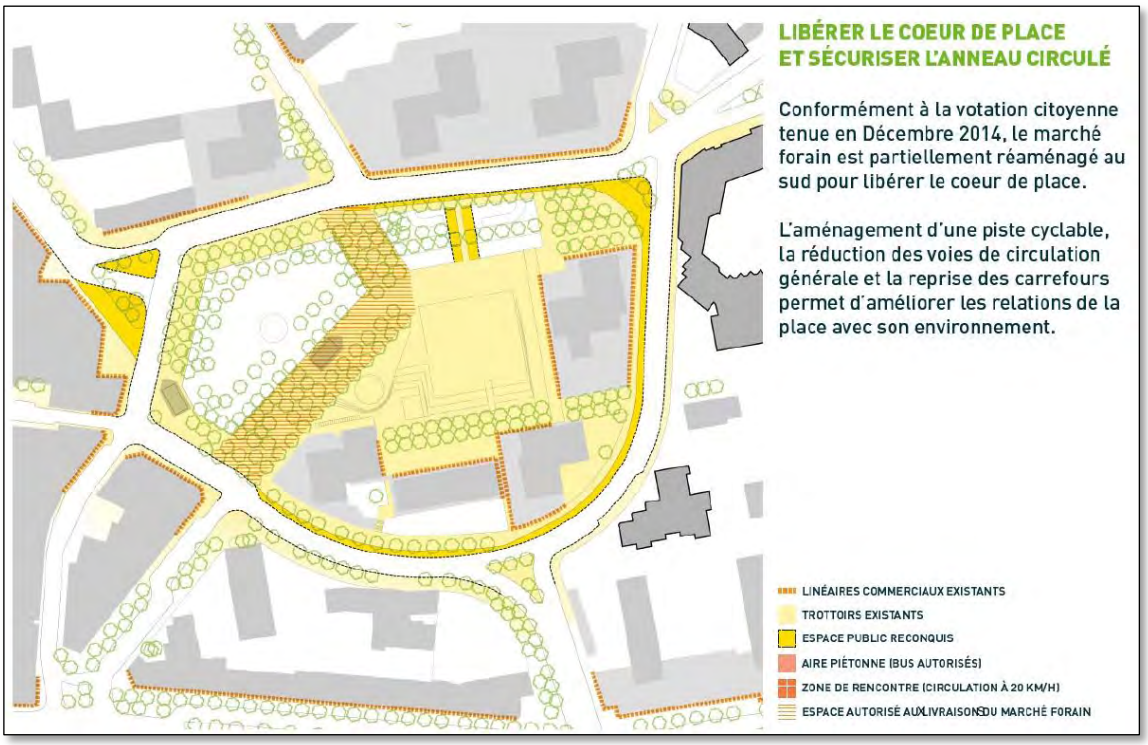


Image du scénario retenu pour place des Fêtes, document « 6. FETES_scénario retenu » p. 11

Pour les deux places adjacentes, l'équipe de projet était le collectif DiDO !, composé entre autres par l'association Quatorze, responsable de la MO2.

Tous les entretiens (ceux avec les services de la ville, les architectes et les différentes associations) concordent sur le fait que, si à place de Fêtes des vraies études et diagnostics ont été faits pour approfondir le point de vue de genre, à la place Gambetta il n'y a pas vraiment eu d'approfondissement. Néanmoins, la prise en compte du genre à place de Fêtes a apporté des aspects positifs aux deux places, en transposant des solutions techniques, notamment pour l'amélioration des éclairages publics selon le diagnostic des habitant·es lors des marches de nuit, et une certaine infusion là où précédemment il n'y avait pas du tout eu de sensibilisation sur le sujet.

Premièrement, on remarque que le collectif de cette place n'a pas délégué l'analyse genrée à des expert·es, mais il s'est (in)formé en autonomie sur les questions de genre et il a essayé de répondre aux demandes de l'appel d'offres en interne. J'ai interviewé Mme I., architecte de Quatorze, l'association mandataire de la MO2, qui a intégré la demande d'analyses genrées posées dans le cahier des charges.

Une forte sensibilité émerge très clairement lors de l'entretien : l'attention et le soin avec lequel Mme I. me parle des deux places sont remarquables. D'abord, elle souligne comment les deux places ont des propriétés très différentes.

La place Gambetta est une place circulatoire haussmannienne, avec un rond-point comme à Bastille, Nation, Italie, mais il manque le caractère monumental en son centre. Il s'agit enfin d'un point nodal de la circulation de l'est de Paris, subissant directement les effets du trafic à la porte de Bagnolet. « *C'est une forme urbaine très codifiée, très parisienne, un rayonnement à 6 branches, géométrie en plan, etc. : tout un tas des caractéristiques comme ça de la ville du XIXème et en même temps un traitement des flux qui est tout à fait XXème siècle.* » (Entretien avec Mme I. 26 avril 2018).

La place des Fêtes en revanche se trouve dans un cœur d'îlot, un espace morphologiquement moderne, complètement opposé à la ville haussmannienne, où l'on retrouve des situations urbaines très étranges. « *À place des Fêtes tout le monde est désorienté, notamment parce qu'il y a des rues qui ont été coupées et on ne retrouve plus le tracé donc d'un côté c'est le même nom de rue que de l'autre, mais en fait si tu ne connais pas tu ne sais plus dans quel sens tu es, parce qu'il y a eu une étape de rénovation urbaine qui a marqué très fort le paysage* » (Entretien avec Mme I. 26 avril 2018).

D'un côté donc, place Gambetta est un point de passage et non pas une place de destination, avec la majeure partie de l'espace donnée aux voitures et aux bus, où la dimension des flux très importante fait que cette place n'est pas vraiment habitée. De l'autre côté, la grande force de la place de Fêtes est d'être sur un cœur d'îlot où il y a des pratiques qui parfois sont presque des prolongements des pratiques résidentielles. Cela fait de cette place un lieu de destination, « *les gens qui sortent à place des Fêtes, c'est parce qu'ils vont à la place en général* ». La place elle-même est donc un point qui peut être habité.

Après la description détaillée des deux places, Mme I. me décrit les objectifs, différents pour chaque place. Pour la place Gambetta on retrouve une forte densité de personnes surtout en relation à la mairie du 20ème arrondissement qui donne sur la place (par exemple les jours de mariage). L'idée de conception de Quatorze était donc la création d'un « *mobilier d'alcôves par rapport à la route, de sortes de salons urbains* » pour l'objectif d'améliorer la qualité d'espace de destination.

C'est une toute autre problématique pour la place de Fêtes, où les rythmes urbains très perceptibles comme le marché deux à trois fois par semaine, le tissu associatif très dense, en font un espace aux usages très vivaces. Cependant, l'aménagement moderniste de l'architecte Bernard Huet en 1995 rend l'espace très rude, avec des objets ambigus : « *l'ombrière est trop*

haute pour donner de l'ombre, le portique est trop haut pour t'abriter de la pluie. La pyramide semble être un monument, mais elle n'est qu'une sortie de secours »[144]. Pour cette place l'association Quatorze avait donc pour objectif d'adoucir l'espace architectural avec un objet architectural nouveau.

L'APPROCHE PAR TYPES HUMAINS À LA PLACE GAMBETTA

> « Par exemple il y a Paulette, la petite femme âgée, qui est un public hyper présent sur Gambetta, et donc on a un carnet à travers la figure de Paulette, vielle dame femme utilisatrice de Gambetta. Il y a d'autres carnets avec des figures hommes, etc. Ces personnages, avec des attentes différentes, qui nous racontent des récits différents, on a créé 7 personnages ».

Entretien avec Mme I. 26 avril 2018

En ce qui concerne la place Gambetta, Mme I. m'a présenté leur approche lors de l'analyse sensible. L'équipe avait imaginé des *personae*, c'est-à-dire des figures d'interlocuteur·rices : il s'agit de concevoir des types humains différents par âges, milieu socioculturel, genre. La méthode d'analyse est de s'imaginer les usages de la place justement à travers des *personae*, iels les inventent, et iels font des propositions basées sur ce qu'iels pensent être les besoins de ces *personae.*

À partir de cette entrée, iels ont proposé une conception sensible à plusieurs besoins d'usage repérés. Cependant, pendant l'exercice, il n'apparaissait nulle part qu'iels étaient en train d'aborder les questions de genre. Selon Mme I. « de fait il [le genre] est inclus dedans ». Ainsi, dans la création des différents types d'usager·ères de la place, issus de l'observation réelle et d'une analyse implicitement genrée et intersectionnelle, Mme I. est attentive aux genres, mais ne veut pas le revendiquer. L'attention pour les personnes dans une optique la plus spécifique possible est ici loin d'une compréhension de la composante intersectionnelle des discriminations différenciées subies dans l'espace urbain. Ce qui fait que les résultats positifs pour la prise en compte du genre sont en réalité comme des effets collatéraux d'une attention diffuse à la ville, à l'inclusivité, à la participation, etc. Le genre n'es pas assumé, au contraire : Mme I. a une résistance à parler de genre ou des femmes, avec une irritation explicite face à la peur d'essentialisation. Cependant, elle souligne leur tentative de répondre de manière spécifique et non neutre, avec une volonté de s'auto-former sur le sujet en s'informant et en expérimentant. Elle mentionne la prise de contact avec la chercheuse Lucile Biarrotte, « *avec laquelle on a beaucoup discuté, et donc on a intégré la coche hommes-*

[144] Voir le document « 3. FETES_étude historique », dans le dossier place des Fêtes, annexes.

femmes dans tous nos comptages [...], mais effectivement si tu regardes les fois où on a écrit le mot genre, on va être complètement à côté de la plaque » (Entretien avec Mme I. 26 avril 2018).

Dans les faits, les échanges avec les recherches académiques ont provoqué un changement et un affinage des techniques de comptage chez Quatorze, qui n'avait jamais divisé par genre auparavant. De même leur regard vis-à-vis des usages s'est affiné, et les questions de qui (femmes ou hommes) fait quoi (rester assis·es ou se promener avec un enfant ou un caddie) ont intégré la nuance de genre sur le *care* par exemple. Enfin, la méthode aussi a subi des transformations : en ne se contentant plus des idées reçues sur le sujet genre, iels ont « *passé des jours assis, à regarder, observer, prendre des notes. [En plus du genre] on regardait bien sûr aussi d'autres paramètres, la sensation de confort, de chaleur, des assises, etc.* ».

En conclusion, bien que les diagnostics de l'association Quatorze sont issues d'une analyse quantitative très fine et de haute qualité, prenant en compte le genre, ce dernier ne ressort nulle part dans les documents de restitution. Cela pose problème dans la mesure où on perd les indices des motivations qui ont porté à des analyses de ce type. Comme à Bologne, le genre est une catégorie d'analyse, mais au moment de la restitution finale, cela n'est pas explicité, donc il ne reste pas de trace.

L'APPROCHE MÉTHODOLOGIQUE DE QUATORZE À PLACE DES FÊTES

> « Nous au début, quand on a vu cette demande, on a été très embêtés. [...] je me sentais démunie, j'avais besoin d'aller chercher des références pour comprendre c'était quoi la question. Entre nous on a beaucoup discuté, finalement c'était de se dire : comment réellement prendre en compte ce sujet. On a lu le texte on a débattu ensemble. [...] Les premiers mois on se disait "on ne va pas y arriver" ».

Entretien avec Mme I. 26 avril 2018

Pour comprendre la relation entre les questions de genre et l'investissement de place des Fêtes, il faut d'abord évoquer le fait que le projet pour la place des Fêtes a un historique plus ancien du projet Sept places. En effet, en 2013 la Mairie de Paris avait lancé une étude sur le réaménagement de la place de Fêtes et ses abords (là aussi à l'aide de marches[145], questionnaires et analyses). En 2015, au début des concertations pour le projet des sept places, la volonté de mettre en place des marches exploratoires n'a pas été reconnu comme une valeur adjointe. Au contraire, il y a eu des polémiques liées à un sentiment de déception des

[145] Le dispositif de la marche sera questionné dans la partie 4.

habitant·es qui ne voyaient pas l'intérêt de reproduire de nouvelles marches[146]. Ici la valeur adjointe des questions de genre n'a pas été suffisante pour convaincre les habitant·es de se réinvestir dans une démarche déjà faite quelques années auparavant.

En étant une place de destination, le principal aspect technique était d'apporter des améliorations au niveau des connexions piétonnes et vélos. Du point de vue identitaire, Quatorze voulait substituer la pyramide existante en son centre par un objet architectural nouveau dessiné par leur soin. C'était en contraste avec les ressentis des associations de quartier, soulevés par Les Robins de villes, qui critiquaient l'approche architecturale de Quatorze, qui selon eux n'était pas très attentifs aux réponses des habitant·es (entretien avec Les Robins de Ville, 17 avril 2018). En particulier, l'association Les Robins des Villes considérait le fait de vouloir remplacer la pyramide outrageuse, vis-à-vis de l'affection des groupes de jeunes pour cet objet, qui faisait office de point de rendez-vous.

Concernant les instances artistiques, comme pour la place Gambetta, Mme I. a commencé à parler de place de Fêtes en partant du point de vue architectural et historique. En effet, l'héritage post-moderne de Bernard Huet (architecte de la place en 1995) posait quelques problèmes pratiques, qui ont trouvé leur solution dans l'ajout d'« une couche de douceur », consistant à substituer le béton entre les marches avec la pelouse, en laissant la forme identique. Cette attention aux matériaux mérite d'être considérée dans l'ordre d'une esthétique du *care,* qui porte de l'attention à la relation entre le matériau et le ressenti sensible : le toucher du béton, froid et rugueux, est moins agréable que toucher de l'herbe, fraîche et douce ; de même, pour la vue il y aura une perception complètement différente entre le béton, les réverbérations lumineuses ou encore l'impression de saleté, et l'herbe verte, à condition qu'elle soit bien entretenue et qu'elle ne devienne pas de la terre.

Concernant l'approche par le genre, nous pouvons le résumer en quelques points stratégiques :

- Les comptages et les observations, comme à la place Gambetta, qui les ont portés à se rendre compte de la situation spatiale des jeunes filles et des jeunes garçons ;
- Parler de chrono-urbanisme pour traiter le genre ;
- La question de la lumière et la capacité à s'orienter.

Selon Mme I. la question de genre n'était pas suffisante, et « *il fallait y intégrer d'autres paramètres, comme l'âge. Par exemple à place des Fêtes ce qui émergeait c'était*

[146] Informations issues de deux entretiens distincts : Robins de villes (17 avril 2018) et Sandra Carvalho, responsable des marches exploratoires du 19ème arrondissement (1er juin 2018).

que les adolescentes et les jeunes filles ont une manière d'occuper l'espace, tandis que les dames plus âgées et les commerçantes en avaient une autre, avec tout un réseau de solidarité entre elles, parce que celles qui vendent en fait gardent aussi les gosses des voisines ». Mme I. s'est dite gênée *« parce qu'en fait quand on se pose la question de genre on ne se pose que la question des femmes ! Et donc je me suis mise à regarder les jeunes mecs ! Et donc on a intégré cette pensée, mais du coup on le faisait déjà, sauf qu'on ne l'appelait pas "genre", pour nous c'était le "public".* » (Entretien avec Mme I., avril 2018).

Toujours fidèle à une approche par types humains, pour Quatorze le plus important dans leur pratique est de savoir qui sont les bénéficiaires du projet, les futurs usager·ères et comment essayer de comprendre les cohabitations de manière plus générale. Une forte antipathie pour le mot genre demeure toutefois, car il « *bloque pour penser* », selon elle.

Malgré cette antipathie, ce que Mme I. décrit est dans les faits une approche genrée et intersectionnelle (ici notamment à l'intersection genre/âge). Notamment, le groupe a initié une réflexion sur les temps et les pratiques genrées, rendant l'espace public un espace hétérogène, où à certains moments des groupes s'en emparent. Quatorze a étudié comment ces groupes cohabitent, se succèdent, se superposent, etc.

Selon Mme I., ce type d'analyse était déjà présente dans le droit à la ville chez Lefebvre, et elle ne voyait pas l'intérêt de l'associer au genre.

Ensuite, Mme I. me raconte qu'elle est allée passer quelques soirées assez tard à place des Fêtes, pour voir le terrain de nuit, « *toute seule à minuit, 2h du matin, le temps de regarder, en semaine et en week-end, etc.* » En intégrant ses ressentis personnels et les comptes rendus des marches de nuit des femmes, elle s'est rendue compte que les lieux qui créent un sentiment de peur sont ceux où il y a un fort contraste et des zones d'ombre, où l'œil n'a pas le temps de s'ajuster au contraste, et que donc à un moment il y a un point aveugle. Elle confirme aussi le ressenti qu'en étant une femme toute seule la nuit « *il vaut mieux donner l'impression de savoir où est ce qu'on va, dès que tu es un peu désorientée tu deviens plus facilement abordable, après les habits et les usages entrent en compte aussi* » (entretien avec Mme I., avril 2018). L'équipe a répondu à ce constat avec la proposition d'une continuité lumineuse, pour ne pas subir de forts contrastes visuels. Pour cela, iels ont remarqué qu'il ne faut pas énormément de lumière, mais une continuité lumineuse.

En conclusion, le collectif Quatorze a intégré le genre en procédant dès le début à l'observation des usager·ères de la place des Fêtes. Les résultats ont dégagé plusieurs profils différenciés par genre, classe et race. Au moment du choix du mobilier sportif dédié aux adolescent·es, ces analyses ont orienté la décision vers des agrès pour l'escalade, au lieu des

agrès classiques pour la musculation. En effet, l'observation a montré que les filles n'occupaient pas l'espace de la même manière que les garçons si les activités proposées avaient des aspects genrés, c'est-à-dire si leur construction sociale de genre les empêchait de se sentir légitimes. L'escalade n'ayant pas de connotation genrée ou sexiste, elle permet aux filles d'y jouer sans que la présence des garçons soit un obstacle.

« Si on reste dans notre cœur de métier qui est quand même de fabriquer de l'espace, si je reste *stricto sensu* à la forme… y a-t-il des choses que je peux faire en tant que conceptrice qui peuvent permettre d'intégrer, de questionner le genre de manière consciente ? Parce que finalement c'est ça l'enjeu : c'est de le rendre consciente. Voilà la réponse est oui, et donc par exemple sur place des Fêtes je me suis battue (je n'étais pas la seule, mais une des plus virulentes) pour qu'ils installent autre chose que le *street workout*, parce qu'il y avait toute une question de jeux pour les ados, et la réponse de la ville, comme c'est pratique, c'est de mettre du *street workout*, ils ont déjà le catalogue. Et nous on a dit non, surtout pas, parce que si vous faites ça vous allez créer une enclave de mecs, qui vont pavoiser et donc vous allez fabriquer de fait une zone d'exclusion des filles. Quelqu'un a proposé de mettre des miroirs pour faire danser les filles, mais c'est inconcevable, ça veut dire rendre encore plus genré l'espace. Donc le jeu auquel on est arrivé parce qu'il semble être parmi ceux qui fabriquent le moins de différences d'usage, c'est les jeux de grimpe : monter, grimper, escalader. Là les jeunes filles ne sont pas les dernières, elles osent, elles y vont, etc. ».

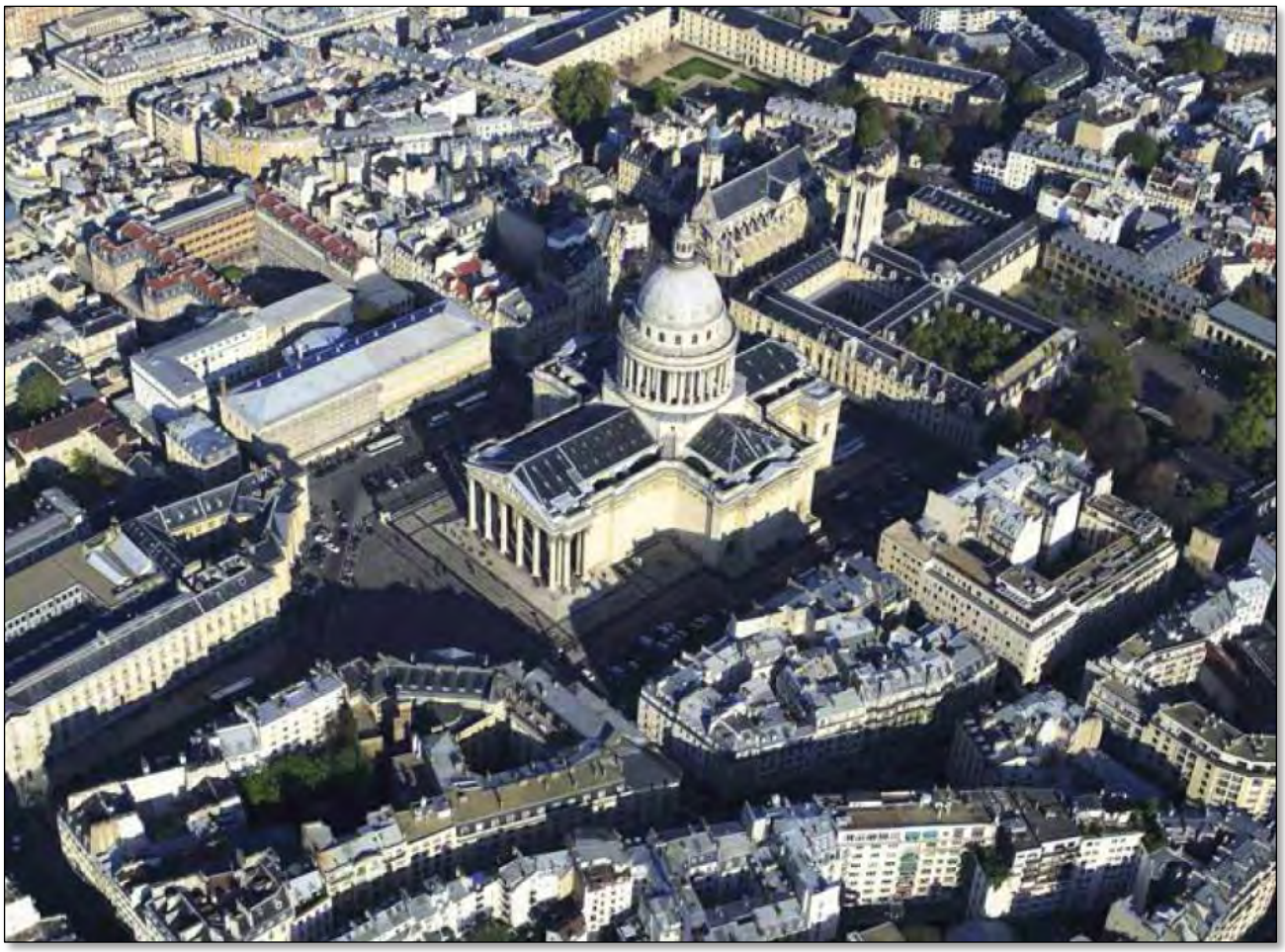
Entretien avec Mme I., 26 avril 2018

6.2.D Place du Panthéon et place de la Madeleine

Pour les places du Panthéon et de la Madeleine, le groupement mandataire pour la MO2 s'appelait Les Monumentales et était composé par le collectif ETC, Genre et Ville (GeV), Emma Blanc, Albert & Co, Ligne BE. Du groupement, j'ai pu interviewer seulement Genre et Ville, malgré mes demandes réitérées aux autres partenaires. Les deux projets présentent des similitudes du fait de leur emplacement central et historique. Un aperçu des préconisations du réaménagement montre que l'un des objectifs majeurs, commun à toutes les places, est de redonner la place aux piéton·nes, libérer l'espace des voitures, réduire et améliorer le trafic.

Ici, je choisis de détailler seulement la place du Panthéon, pour approfondir davantage la relation entre Genre et Ville et le reste du groupement, et décrire leur approche d'enquête de terrain genrée.

Image 25 : Place du Panthéon



Vue aérienne de place du Panthéon, document « 5. PANTHEON_Plan programme » p. 4

« Conçue et très partiellement réalisée par Soufflot lors de la construction du Panthéon, la forme de la place actuelle est décidée sous le Premier Empire, inspirée d'un projet de Quatremère de Quincy de 1793. Ce n'est que sous la Monarchie de Juillet que sont construits les bâtiments qui la bordent, qui forment un espace qui lie intimement place et monument national. Si elle est consubstantielle à ce dernier, commencé dès 1757, l'acte de naissance de la place du Panthéon est plutôt à situer au 4 avril 1791, date du décret qui fit de l'ancienne église un "Panthéon français", consacré à l'inhumation des **grands hommes de la nation**. Conséquence du débat propre à la Révolution sur le monument comme symbole de son idéal, cette décision amène Quatremère de Quincy à proposer le remplacement du dispositif de parvis initial par une "une enceinte plantée", place rectangulaire qui sacralise le Panthéon par un effet de mise à distance. Ce principe et la modernité qu'il porte marquent la rupture avec le projet initial, dont l'inscription du frontispice dans un système de perspective porte la marque de l'urbanisme de l'âge classique. Le premier tiers du XIXème siècle acta ce principe d'une place enveloppante en décrétant de nouveaux alignements qui s'associent au parvis de Soufflot, partiellement réalisé en 1774. Sous la Monarchie de Juillet se réalise le principal aménagement de la place : un pavage et des grilles conçues par l'architecte Destouches en 1833. Véritable socle destiné à accentuer la mise à distance de l'édifice, cette solution sera préférée aux plantations imaginées par Quatremère. La place finit de se constituer, d'abord par la construction de ses derniers immeubles à la Belle Époque, puis par l'érection des statues de Jean-Jacques Rousseau (1887) et Pierre Corneille (1906), selon un autre des principes imaginés par Quatremère. »

Document « 3. PANTHÉON_Étude historique DAC », p.1. On remarquera l'absence d'écriture inclusive, soulignée par l'utilisation d'un petit *h* au lieu du grand *H* pour « grands hommes de la nation ».

La place autour du monument national du Panthéon avait été imaginée comme un espace symbolique, de nature minérale et accueillant les statues des personnages illustres. Malheureusement, « *l'aménagement des deux plateaux formant la place du Panthéon en parcs de stationnements automobiles dans la seconde moitié du XXème siècle a noyé les nouvelles statues au milieu des voitures et contribué à brouillé la lecture originale de cet espace* » (document « 3. PANTHEON_Etude historique DAC », p.20).

L'aménagement temporaire de la place du Panthéon prévoyait des tronçons de trottoirs placés comme des assises, ensuite l'installation permanente qui s'est affinée au cours des permanences du collectif sur place, était composée par des structures polyfonctionnelles en bois, pour s'asseoir, lire, étudier, jouer, se détendre, etc. Les préconisations et l'aspect éphémère de ces structures ont offert la possibilité d'ajuster la conception aux besoins réels, afin d'arriver au moment de l'installation du mobilier définitif avec un projet partagé.

Carte 10 : Place du Panthéon, objectifs de projet

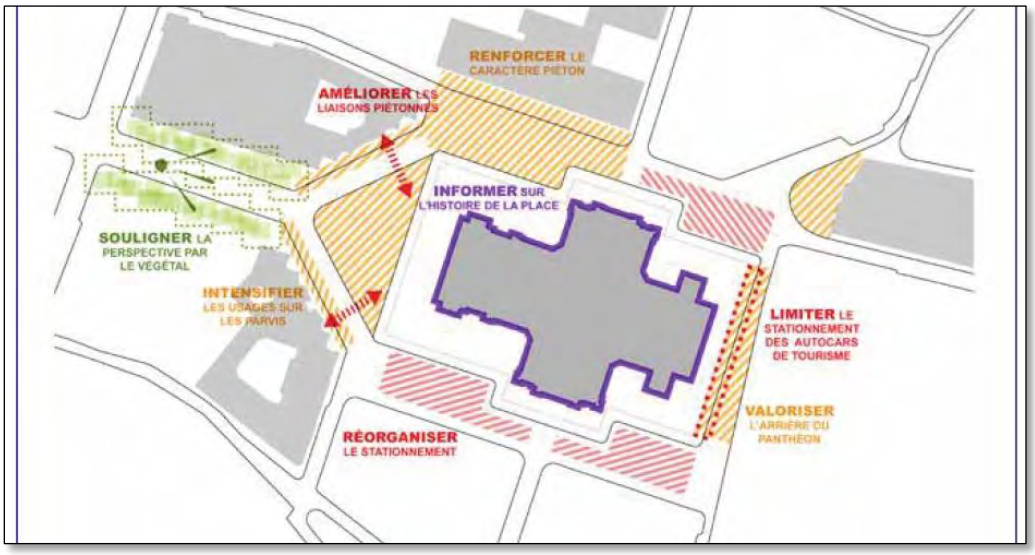
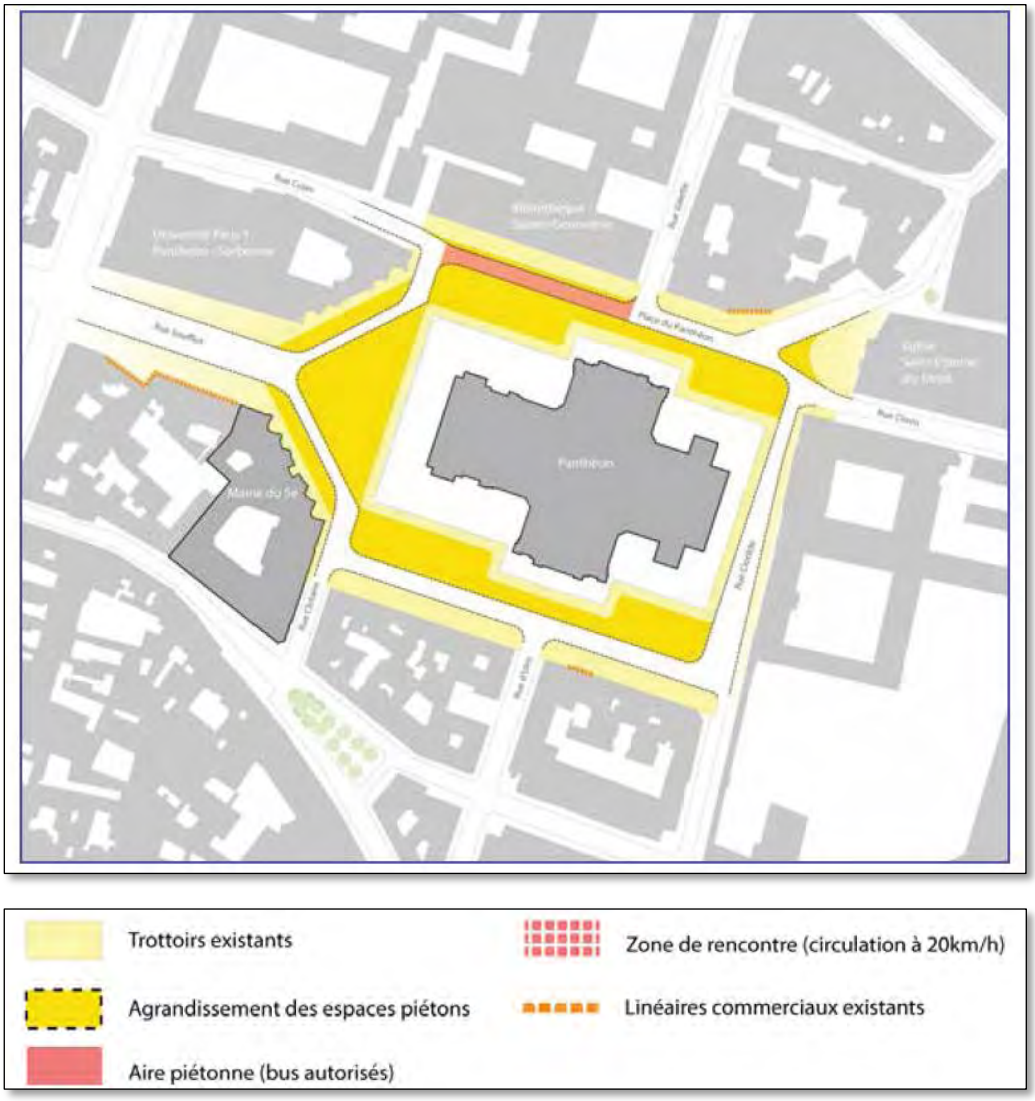


Image des objectifs pour place du Panthéon, document « 5. PANTHÉON_Plan programme » p.13

Carte 11 : Place du Panthéon, scénario retenu



« Reconquérir les rives du Panthéon en lien avec les abords de la place, et rattacher le parvis de la Bibliothèque Sainte-Geneviève ». Document « 5. Panthéon Plan programme», p.17

Planche 17 : Comparaisons des usages et de l'aménagement avant et après le projet



Images du document « 2018_9_VDP_ le journal N2 de place du Panthéon », p. 2.

Image 26 : Les nouvelles assises de la place du Panthéon



Photographie : G Custodi 2018.

Planche 18 : Place du Panthéon, nouveaux aménagements





Photographies d'un post Facebook du collectif ETC, 7 mars 2019[147]

147 URL: [https://www.facebook.com/collectif.etc/posts/pfbid02bdAY72tjkHVGx1mRbqqbLurm9NLB1MBve8qsvbbqVNYsvuwgm5Jo6fXN6LTAqZxHl] Dernière consultation le 13/09/22.

L'objectif principal de l'aménagement, en continuité avec toutes les places, était de redonner la place aux piéton·nes, et ici une volonté de végétalisation d'un espace totalement minéral s'est accompagné d'un usage du bois, comme matériel de construction évoquant un rapport plus direct avec des éléments naturels et organiques.

D'un point de vue symbolique, la place reflète une histoire marquée principalement comme masculine. Un important travail sur les représentations a été mené par l'équipe, qui a permis de bien étudier la relation entre transformation de l'espace et valorisation de la portée symbolique par genre.

Image 27 : Installation, place du Panthéon



Gravure de noms de grandes femmes sur les aménagements de place du Panthéon, Photographie d'un post Facebook des Monumentales, 12 juillet 2019[148]

Cependant, l'approche de genre et le caractère militant revendiqué par Genre et Ville, visant au changement du paradigme patriarcal, sont regardés avec méfiance et restent encore vus comme une position extrême, voire inutile parfois. Selon M A., le seul collectif qui a véritablement travaillé les questions de genre, c'était justement Les Monumentales, grâce au fait d'avoir intégré une structure comme celle de Genre et Ville : « *cela a généré des actions qui se sont avérées intéressantes en termes d'aménagement. Notamment sur le Panthéon avec*

148 URL: [https://www.facebook.com/2MonumentalEs/posts/pfbid0wzP8Z5NAasXWcUarQsX9mNw42L7bWGvBnKnsfQhXhov4nMhZe5rD1jeKLwC3UMJ7l] Dernière consultation le 13/09/22.

ce grand plateau qui n'a pas d'attribution d'usage — ni un banc ni une table — et qui ouvre les champs des possibles pour les jeunes femmes notamment ». M A. s'est d'ailleurs aperçu que les femmes vont plutôt se mettre sur de grands plateaux de bois dans des positions allongées parfois, avec des systèmes de mise en jeu des corps moins codés que les hommes. Cela montre que les hommes sont prisonniers de leurs propres codes. On accepte plus facilement qu'une femme — même si on peut la considérer comme légère — soit assise sur l'herbe en lotus, en train de lire de façon nonchalante, qu'un homme en costume cravate.

LA DYNAMIQUE DE TRAVAIL DE GENRE ET VILLE

> « L'impression c'était que l'équipe nous a contacté simplement pour cocher toutes les cases de l'appel d'offres, mais il n'y avait pas une vraie curiosité, c'est nous qui avons forcé les choses, en leur disant que c'est une autre façon de voir, une autre façon de travailler et ça se diffuse partout, donc on leur a dit que c'est dans la communication, dans l'écriture, dans la façon dont vous travaillez dans le chantier, c'est dans les esquisses, dans les mots, c'est aussi une autre façon de réfléchir. »

Mme P., Genre et Ville, entretien 17 avril 2018

Le premier aspect intéressant de l'engagement de Genre et Ville est la production, pour la place du Panthéon, de deux cahiers d'enquête de terrain incluant le genre. Pourtant, la rencontre entre le *place making* du collectif ETC et l'analyse qualitative genrée n'a pas été toujours facile, selon l'entretien avec Mme P. et Mme Q. de Genre et Ville. Leur apport a permis une analyse qualitative très approfondie et attentive aux questions de genre, mais l'interaction entre Genre et Ville et le reste de l'équipe a créé des moments de tension. En effet, le bureau d'étude a été considéré comme une équipe d'expert·es, loin de la conception en tant que telle, et les indications générales fournies n'ont pas été spécialement retenues ; par exemple on remarque l'absence du langage inclusif dans la communication officielle, que Genre et Ville avait pourtant proposé.

Mme P. et Mme Q. abordent tout de suite la complexité de la relation avec les services de la ville, qui avaient à l'époque déjà donné leurs pistes de conception de façon assez forte : les temporalités, la concertation et deux-trois options d'aménagement. C'était vécu par chaque groupement de manière difficile, car cela enfermait énormément les possibilités de conception. En outre, le groupe s'est bientôt rendu compte que le public de la place était dans une dynamique de travail, d'aller en bibliothèque ou à l'université, qu'il n'avait pas le temps de s'arrêter et de participer à l'autoconstruction.

Elles ont donc commencé par faire une **sensibilisation et formation de l'équipe**, parce qu'elles s'étaient aperçues que ce sujet était relativement flou au sein même de l'équipe. Après cette première formation avec toute l'équipe, elles ont continué leurs analyses genrées

des espaces en solitaire, selon la méthodologie habituelle de Genre et Ville. Selon cette méthodologie, il y a eu une première phase d'analyse des espaces, dans laquelle elles ont utilisé en majorité tous les outils de Genre et Ville : des outils de comptages, des outils d'observations, des outils de cartographie, de récolte de parole sur le site appelé « conversations suspendues ». Dans cette première phase où elles faisaient beaucoup de terrain et où Mme Q. était beaucoup sur place, la question de genre était prise en compte, mais leur sensation était « [qu'] *à partir du moment où on n'est plus là, cette question a été un peu lâchée, les autres membres de l'équipe ne l'ont pas intégrée, cette question est toujours perçue comme une chose annexe plutôt que centrale* » (Entretien avec Mme Q. avril 2018).

Selon Mme P. l'équipe de Monumentales n'a pas compris que leurs méthodes voulaient enrichir tout le processus. L'équipe de Genre et Ville a eu la sensation de ne pas être acceptée : « *il leur semblait servir plutôt à Genre et Ville qu'à l'ensemble, il leur semblait aussi qu'on voulait leur imposer nos méthodes, etc. il y a eu même des frictions au sein du groupe* » (Entretien avec Mme Q. avril 2018).

Mme Q. m'a expliqué que le reste de l'équipe avait un argument qui leur semblait assez fort, c'est-à-dire que selon eux Genre et Ville aurait pu apporter plus des choses si c'était un territoire non mixte. Les places du Panthéon et de la Madeleine étant des territoires assez mixtes, l'équipe ne voyait pas l'intérêt de réfléchir sur le genre, en ayant l'idée que la mixité est l'objectif. Cependant, pour Genre et Ville ce n'était pas si simple : pour elles c'était l'occasion de rendre l'analyse genrée de l'espace plus fine. Elles ont donc avancé dans une observation des usages différenciés : *« place du Panthéon et place de la Madeleine nous ont fourni la preuve qu'on peut aller plus loin, dans l'approche genrée des espaces, que juste la mixité »* (Entretien avec Mme P. avril 2018).

En effet, la mixité n'est pas un problème dans des places centrales, mais les analyses plus fines montrent selon Mme P., l'organisation de la domination masculine : « *compter n'est pas seulement voir combien il y en a d'hommes et combien de femmes, c'est compter combien il y en a, qu'est-ce qu'ils et elles font, quelles sont leurs attitudes, combien de temps ils et elles restent, etc. Cela donne des énormes tables croisées de comptage, qui permettent après de faire des formes de cartographie, et aussi d'en tirer beaucoup de photos, les photos permettent de dire qu'effectivement il y a un 45% de femmes, mais ce 45% qui elles sont, qu'est-ce qu'elles font, et on le compare avec ce que font les hommes, et du coup on convient que c'est partout pareil finalement. Ce n'est pas vrai ce que disent les médias que cette question de genre ou de la dichotomie femmes-hommes est plus prégnante dans les quartiers pauvres que dans les quartiers riches, ce n'est pas vrai, c'est la même chose à l'Assemblée*

nationale. C'est par la parole, par le mansplaining*, le* manspreading*, on est dans une organisation sociale de domination masculine, qui vient trouver ses caractères dans l'espace* ». Notamment, le grand fronton du Panthéon « AUX GRANDS HOMMES LA PATRIE RECONNAISSANTE » ce sont des impensés selon Genre et Ville. Elles remarquent avoir eu beaucoup de mal à faire comprendre aux riverain·es que l'espace de ces places, c'est aussi un espace public de quartier et non seulement un symbole.

Image 28 : Affichage militant d'une plaque « place Simone Veil » à la place de place du Panthéon



Affichage durant le flash-mob militant, septembre 2017, collectif ETC[149]

LE CHEMIN DE LA COMPLEXITÉ DANS LA CONCEPTION

Après une première phase dans laquelle Genre et Ville a effectivement réussi à impliquer toute l'équipe dans une sensibilisation au genre dans l'espace urbain, dans la deuxième phase, elles se sont détachées de l'équipe pour analyser les usages différenciés. Cela n'a pas été accepté par les autres, qui n'avaient pas compris l'intérêt général de cet approfondissement. Genre et Ville a tiré profit de cette expérience pour affiner la recherche de terrain. Je leur ai demandé comment le projet final pouvait se nourrir de cette analyse genrée

[149] URL: [http://www.collectifetc.com/realisation/les-monumentales-place-du-pantheon/?fbclid=IwAR2TyXDc8rBdWFBOBYikZvZ1QfF0wASakyHE6wbBOm1nkp4CQRtHAibHkjM] Dernière consultation le 13/09/22.

fine, et Mme Q. souligne que dans sa globalité le projet des Sept places consistait dans la récupération des espaces pour les piéton·nes, en les enlevant aux voitures. En particulier sur la place du Panthéon il était acté depuis longtemps que les étudiant·es et les touristes s'appropriaient l'espace. Donc, en termes strictement formels, iels ont travaillé avec les bordures des trottoirs et du bois pour investir complètement l'espace, sans usages particuliers, en proposant à tous·tes de venir s'installer.

Pour revenir au genre, Mme P. souligne comment parmi leurs critères les plus importants il y a la flexibilité et la réversibilité. Contrairement aux espaces figés cela permet de renverser les choses et introduire un mobilier où la fonction majeure n'est pas forcément visible. La polyvalence des blocs de granite permettait de se dire que c'était « *effectivement une assise, mais… comment s'asseoir ? Il y a plein de façon de s'asseoir et nous ne voulions pas préférer l'une à une autre, l'idée c'était d'en mettre partout pour observer ce qui se passait et de voir où les gens voulaient s'asseoir* ». Pour Mme P. cette phase d'observation avait remis en question toutes idées reçues sur les usages genrés. Elles ont ensuite parlé d'ergonomie, avec l'observation des différentes façons de s'asseoir des femmes.

Au-delà de ces analyses, et si Mme P. et Mme Q. étaient très contentes de la qualité de leur approfondissement, elles n'étaient cependant pas encore satisfaites et avaient encore beaucoup de choses à explorer pour « retrouver le chemin de la complexité ». À ce stade, pour Genre et Ville il aurait fallu s'interroger sur les exclusions, ré-questionner encore complètement les questions de genre au prisme des questions d'intersectionnalité. Par exemple, elles remarquent qu'elles avaient encore beaucoup de mal à parler aux collectifs ou aux services techniques des diversités. L'idée reçue quand on parle de diversité, c'est les PMR (personnes à mobilité réduite), « *et PMR dans l'imaginaire c'est seulement fauteuil roulant et canne, donc à chaque fois nous sommes là à dire de faire attention, parce que quand on interroge l'intersectionnalité c'est les femmes, les hommes, les autres cultures, les handicaps, etc.* ».

Image 29 : Analyse genrée pour la place du Panthéon

2.5.2. Les femmes sont moins seules dans l'espace public.





Usages différenciés,
avril 2017
© les MonumentalEs

D'après les observations et les comptages genrés, les femmes sont moins seules sur la place du Panthéon que les hommes. En effet, même si la place est un espace où nous observons régulièrement des femmes seules, venues pour travailler, visiter, déjeuner ou pour la traverser seulement, les comptages démontrent qu'elles sont moins souvent seules .
Cette constatation nous renvoie aux enjeux de l'égalité dans l'espace public et à cette question de légitimité qui relève d'une démarche politique et sociétale. L'aménagement en étant une des résultantes.

Comptages genrés effectués en avril 2017
en heure très matinale

			Femmes					Hommes				
			Enfants	Ados/jeunes	Adultes	Seniors	TOTAL	Enfants	Ados/jeunes	Adultes	Seniors	TOTAL
ZONE 1	MARDI ZONE 1 11H	TOTAL	33	54	14	17	118	33	26	13	4	76
	TOTAL COMPTES 194	Mobile	31	15	12	15	73	33	12	12	4	61
		Immobile	2	39	2	2	45		14	1		15
		Seul·E		12	4	3	19		19	10		29
		Accompagné·E	33	42	10	14	99	33	7	3	4	47
ZONE 8	VENDREDI 8H30 ZONE 11	TOTAL	0	1	10	0	11	1	2	8	0	11
	TOTAL COMPTES 22	Mobile		1	10		11	1	2	7		10
		Immobile					0			1		1
		Seul·E		1	8		10		2	8		10
		Accompagné·E			1		1	1				1
ZONE 2	VENDREDI VACANCES SCOLAIRES 9H40	TOTAL	4	7	23	1	35	3	9	24	4	40
	TOTAL COMPTES 75	Mobile	4	7	23	1	35	3	9	23	4	39
		Immobile					0			1		1
		Seul·E		3	8	1	12		6	13	4	25
		Accompagné·E	4	4	15		23	3	1	11		15
ZONE 1	VENDREDI ZONE 1 13H20	TOTAL	0	54	4	3	61	0	54	1	4	59
	TOTAL COMPTES 120	Mobile		12	4	3	19		0	1	2	9
		Immobile		42			42		48		2	50
		Seul·E		13	3		16		22	1	3	26
		Accompagné·E		42	1	3	46		32		1	33

Analyse sensible genrée par Genre et Ville, dossier « PAN cahier 02 - préfiguration et retours d'usages » p. 35

6.3 LE RENOUVELLEMENT DU PARC MASSILLON AU HAVRE

Genre et Ville a été commissionnée par la ville du Havre en septembre 2019 pour réaliser une étude sensible au genre en perspective de la requalification et rénovation du parc Massillon. J'ai été embauchée par Genre et Ville comme cheffe de projet sur la mission du Havre [150]. Mes tâches ont été l'observation préalable du site, l'organisation d'ateliers participatifs, la rédaction du rapport final. Pour l'accomplissement de ces tâches, j'ai travaillé en équipe avec Mme P. et Mme Q. L'étude, qui avait pour but de proposer une analyse genrée des usages de cet espace public, s'est déroulée en deux phases.

Phase 1

- Une appréciation du contexte à l'échelle de la Ville du Havre et du quartier Massillon
- Une étude sensible genrée du site, avec des temps de concertation et sensibilisation au genre sous forme d'ateliers
- Un diagnostic de terrain avec les actrices et acteurs impliqué·es dans le projet de rénovation du Parc

Phase 2

- La réalisation d'une synthèse analytique des éléments nécessaires à l'égalité
- Faire des propositions d'évolution du site et de dispositifs d'aménagements favorisant l'inclusion

Nous avons été accueillies à la Fabrique Massillon, un centre culturel municipal proche du parc, dont le personnel nous a aidé à contacter les habitant·es et nous a fourni les locaux pour les ateliers.

Ce territoire, sujet d'une requalification depuis plusieurs années, bénéficiant du Programme National de Requalification des Quartiers Anciens Dégradés, fait partie du grand secteur Havre Centre-Ouest, qui se trouve à l'est du centre-ville. Le quartier Massillon est connu en particulier comme étant le centre ancien, cœur historique du Havre, en grande partie préservé durant la Seconde Guerre mondiale, il s'affirme comme un carrefour de l'agglomération et lieu d'échange avec les gares, comme pôle de formation avec l'Université, le conservatoire Arthur Honegger ou encore l'École Supérieure d'Art du Havre-Rouen.

[150] Contrat de 6 mois, de décembre 2019 à mai 2020.

Carte 12 : Plan de situation du parc et équipements de proximité

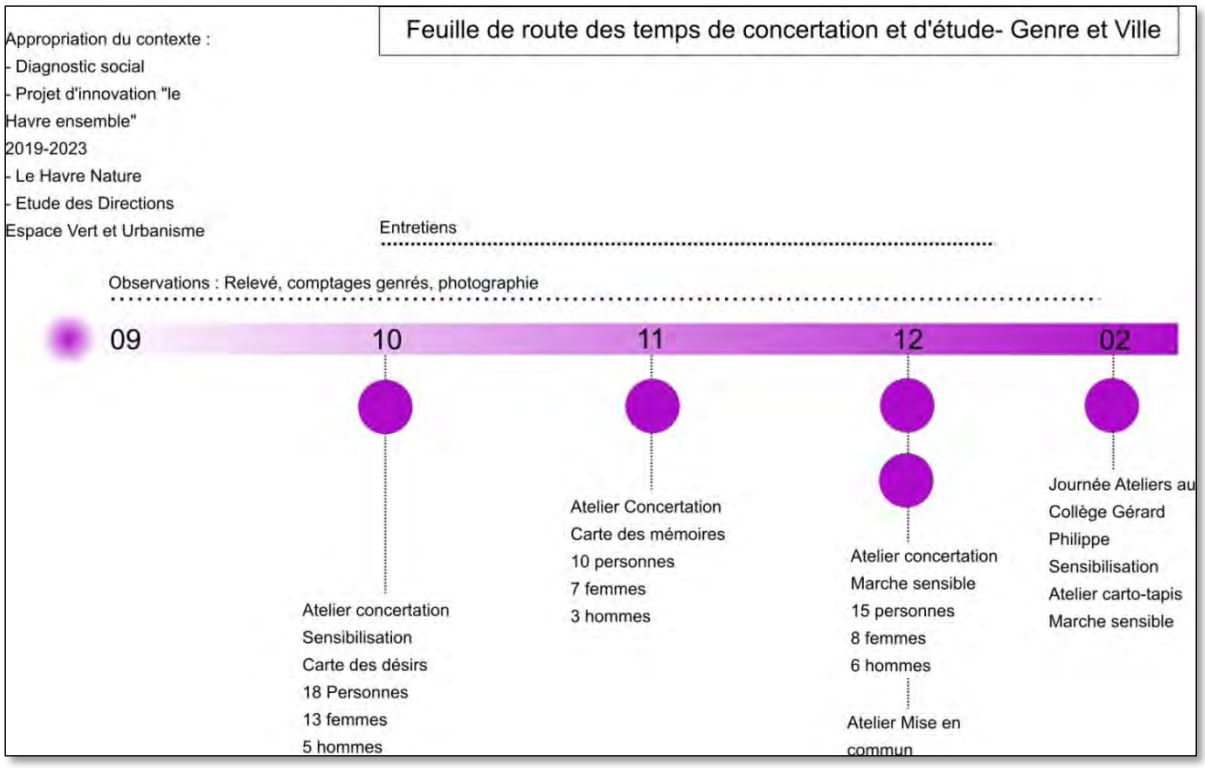


Diagnostic genré du parc Massillon — rapport final, Genre et Ville 2020, p. 9
Custodi 2020.

L'étude sensible genrée que nous avons mise en place pour le parc Massillon a pris en compte les pratiques locales des habitant·es, leurs ressentis en termes d'appropriation inclusive, d'égalité et de mixité d'accès, et les actions de la collectivité, des associations et des services de la ville au niveau du quartier.

Cette étude a été un processus immersif qui s'est déroulé dans le temps pour mettre en œuvre des outils de diagnostic et des ateliers participatifs, préalables à la phase de préconisation d'aménagement. Lors de ce temps d'immersion, nous avons choisi le format d'ateliers collaboratifs à caractères multiformes. Les trois mots-clefs des ateliers étaient « cartographier », « marcher », « partager ». En complément, avec les comptages et les entretiens, nous avons analysé un instantané des usages genrés et de l'imaginaire présent autour du parc en termes de mixité et d'égalité.

Schéma 8 : Chronologie de projet



Diagnostic genré du parc Massillon — rapport final, Genre et Ville 2020, p. 15

6.3.A RÉSULTATS SENSIBLES

« Pour faire pipi, c'est où ? Il y a ce qu'il faut pour les hommes seulement. »

Commentaire d'une participante aux ateliers, janvier 2020

OBSERVATIONS ET COMPTAGES

Si le parc Massillon est effectivement un centre d'intérêt fort pour le quartier, il est relativement dégradé et sa conception, qui date des années 1980, est en revanche peu adaptée aux pratiques actuelles. Dès le début, nous avions une liste thématique déjà identifiée par les services techniques :

- La liaison à l'environnement urbain, la traversée du Parc ;
- Les accès et la trame de circulation en mode doux ;
- Des activités à développer :
    - Traversées et ambiances jour et nuit/traversées-cheminements scolaires/liaisons et perspectives visuelles (voir et être vu·es) /prolongement mode doux (signalétique, éclairage) /porosité avec le quartier
    - Activités et équipements. Lisibilité/extensions/partitionnement et lutte contre les stéréotypes/flexibilité et multiplicité des usages intergénérationnels.

Dès le début également, une première observation nous a mené à identifier un nombre défini d'activités et huit lieux ressource : le gymnase, la pataugeoire, le terrain de foot, l'espace enfants, la butte, le jardin partagé, la fontaine et comme huitième lieu, les accès, les trajectoires et services.

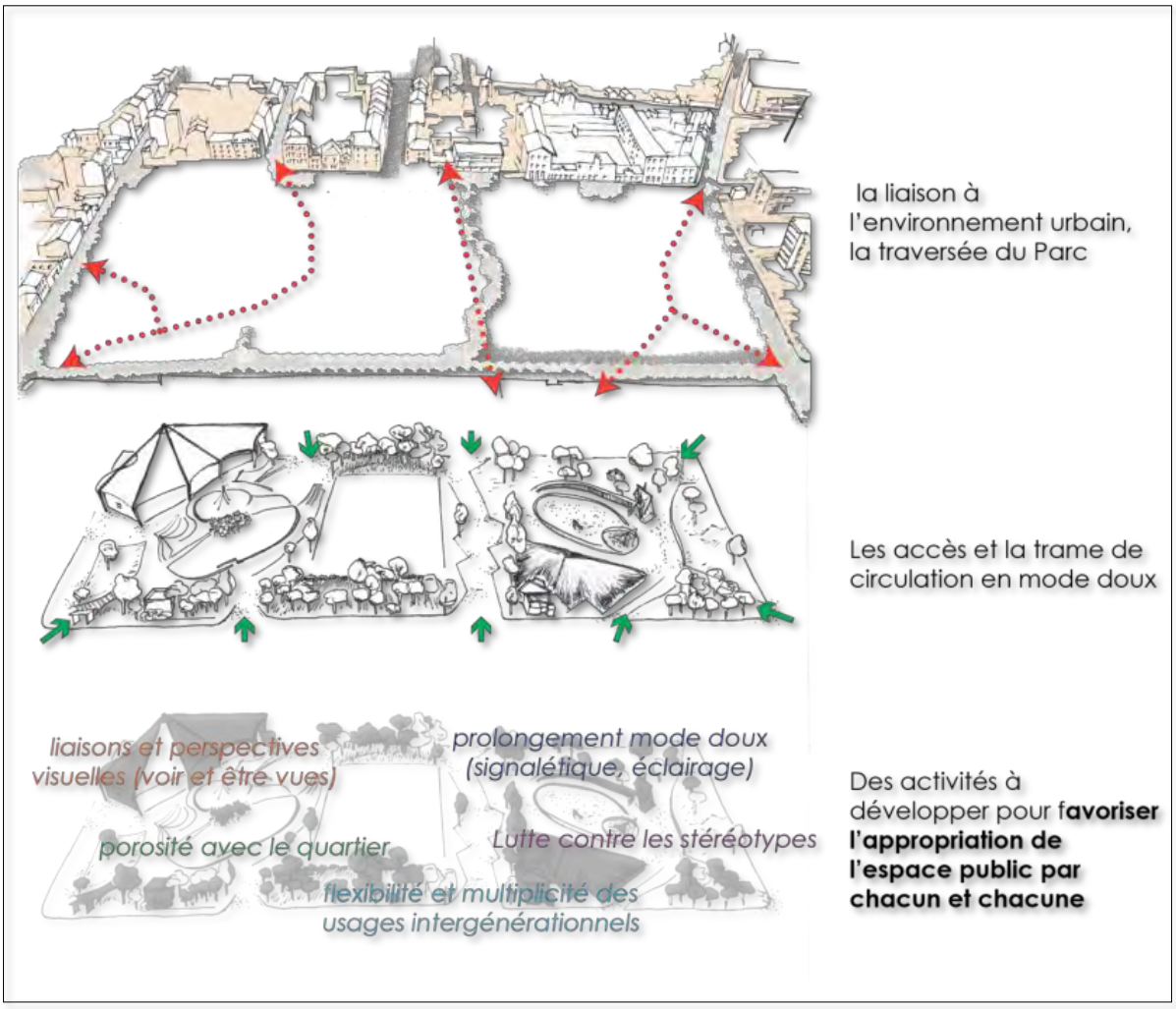
Les comptages poursuivent une démarche sociologique dite « non participante » (Morange et Schmoll 2016) : les comptages et la prise de photographies correspondent à une description du site de l'extérieur, un instantané des usages au moment présent, pour aller rechercher les aspects critiques du composant genre de l'espace analysé. Comme pour la place du Panthéon, les résultats des comptages ont montré les différences genrées de pratiques et d'usages de manière pragmatique : qui fait quoi, qui porte quoi, qui accompagne qui, quand, avec qui, pendant combien de temps, dans quelle temporalité, dans quelle unité de temps et de lieu, etc.

Nous avons réalisé 6 sessions de comptage, d'une heure par session, à différents horaires de la journée et différents jours de la semaine. Le relevé du comptage a eu pour but de quantifier le nombre absolu des femmes et des hommes présent·es sur le site, mais aussi de détailler par genre les activités. Nous avons relevé alors une plus grande majorité d'hommes

que de femmes. Pour ce qui est des usages, les femmes sont en plus grand nombre à s'occuper des enfants, tandis qu'il y a plus d'hommes dans des occupations ludiques. On remarque aussi plus de mixité dans les actions de traverser, de discuter et du jardin partagé.

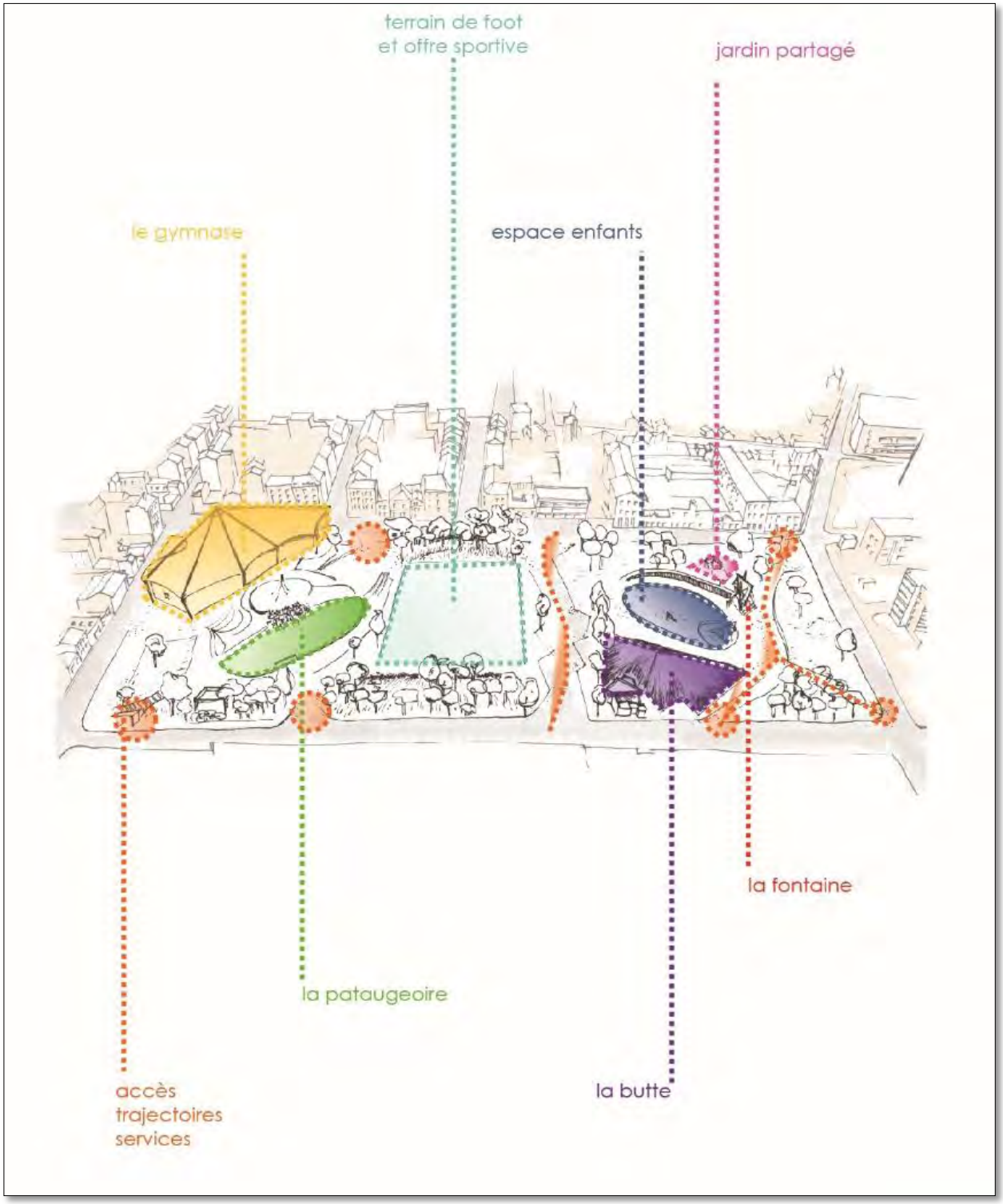
La brièveté de l'immersion et le nombre limité de comptages correspondent à une approche qualitative, dans laquelle l'équipe de Genre et Ville s'est servie des résultats issus d'autres projets pour renforcer les spéculations conclusives. Le site de référence de Genre et Ville est notamment Villiers-le-Bel, où l'équipe a pu expérimenter pendant plusieurs années. L'observation est également biaisée par le fait qu'elle s'est déroulée exclusivement à un moment de l'année, entre octobre et décembre, elle est donc représentative d'un contexte temporel limité : il manque une analyse saisonnière qui, pour un parc, est une donnée très importante.

Schéma 9 : Les connexions entre le parc Massillon et le quartier



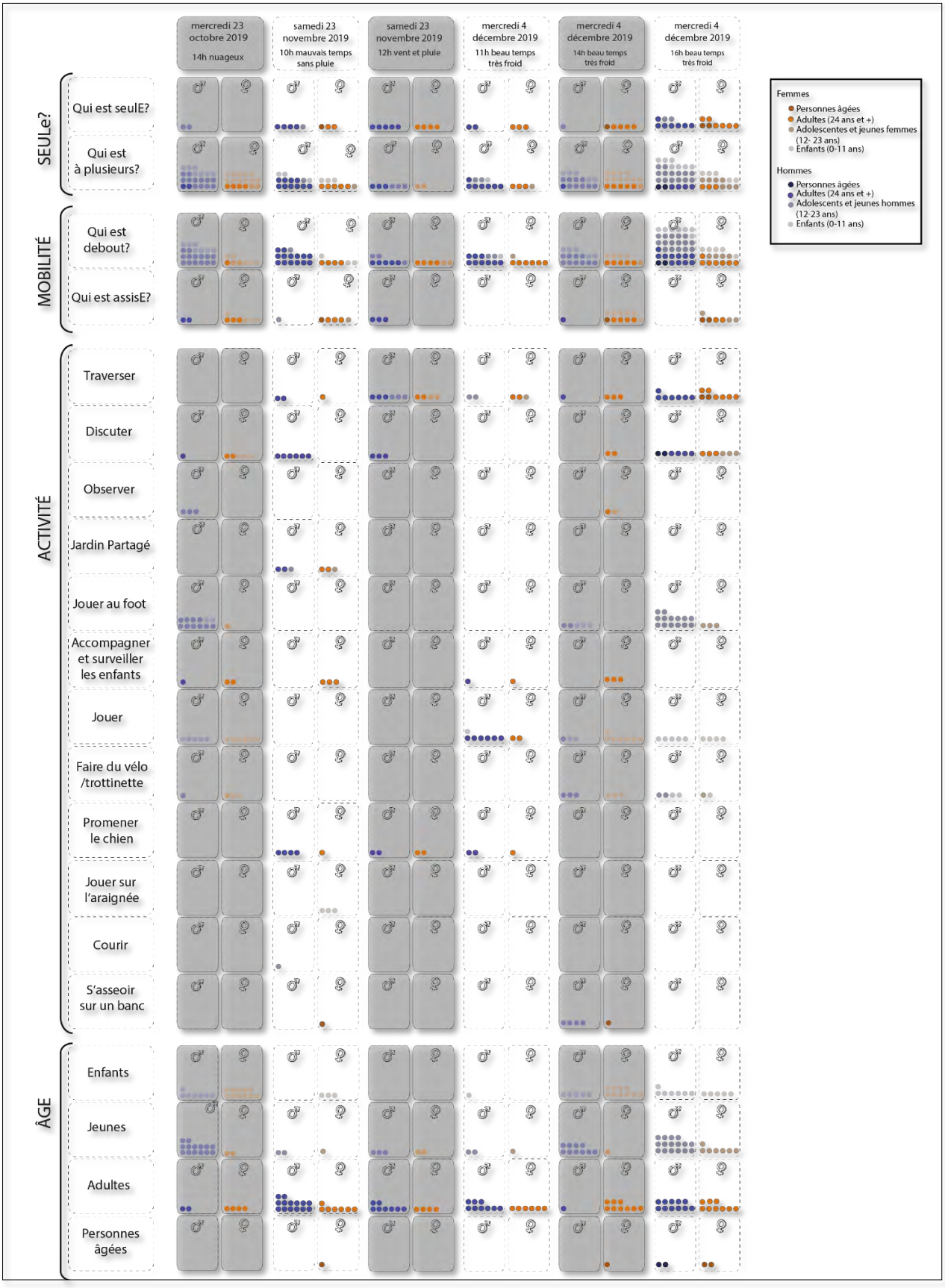
Diagnostic genré du parc Massillon — rapport final, Genre et Ville 2020, page 12
Custodi 2020.

Schéma 10 : Les lieux ressources du Parc Massillon



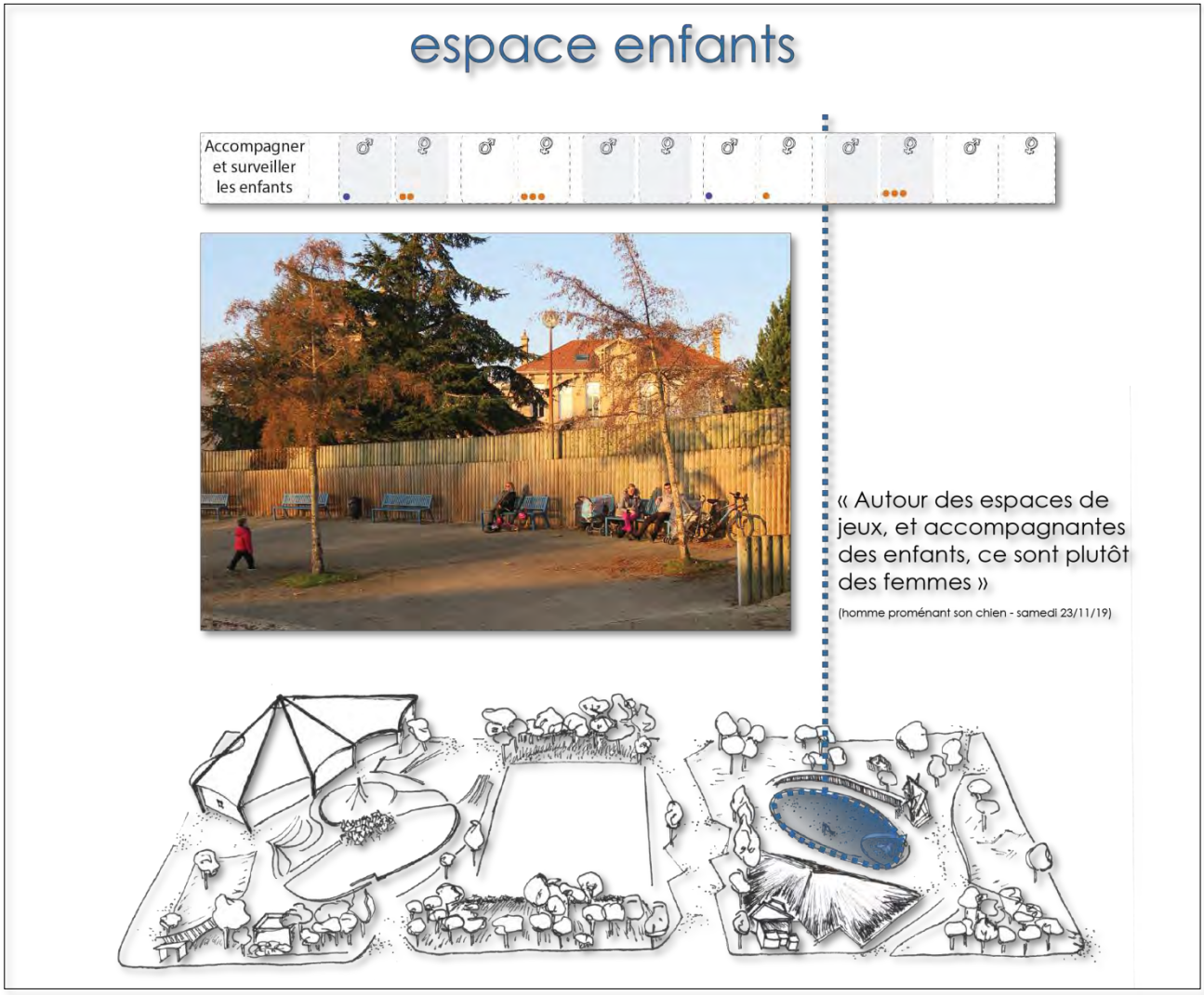
Diagnostic genré du parc Massillon — rapport final, Genre et Ville 2020, page 42
Custodi 2020.

Tableau 8 : Grille d'analyse des observations *in situ*, Parc Massillon



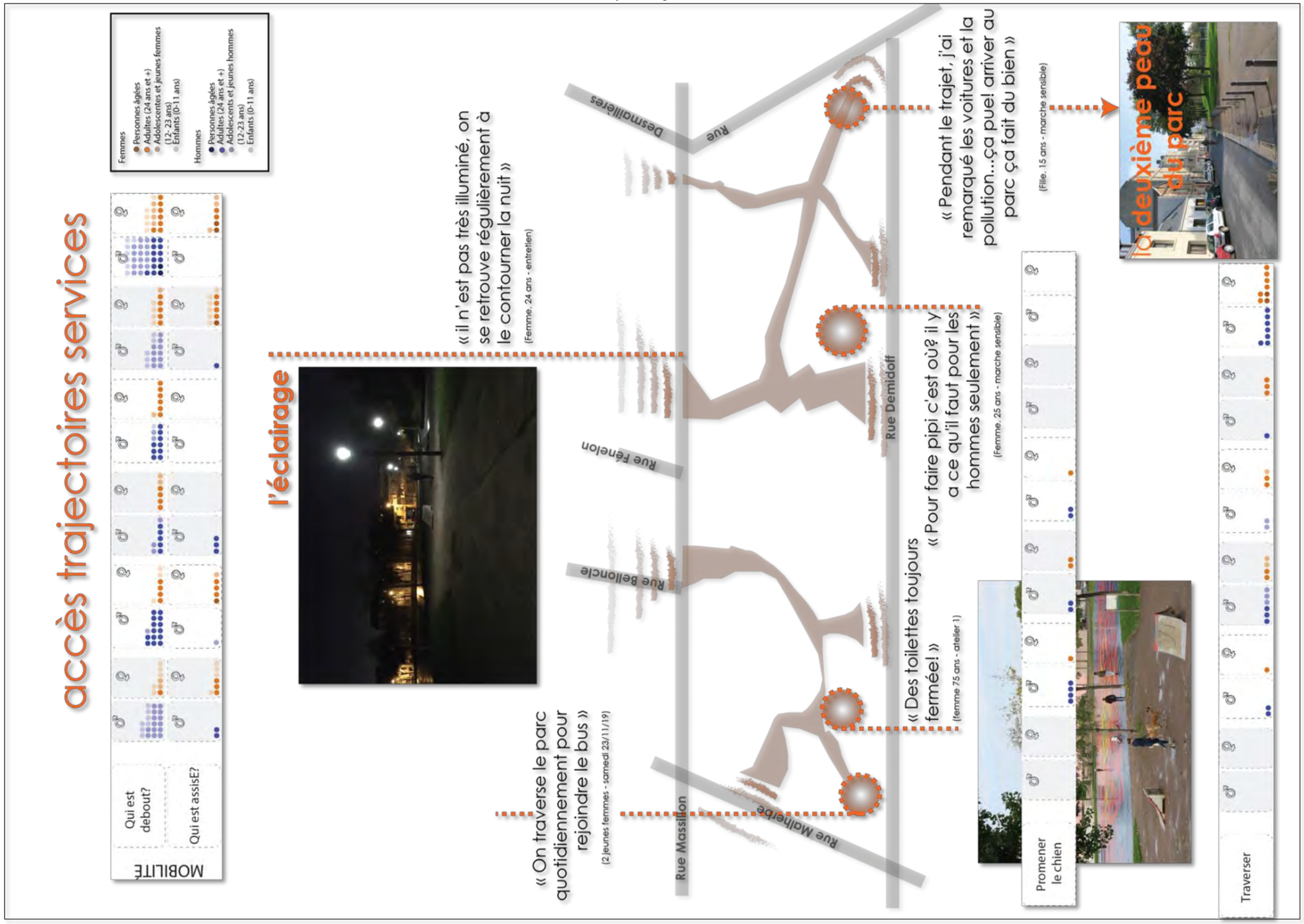
Diagnostic genré du parc Massillon — rapport final, Genre et Ville 2020, page 58 Custodi 2020.

Image 30 : Schéma de synthèse pour l'espace enfants



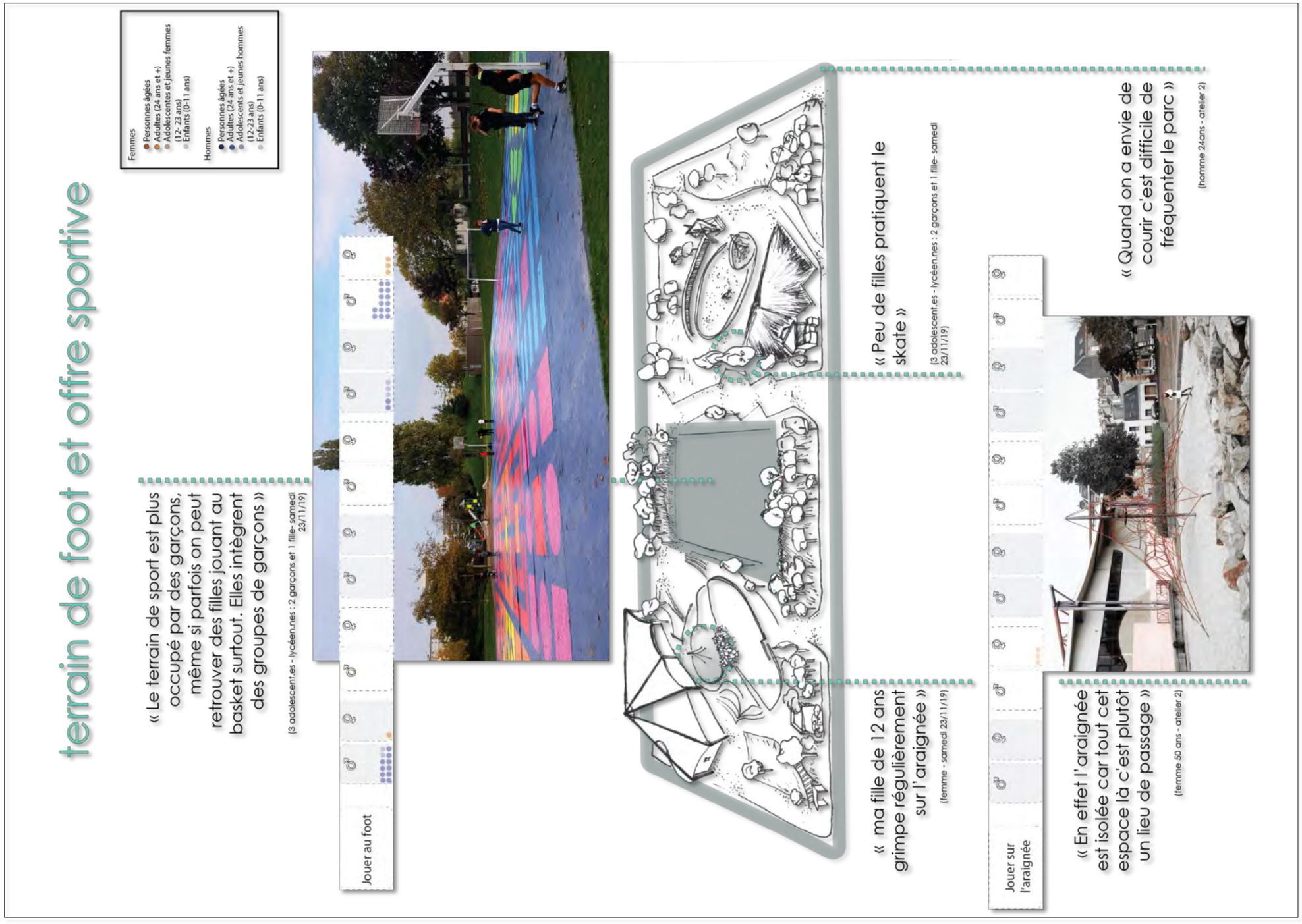
Diagnostic genré du parc Massillon — rapport final, Genre et Ville 2020, page 57.
Custodi 2020.

Schéma 11 : Synthèse pour les connexions



Diagnostic genré du parc Massillon — rapport final, Genre et Ville 2020, page 56.Custodi 2020.

Schéma 12 : Synthèse pour les activités sportives



Diagnostic genré du parc Massillon — rapport final, Genre et Ville 2020, page 57 Custodi 2020.

ATELIERS

Le premier atelier a eu lieu le 23 octobre 2019, et il s'appelait « Carte des désirs ». Nous avons installé sur un mur de la fabrique Massillon une carte « interactive » afin de rendre visible le projet et le travail de concertation. Nous avons choisi d'appeler ce premier atelier « mes désirs pour le parc Massillon », pour mettre en évidence l'importance d'un imaginaire commun dans la pratique de co-conception.

Image 31 : La carte des désirs pour le parc Massilon



Photographie du premier atelier, Custodi 2020.

« Désirs : post-it »
Règles du jeu
Étape A
Je choisis un ou plusieurs post-it pour dire mes actions, mes sensations, mes désirs :
#1 Post-it bleu : Mes actions dans le parc
#2 Post-it rose : Mes sensations, ce que j'aime, ce que je n'aime pas
#3 Post-it orange : Mes désirs, mes rêves, pour me sentir bien dans le parc.
Étape B
J'écris mon âge, mon genre et mes observations sur le post-it
Étape C
Je trouve ma place sur la carte et je pose le post-it

Pour le deuxième atelier de cartographie du 23 novembre 2019, nous avons mis l'accent cette fois sur les usages. Les participant·es ont été invité·es à partager leur propre vécu du parc dans le temps.

Planche 19 : Le temps de partage avec les habitant·es



Photographies du deuxième atelier, Custodi 2020.

Pendant ces deux premiers ateliers, sur les désirs et les usages des habitant·es, nous avons pu mettre en lumière les lieux sensibles du parc, ces lieux qui sont vécus par les usager·ères comme incontournables : le gymnase, la pataugeoire, le terrain de foot, le jardin partagé, la fontaine, l'espace enfants, la butte. Ces lieux correspondent à des destinations et sont vécus à travers des ambiances et des temporalités bien spécifiques. Le parc étant au cœur

du quartier Massillon[151], il a été important de définir un huitième lieu composé par les accès, les trajectoires et les services, permettant de comprendre la relation entre les bâtiments et le parc.

Il est également apparu que la vétusté, l'absence de mobilier, d'éclairage et de sécurisation de certains espaces sont responsables de la non-mixité, qu'elle soit de genre ou générationnelle. Ce ressenti avait été mis en exergue par contraposition aux usages du jardin partagé. Ce dernier était en effet l'un des seuls endroits pour adultes du parc, en absence d'abris, de bancs et de toilettes. Le jardin partagé a été l'occasion de parler de l'importance de la transmission des savoirs. L'activité de jardiner étant une activité de soin, d'attentions quotidiennes, d'engagement dans le temps, elle génère de la mixité de genre et générationnelle.

Ensuite, une proposition d'installer des agrès sportifs a été accompagnée par une réflexion sur la possibilité d'adaptation des mêmes agrès aux différences des corps humains : en effet, tout adulte ne possédant pas le même physique, la standardisation des agrès sportifs les rend parfois inconfortables pour des corps hors norme. Or, la standardisation se fait sur le modèle physique d'un homme adulte et en bonne santé, plutôt grand, ce qui rend les autres hors norme, y compris les femmes.

Dès ces premiers ateliers certains des axes principaux pour un réaménagement égalitaire ont émergé :

Dysfonctionnement des toilettes

Les toilettes existent, mais elles sont souvent fermées, alors qu'il existe des urinoirs abrités toujours ouverts. Cela n'est pas égalitaire en termes des services offerts aux femmes et aux hommes souhaitant profiter pleinement du parc.

Désir d'améliorer le jardin partagé

Il est actuellement le seul espace pensé pour un public adulte.

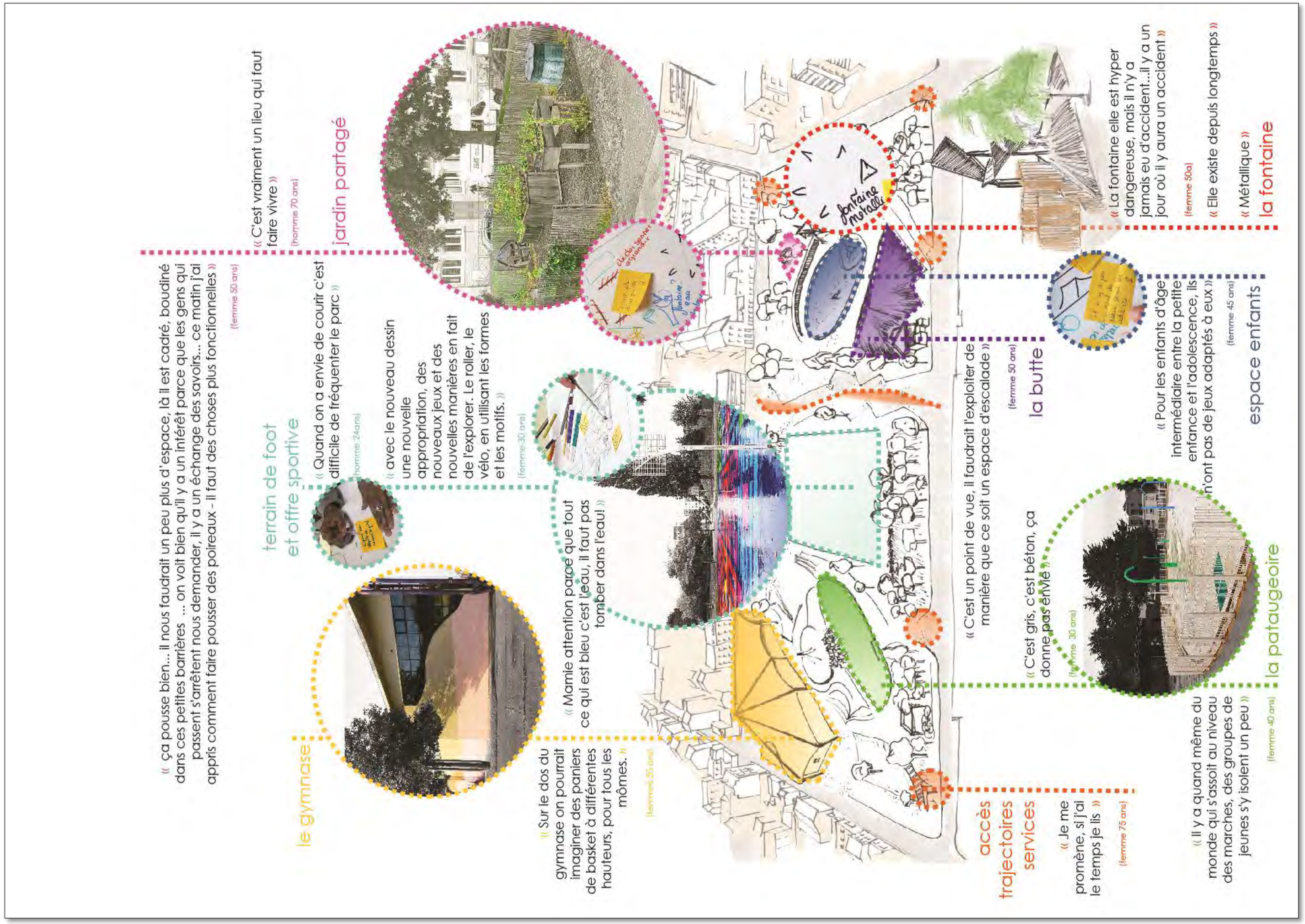
Désir de créer un espace détente

Sur le même principe que le jardin partagé, les participant·es aux ateliers revendiquent la création d'un espace mieux pensé pour les adultes. On remarque en effet que la plupart des bancs sont disposés autour de l'espace pour enfants, mais il manque un espace pensé pour que

[151] Le quartier est composé par une partie résidentielle, il est proche des gares et accueille un pôle de formation (université, conservatoire, école d'art, etc.)

les femmes puissent être à l'abri des regards, et que femmes et hommes puissent se reposer sans être sollicité·es par les bruits des enfants.

Schéma 13 : Synthèse graphique des ateliers sur la parole des habitant·es



Diagnostic genré du parc Massillon — rapport final, Genre et Ville 2020, page 22 Custodi 2020

LA MARCHE SENSIBLE

Une des méthodes les plus utilisées par Genre et Ville consiste à organiser une marche appelée « sensible », dont le protocole a été développé par l'équipe même en se basant sur les marches exploratoires. La définition par Genre et Ville :

> Qu'est-ce qu'une marche sensible ?
>
> La marche sensible est un exercice, travail sur soi à plusieurs, qui a pour vocation à faire reprendre contact avec la perception sensible que l'on peut avoir d'un espace, afin de mieux pouvoir le définir, de comprendre ce qui s'y joue, qui l'occupe et comment, et d'y projeter ses besoins, ses envies. La façon dont nous vivons la ville aujourd'hui est souvent balisée, à la fois par nos rythmes, nos habitudes, nos devoirs, la ville n'est plus régie par le vivant, mais par des fonctions.
>
> Très souvent nous traversons l'espace sans plus le regarder, l'écouter, le sentir, sans s'y attarder, vivant ses contraintes, capté·es par le flux de nos activités.
>
> La proposition que nous faisons à travers les marches sensibles consiste à se départir pendant un temps donné de son regard construit, qu'il s'agisse d'un regard professionnel, d'habitant·e, de visiteuse et visiteur, pour prendre la posture de la flânerie. S'autoriser à capter ce qui nous entoure, de façon multidimensionnelle, en se donnant le temps. Faire évoluer son regard situé.
>
> Autre élément important de notre approche, le changement d'identité. Il s'agit, à travers ce travestissement (mental) de s'extraire de son vécu personnel, de comprendre ce qui peut se jouer pour d'autres personnes, selon son sexe, son âge, le fait que l'on soit valide ou non, de faire évoluer son regard situé. Cet exercice, dans un contexte de construction urbaine où la question du genre est un « impensé », est une étape très importante. Et l'on se rendra compte qu'elle permet dans certains cas de s'ouvrir aux contraintes que d'autres rencontrent, mais aussi que dans les choix d'identité qui sont faits, certains stéréotypes perdurent comme à travers le choix prédominant d'être une personne âgée par exemple. Plusieurs types de protocoles peuvent être mis en place dans le cadre d'une marche sensible, avec d'autres jeux de rôles, des mises en situation de captation de l'espace par des exercices de groupe.

Diagnostic genré du parc Massillon — rapport final, Genre et Ville 2020, page 31

Les objectifs déclarés sont l'*empowerment*, la redécouverte de l'espace public, et « y reprendre place ».

> ***Empowerment*** — La reprise de confiance dans son pouvoir d'agir, en travaillant en groupe dans l'espace public, il est plus facile de s'y sentir à l'aise, d'oser y rester. Les marches sensibles visent à la reconquête du droit à la ville pour tous·tes
>
> **Redécouvrir l'espace public** — en tant qu'usager·ère, nous traversons l'espace public surtout via des fonctions, c'est particulièrement le cas pour les femmes. Afin de se réapproprier l'espace, il est nécessaire de « lâcher prise », de prendre le temps, de flâner, de regarder, d'écouter, de sentir. Cette approche permet de percevoir toutes sortes de composantes de l'espace qui nous échappent la plupart du temps et qui peuvent nous donner envie de le vivre différemment.
>
> **Y reprendre place** — co-élaborer avec les services concernés l'organisation et la vie dans l'espace public via une pratique ouverte.

Diagnostic genré du parc Massillon — rapport final, Genre et Ville 2020, page 32

Genre et Ville tient à souligner ce que les Marches Sensibles ne sont pas :

- Un diagnostic en marchant
- Un outil pour gérer la sécurité *stricto sensu*

Diagnostic genré du parc Massillon — rapport final, Genre et Ville 2020, page 32

Dans ce sens, l'association prend ses distances par rapport à l'outil de marche exploratoire utilisé par les services publics et par d'autres associations, en proposant un protocole original, qui se veut unique et imprégné d'un composant esthétique/sensible fort.

Le protocole de la marche par Genre et Ville : comment marcher ?

- Marcher comme si l'on était quelqu'un d'autre, chacune et chacun se choisit une identité autre de la sienne
- Une partie du circuit s'expérimente en silence, d'autres sollicitent d'autres sens, la vue, le toucher, l'odorat, etc.
- Lors de trois pauses — moments d'échanges, on évoque ses ressentis (en fonction de la persona qu'on a choisie) et propose des situations.

Diagnostic genré du parc Massillon — rapport final, Genre et Ville 2020, page 32

Combien de temps dure une marche ?

Deux heures sont nécessaires pour que le groupe se constitue, se saisisse du protocole, marche et rende compte de ses sensations. La plupart des marches sensibles s'inscrivent comme outil d'*empowerment* des publics, dans un processus qui comprend plusieurs étapes, dont les plus essentielles sont une sensibilisation à la question du genre et des pratiques urbaines différenciées, et une ou plusieurs marches de jour et/ou de nuit de femmes et/ou mixtes.

Diagnostic genré du parc Massillon — rapport final, Genre et Ville 2020, page 33

Le 4 décembre 2019, nous avons pu effectuer une marche sensible au départ de la Fabrique Massillon. Cela a été possible grâce au beau temps qui nous a accompagné, malgré le froid, du début à la fin de l'atelier. Le rendez-vous à 15h30 à la Fabrique Massillon a été indispensable pour rassembler tou·tes les participant·es, expliquer le protocole et partir ensemble vers 15 h 50. La marche a généralement une durée d'une heure, et nous avons terminé effectivement à 17 h 05. 14 personnes ont participé à cet atelier. Le groupe était composé de 8 femmes et 6 hommes.

Nous avons fait un parcours long, avec trois arrêts, correspondant aux trois points rouges (carte 13). Au premier arrêt, nous venions d'arriver au parc, le chemin depuis la Fabrique a été silencieux (nous demandons qu'une partie du parcours ait lieu en silence, car cela rend nos autres sens — la vue, l'ouïe, l'odorat, etc. — plus sensibles) après une première déambulation de 10 minutes, nous nous sommes retrouvé·es pour le premier tour de parole.

Nous avons échangé nos *personae* avec les autres. Le deuxième arrêt s'est fait après une longue déambulation tout au long du parc, nous avons parlé entre nous pendant le trajet et nous sommes arrivé·es à l'autre bout du parc. Lors de la troisième partie, nous avons observé le changement perceptif créé par la marche à l'aveugle (autre dispositif destiné à décupler les sens). On remarquera la prédominance des rôles féminins et de la représentativité de toutes les classes d'âge. Les attributs de pratique ou de handicap représentent à travers la poussette, le fauteuil roulant, la pratique de la marche et du jogging les caractéristiques récurrentes de l'appréhension de l'espace public.

Carte 13 : Le parcours de la marche sensible



Document distribué le jour de la marche représentant le parcours de la marche sensible. Il faut noter que c'est un document incomplet d'un point de vue cartographique, à usage des habitant·es connaissant le quartier : il manque le nord, et le parc est inséré comme un collage dans une carte du cadastre. Diagnostic genré du parc Massillon — rapport final, Genre et Ville 2020, page 33.

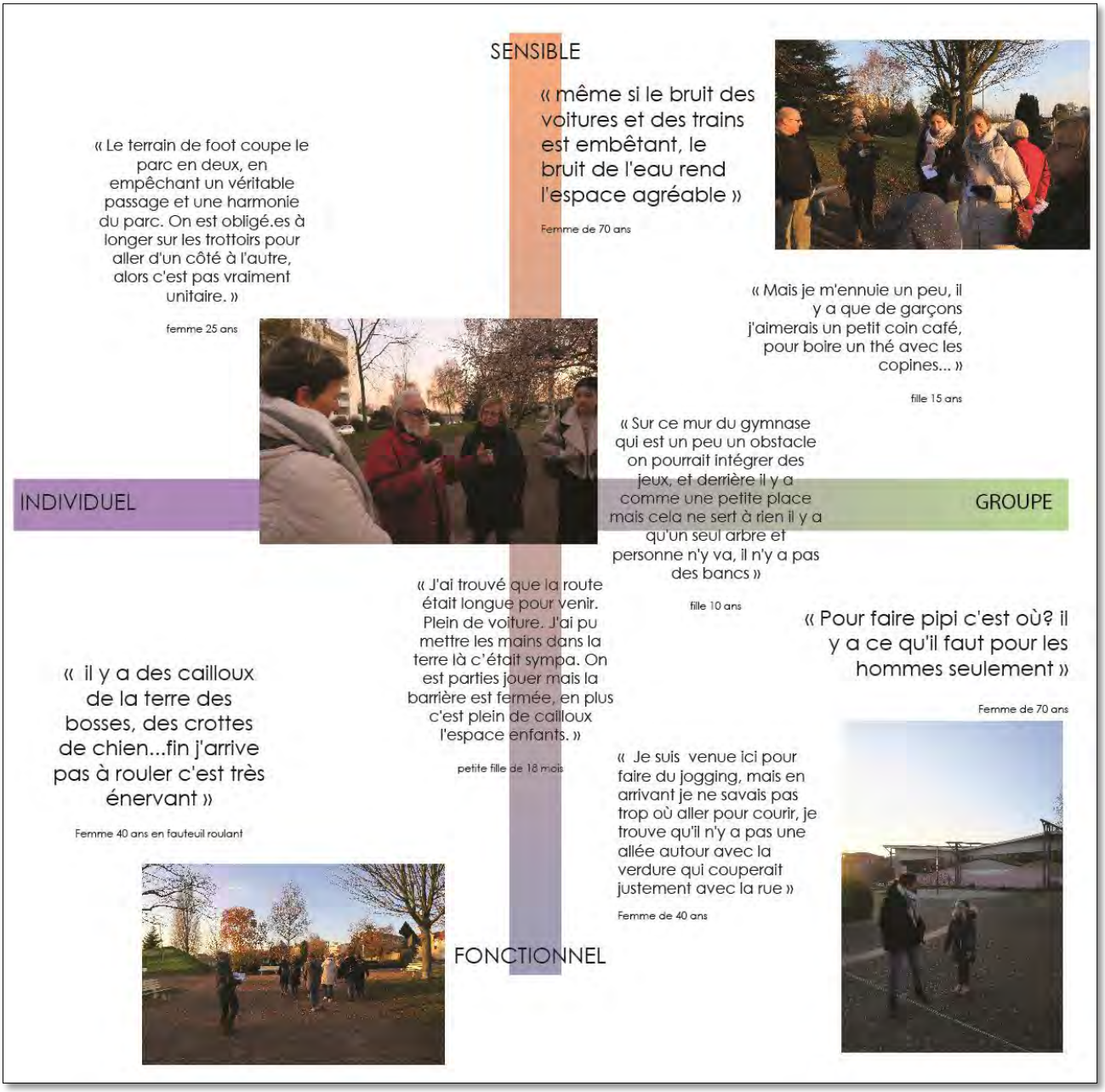
Tableau 9 : Les *personae* choisies pendant la marche au parc Massillon

***Personae* Fille/femme**	***Personae* Garçon/homme**
Fille 18 mois en poussette	Garçon 15 ans
Fille 10 ans	Garçon 11 ans
Fille 16 ans	Garçon 6 ans
2 Filles 15 ans	
Femme 25 ans	
Femme 40 ans en fauteuil roulant	
Femme 40 ans qui fait son jogging	
Femme 75 ans qui souhaite se promener	
Femme 50 ans	
Femme 65 ans	

Tableau des *personae* choisies. Diagnostic genré du parc Massillon — rapport final, Genre et Ville 2020, page 34.

La marche sensible a permis aux personnes présentes de redécouvrir l'espace, en changeant d'identité. Si la marche a permis de renforcer un certain nombre d'informations sur les besoins exprimés lors des deux premiers ateliers, elle a aussi permis de rentrer en détail sur certains éléments comme les textures, le sol, les assises (ou le manque de). Les ambiances ont aussi été largement commentées : le manque de lisibilité de l'espace, le manque de lumière, l'aspect sale ou détérioré. Mais aussi les possibles : le coucher de soleil, la vue, la présence de bosquets. Les mots « convivial, accueillant, ouvert » ont été cités à plusieurs reprises.

Schéma 14 : Analyse des observations genrées



Analyse non publiée, Custodi 2020

LES ENTRETIENS QUALITATIFS

Des entretiens avec les services de la ville émerge l'idée que le projet du parc Massillon est une des premières actions très concrètes sur cet angle du genre, et qu'elle est prioritaire. La ville du Havre était au stade d'identification de personnes-ressources, pour la formation d'un groupe de travail sur « Genre et Aménagement »[152]. La présence de l'université est ressentie comme stratégique, sur la pratique des activités sportives et culturelles pour les

[152] Depuis, la ville du Havre a organisé des formations sur le sujet, toujours en collaboration avec Genre et Ville.

étudiant·es, sur la présence de ces dernier·ères le soir, et pour le restaurant universitaire. D'autres appuis et personnes-ressources importantes ont été identifiées, tels que les assistant·es maternelles, les services exploitants des espaces publics, et les lieux associatifs du quartier. Une considération essentielle a été posée sur la méthodologie d'approche aux personnes-ressources : différencier les temporalités pour s'adapter aux rythmes de vie. En effet, le travail de Genre et Ville avait suivi un schéma hebdomadaire avec une constance d'horaires et de jours (tous les jeudis, de 14h à 18h). Cela a été critiqué parce qu'une grande partie des personnes qui pouvaient être intéressées travaillaient à ce moment-là, notamment les assistantes maternelles. Mélanger les heures et les jours d'enquête et d'atelier a été une des propositions des groupes associatifs. Ensuite, dans le cadre de préconisation d'un processus de co-construction et de préfiguration, le groupe d'assistant·es maternelles représentait un cœur de cible pour l'aménagement des tous petits. Il s'agissait d'un travail sur « genre et jeux », mais aussi sur « sécurité et prise de risque », « bienveillance et coveillance ».

Des freins ont aussi émergé des entretiens, notamment sur la méfiance inspirée par la nouveauté représentée par l'urbanisme genré. Celui-ci est ressenti par certain·es comme une problématique à la mode, mais qui n'est pas essentielle. Ou encore un frein de type technique, comme le rapport aux services exploitants. Ce rapport de force est ressenti comme contraignant sur le plan réglementaire et fonctionnel, surtout vis-à-vis de la gestion dans le temps et les problèmes de vieillissement des équipements.

Au-delà des freins, un intérêt général sur le sujet du genre a toutefois émergé, tout comme une disponibilité à l'écoute et à l'expérimentation. En particulier chez le service des espaces verts, il y avait un grand intérêt à expérimenter le travail de l'urbanisme de genre :

> « Dans nos pratiques, on se rend compte effectivement qu'il y a des usages qui s'adressent exclusivement aux garçons »

Ingénieur des services techniques du Havre, direction sport (homme).

LE SENTIMENT DE SÉCURITÉ

Selon les entretiens avec les actrices et acteurs locaux, on a pu aller plus en profondeur en ce qui concerne la sécurité du parc du point de vue genré :

> « Moi je suis née dans ce quartier-là et c'est un parc qui déjà il y a 30 ans avait une mauvaise réputation [...] suivant les horaires, vous prenez le tram à 21h on est plutôt sur une population masculine. [...] sur Massillon [...], il y a vraiment des lieux avec une surreprésentation et une occupation de l'espace plus masculine que féminine et ça devient compliqué dans le rapport de force dans l'espace public. »

Salariée d'une association de quartier (femme)

Les aspects du rapport jour-nuit et de la présence de groupes peu attentifs au bien-être des autres reviennent souvent :

> « [...] le soir c'est moins bien réputé dans le quartier les gens n'ont pas envie d'y aller le soir [...] moi j'habite pas ici, mais je rentre à pied le soir et je ne passe pas du tout par le parc, mais je n'ai jamais eu de soucis j'avoue. Mais j'ai entendu des problèmes, des jeunes… [...] L'année dernière il y a un jeune qui s'est fait racketter et tabasser. »

Salariée association sportive du gymnase (femme).

L'absence de lumière le soir affecte en prévalence les jeunes filles :

> « Moi je sors très tard le soir. [...] Je fais comme toutes les filles, je range mon téléphone je marche vite et puis je rentre chez moi ».

Salariée association sportive du gymnase (femme)

L'image négative et dépréciée du parc relève de problématiques sociales structurelles (trafic, hygiène, présence de scooters) qui démontrent les liens entre précarité/économie parallèle et appropriation d'un territoire « calme et vide » par des hommes qui développent certains codes de la virilité. Cette problématique ne relève pas de l'espace en lui-même, mais de sa faible fréquentation (soir-nuit), sa vétusté et son ambiance surannée (vieux mobilier, peu de diversité d'usage) qui en font un lieu « prenable facilement ». On a relevé en dépit de cela un fort attachement au lieu qui relève autant de la nostalgie des temps vécus dans cet endroit, que des possibilités qu'il offre.

En conclusion si une demande de sécurisation, tant sur le plan humain que des infrastructures, est demandée, la demande de liberté reste grande aussi : ne pas enfermer, ne pas trop empêcher les usages, mais plutôt accompagner le contexte par du dialogue et des équipements doux (zone 30, végétalisation plutôt que barrières, parcours éclairés plutôt que caméras, etc.)

LES COLLÉGIEN·NES ET LE PARC

Le 13 février 2020 a eu lieu un atelier qui n'avait pas été prévu à l'avance, mis en place grâce à une collaboration avec le collège Gérard Philippe, situé juste à côté du parc. La directrice et une bonne partie du personnel de l'école ont œuvré en synergie avec nous et la mairie pour le bon déroulement de la journée. À la différence des autres ateliers, celui-ci s'est déroulé sur une plus longue durée, afin de tenir compte du jeune âge du public. Nous avons d'abord pris du temps pour expliquer les fondamentaux du genre aux jeunes, et ensuite nous avons proposé des activités de concertation sur le parc.

Nous avons travaillé avec 18 élèves le matin et 14 l'après-midi. Parmi les élèves, nous avons compté un total de 5 filles et le reste était des garçons. Cette disparité rend très difficile l'échange mixte, car le groupe majoritaire va prendre de fait plus de temps et d'espace de parole. Nous avons pu constater que pendant l'exposé il y avait deux-trois garçons qui prenaient la parole beaucoup plus souvent que les autres. De leur côté, les filles n'ont jamais pris la parole de manière autonome et si elles étaient interrogées directement leurs réponses étaient courtes et presque en murmurant. Une pédagogie adaptée pendant l'atelier permet de faire passer le message que l'espace de parole doit se diviser de manière égalitaire et autogéré tout en veillant à ne pas forcer les plus timides à prendre la parole.

Matin — partie 1 — sensibilisation/débat - 10h30-12h

Image 32 : Les élèves en classe



Photographie par Genre et Ville, 2020

Nous avons montré aux enfants les fondamentaux du genre à travers des courts-métrages disponibles en ligne : *Le pantalon*[153] et un extrait de "Espace" sur la cour de

[153] URL : [https://www.youtube.com/watch?v=tgWh5Rq7BoA] Dernière consultation 01/10/2022.

récréation (Gilbert 2014)[154]. Les échanges qui ont suivi les deux vidéos présentées ont révélé une forme de résistance aux questions d'inégalités, comme chez les adultes. Sur le thème de la cour d'école par exemple, où il est question de la prise de l'espace central de la cour de récréation par l'activité foot des garçons, et les espaces annexes laissés aux filles, quelques garçons ont fait la remarque « mais elles n'ont qu'à s'imposer ! » Cette remarque a fait l'objet d'une discussion et le peu de filles présentes ont réagi avec impatience, sans pour autant défendre un autre point de vue, ce qui révèle la grande difficulté de se démarquer de cette vision des choses. En effet, chez les adultes comme les enfants, la question du genre est perçue comme un état de fait, et la possibilité de changer de mentalité, d'avoir un autre point de vue n'est pas simple.

Successivement, nous avons discuté du lien entre le parc, la cour d'école et leur espace de vie quotidienne, de comment celui-ci est susceptible de reproduire et accentuer les disparités de la cour d'école en les « normalisant » ; et nous avons fait un premier tour de table pour collecter leurs ressentis. Nous avons pu remarquer que chez les filles les sentiments sont plus partagés. L'accès à la parole était plus difficile quand elles essayaient de verbaliser des revendications, le discours était brouillé par une forme de censure pour ne pas passer pour des victimes ou pour des « pleurnichardes ». Face à ce genre de situation, Genre et Ville se positionne de manière pédagogique, en accompagnant les élèves, avec l'aide des enseignant·es, vers un *empowerment* des jeunes filles et une sensibilisation des jeunes garçons. La première étape de ce processus est de rendre visible, justement avec le débat, cette situation, pour ensuite la transformer à travers les activités proposées par la suite.

Parmi les professeur·es présent·es, nous avons pu constater un fort intérêt et la volonté d'intégrer dans leurs cours quelques-unes des notions soulevées. Par exemple la professeure de géographie nous a déclaré qu'elle intégrera les questions de genre dans son travail sur les inégalités dans l'espace urbain.

[154] URL : [https://www.youtube.com/watch?v=g9Cws1nzqL4] Dernière consultation 01/10/2022.

Après-midi: « Carto-Tapis » - 13h30-14h45

Planche 20 : L'atelier sur les imaginaires pour le parc

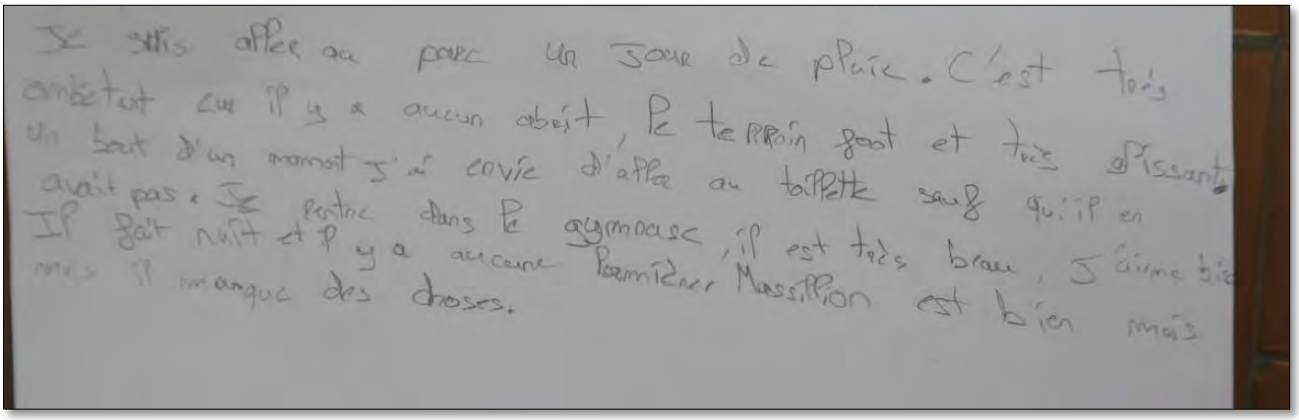


Photographie par Genre et Ville, 2020

Dans l'après-midi, nous avons procédé à la disposition au sol de grandes feuilles de papier sur lesquelles étaient imprimés des morceaux du site du parc Massillon. Ainsi, élèves et adultes ont joué ensemble. Il s'agissait d'un assemblage de type puzzle, pour familiariser les enfants avec l'espace du parc à une échelle réduite, dont l'objectif premier était de trouver ses repères géographiques, indiquer les activités que l'on pratique dans le parc à l'aide du

dessin et du collage de post-it. De la même manière que pour les deux premiers ateliers avec les adultes à la Fabrique Massillon, nous avons divisé l'activité entre « usages » et « désirs ». Nous avons demandé donc aux élèves de réfléchir par écrit et dessin à leurs usages du parc dans le présent.

Image 33 : Exemple des observations des élèves



Photographie : Genre et Ville, 2020

« Je suis allée au parc un jour de pluie. C'est très embêtant, car il n'y a aucun abri, le terrain de foot est très glissant. Au bout d'un moment j'avais envie d'aller aux toilettes sauf qu'il n'y en avait pas. Je rentre dans le gymnase, il est très beau. Il fait nuit et il n'y a aucune lumière. Massillon est bien, mais il manque des choses. »

« J'aime bien le parc, j'y vais avec mes copines, mais quand il fait nuit il n'y a pas l'éclairage »

« Je vais au parc pour jouer au foot avec mes amis. »

Retranscription des observations des élèves. (Custodi 2020)

En général, les enfants, les filles comme les garçons, aiment le parc et soulèvent l'attention sur le manque des jeux diversifiés, de la place pour courir, des bancs. À souligner que la position du terrain de foot est perçue comme un obstacle, qui sépare en deux le parc en empêchant la traversée.

Après-midi : marche sensible - 15h30-17h

La marche sensible effectuée avec les adolescent·es a suivi le même protocole que la marche sensible de décembre avec les adultes. Les objectifs de la marche sont les mêmes que pour les adultes. En plus, c'était l'occasion pour observer les déplacements des filles et de garçons, leurs différences et spécificités. Les deux parcours effectués sont différents de celui de la marche des adultes. Dans leur globalité, les deux parcours visent à donner une vision complète du parc, afin d'avoir un avis des élèves sur l'ensemble. Nous avons pu faire 2 groupes de 7 élèves chacun : le groupe du parcours (1) comptait 2 filles et 5 garçons, le groupe du parcours (2) comptait 3 filles et 4 garçons. Chaque groupe compte aussi 3 adultes

pour assurer l'encadrement, tout en gardant le principe immersif de la marche sensible, c'est pourquoi les adultes ont participé avec le choix d'une *persona*. Pendant toute la marche, il y a eu une division physique nette entre filles et garçons. Les garçons marchaient souvent plus vite, à l'avant du groupe, et dans l'exploration du parc, ils allaient plus loin que les filles. Les *personae* choisies :

- Femme nouvelle arrivante étrangère 25 ans
- Femme 35 ans en fauteuil roulant
- Emma femme 18 ans étudiante, première fois qu'elle vient au parc
- Homme 30 ans, coach sportif qui connaît l'endroit
- Enzo homme 18 ans, ne connaît pas trop l'endroit, deux mois qu'il est au Havre
- Lucas 40 ans, marié depuis 20 ans, avec 5 enfants, depuis 10 ans au Havre il connaît Massillon, il travaille à Total
- Jérôme 25 ans, aime le parc
- Vladimir Puteaux, Premier ministre russe, en visite au Havre
- Joachim 18 ans chômeur, connaît bien Massillon
- Petit garçon de 10 qui ne connaît pas le parc
- Allemand de 39 ans en voyage touristique
- Camille, étudiante en droit
- Alex Rumen, habite le quartier

Pendant la marche à l'aveugle, il y avait 4 garçons et 3 filles : c'était donc plus facile pour les garçons de se diviser en deux couples, tandis que les filles ont choisi de rester à trois, les deux accompagnaient une troisième en se tenant par le bras. Les garçons de leur côté n'ont pas pris leurs copains par le bras, ils ne se sont même pas touchés, ils ont préféré lui parler : « Fais un pas à gauche — attention à droite il y a de l'eau, monte la marche », etc. Les filles ont assumé une pratique de prise en charge d'autrui, typique des rôles traditionnellement assignés aux femmes : 2 aux yeux ouverts et 1 seule accompagnée, les yeux fermés, au centre. Cette pratique beaucoup plus sécurisée visait à ne pas mettre l'autre — ni se mettre — en danger physique, mais en même temps cela pouvait être une façon de se distinguer de la pratique des garçons. La vitesse des filles était aussi plus douce, elles n'ont pas fait explorer des zones plus « dangereuses » à leurs copines aux yeux fermés, tandis que les garçons sont partis vite loin, « à l'aventure ».

6.3.B LE RENDU FINAL DU RAPPORT : LA MÉTHODE DE GENRE ET VILLE POUR L'URBANISME FÉMINISTE

> « Il faut se rappeler surtout que dans ce type de contexte expérimental il est nécessaire de savoir sortir d'un cadre établi pour faire du jazz : c'est-à-dire une improvisation harmonieuse et consciente, bienveillante, mais rigoureuse. »
>
> Rapport final pour la préfiguration genrée du parc Massillon au Havre, mai 2020, p. 14.

Le rapport final, livré en mai 2020, se composait de la restitution des ateliers, des comptages, des marches, et d'une dernière partie brièvement orientée vers les possibles axes de conception. Dès le travail des ateliers, il y a eu une posture de co-conception, la parole des habitant·es a été récoltée sans attentes ou idées préconçues, de manière bienveillante et fluide. En accompagnant la réflexion sur l'aménagement du parc, nous avons veillé à guider les participant·es vers une compréhension plus profonde sur le genre, en montrant l'amplitude et la transversalité du genre, en passant par la différenciation des agrès de musculation jusqu'à la prise en compte des activités ludiques pour adultes. Nous avons ainsi fait un travail d'infusion/sensibilisation en même temps que nous faisions remonter les exigences genrées, comme l'importance des toilettes dans le parc.

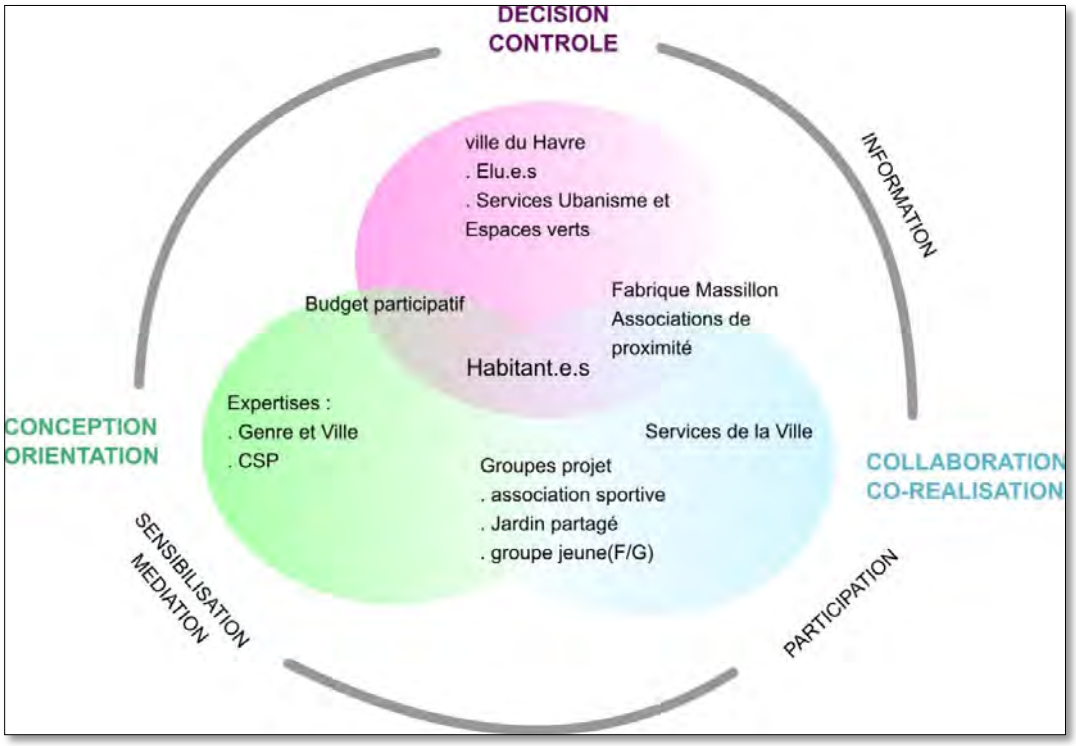
Ce rapport correspondait au besoin de la ville d'avoir une analyse genrée. En plus, nous avons imaginé des lignes guide pour la préconisation à venir, en gardant un point de vue genré. Ainsi, nous avons pris l'habitude de parler de « préconisation genrée ». Cette formulation indique une approche genrée dans la conception du projet, non seulement une analyse genrée de l'espace ; l'objectif final restant la réalisation d'un espace inclusif et non-genré.

Le parc bénéficie d'un traitement très varié des surfaces et, malgré leur obsolescence, cette diversification est fonctionnelle pour créer des micro-espaces de tranquillité pour les femmes et les jeunes filles, sans qu'elles soient sollicitées et soumises aux regards des autres en permanence. La possibilité de créer des espaces de ce type est nécessaire et il faut l'intégrer à une identification des trajectoires principales. Il faudra veiller à que ces dernières soient par contre lumineuses et visibles : voir et être vu·es reste essentiel pour les déplacements obligatoires, tandis que la présence d'espaces différenciés, plus ou moins grands, plus au moins à l'abri des regards, augmente la possibilité de choix des femmes à s'isoler des hommes et de leurs regards si elles le souhaitent.

L'égalité entre les femmes et les hommes a été identifiée comme une priorité pour la mairie du Havre. En effet, nous avons remarqué un intérêt manifeste pour le genre auprès des interviewé·es, avec une réflexion qui revenait régulièrement : *« les villes n'ont pas été*

forcément pensé par des femmes ou des personnes qui utilisent une poussette ou avec des enfants ou des personnes en situation de handicap... les trottoirs, la manière dont sont aménagées les rues en générale ».

Schéma 15 : Interrelations et gouvernance du projet de rénovation du parc Massillon



Diagnostic genré du parc Massillon — rapport final, Genre et Ville 2020, p. 52

Selon Genre et Ville, ce sujet nécessite une approche holistique au sein de la ville. Nous avons donc proposé les préconisations suivantes :

- Tous les services de la ville doivent être impliqués et sensibilisés pour garantir compréhension et continuité, car l'approche « genre » est parfois incomprise, voire vécue comme une contrainte ;
- Les actions doivent s'inscrire dans la durée, auprès de tous·tes, de façon homogène, et doivent poser des indicateurs pour mesurer les résultats, notamment sur la mixité à tous les niveaux.

Les indicateurs genrés pour une conception plus inclusive ont été formalisés dans le rapport :

- Mixité d'usage
- Mixité de genre
- Manutention des aménagements
- Présence des toilettes
- Présence des bancs
- Parcours et ambiances lumineuses différenciées

- Attention aux déplacements
- Mobilité douce

6.4 Conclusion de chapitre : le design des espaces urbains entre neutralité et pluralité

Les projets détaillés dans le présent chapitre documentent les différentes approches et détails d'approfondissement qu'un projet d'architecture urbaine peut avoir, ainsi que leur évolution dans le temps, en fonction de l'incrémentation en termes de conscience de genre. Cette conclusion repose sur trois questions clefs :

Pouvons-nous déterminer des critères de conception uniquement genrés ?[155]

Tous les projets possèdent des caractéristiques communes, tant d'un point de vue idéologique, que d'un point de vue opératoire. Cependant, ces constantes que j'ai pu repérer et qui constituent *de facto* des critères genrés ne sont pas uniquement genrés, si on les prend isolément. Pour que les critères de conception soient genrés, c'est-à-dire attentifs aux questions de discrimination d'usage que l'on peut subir en fonction du genre, le cadre doit être clairement posé. Nous l'avons vu, le cadre est encore en version expérimentale, et les blocages idéologiques et matériels sont nombreux.

Pouvons-nous déterminer comment le genre opère en tant que critère de qualité d'un espace ?

En suivant l'évolution de ces projets, on remarque que certaines idées de projet et d'analyse surgissent, se développent et se répandent, en créant un cadre de plus en plus formalisé, qui a le mérite d'être plus clair et reproductible. Pour une analyse spatiale et genrée le plus possible scientifique, des indicateurs sont proposés dans plusieurs projets. Il s'agit d'éléments du contexte et du projet, qui peuvent donner des critères pour évaluer la qualité d'un espace, ou encore être utilisés en amont pour une projection temporelle des potentielles ambiances d'un espace donné.

Existe-t-il un résultat esthétique qui contribue au changement du paradigme socioculturel, orienté vers une construction plus solidaire, inclusive et égalitaire ?

Cette question concerne tout d'abord les projets en soi : qu'est-ce donc qu'une esthétique genrée au finale ? Existe-t-elle ? Les résultats esthétiques et formels des projets analysés donnent une idée de ce que pourrait un jour être une architecture urbaine inclusive.

[155] À titre d'exemple, il y a des critères de conception qui sont uniquement pour les PMR (personnes à mobilité réduite). D'autres critères de conception peuvent répondre aux besoins routiers, comme la largeur de la chaussée, ou la distance entre deux bâtiments, ou les critères d'éclairage d'une pièce (rapport entre surface vitrée et surface opaque).

Parmi ces résultats, on souligne la nouveauté d'une approche quotidienne au chantier, l'implication des habitant·es, ce qui participe à une proposition une esthétique différente, entre ouverture, opacité et entre-deux.

6.4.A LES CONSTANTES

> « Il faut faire un projet qui s'écrit en marchant, loin du cadre figé qui fait encore foi aujourd'hui. »
>
> Entretien avec Mme M. 25 avril 2018.

Acceptation d'un **cadre méthodologique incomplet et contradictoire**, utilisation de la **marche à pied** comme élément fondamental pour apprécier physiquement et esthétiquement l'espace, **vocabulaire de l'affection et du sentiment**. Telles sont les constantes que l'on retrouve dans tous les projets d'architecture urbaine genrée.

UN CADRE INNOVANT ET CONTRADICTOIRE

Tout d'abord il est nécessaire de souligner le caractère innovant de ce type de projet urbain qui choisit de mettre en exergue le genre. Quand je suis allée interviewer Mme L., cheffe de l'agence des études architecturales et techniques de la DVD[156] à la Mairie de Paris[157], elle s'est directement confiée sur le fonctionnement inhabituel du projet des Sept places qui a mis en place deux maîtrises d'œuvre. La première, MO1, consacrée à l'infrastructure, au sol et aux feux « *tout ce qui est le dur* », etc. La deuxième, MO2 (appelée la maîtrise d'usages) consacrée aux usages, principalement le mobilier et la caractérisation des différents modes d'occuper l'espace. C'est la première fois, explique Mme L., « *qu'on prend en compte ça de manière si formelle, avant c'était une chose implicite dans la mission de maître d'œuvre. C'est une manière de mettre en relief ces aspects* » (entretien avec Mme L. 18 avril 2018).

Ce qui découle de cette nouveauté d'approche est une méthode expérimentale, hétéroclite, suivant des théories et des idéologies qui veulent s'affranchir d'un discours dominant jugé trop étroit pour pouvoir accueillir les nouveautés formelles et conceptuelles. La tentative de trouver un cadre d'action rigoureux et clair se perd dans l'ambition difficile de casser l'ancien cadre, tout en en reformulant un nouveau en même temps. Dans cette simultanéité, il semble se produire une contradiction, similaire à celle qui se produit dans le langage. Le processus de déconstruction des féminismes et du queer implique une réinvention structurelle des méthodes et des langages, mais le temps d'adaptation au changement implique également une période dans laquelle l'action va se servir des structures sémantiques déjà

[156] Direction de la Voirie et des Déplacements.
[157] Son service avait pour mission de conduire les opérations pour les sept places (maîtrise d'ouvrage) et la maîtrise d'œuvre pour quatre places (Panthéon, Gambetta, Fêtes et Nation).

existantes, et c'est vrai pour la langue autant que pour la production de l'espace. De plus, il y a une contradiction intrinsèque à la production de l'espace public, qui a pour vocation idéale de contenir et accueillir tous les profils humains (la soi-disant neutralité), mais qui dans le fait reste sectaire. **Être avec la contradiction, accepter la sensation d'être en train de bricoler sans jamais être sûr·es du résultat, c'est la constante n°1 de ce type de projet.**

C'est une contradiction présente dans les différents objectifs de chaque partie prenante par exemple. Pour les services techniques, l'objectif principal de cette deuxième MO2 était surtout d'animer des ateliers, de faire des groupes de co-conception, de passer du temps dans les différentes saisons pour observer ce que les personnes faisaient, comment elles le faisaient, etc. Pour les personnes impliquées dans les associations féministes qui relèvent le défi de s'occuper de genre, l'objectif principal était de faire de la sensibilisation et de l'infusion. La volonté de casser les codes de genre dans les usages et retomber toujours sur des analyses spatiales empreintes de stéréotypes de genre est contradictoire. Nous l'avons vu dans la gestion de la MO2 de place de la Bastille, dans les choix des agrès à place de Fêtes, dans la symbolique de place de la Nation.

L'APPROCHE PAR LA MARCHE

Ensuite, il y a la question de l'approche au terrain, de comment produire les informations sensibles, quantitatives et qualitatives, nécessaires pour entamer la phase de co-conception du projet. À Bologne, il y a eu des explorations à pied, toutes les places parisiennes ont fait l'objet de marches exploratoires, au Havre il y a eu le dispositif de marche sensible.

La marche est un outil à objectifs multiples : elle sert à collecter des données sensibles, pour donner un sens d'implication fort aux participant·es, pour entamer le dialogue et la co-conception, pour développer la composante artistique et esthétique du projet. **La marche, sous plusieurs formes, et la rencontre, avec l'écoute active des habitant·es, c'est la deuxième constante de ce type de projets.** Par ailleurs, le prochain chapitre dédié à la militance urbaine est entièrement axé sur les approches par la marche.

UN VOCABULAIRE DE L'AFFECTION

Enfin, pour travailler les aspects esthétiques des projets, il ressort l'utilisation d'un vocabulaire spécifique. On parle de douceur des espaces, d'accueil, de prendre soin de l'espace et des habitant·es. **La troisième constante est cette revendication d'un**

vocabulaire doux et accueillant, tendre et aimant. À la place des Fêtes, le projet très sophistiqué de Bernard Huet est jugé comme manquant de douceur, d'accueil, d'usage : « *On garde le dessin et on lui donne une petite couche de douceur qu'il n'a pas, parce qu'aujourd'hui c'est que du pavé* » (entretien avec Mme L.). À la place du Panthéon, on pense aux moments de décontraction, pour donner aux passant·es des assises confortables, pour se détendre physiquement et mentalement.

6.4.c Les blocages

Mis à part le constat qu'une évolution et une sensibilité accrue sur le sujet sont visibles dans tous les projets, il reste important de relever les blocages qui surgissent encore.

Les ressources

> « Donc on est très heureux, mais pas très riches, il y a tout un temps de travail qui n'est pas payé. »
>
> Mme M. architecte, entretien 25 avril 2018

Les ressources humaines et financières allouées à ce type d'expérimentation restent encore insignifiantes pour pouvoir marquer véritablement une différence avec des procédures plus traditionnelles. La vocation d'infusion des questions de genre dans tous les projets provoque malgré tout une dispersion d'énergies et une dilution des concepts *gender care* en des toutes petites traces parsemées ici et là. Cela rend difficile la collecte des données qualitatives et quantitatives, puisque chaque projet est un écosystème en soi, et si nous avons des ressentis sur un lieu, en termes de sécurité par exemple, il n'est pas systémique que tous les lieux similaires provoqueront le même ressenti et donc besoin du même traitement.

Plusieurs architectes du projet Sept places dénoncent, lors des entretiens, que la ville avec le système de MO1 et MO2 « *n'est pas allée jusqu'au bout* » (Mme M., entretien avril 2018). Selon elleux, « *le marché public est mal fait : dans cette logique de flexibilité, d'invention, d'incertitude, on devrait avoir un autre cadre, et aujourd'hui nous notre problème c'est qu'on est toujours dans un cadre de maîtrise d'œuvre, où on a un programme rigide dès le départ et qui après change forcément* » (Mme I., entretien avril 2018). Trop de contraintes techniques et peu de souplesse dans les pièces du marché ont eu comme résultats que les équipes ont eu des charges pour lesquelles elles n'ont pas été payées, comme les aspects de recherche sur le genre, l'autoformation et les enquêtes préalables auprès des habitant·es. Le ressenti général, c'est que « *penser la ville avec toutes ces problématiques c'est formidable, mais il faut être conséquent avec les architectes, il faut le payer pour leur travail* » (Mme M., entretien avril 2018).

Le décalage entre institution et innovation

> « Il faut faire un projet soit qui s'écrit en marchant, soit autre chose, mais surtout pas le cadre figé d'aujourd'hui : on a un cadre figé, mais on fait des choses totalement souples. »

Mme M. architecte, entretien 25 avril 2018

Le manque de ressources suffisantes est le résultat d'un décalage conceptuel entre les institutions, qui pourtant essayent tant bien que mal de financer certains projets pilotes comme Bolognina Est, les Sept places ou le parc Massillon, et les équipes commanditées, auxquelles on demande d'intégrer les questions de genre à des projets déjà en grande partie structurés par les services internes des villes.

En tant que cheffe de projet pour la place des Fêtes, Mme L. confirme que le service Grand projet du DVD avait bien son propre projet en interne. En effet, le projet Sept places reste un dispositif assez étrange parce qu'il y avait une maîtrise d'œuvre en interne des services de la ville de Paris, cela veut dire que le dessin de l'espace public était figé, mais en même temps il y a eu une demande auprès des collectifs pour qu'ils apportent leurs méthodologies innovantes dans ce procès de conception déjà institué.

Le malaise des architectes face aux choix formels des services par exemple découle de ce décalage entre un projet fait en amont et des enquêtes auprès des habitant·es faites après, qui ont de fait montré que certains choix étaient inadaptés. De plus, il y avait une équipe interne au DVD par place, ce qui fait que sur certaines places iels étaient plus disponibles pour prendre en compte les changements proposés par les collectifs, et d'autres où une forte rigidité conceptuelle bloquait le dialogue.

Dans l'optique des équipes spécialisées dans le genre, Mme P. m'a expliqué que parmi leurs objectifs, elles étaient en train de travailler sur la notion de ville « incluante », et qu'il était nécessaire de prendre en compte les exclusions, à travers une démarche intellectuelle à faire. Elle est également frustrée qu'avec les collectifs et la ville de Paris elles n'arrivent pas à se faire entendre : « *Il n'y a que M A et Mme Z qui arrivent à nous suivre, pour le reste c'est impossible de parler* » (Mme P., entretien avril 2018).

Le problème de la séparation entre MO1 et MO2 implique aussi la question des espaces éphémères, mais pour les collectifs une expérimentation éphémère a un temps qui varie entre 3 et 5 ans en général, pour avoir des données. En revanche, pour un·e élu·e, c'est important d'avoir des résultats jour le jour. Les collectifs ont ressenti une forte pression sur une production de résultats intermédiaires, quand le projet participatif n'avait pas encore suffisamment mûri. Cela découle du fait que, du point de vue politique, il fallait chercher l'adhésion du grand public, mais selon les collectifs c'était très difficile, car MO1 et MO2 se sont rencontrées très rarement, voire jamais.

Les risques idéologiques

> « Notre travail aujourd'hui serait de savoir comment on arrive quelque part à obliger les chefs de projet, les MO1, à cocher la case du genre »
>
> Mme P, urbaniste (Genre et Ville), entretien le 17 avril 2018.

Imposition des critères

Face à l'opposition idéologique, les groupes d'aménagement qui prennent en compte le genre ont une réponse plutôt facile et — là aussi — contradictoire. Pour faire en sorte que les changements aillent plus vite, il est souvent conseillé de passer par l'imposition, rendre obligatoire l'analyse genrée. Cela est le constat le plus marquant de la volonté de changer de mentalité, de changer les règles et de les normaliser. Mais comment lire le problème de la normativité tout court dans un projet d'architecture urbaine ?

Selon Genre et Ville, il s'agit d'un impensé politique depuis 20 ans, puisque le sujet est encore perçu comme polémique, comme s'il s'agissait d'une question de légitimité des uns *contre* les autres, comme une guerre dans les espaces qui ne peuvent pas être pensés pour toutes et tous.

Globalement, selon l'architecte M A. qui a rédigé le cahier des charges pour les Sept places, les équipes qui se pensent être à la pointe étaient en fait très en retard sur les questions de genre, d'inclusion des habitant·es, même sur les questions d'ergonomie. Selon lui, la seule manière de changer les choses est de faire de l'expérimentation et de la réalité de terrain en groupes, auprès des architectes en les obligeant à travailler sur la question des espaces mixtes et genrés. L'idée d'accompagner les services techniques, comme pour les Sept places, est fondamentale. En 3 ans, il peut être affirmé que les ingénieur·es et architectes de la ville ont changé d'attitude face au genre, malgré le fait que quelque résistance perdure. Ensuite, M A. a évoqué une formation professionnelle obligatoire pour les architectes avec des cursus dédiés à ces thématiques. Il a également estimé nécessaire de créer des groupes de travail au niveau parlementaire et à certaines échelles pour que ces questions-là entrent dans les règles. Dans les administrations publiques, il faudrait créer des postes pour des personnes qui se situent à l'entre-deux entre le politique, les services techniques et les créateur·rices, et qui gardent ce savoir et cette transmission de la question de genre.

Selon l'architecte de place des Fêtes, Mme I., il serait intéressant de travailler avec le conseil de la nuit, les conseils de jeunesse et des sports, etc., dans une optique d'infusion systémique et structurée. Étant un sujet transversal, il faudrait selon elle mettre des référent·es dans chaque direction.

LES « ERREURS » DE REPRÉSENTATION

> « Est-ce que j'ai besoin d'être un tigre pour parler de la cause animale… finalement toi en tant qu'homme tu ne peux pas être autant expert que moi ? Ça c'était aussi parmi les choses qui m'avaient questionné : est-ce que vraiment quand on parle de genre c'est les femmes, qui doivent parler au nom des femmes, pour se défendre en tant que femmes ? Non ! J'avais envie de parler des hommes, je disais toujours ça pour renverser… ! »
>
> Mme I, architecte, entretien le 26 avril 2018.

La catégorisation par types humains crée le souci d'une cristallisation et stéreotypisation desdits types. Place de la Bastille en est à nouveau l'exemple le plus marquant, avec les femmes identifiées comme mères, les jeunes garçons comme les seuls utilisateurs du parc sportif, etc. On retrouve des typologies dans le projet de Bolognina Est, avec une caractérisation par sexe et race, et une facilité d'association entre les femmes d'origine étrangère et le rôle de cuisinières, dans une idée de la rencontre entre le folklore étranger et les traditions italiennes.

L'architecte Mme I. a essayé de comprendre de manière intuitive le genre, à titre personnel, et elle reconnaît effectivement qu'il y a des codes intégrés en tant que femme, et que donc il y a des moments où en tant que femme elle ne parcourt pas l'espace public de la même manière qu'un homme. Mais elle s'est dite fâchée que, dans son équipe, on lui ait adossé le rôle d'experte dans la question de genre juste parce qu'elle est une femme. Elle avait l'impression d'être un objet d'étude en tant que tel : « *Parce que j'étais une femme on me demandait une sorte de parole de légitimation de ce que et comment d'autres femmes faisaient dans l'espace public. Mais j'étais embêtée d'approcher le genre comme ça* ». (Mme I., entretien avril 2018).

Cette insouciance à l'égard de la prise en compte du genre est problématique et témoigne à mon avis de la méconnaissance du sujet, mais aussi de l'irritation qu'il soulève. Elle empêche aux collectifs d'être vraiment légitimes et de reconnaître des situations sexistes quand elles se présentent, comme le simple fait de déléguer à une femme l'entretien, par exemple.

6.4.B LES INDICATEURS

LES TYPES HUMAINS ET LES TEMPORALITÉS

Malgré les risques d'une différenciation par types humains qu'on vient d'évoquer, force est de constater que le premier indicateur qui s'est inscrit de façon assez intuitive dès les tout premiers projets, sans être forcément identifié comme tel, est en lien avec les différents profils humains qui vivent les espaces urbains, en partant du constat de la différence d'usage selon les caractéristiques de chaque profil (travailleur·euse salarié·e, soignant·e, agent·e de ménage ou d'entretien, etc.)

Les types humains sont une idée basée sur l'analyse des profils humains, sur comment appréhender l'espace pour proposer de la conception urbaine réceptive, en multipliant les standards de référence. Il est impossible de prendre en compte à chaque fois la globalité des profils qui sont susceptibles d'habiter un espace public, quand et pour combien de temps. Il est néanmoins possible de se concentrer sur des types précis, qui vont opérer justement comme les indicateurs d'un espace inclusif et accueillant.

Par exemple, une femme qui s'assoit seule sur un banc pour plus de 10 minutes peut être un indicateur de sécurité. À cela, il faut rajouter la variable temporelle, car la sécurité d'un même espace varie entre le jour et la nuit.

La présence exclusive d'hommes dans un bar est un autre indicateur pour la sécurité, qui indiquera qu'un lieu n'est pas complètement accessible aux femmes.

Une femme âgée, ou en situation de handicap, pourra également être prise en compte en amont du projet, pour intégrer des réflexions à l'intersection entre le validisme et le genre.

La présence de femmes en tout genre, voilées, qui font du sport, adolescentes, reste un focus important lors des comptages, mais arriver à différencier des activités et donc des typologies reste important pour la conception d'un côté et l'évaluation de réussite d'un projet de l'autre côté.

Il est pertinent de faire une association avec les types humains évoqués par Georg Simmel, la multiplication « naturelle » des nouveaux types humains au fur et à mesure que la ville se transforme (Simmel [1903] 1990; Jonas et Weidmann 2006; Pinotti 2009). Déjà avec le développement de la vie métropolitaine, Georg Simmel avait identifié l'homme blasé et la prostituée comme deux des figures les plus marquantes du nouveau modèle urbain. De nos jours, les agent·es d'entretien, les cyclistes, les personnes à mobilité réduite et d'autres types humains encore à définir pourraient aider à garder une vision globale et à jour des changements sociaux se déroulant dans l'espace urbain. Lors des marches sensibles, Genre et

Ville propose des *personae*, et les personnes choisissent librement quelle *persona* iels veulent incarner. Souvent il s'agit de petites filles, des femmes âgées, ou de personnes avec des invalidités (mobilité réduite, non ou mal voyant·es, sourd·es, etc.)

LA VALEUR ESTHÉTIQUE

Pour qu'un espace soit accueillant, accessible et inclusif, un critère important est l'appréciation esthétique. Au-delà des goûts individuels, un espace est indubitablement plus agréable à vivre s'il bénéficie d'une gestion des espaces dans le temps. **La maintenance et l'entretien favorisent la mixité puisque des espaces et équipements entretenus facilitent le maintien des usages, évitent les usages détournés ou mésusages, permettent une appropriation de l'espace dans la durée.**

Dans un aménagement, on peut associer la beauté à la propreté, et la laideur à la saleté, et cela au-delà du style, de la forme et du projet. C'est valable pour un bord d'autoroute comme pour la place d'un marché. Malheureusement, des types humains sont associés à la laideur, comme les SDF[158]. Et un urbanisme engagé et féministe se doit de prendre en charge les aspects de gestion humaine des sans-abri, avec le recours aux foyers et aux associations, et leur donner un espace dans la conception, en plus de l'inscription dans la budgétisation genrée. De plus, ces lieux sont souvent des espaces de créativité, où l'expression artistique est valorisée pour créer du lien et une (re)connexion entre soi, les autres et le monde. Les expositions de photographies, les ateliers manuels (peinture, macramé, couture, etc.) les cercles de parole, sont tout autant des formes de partage essentielles à prendre en compte dans un projet d'architecture urbaine genrée.

La possibilité de laisser un espace se construire par ses habitant·es est un choix esthétique et politique généralement adopté dans les projets genrés. Un suivi fait par des réunions de concertation, avec des facilitateur·rices sensibles aux questions de genre, permet d'activer un tissu d'habitant·es sensibilisé·es à leur tour.

Parmi les aspects esthétiques, j'inscris également les formes du langage, précisément pour leur valeur expressive, qui est souvent visuel lors d'un projet d'architecture urbaine. **Un indicateur du degré de conscience de genre, ou encore de la réussite d'un projet est la présence d'une communication inclusive y compris dans les supports de communication du projet** : les panneaux de place de la Bastille montrent bien le cas d'un échec dans ce sens.

[158] Personnes SDF : sans domicile fixe.

6.4.d Les résultats

> « Quand on invente une nouvelle façon de faire le projet, on invente un nouveau cadre et une nouvelle complexité, que seul·es des chef·fes d'orchestre dont c'est le métier peuvent gérer. »
>
> Mme M. architecte, entretien 25 avril 2018

Les temps d'intégration d'une sensibilité genrée

Les femmes impliquées dans les processus analysés m'ont confié à plusieurs reprises ne pas se sentir discriminées en tant que femmes, ni dans leur vie personnelle, ni dans leurs équipes, en soulignant aussi souvent comment les équipes sont constituées en grande partie de femmes (cheffes de service, cheffes de maîtrise d'ouvrage et d'œuvre). Elles reconnaissent toutefois qu'après avoir participé à ces projets, elles regardent les espaces publics avec un autre œil. Elles ont pris l'habitude de s'interroger sur les lieux et sur ce qui donne envie d'y rester ou pas. Après le sentiment de sécurité, elles prennent en compte davantage ce qui relève du confort et de l'esthétique, pas seulement l'apparat fonctionnel et la propreté.

En général, ce qu'on peut relever des observations, c'est que les lieux moins bien conçus, comme les culs-de-sac par exemple, sont très vite accaparés par les mésusages. La conception attentive au genre participe à l'objectif de qualité spatiale plus favorable aux gens ordinaires et à tous les publics considérés comme fragiles (femmes, personnes âgées, minorités sexuelles persécutées, etc.). Les lieux ainsi conçus sont plus attractifs pour tout le monde, avec un fort taux de fréquentation.

À côté de cela, tout le personnel technique, femmes et hommes, estime nécessaire la formation et l'éducation des jeunes sur les questions de genre dans l'espace public. Le protocole de gestion d'un urbanisme participatif genré — et pour autant dans les deux cas on parle de personnes qui se définissent comme féministes — est en effet encore flou, car il n'existe pas de paramètres et de critères communs qui seraient utilisés par une pluralité d'associations.

Concertation, participation ou co-conception ?

Le temps d'étude et d'analyse *in situ* est indispensable à la compréhension du territoire à ses différentes échelles. Il permet de mettre en lumière les sources d'inégalités, de pointer les actions, situations, aménagements qui produisent de la mixité et de l'égalité ou au contraire discriminent, de comprendre les dynamiques d'un quartier, de faire un inventaire des

équipements disponibles ou manquants, d'analyser les usages par genre et âge, d'observer quels territoires sont occupés ou déserts.

Ce temps d'étude nous permet de croiser des données sociales, économiques, urbaines. Il nous permet surtout de créer des données aujourd'hui inexistantes sur les usages liés aux normes de genre sur un territoire donné. Les entretiens nous offrent quant à eux une vision située du territoire. Cette approche qualitative complète nos observations et nous permet aussi lors des entretiens de diffuser l'approche genrée auprès des professionnel·les et des publics associatifs.

Les méthodes genrées ressemblent plus à des solutions issues de l'engagement militant qu'aux contenus d'une formation professionnelle, plus à des *happenings* qu'à des ateliers participatifs. Les résultats sont strictement esthétiques et sensibles, non mesurables, et pourtant porteurs d'une fédération humaine et émotionnelle des personnes qui ont participé.

L'APPROCHE SENSIBLE VS L'APPROCHE SÉCURITAIRE

Pouvoir penser une approche sensible, tout en essayant de ne pas tomber dans l'essentialisme, est une expérimentation nécessaire pour tenter d'aller au-delà des technicismes et des normes dans tous les aspects de l'aménagement.

Une solution qui a été adoptée pour la place du Panthéon est la récupération des bords de trottoir historiques en pierre. Cet élément répond à plusieurs cases : charge symbolique, recyclage, anti-gaspillage, design innovant et intelligent. En un mot, c'est du soin pour la ville, l'attention et le *care* provenant des tâches attribuées aux femmes.

Pour les aspects sécuritaires, en plus de l'idée que l'éclairage est important, il y a également le concept d'espaces cachés. M P décrit comme cela les choix de projet pour place de la Nation : « *Dans cette même idée [d'éclairer pour sécuriser], il y avait aussi la volonté de dégager l'espace de façon à ne pas être prises par surprise par quelqu'un de caché, de mettre des bancs pour habiter l'espace librement. Bref, que la place devienne ludique et que les enfants s'y invitent aussi* » (M P, entretien le ???). Or, parfois l'espace complètement dégagé est autant insécurisant qu'un espace sombre, parce qu'il n'y a plus aucune intimité.

VERS UNE ESTHÉTIQUE FÉMINISTE ?

Sur la question de l'approche féministe à la production de l'espace, il est probablement important de privilégier davantage une vue d'ensemble, plutôt que les particularismes d'un mouvement si hétérogène qu'il est souvent décliné au pluriel (« les féminismes »). Si c'est

vrai que cette caractéristique plurielle est la clef de l'anti-essentialisme et de l'identité non identitaire du ou des féminisme·s, concevoir l'espace public requiert la capacité de voir ce qui unit, relie et connecte, parce qu'il s'agit de la nécessité de permettre et valoriser le libre déplacement des personnes et des idées incarnées dans les personnes mêmes qui les performent, pendent qu'elles se déplacent librement dans un espace qui ne les repousse pas.

Le choix de l'architecte-urbaniste féministe sera-t-il différent de celui d'un·e professionnel·le non-féministe ? Dans le cas où il faudrait choisir un type de poignée d'une porte, un matériel d'isolation d'une façade ou les revêtements d'une chaussée urbaine, ou le plan d'aménagement d'un quartier ?

Nous avons vu au début qu'aucun espace n'est neutre, tout comme aucun choix n'est neutre ; et une poignée de porte peut être féministe, si la production qui est derrière cette poignée respecte un marché économique durable et solidaire qui n'exploite pas les ouvrier·ères… plus qu'une esthétique « *rainbow* » pensée par une multinationale qui se réinvente LGBTQI+ *friendly* et qui pose une alerte de *pink washing*.

La production d'espace doit répondre avant tout à la question « pour qui », mais le pourquoi et le comment sont aussi des questions entrelacées : du côté des genres opprimés, du côté des personnes opprimées, du côté des matériaux durables, du côté des ressources exploitées, du côté de l'environnement, du côté d'une décolonialité à atteindre… tout ça dans une poignée de porte.

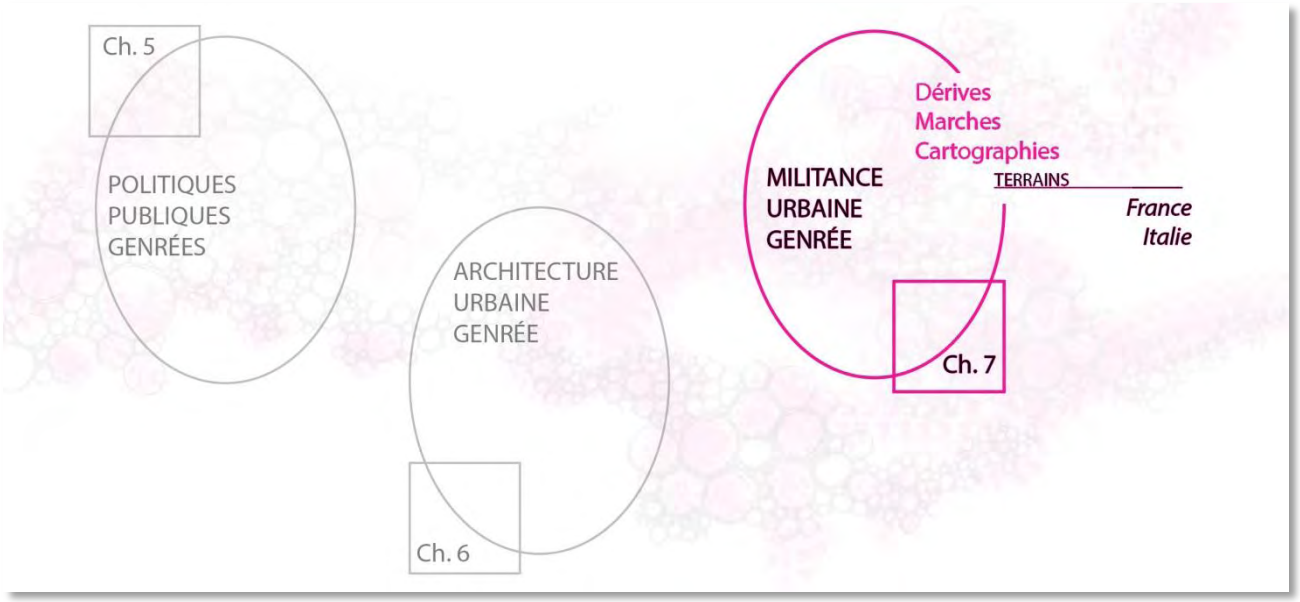
Pour faciliter le dialogue entre des mondes, à la rencontre de et pas à l'encontre de, un·e professionnel·le de la production d'espace féministe, intersectionnelle, transféministe et écologiste, assumera une conscience politique transversale, comme c'est le cas des plusieurs nouvelles associations et collectifs d'architecture féministe, et ne se contentera pas de rester dans la position privilégiée de bras armé d'équerres et pinceaux de l'industrie du bâti.

Par exemple à la place du Panthéon, pour que l'espace proposé soit le plus accueillant possible, le choix des formes de mobilier urbain a été le moins classique possible. En effet, l'idée d'appropriation de l'espace est ici pensée pour que chacun·e puisse interpréter le mobilier, en l'utilisant comme une assise, un banc ou une table. L'impression de répétition d'éléments identifiables disparaît au profit d'une « neutralité » de la forme et d'une abondance de modèles.

CHAPITRE 7

MILITANCE URBAINE GENRÉE

Schéma 16 : Les trois axes d'analyse, avec un curseur sur Militance Urbaine Genrée



(Custodi 2022)

Cette partie regroupe un spectre d'actions qui ont un caractère d'engagement militant prépondérant dans leur conceptualisation, tout en restant en lien avec les milieux professionnel, institutionnel et académique. C'est en effet justement dans les plis de ces systèmes que l'on trouve une marge d'action plus libre, qui opère comme un pont entre le *mainstreaming* et les pensées radicales : la **militance urbaine genrée**.

J'ai repéré la marche comme élément unifiant, qui permet d'explorer l'espace sous plusieurs angles à la fois : sous l'angle esthétique, pour sa nature sensible et sa capacité d'appréciation du paysage, des formes et des volumes ; sous l'angle socioculturel, grâce aux rencontres que la marche à pied permet, aux relations aux autres, de manière hasardeuse dans une dimension hors cadre. D'abord, je rappelle brièvement les origines du dispositif de la dérive, un type de marche qui, loin d'être un atout féministe, a fait son chemin dans les domaines de l'art et de l'architecture, et notamment dans son rapport à la ville au cours du XXème siècle. Je décris ensuite les expérimentations militantes faites avec le groupe de recherche genrEspace pendant les années de thèse entre 2016 et 2018, à travers lesquelles je propose une approche féministe de la marche/dérive. Ensuite, je passe aux marches exploratoires des femmes, outil cette fois ouvertement lié aux programmes urbains visant à l'égalité de genre, en explorant les différentes marches officielles et leurs dérivés critiques. Lors de mon enquête de terrain, j'ai participé à plusieurs marches de ce type. Une dernière

analyse est dédiée à certaines représentations cartographiques dérivées de l'outil de la marche, qu'elle soit une dérive ou une exploration plus cadrée.

7.1 DÉRIVES, MARCHES ET DÉMARCHES

Un retour en arrière est ici nécessaire pour parcourir chronologiquement le processus de « queerisation » des dérives que j'ai effectuées entre 2017 et 2018. Cela correspond à une dérive aussi dans le texte, parce que dans ma thèse et dans l'évolution du parcours expérientiel du terrain, cette partie est une dérive, une sorte de parenthèse, un « voyage à côté », parallèle au parcours de recherche institutionnelle, même si ce n'était pas tout à fait clair, au moment où je l'ai vécu, que cela faisait — aussi — partie de la thèse.

Le mot queerisation indique « *le processus de rendre queer* » la recherche, l'étude de terrain et plus en général le regard que l'on porte sur l'objet étudié, « *en reconnaissant la co-construction de l'expérience de recherche sur le terrain* » (Prieur 2015, 7−8).

L'objectif principal ici est d'exposer, de proposer et de raconter mes recherches sur l'hybridation entre une perspective féministe, queer et intersectionnelle et la pratique de la dérive — une pratique qui, déjà en soi, opère une hybridation entre une attitude artistique et une attitude de recherche. Mais avant cela, rappelons ce qu'est la dérive.

Image 34 : Dérive urbaine à Rome



Élaboration graphique et photographie : Custodi 2013

7.1. A LA DÉRIVE, UNE AUTRE MANIÈRE DE PENSER L'ESPACE

Définie par le situationniste Guy Debord en 1956, la notion de « dérive urbaine » désigne une manière de découvrir la ville par l'errance. La volonté première de cette approche est de quitter la passivité avec laquelle on peut aborder nos itinéraires habituels, les quartiers et les rues que nous empruntons. Dans cette « théorie de la dérive », Guy Debord préconise une « errance consciente » qui consiste à se laisser impacter et guider par les effets émotionnels que la ville peut produire (Aubert et al. 2014)[159].

> *« Le concept de dérive est indissolublement lié à la reconnaissance d'effets de nature psychogéographique, et à l'affirmation d'un comportement ludique constructif, ce qui l'oppose en tous points aux notions classiques de voyage et de promenade. Une ou plusieurs personnes se livrant à la dérive renoncent, pour une durée plus ou moins longue aux raisons de se déplacer et d'agir qu'elles se connaissent généralement, aux relations, aux travaux et aux loisirs qui leur sont propres, pour se laisser aller aux sollicitations du terrain et des rencontres qui y correspondent. ».*
>
> (Debord 1958, 19)

Dans son *Guide psychogéographique de Paris* (1957), Guy Debord fait état de plusieurs comptes rendus de ses dérives parisiennes, mettant en lien différents quartiers unis par leurs ambiances. Les morceaux de ville se détachent de leur contexte, et se tisse alors une cartographie sentimentale des différents lieux. Leurs connecteurs sont de différentes natures : pentes douces, unité architecturale. Cette approche de l'urbanisme amène à reconsidérer l'espace urbain que nous empruntons quotidiennement, à en prendre conscience. L'origine de cette démarche intellectuelle est la dénonciation situationniste d'un urbanisme rationnel et productiviste, ne prenant pas en compte l'impact émotionnel de l'utilisateur·rice. Les villes seraient pensées dans leur structure même pour un contrôle de ses utilisateur·rices par ce que Michel de Certeau appellerait « la raison technicienne » (De Certeau 1990). Au regard de cette analyse éminemment politique, les différences culturelles et sociales des quartiers composant Paris ne sont donc pas le fruit du hasard, ni même le résultat d'une volonté de mixité sociale. Ils sont bien au contraire les marqueurs d'une volonté de démarcation sociale et culturelle.

[159] URL: [https://socioarchi.wordpress.com/2014/02/07/apprendre-des-situationnistes-la-derive-urbaine/] Dernière consultation le 13/09/22.

À PIED… DE L'OMBRIE AU NORD–PAS-DE-CALAIS

C'est sans doute la composition conceptuelle entre le situationnisme de Guy Debord et l'art du quotidien de Michel de Certeau qui a inspiré la pratique de la marche urbaine en tant qu'acte premier de l'architecture urbaine chez Francesco Careri (2006). Mais, pour moi, cela représente, dans un certain sens, la sublimation d'une activité de tissage des liens humains, sociaux et politiques, que certaines féministes italiennes faisaient quand elles traversaient les terres de leur région pour aller à la rencontre et aider les femmes dans leurs petits villages, isolées et suspendues dans le temps d'une Italie qui marchait à deux vitesses au cours de l'après-guerre.

Ma grand-mère était l'une d'entre elles. Elle traversait la région de l'Ombrie à pied et en transports en commun. Pendant les trajets, elle était souvent la seule femme parmi les hommes, des ouvriers pour la plupart, qui se déplaçaient pour le travail. La sienne n'était pas à proprement parler une dérive parce qu'elle partait d'un point A pour arriver à un point B, mais le trajet était quelque chose de complètement nouveau pour une femme d'origine contadine, « socialement conçue » pour une vie casanière et sédentaire, proche de la maison et de la famille. Je peux même aller jusqu'à dire qu'elle est très certainement allée à la dérive vis-à-vis de ce que sa famille attendait d'elle : elle a déraillé, dérivé, transformé sa « nature ».

C'est grâce à ces longues marches à ses côtés que je n'ai jamais pu considérer autrement l'exploration urbaine que via le principe de la marche, pour sentir physiquement le terrain, pour aller à la rencontre des choses et du vivant. C'est à partir de ce point de vue que je considère le féminisme comme un moyen d'explorer le territoire avec un regard autre, fait du tissage du quotidien. Au moment où il a fallu que je me plonge sur des plans urbains, cette approche de la dérive urbaine a bien évidemment touché un point d'ouverture en moi.

FLÂNEUR : GENRE MASCULIN

Mais la dérive comme elle est conçue par les situationnistes, et ensuite par les explorateur·rices urbain·es n'est nullement féministe en soi. Pris·es par l'idée de rencontrer les situations qui se présentent lors de la marche sans apporter aucun jugement, ni professionnel ni personnel (souvent lors de ces dérives on rencontre des sociétés qui vivent aux marges, nomades, migrant·es, sans papiers, etc.), les marcheur·euses ne font qu'accepter les stéréotypes de genre qu'iels rencontrent. Alors parler de genre pour elleux signifie trouver le moyen de valoriser les atouts des rôles de genre, sans questionner le système patriarcal qui les produit et reproduit. Je citerai ici le cas d'un jury auquel j'ai assisté en 2018 à Bobigny.

Un collectif très connu pour sa pratique situationniste[160] a été interrogé sur la place du genre dans leur projet. Avec la phrase « Ça, on sait faire » le chef de projet a coupé court au sujet. Par contre, dans leur document de projet, en 25 pages, seul un petit paragraphe fait mention du genre dans le document, qui ne manque pas d'approfondissements cartographiques, ni des recueils d'entretiens.

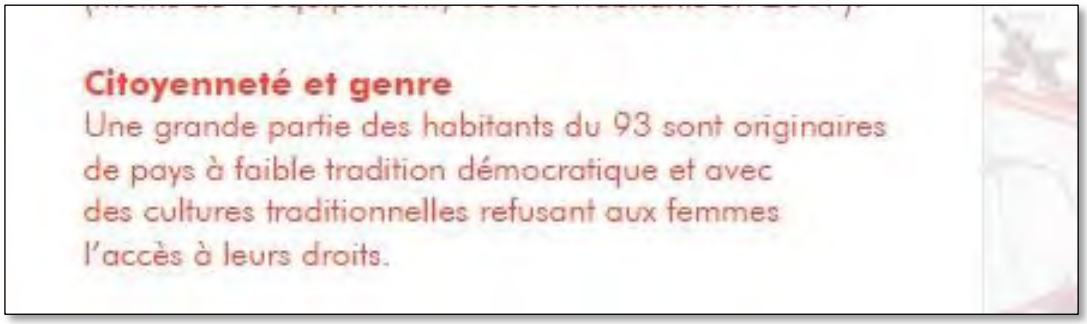
[160] Le collectif d'architecture autogéré.

7.1.B POUR UNE DÉRIVE URBAINE FÉMINISTE

Dans le cadre de la résistance urbaine des collectifs d'architectes évoquée en introduction, je me suis questionnée à la première personne en tant qu'architecte, urbaniste et féministe, en effectuant des recherches sur une approche de la dérive qui puisse être féministe.

Je pense que mon parcours, qui s'est nourri de cette expérience de socio-architecture situationniste[161] pour ensuite se questionner sur le genre à travers ce point de départ, m'a permis de mieux saisir les limites de cette approche alternative, dans la reproduction des stéréotypes de genre. En effet, le discours intellectuel qui nourrit l'architecture est en décalage par rapport aux études culturelles, probablement à cause du biais de la recherche interdisciplinaire qui implique de déployer une énergie largement supérieure à la moyenne pour être à jour sur tout et en même temps, afin de produire de l'architecture. Donc la recherche de l'architecture urbaine « alternative » est un parcours par approximations successives visant à s'améliorer au fur et mesure. Or, je trouve dommage ce manque d'ouverture vis-à-vis du genre : la réponse « Ça, on sait faire » du collectif cité auparavant souligne que dans leur travail iels se trouvent souvent face à des femmes issues de l'immigration, et qu'en les intégrant aux projets, iels prennent en considération la spécificité « socio-identitaire » de ces femmes. C'est dommage parce que cela ne veut rien dire, ni n'explique la façon de travailler : est-ce qu'iels essayeront de traiter tout le monde de la même manière ou leurs actions vont-elles renforcer les rôles de genre en laissant faire la cuisine aux femmes et les réparations aux hommes ? Cela serait le résultat d'un dialogue avec les habitantes, ou cela serait l'idée reçue que, de toute manière, elles viennent « *des pays à faible tradition démocratique refusant aux femmes l'accès à leurs droits* » ? Et en plus, que veut dire cette phrase ? Qu'il s'agit de personnes forcément en position de soumission ? Cela engendre vraiment beaucoup de contradictions.

Image 35 : Extrait « Citoyenneté et genre »



[161] Pourtant déjà très enrichissant et littéralement à la marge de la spéculation immobilière au sein de laquelle sont pris·es la plupart des architectes et urbanistes.

Seule citation sur les femmes et le genre présente dans le dossier du collectif d'architecture autogéré, envoyé au jury, Bobigny 2018, p. 17

LES DÉRIVES INITIALES : ENTRE ITALIE, FRANCE ET BELGIQUE

À Rome en 2013, j'ai participé aux aventures du groupe Stalker, dont le livre de Francesco Careri, *Walkscapes, la marche comme pratique esthétique* (2006) en saisit bien l'idée manifeste. La méthodologie de l'enquête de dérive consiste en une approche inspirée par la dérive situationniste, nous rencontrons chaque lieu par hasard – ou par destin, c'est à décider, selon le film *Stalker* de Tarkovski, (1979) – et nous instaurons par la suite une relation de confiance avec les habitant·es qui nous permet de réaliser un vrai chantier participatif et collaboratif. Les journées de travail succèdent aux soirées festives, plusieurs populations se rencontrent, les guitares et les chants accompagnent la fatigue et la bonne humeur.

Dans ce contexte, je ne questionne pas encore le genre dans l'espace, c'est pour moi le contexte de départ, la prise en compte d'une pratique d'apprentissage des lieux et des relations aux personnes que je rencontre, qui reste d'une grande ouverture. Il s'agit d'espaces de frontières et d'interstices délaissés de la ville, maltraités ou ignorés.

La même année, j'ai fait une autre expérience de dérive en solitaire, à Terni. Elle s'est beaucoup nourrit des enseignements retenus de l'expérience romaine. J'interroge trois lieux de la ville qui ont des caractéristiques d'interstices, d'espaces oubliés, ignorés, invisibilisés et pourtant au cœur de la ville. Je travaille seule cette fois, pour explorer des activités, des alternatives pour ces lieux, et des alternatives qui ne soient pas officielles, ni officialisées, ni formalisables. Il est important pour moi d'interroger la possibilité de s'approprier ce type de lieu de façon libre, anarchique, de montrer que même s'il y a une barrière installée par un·e propriétaire qui est en conflit avec l'administration, nous, on peut l'utiliser, on peut en jouer et, dans une certaine limite, occuper illégalement l'endroit. Je me suis sentie mal à l'aise quand j'ai su par exemple que, dans le parc où j'avais installé une moustiquaire, le personnel avait chassé l'habitat illégitime d'une personne qui habitait l'endroit depuis des années.

La légitimité de ces espaces est pourtant la preuve et la revendication que ces zones de marge existent, qu'il est temps d'accepter une dimension non normative de l'espace. C'est, en ce sens, que je fais l'analogie avec le queer. Si on veut restituer aux interstices un rôle défini, une destination fonctionnelle et une attribution légitime, est-ce que cela implique une violence envers une situation qui s'est créée spontanément dans ce même espace ?

Des deux expériences à Rome et à Terni, aujourd'hui il ne reste plus rien. À Rome, une entreprise a construit des habitations là où notre action avait restitué du vert au quartier (malgré les luttes, la spéculation immobilière a vaincu).

Toujours la même année, j'ai décidé d'enrichir cette déconstruction de mon parcours d'architecte en faisant une immersion au sein de l'école d'architecture et de paysage de Lille. J'intègre un cours d'esthétique. L'objectif que je me donne pendant cette période est de continuer à explorer la ville à pied. Je poursuis mes dérives solitaires et, en parallèle, je réfléchis à la dimension de la frontière et du dépassement des frontières (c'était pour moi la première fois que j'étais étrangère à un lieu, à des personnes, à une culture…).

Grâce à des situations amenées par mes dérives, j'expose un travail *in situ* au festival Journée et Nuit de l'Architecture à Tournai en 2014. Je crée des balançoires avec des matériaux trouvés lors des dérives, et je les installe avec la phrase « Ceci n'est pas une balançoire » pour évoquer le concept d'aliénation et de basculement d'un lieu à un autre, celui de l'impossibilité de garder un équilibre statique dans la vie et dans les situations qui nous arrivent. C'est lors de cette performance que j'ai découvert l'interprétation érotique de l'image d'une femme portant une jupe sur une balançoire. C'est à ce moment que j'ai soupçonné l'espace d'avoir une connotation – du moins des comportements identifiés comme légitimes dans un espace ; j'ai pris conscience que l'on pouvait distinguer des comportements féminins, ou des comportements masculins ; et qu'en ville certains comportements genrés sont plus légitimes que d'autres.

En bref, cette question ne m'avait pas touchée jusque-là.

À partir de ce moment j'ai commencé à me questionner sur comment utiliser l'outil de la dérive urbaine en termes d'approche féministe, dans l'optique d'aller vers une conception urbaine tout à fait autre par rapport aux instances connues (celle de l'architecture urbaine traditionnelle et de l'industrie du bâtiment d'un côté, celle de l'architecture alternative des collectifs et des artistes, éphémère et transitoire de l'autre). J'ai voulu m'approprier l'outil de la dérive urbaine, pour la détourner de sa signification première, du flâneur, de l'homme et artiste de l'époque moderne.

7.1.c Dérive queer à L'Aquila

Comment approcher l'urbanisme de manière artistique, créatrice et queer-féministe ? L'urbanisme, on l'a vu, a toujours un caractère *a minima mainstream* par le simple fait qu'il se joue en contact étroit avec l'institution.

Pendant les années de doctorat, j'ai cofondé un groupe de recherche-action, GenrEspace. Le groupe était destiné exclusivement aux chercheur·euses jeunes dans une volonté claire de non-mixité, liée au statut académique. Son but était de nous questionner sur les rapports existants entre espace, corps, genre, sexualités, ville, urbanisme, architecture. À l'intérieur de ce groupe de recherche, j'ai voulu interroger les possibles formes d'architecture et d'urbanisme queer, toujours à travers le principe de marche. Une occasion s'est manifestée grâce à une conférence organisée par un collectif académique queer[162] à L'Aquila, une ville située au centre de l'Italie, qui a subi l'un de plus violents séismes du XXIème siècle, et qui a été complètement détruite par celui-ci.

Avec deux camarades italiennes du groupe GenrEspace, nous avons proposé une contribution de dérive queer pour la conférence. Au regard des participant·es au colloque, nous nous sommes positionnées comme des architectes et urbanistes qui se questionnaient sur ce que le queer peut apporter à ces disciplines.

QUEER AND THE CITY TROUBLING DISCIPLINES
What's queer in urban and architectural studies?
By Giulia Custodi, Serena Olcuire, Martina Silvi

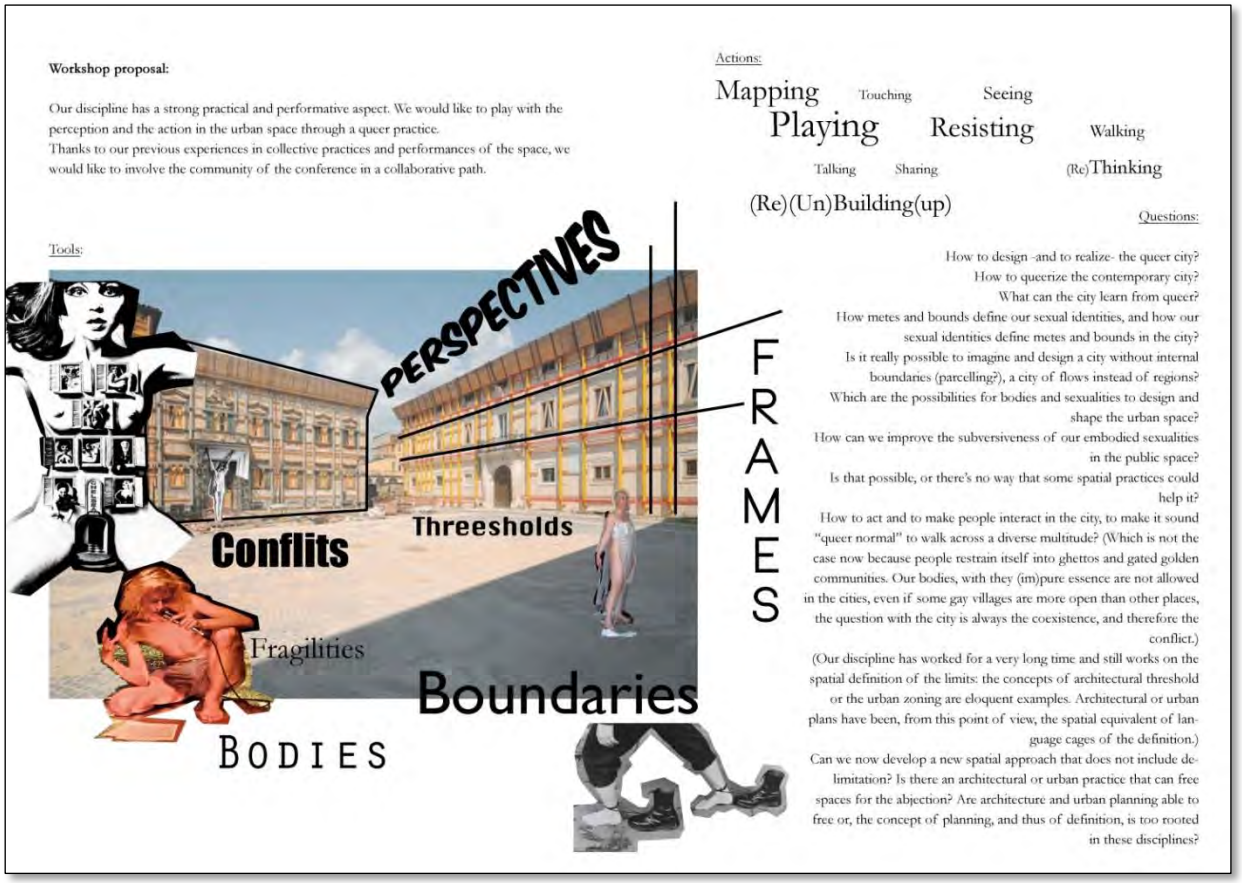
Many recent geographical and feminist academic works have tried to focus on the complex relationships between sexuality, society and space. These studies pointed out how urban space is politically active in the (re)production of sexualities and behaviours (Hubbard 2009). Even though feminism and gender theories helped in opening a path to go through these questions, the trend in the architectural and planning fields (in Italy, particularly) is to underestimate the importance of gender and queer studies. Our contribution aims thus to put into question architectural and urban planning theories and practices through a queer perspective. Space is recognized not to be just simple background to our sexualities, but actively and passively binding. Any kind of queer sexuality is generally confined in an archipelago of "moral regions" (Park 1925) —when not persecuted or removed—in order to avoid the normative city to be perturbed by its sight. But urban space can also be considered as an infrastructure which links various possibilities of lives and merges them together, melting all the so-perceived moral regions, making boundaries a mere illusion (thank God). After all space is also an endless stage where to perform corporal practices able to attack and scratch its present order (Borghi). Through this lens, queer sexualities shown and lived in the public space become tactics of resistance (De Certeau 1980) against the heteronormative order and the related governance. The struggle seems to be the only way for the public space

[162] First CIRQUE Conference, L'Aquila, March 31– April 2, 2017.

to be maintained in its deep universalistic meaning, and it can assume the forms of claim, appropriation, regeneration, pluralisation, transgression (Hou 2010).

Abstract pour la conférence de L'Aquila, 2017

Image 36 : Abstract pour la dérive queer de L'Aquila, 2017



Workshop proposé pour la conférence CIRQUE, L'Aquila. Custodi, Olcuire, Silvi 2017

LE SÉISME DU 6 AVRIL 2009 À L'AQUILA

En avril 2009, un tremblement de terre a frappé la ville de L'Aquila et les villages environnants. Le choc principal a été enregistré à 3h 32 (heure locale) le 6 avril, bien que plusieurs milliers de chocs et répliques se soient déjà produits depuis décembre 2008. Les critiques étaient partagées entre la responsabilité des scientifiques et des politicien·nes d'un côté, et le mauvais respect des normes de construction de l'autre. Si la plupart de structures ont subi des dommages, plusieurs de ces bâtiments modernes, même certains que l'on croyait antisismiques, se sont effondrés.

Le tremblement de terre a été ressenti dans toute l'Italie centrale : 308 personnes sont mortes, 1600 personnes ont été blessées et environ 65 000 personnes sont devenues sans-abri. Environ 40 000 d'entre eux ont trouvé un logement dans des camps de tentes et 10 000 autres

ont été hébergé·es dans des hôtels sur la côte. D'autres ont été accueilli·es par des ami·es et des parent·es dans toute l'Italie.

L'état d'urgence déclaré pour gérer la transition post-séisme a eu de larges conséquences sur l'espace urbain. Le centre historique a été complètement évacué et de nombreuses « zones rouges » ont été désignées. La militarisation de toute la ville (y compris les campements de tentes) a produit une nouvelle normativité, capable de maintenir le contrôle et l'ordre entre les mains de l'État en tant que seule autorité centralisée. Cette normativité s'est notamment construite sur l'utilisation de l'espace public, habituant les habitant·es à des géographies en constante évolution d'espaces ou de rues autorisées et interdites, et s'attaquant à leur diffusion sur tout le territoire régional. Ceci a eu pour effet de disperser l'ancienne communauté et d'abîmer sa résilience.

Le processus de reconstruction a été surpolitisé par Silvio Berlusconi[163], qui l'a considéré comme un défi personnel. Il a déclaré à plusieurs reprises que la reconstruction aurait été accomplie dans les 6 mois (alors qu'elle est toujours en cours), empêchant l'exploitation et la mafia. Conformément à sa précédente carrière dans le secteur du bâtiment, Berlusconi a approuvé un processus basé sur la construction de bâtiments résidentiels, regroupés en petits groupes — entre 6 et 18 chacun — étrangement appelés « villes nouvelles », malgré l'absence totale de services urbains de base et l'éloignement considérable du tissu urbain existant. Ces soi-disant « villes nouvelles » étaient censées être des abris temporaires pour les personnes déplacées, mais comme le processus de reconstruction a pris plus de 8 ans (et il est toujours en cours), leur présence a déclenché une nouvelle dynamique, peut-être permanente : de nouvelles distances et de nouveaux chemins ont été balisés, de nouveaux lieux sont devenus des espaces publics et de nouvelles communautés ont vu le jour (parfois de force).

Malgré les positions rhétoriques adoptées par le gouvernement Berlusconi, les habitant·es de L'Aquila savent que rien ne reviendra à son statut antérieur. Cette prise de conscience ne donne qu'un aperçu de toutes les souffrances collectives provoquées par le séisme, mais en même temps, elle peut être explorée dans ses potentialités intrinsèques et puissantes. Si rien n'est plus comme avant, comment sera-t-il ?

JOURNAL : INSPECTION PRÉALABLE, L'AQUILA, 30 DÉCEMBRE 2016

[163] À l'époque premier ministre italien.

Depuis le train, avant d'arriver sur la gauche, je vois les premières maisons antisismiques, avec d'énormes piliers au sous-sol servant de parking. De la gare nous remontons la rue principale et, une fois à l'office de tourisme, nous avons des indications sur le séisme. Il fait froid, il y a du vent, la voie principale semble s'efforcer de se donner un air de normalité, alors que tout autour, la ville est fantomatique, à peine perçue derrière les façades. Nous prenons les rues latérales et commençons à errer dans les rues désertes, peuplées par des corps urbains vides où ont été greffés des échafaudages et des cages métalliques qui les tiennent fermement, comme une étreinte morbide. Les portes de ce qui était autrefois des maisons sont ouvertes, pas toutes, mais la plupart. Monter les escaliers entre les fleurs séchées et les toiles d'araignées, trouver des photographies encadrées et des lits encore défaits. Des frissons. Au coin, il y a un magasin de lingerie, fermé. Il n'y a plus d'intimité ici. Depuis la rue, il y a des perspectives sur des bâtiments tenus ensemble par ces échafaudages obscènes, obsessionnels, excessifs et infinis. Il n'y a pas d'espoir, ils vous coupent le souffle, vous ne pouvez plus rester, je voudrais fuir, reprendre la route où il y a la vie. Les passages voûtés sont maintenus avec l'utilisation de ces échafaudages métalliques partout, tubes et joints innocents, placés à une fréquence effrayante, tous les deux centimètres il y en a un, grandeur répétitive et obsessionnelle, ils sont là pour se rappeler à chaque pas ce qui s'est passé. Des verres et de la nourriture toujours dans les placards, 7 ans après. Un silence assourdissant, une ville fantomatique et banalement, tout cela est choquant.

L'Aquila : la ville blessée, la ville non normative, la ville déchet ; la ville qui symbolise la reconstruction violente, les pouvoirs économiques, la déségrégation sociale, la mutilation urbaine (Dell'Aversano 2016). La ville a été violée, d'abord par le tremblement de terre puis par les accessoires, et elle est maintenant défaite, confuse, abandonnée et dispersée parmi les nombreuses colonies de peuplement, petites et déplacées du projet CASE. Les personnes qui vivaient auparavant plus proches les unes des autres, aujourd'hui ont plus d'espace, mais elles ont perdu le temps de leur passé. Un corps urbain blessé, mutilé, contraint de changer, de survivre. La blessure du corps urbain de la ville de L'Aquila a été le point de départ pour une réflexion sur la crise qui a suivi la blessure/séisme, et sur la manière dont cette crise, en influençant le langage spatial du lieu, en faisant éclater les relations internes qui étaient jadis typiques d'une ville dense, en déversant ses significations sur un territoire plus vaste et mo*r*celé. Et pour survivre, comment va-t-il faire ? Va-t-elle devenir une trans-ville ?

Journal de l'inspection, Custodi 2016

Planche 21 : Les échafaudages à L'Aquila









(Custodi 2016)

Sortir des lieux du savoir !

Notre proposition (et provocation) a consisté à marcher dans les ruines de L'Aquila, sortir de l'espace académique et affronter la réalité du monde physique dans lequel nous avons été accueilli·es et ainsi montrer le désastre politique et social du séisme. Les crises impliquent la possibilité de remettre en question le *statu quo* et les catégories sur lesquelles il repose. Lorsque Judith Butler cherche à troubler la définition du genre, remettant en question la conviction que certains comportements genrés et les catégories construites sur et par eux sont naturels, elle déconstruit complètement certaines des définitions les plus enracinées (Butler 1990). Cette opération oblige tout le monde — des militant·es aux chercheur·euses — à s'en occuper, en reformulant d'abord leur propre perception de ces catégories, puis en examinant les conséquences de cette déconstruction. En remettant en cause les catégories socialement construites de l'identité sexuelle et en dévoilant des histoires qui n'ont jamais été racontées, la théorie queer peut nous conduire dans une analyse différente de ce qui s'est passé pendant la période de reconstruction à L'Aquila.

Dans une ville submergée par une crise aussi extraordinaire, de nombreuses catégories inhérentes à nos disciplines (et pas seulement) ont été remises en question. Dans une telle situation, qu'est-ce que la maison ? Qu'est-ce que la route ? Qu'est-ce que le square ? Qu'est-ce que la ville ? Qu'est-ce que le privé ? Qu'est-ce que l'espace public ? Qu'est-ce que la communauté ? Qu'est-ce qu'une famille ? Qu'est-ce que le quartier ? Qu'est-ce que la solidarité ? Qu'est-ce qui est légitime ? Qu'est-ce que normatif ? Qu'est-ce qui est interdit ? Qu'est-ce qui est autorisé ? Qu'est-ce qui est sûr ? Qu'est-ce qu'il ne l'est pas ?

De nouvelles réalités politiques sont nées, comme des collectifs semi-structurés avec une forte conscience politique, squattant des bâtiments désaffectés pour tenter de créer de nouveaux espaces physiques et politiques, mais aussi des groupes informels visant à s'auto-organiser et à autogérer des campements d'urgence pour échapper à la militarisation de la ville. Enfin, des usages vraiment inédits de l'espace urbain ont surgi de la nécessité de repenser l'espace public en investissant des pratiques ludiques, subversives et irrévérencieuses de réappropriation et de réinvention. La crise a donné à L'Aquila, et dans une certaine mesure donne encore L'Aquila, la possibilité de repenser une idée radicalement nouvelle de la ville elle-même.

Une partie de la provocation consistait à proposer un parcours de marche, à partir du site institutionnel de la conférence, en plein centre de L'Aquila, et de terminer notre dérive sans arriver au bout, pour rendre compte de l'explosion du centre-ville, de la violente scission urbaine et des liens sociaux, de l'impossibilité physique de les récréer (impossibilité voulue

en quelque manière par le système de spéculation qui s'était créé à L'Aquila). Durant la marche, on a fait plusieurs arrêts pour laisser la parole aux personnes qui avaient vécu les « déportations » dues à l'état d'urgence. Pour mettre en place la marche, nous avons fait des explorations préliminaires, durant lesquelles on est rentré en contact avec des collectifs qui, à l'époque du désastre, ont réagi de manière militante vis-à-vis de l'injonction sécuritaire de la Protezione Civile (Protection Civile) à l'époque sous la direction de Guido Bertolaso. Ce tissage de relation avec les structures « vivantes » d'une ville est l'aspect le plus important de ce qu'on pourrait appeler « urbanisme subversif », qui vise justement à visibiliser les trames urbaines cachées par le courant dominant (le *mainstream*). Les personnes qui ont finalement accepté de venir avec nous lors de la dérive faisaient partie à l'époque d'une association LGBTIQ+. Marta, Carlo et Sara[164] nous ont raconté la longue et difficile bataille de garder des campements proches de la ville, là où il n'y avait pas de risque sismique, tandis que l'injonction politique était d'éloigner le plus possible les habitant·es du centre-ville. Cela avait une importance humaine vis-à-vis du trauma, et seul ce groupe a répondu à ce besoin collectif.

Notre premier objectif visait donc à mettre en évidence l'espace politique qu'il y a eu derrière les abandons, les reconstructions et l'exploitation du site. Le deuxième objectif de notre provocation était d'accompagner les participant·es avec nous dans un espace qu'iels ne connaissaient pas, qui était hors de l'académie et qui n'avait pas du tout été pensé par l'organisation du colloque. Cela nous avait paru assez critiquable, parce que notre point de vue est toujours situé : comment ignorer, lors d'une conférence sur le queer, les problèmes de normalisation et les enjeux économiques d'un réseau académique se développant au sein d'une ville détruite par le séisme et par la mauvaise gouvernance qui a suivi la reconstruction ?

L'idée d'un « urbanisme queer » qu'on a questionné lors de la dérive portait sur la critique des normes qui sont à la base de nos disciplines, sur l'attention posée aux habitant·es, mais aussi sur la forte dimension sociale, sur la nécessité de normalisation et sur l'approche culturelle, plus liée à l'individu et à la multiplicité des subjectivités : comment faire rentrer cela dans l'urbanisme ? Est-ce que cela est possible, voire envisageable ? Ou est-ce que c'est un piège (pour le queer et pour l'urbanisme) ?

Nous avons reconnu dans certaines de nos pratiques alternatives (collectifs d'architecture, co-construction, appropriations éphémères de l'espace public, etc.) des approches spécifiques du queer, mais nous ne savons pas si la normalisation que l'urbanisme requiert (recomposition des appels d'offre pour intégrer les visions les plus alternatives, par

[164] Noms inventés.

exemple) fait du bien au queer. Nous nous sommes demandé·es s'il doit rester une tension positive, mais jamais concrète pour l'urbanisme. À la fin de la dérive, on voyait de loin les nouveaux centres d'habitat, dépourvus de toute connexion avec le centre ancien. Symboliquement, le fait de ne pas être arrivé·es au bout de notre dérive signifiait cette impossibilité pour l'urbanisme d'être queer[165].

Image 37 : Dérive à L'Aquila



À la fin de la dérive, nous nous sommes arrêté·es dans le parc d'un des premiers campements de secours, installé par le collectif LGBTQI+, qui nous a raconté son histoire, Custodi 2017.

[165] Il est important de signaler qu'avant d'arriver à la conférence, on ne connaissait pas du tout le milieu du CIRQUE ni les critiques portées par certain·es participant·es. Nous nous sommes trouvé·es face à une réalité de conflits et de tensions très fortes, qui ont conduit à une rupture radicale entre certains groupes (transfemministe in sciopero 2017; CIRQUE 2017). Nous nous sommes rendu·es compte à ce moment-là des problématiques intrinsèques aux études queers, concernant les dynamiques de pouvoir et de reproduction du travail du *care*, en ce qui concerne les identités trans et les questions d'exploitation au sein des structures de production de savoir. Cette prise de conscience pour nous a été très stimulante et source de réflexion continue.

7.1.D DÉRIVES QUEER À PARIS

Les dérives effectuées durant l'automne 2017 ont été organisées avec Polychrome[166], un collectif d'artistes s'identifiant comme queers, comprenant donc personnes lesbiennes, gay, *genderfluid*, non-binaire, etc., selon la définition personnelle avec laquelle chacun·e souhaite s'identifier. Leur vocation est « *l'analyse et la déconstruction des représentations du corps, du désir et du genre* »[167]. C'est à ce titre que notre collaboration a été pensée comme des réunions en marchant, durant lesquelles nous questionnions l'espace publique au prisme du genre et de notre présence physique dans l'espace urbain. Mon expérience avec elleux était principalement centrée sur l'idée de fusionner une expérience artistique, telle la dérive urbaine, avec une autre expérience artistique se rattachant au mouvement queer.

En plus que cela, les deux premières dérives ont été pensée en préparation de la troisième, prévue comme clôture de la conférence Espaces| Genrés·Sexués·Queer* (EGSQ*)[168]. La nature des échanges et la sensibilité du collectif ont amené la réflexion sur les représentations symboliques du pouvoir et des sexualités, et leur influence sur la vie quotidienne.

Les deux dérives organisées en 2018, sont au contraire très différentes l'une de l'autre : je ne suis que simple observatrice d'une dérive de Polychrome lors de la première, je suis la principale référente, au sein d'un espace universitaire, lors de la deuxième.

Au finale, on remarquera une différence d'expression sensible (esthétique) dans toutes ces expériences de dérive. Une différence due au contexte et à la forme. Les dérives faites avec Polychrome concernent un espace artistique, présentant une dimension d'altération de la réalité à l'échelle micro, avec des petits *happenings* et une attention constante à la pratique artistique qui est intrinsèques pour les marcheur·euses artistes. En revanche, celles dans des espaces universitaires et avec des publiques académiques concernent un espace urbanistique et politique.

[166] C'est grâce à la géographe queer-féministe Rachele Borghi que j'ai rencontré l'association Polychrome, avec laquelle nous avons organisé de premières dérives en 2017 à Paris.
[167] URL: [https://www.inter-lgbt.org/polychrome/] Dernière consultation le 13/09/22.
[168] Conférence co-organisée avec Hakima El Kaddioui, Serena Olcuire et Martina Silvi, en collaboration avec les écoles d'architecture La Villette et Belleville, 19-20-21 octobre 2017.

1RE DÉRIVE/RÉUNION

J'ai pensé et organisé la première dérive avec Polychrome dans le but de faire une réunion en marchant, avec une attitude ludique mais toujours focalisée sur l'objectif, c'est-à-dire de questionner la ville sous le prisme du queer, avec des outils de l'architecture urbaine alternative, s'inspirant des mouvements artistiques.

Samedi 23 septembre 2017, 12h place Gambetta. Nous nous retrouvons dans une des places du projet Réinventons nos places de la Mairie de Paris. J'ai proposé une dérive sans but particulier pour stimuler nos cerveaux au rythme de nos pieds, de nos corps et de nos envies. Le samedi midi nous a porté vers un vide-grenier où nous avons trouvé à manger, mais surtout un téléphone à la forme d'une bouche et des leggins psychédéliques. Beaucoup de soleil dans cette forêt urbaine, des ponts et des petits jardins de quartier… Cet ensemble nous a donné envie de trouver l'accès aux rails et de marcher à l'ombre, une belle journée ensoleillée de fin septembre. Nous n'avons pas trouvé les rails.

En revanche, nous avons trouvé un *love hôtel* squat dessiné en surface. On s'est alors dit qu'on pourrait créer des hôtels comme ça un peu partout en ville : prix accessible, voire gratuit, espace *safe* pour les rencontres aléatoires. Je me demande pourquoi nous nous occupons (nous les architectes et les urbanistes) à penser aux aménagements publics en ne tenant jamais en compte le fait qu'on puisse aussi faire l'amour dans ces endroits. Et, à partir de là, comment parler des genres dans les espaces publics ? Comment organiser une promenade qui puisse servir de point de départ à une réflexion liée aux contraintes physiques réelles, sur le rapport entre la ville et les genres, la ville et l'aménagement qui est imposé à nos corps ?

On remarque bien deux discours. D'un côté, les aménagements et les politiques urbaines, qui prennent en compte certains types de personnes, notamment avec une approche binaire, en faisant référence la plupart du temps aux femmes. De l'autre côté, tout être humain qui vit et se déplace dans la ville et qui, avec sa présence ou absence, fait la ville.

Des questionnements naissent :

Les espaces sont accueillants parce qu'ils sont bien dessinés ou parce qu'ils sont peuplés par certains types de personnes ?

Pourquoi certains comportements sont acceptés et d'autres, non ?

Dans quelle mesure acceptons-nous de nous habiller en jeans et en t-shirt plutôt qu'en pyjama dans l'espace public ?

A-t-on peur de marcher seul·es la nuit ?

Quelles sont les stratégies de « gestion du risque » que nous adoptons, quand on a peur ?

Et pourquoi a-t-on peur ?

Journal des dérives, Custodi 2017

Image 38 : Le *Love hotel*



Quartier Belleville, Paris, Custodi 2017

2E DÉRIVE/RÉUNION

Deux semaines après la première dérive, on se retrouve avec Polychrome pour en organiser une deuxième, toujours dans le but de peaufiner la dérive prévue pour la conférence EGSQ*.

Samedi 7 octobre 2017. Rendez-vous au canal de l'Ourcq à hauteur du café-restaurant Le Hang'art, où l'association À nous la nuit était en train de réaliser des pancartes pour leur manif' prévue le samedi suivant.

Ma proposition pour la marche de la conférence EGSQ* était de finir ensemble avec la marche-manifestation d'À nous la nuit. Mais cette idée n'a pas été bien accueillie parce que « *les meufs de À nous la nuit sont hétéros* »[169], tandis que les personnes dans Polychrome se définissent plus comme « gouines » et « queer ». Cela m'a beaucoup troublée et interrogée sur ce qu'est la question urbaine. Si l'espace est pour tout le monde, partout et toujours, faut-il enfin accepter qu'ils y aient toujours des tensions parmi les groupes et les catégories socioculturelles ? Comment peut-on interpréter le conflit existant parmi les groupes humains dans l'espace en termes d'urbanisme féministe et queer ?

Considérer avec un œil hypercritique les activités menées par d'autres groupes est une défense compréhensible dans un espace urbain perçu comme dangereux et qui induit à la méfiance. Cependant, le terrain de lutte pour un espace public égalitaire pourrait créer des ponts au lieu de diviser les luttes de genre. Femmes cis-hétérosexuelles[170], queer, lesbiennes, gays, etc. : sont tous·tes des personnes potentiellement harcelé·es et attaqué·es dans l'espace urbain pour des questions de genre.

Malgré ce point de tension qui n'a pas vraiment trouvé de solution, nous avons continué à marcher, en nous dirigeant vers le sud, en recueillant des informations sur l'espace urbain et sur ce qu'on y projette en termes de genre et de normes. À l'arrêt du métro Stalingrad par exemple, on a vu un petit groupe d'hommes âgés assis sur un banc, ce qui nous amène à discuter sur la banalité d'une pareille scène, jusqu'au point de la considérer comme « la norme », alors que cette occupation temporaire, mais constante, des lieux publics faite par des groupes d'hommes a un impact fort sur la vie sociale qui va s'instaurer autour. En ayant fait des comptages, l'association Genre et Ville a souvent affirmé que c'est la quantité statistique de ces groupements qui pose problème, accompagnée par le fait que l'inverse n'existe pas (pas des groupements de femmes dans l'espace public). C'est là qu'une des organisatrices nous distribue des copies de gravures des femmes sorcières, et nous poursuivons la dérive.

Arrivé·es à Gare de l'Est, on s'arrête face à un magasin d'armes. Nous restons là pendant quelques minutes, sans dire un mot, en observant les couteaux, les pistolets et les fusils, montrés en grand rassemblement dans une grande vitrine. Un ressenti désagréable nous traverse, et le concept d'espace violent nous arrive clairement à l'esprit. Le « *urban gaze* » forge le caractère de l'espace et le transmet aux passant·es. Ainsi, traverser un espace qui renvoie à la violence transmet de la violence. Au-delà du jugement sur le magasin d'armes en soi, cette anecdote met en lumière le processus de transfert entre espace et passant·es. Chez Simmel, on parle de combien les stimuli de l'espace métropolitain impactent les synapses des êtres humains et ici, on est dans un cas particulier de cette « règle générale » (Simmel [1903] 1990).

On décide de dériver vers les bars lesbiens du Marais, au cœur de Paris. Pendant le trajet, chacun·e de nous trouve par terre des objets, on récolte une perruque et une passoire violette, objets fétiches, « fruits de l'urbain » délaissés du design qui vont nous accompagner au moment de s'asseoir boire une bière. Nos réflexions, nos dialogues et nos gestes durant la marche ont toujours trouvé la capacité d'aller à la dérive, de jouer et déjouer l'espace, ridiculiser nos conduites, tout en mettant l'accent sur les questions théoriques qui nous tiennent à cœur : le queer, le genre et l'espace.

Journal des dérives, Custodi 2017

[169] Cette phrase a été prononcée lors de la marche par une jeune fille du collectif Polychrome.

[170] Cisgenre est une personne s'identifiant au genre qui lui a été attribué à la naissance, tandis que transgenre est une personne qui ne s'identifie pas avec le genre qui lui a été attribué à la naissance, par exemple : une personne qui a été élevée en tant que fille, mais qui se reconnaît plus dans le genre homme, est un homme trans.

Capture d'écran 12 : Association À nous la nuit ![171]



DÉRIVE/CONFÉRENCE ESPACES| GENRES·SEXUES·QUEER* (EGSQ*)

La troisième dérive a été la marche de la conférence EGSQ*.

Le matin du samedi 21 octobre 2017, la dérive queer ou (dé)marche urbaine pensée comme étape finale du colloque Espaces| Genrés·Sexués·Queer* a commencé. J'étais l'une des organisatrices, je ressentais en moi beaucoup de pression. Le rendez-vous du départ était fixé à la place du Panthéon, l'une des sept places du projet Réinventons Nos Places. Nous avons expliqué aux personnes présentes notre méthode, qui consistait à laisser au hasard notre déambulation. Lors de cette déambulation, nous proposions de réfléchir à la question : comment définissons-nous, ou plutôt quelle image nous vient à l'esprit, quand on dit « espaces queers » ? La proposition faite aux participant·es à cette dérive était de réfléchir à la façon *d'être* queer d'un espace, et à celle *d'être* queer dans un espace.

Il pleuvait beaucoup, les parapluies nous distanciaient les un·es des autres et on marchait très lentement. Personnellement, j'ai proposé de « jouer avec la ville comme un·e enfant » en faisant un peu de spectacles, en donnant de l'importance au ridicule. Ça a été à la fois violent et libérateur : j'ai improvisé des mouvements, des usages inédits du mobilier urbain. J'ai proposé l'approche ludique comme méthode d'analyse, mais personne ne m'a suivi dans la démarche. J'ai ressenti un isolement probablement comparable à celui d'un·e enfant qui marche en ville, en étant entouré·e que d'adultes.

Plus tard au square Barye[172], nous avons pris le temps de nous arrêter. J'ai lu « Paris est une fête » devant la caméra d'une des organisatrices. C'est un texte paru dans l'ouvrage *Trois milliards de pervers* (Deleuze et al. 1973). Il s'est créé une connexion de sens entre le lieu, le texte, les souvenirs

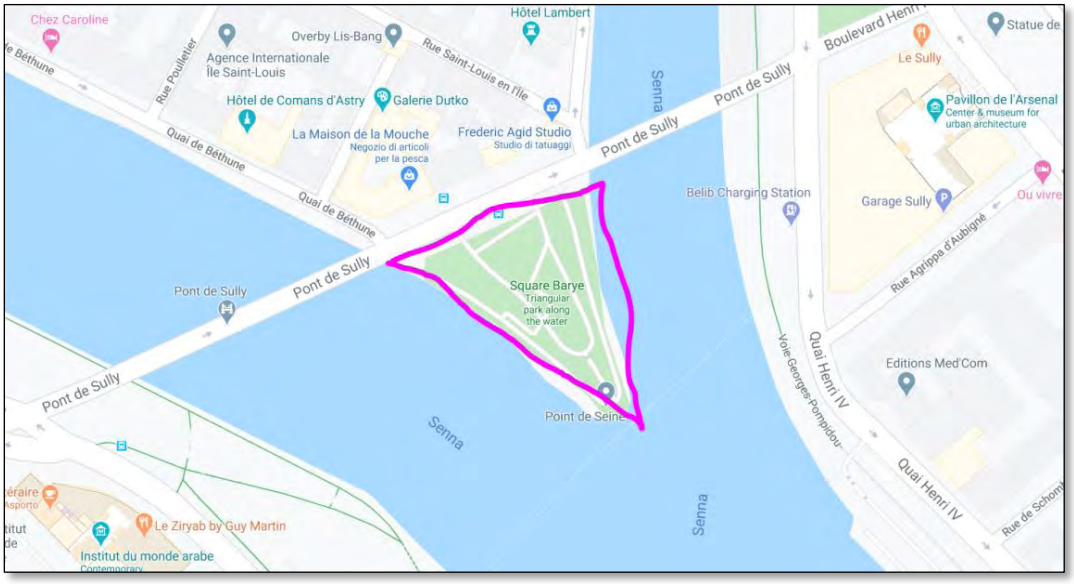
[171] URL: [https://www.facebook.com/events/1400946450026839/permalink/1455844131203737/] Dernière consultation le 13/09/22.

[172] Il s'agit d'un square connu pour être le lieu des rencontres gay par excellence, plusieurs parmi les intervenant·es à la dérive l'ont défini comme « le jardin de la drague ».

de lutte queer de l'après mai 68, et une danse des mains de certain·es participant·es, immergé·es dans les sécrétions visqueuses d'un arbre à côté.

Journal des dérives, Custodi 2017

Carte 14 : Le square Barye



Google Maps

Image 39 : Le groupe en dérive, vers le « jardin de la drague »



(Gentile 2017)

Image 40 : L'arbre du square Barye

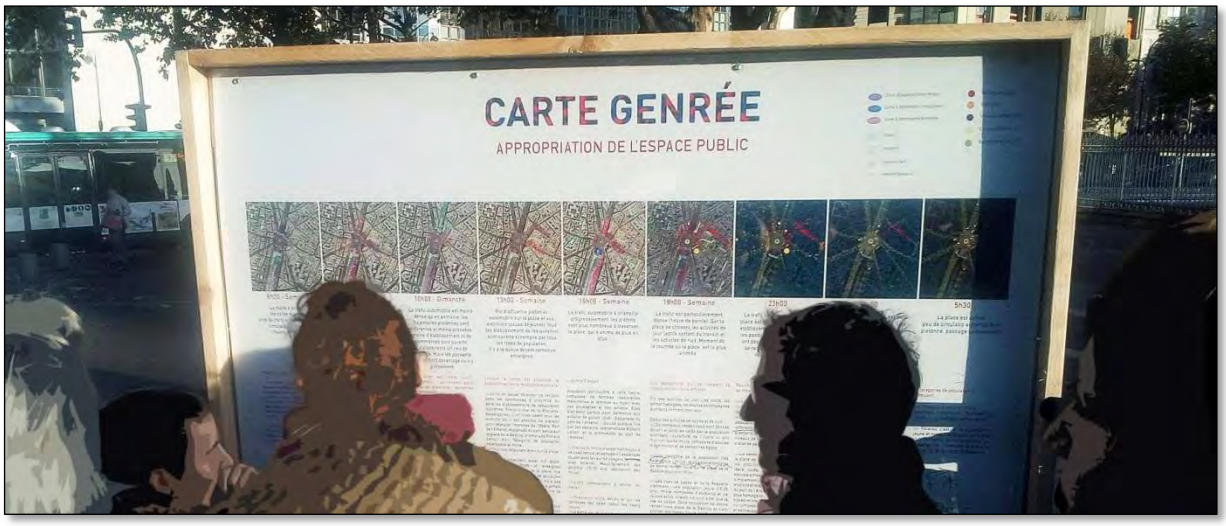


(Custodi 2017)

Après l'arrêt au « jardin de la drague », qui a été connoté par une expérience performative de lecture et mise en scène, nous nous dirigeons vers place de la Bastille, une des sept places du projet Réinventons Nos Places[173]. Notre groupe s'est arrêté pour lire attentivement les panneaux de sensibilisation installés par le collectif de la MO2 qui a investi la place pendant les travaux. Comme précisé dans le chapitre 6, les cartes décrivant l'analyse socio-urbaine de la place était très superficielles et banales en ce qui concerne l'analyse genrée. Le groupe des participant·es à la dérive, en arrivant en face de ces analyses genrées, se sont montré·es tour à tour étonné·es et déçu·es. Sans y réfléchir à deux fois, plusieurs participant·es ont commencé à écrire sur le panneau, en laissant une trace de la perplexité soulevée par l'usage genré des espaces publics : le rose pour les femmes, l'azur pour les hommes, une place avec les poussettes et les skates pour les garçons…

[173] Voir supra, chapitre 6.

Planche 22 : L'action militante à la place de la Bastille



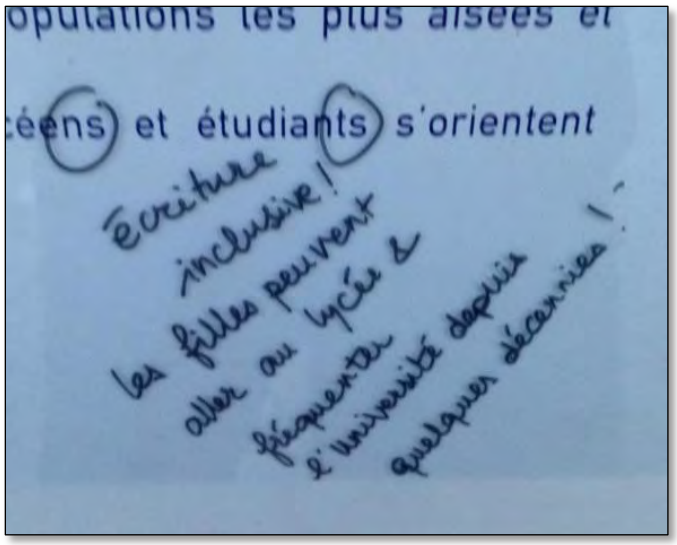




(Gentile, Custodi 2017)

Planche 23 : Les cartes « vandalisées » à la place de la Bastille







(Biarrotte 2018)

« Un triomphe de stéréotypes qui a été critiqué avec un acte de vandalisme légitime (toute la question reste ouverte sur ce qui est légitime ou pas, et sur les libertés qu'on assume dans l'espace public, pour critiquer l'ordre établi, la norme, la normalité) ».

Journal de la dérive, Custodi 2017

DÉRIVE "HAUSSMANN FEMME FATALE"

En 2017, j'ai suivi, selon la méthodologie de la participation observante, les dérives à L'Aquila et la conférence EGSQ*. Au total, j'ai effectué quatre dérives urbaines, une en Italie et trois à Paris. Début 2018, suite aux dérives parisiennes, une personne faisant partie de l'association Polychrome a décidé d'organiser une autre dérive qu'elle a appelé « Haussmann Femme Fatale ». L'idée de cette dérive était de poser du vernis à ongles sur les lieux officiels de la ville, dans le but de leur donner une allure plus « sexy », attirante, fatale justement. En jouant sur la fascination pour les lieux institutionnels de Paris, en passant par le centre-ville, place de la Madeleine, place Vendôme, les Tuileries, nous avons explicité le maquillage urbain en le queerisant et en ridiculisant son allure majestueuse. À la place Vendôme il y a eu un moment marquant : passer le vernis à ongles sur le mètre exposé comme unité de mesure universelle, symbole d'une adéquation et d'une normalisation scientifiques qui n'est pour autant ni précise ni unique, mais qui prime grâce au fait d'avoir été décidé en Occident. Toujours à la place Vendôme, nous avons discuté des questions de genre, pendant qu'on passait du vernis à ongles sur une lampe de la place : la vidéo de cette action crée l'effet que cela ressemble à une séance de manucure, moment encore très étroitement liée aux activités genrée féminines, mais dans un lieu public et symbolique de la nation et du pouvoir dominant. Nous avons ensuite passé le vernis sur un lion aux tuileries et planté des graines de « queeritude » (auparavant teintes avec du vernis violet).

Planche 24 : La dérive Haussmann Femme Fatale en images







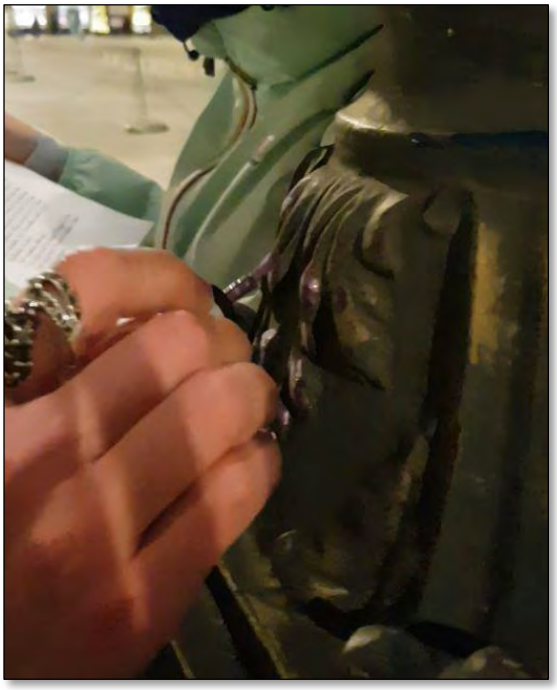



MÈTRE









Photographies : Custodi 2018

DÉRIVE/CONFÉRENCE AU CAMPUS UNIVERSITAIRE DE NANTERRE

La dernière dérive de 2018 a été effectuée à l'occasion de la Conférence Internationale de Recherches Féministes Francophones (CIRFF). En tant qu'équipe GenrEspace, nous avons coordonné un colloque au sein de l'évènement. Nous avons mis en place trois sessions, avec un binôme de responsables par session. La première session a été une table ronde, à caractère participatif et avec des outils semi-ludiques de rapport à l'espace. La deuxième session a été caractérisée par un format classique de trois présentations avec un temps donné et un temps d'échange final. Pour la troisième session, j'ai proposé une dérive queer, avec un protocole similaire à la dérive/conférence EGSQ*. Pour cette dérive, il y a donc eu une inspection préalable, une rencontre avec des étudiant·es et une réflexion sur la relation entre les corps et les espaces institutionnels.

Tableau 10 : Description générale du colloque GenrEspace pour CIRFF 2018

COLL026-S1/3 : Genre et espace, entre théorie et pratique : recherche et entraide au sein d'un collectif multidisciplinaire de jeunes chercheur·ses

Mardi 28 août 2018, salle C304
Responsables du colloque :
[redacted] Paris Est
[redacted] Université Paris 1
[redacted] Paris 7
[redacted] Paris 1, [redacted]

Comment travailler et intégrer un concept transversal tel que le genre au sein de disciplines qui n'ont pas l'habitude d'aborder cet objet comme central ? Jeunes chercheur·se·s dans des disciplines spatiales diverses (architecture, urbanisme, géographie), nous avons tenté de répondre collectivement à ces interrogations par la création de l'atelier GenrEspace en novembre 2016 qui se réunit mensuellement. Nos panels, organisés en trois sessions, ont pour objectif de discuter le lien entre Genre et Espaces (pratiques, constructions, perceptions, etc.) Pour cela, nous animerons d'abord une table ronde participative de partage d'expérience pour les jeunes chercheur-se-s travaillant dans les disciplines spatiales ; puis nous proposerons une session se penchant sur les réponses transversales et méthodologiques aux défis rencontrés sur divers terrains ; et enfin, une marche sensible dans l'enceinte de l'université pour mettre en place et en corps nos réflexions communes autour du lexique que nous avons créé lors de notre atelier. Nous portons un intérêt particulier au renouvellement des formes du débat scientifique, et chaque session le reflétera par sa forme.

Tableau 11 : Session n°1 du colloque GenrEspace pour CIRFF 2018

Session n°1 : Approcher le genre par l'espace, l'espace par le genre : création d'un collectif de jeunes chercheur-e-s (Table ronde participative)

9h-10h.20 : Salle 304
Présidente de session : [redacted]

Cette table ronde propose une présentation de GenrEspace par plusieurs de ses membres puis une discussion avec des invité·es extérieur·es et l'ensemble de la salle.

Chaque intervenant·e peut piocher un des termes du lexique collectif et partager nos réflexions dessus. Laisser place au débat avec tout le monde, peut-être sous forme de mini-atelier avec la méthode des étiquettes à organiser ou piocher. L'ensemble de cette session aura une organisation spatiale en rond, sans table, avec les intervenant·es assis·es au milieu de tout le monde. Nous aurons de la place pour bouger, une balle comme bâton de parole.

Tableau 12 : Session n°2 du colloque GenrEspace pour CIRFF 2018

Session n°2 : Approcher l'Espace par le Genre : Méthodes et Éthique

10h40-12h : salle 304
Présidente de session :
[redacted], Géographie-cités, Université Paris 7
[redacted], Géographie-Cités Université Paris 1

Cette session a pour but d'illustrer des méthodes spécifiques pour l'appréhension de l'objet du genre à travers l'espace. L'objectif global est ici de discuter des méthodes participatives et de l'éthique développée lors de ce type d'approche dans le cadre des disciplines dans lesquelles la dimension spatiale est constitutive (géographie, urbanisme, architecture, design, etc.) Nous porterons une attention particulière, d'une part à ce que l'approche genrée fait aux méthodes classiques, et d'autre part aux méthodes originales que des géographes, des urbanistes ou des militant.es féministes développent spécifiquement à travers l'espace (méthodes sensibles, performances dans les espaces publics, etc.) À partir des expériences de recherche et/ou d'actions concrètes des communiquant-e-s, nous découvrirons les questions spécifiques relatives aux méthodes et à l'éthique qu'ils/elles se sont posées. Nous discuterons ainsi des co-influences entre les objets « genre » et « espace » et des méthodes qui y sont reliées : si l'approche spatiale permet de repenser les méthodes de recherche féministe, l'objet « genre » permet de repenser les méthodes classiques de nos champs disciplinaires.

Format : Trois présentations de 20 minutes et une discussion commune de 30 minutes

Tableau 13 : Session n°3 du colloque GenrEspace pour CIRFF 2018

Session n°3 : (Dé)marche cognitive : appréhender l'espace par les corps (dé)genrés

14h-15.20H : salle C304

Présidentes de session : CUSTODI Giulia, ENSA Paris La Villette LAVUE-LAA, ED434 géo Paris 1, en cotutelle avec Bologne. [redacted]

Cet atelier propose de questionner ensemble les façons dont les corps habitent, s'approprient et se déplacent dans un milieu universitaire. À la fois matérielle et symbolique, l'université est un espace hiérarchiquement construit organisant les mouvements des personnes, les rencontres que l'on pourrait avoir, les productions des savoirs et les rapports de dominations. Alors comment pourrions-nous utiliser cet espace afin de déjouer ces rapports de pouvoir qui s'y exercent ? Si les corps peuvent habiter ce milieu autrement, que serait l'impact sur les diffusions de la recherche et les productions de savoirs ? Comment pourrait-on troubler la reproduction de pouvoir-savoir à partir de la manière dont nos corps utilisent les espaces universitaires ? Afin de mener bien nos réflexions, cet atelier prévoit inviter les membres des associations actives sur le campus de Paris-Ouest Nanterre.

Si la première session, avec la table ronde, a eu le mérite de déconstruire l'espace de la salle qui nous accueillait, en déplaçant les tables et en mettant les chaises en cercle, la deuxième session est vraiment restée à l'intérieur des codes spatiaux et académiques traditionnels. La troisième session est complètement sortie de l'espace qui nous avait été accordé, et nous avons exploré la totalité du campus de Nanterre, accompagné·es par des étudiant·es qui avaient participé à son occupation plus tôt la même année.

L'organisation préalable de cette dérive a consisté en plusieurs explorations *in situ* pendant les mois de juin et juillet, avec la rencontre des personnes qui ont occupé l'université au printemps 2018. Pendant ces explorations, j'ai élaboré une carte mentale du lieu, en marquant surtout les distances entre les différents bâtiments, les disciplines dans les bâtiments centraux, les espaces en construction, les éléments remarquables du point de vue architectural et l'espace de frontière avec l'extérieur. L'espace du campus de Nanterre est exemplaire en tant qu'espace architectural, concret et physique, dans lequel se jouent des mécanismes de pouvoir qui se mélange aux objectifs purement universitaires et académiques de la diffusion du savoir. Déjà, l'espace du campus montre une certaine construction de l'espace qui se projette dans la construction du savoir. La rencontre avec Alysée[174], Pierre et Margaux[175] nous

[174] Nom choisi par la personne.
[175] Noms inventés.

a permis de comprendre ce qui s'était passé lors de l'occupation, au niveau de la relation aux corps queers dans les moments festifs de l'occupation. En effet, le problème de la bienveillance dans les lieux de lutte comme dans les lieux festifs est encore loin d'être un acquis.

La mise en place de l'expression artistique dans la dérive a rencontré des difficultés, notamment dans la tentative de laisser aux personnes la liberté de s'approprier l'espace. En effet, les participant·es étaient arrivé·es avec l'idée d'être guidé·es, et malgré notre invitation à s'approprier l'espace comme cela leur convenait le mieux, nous avons remarqué une tendance à l'inertie. De plus, la prise de parole restait très difficile puisque dans ce cadre extrêmement libre, il n'y avait que les personnes à fort caractère qui prenaient la parole sans laisser le temps de s'exprimer aux autres personnes. Nous avons finalement pu remarquer que cette liberté que l'on souhaitait donner dans l'idéal était accaparée par les plus extraverti·es qui ont de fait pris le temps et l'espace.

Dans le texte que j'avais préparé et distribué aux participant·es, il y avait d'abord une présentation de l'épistémologie féministe que l'on souhaitait mettre en place pour la dérive, en invitant les marcheur·euses à « *venir avec nous et à mettre en relation directe l'architecture urbaine, l'espace et sa représentation normalisée, normée et normative, dans une optique féministe [...] et dévoiler les implications de domination d'un espace soi-disant neutre* »[176].

Comme pour la dérive à L'Aquila, sortir de l'espace assigné revenait à sortir de la méthode traditionnelle de l'éducation frontale :

> « Dans un microclimat de la fabrique urbaine telle qu'est l'université, on emploie la pratique de la dérive afin de questionner ensemble les façons dont les personnes habitent, s'approprient et se déplacent dans un milieu universitaire. La dérive, une méthode développée entre autres par les situationnistes comme Guy Débord, est une technique de passage qui prend en compte les dynamiques affectives, sociales et matérielles qui interagissent dans l'expérience de l'espace. En d'autres termes, on reconnaît l'impact psychogéographique de la construction matérielle et symbolique d'un lieu pour révéler, d'une façon ludico-constructive, la façon dont l'université est hiérarchiquement fabriquée et la façon dont nous pourrions utiliser cet espace afin de déjouer les rapports de pouvoir qui s'y exercent.
>
> C'est donc une pratique performative qui mobilise tant nous, organisatrices, que vous, le public, sans une vraie distinction entre les deux. Cette pratique privilège une forme de méditation psychophysique d'immersion dans l'espace plutôt qu'une forme purement conceptuelle et formelle de l'éducation frontale à laquelle nous sommes habitué·es. »
>
> genrEspace 2018

[176] Texte diffusé aux participant·es de la dérive/conférence CIRFF, genrEspace 2018.

Après avoir fixé le cadre théorique que l'on souhaitait partager avec les participant·es, pendant la marche, nous avons fait plusieurs arrêts, en questionnant le rapport du corps à l'espace universitaire. En s'adaptant aux couloirs, aux escaliers, aux portes ouvertes et fermées des bâtiments, des salles réunions et des services, les corps traversant cet espace ont l'habitude de le penser comme un espace donné, ils le subissent telle une discipline, en tant que corps étudiant, corps enseignant, etc.

« Nous voulons ici poser notre regard sur cet espace qui nous entoure, le campus de Nanterre : on a cette carte, et nous allons bientôt explorer cet espace, qu'est-ce qu'il y a autour ? Quelles sont les possibilités de sortir du cadre imposé ? [...] Qu'est-ce qu'il y a au-delà de l'allée principale ? Quelle est la dimension politique de ce campus ? Pourquoi est-il fait ainsi ? Que célèbre-t-il ? (l'architecture célèbre toujours quelque chose) Le savoir universitaire ? Est-ce un endroit qui permet l'échange ? Quelle est la raison de la distance entre les bâtiments, les personnes et les différentes disciplines ? Est-il un espace qui aide ou empêche la transversalité et l'horizontalité des savoirs ? »

genrEspace 2018

Nous voulions surtout sensibiliser le public, exactement comme à L'Aquila, du fait que la conférence à laquelle il participait était accueillie dans un espace universitaire, non-neutre, avec un historique et des tensions, politiques, institutionnels, entre étudiant·es et enseignant·es, entre des groupes d'étudiant·es. Un lieu comme tous les autres, dense de réalités, et notre questionnement principal était de savoir s'il est juste, lors d'un colloque féministe, de ne pas vouloir connaître la sensibilité du lieu d'accueil.

« Cette année, Nanterre a été le lieu d'une occupation importante de la part des étudiant·e·s. Il nous a semblé important, dans cette démarche de prise de conscience de l'espace qui nous accueille et qui nous entoure, d'essayer de trouver un dialogue avec les étudiant·e·s, de rentrer en contact avec leur lutte, de comprendre le rapport à l'espace, aux questions féministes et de genre qu'iels ont mis en place. Par exemple, dans la création de groupes en mixité choisie aux questions de sécurité dans les campus pour toutes et tous ? On vous invite à trouver les indices de cette lutte, dans les tags par exemple, durant la dérive [...] Le fait de sortir de l'espace dédié au savoir, représenté par cette salle, c'est une forme de détournement du contrôle spatial, représenté par le fait que pour assister, on devait payer un accès. »

genrEspace 2018

Image 41 : La dérive du campus de Nanterre



(Custodi 2018)

7.2 Analyse des « marches officielles »

Si mon parcours m'a porté à estimer la marche à pied comme un outil incontournable pour la compréhension de l'espace urbain et de ses dynamiques de pouvoir à caractère socio-culturel, j'en ai vu sa force confirmée lorsque j'ai commencé à entendre parler des « marches exploratoires ». Avec ce nom, on fait aujourd'hui référence à un dispositif dont les administrations françaises s'emparent dans les politiques publiques genrées, pour prendre en compte la parole des habitantes face aux problèmes de violences, de sexisme et de sécurité dans un quartier. Dans les pages suivantes, je partirai de son apparition au Canada il y a 20 ans, pour ensuite rentrer dans le rendu de mon terrain de stage, au sein duquel j'ai participé à plusieurs balades exploratoires à Paris en 2018.

Les marches exploratoires permettent aux habitantes éloignées des formes traditionnelles de participation de s'investir et de s'exprimer, mais aussi de renforcer leur pouvoir d'interpellation, en tant que femmes et en tant que citoyennes. Dans plusieurs villes, des femmes ont intégré les conseils citoyens ou d'autres instances participatives. D'autres ont créé des associations de quartier, pour mieux participer collectivement à des projets de renouvellement urbain ou pour faire changer les comportements (SGCIV 2012).

Les marches exploratoires sont un outil simple et puissant, utile pour l'administration et pour les femmes qui y participent, mais leur protocole figé en limite les possibilités d'empouvoirement. Si j'en parle ici, dans un chapitre sur la militance urbaine genrée, c'est parce que cet outil, bien structuré et plutôt figé dans son mode opératoire, a été repris et réinventé par des groupes d'urbanistes tel Genre et Ville ou FéminiCités à Paris. Ces groupes réinterprètent, réinventent et détournent l'outil officiel, avec la mise en place de balades urbaines et de marches sensibles : elles permettent d'observer la ville sans filtre, dans sa continuité, ses richesses et ses déficiences.

7.2.a Qu'est-ce qu'une marche exploratoire ?

En 2012 le Secrétariat général du Comité interministériel des villes (SGCIV) a publié un rapport dans lequel on peut trouver l'historique de l'évolution des marches exploratoires, telles qu'elles ont été conçues au Canada, et le retour d'expériences d'un appel à projets français, lancé par le SGV lui-même en 2009.

Les marches exploratoires apparaissent donc pour la première fois au Canada dans les années 1990, dans les communes de Toronto et de Montréal. Sous l'impulsion d'organisations

de femmes et de services municipaux, cette expérience permet de manière inédite de poser les principes d'aménagement sous le prisme du genre dans une perspective de sécurité. Pour les partisan·es de ces marches, l'idée à la base est de prévenir les risques d'agression et de diminuer le sentiment d'insécurité au quotidien. Ces marches s'appuient particulièrement sur la vision des femmes, et font appel à leur expérience de la ville pour mieux évaluer la sécurité des espaces urbains et identifier des recommandations d'aménagement à destination des autorités publiques (SGCIV 2012). Les marches exploratoires visent ainsi à rendre concret le droit des femmes à la ville, en réaffirmant leur présence dans l'espace public et en créant un nouvel espace de dialogue et de réflexion entre les citoyen·nes et les institutions locales. Il s'agit, quelque part, d'une nouvelle manière d'envisager la démocratie.

Les premières marches exploratoires apparaissent ensuite en France au début des années 2000, à Paris, Arcueil et Lille. En 2009, un appel à projets est lancé par le SGCIV, auquel répondent les villes de Dreux, Drancy, L'Île-Saint-Denis et Montreuil. Le partage d'expériences entre les différentes villes permet d'en tirer les recommandations nécessaires à la réussite de l'action via un certain nombre d'aménagements issus des diagnostics effectués par les femmes participantes et leurs associations. Les marches exploratoires s'appuient sur des partenariats aboutis entre les acteurs locaux concernés par l'amélioration de la sécurité dans les quartiers (associations d'habitantes, bailleurs, services municipaux, services de l'État, services de droits des femmes, etc.) Cet outil a l'ambition de déconstruire les stéréotypes de genre tout en construisant des solutions d'intérêt général.

Le protocole des marches exploratoires est assez précis et formalisé. Il s'agit d'explorer, au côté d'un groupe de femmes (une dizaine, représentatif de plusieurs générations) un lieu emprunté tous les jours pour observer et analyser ses atouts et ses faiblesses. Cette analyse doit se mener à partir d'une grille de lecture précise sur les critères d'aménagement susceptibles d'améliorer la sécurité de l'espace public (visibilité, signalisation, animation, présence humaine, entretien des lieux, etc.) À partir de ce diagnostic, une réflexion collective est élaborée pour prendre conscience de la construction sociale des usages des espaces publics. Dans un deuxième temps, une liste de préconisations est établie à destination des décideurs locaux. Un suivi régulier (comité de suivi, réunions, contacts avec les décideurs locaux...) doit être effectué jusqu'à ce que l'ensemble des demandes soient concrétisées. Cette démarche participative s'inscrit dans la durée. Il est important d'inscrire le projet dans une temporalité de 12 mois maximum, pour éviter un essoufflement. Il est également recommandé de réfléchir à la mise en place du projet bien en amont (6 mois environ). Selon le SGCIV, le

suivi fait partie intégrante du processus d'éducation citoyenne, et sa réussite dépend du respect de six étapes clefs :

- Formation des équipes locales à la méthodologie de la marche
- Préparation de la marche : mobilisation des partenaires locaux et des marcheuses, définition du parcours de la marche (exercice de cartographie sociale)
- Réalisation des marches exploratoires : 3 marches au minimum, sur le même trajet, à différents moments de la journée (journée, soirée)
- Élaboration du rapport : analyse des préconisations des habitantes
- Marche de restitution avec les décideurs (élu·es, services municipaux, bailleurs, transporteurs…)
- Mise en place d'une instance de suivi de préconisations

En 2017 en France, une expérimentation commandée par le Commissariat Général à l'Égalité des Territoires (CGET) et conduite par France Médiation a permis la réalisation de 12 marches exploratoires de femmes dans 12 villes en France. Fin 2017 et suite à des résultats positifs, le réseau a lancé un nouvel appel à contributions afin de sélectionner des sites volontaires pour développer le projet : 9 nouveaux territoires ont été sélectionnés. Ces marches répondent à une triple entrée : l'aménagement du territoire, l'animation du quartier et le sentiment de sécurité, décrit précisément. On peut en voir les étapes en images dans le documentaire *Les "Lombardines" en marche*[177] réalisé avec À places égales, qui explique la méthodologie des marches exploratoires et retrace les étapes d'une marche.

[177] BAVEUX D. (réal) (2016). *Les "Lombardines" en marche.* [Film documentaire] Archimède-Films (prod). URL: [https://www.youtube.com/watch?v=03bRACdxAns&feature=youtu.be] Dernière consultation le 13/09/22.

Planche 25 : Fiche action sur les marches exploratoires

Un film qui décrit la méthode : une marche pour la liberté et la sécurité des femmes.

Fiche
C1

Rubrique
COVEILLANCE ET SENTIMENT DE SÉCURITÉ

Thème
MARCHES EXPLORATOIRES

Action
DOCUMENTAIRE « LES LOMBARDINES EN MARCHE »

Description

Les Lombardines en marche, c'est le premier documentaire filmé qui explique pas à pas la méthodologie de marches exploratoires, proposé par le service Prévention de la Ville de Rouen, à partir du constat que « les femmes sont largement absentes des décisions de gestion de la ville, de l'habitat et de l'aménagement du territoire. Pourtant, leurs activités, et en particulier leurs activités familiales, les rendent plus sensibles que les hommes à la qualité du cadre de vie et des services urbains. Mais leurs besoins spécifiques sont rarement pris en compte et elles sont peu présentes dans la conception des projets urbains ».

C'est pourquoi, la Ville de Rouen a souhaité développer, dans le cadre d'une opération « Femmes dans la ville », portée par le Conseil local de sécurité et de prévention de la délinquance, une marche exploratoire des femmes dans le quartier de la Lombardie grâce à la formation et l'accompagnement méthodologique de Dominique Poggi (sociologue, association A places égales) et Marie-Dominique de Suremain (urbaniste), et visant les objectifs suivants :

- Favoriser la réappropriation de l'espace public par les femmes et renforcer leur liberté de circuler
- Sensibiliser les décideur·e·s et la population aux questions qui concernent l'égalité entre les femmes et hommes dans la ville et la prévention des violences faites aux femmes
- Permettre une réelle co-construction avec les habitantes à l'aune de leur expertise d'usage quotidien en les associant pleinement au processus décisionnel sur le cadre de vie



«Avec les marches, on découvre, on redécouvre, on dépasse nos peurs et on crée des solidarités.»

Une action saluée par la presse régionale :

« A Rouen, les "Lombardines" en marche veillent sur leur quartier (**France 3 Normandie**). Ce collectif de femmes des Hauts de Rouen repère ce qui doit être amélioré dans le quartier Lombardie et le relaient. »

« **La proximité et le bon sens font des merveilles.** Les Lombardines sont les vigies de leur cadre de vie. Elles se retrouvent régulièrement pour des marches exploratoires. Le résultat est concret : des chemins des écoliers goudronnés et sécurisés, des éclairages publics bien placés. »

Rouen. « Les Lombardines fières de leur quartier. Le maire, Yvon Robert, a dévoilé le panneau de bienvenue dans le quartier. L'ancien parking sauvage devant l'école Marot a été remplacé par des aménagements nouveaux. »

54

Genre & espace public / Manuel de bonnes pratiques / 2018

CIRCULER ✓ | FAIRE DU SPORT ET FLANER | ETRE PRESENTES ET VISIBLES ✓ | SE SENTIR EN SECURITE ✓ | PARTICIPER ✓

Fiche C1



Observations générales

Ce documentaire filmé décrit avec précision et de façon illustrée, les étapes d'une marche exploratoire de femmes, un processus qui s'étend dans le temps. La méthode, mise au point au Québec et en Amérique Latine, comporte 5 étapes :

- Etape 1- Sensibilisation des décideur·e·s et des habitantes à la méthode des marches exploratoires
- Etape 2 - Cartographie sociale participative et accompagnement d'une marche exploratoire
- Etape 3 - Analyse participative, relecture du rapport et passage de l'écrit à l'oral
- Etape 4 - Préparation des marcheuses pour la restitution : validation du document de présentation, formation à la prise de parole et à la négociation
- Etape 5 - L'étape finale est la restitution aux décideur·e·s et la concertation autour des recommandations des marcheuses.

La même méthode a été utilisée lors de marches exploratoires en France (↗ C5), à Paris (↗ C3), notamment à la Goutte d'Or (↗ C2).

Points forts

- Le film montre en quelques minutes le processus dans les détails

Points de vigilance

- Le documentaire s'applique au Quartier « Lombardie » à Rouen, mais il a su garder un caractère généraliste qui fait qu'il pourrait s'appliquer à de nombreux quartiers urbains en France

Voir dans le détail :

- Le documentaire : les Lombardines en marche (2016)
- Le reportage « Rouen : les "Lombardines" veillent sur le quartier »

Contact :
Dominique POGGI, sociologue, experte en marches exploratoires : domi.poggi@wanadoo.fr

Coveillance et sentiment de sécurité

55

Maquette réalisée pour le guide référentiel n°2 de la Ville de Paris, Custodi 2018

7.2.B MARCHE DE LA GOUTTE D'OR À PARIS

La marche exploratoire de la Goutte d'Or, quartier classé Zone Urbaine Sensible (ZUS), s'est déroulée sur une année, entre mai 2016 et juin 2017. J'ai pu rentrer dans les détails de cette marche exploratoire grâce aux entretiens menés pendant mon terrain, au sein du stage au SEII de la ville de Paris, sous la tutelle de Mme K. Les parties-prenantes de la marche étaient :

- Les habitantes du quartier : participantes actives, relai des problématiques et force de proposition
- L'Équipe de Développement Local (EDL) : pilotage et co-financement de la démarche
- L'association Paris Macadam : accompagnement, notamment dans la mobilisation du public
- Le Collectif À Places Égales : experte, garante de la méthode
- Le SEII : partenaire, soutien et co-financeur de la démarche

D'après l'entretien du 3 mai 2018 avec l'association Paris Macadam, les différentes étapes ont permis un débat sur le droit à la ville pour tous·tes. Il y eu une séance de cartographie sociale, avec la définition de l'itinéraire ; deux marches, une de jour et une de nuit ; la rédaction d'un rapport présentant le diagnostic et les préconisations des marcheuses ; une formation à la prise de parole en public des marcheuses et une séance de restitution auprès des décideur·euses, dont une troisième marche plus institutionnelle en nocturne, organisée avec le maire d'arrondissement et l'ensemble des personnes concernées. Pendant la séance de restitution finale, les marcheuses ont présenté le plan élaboré, 55 actions sur les thèmes suivants : propreté, sécurité/sûreté, égalité femmes-hommes, cadre de vie, commerce, etc., dont 40 actions réalisables à partir de 2017. Un rendez-vous a été pris 7 mois plus tard avec le maire, la commissaire et les services techniques pour faire le point de l'avancée des actions. Les préconisations étaient :

- Attribution d'un nom de femme à une placette
- Intensification de la lumière sur une place
- Réparation de l'éclairage et mise en place d'un système de protection des ampoules
- Mise en place de ralentisseurs dans deux rues
- Nettoyage plus fréquent des sanisettes
- Ramassage des ordures et un entretien de la rue plus fréquents
- Remplacement des jardinières qui servent de cachettes aux trafiquants

- Réfection des escaliers (marches, rambardes, éclairage)
- Apport de couleur sur les pots et sur les murs gris du terrain de sport
- Installation d'enseignes pour rendre visible les associations et les commerçant·es présent·es autour de la place
- Élargissement du trottoir, etc.

UN CAS QUI A FAIT POLÉMIQUE

Depuis 20 ans, l'association Paris Macadam s'occupe de lutter contre les discriminations et de valoriser les différences sociales et culturelles dans le quartier de Barbès et de la Goutte d'Or à Paris. Iels organisent des activités culturelles, théâtre, cafés partagés, éducation populaire, etc. Paris Macadam a donc entamé le processus des marches exploratoires en 2016, suite à l'écoute des habitantes, qui disaient ne pas se sentir bien et ne pas avoir de place dans leurs propres rues.

Selon Mme S., présidente de l'association, « *avant cette initiative les femmes n'osaient pas passer par certains lieux, tandis que maintenant elles n'ont plus peur, elles ont l'impression de se réapproprier les espaces du quartier. Les marches entraînent des améliorations notables : plus de caméras et 1 ralentisseur (alors qu'il en avait été demandé 4). Sur 56 actions demandées, au moins 16 ont été réalisées, 9 étaient à l'étude, 3 ont été refusées. Les femmes ont particulièrement apprécié l'expérience et 5 ou 6 ont envie de s'engager à nouveau dans l'expérience* » (entretien avec Mme S. mai 2018). Les marches ont enclenché une conscience collective entre marcheuses, une solidarité entre elles, un sentiment citoyen et de confiance avec les institutions comme avec le commissariat. Beaucoup des femmes adhérentes à l'association ne savent pas écrire, ne parlent pas bien français : les marches ont fait qu'elles se sentent prises en considération dans les décisions de la ville. Les marches ont motivé les marcheuses et elles ont amené les respects des habitantes : « *il y a un problème religieux très fort ici : les femmes pas voilées sont très mal vues… les marches ont porté de la confiance en elle, elles se sentent plus dignes, elles prennent connaissance de leurs droits* » (entretien avec Mme S. mai 2018).

La difficulté, confie Mme S., est qu'il a fallu suivre les élu·es, les relancer plusieurs fois. Certaines préconisations n'étaient pas faciles à mettre en place. Ensuite, il y a un problème de stationnement des hommes qui font le marché dans ce quartier et après, l'arrivée des mineurs. Globalement, la présidente de

l'association estime que c'est un peu énervant de voir les marcheuses instrumentalisées pour obtenir du consensus sur des actions déjà décidées. Ces marches, très intéressantes et utiles pour les marcheuses, n'ont pas vraiment été très positives pour l'association. Il y a eu des tensions de pouvoir. Le centre social et l'espace jeunes n'ont pas voulu faire les marches ensemble, « *il faut même dire que personne n'a été rémunérée en amont du projet (seulement des subventions pas la Mairie de Paris l'année suivante). Mais les EDL se sont approprié le travail des marcheuses et du nôtre, sans mentionner la participation active de Paris Macadam* » (entretien avec Mme S. mai 2018).

7.2.c La marche du « Pari's des Faubourgs »

La partie qui suit raconte l'événement de la marche exploratoire effectuée personnellement au côté d'un groupe de femmes dans le 10ème arrondissement le 6 juin 2018. Les rencontres ont eu lieu dans l'espace associatif Pari's des Faubourgs, au 12 rue Léon Schwartzenberg, dans le 10ème arrondissement de Paris. L'initiative de cette marche fait partie des marches promues par Mme K. au sein de la ville de Paris. À travers deux parcours décidés avec les marcheuses, le groupe a proposé des pistes d'aménagement concrètes pour repenser cet espace urbain. L'idée de fond véhiculé par la ville et l'association est que cela représente une démarche en faveur d'une présence plus forte et plus sécurisée des femmes.

Parmi plusieurs rencontres que j'ai faites, je vais rapporter ici le compte rendu de l'atelier cartographique, qui a donné lieu à la création des deux parcours de marche, appelés parcours rouge et parcours bleu ; il suit la liste des propositions réorganisée à l'aide de l'association À places égales ; la partie se conclut avec la présentation d'une analyse critique.

Compte rendu de l'atelier cartographie — 23 mai 2018 — Pari's des Faubourgs

Groupe de marcheuses[178] : Marie, Louise, Gaëlle et Mara (habitantes), Lou (étudiante), Céline (Pari's des faubourgs) et Diane (DDCT/SPDV).

Image 42 : Atelier cartographie, marche du Pari's des Faubourgs



(Custodi 2018)

[178] Prénoms inventés.

Louise habite sur le Faubourg Saint-Martin. Très peu de quartiers ou de rues lui posent souci. Elle indique seulement que traverser le square Satraigne n'est pas très agréable : beaucoup d'interpellations de la part des hommes qui y restent. Louise fait ses courses à Château-Rouge, elle ne fréquente pas trop les commerces du quartier. Pour y aller, elle prend un bus Gare de l'Est ou le métro dans la gare. Le matin tôt, ce n'est pas très agréable d'entrer à l'intérieur de la gare, car des voyous y traînent et l'interpellent. En revanche, lorsqu'elle se fait interpeller au niveau de Château-d'Eau par les coiffeurs afros, cela ne la dérange pas.

Gaëlle habite rue des Petites Écuries. Sur son chemin pour le Pari's des Faubourgs, elle n'a aucun souci. En revanche, toute la rue du Château-d'Eau est difficile pour elle, car y passer avec la poussette n'est pas aisée, l'espace public est très occupé. Gaëlle n'aime pas beaucoup passer au niveau du KFC et de Strasbourg–Saint-Denis à cause de la prostitution. Gaëlle ne passe jamais par le Passage du Prado, pas joli et pas du tout agréable. Gaëlle va parfois vers la Gare du Nord pour y faire des courses. À l'angle de la rue de Dunkerque et de la rue du Faubourg Saint-Denis, il y a des voleurs. Elle aime bien la médiathèque Sagan, accueillante.

Mara n'aime pas du tout le Passage de l'Industrie. Des personnes occupent l'espace public, fument. Le passage est sombre et n'est pas du tout agréable à traverser. Elle n'y va pas du tout et préfère le Passage Brady, beaucoup plus joli. Elle ne passe jamais non plus Passage du Prado, pas agréable, et avec du deal. Mara n'aime pas non plus le carrefour au niveau de Strasbourg–Saint-Denis et du KFC : elle y passe encore, mais ce n'est vraiment pas pratique, il y a trop de monde. C'est là qu'elle s'est fait voler son sac l'année dernière. Mara se rend souvent au square Villemin, qu'elle aime beaucoup. Mais elle n'aime pas entrer par l'entrée côté gare, car c'est souvent très sale. Elle fait le tour côté canal. Concernant le square Cavaillé-Coll, elle n'y passe que quand elle est avec son mari. Il y a trop de personnes qui dorment ou qui fument, ça lui fait une peur. Mara aime beaucoup la médiathèque Sagan, jolie et accueillante ; le square du milieu du carré Saint-Lazare est agréable aussi, elle y va avec son fils.

Marie habite à Goncourt, au CHU Emmaüs Louvel Tessier. Elle vient au Pari's des Faubourgs par le métro et arrive à Gare de l'Est. Elle aime bien le square Satraigne, elle n'a pas de souci avec les potentielles interpellations. Elle s'y assoit parfois. Elle aime bien les magasins du Faubourg Saint-Denis. Elle n'est jamais dérangée par les coiffeurs qui peuvent l'interpeller au niveau de Château-d'Eau.

Céline : Il y a un croisement difficile au niveau de Magenta et du Faubourg Saint-Martin : c'est compliqué de traverser, la circulation est dense, les conducteurs brûlent le feu. Sous l'arche Saint-Denis, c'est beaucoup trop sale, ce qui ne rend pas le carrefour agréable. Il y a aussi beaucoup de voitures qui passent vite et proche, ce qui fait que cet espace n'est pas un lieu où on s'arrête. Le boulevard de Strasbourg a beaucoup de circulation ; les deux rues parallèles de chaque côté sont beaucoup plus agréables, ce qui fait qu'on n'emprunte finalement que très rarement le boulevard de Strasbourg. N'y va que pour le cinéma finalement.

Notes de réunion, Custodi 2018

Les participantes indiquent qu'elles vivent bien dans ce quartier globalement. Elles circulent beaucoup à pied dans le quartier mais il y a des zones qu'elles évitent, plus ou moins consciemment. Pendant les deux marches, une liste très précise et ponctuelle a été rédigée, avec l'aide du SEII qui retranscrivait les commentaires des marcheuses :

Rues et passages :

- Le passage vers la médiathèque et l'école est sale, mal éclairé. Des SDF y ont installé des tentes. Il y a des problèmes liés à l'alcool.
- Dans le renfoncement sur le trottoir, rue de Chabrol, face au marché, des hommes stationnent souvent, alcoolisés, bruyants, parfois agressifs.
- Plus loin, devant le café des groupes de consommateurs, le verre à la main encombre le trottoir et ne laisse pas passer les piétons… qui doivent marcher sur la route.
- Gare du Nord : il est impossible de passer devant les portes vitrées, dans le décrochement de la façade. C'est un lieu de trafic, des gens sont plantés là attendant des clients. Ambiance insécurisante.
- Rue du Faubourg Saint-Denis: le soir surtout, il y a des grappes de gens dehors, ce qui a un côté rassurant, mais le passage avec une poussette reste difficile
- Escalier rue d'Alsace: souvent des bagarres éclatent, c'est dangereux.
- Rue de Valencienne: parfois même des coups de feu.
- Rue Lafayette, vers le Leader Price : des personnes achètent de l'alcool et consomment devant le magasin. Des bagarres éclatent, l'agressivité est souvent forte, et ce dès le matin. Il devient difficile d'y faire ses courses. L'agent de sécurité du magasin intervient souvent pour calmer le jeu.
- La Poste : aucune des participantes ne va retirer de l'argent au distributeur à cet endroit par crainte de vol. Une des femmes a été agressée et volée à cet endroit. L'une va à la Poste du 9ème arrondissement c'est plus tranquille.
- À la mairie du 10ème, les mercredis soir, il y a des soirées spectacle. Certaines de mes amies, retraitées ne viennent pas, car elles ont peur de rentrer chez elles le soir après 21h.
- Angle Château d'eau/Strasbourg: les « aboyeurs » (personnes qui interpellent les passantes pour les inviter dans les salons de coiffure) sont nombreux et bruyants, mais pas méchants. Ils respectent les dames aux cheveux blancs, les appelle « mamy ».
- Rue du faubourg Saint-Denis: c'est animé on s'y sent bien. C'est plutôt agréable, il y a des cafés avec pas mal de jeunes gens. Mais la nuit on évite d'y passer. C'est bruyant, parfois agressif (alcool).
- Rue du Paradis : les trottoirs sont étroits.
- La Cour des Petites Écuries est agréable, mais le Passage des Petites Écuries n'est pas rassurant du tout ! C'est triste, il pourrait être embelli. Plutôt qu'un problème de sécurité ce qui ressort est un problème de beauté architecturale absente.
- Les portes Saint-Denis/Saint-Martin: c'est souvent sale. C'est un lieu de prostitution par des femmes chinoises, de jour comme de nuit. Parfois elles sont une vingtaine. On ne passe pas là-bas, pas avec les enfants. C'est triste et déprimant.
- Rue du Château d'Eau et vers le métro Château d'Eau : du trafic incessant ; zone que les femmes évitent, surtout la nuit.

Square et jardins :

- Le square Saint-Vincent de Paul et autour est une zone insécurisante, car mal fréquentées. Une femme y a été agressée en pleine journée. Ils lui ont volé son collier, elle était enceinte de 8 mois.

- Devant le square Alban : des canettes de bière, c'est sale.
- Dans le square : on y passe, mais on ne s'arrête pas. Il y a un peu de tout : des familles, des chômeurs qui viennent après leur parcours dans les agences d'intérim, des hommes surtout. Il arrive qu'une équipe de jeunes hommes empêche le passage et jette des canettes de bière. Sur le côté c'est un peu plus tranquille, le coin des enfants. Il y plus de 10 ans, ce square grouillait d'enfants.
- Square Saint-Laurent : géré par Emmaüs, c'est un jardin partagé avec des personnes fragilisées. Les bancs ont été retirés. On ne peut pas s'arrêter pour s'y reposer.
- Rue de l'Échiquier : il y a un petit parc très agréable, vers la poste, vers le métro Bonne Nouvelle
- Le jardin Villemin : dans le carré des enfants, ça va. Le coin « jardins partagés » est sympa de même que la pelouse. Mais le coin où se regroupent les hommes est moins rassurant (des hommes migrants pour la plupart).

PROPOSITIONS LIÉES AUX MARCHES EXPLORATOIRES

Image 43 : Atelier cartographie, définition parcours bleu et rouge



(Custodi 2018)

La liste qui suit, élaborée par l'association À Places Égales à la suite des marches et des commentaires des marcheuses tente une posture de préconisation :

Parcours bleu – 10e arrondissement

Point 1. Devant le Leader Price

- Possibilité d'installer des jardinières et demander aux commerçant·es de s'en occuper
- Installer des poteaux et des systèmes de suspension pour accrocher des fleurs
- Au carrefour, réparation des panneaux signalétiques abîmés
- Dans le cadre de la restructuration prochaine du square Saint-Vincent de Paul avec projet d'un jardin partagé, possibilité d'informer, voire de consulter, le collectif des marcheuses sur le projet ?

Point 2. Gare du Nord

- Zone en travaux, souhaitable de donner plus d'informations sur la durée des travaux
- Quartier en plein travaux, penser à un aménagement éphémère
- Prévision de réaménagements autour des gares du Nord (auvent et boutiques) et de l'Est, possibilité d'informer les marcheuses sur les projets s'ils ne sont pas complètement bouclés ?
- Comment apaiser la circulation des piéton·nes ? Certain·es se déplacent rapidement en poussant leur valise avec risque de bousculade
- Préconisation de contrôler les bars et restaurants afin que les terrasses n'empiètent pas sur les trottoirs

Point 3. Après les escaliers derrière la Gare de l'Est

- Prévision de construction d'un hôtel avec balcon vert de 2 000 mètres carrés ; en regardant les plans sur Internet, seulement 2 passerelles permettent d'entrer et de sortir de cet espace vert ; ce qui peut être vécu comme enfermant et potentiellement dangereux pour les femmes (*a contrario* le square Villemin est rassurant, car il est facile d'y entrer et sortir et pas de cul-de-sac)
- Pour le futur balcon vert, conception de plusieurs passerelles ; Julia se propose de retravailler le plan en y ajoutant des passerelles ; proposition ensuite adressée à Paul Simondon, premier adjoint à l'urbanisme, à l'espace public, aux déplacements et à la propreté.
- Madame la maire d'arrondissement a fait savoir qu'elle souhaitait que les habitant·es du quartier occupent au maximum cet espace.
- Concernant la rue d'Alsace et la présence massive d'hommes dans et devant les bars ainsi que sur les trottoirs, avec parfois forte alcoolisation (surtout la nuit), compliqué de faire évoluer ce type d'usage de l'espace public qui limite la liberté de circuler des femmes et les amène à des détours. Plusieurs hypothèses envisagées : faire intervenir les agents de la DPSP (Direction de

la Prévention, de la Sécurité et de la Protection), mais n'interviennent qu'en cas d'incivilité notoire, ce qui est rarement le cas ; détacher des correspondants de nuit ? Des médiateurs ? Créer un dispositif du type « Demander Angela »[179] (mis en place dans le centre-ville de Rouen). Acception de certains commerces, sensibilisés à la question du harcèlement de rue et du sentiment d'insécurité, d'être des lieux-ressource : apposent un autocollant sur leur vitrine et les femmes savent qu'en cas de besoin, elles peuvent entrer dans ce commerce et demander Angela : seront bien accueillies par le personnel, pourront rester dans ce lieu sans consommer ni acheter le temps nécessaire.

Point 4. Jardin Villemin

- Augmenter la présence d'espaces verts, plus de squares et jardins
- Proposition ressortie durant la balade dans le jardin : venir faire un pique-nique ensemble (certaines marcheuses ne connaissaient non plus ce jardin, attirées par les plantes et les fleurs)
- Présence d'un petit « jardin partagé » dans lequel tout le monde peut venir faire du jardinage

Point 5. Square Sardaigne

- Dans le budget participatif, demande de *street workout*
- Demande que le règlement soit affiché en plus gros et avec des pictogrammes et des couleurs pour rendre le message plus clair
- Plus de gardiens en permanence
- Par rapport au Gymnase Marie Paradis situé dans un cul-de-sac, les jeunes filles et jeunes femmes n'osent pas y aller quand il fait nuit. Présence de jeunes en scooters inquiétante.
- Proposition d'aller sur ce lieu lors de la prochaine marche de nuit
- Propositions concernent la mise en place d'animations sportives en extérieur
- Présence d'éducateur·rices de rue bienvenue

Parcours rouge - départ du « Pari's des Faubourgs »

Rue Léon Schwartzenberg

- Possibilité de réaliser des actions type « La rue aux enfants », ou encore présence de ludothèque ambulante.
- Concernant les urinoirs, l'école Boule planche sur la conception d'un urinoir pour femmes…. À suivre

Rue du Faubourg Saint-Denis

[179] Demandez Angela : « *Ce prénom est un nom de code à donner au comptoir d'un bar partenaire de l'opération par toute personne qui se trouve, le soir, dans la rue, face à un inconnu qui se montre lourd, insistant voire menaçant.* » URL: [https://rouen.fr/initiative/2018/harcelee-dans-rue-demandez-angela-au-comptoir] Dernière consultation le 13/09/22.

- Demande de piétonisation d'une partie de cette rue.

Porte Saint-Denis

- Sensibiliser les habitant·es à ne pas nourrir les pigeons via des messages affichés dans les restaurants
- La marche pour monter sur la place est très haute : difficile pour les poussettes, mais aussi pour les PMR. Au-delà de ça, la marche n'incite pas à monter, même sans poussette ; penser à aménager pour permettre l'accès.
- Installer des bancs pour encourager l'occupation de la place
- Classée Monument historique, valorisation de la Porte Saint-Denis avec ce type d'aménagement
- Valorisation de l'histoire du quartier au niveau des portes, peut-être avec des guides.

Passage du Prado

- Diversification des commerces ?

Boulevard de Strasbourg

- Souhaitable d'avoir des informations sur ce qu'il se passe et sur l'avancée des travaux pour se sentir concernées par l'évolution du quartier.
- À l'angle de la rue de Metz, très bel espace sur un mur qui pourrait accueillir une belle fresque.

Passage de l'Industrie, côté ouest

- Rénovation du passage

Passage Brady

- Passage agréable, animé, rénové
- Peut servir de modèle

Métro et rue Château d'Eau

- Légalité du système de rabatteurs ?

Autres

- Lors de la marche de nuit, proposition faite d'aller dans le cul-de-sac derrière le centre Paris des faubourgs
- Tout au long du parcours, plusieurs endroits où possibilité du « street art », et réflexion sur l'affichage publicitaire (à voir… identifier surtout des endroits précis)

CE QUI RESTE AUX MARCHEUSES

Les listes qui précèdent offrent une idée du type d'approfondissement requis pendant les marches. C'est une analyse minutieuse point par point, à partir de laquelle l'équipe de restitution représentée par Mme C. d'À Place Égale et Mme K. du SEII, essayent d'en tirer des préconisations concrètes pour des aménagements futurs.

Les femmes soulignent toutes la présence d'une forte offre culturelle : cinémas (Luxor, Archipel, Brady…) et spectacles à la Mairie. Elles relèvent aussi que leur sentiment de sécurité change selon l'heure à laquelle il fait nuit. L'une d'entre elles, Marie, ne se sent pas très représentative parce qu'elle n'a pas peur, mais des copines lui ont dit qu'elles ne sortent pas parce qu'elles ont peur. Une autre, Gaëlle, dit que le quartier est assez vivable, que les personnes (des hommes majoritairement) qui font peur ne sont pas tous des agresseurs ou des voleurs. Mais le problème d'une appropriation d'espace reste évident, bien que pacifique, ne permettant pas aux femmes de se sentir à l'aise. Mara ne nie pas cela, elle attire seulement l'attention sur le fait qu'elle n'aime pas le sécuritarisme, qu'elle voudrait d'autres types de solutions.

Au-delà des suggestions des marcheuses, nous avons relevé une problématique architecturale : le dessin du futur hôtel en rue d'Alsace[180] qui s'installe à niveau de la Gare de l'Est et qui aura un jardin suspendu donnant sur la rue, prévoit seulement un accès avec une passerelle entre le toit de l'hôtel et la rue d'Alsace. C'est un problème de conception architecturale, puisque prévoir un seul accès à un espace veut dire créer un cul-de-sac, et par conséquent rendre cet espace potentiellement dangereux. Un hôtel avec jardin suspendu donnant sur une rue avec une seule entrée provoque une sensation d'insécurité, surtout si l'on considère le contexte social de rue d'Alsace, comprenant plusieurs bars en non-mixité masculine imposée, trajectoire de connexion entre Gare du Nord et Gare de l'Est, dégradée au niveau esthétique.

À partir de mes notes personnelles sur ces journées, je constate qu'il n'y a pas de mixité sociale, que ce soit dans la marche de Pari's des Faubourgs ou dans la marche de Barbès. Les femmes concernées, celles qui fréquentent l'association, sont pour la plupart des femmes issues de l'immigration, de

[180] Par SLA Architecture. URL: [https://www.archiliste.fr/sla-architecture/balcon-vert-okko-hotel-paris-gare-de-l-est] Dernière consultation le 13/09/22.

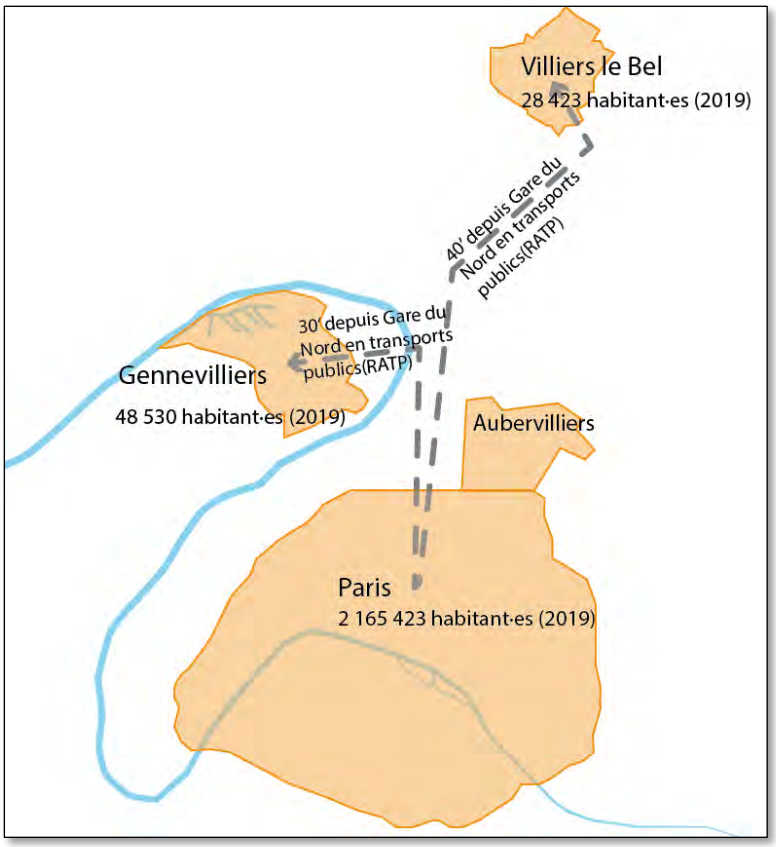
milieux défavorisés. On parle des marcheuses en les appelant « les femmes » (pendant les moments organisationnels) avec la sensation très marquée d'une distance entre celles qui organisent et celles qui participent, d'où un côté infantilisant et stigmatisant.

Les marches exploratoires sont de fait un outil à double tranchant. Certes, cela développe des relations interpersonnelles entre les femmes du quartier, mais elles restent très liées aux pouvoirs et aux intérêts de la fonction publique. Comment être sûr·es que les femmes ne participent pas dans certains cas à une forme d'exploitation du travail de soin ? La Ville de Paris devrait peut-être faire un point plus clair sur sa manière de produire de l'espace et sur l'exploitation des informations reçues dans ces marches. Le même problème avait été remarqué au début de la recherche, dans l'analyse du cas du quartier Husby en Suède : du point de vue intersectionnel, on est en train d'opposer les femmes (pauvres) aux hommes (noirs) . Il faut aussi souligner que ce sont des outils mis en place dans le contexte flou des budgets participatifs[181] : il en résulte un manque de clarté sur la prise en compte des suggestions des marcheuses quand elles rejoignent ou non les nécessitées que la mairie s'était déjà fixée. Ici, il y a toute une contradiction sur les outils participatifs traditionnels — et la marche en est une — car la partie protocolaire est trop normée pour qu'on puisse avoir une vraie appropriation de la part des marcheuses.

[181] *« Un budget participatif, comme son nom l'indique, consiste à faire appel à la population pour choisir l'affectation d'une partie d'un budget global. La collectivité territoriale (par exemple une ville) qui propose ce budget participatif demande donc aux citoyens concernés (les habitants de la ville) de choisir le ou les projets qui seront financés par cette collectivité. On compterait aujourd'hui aux alentours de 2000 projets financés grâce à des budgets participatifs. La ville de Paris par exemple propose un budget participatif d'une enveloppe de 1/2 milliard d'euros. Ici les Parisiens proposent des projets. Ces projets sont ensuite étudiés par une commission pour convenir de leur faisabilité. Enfin une commission composée pour moitié d'habitants de Paris sélectionne les projets qui seront retenus. Tous les Parisiens sont enfin invités à voter pour leurs projets préférés. Le processus s'étale sur une année complète. »* URL: [https://www.budgetbanque.fr/budget/budget-participatif-definition/] Dernière consultation le 13/09/22. Site web du budget participatif de Paris. URL: [https://budgetparticipatif.paris.fr/bp/jsp/site/Portal.jsp?page_id=10] Dernière consultation le 13/09/22.

7.2.D LES DÉTOURNEMENTS DU DISPOSITIF OFFICIEL

Carte 15 : Gennevilliers et Villiers-le-Bel, relation avec Paris



Les communes de Gennevilliers et Villiers-le-Bel font partie des banlieues parisiennes et relèvent de la métropole du Grand Paris. Custodi 2017

À la suite des expériences pilotes de villes comme Vienne et de la recherche géographique et sociologique de genre sur l'espace urbain (Hancock et Barthe 2005; Denèfle 2013; Raibaud 2014 ; 2015), le gouvernement français intègre le Gender Mainstreaming dans ses politiques. En matière de politiques urbaines, depuis 2014, le Ministère de la Ville et le Ministère des Familles, de l'Enfance et des Droits des Femmes promeuvent une initiative pilote en coordination avec France Médiation (réseau national des acteurs de la médiation sociale) : les marches exploratoires. Comme nous l'avons vu, ces marches sont un instrument de délégation aux citoyen·nes d'une activité de contrôle de l'espace public, qui s'inscrit dans une notion de « soin du territoire ». Suivant l'idée que la plupart des femmes ont une propension naturelle à consacrer leur temps aux autres, les compétences d'attention et de soins directement liées à cette idée sont ainsi exploitées au maximum. À travers une réappropriation non institutionnelle toujours différente, l'outil des marches a pris des nuances spécifiques, se déclinant en balades (Gennevilliers) ou en marches sensibles

(Villiers-le-Bel). Ces déclinaisons différentes, soulignées par une différente terminologie, détournent le dispositif en faveur d'une plus grande attention envers les femmes habitantes des quartiers.

LES BALADES DE GENNEVILLIERS

L'association Les Urbain·e·s[182] « *a pour objectif de produire et de promouvoir la recherche scientifique et citoyenne en études urbaines* » (Les Urbain·e·s 2014[183]). Les travaux de l'association sont publiés et diffusés à travers des créations culturelles (expositions, lectures publiques, théâtrales, animations sonores, etc.) et des créations scientifiques (participation à des interviews, publication de textes, etc.) Dès novembre 2013, elle accueille sans hiérarchisation des chercheur·euses en géographie, architecture, urbanisme, sciences politiques, artistes, photographes, graphistes, ainsi que de nombreux·euses habitant·es. Financé par la commune de Gennevilliers, le projet La ville côté femmes est une recherche-action démarrée en 2014 et qui s'est achevée en 2020. L'intérêt de ce projet réside dans le fait qu'il inclut des chercheur·euses universitaires et souhaite intervenir dans l'espace public de la citoyenneté. La prise de conscience de ce statut particulier est bien exprimée par l'association qui le définit comme un « *outil de promotion de la participation citoyenne à la recherche* ». Il s'agit d'un travail de réflexion interdisciplinaire pour mettre en valeur l'utilisation de l'espace public par les femmes. Il semble donc évident « *d'impliquer la population dans ce projet, de connaître ses pratiques spatiales réelles dans l'espace public* » (Les Urbain·e·s 2014).

La ville de Gennevilliers est née sous l'impulsion de l'industrie du début du XXème siècle et liée à un type de syndicalisme ouvrier traditionnellement masculin, au sein d'un système de lutte des classes, tendant à distinguer très clairement les hommes et les femmes dans le travail quotidien, sans remettre en cause les relations sociales ou la division du travail entre les sexes. La ville, qui compte aujourd'hui 45 000 habitants, est à tous les égards une « banlieue populaire de Paris » avec une prédominance de maisons populaires[184] et une population encore en partie ouvrière et résultant de l'immigration

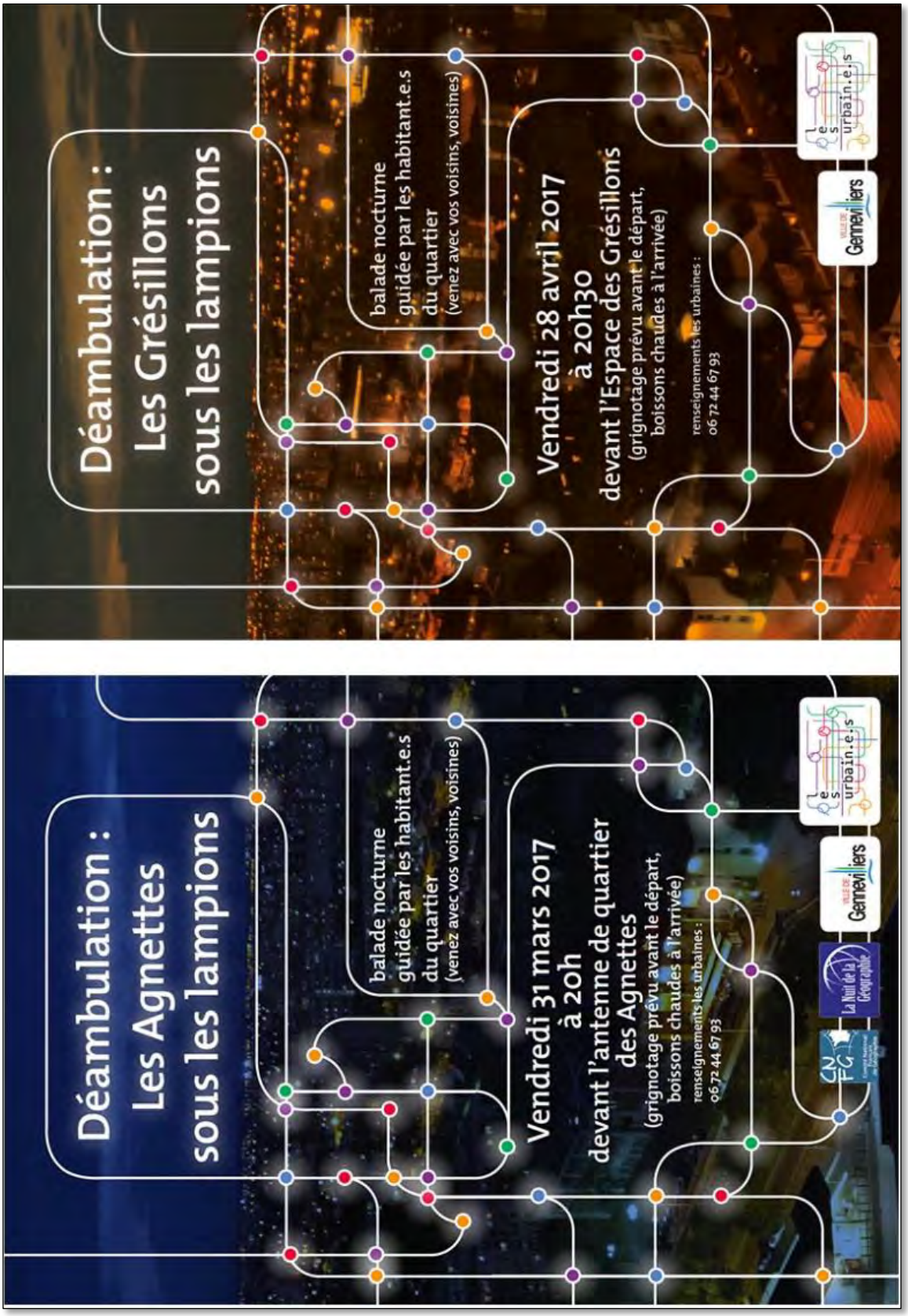
[182] Association à but non lucratif loi 1901.
[183] URL: [https://urbaines.hypotheses.org/] Dernière consultation le 13/09/22.
[184] HLM : Habitation à Loyer Modéré, présente sous forme de grands ensembles.

(principalement maghrébine, subsaharienne et asiatique). Des trois quartiers concernés par le projet, le premier était un écoquartier en construction ; un autre, les Grésillons, venait de sortir d'un programme de réaménagement ; tandis que le quartier des Agnettes a été choisi dans le cadre du Nouveau Programme National de Redéveloppement Urbain (NPRU) qui comprenait également la commune de Villiers-le-Bel. L'association Les Urbain·e·s a mené une série d'actions :

- Élaboration de cartes mentales
- Réunions en appartement
- Atelier d'écriture
- Promenades urbaines

Les balades ont été faites en mars et avril 2017, elles ont été anticipées par un travail de stationnement sur le territoire, réunions en appartement et collecte de cartes mentales. Ces balades mettent en évidence l'insécurité et l'inconfort à l'égard du territoire selon qu'on est un homme ou une femme, mettant à disposition l'objet d'une restitution cartographique sur le site de l'association, ainsi que des travaux de recherche en constante évolution, dont deux livres publiés pendant la recherche-action .

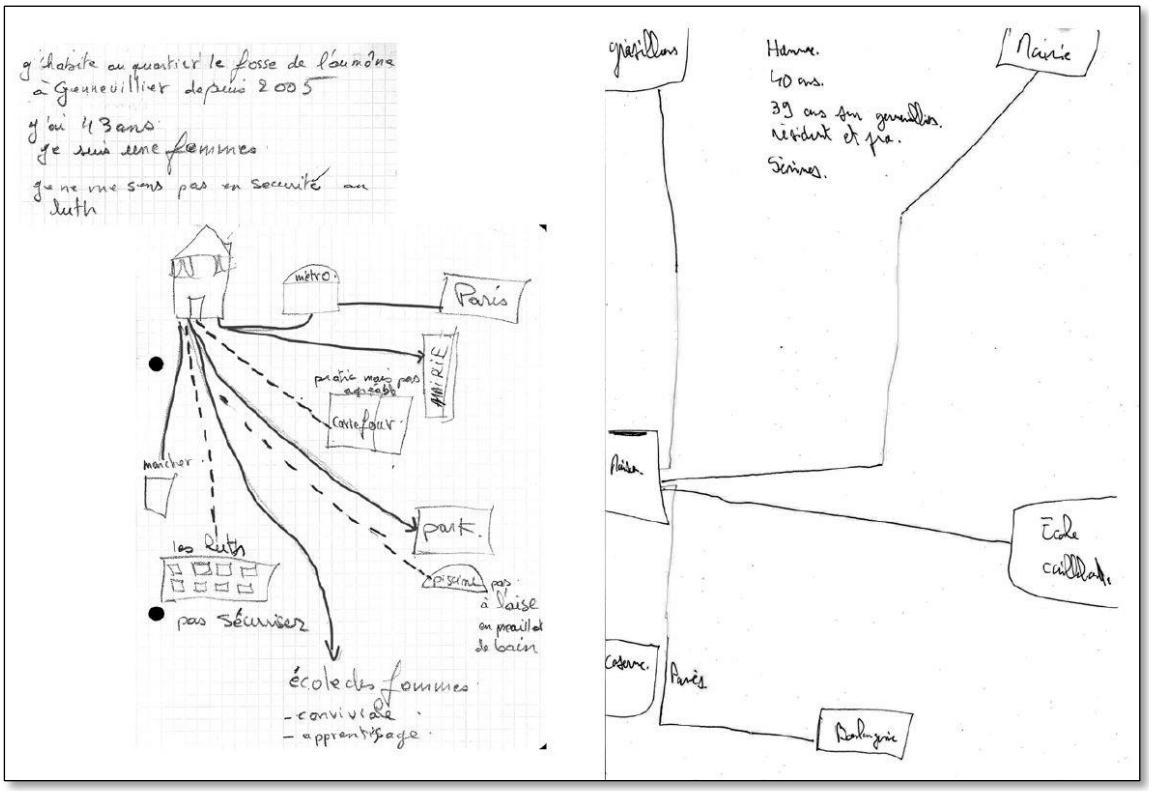
Planche 26 : « Affiches invitant aux balades aux lampions aux Agnettes et aux Grésillons[185].



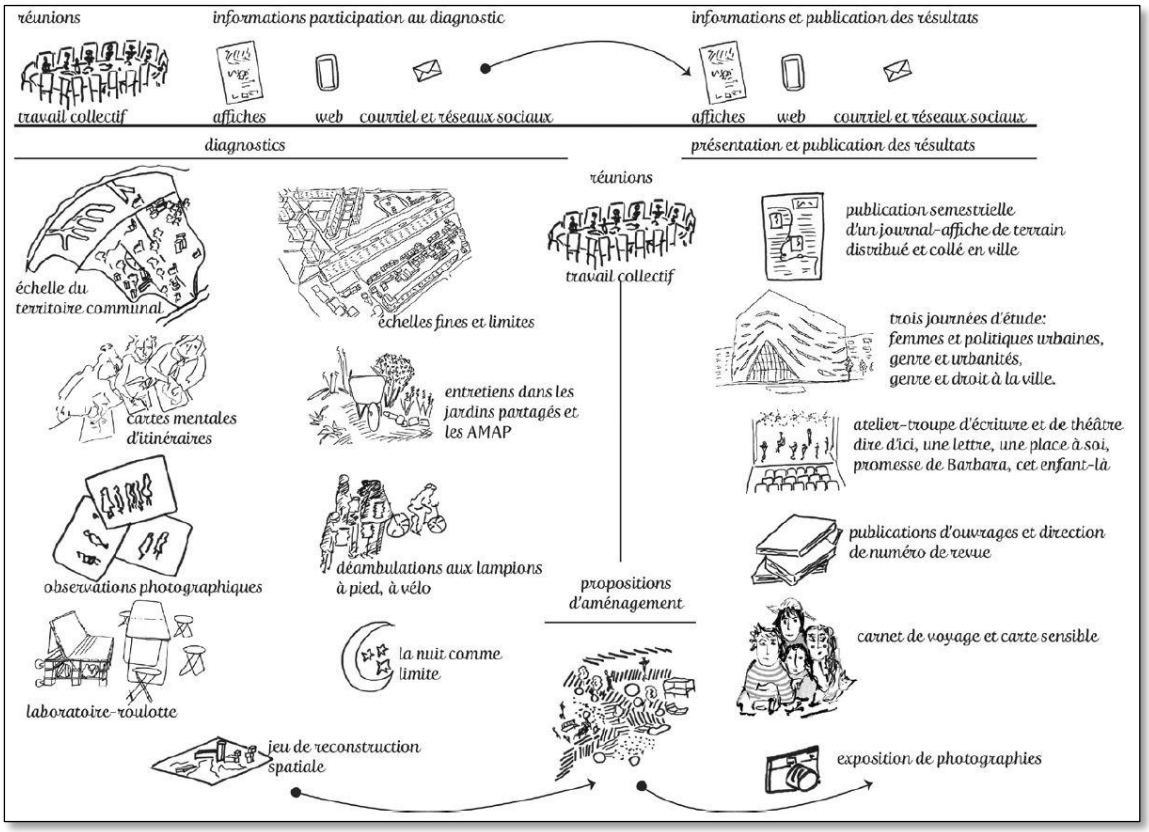
(Graphisme Claire Pasquet) »

[185] URL: [https://urbaines.hypotheses.org/] Dernière consultation le 13/09/22.

Planche 27 : Images du livre *Le sens de la ville*, illustrant la recherche-action à Gennevilliers



« *Exemples de cartes mentales dessinées dans le contexte du programme de recherche-action* ». (Luxembourg, Labruyère, et Faure 2020, 28)



« Synthèse méthodologique de la recherche-action. » (Luxembourg, Labruyère, et Faure 2020, 40)

LES MARCHES SENSIBLES

Alors que le projet Les Urbain·e·s utilise le concept des balades, l'association Genre et Ville utilise le concept de marches sensibles. Ce dernier a pu se développer depuis 2014 à travers un programme appelé PAsSaGEs (Programme d'Actions Sensibles au Genre et Espaces). Au même titre que Les Urbain·e·s, l'association Genre et Ville est constituée de chercheur·euses avec une présence plus importante d'urbanistes, de designers et d'architectes. À l'instar des Urbain·e·s, Genre et Ville note également un manque de données historiques, de documentation et surtout de données genrées[186] sur l'utilisation des territoires avec pour conséquence la difficulté d'actions visant à plus d'égalité et de mixité. Ce programme est désormais mis en œuvre par l'association sur l'ensemble du territoire national, comme une véritable réinterprétation des marches exploratoires. Parmi les premières villes concernées, on trouve la commune de Villiers-le-Bel, où l'association a passé beaucoup de temps au fil des années, comme l'a fait Les Urbain·e·s à Gennevilliers. Les objectifs de ces marches sensibles sont pour l'association une question d'égalité de genre plutôt que de planification participative. Ainsi, l'idée d'un espace plus égalitaire au niveau du genre est liée à celle d'un parcours de planification qui n'est pas subi, mais fait ensemble. Les objectifs ainsi expliqués sont les suivants :

- Modélisation de quelques procédures et outils pour analyser les inégalités de genre dans les territoires
- Création d'une base de données de genre qui peut être analysée — quelque chose qui n'existait pas jusqu'à présent
- Développement des projets pilotes visant l'égalité
- Évaluation des résultats de ces projets, les stabiliser et permettre leur évolution

L'objectif affiché du programme est de fournir un outil plus raffiné que celui du gouvernement, plus sensible justement : « *Penser l'espace public en d'autres termes, revoir le questionnaire et les objectifs des marches exploratoires, faire réseau, produire des fiches sensibles. Impliquer différents groupes sur un même territoire. Femmes du quartier, hommes du quartier, jeunes, filles et garçons. Repenser la présence du corps dans l'espace public.*

[186] Donnée genrée : signifie la collecte de données filtrées à travers les catégories de genre, sexe, âge, rôle social, etc.

Travailler pour un réaménagement des lieux pour favoriser leur mixité, le partage et surtout la vitalité [...] et poser simultanément les enjeux du logement, de la mobilité, de la gestion des communs, de l'espace public »[187]. Dans les rapports des marches sensibles, il est également souligné que les aménagements urbains qui sont le produit d'une sécurisation rendent les espaces moins fertiles, c'est-à-dire moins adaptés à une réappropriation gratuite : des champs stériles abandonnés et clôturés ou des places propres et vidéosurveillées, mais vides.

L'exemple de Villiers-le-Bel est stratégique, d'une part parce que c'est la première commune où Genre et Ville réalise les marches sensibles, d'autre part parce que l'insistance sur le territoire de l'association conduit au développement d'actions de planification plus structurées. Comme Les Urbain·e·s à Gennevilliers, cette association s'occupe de la médiation entre la citoyenneté et les transformations souhaitées par la municipalité, en essayant de fournir les outils, conceptuels et pragmatiques, pour prendre en compte les besoins de genre. Pour le programme NPNRU, Villiers-le-Bel adopte un plan d'action dans lequel l'égalité entre hommes et femmes est à la base de l'objectif d'appropriation des espaces et des équipements collectifs.

MARCHER SUR LA PETITE CEINTURE À PARIS

À l'instar de Mme I. pour la place des Fêtes, l'architecte Mme U. s'est engagée dans une recherche personnelle pour le projet de la Petite Ceinture. À travers la mise en place de marches exploratoires avec des typologies plus ou moins homogènes de personnes (jeunes, vieux, femmes, etc.), Mme U. a créé le collectif Ceinturama pour travailler sur la petite ceinture, avec un système de MO2 similaire au projet Sept places, mais sans mention officielle aux analyses genrées. Cette dimension a été prise en charge spontanément par le collectif.

Le projet Ceinturama a démarré en mars 2017 sur le lot est : 19ème, 20ème et 12ème arrondissements. Sur ces trois tronçons, des actions avaient déjà été engagées par de précédents collectifs : les Saprophytes dans le 19ème, Ya+k, etc. Dans chacun des arrondissements, il y avait ce qu'ils ont appelé une « base de vie » — un lieu où pendant 4 mois, des expérimentations avaient eu lieu les années précédentes. La mission de Ceinturama était de continuer à

[187] URL: [http://www.genre-et-ville.org/passages/] Dernière consultation le 13/09/22.

activer, construire et imaginer des choses sur ces trois endroits et d'avoir une réflexion globale sur les enjeux de développement. Après un diagnostic sur l'ensemble du tronçon, le collectif a organisé des ateliers pour rencontrer les gens et projeter des aménagements sur trois lieux : rue Petit, rue de la Mare, Villa Bel Air. Mais très vite, iels se sont retrouvé·es confronté·es à des contraintes techniques restrictives, fermées et rigides, sauf dans le 20ème où les associations prennent le relai. Dans le 19ème en revanche, le collectif était au pied d'une école juive orthodoxe qui avait peur et qui a tout fait pour qu'ils s'en aillent. À la Villa Bel Air, c'était à peu près pareil : une autre association ne voulait absolument pas qu'ils fassent des choses en face de chez eux. Pendant 6 mois, Ceinturama a essayé de dire aux services techniques que, si dans les secteurs les gens ne voulaient pas travailler avec eux, rien ne les y forçait. Le participatif ne s'impose pas. Or, la mairie a refusé cela, elle a voulu que le collectif s'impose coûte que coûte : à Villa Bel Air, cela a fini par fonctionner, mais pas dans le 19ème.

Il y avait une contradiction évidente entre les politiques de la ville et les services techniques qui ne voulaient rien savoir de ces approches participatives. Le collectif avait des difficultés à se faire payer même s'il arrivait à des compromis. Selon Mme U., c'est parce que le cadre juridique du marché à BPU (Bordereau de Prix Unitaire) était une hérésie dans le cadre de cette mission-là. Ce type de bon de commande marchait bien quand les services de la voirie avaient besoin d'espaces verts ou de refaire un mètre carré de trottoir ou réparer un luminaire… mais pas avec un collectif. Décomposer la mission en demandant le prix d'un atelier de co-construction, de co-conception, etc., cela ne fonctionne pas. La difficulté à dialoguer avec celleux qui font les prix unitaires réside dans le fait qu'ils n'ont pas imaginé qu'avant l'atelier de co-construction par exemple, il y a la préparation de l'atelier. Les unités sont fixes, or il aurait fallu moins d'ateliers, mais avec des prix réels (par exemple, si un atelier coûte 500 €, la préparation 1000 €, on peut écrire qu'un atelier coûte 1500 €, mais on ne peut pas diminuer le nombre fixe d'ateliers fixé à 350, ni mettre le prix réel par atelier parce qu'on aurait dépassé le million d'euros du budget). En bref, selon Mme U., iels ont mis de la mauvaise volonté à répondre à leurs besoins. Annoncé en décembre dernier, le budget se réduit de 60% (de 1

million à 400 000€) : le collectif a été obligé de réduire le temps de sa mission, ramenée à 6 mois (octobre 2018).

Au début, le collectif a fait une lecture sensible de l'espace, un diagnostic. Mme U. a proposé une analyse genrée qui n'était ni financée, ni requise. Elle l'a faite en autodidacte. Son objectif était de connaître le nombre de femmes (les comptages) qui occupait l'espace, et quand (les temporalités). Elle a remarqué que plus il y a du monde dans la Petite Ceinture, plus la mixité était respectée : en semaine, c'était un lieu plutôt masculin, mais dès que le collectif ouvrait les portes, il y avait plus de femmes que d'hommes. Suite à ce diagnostic et ces résultats, Mme U., positionnée en tant que militante féministe et de gauche, a décidé d'aller contre l'idée reçue qu'un espace d'interstice est en soi un espace de liberté. Percevant maintenant ce type d'espace comme un espace masculin, elle a décidé de rendre la place aux femmes dans la Petite Ceinture. On a relevé la question de la liaison entre sécurité et gentrification : pareillement, cela arrive quand on considère les actions des artistes dans un territoire. Comme c'est souvent le cas dans ce genre d'atelier, les femmes venues dans les ateliers Ceinturama n'étaient pas les plus pauvres.

Mme U. remarque également qu'à chaque fois qu'une femme se promène dans la Petite Ceinture, elle a quelque chose à faire. Souvent, elle porte sur elle un appareil photo par exemple, cela permet aux femmes de se sentir légitimes (il y a rarement des femmes se promenant seules, en tout cas). Les femmes sont présentes aux endroits où il y a les points d'activation ou encore des endroits où elles se sentent en sécurité à travers le fait « de voir et d'être vues ».

7.3 CONCLUSIONS DE CHAPITRE : QUEL ENSEIGNEMENT POUR L'ARCHITECTURE URBAINE ?

Le gouvernement français a intégré le gender mainstreaming dans ses politiques. En matière de politiques urbaines, à partir de 2014, les Ministères de la Ville et des Femmes ont promu une initiative pilote en coordination avec France Médiation, les marches exploratoires. Ce projet, d'origine canadienne, a été développé entre 2014 et 2016 sur 12 villes pilotes (Amiens, Arcueil, Avignon, Bastia, Bordeaux, Creil, Lille, Mons-en-Barœul, Montreuil, Paris 20ème, Rennes, Saint-Étienne), qui seront ensuite étendues, à partir de février 2017, à tous les quartiers prioritaires de France. Cette démarche liée à l'exploration urbaine à pied à certaines heures de la journée, plutôt générique et essentiellement liée au diagnostic des zones dégradées des quartiers, vise à les rapporter aux représentant·es politiques du quartier, à qui l'initiative d'intervention est déléguée. Malgré ces limites, il y a eu une répercussion en chaîne et l'outil de la « marche exploratoire » a été repris dans de nombreux autres projets participatifs, comme le montre les trois études de cas faisant l'objet de cette analyse comparative. Par une réappropriation non institutionnelle toujours différente, l'outil de la marche a pris à chaque fois des connotations particulières : la marche exploratoire codifiée en termes institutionnels (Paris 20ème) a également été déclinée en marche nocturne (Gennevilliers) et marche sensible (Villiers-Le-Bel). Quelle est la valeur de ces « marches au féminin » ? Sont-elles organisées uniquement dans le but de dénoncer les zones dégradées ou contribuent-elles à l'autonomisation des femmes et d'autres sujets sous-représentés dans l'espace public ?

Les marches font partie de la militance urbaine, parce que marcher est toujours un acte militant. Cependant, dans sa structuration officielle, elles ne peuvent pas se dire militantes. Et ce malgré la présence des populations marginalisées au cœur du dispositif, qui comporte une valeur sociale très forte.

En revanche, elles deviennent militantes quand elles sont détournées par les collectifs féministes, qui s'insèrent dans les mailles du système et, à son insu, le modifient, en font un terrain d'expérimentation, de jeu, de dissidence.

La militance est en contact avec une forme esthétique souvent avant-gardiste : elle peut faire pivoter l'architecture, la faire basculer. Elle permet une remise en question du *statu quo*, l'expérimentation éphémère de nouveaux codes. Elle provoque, elle dérange, elle pointe du doigt le conflit existant. L'architecture urbaine est ainsi le moment de jonction entre militance et politique.

7.3.A LA MARCHE : ESPACE SENSIBLE, ESTHÉTIQUE, POLITIQUE ET OUTIL DE CONNAISSANCE

Nous l'avons déjà observé, le but principal de tout type de marche est de dénoncer les zones dégradées ou de contribuer à l'autonomisation des femmes et des autres personnes sous-représentées dans l'espace public. Toutes les marches présentent également des équipes mixtes, composées de chercheur·euses, militant·es et citoyen·nes. Toutefois, à la différence des deux exemples de marche officielle, où le protocole d'analyse en marchant était très orienté vers les objectifs de requalifications urbaines, dans les trois exemples de détournement du dispositif (Gennevilliers, Aubervilliers et dans la Petite Ceinture), un élément important se rajoute : les acteur·rices du processus apportent une contribution personnelle et originale. La mise en place d'un protocole plus libre et une caractérisation plus ample des objectifs, pas forcements orientés vers un diagnostic, font que l'expérience en soi de marcher assume plus de valeur individuelle dans le collectif. On ajoutera à cela que, tandis que dans les marches exploratoires le diagnostic ne se distancie pas des observations des marcheur·euses, au moins dans le cas de la Petite Ceinture, la présence d'un·e architecte permet une observation plus fine et une réinterprétation plus spécialisée de l'espace exploré en marchant. La différence entre balades, marches sensibles et marches exploratoires réside dans la méthode et les finalités.

La prise de conscience et la sensibilité manifestées par les acteur·rices de ces processus participatifs, sur les différences sociales qu'implique la distinction de genre entre les femmes et les hommes, sont renforcées dans la manière dont les stratégies de Gender Mainstreaming sont déclinées, selon que vous soyez à Paris ou dans les communes de l'agglomération. La prise en considération des relations de genre ne peut se dissocier d'une compréhension profonde du type de tissu social dans lequel elles s'insèrent. Dans le cas des marches effectuées au sein des centres périphériques de Villiers-le-Bel et Gennevilliers, une plus grande attention est accordée aux demandes de sécurité, tandis que dans le cas de Paris, il y a une demande de visibilité même symbolique des femmes (nom des rues ou des arrêts des transports en commun). Dans de nombreux cas, les protagonistes de ces politiques sont majoritairement des femmes, militantes et liées à une double expérience institutionnelle et associative. Cela permet de garantir une sensibilité au problème de sécurité/sûreté (*security*/*safety*) qui ne se résume pas à l'utilisation d'outils de sécurité tels que les caméras, mais qui entreprend une véritable recherche de méthodes et de pratiques collaboratives parmi les personnes qui utilisent les espaces urbains .

7.4.d Les marches féministes et la symbolique des noms de rue

Du point de vue plus strictement militant, la marche a toujours été un moyen de révolte, et récemment le mouvement italien NonUNAdiMENO (NUDM) porte dans ces manifestations ce slogan : *« Les rues libres sont faites par les femmes qui les traversent »* (*Le strade libere le fanno le donne che le attraversano*, NUDM 2016).

Du point de vue du symbole, les manifestations militantes des dernières années sont un repère important pour ce qui concerne la conscience de l'occupation d'espace urbain. Les collectifs, français ou italiens, reconnaissent l'importance de la visibilisation dans l'espace public et le font à travers les manifestations et les actions d'affichage. En particulier j'ai participé à la manifestation du 8 novembre 2017 à Bologne organisée par le collectif NUDM (l'équivalent italien de NiUnaMenos) de préparation pour la Journée contre les violences faites aux femmes du 25 novembre. Durant cette manifestation, l'objectif était de visibiliser les femmes à travers l'affichage des noms de rue de femmes à la place de ceux officiels. Comme cela a été le cas de la piazza Verdi, du nom du célèbre compositeur italien, qui a été renommée en piazza France Rame, autrice et actrice de théâtre, connue entre autres pour le célèbre monologue « Lo stupro » (*Le viol*).

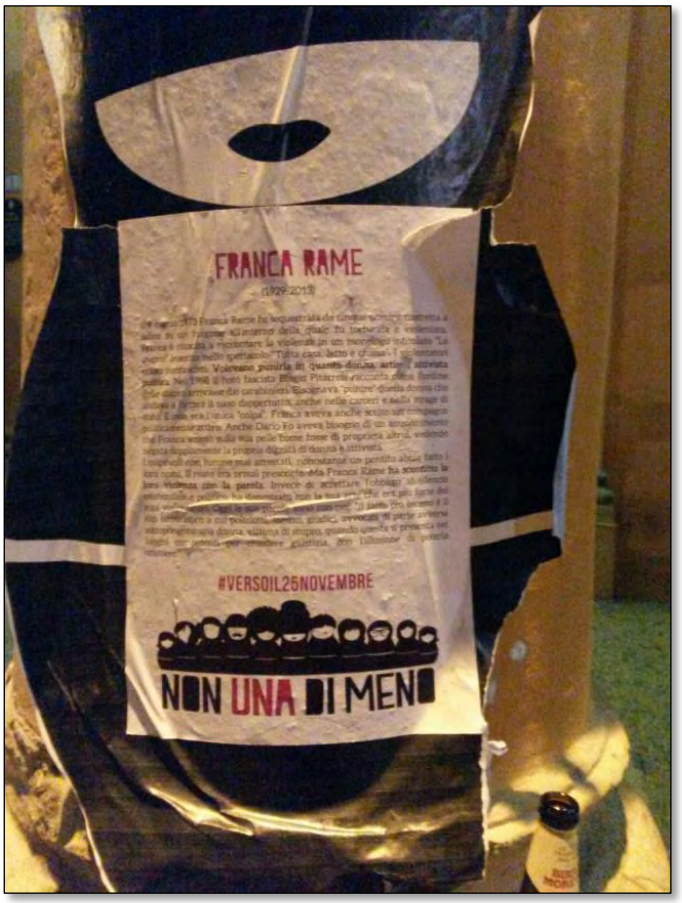
Cette manifestation a eu lieu vers 18h30, et c'est donc dans une atmosphère nocturne qu'elle s'est présentée aux participant·es. C'est un effet voulu pour deux raisons principales : permettre aux travailleur·euses d'y participer et porter l'attention sur la peur d'être présent·es dans l'espace urbain quand il fait nuit, s'encourageant réciproquement à occuper cet espace, à le revendiquer sous la devise « *Le strade libere le fanno le donne che le attraversano* » (*Les rues libres sont telles grâce aux femmes qui les traversent*), dans une optique non sécuritaire, mais empouvoirante.

La manifestation est ensuite partie vers via Indipendenza (*rue de l'Indépendance*), qui a été renommée rue Sylvia Rivera. Durant le trajet, les autres rues transversales venaient aussi d'être renommées aux noms de femmes importantes, par exemple l'une des premières rues qu'on a traversées a été rebaptisée rue Angela Davis. Chaque affichage de nom de rue était accompagné par l'affichage d'un court texte biographique de la personne renommée et expliquant de la démarche.

L'organisation d'affichage comportait un balai avec un bras très long et de la colle, les personnes qui collaient les affiches, ainsi que celles qui aidaient, avaient le visage masqué. Pendant que le cortège avançait, ce groupe d'action le précédait pour coller les affiches sur les plaques existantes. Le déroulement général a été plutôt calme et bienveillant, la police

n'était pas du tout visible sur toute la durée, 1 heure et demie environ, le cortège était en mixité.

Planche 28 : Marche NUDM à Bologne






0-24







(Custodi 2017)

7.4.c Les marches et le militantisme radical

« Nous ne sommes pas des corps individuels, mais un corps collectif »

Rachele Borghi, entretien, 15 mars 2017

L'enseignement le plus important que l'architecture urbaine obtient de la militance, c'est apprendre à désobéir, à être en désaccord avec les normes et les cahiers de charges quand ils sont injustes ou manquants.

Les expérimentations des dérives queers que j'ai effectuées pendant ma recherche-action dérivent d'une réflexion bien plus grande et prolifique issue du militantisme radical, engagé dans la déconstruction des normes de genre dans leur performance quotidienne dans l'espace public. Le point de départ est de reconnaître le corps humain comme corps collectif et non individuel, produit d'une série d'injonctions socioculturelles.

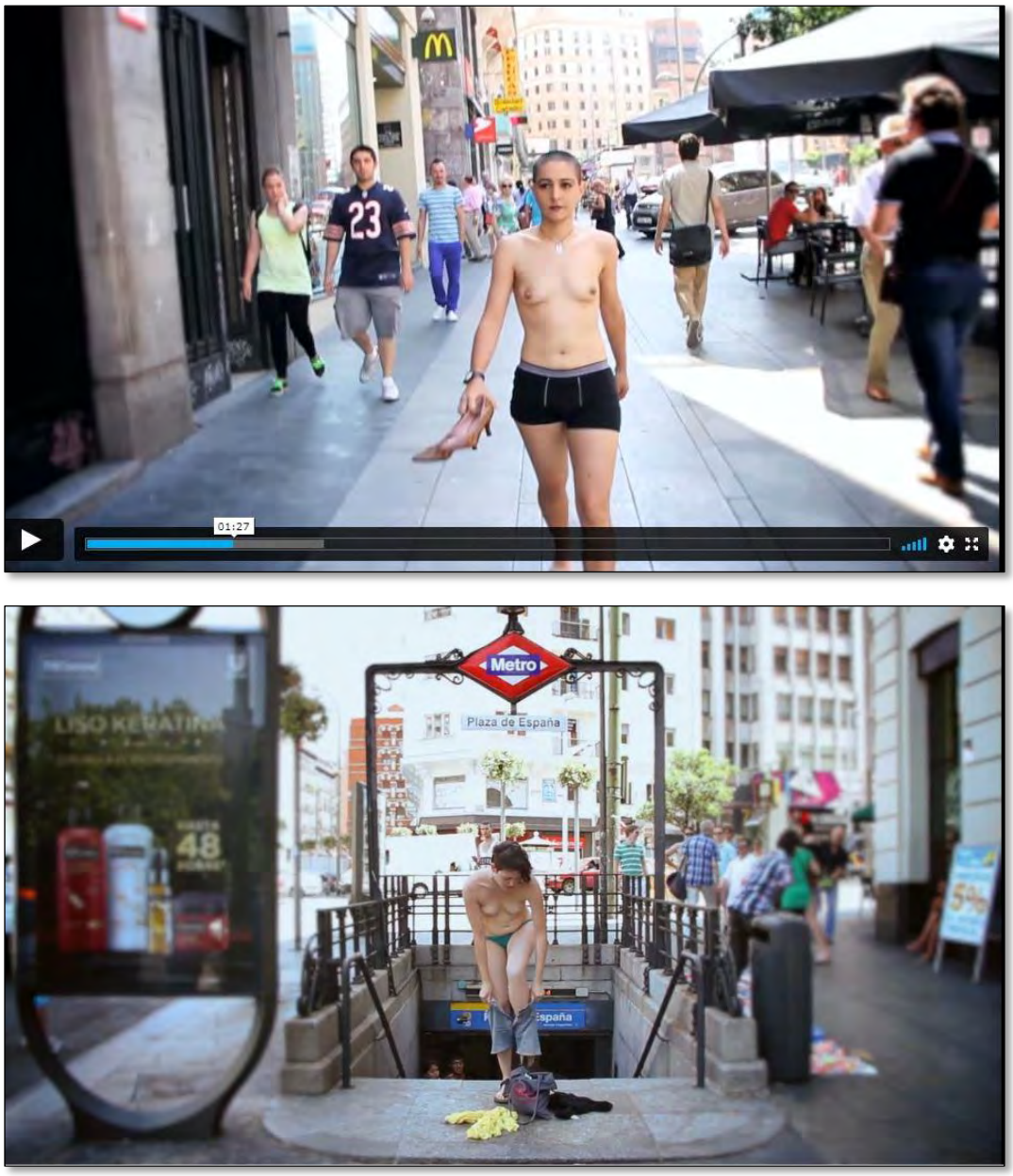
Dans ce sens, je me suis souvent demandée comment me situer, dans un contexte moins militant comme celui du quotidien, dans lequel on rencontre des personnes qui ne sont tout simplement pas sensibilisées à ces problèmes ; où le fait d'être constamment en première ligne devient difficile, fatigant et épuisant, lorsqu'on prend le bus et qu'on s'assoit à côté d'une femme insultée par un homme et que personne ne dit rien ; ou quand une mère donne à son fils plus de liberté de manœuvre tandis qu'elle va contrôler davantage la fille, etc. Que signifie dans ces cas être un corps dissident ? Comment peut-on être un corps dissident ?

L'espace urbain quotidien étant le lieu symbolique de l'intériorisation des normes sexistes et sexuelles, performer une dissidence de genre dans la vie de tous les jours met en relation le militantisme queer avec les personnes qui ne peuvent pas — pour plein de raisons socioculturelles — prendre du recul vis-à-vis de ces normes.

L'impact visuel, ce que les autres veulent voir et ce qu'au contraire iels ne veulent pas voir, devient un défi esthétique de « visibilisation ». Performer la dissidence de genre dans la vie de tous les jours signifie entre autres performer une dissidence esthétique. Un exemple concret est donné par une vidéo militante, *Urban drag*[188], réalisée à Madrid en 2013 par un collectif queer.

[188] SALA T. et Rita MARALLA (réal) (2013). *Urban drag*. [Vidéo expérimentale] Cruising Queer Collective (prod). URL: [https://vimeo.com/87044389]. Dernière consultation le 13/09/22.

Planche 29 : Urban drag



Capture d'écran de la vidéo. URL: [https://vimeo.com/87044389]

"We're born naked the rest is drag": five people explore their identities and define themselves through clothes and makeup. They perform in the urban context because that's the space where their sexual identities were created, then imposed. Now they're reinventing them: it's the heart of the process. The spaces were chosen carefully: Gran Via, the biggest shopping street and Chueca, Madrid gay neighborhood.

Concept inspired by Space/ID Madrid project by QueerArtLAB.

Descriptif de la vidéo Urban drag

7.3.B Interprétations cartographiques

Dans certaines circonstances, les marches à pied ont fait l'objet d'un travail cartographique, avec l'objectif de repérer les espaces *safe* et ceux qui ne le sont pas. En particulier, deux exemples bolognais nous montrent les différentes approches de l'outil cartographique. Le processus de production de ces cartographies reflète la relation complexe entre une sensibilité aux questions de genre dans l'espace urbain et la mise en œuvre de certains dispositifs sécuritaires. Ici je vais aborder la mise en place de deux cartographies genrées de la ville de Bologne, dans le but de réfléchir aux cartographies genrées sécuritaires et leur apport dans la représentation des villes.

La carte Jour/Nuit du groupe Christine de Pizan

Le point de départ de cette enquête est l'entretien avec Mme V. en mars 2017, architecte italienne résidente à Paris et membre fondatrice de MEMO (Mouvement pour l'Égalité dans la Maîtrise d'Œuvre).

Pour comprendre comment le projet de la carte jour/nuit est né, il faut rappeler que la quasi-totalité des femmes impliquées dans ce projet étaient, par différents biais, influencées par des groupes et des collectifs plus anciens (qui datent de la moitié des années 1970) comme l'association Orlando de Bologne et le Gruppo Vanda du Politecnico di Milano, lesquels avaient déjà commencé des réflexions importantes sur la place des femmes en ville. Dans les mêmes années que ces activités bolognaises, dans plusieurs autres villes italiennes, un intérêt féministe à commencer à se diffuser pour les questions spatiales et plus précisément urbaines. À Prato, une plateforme de recherche sur les femmes et la ville est née en 1997, qui a produit un archive de projets[189] ; à Rome, La Casa di Eva s'est constituée en 1999, en regroupant d'autres architectes et chercheuses sur l'investigation historique et géographique du projet d'architecture, de l'urbain, des espaces publics et des villes . Malgré l'importance de ce bouillonnement de théories et pratiques que ces actions ont soulevées dans plusieurs villes, il ne faut pas oublier que, selon un point de vue de résonance, de diffusion et de visibilité, le projet qui laisse sans doute le plus de trace et traverse l'Italie (quoiqu'il est peut-être un peu plus situé dans le centre nord) est celui du plan des temps et des horaires. Conçu par Sandra Bonfiglioli, il donne lieu à plusieurs applications pratiques

[189] URL: [https://www.facebook.com/rete.cittavicine] Dernière consultation le 13/09/22.

dans la planification urbaine de certaines villes (Bonfiglioli 2012)[190]. Néanmoins, aucun de ces projets n'est un projet isolé, bien au contraire. Il s'agit toujours de processus issus d'un réseau de femmes qui s'engage dans la réflexion théorique et dans la conception. Sur la réflexion autour des femmes actrices du processus urbain, le livre de Chiara Belingardi et Federica Castelli nous aide à donner corps à la réflexion de façon interdisciplinaire, en regroupant des essais de philosophes, praticiennes et activistes. Le nom de Sandra Bonfiglioli apparaît dans le groupe Vanda du Politecnico di Milano avec les noms d'Ida Faré, Marta Lonzi[191], Gisella Bassanini et beaucoup d'autres figures de femmes, architectes et urbanistes, qui opèrent une sorte de propagation de leurs pratiques féministes dans leurs métiers d'architectes et urbanistes sur tout le territoire italien. Le livre *Architetture del Desiderio* (Bottero, Di Salvo et Faré 2011) raconte plusieurs expériences professionnelles similaires, éparpillées dans le pays. Dans ce contexte culturel, plusieurs urbanistes et architectes féministes consacrent à l'époque la majeure partie de leurs travaux à l'insertion de l'égalité hommes-femmes au sein des politiques dominantes.

Pour revenir à la carte jour/nuit de Bologne, Mme V. faisait partie en 1999 d'un groupe informel de plusieurs femmes issues pour la plupart d'écoles d'architecture et d'urbanisme[192]. Ce groupe a décidé de créer une carte de la ville qui puisse être utile aux déplacements des femmes. La démarche s'inscrit clairement dans la vague du féminisme de la différence .

Elles se réunissent d'abord de manière informelle via Mascarella. Si les deux premières réunions restent ouvertes aux hommes, le groupe décide par la suite de les rendre non-mixtes. Elles se lancent dans la création d'une carte double de la ville de Bologne — une carte de jour et une carte de nuit — ayant pour objectif de donner aux femmes un outil pour se repérer en ville, à un moment où ni les smartphones, ni les applications n'existent pas encore. Cette carte jour/nuit a pour mission d'illustrer les lieux de la ville dédiés aux femmes et les zones *safe*, de jour comme de nuit. Le collectif — qui, entre temps, décide de s'appeler Gruppo Christine de Pizane, en hommage à l'écrivaine française d'origine italienne du XVème siècle — commence à arpenter la ville à pied pour analyser chaque parcelle de Bologne, non seulement dans le centre-ville, mais aussi dans les banlieues proches. Elles se donnent plusieurs rendez-vous et finalisent le travail de repérage et d'analyse spatiale en marchant de jour et de nuit, en totale autonomie et sans le moindre

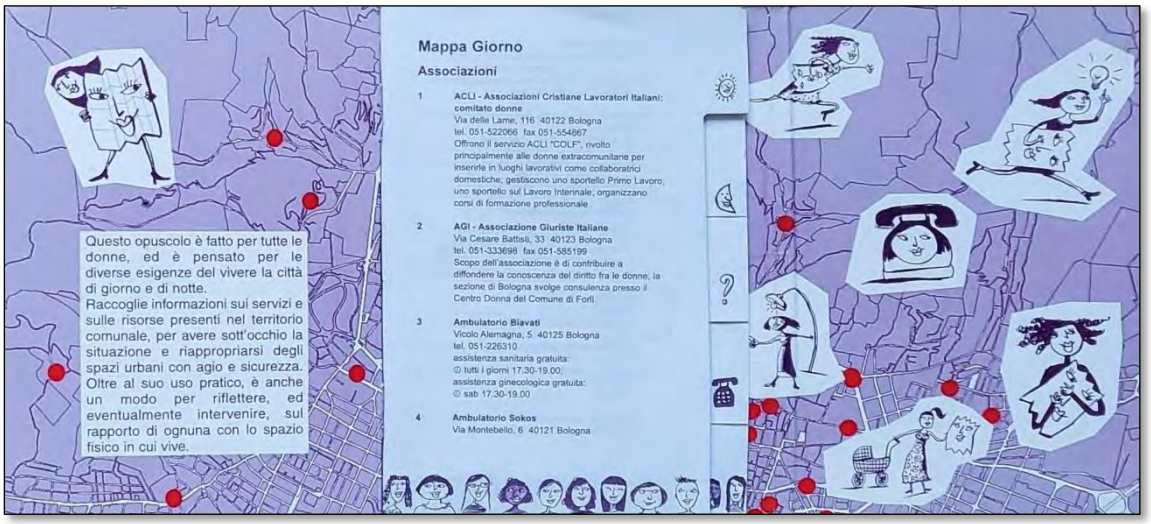
[190] Le plan des temps et des horaires et ses répercussions en France a été traité dans les politique publiques genrée, cf. supra chapitre 5.
[191] Marta Lonzi est architecte et sœur de Carla Lonzi, philosophe autrice du célèbre pamphlet *Sputiamo su Hegel* .
[192] Politecnico di Milano, Alma Mater di Bologna, Università di Ferrara.

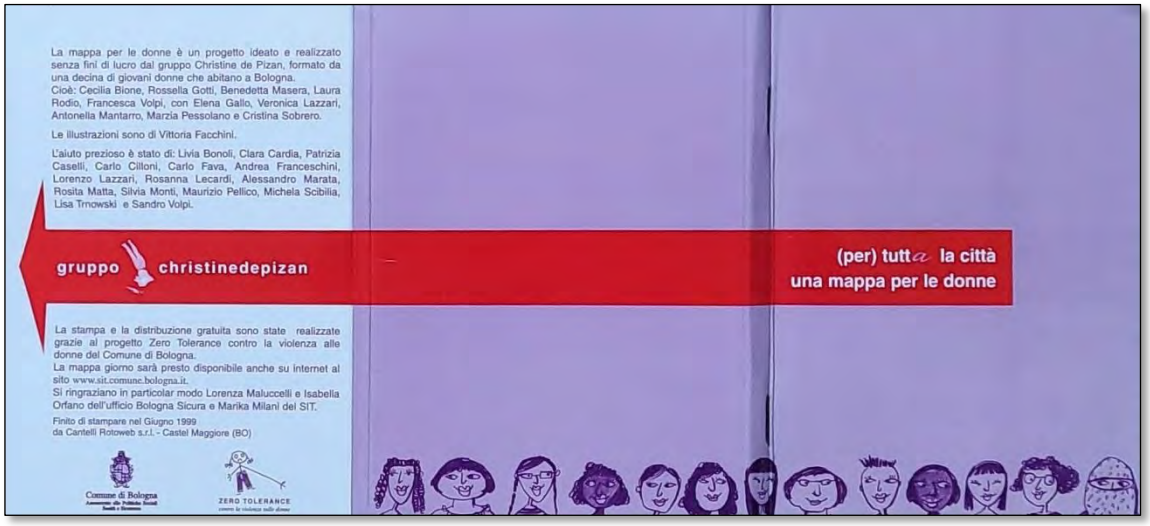
financement. Sur la carte, elles marquent la localisation des locaux LGBTQI+, les guichets d'aides sanitaires pour les femmes, les cabines téléphoniques. Elles signalent aussi les endroits où l'éclairage est faible, les rues sans commerces, etc. C'est à ce moment que ce travail vient à la connaissance des responsables d'un projet national contre les violences faites aux femmes nommé Zero Tolerance promu par la mairie de Bologne. Les cartes du groupe Christine de Pizane sont alors financées par la mairie avec un budget de 20 millions de lires[193], permettant l'impression de la carte jour/nuit.

Si la carte avait pour intention d'aider les femmes à comprendre où passer pour se sentir en sécurité, de jour comme de nuit, et où repérer les lieux d'aide, dans un moment historique où la géolocalisation était moins présente qu'aujourd'hui, il faut néanmoins signaler que, en dépit de toutes les bonnes intentions, une des portées pratiques de la carte jour/nuit de Bologne fut l'instrumentalisation faite par les agences immobilières, qui l'utilisèrent pour une spéculation immobilière, en gonflant les prix du marché là où la carte avait marqué un point de sécurité pour les femmes (entretien avec Mme V., 2017).

[193] Aujourd'hui équivalents à 10 000 € environs.

Planche 30 : Recto/verso de la pochette de la carte jour/nuit





Carte 16 : Carte jour de Bologne

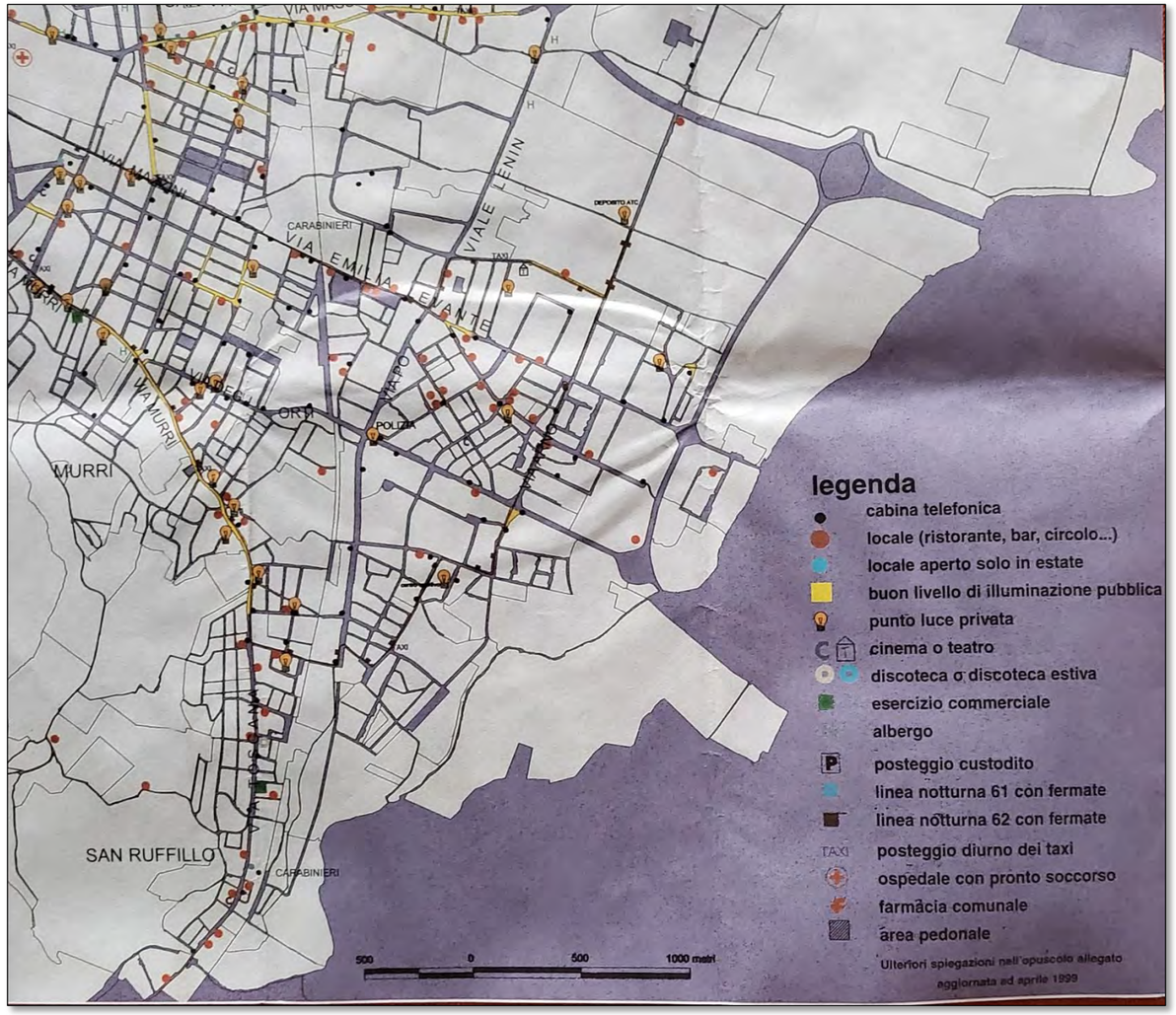


Carte 17 : Carte nuit de Bologne



Planche 31 : Légendes des deux cartes (jour et nuit)





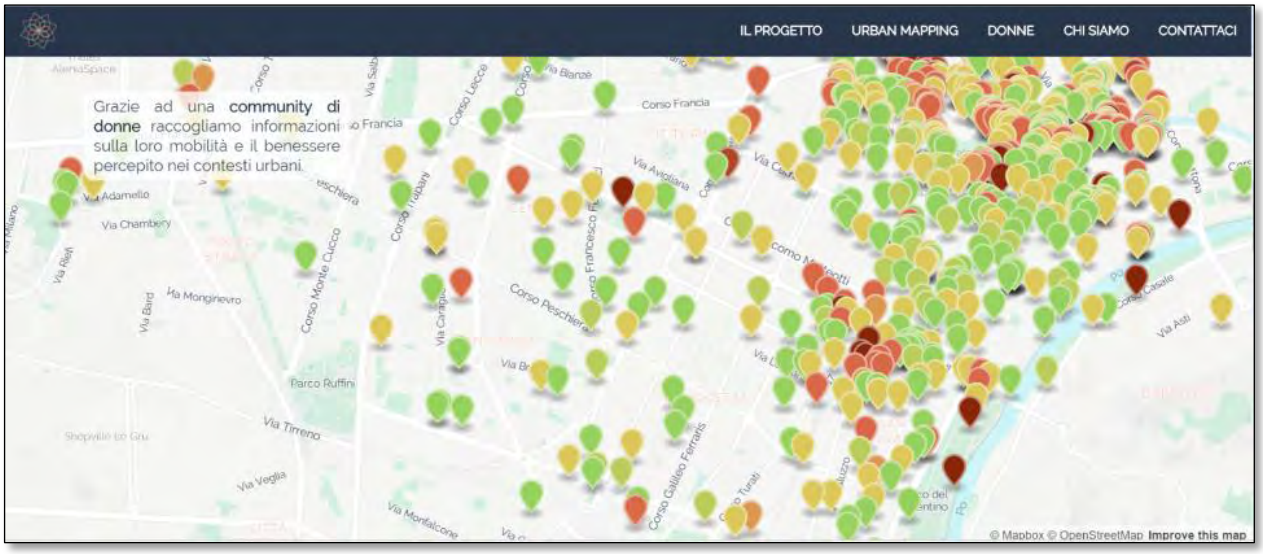
LES WHERRIORS ET LA RHÉTORIQUE DE START-UP

À une autre époque et dans un autre contexte culturel, Freeda-feel free around (aujourd'hui W-her[194]) est une start-up de Turin qui poursuit le développement d'une application pour smartphone comme outil d'appropriation *safe* des espaces publics pour les femmes, et ce grâce aux nouvelles technologies du *social mapping*. Ces technologies basées sur la cartographie sont actuellement utilisées par plusieurs projets partout dans le monde, en France aussi, et pendant mon terrain de stage, j'ai pu interviewé les créatrices d'autres applications parisiennes : j'ai choisi l'exemple italien parce que j'en ai suivi le développement et son évolution dans le temps. J'obtiens un entretien Skype avec Mme W., membre fondatrice, en début octobre 2017. Le groupe — composé d'une psychologue (Mme W.), un ingénieur informaticien, une designer et un spécialiste du marketing — commence la phase de lancement du produit en 2017, avec des évènements publics dont le premier a lieu avant l'été à Turin et le deuxième en octobre à Bologne, en partenariat avec les bureaux pour l'égalité des mairies. L'application se compose d'une plateforme d'échange sur les expériences réelles vécues par les femmes dans les espaces publics et vise à la création d'une carte interactive où chacune peut cartographier son expérience, positive ou négative, en relation avec le sentiment de sécurité en ville.

Depuis 2017, via l'application W-her, la start-up continue son travail de faire cartographier la ville aux femmes selon les lieux qu'elles considèrent plus ou moins sûrs. Cela s'accompagne d'un calendrier de rencontres dans plusieurs villes italiennes, ainsi que de moments de communication de presse, de participation à des tables rondes, etc.

[194] URL: [https://w-her.com/en/] Dernière consultation le 13/09/22.

Carte 18 : Turin dans l'application W-her



Capture d'écran du site W-her réalisée en 2017, aujourd'hui la cartographie n'est plus disponible sur le site internet, il faut télécharger l'application pour avoir la carte interactive.

Les évènements de Turin et Bologne comportent une balade urbaine avec un maximum de 10 personnes par groupe et pas plus de 2 heures de marche. Les parcours, choisis en amont par les organisateur·rices, ont un point de départ et d'arrivée communs. Le but ultime des balades est de récolter des données sur l'expérience urbaine genrée. Cette expérience, malgré le ciblage sur la sécurité, cherche à faire émerger l'importance et la localisation physique des services pour les femmes. Dans les deux cas, la balade implique de surcroît une composante de redécouverte des lieux significatifs dans les deux villes.

Concernant la protection des risques que l'application W-her doit assurer aux femmes par le biais du *social mapping*, Mme W. souligne comment l'application se positionne en opposition avec les dispositifs sécuritaires (caméras ou certaines méthodes d'éclairages de rue) qui risquent de promouvoir une victimisation des femmes.

Le point commun de ces deux expériences italiennes de cartographie genrée réside dans l'accent mis sur la lutte contre la violence faite aux femmes. Par rapport à l'expérience du groupe Christine de Pizane en 1999, la start-up W-her poursuit un objectif socialement engagé, tout en restant fortement lié à l'économie avec un budget mixte public/privé et le développement d'un service qui répond à un besoin d'actualité.

La forme, l'esthétique, la communication de ce projet commercial est plutôt colorée, et s'efforcent d'être séduisantes. Le récit autour, essentiellement adressée aux femmes, concerne le renvoi à un langage guerrier : « les wherriors » seraient les femmes qui cartographient les espaces, qui seraient donc aussi des combattantes. Il s'agit d'un choix visuel et esthétique précis qui rapproche ce groupe d'un féminisme néolibéral, qui ne se questionne pas sur l'ensemble de la ville en tant qu'organisme, mais qui se contente de laisser en décadence des

zones au profit d'autres. Les principes du projet ne remettent pas en question les règles sociétales en vigueur, comme on le voit bien, leurs partenaires sont des entités assez différentes entre elles (issues du monde LGBTIQ+ et du monde catholique) et parmi les pistes proposées, celle d'aider les femmes pour louer une voiture reste une action visant à perpétrer une vision individualiste.

Pour rebondir sur cet aspect, un entretien fait avec une autre créatrice d'application pour la sécurité des femmes, cette fois française, fait la remarque suivante :

> « On aurait pu faire le choix de dire : on va établir une cartographie où on va analyser les endroits où il y a le plus d'agressions ou le plus de sentiment d'insécurité, mais nous ne sommes pas parti·es sur ce choix-là parce que justement moi ce que je pense par rapport à ça, c'est que on sait qu'il y a pas d'endroit *safe* pour les femmes. Moi je trouverais dangereux d'établir ce sorte de cartographie, aussi bien dans la stigmatisation que de faire penser qu'il y a des endroits où il n'arrive pas des violences, et donc étant donné qu'on n'est pas convaincu·es que ce soit une bonne chose d'établir ce genre de cartographie, nous on ne crée aucune collecte de données. Les données qu'on collecte on les met au service des utilisatrices mais on ne s'en sert pas pour faire des analyses. Dans le cas d'un endroit qu'on pourrait catégoriser comme dangereux, d'autres qui le sont moins, si jamais on établit ce genre de carte et qu'il se passe par exemple des agressions dans des endroits qu'on a catégorisés comme dangereux, on crée des zones où les femmes ne peuvent pas aller et si jamais il leur arrive quelque chose dans ces endroits-là, c'est possible d'avoir un *victim blaming*. On a décidé de ne pas prétendre pouvoir avoir des informations sérieuses parce qu'il suffit que le nombre d'utilisatrices soit majeur dans le 75 que dans le 77, ça va donner des données pas fiables. Il faudrait que tout le monde s'en serve et en toute honnêteté en plus, parce que si demain je souhaite dire que dans le 93 il y a plus d'insécurité, je peux fausser l'info. »
>
> Entretien avec Mme X. juin 2018, concernant le développement de l'application App'elles[195]

[195] URL: [https://app-elles.fr/index.html] Dernière consultation le 13/09/22.

CONCLUSION GENERALE

Cette thèse explore et analyse trois axes thématiques influencés par les théories féministes, que j'ai appelés politiques publiques genrées, architecture urbaine genrée, militance urbaine genrée. Les projets et pratiques inscrits dans l'axe architecture urbaine genrée, sont le cœur de la recherche-action, dont le choix des terrains d'études hétéroclites avait pour objectif de répondre de manière exhaustive à la question principale :

> Comment les théories féministes ont-elles influencé la pratique professionnelle des architectes et urbanistes ? Quel rôle jouent-elles dans la transformation des approches à la ville et à l'urbanisme ? Ainsi que dans la transformation des esthétiques architecturales et urbaines ?

Les théories féministes ont influencé la pratique professionnelle des architectes et urbanistes, en opérant un empouvoirement des professionnelles femmes et LGBTQI+. De cela découle un ensemble de questionnements explorant la relation à la norme et à la légitimation de la méthode « genrée » :

- Existe-t-il des formes d'architecture et urbanisme non normatives ?
- Existe-t-il une ou plusieurs solutions urbaines s'opposant aux normes sexuelles et de genre ?
- Existe-t-il des pratiques professionnelles véritablement féministes ?

Le rôle joué par les théories féministes dans la transformation des approches à la ville et à l'urbanisme s'explicite dans un deuxième groupe de questionnements, s'interrogeant sur la valeur de transformation des mentalités :

- Est-il possible de déterminer si l'architecture urbaine influence les constructions socioculturelles genrées ?
- Inversement, les constructions socioculturelles genrées influencent-elles l'architecture urbaine ?

Le rôle joué par les théories féministes dans la transformation des esthétiques architecturales et urbaines s'explicite dans le troisième groupe de questionnements, qui redéfinit les confins entre dessin, conception et gestion de projet :

- Quelle est la nature de la relation entre architecture urbaine, études de genre et représentation esthétique ?
- Quel est le rôle joué par la représentation esthétique/sensible de la ville ?
- Comment comprendre le sens politique de chaque forme urbaine ?

Quand j'ai commencé cette recherche, il fallait comparer et croiser des études et des projets de nature différente, car il n'existait pas — et cela n'existe toujours pas à proprement parler — d'architecture urbaine genrée. Il fallait rentrer dans le sujet en interrogeant l'existant, avec une perspective critique vis-à-vis des projets réalisés car, à bien connaître le

monde du bâti, les risques d'instrumentalisation et de *pink washing* étaient et sont toujours très élevés. J'ai choisi Paris comme terrain principal pour l'axe d'architecture urbaine genrée, notamment le projet de requalification de sept places parisiennes nommé Réinventons nos places !, porté par la mairie et intégrant la demande d'analyses spatiales genrées dans son cahier des charges. Ce projet, qui s'est déroulé entre 2016 et 2018, est le terrain de recherche principal à côté duquel j'ai rajouté des terrains de référence, comme celui de Vienne, et des terrains de comparaison, comme Bologne et le Havre. Les axes des politiques publiques genrées et de militances urbaines prennent en compte des terrains plus vastes, par exemple les politiques temporelles sont à l'échelle nationale, tandis que les actions de militance sont caractérisées par une diffusion ponctuelle dans plusieurs villes du territoire européen.

La première partie trace donc des lignes générales sur les connaissances théoriques, historiques et géographiques sur le sujet. Le sujet principal, l'architecture urbaine genrée, il fallait le trouver et le décrypter à l'intérieur d'un terrain expérimental d'actions multiples. Tout d'abord, et c'était le but du premier chapitre, il fallait rentrer dans une méthode de travail et recherche pas tout à fait traditionnelle : les questions de genre et leur caractère féministe et queer imposent un positionnement clairement réflexif et situé. Mes études, mon background socio-culturel spécifique, mes intentions intimes : tout cela n'est plus seulement personnel, mais politique et public, donc nécessaire à la transparence de la recherche. La narrative de mes terrains de recherche rentre également dans ce premier chapitre, explicitant les coulisses de mon parcours doctoral. Avec le deuxième chapitre, j'ai voulu rentrer dans la définition des concepts qui ont guidé la recherche de terrain, car il fallait structurer un domaine de recherche encore très jeune. C'est pourquoi j'ai proposé l'architecture urbaine comme point focal du regard, la participation comme stratégie, l'architecture féministe et l'approche intersectionnelle comme des lignes guides, l'esthétique urbaine comme produit final. Le troisième chapitre introduit le gender mainstreaming comme cadre conceptuel au sein duquel se produit toute réflexion institutionnelle sur les questions de genre. Il est important pour nous de garder un focus constant sur le *gender mainstreaming* car l'architecture urbaine, en passant par les politiques publiques et dans son rapport dialectique et conflictuel avec la militance, se dessine et se forme à travers une relation étroite à l'institution, aux administrations, et aux pouvoirs économiques et politiques forts. Le gender mainstreaming est dans ce sens une brèche non négligeable dans un domaine profondément hétéropatriarcal. Après ces chapitres qui cadrent mon positionnement, les mots-clefs de l'univers architectural et le cadre institutionnel, le quatrième chapitre traite directement la problématique et peut maintenant expliciter les méthodes, dire pourquoi il fallait des

méthodes hybrides, issues de plusieurs disciplines. Le déroulé de la recherche théorique et les terrains sont également explicités ici, dans leur articulation spatio-temporelle complexe. C'est enfin dans ce quatrième chapitre, le dernier de la première partie, que je peux introduire et expliquer les trois axes d'analyse choisis : politiques publiques genrées, architecture urbaine genrée, militance urbaine genrée.

La deuxième partie commence donc par l'approfondissement des sujets théoriques et de terrain qui sont compris dans chacun des trois axes d'analyse. Le cinquième chapitre traite l'axe des politiques publiques genrées, en distinguant deux approches : une première, que j'ai définie comme majoritaire et une deuxième, donc définie comme minoritaire ; la différence entre ces deux approches étant le statut de légitimité auprès des pouvoirs publics. Par exemple, les politiques temporelles et la budgétisation genrée ont été reconnues comme actions importantes pour le gender mainstreaming, tandis que dans d'autres domaines tels que la communication, la dimension nocturne, etc., il n'y a pas de consensus sur le véritable impact que cela pourrait avoir : prendre en compte de tels domaines implique une approche plus courageuse, minoritaire justement. Le sixième chapitre est le cœur de la recherche de terrain, avec les récits des projets d'architecture urbaine de Bologne, Paris et Le Havre. Analysés dans les détails de leurs temporalités différentes, leurs enjeux et leurs résultats, ces projets m'ont amenée à une première proposition des constantes, des indicateurs et des résultats de ce qui pourrait être consolidé comme processus d'architecture urbaine incluant le genre, sans oublier les blocages et les défis encore très présents. Le septième chapitre sur la militance urbaine genrée est une ouverture sur les apports des productions artistiques féministes s'intéressant aux espaces publics, dans la mesure où ces apports contribuent à faire basculer le *statu quo* institutionnel, en remettant en question les normes, à travers des performances, marches, manifestations politiques, etc.

UNE QUESTION DE LANGAGE

Un premier point à soulever dans la conclusion générale de ce travail de recherche est un point de langage. L'adjectif genré est utilisé dans le langage commun pour indiquer la prise en compte du genre, une attention aux questions de genre, mais aussi pour parler d'une conception biaisée par une vision stéréotypée de genre, ou simplement pour remplacer le terme « femme ».

GENRE OU QUEER ?

Vous l'avez remarqué : quand on parle d'une quelconque approche genrée institutionnelle ou professionnelle, on parle principalement de la prise en compte des besoins des femmes. Seules les actions militantes font de l'approche genrée une méthode de déconstruction de la norme de genre, mais de plus en plus souvent cette approche peut se retrouver sous la branche des méthodes queer.

Cela vaut-il la peine de continuer à dénommer genrée, les approches institutionnelles et professionnelles ? Nombre de personnes se disent irritées par ce mot, car elles pensent que c'est une minimisation, elles pensent que quand on dit genré, on dit femme, tout court. Ce sont des raccourcis indépendants de la volonté derrière le projet.

Genré n'a pas une connotation positive ou négative en soi, mais son usage est imprécis et donne lieu à plusieurs incompréhensions et malentendus. Par exemple, quand on entend parler de « budgétisation genrée », nous sommes en train d'associer l'adjectif genré à une pratique positive, plus inclusive et attentive. Mais parfois, on peut assister à son usage au négatif : une vision genrée serait pour « une vision partielle ou sexiste », une conception genrée serait pour « une conception partielle ou sexiste », un lieu genré serait pour « *un lieu à majorité féminine ou masculine* ».

Tout au long de cette thèse, j'ai volontairement utilisé le terme « genré » pour parler des trois axes d'analyse identifiés en introduction : politiques publiques genrées, architecture urbaine genrée, militance urbaine genrée. Mon choix lexical correspond au besoin de rendre compte exactement des terminologies d'usage commun, parce que c'est comme cela que les approches urbaines sensibles aux questions de genre sont identifiées.

Il s'agit d'un raccourci, parce qu'à chaque fois que l'on retrouve l'appellation « politiques genrées », en effet cela sous-entend « politiques attentives aux questions de

genre » ou « politiques pour l'égalité de genre ». Dernièrement, le terme inclusion/inclusif/inclusive est en train de remplacer le terme genré.

Genré est un adjectif dérivant de l'anglais *gendered*. Il est inexistant en italien, langue dans laquelle on le remplace par un complément qualitatif : *di genere*, que l'on peut traduire par « de genre ».

L'avantage de l'utilisation de « genré » en français, ou « *di genere* » en italien, consiste à mettre en exergue une qualité controverse, et donc à stimuler la discussion autour du sujet.

Genré peut être utilisé de manière binaire ou de manière queer, en intégrant les théories de genre et queer vouées à la déconstruction du système des rôles sociaux imposés par genre.

Quand on l'associe aux politiques, et qu'on fait l'effort de comprendre de quelle manière le genre rentre en compte dans la conception, on progresse vers cette déconstruction, même si on doit composer avec la lenteur typique des administrations et du monde institutionnel et mainstreaming.

Il faut continuer à l'utiliser, dans cette phase de transition, pour opérer le même type de réappropriation linguistique concernant le mot queer. Provoquer la discussion et ne pas se renoncer à préciser qu'en opérant une approche genrée nous ne sommes pas en train de favoriser les femmes au détriment des hommes, mais qu'on prend en compte les inégalités existantes parmi les genres, en essayant de mettre en place des solutions plus égalitaires, inclusives et non discriminantes.

LA RELATION À LA NORME

Quelles sont les formes d'architecture et d'urbanisme — si elles existent — non normatives ? Pouvons-nous retrouver des pratiques qui s'opposent aux normes sexuelles et des genres, existe-t-elle une solution urbaine pour cela ?

Chapitre 4.1 : Définition de la problématique

Selon mes recherches, et selon la restitution de celles-ci que j'ai faite dans cette thèse, il apparaît que l'architecture et l'urbanisme ont besoin des normes. Les manuels ont toujours opéré comme références indispensables, et ce dès l'apparition des expérimentations sur les approches attentives au genre, des manuels, des guides et des indications opérationnelles ont vu le jour, comme j'explique en conclusion de la première partie.

Cela dit, il s'agit de normes procédurales, modifiables selon les principes que l'on veut transmettre avec chaque projet. Il est possible de séparer la norme du bâti de la norme hétéropatriarcale et sexiste. Pour y parvenir, il faut séparer l'architecture urbaine genrée des approches sécuritaires, ensuite légitimer l'approche genrée par une production de textes normatifs de référence qui puissent parler au personnel technique. Une approche genrée non féministe, avec comme pont central un paradigme sécuritaire, est une approche dangereuse, violente et manipulatrice.

LE PARADIGME SÉCURITAIRE

> *« En France [au Moyen-Âge], les autorités municipales décriminalisèrent le viol en pratique, pourvu que les victimes fussent des femmes de la classe inférieure. […]* ***le viol en bande des femmes prolétaires devint une pratique courante perpétrée ouvertement et bruyamment la nuit,*** *en groupe de deux à quinze, entrant par effraction dans les maisons de leurs victimes ou les traînant à travers les rues, sans même tenter de se cacher ou de se dissimuler. […] En moyenne, la moitié des jeunes hommes de la ville, à un moment ou un autre, prenaient part à ces agressions, que Rossiaud décrit comme une forme de contestation de classe, un moyen pour les hommes prolétaires, forcés de repousser leur mariage pendant de nombreuses années du fait de leur situation économique, de récupérer "leur dû »"* ***et prendre leur revanche sur les riches****. Mais les résultats furent dévastateurs pour tous les travailleurs, car le viol de femmes pauvres soutenu par l'État sapait la solidarité de classe qui avait été conquise dans la lutte antiféodale. »*[196]
>
> (Federici 2017, 90)

> *« La domination des relations de pouvoir dans l'espace public s'exprime aussi dans le sentiment d'insécurité qui caractérise l'expérience urbaine des*

[196] Le texte cité par Silvia Federici est : ROSSIAUD, J. (1988) *Medieval Prostitution,* Oxford: Basil Blackwell, p. 28.

> *minorités et particulièrement des femmes. Les normes patriarcales se concrétisent, par exemple, dans une façon de s'habiller considérée comme « conforme » à certains lieux et « hors-lieu » pour d'autres. En conséquence, certains espaces publics de la ville se transforment en lieux "interdits". À ce propos,* ***l'urbaniste Silvia Macchi souligne le fait que renforcer les dispositifs de contrôle sécuritaires (plus de lumière, plus de police, etc.) n'est pas suffisant, car cela ne questionne pas les relations sociales dominantes et le système d'oppression entre sujets privilégiés et sujets minoritaires (dans ce cas les femmes) dans l'espace urbain*** *: "On peut se demander si le projet politique de la "ville sécurisée" ne doit pas penser à un changement plus profond, qui dépasse la réduction du "sentiment d'insécurité" pour déconstruire la notion d'in/sécurité urbaine à travers la critique féministe et donner lieu à une idée de ville capable de libérer le vécu urbain des femmes de l'image de la victime." (Macchi 2006) »*
>
> (Borghi 2017, 7)

> *« Récemment, les revendications contre le "harcèlement de rue", portées sur les réseaux sociaux, ont permis d'interroger la banalité d'actes, de réflexions, voire d'insultes et d'attaques qui agressent les femmes dans la rue. Ces actes ne peuvent s'apparenter à de la simple drague dès lors que l'une des deux parties refuse explicitement ou ne manifeste pas d'intérêt. Ces situations sont autant de manières de limiter l'usage que les femmes peuvent avoir des espaces publics. On pourrait se réjouir que le droit des femmes à la ville fasse l'objet de l'attention publique. Toutefois, ce projet de pénalisation pose problème. […] En France, les insultes, le harcèlement et les atteintes physiques et sexuels sont déjà considérés comme des infractions. Pourquoi alors créer une infraction spécifique quand il suffirait de former les acteurs de terrain pour les amener à changer leurs pratiques ? Alors que la chaîne pénale a déjà du mal à prendre en compte les crimes de viol et d'agressions sexuelles, mieux vaudrait développer la formation des personnels de police, des juges et des avocats pour expliquer les rouages des violences sexuelles et le continuum existant entre toutes ces formes de violence, dans tous les espaces sociaux. […] En insérant la catégorie "harcèlement de rue" dans le domaine pénal, la rue devient précisément la cible renouvelée des politiques publiques. Du même coup, elle vise les populations qui l'occupent, lesquelles appartiennent souvent aux fractions paupérisées et racisées. D'autres terminologies pourraient souligner que le contrôle du corps des femmes ne s'applique pas seulement à la rue, qu'il existe également dans les entreprises, les universités ou les lieux de loisirs, et jusque dans leur foyer. […] En tant que féministes et chercheur·euses sur les violences de genre, nous nous opposons à la pénalisation d'une question liée aux droits des femmes, qui servira à désigner quelles formes de sexisme sont illégitimes, et donc à maintenir dans l'ombre celles qui, commises dans les beaux quartiers et les grandes entreprises, restent légitimes et irrépréhensibles. »*[197]
>
> (E. Brown et al. 2017)

Dès les premières expérimentations, les analyses des urbanistes féministes impliquées dans le processus mainstream dénonçaient déjà que la nature patriarcale des institutions n'a pas permis au Gender Mainstreaming d'apporter les résultats espérés. Dans l'approche

[197] URL: [https://www.liberation.fr/debats/2017/09/26/contre-la-penalisation-du-harcelement-de-rue_1599121/] Dernière consultation le 13/09/22.

institutionnelle et normative, le genre est vu comme ce qui construit et sépare socialement les femmes et les hommes, mais les aspects liés à la sexualité semblent absents. Or, la politique sécuritaire se réfère aux agressions et violences de rue, et celles-ci sont sexuelles et non pas de genre. Plus précisément, le fait que ce soit majoritairement les femmes qui doivent s'occuper des enfants en poussettes ne choque personne, alors que les agressions de rue à caractère sexuel oui, donc il y a une sexualisation du genre et non pas une remise en question de ce dernier. Cela m'amène à faire un premier constat : les politiques urbaines dites « genrées », ou Gender Mainstreaming, ne s'occupent pas vraiment des questions de genre, mais plutôt de la question des femmes, qui est une catégorie genrée bien sûr, mais sans remettre en question le binarisme de genre, sa normativité hétérosexuelle et cisgenre. En regardant les choses ainsi, les raisons pourquoi ces politiques se concentrent sur les aspects sécuritaires, et secondairement aux aspects inclusifs, apparaissent plus clairement.

Les évènements de Cologne sont emblématiques pour la question du genre dans l'espace public. La mise en scène médiatique de ces épisodes-là a accentué la perception que la grande partie des politiques urbaines genrées concernent la sécurité des femmes (blanches) en ville (la nuit). Elle a surtout servi à justifier la nécessité du renforcement des mesures sécuritaires.

Plus de 500 plaintes sont déposées à Cologne les jours suivants la Saint-Sylvestre, par des femmes dénonçant des violences perpétrées devant la gare le soir du 31 décembre 2015. Il s'agit pour la plupart de vols, mais aussi de violences sexuelles et viols. En fait, « *les dénonciations de délits sexuels comptent pour moins de la moitié des plaintes (440), et les dénonciations pour viol ne sont qu'au nombre de... trois* », ce qui n'est pas un chiffre « *si différent des décomptes malheureusement classiques d'agressions contre des femmes lors de tout grand évènement dit "festif" dans la plupart des pays européens* » (Falquet 2016).

L'évènement a eu un grand écho de la part des partis de droite, ainsi que des mouvements néonazis, qui l'ont instrumentalisé pour amplifier la peur de l'étranger et demander davantage de restrictions sur les politiques migratoires (Fourment 2016). Synthétisant l'évènement d'un point de vue strictement factuel, il semblerait donc que des agressions — hélas non extraordinaires ! — ont été très médiatisées et élevées en symbole par la droite allemande et européenne, pour justifier — à l'aide de la peur — la demande de mesures plus restrictives sur le droit migratoire. D'un point de vue politique, les évènements de Cologne sont un « cas d'école de la construction raciste du « péril étranger », du « danger immigré », et de l'altérité radicale entre les *civilisé·es* et les sauvages, notamment sur la sexualité et le viol. Et plus particulièrement, *c'est* un exemple terrifiant de ce qu'est le

fémonationalisme (usage d'une rhétorique antisexiste pour justifier le racisme) » (Gabriel 2016, 1).

En ce qui concerne les questions d'espace public, les évènements de Cologne expriment très bien les principales craintes intersectionnelles pour les questions de genre : s'occuper du sentiment de sécurité dans les espaces publics revient à dire que les femmes sont victimes des agressions pendant la nuit.

Est-il important savoir si sont plus des hommes blancs ou non blancs qui perpétuent ces agressions ? Non.

LA LÉGITIMITÉ DE L'APPROCHE GENRÉE

Pour que l'approche genrée puisse être vraiment légitime, il faut la séparer de la vision binaire et sécuritaire, de protection des femmes contre un sexisme idéalisé par la société dominante comme produit et agi par les pauvres et les migrants. Il s'agit de légitimer en revanche la lutte contre le sexisme et le racisme ordinaires, et éviter par tous les moyens de tomber dans la création d'un bon et un mauvais groupe d'habitant·es. L'approche genrée est empouvoirante pour les professionnel·les et pour les habitant·es. Son instrumentalisation peut être facilement reconnue et contrée.

Légitimer l'approche genrée consiste également à légitimer une observation de la réalité de l'espace public avec des lunettes de genre, dans une approche intersectionnelle et politiquement engagée.

Il s'agit enfin de légitimer les approches féministes à la production de l'espace, en privilégiant le pluriel, comme caractéristique clef de l'anti-essentialisme. Concevoir l'espace public requiert la capacité de voir ce qui unit, relie et connecte, parce qu'il s'agit de la nécessité de permettre et valoriser le libre déplacement des personnes et des idées incarnées dans les personnes mêmes qui les performent pendent qu'elles se déplacent librement dans un espace qui ne les repousse pas, qui les rend légitimes, pour contribuer à construire un espace plus juste.

LA TRANSFORMATION DES MENTALITÉS

> L'architecture urbaine peut-elle influencer les constructions socioculturelles genrées ?
> Et est-ce que ces dernières peuvent à leur tour influence l'architecture urbaine ?
> Dans une hypothèse de société qui devient de plus en plus attentive aux questions soulevées par les revendications des genres, quelles seraient les pratiques architecturales et urbaines ?
> À ces questionnements, il faut ajouter un constat lié à la critique du modèle capitaliste/néolibéral, qui impose un ordre normalisant à chaque revendication.

Chapitre 4.1 : Définition de la problématique

LA POLITIQUE VOLONTARISTE ET SES MÉTHODES

Nous l'avons vu dans l'état de l'art géographique : ni une vague attention au genre en ville, ni une démarche féministe ouverte et revendiquée (volontariste) suffisent à créer des espaces véritablement inclusifs. Cela parce que l'imbrication des rapports de dominations (Kergoat 2012) est intrinsèque à l'espace urbain et public, et requiert une recherche d'action intersectionnelle (Crenshaw 1991). La capacité des institutions à s'approprier le sujet est tardive et lente.

S'il est vrai que les féminismes ont contribué et contribuent toujours, avec la remise en question constante des normes socio-économiques, à améliorer la production d'espace urbain, à travers l'accueil de pratiques incluantes dans le processus, l'intégration du genre dans le courant dominant contribue à renforcer une idéologie inclusive, de partage et d'écoute réciproque. Cela signifie que le travail de critique effectué par le filtre féministe est en acte, sain et apporte une tension positive.

La valorisation de cette posture correspond à la politique volontariste de la ville de Paris. Il s'agit ouvertement d'une posture qui veut imposer le sujet genre dans les espaces décisionnels. Cette imposition se fait à travers l'infusion et la médiation, comme décrite en conclusion de la deuxième partie. Ces méthodes sont cependant insuffisantes pour marquer un vrai tournant politique. En outre, le manque de personnel dédié aux questions d'égalité implique aussi de vraies lacunes d'information, une ignorance diffuse qui fait que chacun·e absorbe à sa manière les indications/directives et cela provoque d'énormes distorsions/malentendus.

Il y a également un biais « publicitaire » dans les méthodes de la ville, parce que dans l'élaboration des guides référentiels en 2016 et en 2018, Mme K. avait plutôt tendance à renfoncer les aspects positifs et, dans une certaine mesure, cacher les questionnements. Le seul encadré avec les points de vigilance présent dans toutes les fiches était noyé dans la longueur du texte descriptif et très optimiste de présentation.

À côté d'une approche très valorisante, le recul critique vis-à-vis des erreurs ou manques était moindre ou caché : il y a une différence entre une analyse de recherche et une analyse visant à convaincre élu·es et habitant·es.

En revanche, un aspect vraiment positif de la politique volontariste et de la méthode d'infusion, c'est que les figures professionnelles qui se retrouvent interpellées par l'administration commencent à se former sur le sujet et à se positionner.

Pour commencer, il y a celles qui se disent neutres, comme la plupart des architectes et des collectifs, qui prônent un design du cas par cas, pour une esthétique DIY[198] et qui le revendiquent comme garant d'un résultat non sexiste.

Il y a ensuite les figures des femmes professionnelles qui partent de la neutralité et qui se reconnaissent une sensibilité féministe petit à petit, comme j'ai pu le voir lors des entretiens avec les services techniques de la ville (DVD et DEVE), mais aussi dans l'expérience du collectif Quatorze à la place de Fêtes, qui a reconnu la non-neutralité des agrès sportifs et s'est efforcé de proposer des sports accessibles au-delà des connotations de genre (l'escalade au lieu du foot ou des pistes de danse).

D'autres figures encore se reconnaissent « en tant que femmes » et prennent conscience d'avoir une posture féministe, en activant de manière autonome des réflexes d'approches genrées, comme pour le plan piéton ou pour la Petite Ceinture.

À côté de ce mécanisme vertueux de sensibilisation, il y a les figures professionnelles déjà engagées dans une démarche militante personnelle et qui travaillent activement en parallèle avec une politique volontariste.

[198] *Do It Yourself* : fais-le toi-même.

UN PROJET FÉMINISTE POUR L'ARCHITECTURE URBAINE

Quelle relation existe entre architecture urbaine, études de genre et représentation esthétique ? Quel est le rôle de la représentation esthétique/sensible de la ville dans le Gender Mainstreaming ? Quel est le sens politique de chaque forme urbaine ?

Chapitre 4.1 : Définition de la problématique

LA THÈSE DANS LA THÈSE

L'impact du féminisme dans l'architecture urbaine, a-t-il apporté un bénéfice à la conception de la ville et aux résultats concrets ? Ma réponse à cette question est que oui, les bénéfices sont visibles dans la conception, même si souvent la genèse féministe est oubliée.

Ma quête initiale était de trouver une relation entre le processus de conception, architecturale et urbaine, et le genre, en tant que catégorie performative sociale. Les recherches scientifiques montrent une présence constante de cette relation, qui a toujours existé, sauf qu'elle se limitait à perpétuer les différences de genre, en représentant l'existant, c'est-à-dire une société à dominance hétéropatriarcale (Mumford [1964] 2011; Bassanini 1995). La valorisation de la relation de genre dans ce contexte s'est traditionnellement traduite, d'un point de vue esthétique, symbolique et formel, dans la bi-catégorisation femme-maison et homme-ville (Simmel [1911] 1990; Bassanini 1995), accentuant le dualisme féminin-masculin.

L'impact du féminisme, associé au tournant spatial des études culturelles, marque un point de non-retour : le regard sur l'espace de vie humaine est soumis à une forte critique qui cible la domination hétéropatriarcale, en passant par la maison, la ville, le design des électroménagers, etc. (Preciado 2007; 2011; Colomina 1992; Ingraham 1992). À partir de ces études, plusieurs pionnier·ères architectes et urbanistes féministes se lancent dans des expérimentations dans leurs domaines : la relation de genre en architecture urbaine n'est plus interprétée de manière traditionnelle, mais devient un outil de déconstruction formelle pour réfléchir aux injustices spatiales entre femmes et hommes, entre catégories discriminées par leur genre et catégories de genre dominantes.

Dans la pratique, ce changement se manifeste de manière ponctuelle, relativement noyé dans un monde où d'autres instances, en particulier celles écologiques, prennent une place de plus en plus importante. Cela s'associe à une constante et n'a jamais atténué la méfiance systémique envers les questions soulevées par les féministes. Il y a cependant des liens forts

entre féminisme et écologie : un langage du respect de l'autre, de la nature, un langage d'amour. Le cas par cas est à privilégier. Les points communs sont :

- Processus d'attention en amont du projet ;
- Approche anti-productiviste et anticapitaliste ;
- Sobriété énergétique, mais convoitise d'échanges humains, multiplication de possibilités d'usage ;
- Le changement du regard, de la voiture à l'humain.

… ET LE DESSIN ?

Les choix esthétiques et formels de l'architecte-urbaniste féministe seront différent de celui d'un·e professionnel·le non-féministe ?

Et ce dans le cas où il faudrait choisir le type de poignée d'une porte, le matériel d'isolement d'une façade ou les revêtements d'une chaussée urbaine, ou le plan d'aménagement d'un quartier ?

Aucun choix n'est neutre, et une poignée de porte peut être féministe, si la production qui est derrière cette poignée respecte un marché économique durable et solidaire qui n'exploite pas les ouvrier·ères… plus qu'une esthétique « *rainbow* » pensée par une multinationale qui se réinvente LGBTQI+ *friendly* (alerte *pink washing*).

La production d'espace devrait répondre avant tout à la question « pour qui », mais le pourquoi et le comment sont aussi des questions entrelacées : du côté des genres opprimés, du côté des personnes opprimées, du côté des matériaux durables, du côté des ressources exploitées, du côté de l'environnement, du côté d'une décolonialité à atteindre… tout ça dans une poignée de porte.

Pour faciliter le dialogue entre des mondes, à la rencontre et pas à l'encontre, un·e professionnel·le de la production d'espace féministe, intersectionnelle transféministe et écologiste, assumera une conscience politique transversale, comme c'est le cas de plusieurs associations et activités citées en conclusion des troisième et quatrième parties, et iel ne se contentera pas de rester dans la position privilégiée d'un bras armé d'équerres et de pinceaux de l'industrie du bâti.

> [Mme H.] « Sur la question de genre, moi ce que je trouve dur à penser c'est qu'un endroit accueillant pour tout le monde, c'est à peu près les mêmes critères… bien éclairés, confortables… mais l'aménagement lui-même… bah le trottoir, c'est le même, la qualité de l'espace il faut que ce soit accessible pour les personnes à mobilité réduite, mais hommes et femmes ça ne change rien dans l'aménagement : on ne peut pas dire ça, c'est un aménagement bien pour les femmes, ça, c'est un aménagement bien pour les hommes. »
>
> Entretien avec les services de la DEVE sur l'intégration du genre au plan piéton, 13 avril 2018

Si les services techniques qui s'occupent de la conception ne se sentent pas concernés par la prise en compte du genre, c'est parce que selon eux, un trottoir reste un trottoir, que ce soit pour une femme ou pour un homme. L'erreur, c'est de penser que si on parle de conception genrée, on est en train de faire une distinction entre femmes et hommes d'un point de vue sexuel ou biologique. Il s'agit de penser ce qu'il ne faut pas faire (par exemple de l'aménagement genré comme un terrain de foot) ou de penser la gestion qui va avec une utilisation mixte.

Un trottoir reste un trottoir, il n'est pas féminin ou masculin. Qu'est-ce que cela change d'un point de vue formel, esthétique, de réalisation concrète ? La question est mal posée. Si l'on prend comme exemple la conception d'habitations, la prise en compte du genre apporte un changement dans la composition des pièces, complètement différente de celle qui était en vogue pendant le modernisme. Porter plus d'attention aux espaces de service, créer plus d'espace de vie, concevoir une pièce en plus comme élément fondamental de bien-être, ce sont quelques résultats sur le plan de l'habitat genré.

Vivre bien dans l'espace public, dans la ville, c'est une question de visibilisation du sexisme ordinaire, tout comme c'est le cas pour le racisme ordinaire.

Un trottoir reste un trottoir, mais sa largeur et l'ensemble de décisions prises en amont vont déterminer pourquoi, comment et qui va l'utiliser. Donc une pluralité de sujets rentre en compte, les personnes à mobilité réduite certes, mais les personnes qui portent des charges lourdes aussi ou circulent avec des poussettes. Je tiens à souligner sur les poussettes que bien que ce soit un rôle socialement attribué aux femmes, l'attention genrée permet de mettre en évidence un besoin, peu importe au finale si c'est celui d'une femme ou d'un homme. Mais l'attention genrée veut aussi dire faire attention aux toilettes, aux éclairages et aux dispositions de ces dispositifs dans l'aménagement. Une esthétique nouvelle se formalise, mais elle n'est pas seulement le produit d'une attention accrue au genre. La nouvelle esthétique est aussi écologiste, et cela n'est pas en opposition mais en convergence avec les objectifs du féminisme.

Pour ce qui est de l'aspect esthétique de la conception architecturale, il existe une « rhétorique » de l'esthétique féminine, une création en quelque sorte complémentaire à celle masculine et hétéro-cis. En ce sens, il devient important pour cette création que l'architecte soit une femme, un homme, un·e cis, un gay, une lesbienne, un·e trans ou autre (Anthony 2007). Certains textes mettent en valeur le regard de l'architecte artiste, un regard esthétique, sensible au langage dualiste. Ce langage, qui exalte les contrastes entre binômes (noir-blanc, chaud-froid, droit-courbé, etc. – (Masiero 1999) même s'ils sont aujourd'hui dépassés par une

certaine école de philosophie esthétique, reste un instrument enraciné pour l'artiste/architecte, notamment afin de gérer la réflexion sur les genres. Pour cette raison, de nombreux exemples jouent sur le mélange du masculin et du féminin, en les considérants comme détachés des personnes réelles. Ce ne sont que des instruments conceptuels, des catégories dans lesquelles apparaissent des analogies, des distances, des associations de pensées pour la création esthétique (L. A. Brown 2016). Cette approche, dans ces textes spécifiques qui portent tous une attention majeure aux études de genre, semble tendre à une transposition des concepts féministes à l'esthétique.

Deborah Fausch énonce une intéressante critique de l'anti-essentialisme féministe, en partant du concept de vision (Danze 1997). Pour introduire une architecture féministe, elle décrit l'importance du corps plutôt que de la vision. Elle apporte des exemples comme la Tourette (Le Corbusier) qui serait une architecture féministe dans sa capacité à impliquer dans l'expérience esthétique le corps tout entier plutôt que seulement la vision. Cependant, la majorité de descriptions de projets sur le genre, féminisme et architecture, souffre d'un manque d'engagement politique. Dans les projets d'architecture et d'art du paysage étudiés, je ne vois pas un engagement qui aille au-delà d'un féminisme idéologiquement marqué par l'introspection psychanalytique. Les exemples sont toujours très cultivés : des parcs, des mémoriels, des musées… mais il n'y a pas de relation avec les personnes que vivent ces espaces par exemple, ou une mise en discussion du processus créatif, comme on pouvait le trouver dans le discours du Bauhaus et de la prolétarisation de l'architecte, que nous allons examiner.

Pour une vision théorique élargie et non anglocentrée, certaines réflexions d'architectes italiennes sont intéressantes et portent un regard ciblé sur la profession d'architecte-urbaniste, dans ce mélange des deux professions si répandu en Italie. Ici, je trouve une vision plus politique :

> « La conception, comme toute autre forme d'expression qui inclut des universels, est une activité qui permet à ceux qui la pratiquent de satisfaire immédiatement leur désir non confessé d'immortalité. [...] C'est un départ dramatique qui s'est toujours transformé en destin tyrannique. La fragilité initiale — la mort — et l'angoisse résultant de la nécessité de la refuser à tout prix aboutissent, au stade patriarcal, à un dernier pouvoir despotique sur les autres, qui exorcise, par une suprématie apparente, la véritable impuissance du destin humain. [...] On a toujours parlé de l'architecture comme d'une expression des classes dirigeantes, comme si cela n'était pas évident, tandis qu'on a toujours passé sous silence le fait que l'architecture et aussi expression du pouvoir des architectes. Les deux choses coïncident. En effet, le pouvoir a besoin d'objets qui le représentent et les architectes ont besoin de quelqu'un qui exige leurs projets : la solidarité naît de cet objectif commun, jamais déclaré, mais toujours impliqué. C'est l'individu qui a besoin de se manifester et non la

> société qui a besoin de la manifestation de l'individu, c'est-à-dire de l'objet. C'est à partir de ce principe qu'ils dérivent, comme corollaires, tous les mécanismes de la culture auxquels mon refus est perpétuel. [...] C'est Le Corbusier qui avait besoin du "Plan Voisin" et non Paris qui avait besoin du "Plan Voisin" ! »
>
> (Lonzi 1982, 59‑61)

Cette approche d'une architecte féministe italienne est intimement liée à l'architecture et à l'urbanisme, à la vision esthétique/créative et en même temps à l'engagement sociopolitique. Il y a d'un côté le caractère artistique, créatif et esthétisant de la production de l'espace, et de l'autre les aspects sociaux et politiques de la vie, des rapports entre privé et public aux relations entre citoyen·nes, gestion des conflits, réglementations générales pour un « bien vivre commun ». En ce sens, j'ai proposé de parler d'« architecture urbaine », à travers un mot composé qui unifie les deux pratiques. À l'intérieur de l'architecture urbaine, l'architecture du pouvoir serait l'approche néo-libériste et patriarcale qui exploite le capital cognitif, tandis que l'architecture relationnelle serait l'approche héritée par les luttes socialistes, féministes et écologiques.

Marta Lonzi fait partie des architectes italiennes inspirées par le féminisme. Laura Gallucci est un autre exemple de la mise en œuvre d'un raisonnement politique et critique sur l'habiter. Dans les réflexions sur la maison et la famille normative, sur le « choix conscient de plusieurs femmes de ne pas se *reconnaître* à l'intérieur de l'institution de la famille », elle va réfléchir à une conception qui part de cette expérience de différence sexuelle, non pas pour valoriser cette différence en termes essentialistes pour une très critiquable « architecture féminine », mais pour poursuivre la recherche, créative et politique, d'une conception adaptée aux habitant·es non conformes aux règles de l'ordre établi (De Guttry et Liquori 2015).

Aussi, dans la sphère de la théorisation française, le court texte de l'exposition « Elles @ Pompidou » (Morineau 2009) propose le terme de « féminisation du métier d'architecte » et souligne comment dans l'exposition du Centre Pompidou se reflète une réalité professionnelle constituée par la figure du couple. Il s'agit d'un constat qui n'est pas étonnant dans le domaine de l'art et de l'architecture[199]. Il y a aussi le constat que pour voir la production architecturale des femmes, il faut décentrer le regard face aux instances normatives du mouvement moderne. À partir des mouvements des années 1960, les femmes architectes ont recherché une proximité entre les aspects du social, du politique et du féminisme. Ensuite, elles ont élargi leurs recherches vers les langages visuels et symboliques

[199] Voir la revendication du prix conjoint du couple Massimiliano Fucsas et Doriana Mandrelli, signataires de la pétition pour l'assignation.

et ont remis en question la légitimité du discours dominant en architecture, en interrogeant le genre de l'architecture comme un facteur qui évolue au sein d'une construction sociale vivante.

En somme, en parlant du sujet de la féminisation de l'architecture, nous parlons d'abord de l'existence physique, économique et créative des femmes et d'autres subjectivités LGBTIQI+ au sein de cette profession. Cependant, la féminisation est en réalité un terme qui renvoie à la dévaluation économique et créative, dans le contexte socio-économique patriarcal et capitaliste. Durant des décennies, le marché du travail a multiplié le nombre d'architectes, femmes ou hommes. C'est pourquoi on parle d'une dévaluation de la profession en raison d'une concurrence excessive (Djalali 2015b). Le sexe et la classe, en tant que relations de production (Galerand et Kergoat 2014), agissent de manière complexe et consubstantielle sur la profession. Il est légitime de se demander s'il s'agit d'une question d'intersectionnalité : la figure de l'architecte est une figure de plus en plus faible en raison de sa prolétarisation, et l'architecte femme est une figure doublement faible, parce qu'à la crise professionnelle s'ajoute la discrimination de genre.

La production d'architecture est dans une situation de crise identitaire très forte depuis les années 2000. Cela amène les architectes à s'interroger sur leur propre rôle. Il y a un cynisme dans leur approche à la commande, il n'y a plus de valeurs, mais des simulacres. Les femmes architectes trouvent leur place parfois en accaparant des domaines (l'école, la maison), mais en restant dans le jeu (elles jouent à faire les mères, à avoir une approche maternelle et de soin, en le revendiquant comme propre à elles). Il est très frustrant d'analyser sous le prisme de genre la profession d'architecte, parce qu'elle n'est pas du tout encore parvenue à une autocritique réflexive sur la profession et les rapports de pouvoir et de domination subis au quotidien. J'observe donc un parallèle entre l'invention de valeurs et l'invention d'une place spécifique pour les architectes femmes, qui s'auto-ghettoïsent.

DE LA NEUTRALITÉ A L'ENGAGEMENT

> « Les femmes ne sont pas toutes pareilles et les femmes au pouvoir ne valent pas mieux que les hommes »
> « Les homosexuels ont toujours été présents dans le système des stars de l'architecture, mais sans le revendiquer pour profiter du privilège masculin »
>
> Idées reçues

À partir de la possibilité de faire des propositions alternatives à l'esthétique dominante, je vais conclure en soulignant le problème de posture déontologique des architectes et urbanistes vis-à-vis de la question des genres.

LA PROLÉTARISATION ET LA FÉMINISATION DES ARCHITECTES ET DES URBANISTES

Bien qu'une activité de conception de l'espace existe bien avant, c'est pendant la Renaissance que la figure de l'architecte s'est formalisée dans une corporation, en donnant lieu à une professionnalisation de ce métier. Il s'agit d'un processus qui a donné certaines garanties économiques, car il est lié à une production comparable aux biens de luxe. Au début, les bâtiments et les constructions pour lesquelles on sollicitait les architectes étaient les grands palais, les villas, les églises, les places monumentales pour célébrer tel ou tel évènement voulu par une figure éminente de telle ou telle ville. Dans cette logique, les architectes étaient lié·es de manière claire au pouvoir des commanditaires.

Cette liaison très forte entre architecture et pouvoir est enracinée dans la pratique même de la profession, au point que la figure de l'architecte est intimement liée à la figure de l'intellectuel·le à succès, évoluant dans un milieu aristocratique ou bourgeois selon les époques.

Le lien entre architecture et ville est aussi très étroit et dans certains cas, on peut superposer architecture et urbanisme, selon les échelles et les objectifs de conception :

> *« Brunelleschi, Michel-Ange, Palladio, Borromini — c'est-à-dire les représentants les plus prestigieux de l'architecture italienne — n'ont jamais conçu le plan d'une ville. Et pourtant, Florence, Rome et Vicence n'en demeurent pas moins leur œuvre. Ce qui revient à dire que, dans les périodes où l'urbanisme est en crise, c'est l'architecture qui décide, en recourant à ses moyens spécifiques, du développement de la cité. En d'autres termes, elle devient "urbatecture". »*
>
> (Zevi 1997, 3)

Sans être officiellement reconnues en tant qu'architectes, certaines figures féminines du passé auraient essentiellement couvert les rôles et tâches imputables au travail d'architecture. Dans son livre Le Matrimoine de Paris, Édith Vallée évoque Marie de Médicis en tant qu'architecte du palais du Luxembourg, mais également les dames du XIXème siècle des salons parisiens, pour l'aménagement des espaces intérieurs. Mais au-delà de ces figures, l'histoire pour le moment ne nous permet pas d'imaginer autre chose pour l'architecte de l'époque, sinon une figure masculine, cultivée et liée aux environnements mondains et prestigieux.

Et si le prestige est toujours présent dans l'aura qui entoure la profession d'architecte, en particulier au moment de s'inscrire à l'école, force est de constater que celle-ci a profondément changé au cours du dernier siècle et demi. En s'adaptant aux changements sociaux et politiques, en se modelant sur les nouvelles technologies, l'architecture se réinvente dans ses principes et objectifs. Cette transformation commence déjà à être perçue à partir des réflexions de Geddes (et par la suite de Mumford), des utopistes français, des suprématistes russes et enfin de l'école Bauhaus et du manifeste politique du CIAM (Congrès International d'Architecture Moderne).

Notamment durant la période du mouvement moderne du CIAM et du Bauhaus, il y a une phase d'engagement politique des architectes, inspirée par les idées du socialisme prolétaire. Les architectes ont revendiqué la mécanisation et la standardisation dans le processus de conception. Cela s'accompagnait du refus de l'image de l'architecte comme individu talentueux, cultivé et doté du génie. Ce positionnement d'ouverture à la « typisation » du produit (l'industrialisation) et de rejet du génie individuel avait pour objectif la mise en avant des besoins collectifs. Dans ce contexte culturel, les architectes se trouvent de plus en plus engagé·es dans la dimension urbaine, afin de tenter la conception d'espaces « égalitaires ». C'est dans ce moment historique et dans ce milieu culturel qu'on trouve la remise en question des différences entre architecture et urbanisme.

> *« L'architecture apporte à la ville la troisième dimension ; en d'autres termes, elle la réalise dans l'espace. Inversement, la trame urbaine ne détermine pas seulement les points de vue à partir desquels sont saisis les volumes architectoniques ; elle propose aussi les conditions de milieu, depuis les bruits jusqu'à la pollution atmosphérique et à la lumière, qui caractérisent la jouissance de l'édifice. Sur le plan théorique, urbanisme et architecture s'identifient : toute conception de la ville implique un langage architectural qui lui soit conforme ; et réciproquement, tout type d'architecture présuppose un discours urbain cohérent. »*
>
> (Zevi 1997, 1)

L'idéologie socialiste qui était à la base de ce positionnement rend possible une envie de prolétarisation du métier, pour se mettre au service des grandes masses de population qui n'avaient jusque-là jamais eu le privilège d'un logement décent et salubre. Néanmoins, cette même idéologie apporte un nivellement qualitatif, du fait de l'économicité des matériaux et par la suite, aussi un nivellement culturel des architectes même, là où la culture et toute chose raffinée sont idéologiquement interprétées en opposition à la cause socialiste.

Cela est d'autant plus vrai si l'on considère la pensée véhiculée par l'École du Bauhaus. Hannes Meyer, directeur de l'école de 1928 à 1930, critiquait le rôle et l'importance du travail intellectuel vis-à-vis de la prégnance du monde contemporain. Ce qui en résulte est une position radicale pour repenser la profession et le rôle de l'architecte. La collaboration avec les constructeurs, le langage du chantier, la suppression de l'image dominant de l'architecte comme « deus ex machina » pour l'orienter de plus en plus vers un processus de prolétarisation conscient du métier, sont autant de questions à l'œuvre à travers le travail salarié et la critique du génie individuel. On s'attend à ce que l'architecte perde son aura bourgeoise et adhère à la cause révolutionnaire (Djalali 2015b; 2015a).

L'époque moderne est un moment de transformations inédites où la relation entre société et ville prend des formes nouvelles. Parmi les problèmes de la vie moderne pour l'individu, il y a « l'intensification de la vie nerveuse » parce que l'humain est plus stimulé dans sa vie psychique dans les métropoles, devenues le lieu de vie par excellence (Simmel [1903] 1990). Bien que cette intensification soit préjudiciable à la nature humaine, en produisant une individualité blasée, annihilée et anesthésiée elle reste essentielle pour pousser plus loin les limites de la connaissance, intellectuelle et sensible, sur « soi » et sur l'« alter ». Selon beaucoup d'architectes qui ont suivi le Bauhaus et les avant-gardes, les acquisitions techniques de l'ère industrielle ont apporté de nombreux bénéfices dans la vie des masses. L'émergence des nouvelles formes de vie métropolitaine mélangeant des registres populaires, d'ingénierie et de littérature via les nouveaux médias, libère l'humain des contraintes du localisme, de la tradition, du patriarcat, de l'individualisme et au final, de la nature humaine elle-même.

Aujourd'hui, il ne nous reste que des figures professionnelles privées de leurs anciennes certitudes, comme celle d'avoir un rôle bien défini dans la société. Loin d'être des concepts révolutionnaires, l'« intelligence diffuse », la multidisciplinarité et les pratiques participatives sont aujourd'hui au cœur de la production architecturale capitaliste néolibérale et la prolétarisation du travail architectural n'est guère plus le résultat du processus révolutionnaire, mais de l'exploitation de plus en plus structurelle du capital culturel. Bien

sûr, l'architecte n'est qu'un rouage dans le système des relations de pouvoir et l'architecture est fondamentalement en opposition avec la révolution politique.

Au début du XXème siècle, l'architecture est devenu une science, et la division entre architecture et construction s'efface : c'est la fin de la division entre le travail intellectuel de l'architecte et le travail manuel du·de la constructeur·rice. En tant que « travailleur·euse intellectuel·le », l'architecte est un·e esclave aussi bien que son et sa camarade le·la « travailleur·euse ouvrier·ère ». D'ailleurs, dans les élites architecturales du militantisme marxiste, cette prolétarisation est la bienvenue.

Il y a donc une vraie position militante chez beaucoup d'architectes de l'époque. L'envie de penser ce métier en termes de production collective et coopérative est un exemple de militantisme pour résister aux contraintes sociales d'un environnement donné et construire des domaines autonomes de résistance. Aujourd'hui, la possibilité de passer rapidement du dessin au prototype efface virtuellement six siècles de division du travail d'architecture. Le rêve socialiste de partage, de standardisation, d'universalisme, de conception architecturale multidisciplinaire et collective est la réalité de la pratique actuelle. Dans ce contexte, la « mort de l'auteur » n'est plus une provocation limitée aux avant-gardes, mais la méthode de travail standard des plus grandes firmes d'« architectural design ».

L'art de bâtir a été depuis toujours au service du pouvoir, mais avec le mouvement moderne, cette conception change (parce qu'elle change dans le paradigme social global) et désormais, l'architecte commence plus à penser pour une production en série. La position même de l'architecte change, non sans réticence de la part des architectes elleux-mêmes qui auraient préféré rester dans leur atelier d'artiste/artisan·e. En effet, les idéaux politiques socialiste et marxiste accompagnent le changement d'objectif dans la création de plusieurs architectes et urbanistes (mouvement moderne et Bauhaus notamment) et la prolétarisation du métier est vue comme une possibilité révolutionnaire dans la vision socialiste.

Avec le capitalisme, la prolétarisation comporte un changement profond dans le métier d'architecte. En dépit de la figure couronnée de succès de l'architecte artiste/artisan·e, le·la travailleur·euse-architecte est passé·e à travers plusieurs phases de crise, en parallèle aux crises économiques et aux changements sociaux du XXème siècle. La position des architectes, loin d'être paritaire, serait donc aujourd'hui dans un rapport de soumission au pouvoir, dans la logique d'exploitation du capital cognitif.

À côté de la prolétarisation, il y a une féminisation des professions d'architecte et d'urbaniste. Du point de vue pratique, prolétarisation et féminisation entraînent une baisse économique de la profession : nous vivons dans une société fondée sur des discriminations de

classe et de genre, socialement injuste et profondément néolibérale dans sa logique d'exploitation.

Plus précisément, les femmes architectes seraient dans une position doublement précaire, pas seulement économique : le résultat engendre une méconnaissance de leur valeur légitime, comme dans tous les domaines, d'ailleurs. La prise de conscience de classe est un processus qui intéresse le monde des théoricien·nes de l'architecture, mais ce n'est pas vrai pour la prise de conscience de genre. Il y a toutefois une mobilisation sur le sujet qui avance depuis les années 1970 et qui est — d'une manière ou d'une autre — lié aux pratiques féministes.

Le travail des architectes est devenu de plus en plus politique : non seulement iels agissent en tant que médiateur·rices parmi différents technicien·nes (ingénieur·es structurel·les, spécialistes, programmateur·rices financier·ères, etc.), mais aussi en tant que médiateur·rices des différents intérêts économiques et des conflits entre propriétaires, habitant·es, administrations publiques, etc.

Les architectes activistes ou architectes militant·es s'orientent vers l'engagement dans l'amélioration de la qualité de l'habitat pour les populations souvent délaissées ou qui ne font pas partie du monde occidental. Cependant, le discours reste standard et colonial : iels viennent les aider à mieux vivre en construisant des maisons à la mode avec des matériaux et des techniques utilisés depuis des millénaires. C'est le « brand » de l'architecture pour les pauvres, tout en restant dans la position de l'intellectuel·le occidental et sympathisant extérieur. Cette focalisation sur le « Tiers monde » invisibilise les conditions de plus en plus précaires du travail en lui-même.

Nous vivons aujourd'hui dans la nécessité de réinventer la profession, dans un système socio-économique où l'exploitation du capital cognitif est le dernier exemple du processus d'appropriation néolibérale. Et cela se produit avec des exemples tels que « l'architecture pour les sciences humaines » ou d'autres associations qui, de l'Ouest, opèrent dans des pays non occidentaux. En Occident, en raison de nombreux facteurs, notamment la sédimentation historique et urbaine, les réglementations ou la mentalité, il est plus difficile d'assumer une idée de production architecturale capable d'échapper aux règles du marché : architecture éphémère, autoconstruction, hybridation des espaces, modèles d'habitat alternatif, collectif et écologique… Telles sont les pistes de l'architecture contemporaine à la recherche d'elle-même et des valeurs de service social apparues à la fin du XIXème siècle. L'architecture officielle, quant à elle, suit toujours les logiques économiques dominantes, accède à des fonds pour des structures socialement et écologiquement insoutenables, se plie à la logique de la

gentrification (parfois malgré elle) et continue de penser que l'architecture est un jeu de pouvoir, en légitimant son inconscience socioécologique.

Je vais définir les deux approches « architecture du pouvoir » d'un côté, et « architecture relationnelle » de l'autre. Les deux approches ont en commun le manque de réflexion sur les aspects de genre et sur l'impact de la féminisation sur ces mêmes approches. Le point de vue féministe est aujourd'hui incontournable pour mener une réelle réflexion sur les raisons pour lesquelles l'architecture s'est trouvée confrontée à cette crise et pourquoi elle semble aujourd'hui divisée entre ces approches.

Une piste réside peut-être dans l'imbrication des conséquences sociales, politiques, économiques et culturelles qui ont porté à la prolétarisation et à la féminisation de la profession. Si on veut tenter de comprendre le parallèle prolétarisation-féminisation et voir ce qui se passe dans le discours des architectes femmes immergées dans le contexte culturel actuel, force est de constater que peu de femmes en parlent. Pour la plupart d'entre elles, il semble que la position « émancipée » des rôles subordonnés et le privilège d'accéder aux études d'architecture d'abord, et à l'exercice de la profession ensuite, ne leur permet pas de se sentir légitime pour énoncer une critique du monde néolibéral. Il en résulte qu'elles ne semblent pas se sentir concernées par la critique politique au sens large et intègrent la vision capitaliste en ce qui concerne le processus de production et les conditions du travail, comme c'est peut-être le cas pour l' « archi-star » Zaha Hadid (Baglione et Daguerre 2005; Fraser 2013).

En effet, les femmes architectes, depuis les années 1980, ont commencé à devenir visibles dans le panorama du projet, avec les départements d'études de genre aux États-Unis et ensuite, lentement suite à la diffusion des idées égalitaires dans les dernières années, avec la nouvelle et puissante vague féministe internationale. Un nombre grandissant de textes est consacré depuis cette période à la question (légitime) de la représentation des femmes dans la profession (Kalms et Frichot 2008).

Dans le livre *Architecture and Feminism* (Danze 1997), je remarque la présence d'un souci d'intersectionnalité entre les questions de genre et de classe. Les questions qui dominent la problématique de la relation architecture-féminisme peuvent se résumer dans la dichotomie « *architecture is art / feminism is politics* ».

En général, qu'il s'agisse d'un texte d'architecture américain, français ou italien, il émerge toujours le même sentiment: l'injustice. Il s'agit d'un sentiment d'injustice généralisé en raison du rôle marginal joué par les femmes dans la profession. La question de la marginalité est intéressante, car elle fait non seulement référence à une position géographique,

mais aussi parce que — lue dans une clé féministe — elle n'exclut pas l'idée que ces marges peuvent être habitées et que nous pouvons restructurer l'idée préconçue de l'architecture et de l'urbanisme, et plus largement le monde du travail au sens capitaliste.

Loin d'être encore un sujet d'étude affirmé en sciences humaines et sociales, la question de la féminisation du métier d'architecte est englobée dans la féminisation du travail tout court et aussi dans le concept de féminisation symbolique, avec la précarisation que cela comporte, la flexibilité, les nouvelles formes de servilité, le vaste sous-salariat informel.

Cependant, les femmes architectes s'interrogent sur leur droit d'existence, et ce de plus en plus. À Paris, depuis 2016, l'association MEMO s'occupe de rendre visibles les problèmes concrets de différence de salaire, d'accès à la commande et de la stigmatisation de la figure des architectes femmes. MEMO fait partie d'une multitude variée de groupes, collectifs ou associations se consacrant à des questions pragmatiques, telles que les parcours professionnels des femmes après l'obtention du diplôme. En effet très souvent, les femmes disparaissent de la profession après leurs études, même lorsqu'elles ont d'excellentes notes.

Un des témoignages qui m'a le plus frappé, en raison des préjugés évidents dus à la stigmatisation machiste, est celui d'une professeure. Enseignante de projet à l'école d'architecture et d'ingénierie de Strasbourg, elle nous raconte qu'en 2010, elle a commencé à voir beaucoup plus de filles admises au concours d'entrée que les années précédentes. Ce changement l'a rendue méfiante : elle craignait que ses collègues hommes, lors des examens d'entrée, pardonnent plus les candidates filles que les candidats garçons. Les raisons de cette indulgence, selon elle, seraient que la capacité de séduction féminine de ces candidates aurait influencé l'importance de leur préparation. La professeure poursuit. Pour vérifier ses soupçons, elle s'est proposée comme évaluatrice aux examens d'entrée pour vérifier à quel point la libido sexuelle de ses collègues compromettait la validité des tests. À ce stade, elle nous explique comment elle a dû changer d'avis, car lors de l'évaluation des candidat·es, elle-même a constaté une effective meilleure préparation de candidates filles.

Pour revenir à l'époque du CIAM, c'est là qu'on commence à avoir plus d'architectes femmes, avec de plus en plus de possibilités de s'exprimer. La critique et la distance entre la lutte féministe et l'essentialisation du féminin sont très récentes, la plupart des architectes ont grandi dans l'idée que se détacher de la vision masculine de l'architecture était inné pour les femmes « en tant que femmes ». Les exemples des solutions architecturales de Charlotte Perriand ou de Margarete Schütte-Lihotzky montrent bien comme cela n'est pas vrai dans l'absolu. En revanche, il y a une condition féminine construite socialement et indéniablement, et qui est source de critique pour le système productif capitaliste. Par exemple, l'attention au

public et l'attention aux autres, à « l'autre », à ce qui est « différent » sont très présentes chez les architectes femmes et moins chez les architectes hommes, qui s'identifient plus facilement à une figure de mentor (expression du génie isolé).

Chez les femmes architectes, il y a une vision qui dépasse le féminin pour se revendiquer consciemment féministe, mais il y a aussi l'architecte qui ne veut pas être considérée comme féministe et qui est toujours ancrée avec l'idée élitiste du métier. De la même manière que ne pas reconnaître la prolétarisation, la non-reconnaissance de la féminisation continue de marginaliser des problèmes critiques, qui ne peuvent être compris que par une analyse genrée. Presque spontanément, toutes les architectes commencent à se dire féministes lorsqu'elles se rendent compte de la condition subordonnée dans laquelle elles se trouvent.

La prolétarisation et la féminisation ne sont perçues négativement que dans le système capitaliste, qui doit exploiter la production créative de la profession, en récompensant au minimum le nombre de sujets producteurs et, peut-être, maintenir la tension et le défi vers toujours plus de productivité, en continuant à nourrir l'imagination avec la figure de l'architecte de classe supérieure (c'est l'imaginaire véhiculé encore aujourd'hui par les écoles). En réalité, prendre conscience de ces conditions peut être positif quand on agit de l'intérieur pour changer les structures du pouvoir.

Il existe deux extrêmes : d'un côté, un monde professionnel qui ne perçoit toujours pas les femmes comme des travailleuses valables, de l'autre, un monde militant, en partie intellectuel, dans lequel les réflexions ont largement dépassé tout dialogue possible avec la réalité dominante ou mainstream, dont la capacité de compréhension est trop superficielle. Mais ce monde militant n'est pas encore entré dans les mailles du monde de l'architecture. Peut-être justement à cause de l'étroite collaboration entre architecture et pouvoir : à chaque fois qu'il y a une tentative d'engagement social réel et participatif, il manque des fonds, il y a moins de soutien, etc.

Certains architectes ont tenté une réflexion critique sur la profession, comme Marta Lonzi, en la reliant également au processus de création et non pas seulement à l'affirmation d'une présence égale dans les études. Cela signifie valider le principe selon lequel les femmes apportent un « nouveau look » à l'architecture. Ce n'est pas une essentialisation, car en général chaque personne subordonnée adopte un nouveau regard là où là où sa voix n'existait pas auparavant, car il apporte un contexte socioculturel différent. Et cela n'exclut pas le fait que les femmes architectes peuvent être les pires capitalistes liées à des modèles de travail inhumains et à des projets non durables.

Les femmes sont doublement exploitées dans le monde de l'architecture, elles subissent une plus grande pression et ont plus de difficulté à devenir indépendantes. C'est peut-être pour cette raison qu'il y en a beaucoup dans les collectifs, dans des approches alternatives, même si elles occupent rarement des postes prestigieux.

Le discours des architectes est actuellement centré sur les revendications égalitaires : plus de travail et des rémunérations égales à celles de leurs collègues masculins. C'est déjà en soi une position radicale, car la tendance générale dans le monde de l'architecture est de dire qu'il n'y a pas de discrimination fondée sur le sexe et qu'il appartient donc à l'individu de réussir, de s'éloigner de la masse, et si un·e architecte échoue, ce n'est pas du fait de son genre, mais parce qu'iel n'est pas assez bon·ne. Ce n'est évidemment pas vrai, mais pouvoir accepter de subir une discrimination n'est pas si simple.

La réflexion sur le travail de soin est devenue une partie intégrante de la revendication féministe dans le domaine de l'architecture, selon laquelle l'attribution d'une sagesse féminine spécifique doit être valorisée dans le système productif. Beaucoup d'architectes veulent se démarquer de cette association entre femmes et care ; est-il possible de continuer à considérer cela comme une revendication féministe ?

Comme on l'a vu, la prolétarisation de l'architecte (et de l'architecture) était perçue à une époque comme non seulement inévitable, mais aussi positive, car orientée vers ces valeurs socialistes et communistes abolissant les classes, les privilèges et les disparités économiques.

En dépit de ces ambitions, le processus de prolétarisation — qui s'est globalement déroulé plus ou moins comme le prévoyaient Meyer et d'autres — est aujourd'hui considéré non pas comme la réalisation d'un objectif positif, mais plutôt comme la dégradation du commerce, d'un privilège déchu, d'un asservissement au pouvoir capitaliste et dans les rangs inférieurs, privés de la capacité de décision et obligés de travailler en chaîne de montage dans les très grands studios d'architecture actuels.

Cette vision péjorative de la prolétarisation est liée à la vision négative que nous avons aujourd'hui de la prolétarisation, ce qui est certainement correct lorsque nous pensons au peu de marge qu'il nous reste pour sortir des lois du marché et essayer de créer une vision alternative de l'architecture.

Au contraire, il me semble que supposer comme un fait que la situation productive est le premier pas vers l'émancipation, et que probablement les collectifs architecturaux, qui opèrent de manière éphémère entre art du paysage, anthropologie urbaine et construction de soi, sont

une ressource dans ce contexte ; certes, malgré le risque constant de générer de la gentrification et donc des fossés sociaux.

En conclusion, la portée à la fois révolutionnaire et anticapitaliste de prolétarisation et féminisation devrait être l'objectif conscient d'une profession intellectuelle telle que l'architecture. En opposition à une architecture du pouvoir, l'architecture relationnelle serait le résultat non pas d'une attention générique à la dimension participative, mais d'une vision précise et assumée. En ce sens, le travail de l'architecte ressemble de plus en plus à celui d'un·e chercheur·euse en sciences humaines et sociales. Elle ou il a un rôle de médiation entre les différents intérêts et figures en jeu : chercheur·euse, ethnographe, observateur·rice participant·e… Aujourd'hui, la figure de l'architecte brouille les limites entre la description d'une réalité socio-spatiale donnée et ses possibles transformations.

L'image de la figure professionnelle de l'architecte urbaniste prolétaire et féministe est à la base d'une possible déconstruction de l'ordre culturel normatif lié à ces professions et elle participe à la production d'espaces révolutionnaires, malgré le risque toujours présent d'assimilation néolibérale.

[OFF] MANIFESTE NAÏF D'UNE ARCHITECTE-CHERCHEUSE SITUÉE

Pour un urbanisme tactile et une architecture relationnelle

> *Qu'est-ce* que *le genre* a à voir *avec l'architecture ? De quoi s'occupe-t-elle, de quoi s'occupe-t-il ? Peut-on passer par l'architecture, et relire le genre ? Peut-on dire que le genre est une catégorie de lecture de l'architecture ? Femmes et hommes, qui sont-ils aujourd'hui ?*
>
> Mes notes, juin 2016

Il fait nuit, les lumières des lampadaires montrent la profondeur d'un morceau de route rectiligne. Au premier plan, Anna Magnani. Elle s'avance seule, bougeant avec beaucoup de féminité, avec un regard fier et moqueur : c'est *Mamma Roma*. (Pasolini 1962)

Cette image revient à plusieurs reprises dans le film de Pasolini, montrant une idée d'une femme et de sa manifestation dans la ville. Une idée qui s'exprime comme « un archétype féminin contre un archétype masculin » : une femme (qui est "logiquement" une prostituée) marche seule la nuit dans la rue, mais la rue appartient aux hommes, aussi bien la nuit que le jour en réalité ; elle est seule, et les autres figures féminines représentent soit d'autres prostituées si elles sont seules, soit des « filles normales » si elles sont accompagnées d'un ou plusieurs personnages masculins, tandis que les hommes qu'elle rencontre sont de types variés, chacun laissant la place, par leurs vêtements et leurs mouvements, à une interprétation beaucoup plus articulée de leur vie et de leur métier (il y a certes des délinquants, mais aussi le genre d'homme honnête), tandis que l'expression amère d'Anna Magnani révèle le désespoir de cette *Mamma Roma* qui aurait aussi tout un monde à dire, mais qui ne peut montrer que la surface stéréotypée de ce qu'elle est aux yeux de la société.

Cette figure féminine qui marche dans une rue urbaine ouvre de nombreuses réflexions centrées sur le rapport de la ville avec les notions de féminin et de masculin. Tout d'abord, l'action de marcher, comme premier acte architectural (Careri 2013), construit un espace géographique d'intervention autour du corps qui marche et qui, surtout, construit l'environnement. La présence du féminin et du masculin offre ici sa vision archétypale la plus classique d'elle-même, évoque la division des rôles (« la place d'une bonne femme est chez elle ») et la transgression de l'espace nocturne (« la transgression sexuelle est cachée dans l'obscurité »), il met en scène exactement le contraire de l'idéal « normal » du couple bourgeois déambulant le soir, à travers les boulevards illuminés et les vitrines respectables.

Mais la mise en scène de l'a-normal en illustre aussi sa présence et, en un certain sens, la légitimise. Le masculin et le féminin en tant qu'archétypes laissent place à de vraies personnes, beaucoup plus nuancées dans leur manifestation de féminité et de masculinité. Cette scène peut-elle être définie comme une manifestation du féminin dans la ville ? La question part de la vision classique, binaire et double du féminin et du masculin, vision intériorisée par défaut dans une société hétéropatriarcale.

Masculin et Féminin. Ces deux termes posent en effet de nombreux problèmes dans la description de la relation entre le corps et l'architecture, car ils ne sont plus les seules catégories interprétatives valables : l'interprétation de la réalité – et de l'architecture – doit se faire à travers les catégories interprétatives fournies par les études de genre, où l'entrelacement de ces archétypes est expliqué de manière plus complexe, en tenant compte des énormes progrès de la prise de conscience socioculturelle de la construction du genre et de l'identité.

Partant de la division entre externe et interne, de nombreuses recherches non féministes ont au fil du temps interprété la division des rôles entre femmes et hommes comme une évolution « socio-naturelle » ; déjà depuis la Préhistoire (Morris 2006), puis passant à l'interprétation binaire d'une division de plus en plus raffinée des rôles et par conséquent des espaces entre l'homme et la femme, comme le montre Pierre Bourdieu en analysant les structures symboliques androcentriques qui gouvernent (peut-être) inconsciemment la société kabyle (et par extension une grande partie du monde) (Bourdieu 2002) ; voire l'archéologie découverte de certains bâtiments à Gozo, Malte, où les constructions architecturales circulaires sont interprétées pour justifier la « différence innée » entre le masculin et le féminin (Pignatelli 1982) ; jusqu'au monde contemporain, où de célèbres *architectes-stars* ont joué avec les images symboliques des archétypes du masculin et du féminin, associant (ce qui n'est pas vraiment une nouveauté) les formes courbes au corps féminin et les composantes verticales au corps masculin. En plus de cela, il y a aussi la lecture esthétique binaire hommes-femmes qui interprète la rue comme un élément masculin (mouvement, principe actif) et le carré comme un élément féminin (être, principe passif) (Masiero 1999; Mumford 1962).

Cependant, avec l'émergence des mouvements féministes, cet ordre symbolique a été remis en question, la cristallisation trop nette des frontières entre les deux a été dénoncée et bouleversée par la révolution sexuelle et les mouvements féministes, jusqu'à céder la place à l'émergence de tous les « refoulés » interprétatifs de la conception et du design, de l'espace et de l'architecture (Ingraham 1992).

> *« Le sujet du féminisme n'est donc plus, simplement, la femme comme deuxième sexe, comme un autre complémentaire de l'homme, mais comme un sujet non unitaire et complexe qui a pris sa distance de la machine binaire qui polarise les différences. De sorte, le féminin se détache des femmes et devient un sujet nomade en mutation profonde. »*
>
> (Braidotti 2009, 65)

Architecture et études de genre sont une combinaison interdisciplinaire née dans les années 1970, sous l'élan du féminisme. J'aime beaucoup m'attarder autour de la pensée de cette vague d'énergie créatrice que le mouvement féministe conduit dans tous les domaines, comme s'il s'agissait d'une main nue immergée dans un fluide visqueux (c'est ainsi que j'imagine la connaissance humaine : un grand magma dense et hétérogène), engagé à extraire des gravats, petits lambeaux de connaissances à ramener à la lumière, les nettoyer et les remodeler grâce à de nouveaux filtres de sensibilisation.

La pulsion innovante, inventive et vitale, joyeuse et positive, qui part du féminisme est matérielle pour moi : il ne s'agit pas du monde des idées, mais ces idées servent de base pour réinventer une nouvelle réalité physique. Et la conséquence directe de ces idées dans le monde passe aussi par l'architecture, l'urbain, la construction en général, précisément du fait de cette caractéristique matérielle : l'espace dans lequel nous vivons est une expression de tout ce que nous sommes d'un point de vue social, culturel, économique, individuel et collectif, religieux, etc. L'espace construit est un miroir, une photographie, une peinture, mais plus encore une sculpture involontaire que nous créons tous les jours touS·tes ensemble.

La ville sécuritaire et capitaliste d'aujourd'hui, qui énonce « il y a de la place pour tout le monde », semble nous dire qu'elle est idéalement multiethnique et multiculturelle... Et en fait il y a aussi place pour le conflit, l'intolérance : Cologne, Orlando, George Floyd, etc.

Cependant, il reste très risqué et ambitieux de croire que l'on peut intervenir activement en faveur du bien-être social. (Quelle société alors ? Dans quel monde réel l'architecte agit-iel ? Faut-il adapter son esprit créatif ou l'imposer ?!).

Aborder le discours de la relation entre l'architecture et les études de genre peut certainement partir du principe de l'amour, de l'amour des lieux à l'amour des personnes et de tous les êtres vivants, du désir de les voir bien vivre et profiter du fait d'être dans ce monde, indépendamment de l'origine, de la culture, de la religion, de la sexualité, et du genre.

> *« De l'architecture rationnelle du modernisme, j'aimerais passer à une architecture relationnelle. D'un urbanisme tactique au service du pouvoir,*

j'aimerais passer à un urbanisme tactile et sensoriel, où l'on puisse embrasser les bâtiments comme on embrasse les arbres dans les forêts. »

Mes notes, 2022

TABLE DES MATIERES

Remerciements 6
Résumés français – italien 9
Sommaire 11
Note liminaire Ecriture inclusive et interprétation personnelle 14
Préambule 16
PREMIÈRE PARTIE 19
INTRODUCTION 21

Le genre en architecture et urbanisme 21
Une étude engagée 28

Pour un point de vue historique : les « vagues » féministes dans la production de l'espace 34

Première vague (1970-1980) 35
Deuxième vague (1980-1990) 37
Troisième vague : décoloniser la pensée (1990 - aujourd'hui) 39

Chapitre 1 41
NOTE MÉTHODOLOGIQUE : UNE APPROCHE PAR LA RECHERCHE-ACTION 41

1.1 Partir de soi 46

1.1.a L'espace public : la neutralité supposée de l'espace 49

L'espace public participatif 51

1.1.b L'exemple pionnier de Vienne 53

Le gender mainstreaming à Vienne 53
Les critères de planification *gender-Sensitive* 55
Conception et construction basées sur les exigences de la vie quotidienne 56
L'exemple pionnier du quartier Mariahilf 56
Processus de conscience collective, formation d'une citoyenneté « *Qui utilise l'espace public ?* » 59

1.2 Récit de stage : un contexte figé 61

1.2.a La mission du stage 62

Les entretiens 63
Les fiches action 70

1.2.b Rétrospective des actions de la Ville de Paris sur la question du gender mainstreaming 75

Chapitre 2 81
LES MOTS DE L'ARCHITECTURE URBAINE 81

2.1 Architecture urbaine 82
2.2 Participation 86
2.3 Architecture féministe et Approche intersectionnelle 87
2.4 Esthétique urbaine 89

Chapitre 3 91
CADRE CONCEPTUEL : LE GENDER MAINSTREAMING 91

3.1 De la ville à l'urbain, du genre à l'inclusion 94

3.1.a gender mainstreaming 97

3.2 Les manuels gender mainstreaming en Planification urbaine 100

3.2.a Une absence remarquable 100
3.2.b Les manuels des grandes villes européennes 106

Berlin 106
Vienne 108
Barcelone 109
Le(s) guide(s) parisien(s) 111

Chapitre 4 113
PROBLÉMATIQUE, MÉTHODES ET TERRAINS 113

4.1 Problématique 114
4.2 Approches méthodologiques 116

4.2.a Le point de vue 117

4.2.b Les processus de genderisation et de queerisation 119

4.3 Axes d'analyse 121

4.3.a Politiques publiques genrées 121
4.3.b Architecture urbaine genrée 121
4.3.c Militance urbaine genrée 121

4.4 Le déroulé de la recherche théorique et de terrain 123

4.4.a Calendrier 123
4.4.b Terrains 124
4.4.c Point de vue géographique : des cas concrets en Europe 129

Vienne 129
Berlin 130
Paris 130
Barcelone 131
Bologne 131
Londres 132
Stockholm : un cas controverse 133

DEUXIÈME PARTIE 137
Chapitre 5 139
LES POLITIQUES PUBLIQUES GENRÉES, COMPARAISON ENTRE L'ITALIE ET LA FRANCE 139

5.1 Temps et budget dans l'approche genrée 141

5. 1.a Les politiques du temps urbain : un historique 141

En Italie 143
En France 146

5.1.b La budgétisation sensible au genre 151

Des exemples en France 152
Bilan de genre en Italie 153

5.1.c Temps et budget : révélateurs d'inégalités 155

5.2 Approches minoritaires à Paris 160

5.2.a Communication, imaginaire et sensibilisation 161
5.2.b Dimension nocturne : en quête de « sécurité » 168
5.2.c Les piéton·nes, le Sport, le Genre 172
5.2.d La concertation et le Genre 174
5.2.e La concertation peut-elle être féministe ? 177

5.3 Approches minoritaires à Bologne 182

5.3.a Projet “rigen(d)erare lo spazio urbano” "regen(e)rer l'espace urbain" 184

16/05/2018_18h30_évènement « rigen(d)erare gli spazi » #1 185
22/05/2018_18h30_évènement « rigen(d)erare gli spazi » #2 186
29/05/2018_18h30_évènement « rigen(d)erare gli spazi » #3 187

5.3.b Le gender mainstreaming en Italie ou son absence 190

5.4 Conclusion de chapitre : infusion, médiation, attention. Le *care.* 194

5.4.a Infusion ou gender mainstreaming ? 195
5.4.b Médiation urbaine 198
5.4.c Prendre soin de la ville 202

Chapitre 6 205
LES PROJETS D’ARCHITECTURE URBAINE GENRÉE 205

6.1 Un cas pionnier non déclaré 207

6.1.a L’association Orlando 207
6.1.b La relation entre Orlando et le projet Bolognina Est 208

Bolognina Est 209
Chronologie du projet 213
Analyse des documents 214

6.1.d Critique du projet 218

6.2 La réinvention des Sept places parisiennes 224

6.2.a Place de la Bastille....227

L'importance symbolique de la place et l'échec de communication genrée....228
La question d'une esthétique neutre....234

6.2.b Place de la Nation....237

Le Genre au sein du Service Aménagement des Grands Projets....239
« Lignes du désir » et approche binaire....240

6.2.c Place des Fêtes....243

L'approche par types humains à la place Gambetta....245
L'approche méthodologique de Quatorze à place des Fêtes....246

6.2.d Place du Panthéon et place de la Madeleine....250

La dynamique de travail de Genre et Ville....256
Le chemin de la complexité dans la conception....258

6.3 Le renouvellement du parc Massillon au Havre....261

6.3.a Résultats sensibles....264

Observations et comptages....264
Ateliers....271
La Marche Sensible....277
Les entretiens qualitatifs....281
Le sentiment de sécurité....282
Les collégien·nes et le parc....284

6.3.b Le rendu final du rapport : la méthode de Genre et Ville pour l'urbanisme féministe....289

6.4 Conclusion de chapitre : le design des espaces urbains entre neutralité et pluralité....292

6.4.a Les constantes....294

Un cadre innovant et contradictoire....294
L'approche par la marche....295
Un vocabulaire de l'affection....295

6.4.c Les blocages 297

Les ressources 297
Le décalage entre institution et innovation 297
Les risques idéologiques 299

6.4.b Les indicateurs 301

Les types humains et les temporalités 301
La valeur esthétique 302

6.4.d Les résultats 303

Les temps d'intégration d'une sensibilité genrée 303
Concertation, participation ou co-conception ? 303
L'approche sensible VS l'approche sécuritaire 304
Vers une esthétique féministe ? 304

Chapitre 7 307
MILITANCE URBAINE GENRÉE 307

7.1 Dérives, marches et démarches 309

7.1.a La dérive, une autre manière de penser l'espace 310

À pied… de l'Ombrie au Nord–Pas-de-Calais 311
Flâneur : genre masculin 311

7.1.b Pour une dérive urbaine féministe 313

Les dérives initiales : entre Italie, France et Belgique 314

7.1.c Dérive queer à L'Aquila 316

Le séisme du 6 avril 2009 à L'Aquila 317
Journal : inspection préalable, L'Aquila, 30 décembre 2016 318
Sortir des lieux du savoir ! 322

7.1.d Dérives queer à Paris 325

1re dérive/réunion 326

2e dérive/réunion....328
Dérive/conférence ESPACES| GENRES·SEXUES·QUEER* (EGSQ*)....329
Dérive “Haussmann Femme Fatale”....334
Dérive/conférence au campus universitaire de Nanterre....338

7.2 Analyse des « marches officielles »....345

7.2.a Qu’est-ce qu’une marche exploratoire ?....345
7.2.b Marche de la Goutte d’Or à Paris....350

Un cas qui a fait polémique....351

7.2.c La marche du « Pari’s des Faubourgs »....353

Compte rendu de l’atelier cartographie — 23 mai 2018 — Pari’s des Faubourgs....353
Propositions liées aux marches exploratoires....356
Ce qui reste aux marcheuses....360

7.2.d Les détournements du dispositif officiel....362

Les Balades de Gennevilliers....363
Les Marches Sensibles....367
Marcher sur la petite ceinture à Paris....368

7.3 Conclusions de chapitre : quel enseignement pour l’architecture urbaine ?....371

7.3.a La marche : espace sensible, esthétique, politique et outil de connaissance....372

7.4.d Les marches féministes et la symbolique des noms de rue....373
7.4.c Les marches et le militantisme radical....378

7.3.b Interprétations cartographiques....380

La carte Jour/Nuit du groupe Christine de Pizan....380
Les Wherriors et la rhétorique de start-up....389

CONCLUSION GENERALE....393

Une question de langage....396

Genre ou Queer ?....396

La relation à la norme 398

Le paradigme Sécuritaire 398
La légitimité de l'approche genrée 401

La transformation des mentalités 402

La politique volontariste et ses méthodes 402

Un projet féministe pour l'architecture urbaine 404

La thèse dans la thèse 404
… et le dessin ? 405

De la neutralité a l'engagement 410

La prolétarisation et la féminisation des architectes et des urbanistes 410

[off] Manifeste naïf d'une architecte-chercheuse située 420

Table des matieres 426
Table des illustrations 434
Bibliographie 440

Sitographie 459
Documents multimédia 461

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Capture d'écran 1 : Page d'accueil du site web du gender mainstreaming du EIGE 98
Capture d'écran 2 : Glossaire du site web du gender mainstreaming du EIGEgender 98
Capture d'écran 3 Recherche du mot **urbanism** sur le site web de l'EIGE 100
Capture d'écran 4 : Recherche du mot **urban** sur le site web EIGE 101
Capture d'écran 5 : Cadre législative français pour le gender mainstreaming 102
Capture d'écran 6 : Cadre legislatif italien pour gender mainstreaming 103
Capture d'écran 7 : Vidéo belge sur le gender mainstreaming 104
Capture d'écran 8 : Déclaration de l'Académie française sur l'écriture inclusive 162
Capture d'écran 9 : Twitter décrivant la troisième journée 187
Capture d'écran 10 : Page d'accueil du projet Réinventons nos places sur le site de la Ville deParis 224
Capture d'écran 11 : Extraits du cahier des charges du projet des Sept places 225
Capture d'écran 12 : Association À nous la nuit ! 329

Carte 1 : Cartographie des actions gender mainstreaming à Vienne 54
Carte 2 : Acupuncture urbaine pour le quartier Mariahilf, Vienne 57
Carte 3 : Approche genrée et architecture en Europe, ... 129
Carte 4 : Carte du réseau Tempo Territorial 150
Carte 5 : Plan du square Léon, Barbes, Paris 174
Carte 6 : Schéma du Plan Opérationnel Municipal (POC) pour la requalification du quartier Bolognina Est, 2009 211
Carte 7 : Les Sept places du projet Réinventons nos places 226
Carte 8 : Scénario retenu pour place de la Bastille 227
Carte 9 : Place des Fêtes 243
Carte 10 : Place du Panthéon, objectifs de projet 251
Carte 11 : Place du Panthéon, scénario retenu 252
Carte 12 : Plan de situation du parc et équipements de proximité 262
Carte 13 : Le parcours de la marche sensible 279
Carte 14 : Le square Barye 330
Carte 15 : Gennevilliers et Villiers-le-Bel, relation avec Paris 362
Carte 16 : Carte jour de Bologne 385

Carte 17 : Carte nuit de Bologne 386
Carte 18 : Turin dans l'application W-her 390

Image 1 : Photographie de la Tour Agbar 22
Image 2 : 'Reproduction of Flagrant Délit' (1975) 23
Image 3 : Making Space in Dalston 27
Image 4 : Journée des créateur.ices #7, Grands Voisins 27
Image 5 : Woman in the kitchen 36
Image 6 : Co-construction avec les habitant·es, Rome 2013 48
Image 7 : « Tu n'es pas seule » 49
Image 8 : Photographie de Christian Broda Platz, Vienne. 58
Image 9 : Les représentations genrées dans les transports publiques viennois. 59
Image 10 : Sommaire du document initial pour le 2ème guide de bonnes pratiques 71
Image 11 : Exemple de fiche de bonne pratique pour le 2ème guide de bonnes pratiques 72
Image 12 : Le Plan Voisin 84
Image 13 : Architecture urbaine d'un parc 84
Image 14 : Richard-Long, A Line Made by Walking, 1967 85
Image 15 : Projet Pics, participation urbaine à Rome, 2013 86
Image 16 : Sue Williamson, "What About El Max? V (Tell Your People this place is perfect)", 2005 88
Image 17 : Performance PAS 89
Image 18 : Réinterprétation du Modulor 91
Image 19 : Liste de textes ONU sur le gender mainstreaming 104
Image 20 : Affiches d'une vitrine parisienne 167
Image 21 : Le conteneur de place de la Bastille, animé par Le Collectif Bastille 230
Image 22 : Les panneaux de restitution sur place de la Bastille 230
Image 23 : Avant et après de place de la Nation 237
Image 24 : Place de la Nation pendant les travaux 238
Image 25 : Place du Panthéon 250
Image 26 : Affichage militant d'une plaque « place Simone Veil » à la place de place du Panthéon 258
Image 27 : Les nouvelles assises de la place du Panthéon 253
Image 28 : Installation, place du Panthéon 255

Image 29 : Analyse genrée pour la place du Panthéon 260
Image 30 : Schéma de synthèse pour l'espace enfants 268
Image 31 : La carte des désirs pour le parc Massilon 271
Image 32 : Les élèves en classe 284
Image 33 : Exemple des observations des élèves 287
Image 34 : Dérive urbaine à Rome 309
Image 35 : Extrait « Citoyenneté et genre » 313
Image 36 : Abstract pour la dérive queer de L'Aquila, 2017 317
Image 37 : Dérive à L'Aquila 324
Image 38 : Le *Love hotel* 327
Image 39 : Le groupe en dérive, vers le « jardin de la drague » 330
Image 40 : L'arbre du square Barye 331
Image 41 : La dérive du campus de Nanterre 343
Image 42 : Atelier cartographie, marche du Pari's des Faubourgs 353
Image 43 : Atelier cartographie, définition parcours bleu et rouge 356

Planche 1 : Stade qatari d'Al Wakrah 22
Planche 2 : La famille dans l'imaginaire américain année 1950-1960 24
Planche 3 : *Visualising gender Norms in Design* 25
Planche 4 : Images de l'installation « la balançoire » à Tournai, 2014 46
Planche 5 : Manuel de bonnes Pratiques 62
Planche 6 : Couvertures des deux ouvrages publiés par la municipalité de Berlin, 2011 107
Planche 7 : Les publications du Collectif Punt 6 110
Planche 8 : Les guides gender mainstreaming parisiens 111
Planche 9 :Les manuels gender mainstreaming par Genre et Ville 112
Planche 10 : Affiche de sensibilisation contre le viol 165
Planche 11 : Affiches publicitaires sexistes dans le métro 166
Planche 12 : Les documents du projet Bolognina Est 215
Planche 13 : L'aménagement temporaire de place de la Bastille 231
Planche 14 : Détail des panneaux de place de la Bastille — évolution et usages 232
Planche 15 : Détail des panneaux de place de la Bastille — carte genrée et carte des désirs 233
Planche 16 : Étapes de transformation de place de la Bastille 236
Planche 17 : Comparaisons des usages et de l'aménagement avant et après le projet 253
Planche 18 : Place du Panthéon, nouveaux aménagements 254

Planche 19 : Le temps de partage avec les habitant·es 272
Planche 20 : L'atelier sur les imaginaires pour le parc 286
Planche 21 : Les échafaudages à L'Aquila 320
Planche 22 : L'action militante à la place de la Bastille 332
Planche 23 : Les cartes « vandalisées » à la place de la Bastille 333
Planche 24 : La dérive Haussmann Femme Fatale en images 335
Planche 25 : Fiche action sur les marches exploratoires 348
Planche 26 : « Affiches invitant aux balades aux lampions aux Agnettes et aux Grésillons. 365
Planche 27 : Images du livre *Le sens de la ville*, illustrant la recherche-action à Gennevilliers 366
Planche 28 : Marche NUDM à Bologne 375
Planche 29 : Urban drag 379
Planche 30 : Recto/verso de la pochette de la carte jour/nuit 383
Planche 31 : Légendes des deux cartes (jour et nuit) 387

Schéma 1 : Le genre et les femmes – insertion dans le savoir 32
Schéma 2 : Les entretiens effectués pendant la thèse 65
Schéma 3 : Solutions modulables du même plan, selon les différents âges et besoins des habitant·es 108
Schéma 4 : Comparaison des changements humains et urbains selon Georg Simmel et Donna Haraway 118
Schéma 5 : Représentation hiérarchique des terrains 127
Schéma 6 : Les trois axes d'analyse, avec un curseur sur Politiques Publiques Genrées 139
Schéma 7 : Les trois axes d'analyse, avec un curseur sur Architecture Urbaine Genrée 205
Schéma 8 : Chronologie de projet 263
Schéma 9 : Les connexions entre le parc Massillon et le quartier 265
Schéma 10 : Les lieux ressources du Parc Massillon 266
Schéma 11 : Synthèse pour les connexions 269
Schéma 12 : Synthèse pour les activités sportives 270
Schéma 13 : Synthèse graphique des ateliers sur la parole des habitant·es 275
Schéma 14 : Analyse des observations genrées 281
Schéma 15 : Interrelations et gouvernance du projet de rénovation du parc Massillon 290
Schéma 16 : Les trois axes d'analyse, avec un curseur sur Militance Urbaine Genrée 307

Tableau 1 : Infographie de la répartition genrée du travail payé et non payé à Vienne en 2005 55
Tableau 2 : La présence du genre dans les directions de la ville de Paris 69
Tableau 3 : Calendrier de la recherche-action par année de thèse 123
Tableau 4 : Qu'est-ce que la budgétisation sensible au genre 152
Tableau 5 : Exemple d'indicateurs pour la BSG 158
Tableau 6 : Chronologie du projet Bolognina Est 213
Tableau 7 : Analyse de la concertation, Bolognina Est 217
Tableau 8 : Grille d'analyse des observations *in situ*, Parc Massillon 267
Tableau 9 : Les *personae* choisies pendant la marche au parc Massillon 280
Tableau 10 : Description générale du colloque GenrEspace pour CIRFF 2018 338
Tableau 11 : Session n°1 du colloque GenrEspace pour CIRFF 2018 339
Tableau 12 : Session n°2 du colloque GenrEspace pour CIRFF 2018 339
Tableau 13 : Session n°3 du colloque GenrEspace pour CIRFF 2018 340

BIBLIOGRAPHIE

« Dossier: Rythmes et temps collectifs ». 2003. Revue Projet. 1 février 2003. URL: [https://www.revue-projet.com/questions-en-debat/rythmes-et-temps-collectifs/284].

AA. VV. Consulta delle Cittadine del Comune di Venezia 2009. *Desiderio di città. Percorsi di donne sull'abitare*, *geografia di genere*. Venise : Comune di Venezia.

ALBERTI, Leon-Battista. [1450] 2004. *L'Art d'édifier*. Traduit par Pierre Caye et Françoise Choay. Paris : Seuil.

ANTHONY, Kathryn H. 2007. Designing for Diversity: Gender, Race, and Ethnicity in the Architectural Profession. Reprint. Urbana, IL: University of Illinois Press.

APUR. 2001. « Le temps et la ville. La mise en place de "bureaux du temps" à Paris ». URL: [https://50ans.apur.org/data/b4s3_home/fiche/61/04_temps_ville_apbroapu147_800a1.pdf]

ÄRLEMO, Maria. 2017. "Feminisms in Conflict : "Feminist Urban Planning" in Husby, Sweden". In *Architecture and Feminisms*. Edited by H. Frichot, C. Gabrielsson and H. Runting. ch 15, 192−201. New York: Routledge. URL: [http://urn.kb.se/resolve?urn=urn:nbn:se:kth:diva-248956].

ASSOCIATION ORLANDO, et MAIRIE DE BOLOGNE. 2009. « Documenti avvio di laboratorio | Laboratorio Bolognina Est | Rete Civica Iperbole ». URL: [http://www.comune.bologna.it/laboratoriobolognina/contenuti/117:7537].

AUBERT Jean, Guillaume CLÉMENT, Pauline GROLLERON, Lorène SOMMÉ. 2014. « Apprendre des Situationnistes ; la dérive urbaine ». In *socioarchi - Blog lié au cours de sociologie urbaine de l'école d'architecture de la ville et des territoires à Marne la Vallée*. URL: [https://socioarchi.wordpress.com/2014/02/07/apprendre-des-situationnistes-la-derive-urbaine/]

BACQUÉ, Marie-Hélène, et Mario GAUTHIER. 2011. « Participation, urbanisme et études urbaines ». *Participations*, N° 1 (1) : 36−66.

BADALASSI, Giovanna. 2020. « Il lungo cammino del Bilancio di Genere in Italia ». *Ladynomics*. 22 octobre 2020. URL: [https://www.ladynomics.it/bilancio-di-genere-in-italia/].

BAGLIONE, Chiara, et Mercedes DAGUERRE. 2005. « Oltre il labirinto ». *Casabella*, numero monografico (732).

BARD, Christine. 2020. *Féminismes*. Paris : Le Cavalier Bleu. URL: [https://www.cairn.info/feminismes-9791031802879.htm].

BARRAQUÉ, Bernard. 2014. « Pour une histoire des services d'eau et d'assainissement en Europe et en Amérique du Nord ». *Flux,* 97−98 (3−4) : 4−15. URL: [https://doi.org/10.3917/flux.097.0004].

BARTOLINI, Sara. 2011. « Genere e pianificazione – La prospettiva di genere nelle politiche urbane in Europa, il caso della città di Vienna ». Espanet Conference *Innovare il welfare. Percorsi di trasformazione in Italia e in Europa*. Milan.

BASSANINI, Gisella. 1995. *Tracce silenziose dell'abitare - la donna e la casa*. Dipartimento di programmazione progettazione e produzione edilizia-Politecnico di Milano. Milano : Franco Angeli.

BASSANINI, Gisella. 2008. Per amore della città: donne, partecipazione, progetto. Milano : Franco Angeli.

BELINGARDI, Chiara, et Federica CASTELLI. 2016. *Città - politiche dello spazio urbano*. Roma : Iaph Italia.

BERGLUND, Eeva. 2008. "Building a Real Alternative: Women's Design Service". *Field: A Free Journal for Architecture*, 2 (1) : 44−59.

BERGOUGNOUX, Ludivine, et Igor MARTINACHE. 2017. « La résidentialisation sécurise-t-elle les rapports sociaux (de sexe) ? Réflexions à partir de l'expérience du quartier du Luth à Gennevilliers ». Dans *La ville : quelle genre ? - l'espace public à l'épreuve du genre.* Édité par E. Faure, E. Hernandez-Gonzalez et C. Luxembourg. 191−216. Montreuil : Le Temps de Cerises.

BETSKY, Aaron. 1997. *Queer Space: Architecture and Same-Sex Desire*. 1st edition. New York : William Morrow.

BIARROTTE, Lucile. 2017. « Féminismes et aménagement : influences et ambiguïtés. La diffusion internationale d'initiatives d'urbanisme dédiées à l'émancipation des femmes ». *Les Annales de la Recherche Urbaine* 112 (1) : 26 - 35. URL : [https://doi.org/10.3406/aru.2017.3237].

BIARROTTE, Lucile. 2020. « "L'infusion" d'approches genrées dans l'urbanisme parisien : métaphore d'une propagation aux échelles organisationnelles et individuelles ». *Urbanités* Minorités/Majorités (13). URL : [www.revue-urbanites.fr/13-biarrotte/].

BIARROTTE, Lucile. 2021. « Déconstruire le genre des pensées, normes & pratiques de l'urbanisme ». Paris : Géographie. Université Paris-Est. URL : [https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-03621605].

BILGE, Sirma. 2009. « Théorisations féministes de l'intersectionnalité ». *Diogène* n° 225 (1) : 70−88.

BLIDON, Marianne. 2017. « Genre et ville, une réflexion à poursuivre ». *Les Annales de la Recherche Urbaine* 112 (1) : 6−15. URL: [https://doi.org/10.3406/aru.2017.3235].

BONFIGLIOLI, Sandra. 1997. « Les politiques des temps urbains en Italie ». Traduit par François Rosso. *Les Annales de la Recherche Urbaine* 77 (1) : 22−29. URL: [https://doi.org/10.3406/aru.1997.2133].

BONFIGLIOLI, Sandra. 2004. « Chapitre 14 : L'Italie met en place des politiques de temps urbains pour un rapprochement entre vie privée et vie professionnelle ». Dans *Sphères privée et professionnelle. Vers une recomposition des rôles et des actions*. Édité par E. Istace, M. Laffut, R. Plasman et C. Ruyters. 329−352. Louvain-la-Neuve : De Boeck. URL: [https://www.cairn.info/spheres-privee-et-professionnelle--9782804142988-p-329.htm].

BONFIGLIOLI, Sandra. 2017. « L'urbanisme de la nuit ». Dans *La nuit en question(s)*. Sous la direction de C. Espinasse, L Gwiazdzinski et É. Heurgon. 239−255. Cerisy Archives. Paris : Hermann. URL: [https://doi.org/10.3917/herm.espin.2017.01.0239].

BONNEVIER, Katarina. 2007. Behind Straight Curtains: Towards a Queer Feminist Theory of Architecture. Stockholm : Axl Books.

BORGHI, Rachele. 2017. « Corps dans l'espace, corps qui font l'espace ». *Kaxon pour une ville inclusive* (6) : 6‑13.

BOTTERO, Bianca, Anna DI SALVO, et Ida FARÉ. 2011. *Architetture del desiderio*. Napoli : Liguori Editore. URL: [http://www.aracneeditrice.it/aracneweb/index.php/pubblicazione.html?item=9788820753757].

BOUHADDOU, Marie-Kenza. 2017. « Participation, citoyenneté, légitimité et co-construction : les enjeux des nouvelles pratiques artistiques ». Dans *L'animation socioculturelle, quelle place dans le projet urbain ?* Sous la direction de Pascal Tozzi. 171‑82. Des Paroles & des Actes. Bordeaux : Carrières Sociales Éditions. URL: [http://books.openedition.org/cse/239].

BOULBINA, Seloua Luste. 2013. « La décolonisation des savoirs et ses théories voyageuses ». *Rue Descartes*, n° 78 (juillet) : 19‑33. URL: [https://doi.org/10.3917/rdes.078.0019].

BOURDIEU, Pierre. 2002. La domination masculine : suivi de Quelques questions sur le mouvement gay et lesbien. Édition revue et augmentée. Paris : Points.

BOUSQUET, Danielle, et Claire GUIRAUD. 2019. Avis sur le déploiement d'une budgétisation intégrant l'égalité femmes-hommes - Traduire dans le budget de l'État l'exigence d'égalité. URL: [https://www.haut-conseil-egalite.gouv.fr/IMG/pdf/hce_avis_sur_le_deploiement_d_une_budgetisation-janvier19_2019-01_10_np-2.pdf]

BRAIDOTTI, Rosi. 2009. *La philosophie, là où on ne l'attend pas*. Paris : Larousse,

BRETAGNE, Geneviève, et Thierry LANG. 2021. « Urbanisme et inégalités sociales de santé : La ville impacte-t-elle la santé de tou.te.s de la même manière, au temps de la Covid 19 ? » *Droit et Ville* 91 (1) : 25‑48. URL: [https://doi.org/10.3917/dv.091.0025].

BROUSSE, Cécile. 2015. « Travail professionnel, tâches domestiques, temps "libre" : quelques déterminants sociaux de la vie quotidienne ». ***Économie et statistique***, n°478-480, 2015.119-154.

BROWN, Elizabeth, Natacha CHETCUTI-OSOROVITZ, Alice DEBAUCHE, Pauline DELAGE, Éric FASSIN, Claire HANCOCK, Maryse JASPARD, *et al*. 2017. « Contre la pénalisation du harcèlement de rue ». *Libération*. 26 septembre 2017. URL: [https://www.liberation.fr/debats/2017/09/26/contre-la-penalisation-du-harcelement-de-rue_1599121/].

BROWN, Lori A., ed. 2016. Feminist Practice: Interdisciplinary Approaches to Women in Architecture. London : Routledge.

BRUNO. 2016. « Pianificazione urbana. "Cercasi" gender city manager ». *InGenere*, 19 avril 2016. URL: [https://www.ingenere.it/articoli/pianificazione-urbana-gender-city-manager-intervista-francesca-zajczyk].

BUTLER, Judith. 1990. Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity. New York : Routledge.

CARDINALE, Tiziana, et Laura PAVIA. 2013. « Le politiche temporali urbane tra pianificazione e inclusività sociale: il caso dei piani territoriali dei tempi e degli spazi della regione puglia in Italia ». *REAL CORP 2013. Planning times*. URL: [https://www.academia.edu/11986196/Le_Politiche_Temporali_Urbane_tra_Pianificazione_e_Inclusivit%C3%A0_Sociale_il_Caso_dei_Piani_Territoriali_dei_Tempi_e_degli_Spazi_della_Regione_Puglia_in_Italia].

CARERI, Francesco. 2006. *Walkscapes. Camminare come pratica estetica*. Torino : Einaudi.

CARERI, Francesco. 2013. *Walkscapes: La marche comme pratique esthétique*. Traduit par Jérôme Orsoni. Paris, Arles : Jacqueline Chambon.

CÉLINE, Louis-Ferdinand. [1936] 2014. *Mort à crédit*. Paris : Gallimard.

CENTRE AUBERTINE AUCLERT. 2015. *La budgétisation sensible au genre - guide pratique*. Sous la direction de P. Daulny. URL : [www.centre-hubertine-auclert.fr].

CHOAY, Françoise. 1994. « Le règne de l'urbain et la mort de la ville ». Dans GUIHEUX, A. et J. DETHIER. *La ville, art et architecture en Europe, 1870-1993*. Paris : Centre Georges Pompidou, 26−35.

CIRQUE. 2017. « X-communiqué from the CIRQUE (Centro Interuniversitario di Ricerca Queer) Board and from the organizers of the first CIRQUE conference (bilingual version) ». 12 juillet. URL: [https://cirque.unipi.it/s-comunicato/].

CITTON, Yves. 2014. *L'économie de l'attention*. Paris : La Découverte.

CITTON, Yves. 2014. *Pour une écologie de l'attention*. Paris : Seuil.

CLAIR, Isabelle. 2012. Sociologie du genre: Sociologies contemporaines. Paris : Armand Colin.

CLARISSE, Catherine. 2004. *Cuisine, recettes d'architecture*. Collection Tranches de Villes. Besançon : Les Éditions de l'Imprimeur.

COLOMINA, Beatriz, dir. 1992. *Sexuality and Space*. New York : Princeton Papers - Architecture.

COMUNE DI BOLZANO. 2005. Piano dei Tempi e degli Orari della città di Bolzano. Bolzano.

COMUNE DI PADOVA. 2002. *Linee guida per la redazione del piano territoriale degli orari*. Padova : Settore Mobilità e Traffico.

CRARY, Jonathan. 1992. *Techniques of the Observer: On Vision and Modernity in the 19th Century*. Reprint edition. Cambridge, MA: The MIT Press.

CRARY, Jonathan. 2014. 24/7: Late Capitalism and the Ends of Sleep. London: Verso.

CRENSHAW, Kimberle. 1991. "Mapping the Margins: Intersectionality, Identity Politics, and Violence against Women of Color". *Stanford Law Review* 43 (6) : 1241−99. URL: [https://doi.org/10/dn82xw].

CUSTODI, Giulia, Serena OLCUIRE, et Martina SILVI. 2020. « Trois fenêtres pour un panorama. Contributions des réflexions féministes, genrées et queer produites en Italie

dans le cadre des disciplines spatiales à partir des années 1990 ». *Multitudes queer,* 33 : 18.

DADOUR, Stéphanie. 2013. « Des pensées du décentrage au pragmatisme : la question de l'identité dans l'espace domestique ». Paris : ENSA Paris Malaquais.

DANZE, Elizabeth. 1997. *Architecture and Feminism*. Edited by D. Coleman. 1st edition. New York : Princeton Architectural Press.

DAUPHIN, Sandrine, et Réjane SÉNAC. 2008. « Gender mainstreaming : analyse des enjeux d'un "concept-méthode" ». *Cahiers du Genre* n° 44 (1) : 5−16.

DE CERTEAU, Michel. 1990. *L'invention du quotidien.* Sous la direction de L. Giard et Pierre Mayol. (2 tomes). Paris : Folio Essais.

DE GUTTRY, Irene, et Cristina LIQUORI. 2015. *L'architettura necessaria di Laura Gallucci*. Macerata : Quodlibet. URL: [https://www.ibs.it/architettura-necessaria-di-laura-gallucci-libro-irene-de-guttry-cristina-liquori/e/9788874627882].

DEBORD Guy. 1958. « Théorie de la dérive ». In *Internationale Situationniste*, numéro 2, pp 19-23. URL : [https://www.larevuedesressources.org/IMG/pdf/internationale_situationniste_2.pdf].

DEBOURSE, Elisabeth. 2019. « Des journées du "matrimoine" pour célébrer l'héritage des femmes dans la ville ». *ELLE.be.* 26 août 2019. URL: [https://www.elle.be/fr/274159-des-journees-du-matrimoine-pour-celebrer-lheritage-des-femmes-dans-la-ville.html].

DELEUZE, Gilles, Michel FOUCAULT, Félix GUATTARI, et Jean-Paul SARTRE. 1973. *Trois milliards de pervers*. La Bussière : Acratie. URL: [https://editionsacratie.com/trois-milliards-de-pervers-grande-encyclopedie-des-homosexualites-reedition-de-ledition-de-1973/].

DELL'AVERSANO, Carmen. 2016. « First CIRQUE Conference, L'Aquila, March 31– April 2, 2017 ». *2017 Queer Studies Conference*. 20 juin. URL: [https://cirque.unipi.it/2017conference/it/2016/06/20/first-cirque-conference-laquila-march-30-april-2-2017/].

DJALALI, Amir 2015b. "The Political Economy of Architectural Research Divergences in Architectural Research". Rotterdam: Behemoth Press.

DJALALI, Amir. 2015a. « The Architect as Producer: Hannes Meyer and the Proletarianisation of the Western Architect ». *Footprint 17*. URL: [https://www.academia.edu/19763177/The_Architect_as_Producer_Hannes_Meyer_and_the_Proletarianisation_of_the_Western_Architect].

DRIS, Nassima. 2020. *Les paradoxes de l'espace public - Local - Complexe - Incertain*. Paris : L'Harmattan. URL: [https://www.editions-harmattan.fr/index_harmattan.asp?navig=catalogue&obj=livre&no=66117].

DROSTE, Christiane, Christiane CHESTNUTT, Rebecca WILLECKE, Laura BARANEK, Elke BOCK, Sandra HUNING, Anke SCHRÖDER, *et al*. 2011. "Gender Mainstreaming in Urban Development". Berlin : Senatsverwaltung für Stadtentwicklung, Beirat für Frauenspezifische Belange.

DUMERCHAT, Mélusine. 2018. « Saisir l'articulation des rapports de domination : les défis d'une critique féministe de l'espace ». Dans *Épistémologies du genre : Croisements des disciplines, intersections des rapports de domination*. Sous la direction de GenERe. Sociétés, Espaces, Temps. Lyon : ENS Éditions. URL: [http://books.openedition.org/enseditions/9233].

DWYER, Julia, et Anne THORNE. 2007. « Evaluating Matrix: Notes from Inside the Collective ». Dans *Altering Practices: Feminist Politics and Poetics of Space*. Sous la direction de Doina Petrescu, 39−56. London: Routledge.

EHRNBERGER, Karin, Minna RÄSÄNEN, et Sara ILSTEDT. 2012. "Visualising Gender Norms in Design". *International Journal of Design* 6 (3) : 14.

FALQUET, Jules. 2014. « K. Jasbir Puar : Homonationalisme. Politiques queers après le 11 septembre ». *Nouvelles Questions Féministes* 33 (2) : 112−16.

FALQUET, Jules. 2016. « La "Nuit du 31 décembre 2015" en Allemagne et ses effets en France ». Club de Mediapart. *LE BLOG DE JULES FALQUET*. Février 2016. URL: [https://blogs.mediapart.fr/jules-falquet/blog/080216/la-nuit-du-31-decembre-2015-en-allemagne-et-ses-effets-en-france].

FAURE, Justine. 2021. « Lyon va adopter un budget genré : en quoi consiste cette première pour une grande ville en France ? ». *LCI.fr*. 11 mars 2021. URL:

[https://www.lci.fr/politique/lyon-va-adopter-un-budget-genre-en-quoi-consiste-cette-premiere-en-france-2180407.html].

FEDERICI, Silvia, Maud SIMONET, Morgane MERTEUIL, et Morgane KUEHNI. 2020. *Travail gratuit et grèves féministes*. Genève : Entremonde. URL: [https://www.decitre.fr/livres/travail-gratuit-et-greves-feministes-9782940426621.html].

FEDERICI, Silvia. [2004] 2017. *Caliban et la sorcière*. 2e édition. Genève : Entremonde.

FEDERICI, Silvia. 2011. "Feminism and the Politics of Commons". *The Commoner*, 14.

FESTA, Daniela. 2016. « Les communs urbains. L'invention du commun ». *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n° #16 (octobre) : 233‑56. URL: [https://doi.org/10.4000/traces.6636].

FOL, Sylvie, et Caroline GALLEZ. 2017. « Évaluer les inégalités sociales d'accès aux ressources Intérêt d'une approche fondée sur l'accessibilité ». *Revue internationale d'urbanisme*, n° 4. URL: [https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01683489].

FOURMENT, Emeline. 2016. « Cologne et la question des violences sexuelles dans le débat politique allemand : renforcement du sexisme et du racisme, invisibilisation des femmes réfugiées ». *Contretemps*. 10 mars. URL: [https://www.contretemps.eu/cologne-et-la-question-des-violences-sexuelles-dans-le-debat-politique-allemand-renforcement-du-sexisme-et-du-racisme-invisibilisation-des-femmes-refugiees/].

FRASER, Nancy. 2013. "How Feminism Became Capitalism's Handmaiden – and How to Reclaim It". *The Guardian*, 14 October 2013, Opinion section. URL: [https://www.theguardian.com/commentisfree/2013/oct/14/feminism-capitalist-handmaiden-neoliberal].

FRICHOT, Helene, Catharina GABRIELSSON, et Helen RUNTING. 2017. *Architecture and Feminisms: Ecologies, Economies, Technologies*. New York : Routledge.

FRIEDMAN, Yona. 2008. *L'ordre compliqué et autres fragments*. Paris : l'Éclat.

FRISCH, Michael. 2002. "Planning as a Heterosexist Project". *Journal of Planning Education and Research* 21 (3) : 254‑66. URL: [https://doi.org/10.1177/0739456X0202100303].

GABRIEL, Joao. 2016. « Combattre la racialisation des questions de genre et de sexualité à la racine ». *Le blog de Joao*. 18 novembre. URL: [https://joaogabriell.com/2016/11/18/combattre-la-racialisation-des-questions-de-genre-et-de-sexualite-a-la-racine/].

GALERAND, Elsa, et Danièle KERGOAT. 2014. « Consubstantialité vs intersectionnalité ? À propos de l'imbrication des rapports sociaux ». *Nouvelles pratiques sociales* 26 (2) : 44‑61. URL: [https://doi.org/10.7202/1029261ar].

GALIZZI, Giovanna. 2012. « Gli approcci al processo del bilancio di genere in Italia nella logica della valutazione delle performance una mappatura delle esperienze ». Conférence nationale *SIDREA - Società Italiana Docenti di Ragioneria e Economia Aziendale*. Modena : Università di Modena e Reggio Emilia.

GALLOT, Fanny, et Yasmine SIBLOT. 2021. *Grévistes*. Paris : La Découverte. URL: [https://www.cairn.info/encyclopedie-critique-du-genre--9782348067303-page-320.htm].

GEHL, Jan. 2011. *Life Between Buildings: Using Public Space*. 6th ed. édition. Washington, DC : Island Press.

GENRE ET VILLE. 2019. Garantir l'égalité dans l'aménagement de l'espace public - méthodes et outils. Villiers-le-bel : Anru.

GIARDINI, Federica. 2012. « Fare comune, rigenerare cultura ». URL: [https://www.academia.edu/1767357/Fare_comune_rigenerare_cultura].

GILLIGAN, Carol. [1982] 2019. *Une voix différente : la morale a-t-elle un sexe ?* Sous la direction de Patricia Paperman, Sandra Laugier, Annick Kwiatek et Vanessa Nurock. Paris : Flammarion.

GOFFINET, Françoise. 2004. « Jeune femme et jeune homme : vers un partage équilibré vie professionnelle — vie privée ? » Dans *Sphères privée et professionnelle*. Sous la direction d'É Istace, M Laffut, R Plasman et C. Ruyters. 181‑88. Économie, Société, Région. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur. URL: [https://doi.org/10.3917/dbu.istac.2004.01.0181].

GRECO, Luca. 2021. “Performance in Action. Walking as Gendered Construction Practice in Drag King Workshops”. In *Routledge Handbook of Language, Gender, and Sexuality*. Directed by J. Angouri and J. 272−88. London: Routledge, Taylor & Francis. URL: [https://doi.org/10.4324/9781315514857-22].

GWIAZDZINSKI, Luc, et Édith HEURGON. 2017. *La nuit en question(s)*. Cerisy Archives. Paris : Hermann. URL: [https://www.cairn.info/la-nuit-en-questions-9782705694647.htm].

HABRAKEN, N. John. 1974. *Strutture per una residenza alternativa*. Milano : Skeltema & Holkema e Il Saggiatore.

HADDAD, Raphaël, dir. 2017. *Manuel d’écriture inclusive*. Paris : Mots-clés.

HANCOCK, Claire, et Francine Barthe, dir. 2005. *Le genre: constructions spatiales et culturelles*. Vol. 54. Paris : L’Harmattan.

HANCOCK, Claire. 2002. « Genre et géographie : les apports des géographies de langue anglaise ». *Espace, populations, sociétés* 20 (3) : 257−64. URL: [https://doi.org/10.3406/espos.2002.2038].

HARAWAY, Donna. [1985] 2007. *Manifeste cyborg et autres essais : Sciences - Fictions - Féminismes*. Traduit par Delphine Gardey et Nathalie Magnan. Paris : Exils Éditeur.

HARTSOCK, Nancy. 1983. “The feminist standpoint : developing the ground for a specifically feminist historical materialism”. In HARDING, Sandra G., and Merrill B. HINTIKKA *Discovering Reality*. 283−310. Boston : Reidel.

HAYDEN, Dolores. 2004. Building Suburbia: Green Fields and Urban Growth, 1820-2000. New York : Vintage Books.

HENDEL, Martin. 2015. “Pavement-Watering in Cities for Urban Heat Island Mitigation and Climate Change Adaptation”. PhD Thesis, Université Diderot Paris 7. URL: [https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01258289].

HOWARD, Ebenezer. [1898] 2001. *Garden Cities of Tomorrow*. Sous la direction de Frederic J. Osborn. 11. print. Cambridge, MA : The MIT Press.

INGRAHAM, Catherine. 1992. “Initial Properties: Architecture and the Space of Line”. In *Sexuality and Space*. Edited by B. Colomina. 255. New York : Princeton Papers - Architecture.

ISTACE, Évelyne, Michel LAFFUT, Robert PLASMAN, et Christine RUYTERS. 2004. *Sphères privée et professionnelle. Vers une recomposition des rôles et des actions*. Économie, Société, Région. Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur. URL: [https://www.cairn.info/spheres-privee-et-professionnelle--9782804142988.htm].

JACOBS, Jane. [1961] 2012. *Déclin et survie des grandes villes américaines*. Traduit par Claire PARIN. Marseille : Parenthèses Éditions.

JACQUOT, Sophie. 2013. « Le gender mainstreaming et l’Union Européenne : quels effets ? ». *Lien social et Politiques*, n° 69 : 17‑34. URL: [https://doi.org/10.7202/1016482ar].

JONAS, Stéphane, et Francis WEIDMANN. 2006. *Simmel et l’espace : de la ville d’art à la métropole*. Paris : L’Harmattan.

KAIL, Eva, dir. 2014. *Gender Mainstreaming Manual*. Vienna : Gender Mainstreaming Department.

KALMS, Niki, et Hélène FRICHOT. 2008. “Architecture + Feminism”. *Architecture Australia*, April 2008.

KERGOAT, Danièle. 2012. « Dynamique et consubstantialité des rapports sociaux ». Dans *E battre disent-elles…*. Paris : La Dispute, 125‑40.

KORSMEYER, Carolyn, et Peg BRAND WEISER. 2021. “Feminist Aesthetics”. In *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*. Directed by E. N. Zalta. Spring 2021. Metaphysics Research Lab, Stanford University. URL: [https://plato.stanford.edu/archives/spr2021/entries/feminism-aesthetics/].

KOYAMA, Emi. 2001. “The transfeminist manifesto”. In *Catching a Wave: Reclaiming Feminism for the 21st Century*. URL: [https://www.academia.edu/2754487/The_transfeminist_manifesto].

LA CECLA, Franco. 2011. *Contre l’architecture*. Paris : Arléa.

LARGEAU, Sophie. 2011. « L'énergie délibérative d'un débat mini public, une force pour concourir à la fabrique de l'action publique et imprégner les circuits décisionnels ? L'expérience de l'atelier citoyen "égalité femmes / hommes ». Paris: EHSS. URL: [https://www.participation-et-democratie.fr/l-energie-deliberative-d-un-debat-mini-public].

LAVADINHO, Sonia. 2008. « Chemins de traverse et lignes de désir ». *Urbanisme* 359 : 66−68.

LE CORBUSIER. [1935] 1964. *La ville radieuse*. Paris : Vincent, Fréal & Cie.

LE CORBUSIER. [1946] 1982. *Manière de penser l'urbanisme*. Paris : Denoël, Gonthier.

Le Monde. 2018. « Une ville pour tous et toutes ? Une conférence du *Monde* jeudi 5 avril ». *Le Monde.fr*, 8 mars 2018. URL: [https://www.lemonde.fr/smart-cities/article/2018/03/08/une-ville-pour-tous-et-toutes-une-conference-du-monde-jeudi-5-avril_5267667_4811534.html].

LEFEBVRE, Henri. [1982] 2019. *Éléments de rythmanalyse et autres essais sur les temporalités*. Les Lilas : Eterotopia. URL: [http://www.eterotopiafrance.com/catalogue/elements-de-rythmanalyse-et-autres-essais-sur-les-temporalites/].

LEFEBVRE, Henri. 1968. *Le droit à la ville.* Paris : Anthropos.

LEFEVRE, Quentin. 2016. « La co-construction en urbanisme ; caractérisation, outils et effets de la parole habitante dans une approche renouvelée de la fabrication du projet urbain. » Mémoire de Master 2 Urbanisme et aménagements durables, Université Bordeaux-Montaigne.

LEPRINCE, Chloé. 2020. « Travail domestique : le jour où on s'est mis à regarder ces chiffres qui font mal ». *RadioFrance.fr*. 13 mai 2020. URL: [https://www.radiofrance.fr/franceculture/travail-domestique-le-jour-ou-on-s-est-mis-a-regarder-ces-chiffres-qui-font-mal-5801600].

LIEBER, Marylène. 2008. *Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question*. Académique. Paris : Presses de Sciences Po. URL: [https://www.cairn.info/genre-violences-et-espaces-publics--9782724610833.htm].

LONZI, Carla. 1970. *Sputiamo su Hegel*. Milano : Editoriale grafica.

LONZI, Marta. 1982. *L'architetto fuori di se', scritti di rivolta femminile*. Milano : Scritti di rivolta femminile.

LORIN, Vianey. 2022. « Vienne, capitale de l'urbanisme « sensible au genre » ». *Mediapart*. 25 juillet. URL: [https://www.mediapart.fr/journal/international/250722/vienne-capitale-de-l-urbanisme-sensible-au-genre].

LUXEMBOURG, Corinne, Damien LABRUYÈRE, et Emmanuelle FAURE. 2020. *Les sens de la ville: Pour un urbanisme de la vie quotidienne*. Montreuil : Le Temps des Cerises.

LUXEMBOURG, Corinne, Emmanuelle FAURE, et Edna HERNANDEZ-GONZALEZ, dir. 2017. *La ville quel genre ? L'espace public à l'épreuve du genre*. URL: [http://www.academia.edu/31940432/La_ville_quel_genre_Lespace_public_a_l%C3%A9preuve_du_genre].

LUXEMBOURG, Corinne, et Dalila MESSAOUDI. 2017. « Genre et politiques urbaines. Regards sur les inégalités hommes-femmes en ville ». *Géocarrefour* 91 (91/1). URL: [http://journals.openedition.org/geocarrefour/10021].

MACÉ, Éric. 2010. « Ce que les normes de genre font aux corps / Ce que les corps trans font aux normes de genre, Abstract ». *Sociologie* 1 (4) : 497‑515. URL: [https://doi.org/10.3917/socio.004.0497].

MALABOU, Catherine. 2012. « Le sens du "féminin" ». *Revue du MAUSS*, n° 39 (juillet) : 236‑44.

MAREGGI, Marco. 2000. « Politiche temporali urbane in Italia ». Firenze : Alinea.

MARILLIER, Lou. 2017. « En Suède, le chantier tortueux d'un "urbanisme féministe" ». *Liberation.fr*. 2017. URL: [https://www.liberation.fr/planete/2017/09/14/en-suede-le-chantier-tortueux-d-un-urbanisme-feministe_1594700/].

MARINELLI, Annalisa. 2002. *Etica della cura e progetto*. Napoli : Liguori.

MASIERO, Roberto. 1999. *Estetica dell'architettura*. Bologna : Il Mulino.

MAZZONI, Cristiana. 2014. « L'architecture urbaine, cinquante ans après ». *Les Cahiers de la recherche architecturale et urbaine*, n° 30/31 (décembre) : 41−46. URL: [https://doi.org/10.4000/crau.374].

MÉSNAGE, Stéphanie. 2012. « Éloge de l'ombre ». *Criticat*, n° 10.

MINISTÈRE DE L'ÉGALITÉ FEMMES/HOMMES. 2012-2014. Plan Régional Stratégique pour l'Egalité entre les Femmes et les HommesURL: [https://www.prefectures-regions.gouv.fr/content/download/11005/73027/file/PSREFH%20IDF%202012%2014.pdf] Dernière consultation le 13/09/22.

MONTENACH, Anne. 2012. « Introduction au concept d'*agency* ». *Rives méditerranéennes*, n° 41 (février) : 7−10.

MORANGE, Marianne, et Camille SCHMOLL. 2016. *Les outils qualitatifs en géographie - Méthodes et applications*. Paris : Armand Colin.

MORINEAU, Camille, dir. 2009. Elles@centrepompidou. Artistes femmes dans la collection du musée national d'art moderne-centre de création industrielle. Paris : Centre Pompidou.

MORRIS, Desmond. 2006. *L'animale donna. La complessità della forma femminile*. Traduit par C. Scerbanenco. Milano : Mondadori.

MOTET, Laura. 2017. « Femmes ou hommes, qui bénéficie le plus des budgets publics ? » *LeMonde.fr*, 8 mars 2017. URL: [https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2017/03/08/femmes-ou-hommes-qui-beneficie-le-plus-des-budgets-publics_5091248_4355770.html].

MUMFORD, Lewis. [1964] 2011. *La cité à travers l'histoire*. Sous la direction de Jean-Pierre GARNIER. Traduit par Guy Durand, Gérard Durand, et Natacha Cauvin. Marseille : Agone.

MUMFORD, Lewis. 1962. "Mother Jacobs' Home Remedies for Urban Cancer". *The New Yorker - The Sky Line Column*, 1962.

OSWIN, Natalie, et David SEITZ. 2017. "Cities, sexualities and the queering of urban space ». In BAIN, Alison and Linda PEAKE. *Urbanization in a Global Context: Canadian Perspectives*. 326−43. London : Oxford University Press.

PAQUOT, Thierry. 2015. *Lewis Mumford, pour une juste plénitude*. Neuvy-en-Champagne : Le Passager Clandestin.

PEREC, Georges. [1974] 2000. *Espèces d'espaces*. Paris : Galilée.

PERRIER, Gwenaëlle. 2006. « Genre et application du concept de gender mainstreaming. Étude de cas dans la mise en œuvre du fonds social européen en Île-de-France et à Berlin depuis 2000 ». *Politique européenne* 20 (3) : 55‑74. URL: [https://doi.org/10.3917/poeu.020.0055].

PIGNATELLI, Paola Coppola. 1982. Spazio e immaginario : maschile e femminile in architettura. Roma : Officina.

PINOTTI, Andrea. 2009. « Nascita della metropoli e storia della percezione: Georg Simmel ». In VEGETTI, Marco. *Filosofie della metropoli: spazio, potere, architettura nel pensiero del Novecento*. 119‑52. Roma : Carocci.

PRECIADO, Beatriz. 2007. « Sex Design ». Dans *Airs de Paris*. Coordonné par Marie-José Rodriguez. 314‑17. Centre Pompidou. URL: [http://mediation.centrepompidou.fr/education/ressources/ENS-airsdeparis/ENS-airsdeparis.html].

PRECIADO, Paul B. 2011. *Pornotopia : Playboy: architettura e sessualità*. Traduit par Elena Rafanelli. Roma : Fandango libri.

PRECIADO, Paul B. 2015. « Aimer une ville ». *Liberation.fr*, décembre 2015, section Opinions. URL: [https://www.liberation.fr/debats/2015/12/04/aimer-une-ville_1418398/].

PRIEUR, Cha. 2015. "Queer Geographies Beyond Gender and Sexualities?" *EspacesTemps.net*. URL: [https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01426668].

PROCOPIO, Sara. 2009. « Partecipazione e multiculturalismo nel laboratorio di urbanistica partecipata Bolognina Est ». Università di Bologna, Facoltà di lettere e filosofia, Corso di laurea specialistica in Scienze della Comunicazione Pubblica, Sociale e Politica.

PULCINI, Elena. 2009. La cura del mondo: paura e responsabilità nell'età globale. Torino : Bollati Boringhieri.

RAIBAUD, Yves. 2015. *La ville faite par et pour les hommes*. Égale à égal. Paris : Belin. URL: [https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01232002].

RESTAINO, Franco, et Adriana CAVARERO. 2002. *Le filosofie femministe*. Milano : Mondadori Bruno.

REVOL, Claire. 2019. « La rythmanalyse lefebvrienne des temps et espaces sociaux. Ébauche d'une pratique rythmanalytique aux visées esthétiques et éthiques ». *Rhuthmos*, octobre. URL: [http://www.rhuthmos.eu/spip.php?article1102].

RICHOMME-HUET, Katia. 2022. « Un regard historique sur le travail indépendant des femmes en France à l'aube de la crise sanitaire du Covid-19 ». *Vie & sciences de l'entreprise* 213 (1) : 69‑91. URL: [https://doi.org/10.3917/vse.213.00069].

RIOT-SARCEY, Michèle. 2015. *Histoire du féminisme*. Paris : La Découverte. URL: [https://www.cairn.info/histoire-du-feminisme--9782707186300.htm].

ROCHEFORT, Florence. 2018. *Histoire mondiale des féminismes*. Que sais-je. Paris : PUF. URL: [https://www.cairn.info/histoire-mondiale-des-feminismes--9782130732846.htm].

ROWE, Colin, et Fred KOETTER. 2006. *Collage City*. Nouvelle édition. Saint-Clément-la-Rivière : Infolio.

SAU, Fiammetta. 2011. « L'evoluzione dialettica spazio-tempo nella cultura del progetto urbano contemporaneo ». Cagliari : Università degli Studi di Cagliari.

SCLAVI, Marianella. 2009. « C'è paura in città? Conflitti desideri e pratiche di convivenza ». In *Desiderio di città*. Consulta delle Cittadine del Comune di Venezia. 55‑57. Venise : Comune di Venezia.

SCLAVI, Marinella. 2002. Avventure urbane. Progettare la città con gli abitanti. Torino : Eulethera.

SEBASTIANI, Chiara. 2007. *La politica delle città*. Bologna : Il Mulino.

SÉMINAIRE « Normes d'habitat », mars 2015-avril 2016. ENSA Paris Val de Seine en est un exemple. URL : [https://normes.hypotheses.org/] Dernière consultation le 13/09/22.

SERANO, Julia, et Noomi B. GRÜSIG. 2020. *Manifeste d'une femme trans, et autres textes*. Édition revue et augmentée. Paris : Cambourakis.

SGCIV (Secrétariat Général du Comité Interministériel des Villes). 2012. *Guide méthodologique des marches exploratoires*. Cahiers pratiques hors série. Paris : CIV.

SHUSTERMAN, Richard. 2010. *Soma-esthétique et architecture : une alternative critique*. N'est-ce pas ? Genève : Haute École d'Art et de Design. 10.

SILVI, Martina. 2016. « Histoire et géographie de la question du genre dans le débat architectural italien depuis les années 1990 ». Paris : ENSA La Villette.

SIMMEL, Georg. [1903] 1990. « Les grands villes et la vie de l'esprit (1903) ». Dans SIMMEL, G. *Philosophie de la modernité*. I : 233−252. Paris : Payot.

SIMMEL, Georg. [1911] 1990. « Culture féminine ». Dans SIMMEL, G. *Philosophie de la modernité*. I : 113−63. Paris : Payot.

SPREGA, Diana, Emanuele FRIXA, et Matteo PROTO. 2018. « Identità, conflitti e riqualificazione: i processi partecipativi nel quartiere Bolognina a Bologna ». *Geotema* territori partecipativi (56) : 130‑136.

SVARRE, Birgitte, et Jan GEHL. 2019. *La vie dans l'espace public : Comment l'étudier*. Editions Ecosociété.

TERNY, Mireille, et Dominique ROYOUX, dir. 2013. « Les politiques temporelles au cœur de votre territoire - Avec la participation des élus et techniciens des Missions Temps cités dans l'ouvrage. » Tempo territorial. URL [http://tempoterritorial.fr/lassociation/les-politiques-temporelles/].

TRANSFEMMINISTE IN SCIOPERO. 2017. "Sciopero! A Statement from the Transfeminist Strikers of the Cirque Conference (L'Aquila, March 31st-April 2nd, 2017) (bilingual version)". *SomMovimentonazioAnale*. URL: [https://sommovimentonazioanale.noblogs.org/post/2017/05/26/sciopero-strike-a-statement-from-the-transfeminist-strikers-of-the-cirque-conf-bilingual-version/].

VALLEE, Edith. 2018. Le Matrimoine de Paris : 20 itinéraires, 20 arrondissements. Chamalières : Christine Bonneton.

VASSALLO, Patrick. 2005. « Ville et politiques temporelles ». *Mouvements* 39‑40 (3) : 112‑20. URL : [https://doi.org/10.3917/mouv.039.0112].

VIANEY, Lorin. 2022. « Vienne, capitale de l'urbanisme sensible au genre ». In *Médiapart ? Europe – Réportage*. URL: [https://www.mediapart.fr/journal/international/250722/vienne-capitale-de-l-urbanisme-sensible-au-genre].

VIENNOT, Eliane. 2018. « Françaises, Français : le langage inclusif n'est pas une nouveauté ! » *TheConversation.com*. URL: [http://theconversation.com/francaises-francais-le-langage-inclusif-nest-pas-une-nouveaute-104622].

ZAFIMEHY, Marie. 2020. « Qu'est-ce qu'un "budget genré", comme il sera mis en œuvre à Lyon ? » Journal web *Www.rtl.fr*. 19 septembre 2020. URL : [https://www.rtl.fr/actu/debats-societe/qu-est-ce-qu-un-budget-genre-comme-il-sera-mis-en-oeuvre-a-lyon-7800813168].

ZAJCZYK, Francesca. 2014. « La prospettiva di genere per una città più armonica e condivisa ». In *Città tra sviluppo e declino. Un'agenda urbana per l'Italia*. Rome : Donzelli.

ZEVI, Bruno. 1997. « URBANISME - Urbanisme et architecture ». Dans *Encyclopædia Universalis* [en ligne]. Dernière consultation le 20/05/2020. URL: [http://www.universalis.fr/encyclopedie/urbanisme-urbanisme-et-architecture/]

SITOGRAPHIE

Application APP'ELLES. URL: [https://app-elles.fr/index.html] Dernière consultation le 13/09/22.

Application W-HER. URL: [https://w-her.com/en/] Dernière consultation le 13/09/22.

BUDGET PARTICIPATIF DE PARIS. URL: [https://budgetparticipatif.paris.fr/bp/jsp/site/Portal.jsp?page_id=10] Dernière consultation le 13/09/22.

EIGE - European Institute for gender Equality. URL: [https://eige.europa.eu/gender-mainstreaming/countries/france] Dernière consultation le 13/09/22.

GENRE ET VILLE - Bureau d'Etude Genre et Urbanisme. URL : [http://www.genre-et-ville.org/]. Dernière consultation le 30/08/2022.

IEFH – Institut Belge pour l'égalité des femmes et des hommes. URL: [https://igvm-iefh.belgium.be/fr/activites/gender_mainstreaming] Dernière consultation le 13/09/22.

INSEE - Institut NATIONAL de la STATISTIQUE et des ÉTUDES ÉCONOMIQUES URL : [https://www.insee.fr/fr/statistiques/5759045]. Dernière consultation 01/10/2022.

LES GRAND VOISINS. URL: [https://lesgrandsvoisins.org/2020/06/18/journee-des-createur-rice-s-7-4-juillet-2020/] Dernière consultation le 13/09/22.

LES MONUMENTALES – Collectif Place de la Nation. URL : [https://www.facebook.com/2MonumentalEs/posts/pfbid0wzP8Z5NAasXWcUarQsX9mNw42L7bWGvBnKnsfQhXhov4nMhZe5rD1jeKLwC3UMJ7l] Dernière consultation le 13/09/22.

LES URBAIN.E.S – Recherche action à Gennevilliers. URL: [https://urbaines.hypotheses.org/] Dernière consultation le 13/09/22.

MINISTÈRE DE LA CULTURE. URL: [[https://www.culture.gouv.fr/Sites-thematiques/Egalite-et-diversite/Les-engagements-du-Ministere/Feuille-de-route-Egalite-2019-2022] Dernière consultation le 13/09/22.

PERFÉGAL – Plateforme égalités femmes/hommes pour les entreprises. [https://www.perfegal.fr/formation-en-egalite-professionnelle.html]. Dernière consultation le 13/09/22.

POLYCHROME. URL: [https://www.inter-lgbt.org/polychrome/] Dernière consultation le 13/09/22.

RÉINVENTONS NOS PLACES. URL: [https://www.paris.fr/pages/reinventons-nos-places-2540/]. Dernière mise à jour de la page le 08/07/2019 ; dernière consultation le 02/09/2022

RETE CITTÀ VICINE. URL: [https://www.facebook.com/rete.cittavicine] Dernière consultation le 13/09/22.

RTPI – Royal Towon Planning Institute. Royaume Uni. URL: [https://www.rtpi.org.uk/gender] Dernière consultation le 13/09/22.

RUEN.FR URL: [https://rouen.fr/initiative/2018/harcelee-dans-rue-demandez-angela-au-comptoir] Dernière consultation le 13/09/22.

SLA ARCHITECTURE. 2019. *Projet d'un « BALCON VERT » comme liaison entre deux gares parisiennes* URL: [https://www.archiliste.fr/sla-architecture/balcon-vert-okko-hotel-paris-gare-de-l-est] Dernière consultation le 13/09/22.

TEMPO TERRITORIAL - Réseau national des acteurs des démarches temporelles. URL : [http://www.tempoterritorial.fr]. Dernière consultation le 30/08/2022.

VILLE DE PARIS. URL : [https://www.paris.fr/]. Dernière consultation le 30/08/2022.

DOCUMENTS MULTIMÉDIA

BAVEUX D. (réal) (2016). *Les "Lombardines" en marche.* [Film documentaire] Archimède-Films (prod). URL: [https://www.youtube.com/watch?v=03bRACdxAns&feature=youtu.be] Dernière consultation le 13/09/22.

BERTHEUIL, Laetitia, réal.. 2019. *Le Pantalon* [court métrage] URL : [https://www.youtube.com/watch?v=tgWh5Rq7BoA].

GILBERT, Eléanor, réal. 2014. *Espace*. [court métrage] Produit par Les films -cabanes, France. URL (extrait) : [https://www.youtube.com/watch?v=g9Cws1nzqL4].

IEFH IGVM. 2020. *Le gender mainstreaming*.[motion design] Belgique URL: [https://www.youtube.com/watch?v=ZxhDevIa3Nc&t=295s].

MORETTI, Nanni, réal. 1989. *Palombella rossa*. [Film] Sacher Film, Italie

PASOLINI, Pier Paolo, réal. 1962. *Mamma Roma*. [Film] Produit par Arco Film, Italie.

SALA, Teresa, réal. 2013. *Urban drag* [court métrage]. Cruising queer collective, Espagne. URL : [https://vimeo.com/87044389]

TARKOVSKI, Andreï, réal. 1979. *Stalker*. [Film] Produit par Mosfilm, URSS.

Architecture urbaine, Gender Mainstreaming et impact du féminisme

Ce travail de thèse explore les possibilités d'une architecture urbaine attentive aux questions de genre, sous un prisme féministe intersectionnel. Depuis la fin des années 1990, des expérimentations en ce sens ont commencé à devenir de plus en plus nombreuses, à partir de l'exemple pionnier de Vienne, devenue la ville de référence par excellence. Cette thèse s'intéresse particulièrement aux expérimentations parisiennes, tout en gardant une vision comparative avec des projets dans d'autres villes européennes. En tant qu'axes influençant l'architecture urbaine, les politiques publiques et la militance sont aussi explorées, au niveau français et italien. Leur apport met en lumière les potentialités de réinvention symbolique et matérielle de l'architecture urbaine, basculant du système hétéropatriarcal vers plus d'inclusion et de justice spatiale. Les questions de fond de ce travail reposent sur l'influence des théories féministes dans la pratique professionnelle des architectes et urbanistes, sur leur rôle dans la transformation des approches à la ville et à l'urbanisme, ainsi que dans la transformation des esthétiques architecturales et urbaines. À travers une approche méthodologique située, réflexive et interdisciplinaire, issue des disciplines de l'architecture et de l'urbanisme, le travail de terrain effectué a eu l'objectif de rechercher des tendances, des évolutions et des constantes dans les projets d'architecture urbaine genrée. En tenant compte de l'évolution temporelle des mentalités sur le genre, et de la prise de conscience de plus en plus profonde des questions féministes, cette thèse se positionne avec une approche critique vis-à-vis du Gender Mainstreaming.

Mots-clés : architecture urbaine, féminisme, gender mainstreaming, intersectionnalité, participation, militance, politiques publiques, esthétique de la ville.

Urban architecture, Gender Mainstreaming and the impact of feminism

This thesis explores the possibilities of a gender-sensitive urban architecture, under an intersectional feminist prism. Since the end of the 1990s, experiments in this direction have begun to become more and more numerous, starting from the pioneering example of Vienna, which has become the city of reference par excellence. This thesis is particularly interested in Parisian experiments, while keeping a comparative vision with projects in other European cities. As axes influencing urban architecture, public policies and activism are also explored, at the French and Italian level. Their contribution highlights the potential for symbolic and material reinvention of urban architecture, shifting from the heteropatriarchal system towards greater inclusion and spatial justice. The basic questions of this work are based on the influence of feminist theories in the professional practice of architects and urban planners, on their role in the transformation of approaches to the city and urban planning, as well as in the transformation of architectural and urban aesthetics. Through a situated, reflexive and interdisciplinary methodological approach, stemming from the disciplines of architecture and urban planning, the fieldwork carried out had the objective of seeking trends, evolutions and constants in the design process of gendered urban architecture. Taking into account the temporal evolution of mentalities on gender, and the increasingly deep awareness of feminist issues, this thesis has critical approach to Gender Mainstreaming.

Keywords: urban architecture, feminism, gender mainstreaming, intersectionality, participation, activism, public policies, aesthetics of the city.

UNIVERSITÉ SORBONNE UNIVERSITÉ
ÉCOLE DOCTORALE : VII
Intitulé de l'ED: Espaces Société Aménagement
Adresse de l'ED : Maison de la Recherche, 28 rue Serpente, 75006 Paris, FRANCE
DISCIPLINE : Aménagement et Urbanisme